Philosophes et philosophèmes dans le livre 10 de l'*Institution Oratoire* de Quintilien

S'il semble paradoxal d'enquêter sur l'intérêt de Quintilien pour les philosophes dans un traité technique relatif à l'éducation de l'orateur, où la philosophie occupe effectivement une place réduite, plusieurs facteurs peuvent justifier notre démarche : le contexte historique tout d'abord, puisque la rédaction de l'*Institution Oratoire*, qui se déroula sans doute entre 93 et 95, est contemporaine de l'expulsion des philosophes hors de Rome et de l'Italie, ordonnée par Domitien en 93[1] ; la révérence de l'auteur à l'égard de Cicéron ensuite, qui incite à examiner sa position dans le débat traditionnel, lourd d'enjeux pédagogiques et intellectuels, opposant rhétorique et philosophie depuis le *Gorgias* de Platon[2] ; la formation intellectuelle de Quintilien enfin, qui comporta une initiation à la philosophie[3] et explique que le chapitre 2 du livre 12 de l'*Institution Oratoire* soit consacré à la culture philosophique que doit posséder un orateur, en plus de solides connaissances juridiques et historiques : sans être un philosophe à part entière, l'orateur décrit par Quintilien doit maîtriser la dialectique et la philosophie morale, autrement dit la logique (souvent réduite, à l'époque impériale, à sa subdivision dialectique, aux dépens de la rhétorique)[4] et l'éthique, qui sont les deux parties de la philosophie les plus utiles à celui qui souhaite maîtriser l'éloquence, mais aussi la physique, qui englobe l'étude de la théologie et de la philosophie naturelle[5].

Venons-en à présent au livre 10, qui porte sur la « "formation continue" de l'orateur[6] » et « propose un programme d'exercices (*exercitationes*) de lecture et d'écriture à l'orateur adulte pour parfaire son style et maîtriser la technique de l'improvisation (*ex tempore dicere*)[7] ». Au sein d'un ensemble formé par les

[1] Suet., *Dom.* 10.5 ; Plin., *Ep.* 3.11.2.

[2] Nous renvoyons sur cette question à Viano (1995), p. 193-199, ainsi qu'au célèbre passage où Quintilien affirme se situer dans la continuité de Cicéron sur la contiguïté qui existe entre rhétorique et philosophie (*Inst.* 1 pr. 9-15).

[3] Voir Lévy (2009), p. 110-111.

[4] Voir Barnes (1997), où seule la dialectique est abordée, sous le vocable de « logique ».

[5] Quint., *Inst.* 12.2.6-20.

[6] Hermand-Schebat (2016), p. 193.

[7] *Ibid.*, p. 195.

Latomus 77, 2018, p. 3-25 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284720

livres 8, 9, 10 et le début du livre 11, il est consacré à l'*elocutio*, au travail du style par l'orateur. La particularité du livre 10 est donc d'envisager l'apport des philosophes à l'éloquence sous l'angle de la forme, ce qui n'exclut pas un intérêt de Quintilien pour leur pensée, même si cet intérêt s'exprime de façon plus éclatante dans le livre 12, clé de voûte de l'édifice, qui définit l'orateur comme un « homme de bien habile à parler » (*uir bonus dicendi peritus*), alliant maîtrise oratoire et rectitude éthique.

Dans cette étude en deux temps centrée sur le livre 10, nous nous attacherons tout d'abord à l'identification des philosophes cités par Quintilien ainsi qu'à leur affiliation à telle ou telle école, en discernant la part de tradition et d'originalité qui entre dans les jugements stylistiques formulés par l'auteur à leur propos ; nous étudierons ensuite quelques philosophèmes (ou traits philosophiques épars, non constitués en corps de doctrine) que recèle cette partie de l'*Institution Oratoire*, ce qui nous permettra de mieux cerner quelle était la culture philosophique de Quintilien.

On relève principalement trois passages où sont cités des philosophes (appelés *philosophi*)[8] dans le livre 10 : tous figurent dans le premier chapitre, consacré à l'abondance des mots (*de copia uerborum*) et à son acquisition par la lecture (§ 35-36 ; § 81-84 ; § 123-131)[9], et nous les examinerons dans l'ordre, après en avoir précisé le contexte.

Le premier de ces extraits intervient dans un cadre plus large (§ 20-45), consacré à des conseils de méthode pour la lecture de différents types d'auteurs – poètes, historiens et philosophes, précisément (§ 35-36) :

> À la lecture des philosophes (*philosophorum*), il nous faut demander beaucoup par la faute des orateurs qui, au vrai, leur ont abandonné la plus belle partie de leur art. En effet, ils [trad. Cousin : « les Stoïciens »] traitent du juste, de l'honnête, de l'utile et de leurs contraires, ainsi surtout que des choses divines, et ils argumentent sur ces sujets avec pénétration (*argumentantur acriter*), et ils [trad. Cousin : « d'autre part, les Socratiques »] préparent remarquablement le futur orateur aux débats et aux interrogations de témoins (*altercationibus atque interrogationibus*). Mais, à l'égard des philosophes, on doit user aussi du même sens critique et il faut savoir, par suite, que, même quand nous traitons les mêmes sujets, les conditions ne sont pas les mêmes pour les procès et les discussions

[8] Pour désigner les philosophes, Quintilien n'emploie qu'à une reprise le mot *sapiens* (*Inst.* 10.1.68) et encore, contrairement à Cousin, nous pensons plus pertinent de le traduire par « sages » que par « philosophes », dans le cas de la sagesse gnomique contenue dans les sentences d'Euripide. Dans le reste de l'ouvrage, en revanche, en particulier au livre 12, ce vocable renvoie précisément au sage, non au philosophe. Quant au terme *prudens*, on n'en relève qu'une seule occurrence, non pertinente en contexte philosophique (*Inst.* 10.2.26).

[9] Les six autres chapitres formant le livre 10 portent sur les thèmes suivants : l'imitation (chap. 2), la manière d'écrire (chap. 3), la correction (chap. 4), ce qu'on doit écrire de préférence (chap. 5), la réflexion (chap. 6) et l'improvisation (chap. 7).

> philosophiques (*disputationum*), le forum et la salle de lecture, les préceptes théoriques et les risques <du barreau>[10].

Relevons d'emblée un problème d'établissement du texte : Cousin traduit « les Stoïciens » mais n'édite pas le mot *Stoici* après l'adverbe *acriter* (ce qui était une conjecture de Meister, non étayée par les manuscrits)[11]. En revanche, le mot *Socratici*, qu'il traduit et édite un peu plus loin en s'appuyant sur les seuls manuscrits *suppleti* G et H, est athétisé par Radermacher / Buchheit d'une part, et par Winterbottom puis Russell d'autre part, qui suivent en cela l'édition de Peterson de 1891[12]. Nous adoptons donc leur leçon et éliminons la mention des Socratiques, en conservant le même sujet – à savoir les *philosophi* – pour tous les verbes de ce passage. L'homogénéité des qualités décrites dans ces deux paragraphes, le champ lexical de la dialectique (*argumentantur acriter* ; *altercationibus atque interrogationibus* ; *disputationum*), invitent en effet à rattacher un tel portrait aux philosophes en général, et non, comme le suggère Cousin, aux Stoïciens (§ 35) puis aux Socratiques (§ 36). Ces derniers constituent par ailleurs un groupe de philosophes aux contours mouvants, si l'on en juge par Cicéron, qui classe les Stoïciens tantôt en marge des Socratiques, tantôt parmi eux, en les caractérisant tous par leur propension à s'exprimer de façon dialectique, sous forme de questions immédiatement suivies d'objections à la réponse que pourrait apporter l'interlocuteur, dans un style vif, précis, pénétrant et concis.

Quant à Quintilien, il assimile ici, même sans les citer, les *philosophi* aux Socratiques[13], par son allusion fugace à la tripartition de la philosophie en logique (ici réduite à la dialectique, selon une tendance qui s'accentue à l'époque impériale), éthique (à travers la mention « du juste, de l'honnête, de l'utile et de leurs contraires ») et physique (restreinte ici à la théologie, aux « choses divines »)[14] – autant de thèmes étroitement rattachés à l'art oratoire

[10] QUINT., *Inst.* 10.1.35-36 : *A philosophorum uero lectione ut essent multa nobis petenda uitio factum est oratorum, qui quidem illis optima sui operis parte cesserunt. Nam et de iustis honestis utilibus, iisque quae sint istis contraria, et de rebus diuinis maxime dicunt, et argumentantur acriter, et altercationibus atque interrogationibus oratorem futurum optime praeparant. Sed his quoque adhibendum est simile iudicium, ut etiam cum in rebus uersemur isdem, non tamen eandem esse condicionem sciamus litium ac disputationum, fori et auditorii, praeceptorum et periculorum* (trad. COUSIN, modifiée). Sauf indication contraire, les traductions sont empruntées aux éditions des Belles Lettres.

[11] MEISTER (1884), p. 152.

[12] RADERMACHER / BUCHHEIT (1971) ; WINTERBOTTOM (1970) ; RUSSELL (2002). Voir aussi PETERSON (1891).

[13] Soulignons en outre que les Socratiques sont identifiés dans le reste de l'*Institution Oratoire* par leur maîtrise du dialogue (5.7.28 sur la façon de mener un interrogatoire dans un procès) et leur habileté à enchaîner les questions pour amener leur interlocuteur à la conclusion vers laquelle elles tendaient (5.11.27 ; cf. CIC., *Inu.* 1.51-52).

[14] Cette tripartition est d'origine académicienne et remonte sans doute à Xénocrate, disciple de Platon. Quant aux Stoïciens, ils en firent les premiers la structure même de

puisque la rhétorique judiciaire s'attache traditionnellement au juste et à son contraire, la rhétorique délibérative à l'utile et à l'inutile, et la rhétorique épidictique à ce qui est honnête ou non[15]. À la suite de Crassus au livre 3 du *de Oratore*, il déplore le divorce entre éloquence et philosophie initié par Socrate et l'abandon par les orateurs du domaine des idées, même si ce reproche n'est ici qu'esquissé par rapport aux développements cicéroniens sur ce point[16]. Enfin, comme l'Arpinate, et en usant de plusieurs dichotomies (*otium* / *negotium*, privé / public, théorie / pratique), Quintilien oppose la méthode et les lieux de pratique des orateurs et des philosophes, même si à son époque, l'éloquence tend à se rapprocher de la déclamation devant un auditoire, donc, dans une certaine mesure, des conditions d'exercice de la philosophie[17].

Juste après ce passage, assez vague et topique quoiqu'influencé par la pensée cicéronienne, Quintilien établit un parallèle entre son entreprise, qui consiste à sélectionner les meilleurs auteurs à lire en distinguant la qualité principale de chacun d'eux[18], et le *Brutus* de Cicéron, dialogue rédigé en 46 dans lequel l'auteur expose une histoire de l'éloquence romaine depuis ses origines et ses sources grecques jusqu'à l'époque de sa rédaction. Ainsi Quintilien se justifie-t-il de ne pouvoir évoquer tous les écrivains puisque son prédécesseur a déjà rédigé une œuvre très ample en n'abordant que les Romains, de surcroît antérieurs à son époque (à l'exception de César et Marcellus), laissant de côté contemporains, Grecs et philosophes (*philosophos*)[19]. Il s'agit là d'une distorsion du *Brutus*, qui en réalité analyse aussi bien des orateurs grecs (dont Périclès, Lysias, Démosthène et Isocrate) que des philosophes (les Stoïciens au premier chef, mais aussi les Académiciens et les Péripatéticiens) et même un Romain contemporain de Cicéron, en plus de César et Marcellus (Brutus). De surcroît, Quintilien adopte une approche différente de celle du *Brutus* : ce dernier ouvrage visait à caractériser le *rôle oratoire* qu'avaient joué des individus dans leur cité, en faisant abstraction des rôles civils et militaires qu'ils avaient remplis. L'*Institution Oratoire* s'intéresse, du moins au chapitre 1 du livre 10, à l'apport qu'offre la *lecture* d'auteurs grecs et latins relevant de tous les genres littéraires (poètes, auteurs dramatiques, historiens, orateurs, philosophes) à ceux qui ont l'intention d'acquérir la maîtrise de l'éloquence. L'examen des orateurs (10.1.76-80) occupe donc une place comparable à celle dévolue aux philosophes (10.1.81-84). Il s'agit à la fois d'une réduction de la philosophie – Quintilien

leur système, en vertu d'une correspondance entre discours philosophique et unité organique du monde.

[15] Cf. Quint., *Inst.* 3.4.16, 3.6.41 sur cette triade d'adjectifs (« honnête », « utile », « juste ») dans le cadre de l'analyse des états de cause (*status*).

[16] Cic., *de Orat.* 3.56-73 (Crassus parle) ; cf. *Orat.* 11-19 et 118.

[17] Sur la transposition de l'idéal oratoire républicain dans un contexte impérial bien différent, voir Grimal (1997), p. 4.

[18] Quint., *Inst.* 10.1.37.

[19] *Ibid.* 10.1.38.

ayant « lu les philosophes, comme Fronton les lira après lui, avec le souci exclusif d'y trouver quelque chose qui soit utile à l'orateur », pour reprendre les mots de C. Lévy[20] – et d'une promotion de celle-ci, les philosophes accédant à la même dignité que les orateurs en raison des qualités stylistiques dont ils font montre.

Tel est l'enjeu des paragraphes 81 à 84, qui constituent notre deuxième extrait. Celui-ci s'inscrit à la fin d'un long développement consacré à la revue par genre des auteurs grecs utiles à l'orateur (§ 46-84) et se place d'emblée sous le patronage de Cicéron, qui avait souligné combien sa propre éloquence avait progressé grâce à l'enseignement des philosophes :

> (81) Parmi les philosophes (*philosophorum*), à qui, de son propre aveu, Cicéron doit une très grande part de son éloquence, qui pourrait douter que Platon ne soit le premier par la pénétration de sa dialectique (*acumine disserendi*) ou par une capacité d'expression vraiment divine et digne d'Homère (*eloquendi facultate diuina quadam et Homerica*) ? Il s'élève en effet bien au-dessus de la prose, que les Grecs appellent un langage piétonnier, si bien qu'il m'a l'air d'être inspiré (*instinctus*), non pas par un génie humain, mais par une sorte d'oracle du dieu de Delphes (*quodam Delphico … oraculo*). (82) Pourquoi mentionner Xénophon et son agrément sans recherche, auquel nulle recherche ne saurait atteindre, au point que les Grâces (*Gratiae*) elles-mêmes semblent avoir modelé sa langue, et qu'on pourrait lui appliquer en toute justice ce qu'un poète de la comédie ancienne dit de Périclès, à savoir que la déesse de la persuasion s'est posée sur ses lèvres ? (83) Que dire de l'élégance des autres Socratiques ? Que dire d'Aristote, en qui je ne sais ce que l'on doit trouver de plus éclatant, sa science des choses, l'abondance de ses écrits, le charme de l'expression, la pénétration de ses découvertes ou la variété de ses travaux ? Quant à Théophraste, si divin est l'éclat de son style qu'il semble avoir tiré de là son nom. (84) Les anciens Stoïciens se sont moins intéressés à l'éloquence, mais ils ont exhorté aux vertus morales, et, surtout, ils se sont révélés de la plus haute efficacité dans le raisonnement syllogistique et la démonstration de leurs principes, plus pénétrants d'ailleurs par les pensées que magnifiques par une forme oratoire, à laquelle ils ne sont guère attachés[21].

[20] LÉVY (2009), p. 111. Sur la critique frontonienne de la philosophie, voir FLEURY (2006).

[21] QUINT., *Inst.* 10.1.81-84 : (81) *Philosophorum, ex quibus plurimum se traxisse eloquentiae M. Tullius confitetur, quis dubitet Platonem esse praecipuum, siue acumine disserendi, siue eloquendi facultate diuina quadam et Homerica? Multum enim supra prorsam orationem et quam pedestrem Graeci uocant surgit, ut mihi non hominis ingenio, sed quodam Delphico uideatur oraculo instinctus.* (82) *Quid ego commemorem Xenophontis illam iucunditatem inadfectatam, sed quam nulla consequi adfectatio possit, ut ipsae sermonem finxisse Gratiae uideantur, et quod de Pericle ueteris comoediae testimonium est in hunc transferri iustissime possit, in labris eius sedisse quandam persuadendi deam?* (83) *Quid reliquorum Socraticorum elegantiam? quid Aristotelen? quem dubito scientia rerum, an scriptorum copia, an eloquendi* [*usu*] *suauitate, an inuentionum acumine, an uarietate operum clariorem putem. Nam in Theophrasto, tam est loquendi nitor ille diuinus ut ex eo nomen quoque traxisse dicatur.* (84) *Minus*

Quintilien propose là un bref exposé sur le style des philosophes grecs[22], comme pour ne pas introduire de déséquilibre trop flagrant entre les succès des Hellènes et des Romains dans cette discipline ; pour autant, ce développement présente une certaine originalité par rapport à son modèle cicéronien. Certes, le parallèle entre Homère et Platon, qui unit ici talent oratoire (*eloqui*) et habileté dialectique (*disserere* ; *acumen*)[23], semble renvoyer aux *Tusculanes*, où l'Arpinate évoque le Stoïcien Panétius de Rhodes qui qualifiait non seulement Platon de « divin, très sage et très sacré » (*diuinum, … sapientissimum, … sanctissimum*), mais aussi d'« Homère des philosophes » (*Homerum philosophorum*)[24]. Or ces jugements sont transposés par Quintilien à l'éloquence, plutôt qu'à l'éminence intellectuelle, de Platon, doté dans l'*Institution Oratoire* d'« une capacité d'expression vraiment divine et digne d'Homère » (*eloquendi facultate diuina quadam et Homerica*). Voilà qui induit un déplacement de l'appréciation portée par Panétius (et sans doute approuvée par Cicéron) sur le philosophe et semble lui prêter un style d'allure épique, du moins poétique[25]. Cette distorsion de la source cicéronienne ne traduit pas selon nous une négligence de la part de Quintilien, qui a pu au contraire mêler habilement deux passages de l'Arpinate, celui des *Tusculanes* (preuve qu'il ne se contentait pas de lire les ouvrages rhétoriques de son modèle, mais qu'il connaissait aussi une partie de ses œuvres philosophiques)[26] et un autre de l'*Orator*, où Cicéron évoque le jugement de certains (*nonnullis*) – auquel il ne souscrit pas ouvertement – sur le style de Platon et de Démocrite qui « bien qu'éloigné du vers, doit cependant, du fait qu'il a plus de mouvement (*incitatius feratur*) et qu'il utilise la plus brillante ornementation verbale (*clarissimis uerborum luminibus utatur*), être considéré comme poétique (*poema*) plus que celui des poètes comiques chez lesquels, si ce n'est qu'ils écrivent en vers, rien ne diffère par ailleurs du langage de tous les jours»[27].

indulsere eloquentiae Stoici ueteres, sed cum honesta suaserunt, tum in colligendo probandoque quae instituerant plurimum ualuerunt; rebus tamen acuti magis quam, id quod sane non adfectarunt, oratione magnifici.

22 Voir Hermand-Schebat (2016), p. 225-226.

23 Sur l'*acutum dicendi genus* qui définit le style dialectique et oratoire des Stoïciens, nous renvoyons à Moretti (1995).

24 Cic., *Tusc*. 1.79.

25 Le lien qu'établit ici Quintilien entre philosophie et poésie avait déjà exploité par Horace, dans un *sermo* satirique placé sous le patronage de la philosophie. Nous remercions B. Delignon-Delaunay de nous avoir suggéré cette remarque.

26 Voir sur ce point Lévy (2009), p. 110, qui rappelle que d'après l'*index nominum et locorum* de Pennacini (2001), p. 1027-1056, « la partie philosophique du corpus cicéronien est bien peu représentée dans son œuvre ».

27 Cic., *Orat*. 67 : *etsi absit a uersu, tamen, quod incitatius feratur et clarissimis uerborum luminibus utatur, potius poema putandum quam comicorum poetarum; apud quos, nisi quod uersiculi sunt, nihil est aliud cotidiani dissimile sermonis*.

En outre, Quintilien introduit dans son analyse une idée absente du corpus cicéronien, à savoir celle de l'enthousiasme (*instinctus*) supposé de Platon.

> [Platon] s'élève en effet bien au-dessus de la prose, que les Grecs appellent un langage piétonnier, si bien qu'il m'a l'air d'être inspiré (*instinctus*), non pas par un génie humain, mais par une sorte d'oracle du dieu de Delphes (*quodam Delphico … oraculo*)[28].

Le participe parfait *instinctus* correspond au substantif qu'avait employé Cicéron dans les *Tusculanes* pour définir la théorie platonicienne de l'enthousiasme, appliquée par Platon au poète, et étendue par Cicéron à l'orateur[29]. Quant à Quintilien, il y recourt au livre 12 pour comparer Platon « à des poètes inspirés par un souffle divin » (*instinctis diuino spiritu uatibus*)[30]. Or, si dans le *Phèdre* et dans l'*Ion*[31], Platon soutient qu'il ne saurait exister de grand poète sans une inspiration divine, inspiration que le *Phèdre* attribue également à l'oracle de Delphes[32], il ne prétend pas parler lui-même en étant habité par un dieu. Quoique cette confusion soit peut-être due à l'amalgame de deux théories – l'une portant sur l'enthousiasme poétique, l'autre sur le démon de Socrate –, elle témoigne d'une relecture personnelle de Platon par Quintilien, qui applique au philosophe sa propre doctrine d'une inspiration divine habitant les grands auteurs, notamment les grands poètes épiques. Le rapprochement de Platon et d'Homère prend alors tout son sens, de même que la mention de l'oracle de Delphes, lui aussi inspiré par une puissance supérieure.

La suite du passage consacré à la lecture des philosophes grecs est plus topique et nous l'aborderons succinctement. Après Platon est mentionné Xénophon, disciple comme lui de Socrate : est-ce pour cette raison que Quintilien

28 QUINT., *Inst.* 10.1.81.

29 CIC., *Tusc.* 1.64 sur le poète dont « l'esprit est doté d'une sorte d'enthousiasme céleste » (*caelesti aliquo mentis instinctu*). Par ailleurs, le substantif *instinctus, us, m*, bâti comme le participe *instinctus, a, um* sur le verbe *instinguo*, figure à trois reprises dans le *de Diuinatione* : coordonné à *inflatus* (« souffle », « inspiration »), il désigne, selon Quintus, défenseur de la théorie stoïcienne de la divination (1.12), l'impulsion d'origine divine grâce à laquelle les devins prédisent l'avenir (*aliquo instinctu inflatuque diuino*). Voir encore *ibid.* 1.34 à propos des oracles issus « d'un élan et d'une inspiration divins » (*instinctu diuino adflatuque*). La divination inspirée reçoit ensuite en 1.66 une deuxième explication, plus précise, qui se veut « une libre exégèse du texte d'Ennius », à savoir l'*Alexander*, v. 32-46 Jocelyn (KANY-TURPIN [2004], p. 339, n. 191) : « Il y a donc dans les âmes une aptitude à présager introduite de l'extérieur et enfermée par la divinité. Si elle s'enflamme plus vivement, on l'appelle délire : alors, l'âme s'abstrayant du corps est mue par une impulsion divine » (*Inest igitur in animis praesagatio extrinsecus iniecta atque inclusa diuinitus. Ea si exarsit acrius, furor appellatur, cum a corpore animus abstractus diuino instinctu concitatur* ; trad. KANY-TURPIN). Voir encore CIC. *de Orat.* 2.194, sur la théorie platonicienne de l'enthousiasme poétique.

30 QUINT., *Inst.* 12.10.24.

31 PL. *Phdr.* 245a ; *Ion* 534a-d.

32 PL. *Phdr.* 244a.

estime qu'il faut le classer parmi les philosophes, non parmi les historiens[33] ? Est-ce par souci pédagogique d'effectuer un classement net de chaque auteur antique, en le rangeant soit dans la catégorie des philosophes, soit dans celle des orateurs ? Est-ce parce que Quintilien se souvient du § 62 de l'*Orator* où Cicéron souligne que le style de l'orateur n'est pas celui des philosophes et livre une analyse rapide de chacun des principaux philosophes grecs, à commencer par Platon et Xénophon ? Il s'écarte en tout cas de son modèle sur ce point car même en le considérant comme un Socratique, Cicéron n'exclut pas Xénophon du champ des historiens. Il fait ainsi dire à Antoine que « sortis enfin même du sein de la philosophie, Xénophon d'abord, l'illustre Socratique, puis Callisthène, disciple d'Aristote et compagnon d'Alexandre, écrivirent l'histoire »[34]. De même Diogène Laërce déclare que Xénophon « fut … le premier des philosophes à écrire une Histoire »[35].

Le style de Xénophon se caractérise, selon l'*Institution Oratoire*, par la simplicité, une forme de *neglegentia diligens* ainsi que par l'agrément (*iucunditas* ; en grec, ἡδονή) – qualité fréquemment reconnue au Socratique[36] – et un talent persuasif inspiré par les Grâces. Là encore, il semble que Quintilien joue délibérément de l'écart avec Cicéron, selon qui ce sont « les Muses » qui « ont … parlé par la voix de Xénophon »[37], auteur surnommé par ailleurs « la Muse attique » (Ἀττικὴ Μοῦσα) à cause, précisément, de la douceur de son style[38]. À travers la substitution des Grâces (*Gratiae*) aux Muses, Quintilien insiste sans doute sur la χάρις qui caractérise le style de Xénophon[39] et qui constitue en même temps la clé de voûte de son analyse du chef charismatique, de l'autorité, de l'économie ou de l'éthique[40]. Voilà qui témoignerait, une fois encore, d'une

[33] QUINT., *Inst.* 10.1.75. On pourrait déceler là une contradiction avec le § 33, où Xénophon est mentionné aux côtés de Thucydide, dans un propos prêté à Cicéron et destiné à illustrer l'inutilité de la lecture des historiens pour un orateur. Enfin, Xénophon est rarement cité par Quintilien, mais lorsqu'il l'est, c'est toujours la dimension philosophique de son œuvre qui est évoquée, de façon très allusive (ainsi pour l'apparition de l'épouse de Xénophon dans des dialogues socratiques : *ibid.* 5.11.27-28 ; allusion à un entretien de Socrate avec Parrhasios chez Xénophon : 12.10.4) ou plus directe (évocation de l'apologue de Prodicos chez Xénophon en 9.2.36).

[34] CIC., *de Orat.* 2.58 (Antoine parle) : *Denique etiam a philosophia profectus princeps Xenophon Socraticus ille, post ab Aristotele Callisthenes comes Alexandri scripsit historiam* (trad. pers.). Denys d'Halicarnasse, lui, n'étudie Xénophon comme historien que dans la *Lettre à Pompée Géminos* (COUSIN [1967], p. 559) ; ailleurs, il insiste sur l'aspect philosophique de son œuvre.

[35] D.L. 2.48 : ἱστορίαν φιλοσόφων πρῶτος ἔγραψε (trad. GOULET-CAZÉ).

[36] Voir PERNOT (2014), p. 283.

[37] CIC., *Orat.* 62 : *Xenophontis uoce Musas quasi locutas.*

[38] D.L. 2.57.

[39] Voir aussi D.H., *de Imitatione* fgt 31.3.2, l.8 Radermacher-Usener, où Xénophon est qualifié d'εὔχαρις.

[40] Voir sur la grâce chez Xénophon, sans analyse stylistique approfondie de ce terme toutefois, AZOULAY (2004).

réflexion personnelle de Quintilien sur les auteurs qu'il analyse, malgré la rapidité des jugements qu'il livre sur chacun d'eux. La force d'entraînement inhérente à la χάρις, en termes politiques mais aussi stylistiques, justifie peut-être un autre déplacement, celui de la citation d'Eupolis, rapportée dans le *Brutus* de Cicéron, selon laquelle la déesse Persuasion s'était posée sur les lèvres de Périclès[41]. Ici, c'est Xénophon qui bénéficie d'une telle faveur, non en raison de la vigueur de son mode d'expression, qui était inadéquat à la vie politique selon Cicéron et se distinguait en ce sens de celui de Périclès, mais au contraire à cause de la douceur (γλυκύτης) de son langage[42] – un trait estimable et rare, prêté par Ennius à l'orateur Marcus Cornelius Cethegus (sous le vocable *suauiloquentia*) et mis en relation, dans le *Brutus*, avec le caractère persuasif de l'éloquence de ce dernier, semblable sur ce point à celle de Périclès[43]. Cet exemple illustre la connaissance approfondie qu'avait Quintilien du texte cicéronien et sa volonté de proposer une analyse originale par rapport à celui-ci, notamment dans le cas de l'étude du style des philosophes.

De même, lorsqu'il évoque « la douceur d'expression » d'Aristote (*eloquendi suauitate*), jointe à sa polygraphie et à son talent en matière dialectique et topique (*inuentionum acumine*), lorsqu'il fait allusion au « divin … éclat du style » (*loquendi nitor ille diuinus*) d'où Théophraste aurait tiré son surnom, il reprend des qualifications traditionnellement appliquées à ces penseurs, que leur avait déjà attribuées Cicéron[44], mais omet de citer aux côtés de ces « Socratiques » (*Socraticorum*) le Néoacadémicien Carnéade, que Crassus, dans le *de Oratore*, avait pourtant associé à ces philosophes dans un éloge de leur éloquence et de leur style agréable et orné (*in dicendo suaues atque ornati fuerunt*)[45]. Sans doute est-ce parce que, du point de vue pragmatique, pédagogique et exclusivement rhétorique de Quintilien, les deux premiers philosophes avaient œuvré à la théorisation de l'art oratoire et laissé derrière eux des écrits susceptibles d'être analysés, contrairement au troisième, dont le style est

[41] Cic., *Brut*. 59 et Quint., *Inst*. 10.1.82.

[42] D.L. 2.57.

[43] Cic., *Brut*. 58-59 : Cethegus était appelé par Ennius « la moelle de la persuasion », *suadaique medulla*.

[44] Quint., *Inst*. 10.1.83. Cf. Cic., *Inu*. 2.6 sur l'agrément (*suauitas*) d'Aristote ; *Orat*. 172 sur son talent en matière de topique et de dialectique ; *ibid*. 62 : *Theophrastus diuinitate loquendi nomen innuenit*, « Théophraste a reçu son nom de son langage divin ».

[45] Cic., *de Orat*. 1.49. Précisons que Carnéade n'était pas toujours décrit comme *suauis*, ainsi que l'atteste Gel. 6.14.10 : *Tum admirationi fuisse aiunt Rutilius et Polybius philosophorum trium sui cuiusque generis facundiam: « uiolenta », inquiunt, « et rapida Carneades dicebat, scita et teretia Critolaus, modesta Diogenes et sobria »*, « Rutilius et Polybe disent qu'on s'étonna alors de l'éloquence des trois philosophes, chacun dans un genre différent : “Carnéade, disent-ils, parlait avec impétuosité et emportement, Critolaos avec finesse et élégance, Diogène avec mesure et sobriété” » (trad. pers.).

toutefois bien plus célébré, chez Cicéron, que celui des deux Péripatéticiens pour sa véhémence et son caractère persuasif[46].

En revanche, pour reprendre les mots de C. Lévy, « en ce qui concerne les Stoïciens, Quintilien est plus prolixe, pour une raison bien simple. À son époque, l'Académie n'est plus qu'un souvenir, lié essentiellement à l'œuvre de Cicéron, tandis que le stoïcisme romain se trouvait dans son âge d'or »[47]. Même si l'éloge de leur éloquence est moins chaleureux que celui des Académiciens et des Péripatéticiens (*minus indulsere eloquentiae Stoici ueteres*), l'euphémisme est de mise par rapport à l'analyse polémique que Cicéron livrait de leur style, le jugeant sec, hérissé, épineux, haché et rebutant, d'allure dialectique et d'un intellectualisme désincarné. En insistant sur leur exhortation aux vertus morales (*honesta suaserunt*), sur leur talent dialectique (*in colligendo probandoque quae instituerant plurimum ualuerunt*), sur l'acuité de leur pensée (*rebus … acuti*)[48], Quintilien confirme que s'était produit depuis Cicéron « un changement de monde intellectuel, qui a eu comme conséquence que le stoïcisme n'était plus perçu comme l'ennemi de la rhétorique »[49].

Le troisième et dernier extrait consacré aux philosophes dans le livre 10 de l'*Institution Oratoire* (§ 123-124, suivi du portrait de Sénèque : § 125-131) figure à la fin de la revue par genre des auteurs latins utiles à l'orateur (§ 85-131). Il présente une modulation intéressante par rapport la présentation des auteurs grecs puisque du côté grec sont cités des philosophes (*philosophorum* : § 81), mais du côté romain, « des écrivains qui ont traité de philosophie » (*qui de philosophia scripserint* : § 123), comme si Quintilien réfutait l'idée que le statut de philosophe fût une identité envisageable pour un Romain et niait implicitement l'existence d'une philosophie latine originale par rapport à la philosophie grecque, ruinant du même coup toute l'entreprise cicéronienne dans son principe. Une telle attitude traduit la distance de Quintilien par rapport à cette discipline qu'il aborde uniquement, à la différence de Cicéron, en orateur et en pédagogue, en position d'extériorité, avec le souci exclusif de dégager de sa lecture des philosophes des éléments stylistiques qui pourront être utiles à l'orateur[50] :

> (123) Restent les écrivains qui ont traité de philosophie, le genre où les lettres romaines ont produit jusqu'à présent très peu de bons écrivains. Il faut donc signaler encore Cicéron, qui, partout, même dans ce type d'ouvrage, s'est montré le rival de Platon. Hors de pair, beaucoup plus remarquable que dans ses discours, Brutus a été égal à la gravité de ses sujets ; on peut voir qu'il est convaincu de ce

[46] Sur la place très réduite qu'occupe Carnéade dans l'œuvre de Quintilien, voir Lévy (2009), p. 116-117.
[47] *Ibid.*, p. 112.
[48] Quint., *Inst.* 10.1.84 (= *SVF* 2.25) ; *ibid.* 12.2.25 (= *SVF* 2.25).
[49] Lévy (2009), p. 121.
[50] *Ibid.*, p. 110-111.

> qu'il dit. (124) Cornelius Celsus a écrit un assez grand nombre d'ouvrages ; disciple des Sextii, il n'est pas sans soin ni sans éclat. Plautus est utile, parmi les Stoïciens, pour connaître leur doctrine ; parmi les Épicuriens, Catius est un auteur léger, mais non sans agrément[51].

Comme dans l'exposé consacré aux philosophes grecs, l'analyse est succincte et présente quelques lacunes étonnantes. En ce qui concerne l'époque impériale, on ne relève pas dans le texte de Quintilien la moindre allusion à des auteurs ayant abordé des thèmes philosophiques sans se présenter ouvertement, certes, comme des philosophes, tels qu'Horace, Perse ou Lucain[52]. Plus surprenant encore, pour l'époque républicaine, ni Lucrèce ni Varron ne sont cités, alors qu'ils sont mentionnés ailleurs dans l'œuvre de Quintilien pour leur contribution à la philosophie naturelle[53] : faut-il voir dans l'oubli du premier une marque d'hostilité à l'encontre de la philosophie épicurienne, elle-même fort critique à l'égard de la rhétorique[54] ? S'agit-il d'un héritage de la condescendance cicéronienne, en matière oratoire et philosophique, vis-à-vis de cette école[55] ? Le second, quant à lui, est réduit à sa polymathie et à son œuvre satirique, et son adhésion à la philosophie vétéro-académicienne d'Antiochus est passée sous silence[56]. De même, il n'est pas fait mention de Caton d'Utique, malgré les éloges réitérés que lui décerne Cicéron parce qu'il s'agit à ses yeux

[51] QUINT., *Inst.* 10.1.123-124 : (123) *Supersunt qui de philosophia scripserint: quo in genere paucissimos adhuc eloquentes litterae Romanae tulerunt. Idem igitur M. Tullius, qui ubique, etiam in hoc opere Platonis aemulus exstitit. Egregius uero multoque quam in orationibus praestantior Brutus suffecit ponderi rerum; scias eum sentire quae dicit.* (124) *Scripsit non parum multa Cornelius Celsus, Sextios secutus, non sine cultu ac nitore. Plautus in Stoicis rerum cognitioni utilis; in Epicuriis leuis quidem, sed non iniucundus tamen auctor est Catius* (trad. COUSIN, retouchée).

[52] Ces deux derniers auteurs sont mentionnés en 10.1.90 (Lucain est classé parmi les poètes épiques, quoiqu'il soit « un meilleur modèle pour les orateurs que pour les poètes » – *magis oratoribus quam poetis imitandus*) et 94 (Perse est rangé parmi les satiristes).

[53] *Ibid.* 1.4.4 : tous deux ont « exposé en vers les préceptes de la sagesse » (*praecepta sapientiae uersibus tradiderunt*) ; 3.1.4 (sur la métaphore lucrétienne du miel et de l'absinthe) ; 8.6.45 (mention d'un vers de Lucrèce) ; 10.1.87 (Lucrèce est cité parmi les poètes épiques : « Car il faut lire Macer et Lucrèce sans doute, mais non pour former l'expression, c'est-à-dire le corps de l'éloquence : distingués chacun dans leur sujet, le premier est sans élévation, le second difficile » – *Nam Macer et Lucretius legendi quidem, sed non ut phrasin, id est corpus eloquentiae, faciant, elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis*) ; 12.11.27 (éminence poétique de Lucrèce). Cicéron lui-même était peu disert sur Lucrèce, malgré un éloge célèbre de ce dernier dans la lettre *Q. fr.* 2.9.3 : « Les poèmes de Lucrèce sont bien comme tu le dis : le génie y brille et, par ailleurs, l'art y est grand » (*Lucreti poemata ut scribis ita sunt, multis luminibus ingenii, multae tamen artis*).

[54] BOLAFFI (1958), p. 43 ; MANZONI (1990), p. 154.

[55] Voir sur ce point LÉVY (2001).

[56] QUINT., *Inst.* 10.1.95.

du seul Stoïcien qui fût un véritable orateur[57]. Il est toutefois vrai que Caton n'avait rédigé aucun traité philosophique, contrairement à Brutus, auteur de traités *de Virtute*, *de Patientia* et Περὶ καθήκοντος[58], loué pour sa sincérité et sa gravité[59] égale à celle de ses sujets, et jugé plus remarquable styliste en matière de philosophie que dans ses discours, ce qui était déjà l'avis de Cicéron et ce que confirme Aper dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite[60].

Les trois derniers philosophes cités appartiennent chacun à une école différente, comme si Quintilien se souciait de représenter tous les courants, de façon exhaustive et pédagogique, alors que l'épicurisme occupait une place marginale sous l'Empire[61] par rapport à l'école du Portique et que la secte des Sextii n'avait connu qu'une brève existence, circonscrite entre les années 50 avant J.-C. et 25 après J.-C.[62] Celle-ci méritait toutefois une mention dans la mesure où elle fut la seule école philosophique créée par des Romains sur le modèle grec, elle qui, « tout en affirmant théoriser les valeurs morales du *mos maiorum*, philosophait en grec, et dont la synthèse entre stoïcisme et pythagorisme, peut-être dans la tradition des *Tusculanes*, est pour nous, en tout cas à travers les rares fragments qui nous sont parvenus, assez problématique »[63]. Le représentant qu'en cite Quintilien, Cornelius Celsus, est défini par une litote comme n'étant « dépourvu ni de soin ni d'éclat » (*non sine cultu ac nitore*)[64] ; au livre 12 de l'*Institution Oratoire*, il est qualifié d'« homme à l'intelligence moyenne » (*mediocri uir ingenio*)[65], certes en comparaison d'esprits aussi éminents qu'Aristote, Varron ou Cicéron. Attaché à l'étude des sciences naturelles et auteur d'une œuvre encyclopédique en langue latine (*De agricultura* : 5 livres ; *De rhetorica* : 7 livres ; *De re militari* ; *De medicina* : 8 livres ; *De iurisprudentia* ; *De philosophia*), il semble avoir beaucoup écrit sur la philosophie (*Scripsit non parum multa*)[66], en suivant peut-être l'orientation syncrétique d'Antiochus d'Ascalon[67] : malheureusement, il n'en reste qu'une brève citation d'Augustin, où la sagesse est définie comme le souverain bien, et la douleur physique comme le souverain mal[68]. De ces ouvrages exprimant ses propres

[57] Cic., *Brut.* 118 ; *Parad.* pr. 1. Sur la dimension philosophique du personnage chez Quintilien, voir *Inst.* 11.1.70 ; 12.7.4.

[58] Voir sur ce point Sedley (1997).

[59] Quint., *Inst.* 10.1.123 ; *ibid.* 12.10.11 sur la *grauitas* de Brutus.

[60] Cic., *Ac.* 1.12 ; Tac., *Dial.* 21.5.

[61] En témoigne notamment l'inscription monumentale de l'Épicurien Diogène d'Œnoanda.

[62] Voir en dernier lieu Hadot, p. 1.

[63] Lévy (2007), p. 178.

[64] Quint., *Inst.* 10.1.124. Sur ce personnage, voir Puech (1994).

[65] *Ibid.* 12.11.24 (trad. Cousin, modifiée).

[66] *Ibid.* 10.1.124.

[67] Hadot, p. 39.

[68] August., *Solil.* 1.12.21.

opinions philosophiques, conformes à celles des Sextii, il faut sans doute distinguer ses écrits doxographiques sur l'histoire de la philosophie[69].

Quant au Stoïcien Sergius Plautus[70], son mode d'expression n'est même pas analysé : il est simplement « utile, parmi les Stoïciens, pour connaître leur doctrine » (*in Stoicis rerum cognitioni utilis*)[71]. Connu principalement pour ses traductions latines de termes philosophiques grecs, il rendait la catégorie aristotélicienne de l'οὐσία par *essentia* (« essence »), avait forgé d'autres néologismes tels qu'*ens* (« l'étant »)[72] – néologismes justifiés selon Quintilien étant donné la pauvreté de la langue latine, *paupertate sermonis* – et *queentia* (« pouvoir », « faculté », peut-être un équivalent du grec δύναμις)[73], tous équivalents que Quintilien jugeait un peu « durs » (*dura*) pour l'oreille latine[74]. Il traduisait aussi, suivant sur ce point Cicéron, le mot ἀξίωμα (« proposition ») par *effatum*[75] et figurait enfin, dans une lettre de Fronton, parmi les Stoïciens chez lesquels, autant que chez Sénèque, son disciple Marc Aurèle était susceptible de puiser de profondes pensées (*grau*[*es*] *sententias*), même si sous la plume de Plautus, elle n'étaient « pas également modulées (*non modulatas aeque*) », « ni cadencées ainsi » (*neque ita cordaces*), « ni résonnant ainsi » (*neque ita tinnulas*)[76].

Enfin, l'Épicurien Catius est décrit par Quintilien, lui aussi sous la forme d'une litote, comme « un auteur léger, mais non sans agrément » (*leuis quidem, sed non iniucundus tamen auctor*)[77] : faut-il conclure de la conjonction *sed* que le premier adjectif porte sur la modestie du fond et le second, sur le charme de la forme ? Insubre originaire de Gaule Cisalpine[78], Catius nous est connu grâce à une lettre de janvier 45 adressée par Cicéron à Cassius, le futur tyrannicide, qui venait de se convertir à l'épicurisme. L'Arpinate évoque la mort récente de cet Épicurien ('Επικούρειος) et le raille pour avoir nommé « spectres » (*spectra*) ce que le fondateur du Jardin et Démocrite avant lui appelaient « images » (εἴδωλα), mot que Cicéron, par la voix du Stoïcien Balbus, traduit dans le *de Natura Deorum* par *simulacra* ou *imagines*[79]. Or la théorie épicurienne de la

69 Hadot, p. 15.

70 Sur ce personnage, voir Goulet (2012).

71 Quint., *Inst.* 10.1.124.

72 *Ibid.* 8.3.33.

73 *Ibid.* 2.14.2.

74 *Ibid.* 2.14.2 ; 8.3.33.

75 Apul., Περὶ ἑρμηνείας 1, p. 190, 1-8 Moreschini ; cf. Cic., *Luc.* 95.

76 Fro., *de Orationibus* 3 (trad. Fleury).

77 Quint., *Inst.* 10.1.124. Sur ce personnage, voir Ducos (1994).

78 On ignore s'il convient de l'identifier au personnage homonyme cité dans la *Satire* 2.4 d'Horace, dont le scholiaste Porphyrion (*in Horat. Serm.* 2.4.1) indique qu'il avait rédigé quatre livres sur la nature et le souverain bien (*de rerum natura et de summo bono*) qui renfermaient peut-être un exposé de la doctrine épicurienne. Citons en faveur de cette identification Classen (1978) ; *contra* : Ducos (1994).

79 Cic., *Fam.* 15.16.1 (voir sur ce point Griffin (1995), p. 343) ; *N.D.* 2.76.

vision était connue de Quintilien, qui la cite au chapitre 2 du livre 10 sur l'imitation.

> Car chez les grands auteurs aussi, il se rencontre des défauts, qui leur ont été reprochés par des critiques compétents et qu'ils se sont même reprochés mutuellement. Et plût au Ciel qu'en imitant ce qu'il y a de bien, on eût mieux parlé, de même qu'en imitant ce qu'il y a de mal, on parle plus mal ! Du moins, ceux qui ont eu assez de discernement pour éviter les défauts ne doivent-ils pas se contenter de reproduire une apparence (*imaginem*) de qualité, qui n'en est, pour ainsi dire, que la peau (*solam, ut <ita> dixerim, cutem*), ou plutôt ces figures (*figuras*) bien connues qui, dit Épicure, émanent de la surface des corps (*e summis corporibus … effluere*)[80].

Il s'agit certainement là d'une connaissance de première main, non médiatisée par Cicéron et ses échanges épistolaires avec Cassius sur le même sujet. En témoignent les échos précis de la fin de l'extrait cité avec un passage du *de Rerum Natura*, où Lucrèce expose la théorie épicurienne des simulacres :

> Je dis que les choses envoient (*mittier*) de leur surface (*summo de corpore*)
> des effigies, formes (*figuras*) ténues d'elles-mêmes,
> des membranes en quelque sorte (*quasi membranae*) ou des écorces (*cortex*),
> puisque l'image (*imago*) revêt l'aspect, la forme exacte
> de n'importe quel corps dont, vagabonde, elle émane[81].

Cette revue des philosophes romains s'achève sur le célèbre et perfide portrait de Sénèque (§ 125-131), dont la richesse et la complexité mériteraient à elles seules tout un article[82]. Nous ne l'aborderons donc pas dans le cadre restreint de cette étude, mais nous proposerons quelques mots de synthèse sur les philosophes cités par Quintilien avant d'aborder l'analyse des philosophèmes présents au livre 10 de l'*Institution Oratoire*. Pratiquant un genre (*genus*) comme un autre[83], à la manière de l'histoire ou de la poésie, les philosophes font

[80] Quint., *Inst.* 10.2.15 : *Nam in magnis quoque auctoribus incidunt aliqua uitiosa et a doctis, inter ipsos etiam mutuo reprehensa. Atque utinam tam bona imitantes dicerent melius quam mala peius dicunt. Nec uero saltem iis, quibus ad euitanda uitia iudicii satis fuit, sufficiat imaginem uirtutis effingere, et solam, ut <ita> dixerim, cutem uel potius illas Epicuri figuras, quas e summis corporibus dicit effluere* (trad. Cousin, retouchée).

[81] Lucr. 4.46-52 Ernout = 42-43-51-52-53 : *Dico igitur rerum effigias tenuisque figuras / mittier ab rebus summo de corpore rerum, / quae quasi membranae uel cortex nominitandast, / quod speciem ac formam similem gerit eius imago, / cuiuscumque cluet de corpore fusa uagari* (trad. Kany-Turpin).

[82] Voir sur ce sujet Culver (1967) ; Laureys (1991) ; Dominik (1997) ; Fleury (2000) ; Cizek (2002) ; Taoka (2011).

[83] Quint., *Inst.* 10.1.123 : « Restent les écrivains qui ont traité de philosophie, le genre (*quo in genere*) où les lettres romaines ont produit jusqu'à présent très peu de bons écrivains » (*Supersunt qui de philosophia scripserint: quo in genere paucissimos adhuc eloquentes litterae Romanae tulerunt*).

l'objet, au livre 10 de l'*Institution Oratoire*, de remarques stylistiques rapides mais souvent originales de la part de Quintilien, derrière une apparente similitude avec le jugement qu'avait porté sur eux Cicéron. Tandis que les penseurs grecs les plus éminents de l'époque classique ne sont traités que dans un excursus rapide et que les écoles hellénistiques ne sont mentionnées qu'à la marge (les Épicuriens étant quasi absents du texte, les Néo-Académiciens l'étant entièrement et les Stoïciens n'étant guère mieux lotis), les auteurs romains contemporains de Cicéron ou postérieurs à lui bénéficient d'une place comparativement plus généreuse, au regard de leur importance dans l'histoire de la philosophie. Du point de vue extérieur qu'adopte le pédagogue Quintilien sur une discipline qu'il ne pratique pas lui-même et dont il ne lit les écrits qu'avec le souci d'y trouver des modes d'expression et des sujets utiles aux apprentis orateurs, toute la perspective est aplatie : Platon se voit accorder autant de place que l'Épicurien Catius, Cicéron que le Stoïcien Plautus. Dans le *Brutus* dont il prétend imiter le projet en analysant tous les écrivains, grecs ou latins, qui l'ont précédé ou lui sont contemporains, les figures évoquées par Cicéron étaient au contraire mises en relief de façon plus ou moins marquée, afin que le lecteur comprît immédiatement quelles étaient celles qui comptaient et où allaient les préférences de l'Arpinate en matière oratoire. Chez Quintilien, tous les penseurs semblent revêtir la même importance – ou baigner dans la même indifférence. L'auteur distord également la pensée cicéronienne au moment de dresser une doxographie, au livre 12, pour dégager « quelle école philosophique peut rendre le plus de services à l'éloquence » (*quae secta conferre plurimum eloquentiae possit*)[84], formalisant ainsi ce qu'il avait esquissé au livre 10 en abordant les penseurs un à un. Quintilien affirme ainsi que l'orateur ne saurait tirer aucun profit des Épicuriens, des Cyrénaïques et des Pyrrhoniens, alors que les Académiciens, les Péripatéticiens et les Stoïciens pourraient lui apporter une grande aide[85]. Mais il conclut en revendiquant pour l'orateur la liberté intellectuelle que Cicéron avait attribuée aux seuls Académiciens qui, selon Quintilien, seraient, comme tous les philosophes, enchaînés servilement aux doctrines de leur école[86].

Abordons à présent quelques philosophèmes du livre 10 qui ressortissent tant au platonisme et à l'aristotélisme qu'au stoïcisme et à l'épicurisme. Nous partirons des marques de bilinguisme qui affleurent dans ce corpus, où seuls apparaissent quatre mots grecs, translittérés ou non : or trois d'entre eux ont partie liée avec la philosophie et leur énonciation sous une forme grecque traduit sans doute leur technicité, comme dans le cas du vocabulaire rhétorique, illustré ici par l'emploi de φράσις ou *phrasis* (« expression ») au sens de « corps de

[84] *Ibid.* 12.2.23.
[85] *Ibid.* 12.2.24-25.
[86] *Ibid.* 12.2.26. Voir LÉVY (2009), p. 118-119.

l’éloquence » (*corpus eloquentiae*)[87]. Les trois termes ou expressions restants sont φαντασίαι (« représentations »), ἄλογος τριβή (« routine non guidée par la raison ») et ἕξις (« aisance imperturbable »). Le premier n’étant présent que de façon allusive au livre 10, alors qu’il a fait l’objet d’une analyse approfondie au livre 6 à l’occasion d’une réflexion sur l’évidence et l’appel aux émotions de l’auditeur[88], nous nous concentrerons sur les deux derniers.

Au chapitre 7 du livre 10, dans un développement consacré à l’improvisation, Quintilien écrit :

> Il y a d’ailleurs une sorte de routine non guidée par la raison (*usus quidam inrationalis*), appelée par les Grecs ἄλογος τριβή, qui fait que la main court en écrivant, que les yeux, en lisant, observent en même temps l’ensemble des lignes et leurs inflexions, ainsi que les passages <d’une ligne à l’autre>, et voient enfin ce qui suit avant d’avoir dit ce qui précède[89].

L’expression grecque que Quintilien s’attache à traduire en latin semble à la fois inspirée de la formule platonicienne de l’ἄτεχνος τριβή et décalée par rapport à elle. Dans le *Phèdre*, Socrate, rappelant un débat mené dans le *Gorgias* sur la nature de la rhétorique – « art » (τέχνη) ou « procédé et routine » (ἐμπειρία καὶ τριβή) –, expose l’argument de certains selon lequel cette discipline n’est pas un art (τέχνη), mais bien « une routine sans art » (ἄτεχνος τριβή), juste avant de mentionner une célèbre citation selon laquelle « un art authentique de la parole, dit le Laconien, sans attachement à la vérité, ne peut exister et ne le pourra jamais plus tard »[90]. Cette maxime se trouvait elle-même au fondement de la conception stoïcienne d’une rhétorique philosophique conçue comme « science du bien parler », où bien parler revenait à dire le vrai, selon une

[87] *Ibid.* 10.1.42 (φράσις) ; 10.1.87 (*phrasis*).

[88] Voici le seul passage où ce terme soit cité au livre 10, dans le chapitre 7, consacré à l’improvisation, et au § 15 : « Il faut donc concevoir ces images des choses, dont j’ai parlé, et qui, je l’ai dit, sont appelées φαντασίαι et tout ce dont nous aurons à parler, personnes, questions, espérances, craintes, il faut se les représenter, il faut se passionner pour elles. C’est le cœur, en effet, et la vigueur de l’intelligence, qui rendent éloquent » (*Quare capiendae sunt illae, de quibus dixi, rerum imagines, quas uocari* φαντασίας *indicauimus, omniaque de quibus dicturi erimus, personae, quaestiones, spes, metus, habenda in oculis, in adfectus recipienda. Pectus est enim quod disertos facit, et uis mentis*). Sur la théorie de la φαντασία dans l’*Institution Oratoire*, nous renvoyons à Dross (2004, 2010).

[89] Quint., *Inst.* 10.7.11 : *Est igitur usus quidam inrationalis, quam Graeci* ἄλογον τριβήν *uocant, qua manus in scribendo decurrit, qua oculi totos simul in lectione uersus flexusque eorum et transitus intuentur, et ante sequentia uident quam priora dixerunt* (trad. Cousin, modifiée).

[90] Pl., *Phdr.* 260e : τοῦ δὲ λέγειν, φησὶν ὁ Λάκων, ἔτυμος τέχνη ἄνευ τοῦ ἀληθείας ἧφθαι, οὔτ’ ἔστιν οὔτε μή ποτε ὕστερον γένηται (trad. pers.). Cf. *Grg.* 463b, un passage dont se souvient Quintilien lui-même en *Inst.* 2.15.23-24 sur la traduction de cette τριβή (« routine ») que serait la rhétorique en *usus dicendi* (« pratique de la parole »).

définition citée avec approbation par Quintilien[91], qui connaissait forcément ce passage du *Phèdre*, comme il connaissait l'extrait du *Gorgias* évoqué plus haut. Toutefois, s'il tient compte de considérations éthiques dans sa conception de l'éloquence et de l'orateur, *uir bonus dicendi peritus* à ses yeux, Quintilien ne propose pas pour autant un idéal de rhétorique philosophique à la manière de Platon ou des penseurs du Portique. En remplaçant l'épithète ἄτεχνος par ἄλογος, il s'éloigne du cadre polémique dessiné par Socrate pour inscrire la formule de l'ἄλογος τριβή dans un contexte beaucoup moins ambitieux, puisqu'il est simplement question, à travers cette « routine non guidée par la raison », non pas d'une réflexion sur la nature de la rhétorique, mais d'une pratique mécanique de l'écriture et d'une anticipation dans la lecture, fruits d'un entraînement et d'une technique préalables.

L'emploi du mot ἕξις (« aisance imperturbable ») dans l'*Institution Oratoire* révèle lui aussi un travail de réinterprétation de la part de Quintilien. Cette notion figure à trois occurrences dans son manuel, à chaque fois au livre 10, mais l'entend-il comme les philosophes grecs auxquels il l'emprunte ? Platon employait déjà ce terme au sens de « possession », « régime », « état physique, moral ou psychique » ou « nature »[92], mais c'est chez Aristote puis chez les Stoïciens qu'il connaît la plus grande fortune[93]. Chez le Stagirite, « il désigne en général une manière d'être permanente qui se manifeste notamment par un certain type d'action, plus exactement par le fait que ces actions sont accomplies plus souvent, plus facilement (plus volontiers) et mieux par le sujet ainsi disposé »[94]. Il recouvre ce que l'on a acquis, conquis – non un donné de nature – et qui s'est incarné en l'individu de façon durable sous forme de dispositions permanentes, au point d'entraîner de meilleurs résultats lorsque celui-ci agit.

En vertu d'un calque entre les verbes ἔχω et *habeo* (« avoir », « se tenir »), l'ἕξις grecque se rend habituellement en latin par l'*habitus*[95], que Cicéron, dans le *de Inuentione*, définit à peu près comme Aristote au moment d'analyser les attributs des personnes comme sources de l'argumentation :

> Nous appelons façon d'être (*habitum*) une qualité morale ou physique constante et définitive, dans un certain domaine, comme la possession d'une vertu ou d'un

[91] Sur l'interprétation stoïcienne de cette formule platonicienne, nous renvoyons à AUBERT (2007). Voir QUINT., *Inst.* 2.15.34-35 (= *SVF* 1.491 = 2.292), sur la définition stoïcienne de la rhétorique comme *scientia bene* (ou *recte*) *dicendi*.

[92] DES PLACES (1964), p. 187-188 ; MARION (2015), p. 18-29.

[93] Terme central dans la philosophie du Portique, l'ἕξις se définit dans le domaine de l'éthique comme une disposition stable à l'action, mais dont l'intensité peut varier, à la différence du caractère (διάθεσις), qui fonde quant à lui la vertu. Sur l'évolution de la notion d'ἕξις de Platon aux Stoïciens, nous renvoyons à MONTEILS-LAENG (2014).

[94] CRUBELLIER / PELLEGRIN (2002), p. 82-83.

[95] On trouve d'ailleurs cette équivalence chez FEST. p. 334, 53-55 Lindsay.

> métier, ou une science, quelle qu'elle soit, ou encore une aptitude corporelle, qui n'ait pas été donnée par la nature mais obtenue grâce à l'application et au travail (*studio et industria*)[96].

Contrairement à l'Arpinate qui ne cite jamais l'ἕξις dans l'ensemble de ses ouvrages, Quintilien choisit quant à lui de revenir au terme grec, qu'il conserve tel quel ou bien translittère dans le livre 10, en en livrant une traduction latine originale. Le choix d'un retour au grec s'effectue sans doute dans le contexte d'une importation, au début de l'époque impériale, de ce terme dans le registre rhétorique des Romains. Il apparaît en effet à deux reprises dans le corpus latin, au sens d'une aisance de discours due à l'entraînement, d'une part dans le portrait du rhéteur romain Albucius chez Sénèque le Père, d'autre part dans celui du rhéteur grec Isée chez Pline le Jeune[97].

C'est toutefois chez Quintilien que l'ἕξις est théorisée le plus précisément, en vertu d'une réflexion philosophique et non plus seulement rhétorique. Toujours dans la perspective pédagogique et pragmatique, plus que psychologique et éthique, qui est la sienne, l'auteur met davantage l'accent que l'Arpinate sur les conséquences de l'ἕξις / *habitus* dans le domaine de l'action. L'expression *firma facilitas* (« aisance imperturbable ») qu'il adopte pour traduire l'ἕξις reflète en outre une tension entre le statisme de l'épithète et le dynamisme du substantif. L'ancrage ferme, dans l'individu, de dispositions permanentes acquises par un entraînement constant est traduit par le mot *firma*, tandis que la *facilitas* oriente la notion d'ἕξις vers l'action, le faire (*facere*, d'où dérivent l'adjectif *facilis* et le substantif *facilitas*)[98]. Ce choix de traduction a peut-être été favorisé par le jeu de mots que permet la langue latine entre *facultas* (« capacité », proche du sens de l'*habitus*) et *facilitas* (« aisance », « facilité », « propension à agir »), deux substantifs tirés du verbe *facere*. Néanmoins, pour que cette *facilitas* ne semble pas trop superficielle et qu'elle n'incite pas l'apprenti orateur à se reposer, sans la consolider par une pratique assidue, sur son aisance et son talent naturels[99], alors que l'ἕξις devrait être toujours à conquérir, Quintilien lui adjoint l'adjectif *firma* et souligne en ouverture du livre 10 – signe de l'importance programmatique de cette notion – qu'elle doit s'accompagner

[96] Cic., *Inu.* 1.36 : *Habitum autem* [*hunc*] *appellamus animi aut corporis constantem et absolutam aliqua in re perfectionem, ut uirtutis aut artis alicuius perceptionem aut quamuis scientiam et item corporis aliquam commoditatem non natura datam, sed studio et industria partam. Ibid.* 2.30.

[97] Sen., *Con.* 7 pr. 2 ; Plin., *Ep.* 2.3.4.

[98] Voir une allusion au jeu étymologique entre *facilitas* et *facere* chez Cic., *Inu.* 1.98.

[99] Sur la méfiance de Quintilien à l'égard d'une *facilitas* détachée d'un entraînement oratoire assidu, voir *Inst.* 10.3.7 ; 10.7.8 ; 10.7.18 ; 10.7.20 ; 10.7.28.

d'un triple entraînement constant à la lecture[100], à l'écriture[101] et à la prise de parole :

> Mais ces préceptes relatifs à l'expression, s'ils sont nécessaires pour une connaissance théorique, n'ont pas une efficacité suffisante pour <créer> la puissance oratoire, si ne vient s'y ajouter une aisance imperturbable (*firma quaedam facilitas*) que les Grecs nomment ἕξις : est-ce en écrivant, en lisant, en parlant qu'on l'acquiert le mieux, c'est, je le sais, question courante … Car jamais l'éloquence ne sera solide et robuste, si de nombreux exercices écrits ne lui communiquent de la vigueur, et, sans les modèles fournis par la lecture, ce travail, privé de pilote, ira à la dérive, et même, sût-on ce qu'il faut dire et de quelle façon, si l'on n'a pas une éloquence en tenue de combat et prête à toute éventualité, on couvera, pour ainsi dire, des trésors mis sous clefs[102].

En somme, si Quintilien a effectivement réduit l'ampleur de l'ἕξις philosophique en la rabattant du domaine de l'éthique à un champ strictement rhétorique, il a procédé à une relecture originale des penseurs grecs, notamment aristotéliciens et stoïciens, qui la concevaient comme une disposition stable, acquise et tournée vers l'action. Désireux de souligner qu'elle constituait une mise en pratique, une actualisation de préceptes théoriques précédemment

[100] *Ibid.* 10.1.59 : « Mais tant que nous nous efforçons d'acquérir cette aisance imperturbable (*firmam … facilitatem*), dont j'ai parlé, c'est avec les meilleurs écrivains qu'il faut se familiariser, et c'est plus en lisant beaucoup <d'eux> qu'en lisant un grand nombre d'auteurs qu'il faut former notre esprit et trouver le ton approprié. Aussi, des trois iambographes jugés dignes d'être admis par Aristarque, Archiloque est-il le seul qui soit vraiment propre à donner cette aisance imperturbable (*hexin*) » (*Sed dum adsequimur illam firmam, ut dixi, facilitatem, optimis adsuescendum est et multa magis quam multorum lectione formanda mens et ducendus color. Itaque ex tribus receptis Aristarchi iudicio scriptoribus iamborum ad hexin maxime pertinebit unus Archilochus* ; trad. Cousin, modifiée). Le passage du latin (*firmam … facilitatem*) au grec translittéré (*hexin*) souligne le caractère récent et personnel d'une telle traduction, souligné par l'incise *ut dixi* qui rappelle l'ouverture du livre en 10.1.1.

[101] *Ibid.* 10.5.1 : « J'ai maintenant à parler de ce que doivent écrire de préférence ceux qui veulent acquérir une aisance imperturbable (*hexin*). <Ce n'est pas ici> mon rôle à vrai dire d'expliquer quels sont les sujets, ce qui doit être traité en premier ou en second lieu, ou ensuite …, mais il s'agit maintenant d'indiquer d'où viennent surtout l'abondance et l'aisance (*copia ac facilitas*) » (*Proximum est ut dicamus quae praecipue scribenda sint hexin parantibus. <Non est huius> quidem operis, ut explicemus quae sint materiae, quae prima aut secunda aut deinceps tractanda sint …, sed de quo nunc agitur, unde copia ac facilitas maxime ueniat* ; trad. Cousin, retouchée). Ici, il semble que l'*hexis* ne soit rendue que par le nom *facilitas*.

[102] *Ibid.* 10.1.1-2 : *Sed haec eloquendi praecepta, sicut cogitationi sunt necessaria, ita non satis ad uim dicendi ualent, nisi illis firma quaedam facilitas, quae apud Graecos* ἕξις *nominatur, accesserit: ad quam scribendo plus an legendo an dicendo conferatur, solere quaeri scio … Nam neque solida atque robusta fuerit umquam eloquentia, nisi multo stilo uires acceperit, et citra lectionis exemplum labor ille carens rectore fluitabit, et qui sciet quae quoque sint modo dicenda, nisi tamen in procinctu paratamque ad omnis casus habuerit eloquentiam, uelut clausis thesauris incubabit.*

acquis par l'apprenti orateur afin que celui-ci fût paré au combat, Quintilien a adopté la traduction de *firma facilitas* pour indiquer qu'au-delà de l'apparent oxymore, cette aisance imperturbable était une conquête, qui engageait une transformation de l'individu en raison de son entraînement, ou « ascèse », au sens étymologique, afin qu'il eût toujours à sa disposition (*in promptu*), sous les yeux (*in conspectu*), l'arsenal oratoire nécessaire pour parer à toute situation[103]. Voilà qui évoque, toutes proportions gardées, l'idée stoïcienne d'une assimilation des préceptes que l'on garderait ainsi toujours sous la main, comme l'indique la métaphore du *Manuel* (Ἐγχειρίδιον) d'Épictète.

Ce paradigme de l'assimilation et de la digestion réapparaît au chapitre 1 du livre 10 lorsque Quintilien évoque les avantages de la lecture sur l'écoute :

> Dans la lecture, <l'allure> est libre, et elle ne nous entraîne pas à la course comme l'élan d'un discours ; on peut revenir à plusieurs reprises <sur le même passage>, soit qu'on ait des doutes, soit que l'on veuille le fixer dans la mémoire. Revenons-y et reprenons-le, et s'il faut que les aliments soient broyés et presque en bouillie, quand nous les avalons, afin de faciliter la digestion, ce que nous lisons ne doit pas être non plus confié tout brut à la mémoire en vue d'être imité (*imitationique*), mais, par de fréquentes reprises, doit être malaxé et, pour ainsi dire, digéré (*mollita et uelut* [*ut*] *confecta*)[104].

Une lecture efficace provoque la transformation intérieure de celui qui a absorbé les textes et lui permet d'en retirer un profit : Quintilien transpose ici dans un registre littéraire ce qu'Épictète exposait dans un contexte philosophique en évoquant l'effet de la digestion des préceptes sur l'amélioration de la partie maîtresse de l'âme[105].

Pour conclure, cette enquête sur la présence des philosophes et des philosophèmes dans le livre 10 de l'*Institution Oratoire* nous semble avoir montré l'originalité de l'approche qu'adopte Quintilien tant à l'égard de Cicéron, auquel il se proclame pourtant fidèle, que vis-à-vis des penseurs grecs et latins d'obédience académicienne, aristotélicienne, épicurienne ou stoïcienne, qu'il a lus souvent attentivement et dont il s'écarte parfois sciemment pour servir une

[103] *Ibid.* 10.1.6.

[104] *Ibid.* 10.1.19 : *Lectio libera est, nec <ut> actionis impetus, transcurrit, sed repetere saepius licet, siue dubites, siue memoriae penitus adfigere uelis. Repetamus autem et tractemus, et, ut cibos mansos ac prope liquefactos demittimus, quo facilius digerantur, ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita et uelut* [*ut*] *confecta memoriae imitationique tradatur.*

[105] Épict. 1.26.16 ; 2.9.18 ; 3.21.1-3 : « Mais, après les avoir digérés, montre-nous quelque changement dans la partie maîtresse de ton âme, de même que les athlètes montrent leurs épaules, résultats de leurs exercices et de la nourriture qu'ils ont prise, de même que les artisans montrent les résultats de l'enseignement qu'ils ont reçu » (3.21.3 : ἀλλ' ἀπ' αὐτῶν ἀναδοθέντων δεῖξόν τινα ἡμῖν μεταβολὴν τοῦ ἡγεμονικοῦ τοῦ σεαυτοῦ, ὡς οἱ ἀθληταὶ τοὺς ὤμους, ἀφ' ὧν ἐγυμνάσθησαν καὶ ἔφαγον, ὡς οἱ τὰς τέχνας ἀναλαβόντες, ἀφ' ὧν ἔμαθον).

argumentation d'ordre rhétorique. En analysant l'intérêt qu'offre à un orateur en formation la lecture d'auteurs grecs et latins relevant de tous les domaines (poètes, auteurs dramatiques, historiens, orateurs, philosophes), il réduit la philosophie à une discipline où puiser des préceptes utiles à l'orateur mais lui accorde paradoxalement la même dignité qu'à la rhétorique, en raison des qualités stylistiques dont font montre ceux qui la pratiquent. De surcroît, les distorsions qu'il impose à des vocables et des concepts philosophiques empruntés à diverses écoles, depuis l'enthousiasme supposé de Platon ou sa définition de la rhétorique comme une « routine sans art » (ἄτεχνος τριβή) jusqu'à la théorie épicurienne des simulacres ou à l'ἕξις antique, ne traduisent ni son ignorance ni sa désinvolture à leur égard. Elles révèlent sa volonté tantôt de faire revenir la philosophie dans le giron de la rhétorique, tantôt de réinterpréter au prisme de l'enseignement oratoire un héritage intellectuel prestigieux afin de se le réapproprier. En ce sens, Quintilien atteste bien d'une assimilation, d'une digestion personnelle de ses lectures qui lui permet de s'écarter d'une simple imitation des auteurs qu'il cite. Quoique parfois surprenante à nos yeux, sa relecture des Anciens illustre tant l'ampleur de la culture philosophique d'un lettré du Ier siècle qui ne se définissait pas comme un philosophe que la vivacité de la réflexion menée à l'époque impériale sur la philosophie classique, hellénistique et romaine.

Université Grenoble Alpes. Sophie AUBERT-BAILLOT.

BIBLIOGRAPHIE

S. AUBERT (2007), *La lecture stoïcienne du laconisme à travers le filtre de Platon*, in M. BONAZZI / C. HELMIG (ed.), *Platonic Stoicism – Stoic Platonism: The Dialogue between Platonism and Stoicism in Antiquity*, Leuven, p. 41-61.
V. AZOULAY (2004), *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la* charis *au charisme*, Paris.
J. BARNES (1997), *Logic and the Imperial Stoa*, Leiden.
E. BOLAFFI (1958), *La critica filosofica e letteraria in Quintiliano*, Bruxelles.
E. CIZEK (2002), *Quintilien, un anti-Sénèque*, in M. PIOT (ed.), *Regards sur le monde antique. Hommages à Guy Sabbah*, Lyon, p. 45-54.
C. J. CLASSEN (1978), *Horace – A Cook?*, in *CQ* 28, p. 333-348.
J. COUSIN (1967), *Études sur Quintilien I. Contribution à la recherche des sources de l'*Institution oratoire, Amsterdam.
M. CRUBELLIER / P. PELLEGRIN (2002), *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, Paris.
H. F. CULVER (1967), *Quintilian's condemnation of Seneca*, in *CB* 44, p. 26-28.
É. DES PLACES (1964), *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon*, Paris.
W. J. DOMINIK (1997), *The Style is the Man: Seneca, Tacitus and Quintilian's canon*, in ID. (ed.), *Roman Eloquence: Rhetoric in Society and Literature*, London, p. 50-68.

J. Dross (2004), *De la philosophie à la rhétorique : la relation entre 'phantasia' et 'enargeia' dans le traité* Du sublime *et l'*Institution oratoire, in *PhilosAnt* 4, p. 61-93.
— (2010), *Qu'est-ce qu'un discours évident ? Les rapports entre l'évidence et la clarté dans l'*Institution oratoire, in P. Chiron / C. Lévy (ed.), *Les noms du style dans l'Antiquité gréco-latine*, Louvain / Paris / Walpole, MA, p. 233-252.
M. Ducos (1994), *Catius l'Insubre*, in R. Goulet (ed.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, t. II, Paris, p. 239.
P. Fleury (2000), *De la virulence d'un idéal rhétorique : la vitupération de Sénèque par Fronton*, in *RPh* 74, p. 43-59.
— (2006), *Lectures de Fronton. Un rhéteur latin à l'époque de la Seconde Sophistique*, Paris.
R. Goulet (2012), *L. Sergius Plautus*, in Id. (ed.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, t. Va, Paris, p. 864.
M. T. Griffin (1995), *Philosophical Badinage in Cicero's Letters to His Friends*, in J. G. F. Powell (ed.), *Cicero the Philosopher: Twelve Papers*, Oxford / New York, p. 325-346.
P. Grimal (1997), *Situation de Quintilien*, in *VL* 145, p. 2-10 [= P. Grimal (1980[1]), in *VL* 80, p. 2-11].
I. Hadot (*s.d.*), *L'école des Sextii*, <https://www.academia.edu/6245097/Lécole_des_Sextii>, p. 1-39.
L. Hermand-Schebat (2016), *Silves latines 2016-2017 : Quintilien,* Institution Oratoire*, livre X*, Paris.
J. Kany-Turpin (2004), *Cicéron. De la divination.* De diuinatione. Texte présenté et traduit, Paris.
M. Laureys (1991), *Quintilian's Judgement of Seneca and the Scope and Purpose of* Inst. *10, 1*, in *A&A* 37, p. 100-125.
C. Lévy (2001), *Cicéron et l'épicurisme : la problématique de l'éloge paradoxal*, in C. Auvray-Assayas / D. Delattre (ed.), *Cicéron et Philodème. La polémique en philosophie*, Paris, p. 61-75.
— (2007), *Philosophie romaine : à propos de deux ouvrages récents*. [G. Reydams-Schils, *The Roman Stoics: Self, Responsibility and Affection* ; B. Inwood, *Reading Seneca: Stoic Philosophy at Rome*], in *BAGB* 2, p. 174-186.
— (2009), *Note sur un aspect de Quintilien lecteur de Cicéron : sceptiques et stoïciens dans l'*Institution oratoire, in P. Galand-Hallyn / F. Hallyn / C. Lévy / W. Verbaal (ed.), *Quintilien ancien et moderne. Études réunies*, Turnhout, p. 109-124.
G. Manzoni (1990), *Il retore Quintiliano di fronte ai filosofi*, in P. V. Cova / R. Gazich / G. E. Manzoni / G. Melzani (ed.), *Aspetti della 'paideia' di Quintiliano*, Milano, p. 143-172.
F. Marion (2015), *Étude sur les notions de* diathesis *et d'*hexis *chez Aristote*, Mémoire de master d'Histoire de la Philosophie, Université Paris-Sorbonne.
F. Meister (1884), *Quintilianus. Jahresbericht*, in *Philologus* 42, p. 141-157.
L. Monteils-Laeng (2014), *Agir sans vouloir. Le problème de l'intellectualisme moral dans la philosophie ancienne*, Paris.
G. Moretti (1995), Acutum dicendi genus. *Brevità, oscurità, sottigliezze e paradossi nelle tradizioni retoriche degli Stoici*, Bologna.
A. Pennacini (2001), *Quintiliano.* Institutio oratoria, Torino.

L. Pernot (2014), *La réception antique de Xénophon : quel modèle pour quels orateurs ?*, in P. Pontier (ed.), *Xénophon et la rhétorique*, Paris, p. 281-294.
W. Peterson (1891), *Quintiliani Institutionis Oratoriae Liber X*, Oxford.
B. Puech (1994), *Aulus Cornelius Celsus*, in R. Goulet (ed.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, t. II, Paris, p. 257-259.
L. Radermacher / V. Buchheit (1971), *Quintilianus. Institutionis oratoriae libri XII*, Leipzig.
D. A. Russell (2002), *Quintilian. The Orator's Education, Volume IV: Books 9-10*, Cambridge, MA.
D. Sedley (1997), *The Ethics of Brutus and Cassius*, in *JRS* 87, p. 41-53.
Y. Taoka (2011), *Quintilian, Seneca,* imitatio: *re-reading* Institutio oratoria *10.1.125-31*, in *Arethusa* 44, p. 123-137.
C. Viano (1995), *Quintiliano e la storia della filosofia: l'uso delle* quaestiones philosopho convenientes, in *Rhetorica* 13, p. 193-207.
M. Winterbottom (1970), *M. Fabi Quintiliani Institutionis Oratoriae libri duodecim*, Oxford, 2 vol.

Contribución al estudio de la movilidad geográfica en la *Gallia Narbonensis*: el caso de los *seuiri Augustales*[1]

En las últimas décadas numerosos investigadores han centrado su atención en el tema de los desplazamientos de población que tuvieron lugar dentro de los límites del Imperio romano[2]. Los estudios más recientes han puesto de relieve la amplitud y complejidad del fenómeno frecuentemente designado como "movilidad geográfica". Este término permite englobar en una misma categoría distintas clases de desplazamientos, desde migraciones colectivas y particulares a viajes de negocios, traslados temporales por motivos militares o viajes con fines religiosos, entre otras muchas posibilidades.

El presente estudio tiene por objeto analizar esta cuestión, centrándonos en el caso particular de los *seuiri Augustales*[3] que ejercieron su función en la *Gallia Narbonensis* o que proviniendo de ella se documentan en Italia o en otras provincias del Imperio romano. Partimos de la hipótesis de que el colectivo de los seviros augustales fue especialmente proclive a los desplazamientos, debido no sólo a su condición socio-económica, sino también a las responsabilidades inherentes al cargo que ejercían en el marco de las distintas ciudades. Nuestro objetivo último será, además de contrastar esta hipótesis, reconstruir las redes

[1] Este estudio se ha realizado en el marco del proyecto de investigación del Plan Nacional HAR2013-40762-P. Agradezco a la profesora Alicia Ruiz Gutiérrez su labor de revisión.

[2] Véanse las obras de Krier (1981); Haley (1986, 1991); Wierschowski (1995, 2001); Kakoschke (2002, 2004); Marco Simón / Pina Polo / Remesal Rodríguez (2004); Caballos Rufino / Demougin (2006); Gagliardi (2006); Iglesias Gil / Ruiz Gutiérrez (2011); Ruiz Gutiérrez (2013a); de Ligt / Tacoma (2016).

[3] Una característica de la institución del sevirato augustal es la variedad de términos para aludir a sus miembros, la cual ha despertado dudas sobre su estricta equivalencia o no. En la epigrafía se documentan *seuiri Augustales*, *Augustales*, *seuiri*, *magistri Augustales*, además de otras formas menos frecuentes. Duthoy creó por ello el término de **Augustales*, denominación colectiva de compromiso para abarcar a todas las demás (véase la nota 6), si bien no integraba todos los casos de *seuiri*, especialmente en Italia. No obstante, el absoluto predominio en *Gallia Narbonensis* de los *seuiri Augustales* – 207 casos – sobre los *seuiri* – 43 menciones – y los *Augustales* – tan sólo 4 casos – nos lleva a adoptar "sevirato augustal" como la denominación general más apropiada para este territorio, dada la nula presencia de la forma *Augustalis*, asimismo poco abundante en gran parte de las provincias del Imperio.

Latomus 77, 2018, p. 26-58 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284721

de influencia interurbanas y el ámbito de acción de los personajes más dinámicos que ejercieron el sevirato augustal.

1. *Los* seuiri Augustales*: un colectivo proclive a la movilidad geográfica*

Existe una abundante bibliografía sobre el sevirato augustal. Los primeros estudios se remontan al siglo XIX. En dicho periodo aparecieron varias obras pioneras, desde la de A. E. Egger hasta la fundamental de A. R. von Premerstein[4]. Esta última obra resultó determinante por la profundidad de su análisis, que marcó los estudios posteriores del siglo XX centrados en aspectos más concretos del sevirato augustal[5]. En la década de 1970, el estudio de esta institución dio un nuevo giro con los trabajos de R. Duthoy, cuyo análisis de conjunto sistematizó e integró todos los estudios anteriores. Este autor acuñó el término global de **Augustales* y marcó la pauta de futuras investigaciones[6]. Los trabajos se han multiplicado en las últimas décadas[7]. Destacan especialmente las teorías de S. E. Ostrow sobre los orígenes del sevirato augustal[8]. Interesantes son también las aportaciones de A. Abramenko en la década de 1990[9] y, en los últimos años, las de H. Mouritsen, cuestionando y matizando diversas ideas generalizadas sobre la augustalidad[10], y las de L. Vandevoorde, más centradas en aspectos sociológicos y, en particular, sobre la condición socio-económica de los seviros[11].

A fin de evitar una enumeración demasiado extensa, omitimos la mención de los abundantes estudios sobre el sevirato augustal ceñidos a ámbitos estrictamente regionales y locales, que han proliferado desde las tres últimas décadas del siglo XX hasta la actualidad. Su estudio, sin embargo, es fundamental para comprender tanto los rasgos generales de esta institución como sus particularidades geográficas.

Fruto de esta larga e intensa investigación, hoy en día conocemos los aspectos esenciales del sevirato augustal. Se trata de un cargo semioficial propio de *coloniae* y *municipia*, ejercido mayoritariamente por libertos enriquecidos que accedían a él para reforzar su estatus social, pues su origen servil era

[4] Egger (1844); Humbert (1877), p. 560-561; Schmidt (1878); Ciccotti (1891), p. 1-84; Mourlot (1895); von Premerstein (1895), p. 824-877.

[5] Taylor (1914), p. 231-253; (1924), p. 158-171; Nock (1934), p. 627-638; Oliver (1958), p. 472-496.

[6] Duthoy (1970), p. 88-98; (1974), p. 134-154; (1976), p. 143-214; (1978), p. 1254-1309.

[7] Véanse, entre otros: Ausbüttel (1982), p. 252-255; Vittinghoff (1985), p. 280-282; Serrano Delgado (1988b), p. 231-240; (1993), p. 147-155; Castillo García (2003), p. 73-90.

[8] Ostrow (1985), p. 64-101; (1990), p. 364-379.

[9] Véase, especialmente, Abramenko (1993).

[10] Mouritsen (2006), p. 237-248; también tratado en Mouritsen (2011).

[11] Vandevoorde (2013), p. 127-152; (2015), p. 2-24.

incompatible con el ejercicio de cualquier magistratura. El papel de esta institución como vía de promoción social en el Alto Imperio es innegable. La naturaleza de las actividades profesionales de quienes lo ejercían, además de ser factor de movilidad social o vertical, guarda relación con numerosos casos de movilidad geográfica u horizontal. Este aspecto no ha pasado desapercibido a los distintos investigadores[12].

Por lo común, los seviros augustales eran ricos libertos dedicados a actividades comerciales y artesanales, negocios muy ligados a la movilidad, en ocasiones como representantes de los intereses de sus patronos en un territorio alejado del lugar de residencia de éste, lo que les permitía actuar con gran autonomía. No obstante, los testimonios de estos desplazamientos son relativamente reducidos, dado que las inscripciones suelen ser funerarias y los casos de sepultura lejos del lugar de origen eran escasos[13].

El sevirato augustal era una institución abierta a los *ingenui*, pero su número era muy escaso en el ámbito provincial. A modo de ejemplo, en el 29% de los testimonios epigráficos de seviros augustales en Hispania y Galia está explícita su condición de libertos (159 casos), frente a un porcentaje meramente testimonial de *ingenui* contrastados, entre el 2% y el 4% (23 casos, once de los cuales son dudosos). Estos testimonios marcan una tendencia clara para los dos tercios restantes de *incerti*, en los que el estatus jurídico no está indicado. Además de las menciones explícitas en inscripciones, el estatus libertino de los seviros augustales *incerti* puede deducirse de la presencia de una nomenclatura con connotaciones serviles. Para el caso que nos ocupa, debemos indicar que si bien los *cognomina* griegos y orientales suelen indicar un origen servil en las provincias occidentales del Imperio, diversos estudios onomásticos sobre las Galias indican que los *cognomina* griegos pueden responder a una tradición local, dada la presencia de población griega en la zona sur de la Galia desde tiempos remotos – colonización griega de los siglos VIII-IV a.C. –, o a la emigración más

[12] La movilidad social en relación al sevirato augustal es tratada de forma más o menos específica por distintos autores: Pons Sala (1977), p. 215-219; López Barja de Quiroga (1995), p. 326-348; Zampieri (2000), p. 107-121; Vandevoorde (2014a); (2014b), p. 33-46; Laird (2015). En cuanto a la estrecha relación existente entre movilidad social y geográfica, Rodríguez Neila y Portillo Martín vinculan la movilidad de los *incolae* con su participación en actividades comerciales de la nueva ciudad, y hablan del desempeño de funciones – como el sevirato augustal – en su nuevo lugar de residencia, vía de ascenso social de los *incolae* más pudientes (Rodríguez Neila (1978), p. 147-169; Portillo Martín (1982), p. 364-367). Sendos artículos de Rodríguez Neila sobre las candidaturas *in absentia* tratan el posible caso de que alguno de estos seviros augustales recibiera dicho cargo sin hallarse en la ciudad en cuestión, dada su presencia en más de una ciudad (Rodríguez Neila (1986), p. 95-118; (1986-1987), p. 111-123).

[13] Además de que el fallecimiento fuera del hogar no era el caso más habitual, existía en la sociedad romana la práctica de repatriar los restos funerarios para realizar la sepultura definitiva en la localidad de origen; Ruiz Gutiérrez (2013b), p. 95-118, ver p. 99.

reciente de griegos de alto o bajo estatus social[14]. Estas importantes matizaciones reducen la validez de la onomástica griega como indicador de un origen servil, pero dicha posibilidad tampoco puede descartarse de plano. Por ello, recurriremos a este indicador en nuestro estudio, si bien con amplias reservas.

La documentación epigráfica que puede ser utilizada para analizar la movilidad geográfica refleja distintas circunstancias. Las inscripciones más abundantes se refieren a seviros augustales que se encontraban fuera de su ciudad de origen. Esta circunstancia se deduce por la mención de un lugar de *origo* distinto de aquel donde se localizó el epígrafe, por la mención de dos o más ciudades donde el seviro augustal ejerció su cargo – sevirato múltiple –, o por el hallazgo de la inscripción en un lugar distinto al del ejercicio del sevirato. De forma excepcional, también se conserva algún caso de desplazamiento temporal por razones puntuales.

En principio, los seviros augustales tendían a los desplazamientos geográficos, motivados por factores tales como el desempeño de actividades comerciales o sus frecuentes patronatos sobre corporaciones locales vinculadas al comercio marítimo y actividad artesanal. No en vano, las inscripciones narbonenses relativas a *seuiri* atestiguan movilidad en un 10% de los casos (22 sobre unos 220), porcentaje claramente destacado, si tenemos en cuenta el carácter escueto de las inscripciones en su mayor parte. Ciertamente, el análisis de los epígrafes referidos a otros miembros de las élites locales de esta misma provincia – *ordo decurionum* – muestra un mayor porcentaje de testimonios de movilidad geográfica[15], cercano al 20%. Pero esta diferencia se explica por el acceso habitual

[14] Rémy (2001), p. 55-174, ver p. 80-83; Bost (2001), p. 175-191, ver p. 183-187; Dondin-Payre (2001), p. 193-341, ver p. 256-258; Coşkun / Zeidler (2003), p. 15-18; Dondin-Payre (2011).

[15] Para realizar este análisis se ha procedido a la búsqueda en la Epigraphik-Datenbank Clauss / Slaby de las inscripciones de la *Gallia Narbonensis* donde se citan *IIuiri*, *aediles*, *IIIIuiri*, *decuriones*, *flamines*/*flaminicae*, *pontífices* y *sacerdotes* (consulta 02/12/2016). En todos los casos – salvo los *decuriones* – se ha obtenido un porcentaje de testimonios de movilidad geográfica de en torno al 15-25% del total: los *IIuiri* un 15% (doce casos sobre setenta y nueve resultados: *CIL* XII, 285, 692, 1120, 1529, 1750, 1783, 1869, 1870, 4247 y 4402; *ILGN*, 573 y 634); los *aediles* un 13% (nueve de sesenta y ocho: *CIL* XII, 707, 1377, 1514, 1711, 2245, 4363, 4379 y 4903; *ILGN*, 573); los *IIIIuiri* un 13% (ocho de sesenta y uno: *AE* 1969-1970, 376; *CIL* XII, 983, 1114, 1120, 3184, 3212, 3213 y 3232); los *decuriones* un 44% (quince de treinta y cuatro: *AE* 1969-1970, 376; *CIL* XII, 178, 1750, 1871, 2240, 2243, 2246, 2375, 3058, 3200, 3238, 3288, 3291 y 4247; *ILGN*, 424); los *flamines* / *flaminicae* un 22% (veintiocho de ciento veintiocho: *AE* 1962, 143; *AE* 1969-1970, 376; *AE* 1982, 680; *CIL* XII, 408, 411, 690, 692, 695, 983, 1120, 1529, 1585, 1783, 1869, 1870, 2245, 2516, 2536, 3183, 3184, 3212, 3213, 3242, 3275 y 4402; *ILGN*, 429, 573 y 634); los *pontifices* un 26% (doce de cuarenta y siete: *AE* 1969-1970, 376; *CIL* XII, 408, 411, 692, 983, 1120, 1529, 1567, 3184, 3212, 3213 y 3232); los *sacerdotes* un 18% (cinco de veintiocho: *AE* 1952, 23; *CIL* XII, 392, 671, 1120 y 2561). Obviamente, dada la habitual acumulación de cargos en una misma persona, hay epígrafes que aparecen repetidos en estos listados, pero

de los decuriones a cargos provinciales y por su superior estatus, que les daba acceso a magistraturas en distintas ciudades. Esto sin contar con el posible ejercicio de cargos militares, siempre sujetos a movilidad.

En otras provincias romanas, fuera de la Narbonense, los epígrafes de seviros augustales presentan una mayor proporción de casos que revelan desplazamientos geográficos. Ahora bien, en general se trata de muestras muy inferiores numéricamente a la de la Narbonense y por lo tanto menos significativas, como por ejemplo en el caso de las provincias fronterizas de *Germania inferior* y *Germania superior*[16].

De hecho, nuestra elección de la provincia de *Gallia Narbonensis* como marco geográfico de este trabajo se debe a su amplio repertorio de inscripciones relativas a seviros augustales, mayor y más variado que el del resto de provincias occidentales del Imperio romano. Cuenta con unos doscientos veinte epígrafes relativos al sevirato augustal, cantidad no igualada por ninguna otra provincia romana y que supone alrededor de una quinta parte de las inscripciones sobre este cargo fuera de Italia. En cuanto al reparto de estos testimonios dentro de la provincia, hallamos veintisiete localizaciones diferentes, entre las que destacan las ciudades del área costera, especialmente en torno al delta del Ródano (*Nemausus*, *Arelate*, *Aquae Sextiae*) y en menor medida en el resto del territorio costero (*Narbo*, *Baeterra*, *Forum Iulii*, *Antipolis*) y en los enclaves situados en el curso del Ródano (*Arausio*, *Valentia*, *Vienna*). Destaca la ciudad de *Nemausus*, con unos ochenta casos registrados, superando incluso a la capital provincial de *Narbo*, que presenta unos cuarenta testimonios. El resto de localidades dispone de una documentación mucho menor, pues sólo *Arelate* y *Vienna* superan la decena de epígrafes. Tampoco debe olvidarse la influencia ejercida por la cercana ciudad de *Lugdunum* – con unos setenta epígrafes sobre el sevirato augustal –, situada fuera de la provincia pero muy cerca de ésta y con una importante influencia en las rutas fluviales narbonenses, como se verá a lo largo de este artículo.

Dentro del entorno regional de la Narbonense, *Hispania citerior* cuenta con un número parecido e incluso mayor de epígrafes, pero su estudio supone casi un monográfico sobre el liberto *L. Licinius Secundus* – a él se refieren veintiuna

puede considerarse que el promedio porcentual se halla en torno al 20%, con 89 casos de movilidad sobre un total de 445 epígrafes.

[16] Ambas *Germaniae*, con un total de veintiocho inscripciones seguras relativas a la augustalidad, suman nueve casos de movilidad geográfica, lo que supone casi un tercio del total. AMIRI (2010, p. 94-103) destaca las conexiones existentes entre los seviros augustales de ambas provincias, así como sus vínculos con las Galias y la importancia de las vías fluviales en estos contactos. También las *Pannoniae* presentan un alto porcentaje de desplazamientos, si bien menor, con una quinta parte de sus inscripciones – trece casos en un registro de sesenta y cuatro –. La misma proporción se da en el caso de *Lugdunensis* e *Hispania citerior*.

de las veintisiete inscripciones de esta provincia –. Los veinticinco testimonios relativos a la *Lugdunensis* son de gran interés e indican numerosas rutas de movilidad con sus provincias vecinas. *Baetica* presenta una cantidad claramente menor de casos (ocho), del mismo modo que *Belgica*, *Aquitania* y *Lusitania* (seis, cuatro y dos respectivamente). Todo este conjunto de inscripciones contiene una provechosa información digna de un examen más minucioso, que realizaremos en el futuro en combinación con los casos narbonenses.

En la *Gallia Narbonensis* se dispone de veintiuna inscripciones que reflejan traslados de veintidós seviros augustales. Además, existen cinco inscripciones procedentes de otras provincias que atestiguan desplazamientos en la *Gallia Narbonensis*. Se observa una clara correspondencia con el reparto por ciudades de los epígrafes sobre el sevirato augustal, con un predominio de la zona costera y el curso del Ródano, aunque esta segunda área está proporcionalmente mejor representada en cuanto a desplazamientos, lo que apunta a una prevalencia de las rutas fluviales. Estos casos de movilidad geográfica responden sobre todo a cambios de residencia o al ejercicio de cargos en distintas ciudades, pero también nos informan sobre el ámbito de acción e influencia donde los seviros augustales debieron de desarrollar las actividades económicas que eran la base de su fortuna. La riqueza documental de estos testimonios hace recomendable un análisis individualizado de los distintos casos.

Los epígrafes estudiados aportan información de diversa naturaleza, siendo unos más completos que otros. Las menciones directas a desplazamientos apenas se dan, pero abundan menciones al ejercicio de un sevirato augustal múltiple – en varias ciudades –. Esta condición implica movilidad geográfica de uno u otro modo, pero es difícil reconocer cuál de los lugares de ejercicio del cargo corresponde al de *origo* y cuál al del desplazamiento. En la mayor parte de los casos la información es aún más escueta, pues tan sólo deducimos la existencia de movilidad por el hallazgo de la inscripción de un seviro augustal en una localidad distinta de aquella en la que obtuvo el cargo. Todas estas limitaciones nos obligan a ser precavidos en nuestras conclusiones sobre la procedencia concreta de cada uno de los personajes, y a destacar únicamente los itinerarios principales de los seviros augustales narbonenses. El resultado último será el establecimiento de unos patrones comunes de comportamiento y la determinación de los ejes de movilidad principales y sus implicaciones en el contexto socio-económico de la provincia.

2. *Seviros augustales documentados en un lugar distinto al del ejercicio de su cargo*

En este apartado se incluyen doce casos de seviros augustales. Su *origo* no es siempre fácil de establecer, pero en las ocasiones en que carecemos de cualquier otro indicio tendemos a considerar como tal el lugar de hallazgo de la inscripción, sobre todo si se trata de un epitafio.

En *Alba Heluiorum* se conserva una placa de piedra arenisca del siglo II, con la inscripción funeraria de *M. Iulius Theodorus*, seviro augustal en la cercana ciudad de *Dea Augusta Vocontiorum* (n° 1). Se trata de un posible caso de movilidad a pequeña escala. La distancia entre ambas localidades vecinas – *Alba Heluiorum* y *Dea Augusta Vocontiorum* – equivale a unas dos jornadas de viaje, por lo que debieron de compartir frecuentes intercambios. El origen de *M. Iulius Theodorus* podría ser servil a juzgar por su *cognomen* griego[17]. Su epitafio fue realizado por su heredero y liberto *M. Iulius Regulus*. No hay datos sobre la profesión ni la fuente de ganancias de este seviro, pero su presencia en dos ciudades distintas podría indicar actividades comerciales y sin duda influencia en ambas. *Alba Heluiorum* y *Dea Augusta Vocontiorum* estaban situadas en la cuenca media del Ródano. A este río estaban conectadas por sendos afluentes: el Escoutay en el caso de *Alba Heluiorum* y el Drôme en el de *Dea Augusta Vocontiorum*.

La inscripción de un ara de piedra caliza del siglo II, hallada en *Arelate*, menciona a *Verecundus*[18], seviro augustal *corporatus* de *Lugdunum*[19] (n° 5). Existe una gran distancia entre estas dos ciudades comunicadas por la dinámica ruta del Ródano, que atraviesa de Norte a Sur la provincia narbonense y facilita la comunicación con la Lugdunense. En cuanto a su condición de *corporatus*, según Duthoy los seviros augustales *corporati* eran antiguos miembros integrados en el ordo augustal[20]. Se trata de una expresión propia de la Galia Narbonense, ya que hay veintidós casos documentados en esta provincia[21], mientras que tan sólo constan cuatro en el resto del Imperio[22].

También procede de *Arelate* un fragmento de placa de mármol datada en el siglo I o el primer cuarto del siglo II, referente a un seviro augustal de *Auennio* (nº 6). Su nombre no se conserva a causa del estado fragmentario de la inscripción. Se trata de un caso de movilidad a corta distancia en el área del curso bajo del Ródano, pues ambas localidades estaban separadas por apenas una jornada de viaje.

[17] SOLIN (1982), p. 74-78. El *cognomen Theodorus* aparece sólo en otros cinco epígrafes narbonenses (*AE* 1988, 864p; *AE* 1994, 1154; *CIL* XII, 1558, 3664 y 4087). En cuanto al *nomen Iulius*, extremadamente extendido en el Imperio y en la Narbonense, su presencia es mucho mayor en *Dea Augusta Vocontiorum* que en *Alba Heluiorum* (treinta y seis inscripciones frente a seis), incluido un seviro augustal de la primera de ellas, *L. Iulius Cladaeus* (*CIL* XII, 1580).

[18] Seguramente es un epitafio realizado por su esposa, pues aparece calificado como *dulci[ssimo]*.

[19] Podría haber sido también seviro augustal de *Arelate* si *PA[3]* se lee como "Paterna" (*Colonia Iulia Paterna Arelate*).

[20] DUTHOY (1978), p. 1254-1309, aquí p. 1273-1274.

[21] *AE* 1988, 867; *AE* 2009, 816; *CIL* XII, 181, 400, 409, 523, 530, 689, 704, 1005, 3197, 3201, 3221, 3244, 3258, 3277, 3281, 3290, 4425 y 5904; *ILGN*, 430; *ILN* II, 15.

[22] Dos de ellos se encuentran en *Misenum* (*AE* 1993, 468; *AE* 2000, 344), uno en *Ostia Antica* (*AE* 1940, 65) y uno en *Puteoli* (*CIL* X, 1881).

Un ara de mármol blanco del siglo II, hallada en la pequeña localidad de *Ernaginum*, actual Saint-Gabriel, contiene la inscripción funeraria de *M. Frontonius Euporus*, seviro augustal de *Aquae Sextiae* (n° 7). El epígrafe indica numerosos indicios de movilidad, al aparecer vinculado este personaje con casi todas las localidades cercanas al tramo central de la costa narbonense. Se trata de un naviero marítimo de *Arelate*, *curator* de la corporación de los navieros, patrono de los marineros del río *Druentia* – actual Durance – y de la corporación de utricularios de *Ernaginum*. Las actividades recogidas en la inscripción que le dedicó su esposa son variadas. Todas ellas se centran en el área del curso bajo del Ródano, donde están *Arelate* y *Ernaginum*, así como de su afluente el río *Druentia* y la ciudad de *Aquae Sextiae*, cercana a su curso y a las otras poblaciones mencionadas. El interés de este epígrafe radica en el hecho de que en él se especifica la profesión del seviro augustal, relacionada con el comercio fluvial. Queda clara además su pujanza económica, visible no sólo por su ejercicio del sevirato en dos ciudades sino también por su preeminencia en la corporación de navieros y sus dos patronazgos sobre asociaciones comerciales de la zona[23]. La distribución geográfica del *nomen Frontonius* apunta a una *origo* en el área de *Ernaginum* – junto a *Arelate* –, más que a la cercana *Aquae Sextiae*[24]. El *cognomen* de origen griego[25] puede ser indicador de un estatus libertino.

Una inscripción funeraria de *Genaua*, de finales del siglo I o inicios del II, fue dedicada por un liberto a su patrono, seviro y comerciante de *Lugdunum*, cuyo nombre se conserva de forma fragmentaria: *Sextus M[…]* (nº 8). El monumento, en la actualidad perdido, procede del extremo norte de la provincia narbonense, junto a las fuentes del Ródano. La pujanza de la vía del Ródano en el plano comercial y para los desplazamientos de personas explica la estrecha conexión de *Lugdunum*, donde *Sextus* ejercía el sevirato, con la *Gallia*

[23] Kneissl indica que hubo pocas asociaciones comerciales en la Galia durante el siglo I por la restrictiva *lex Iulia* de César (completada por Augusto), pero observa un florecimiento de éstas en el siglo II, con numerosos *collegia* y *corpora* atestiguados en la epigrafía, en paralelo al desarrollo urbano de las ciudades y en respuesta a necesidades técnicas y económicas, como el aprovisionamiento o la seguridad ciudadana. Las autoridades permitieron este desarrollo en vista de sus benéficos efectos (Kneissl (1998), p. 431-449; *cfr. AE* 1998, 876).

[24] El *nomen Frontonius* cuenta con varios cientos de inscripciones en todo el Imperio. Doce se hallan en *Gallia Narbonensis*, de las cuales una está en *Narbo* (*CIL* XII, 5195) y las once restantes en localidades del curso bajo del Ródano (*AE* 1895, 35; *CIL* XII, 552, 723, 982, 1011, 2767, 2793 (cuatro casos), 2969, 4071 y 4122; *ILN* III, 67). La mayor concentración se produce en el área de *Nemausus* y *Arelate*, con siete inscripciones, frente a las dos de *Aquae Sextiae* y otras dos cerca de *Arausio*.

[25] Solin (1982), p. 707-708. Hay otros cinco casos del *cognomen Euporus* / *Euporius* en la Narbonense, concentrados en torno a *Nemausus* y el curso bajo del Ródano (*CIL* XII, 982, 3056, 3398, 4013 y 5686,1160c; *ILGN*, 176).

Narbonensis. Se trataba de la mejor ruta para unir la costa mediterránea con la zona alpina, pasando por *Genaua*.

En la ciudad de *Narbo* se halló una inscripción fragmentaria datada en el siglo I, actualmente no conservada (nº 11). El dedicante es *Fadius*, seviro augustal de *Aquae Sextiae*. Probablemente su *praenomen* era *Sextus*, ya que en el epígrafe se cita una *Sexti liberta* de la que parece haber sido patrono. Este epígrafe puede ponerse en relación con el eje de movilidad geográfica Este-Oeste, en paralelo a la costa de la provincia narbonense. Ejemplifica la atracción de *Narbo* como capital provincial y destino de notables de otras procedencias para desarrollar su carrera política, pero también la pujanza de ciudades provinciales como *Aquae Sextiae* como centros en los que obtener influencia política o llevar a cabo negocios comerciales. A juzgar por su *nomen*, *Fadius* era de origen narbonense[26], si bien por circunstancias concretas que se nos escapan ejerció el sevirato augustal en *Aquae Sextiae*.

Un ara funeraria de *Nemausus*, de la segunda mitad del siglo II o comienzos del III, está destinada a *C. Veratius Trophimus*, seviro augustal *corporatus* de *Dea Augusta Vocontiorum* (nº 17). Debió de tratarse de un personaje importante en la vida urbana de *Nemausus*, pues encargó unos juegos públicos para la ciudad (*curato[ris] lud[orum?]*), sin que podamos precisar más por la existencia de una laguna al final de la inscripción. Su onomástica indica que era probablemente liberto[27]. El itinerario de la movilidad geográfica atestiguada en este caso sigue el valle del río Drôme hasta la confluencia con el Ródano y continúa hasta el curso bajo de este río, en cuyo entorno se encuentra *Nemausus*.

Un bloque de piedra reutilizado de *Vasio Vocontiorum*, datado en el siglo I o II, contiene la inscripción de un seviro augustal de *Lugdunum* (nº 20). Su nombre no se conserva, como tampoco el de la destinataria del epígrafe, tal vez su esposa. Entre estas dos ciudades la conexión fluvial es menos directa que en otros casos, pero *Vasio Vocontiorum* se halla en un afluente del Ródano, el Ouvèze, por lo que el desplazamiento a *Lugdunum* era posible por dicha vía.

[26] El *nomen Fadius* aparece en unos trescientos epígrafes en el conjunto del Imperio romano, de los cuales veintiocho se hallan en la Narbonense, y de ellos veinticinco en la ciudad de *Narbo* (*CAG* 11-1, p. 391 y p. 541; *CIL* XII, 4392, 4393, 4486, 4528, 4703, 4800-4811, 5050, 5138, 5258, 5682,042; *ILGN*, 578a y 587). Los tres restantes se hallan en *Arelate* (*CIL* XII, 5678,07), *Baeterrae* (*CIL* XII, 4274) y *Vasio Vocontiorum* (*CIL* XII, 5682,041).

[27] *Trophimus* es un *cognomen* griego (SOLIN (1982), p. 990-995 y 1369), muy frecuente a lo largo del Imperio. En cuanto al *nomen Veratius*, tiene gran presencia en *Gallia Narbonensis* con unas cincuenta inscripciones (concentración sólo superada por Italia, con unas ciento veinte de un total de alrededor de doscientas veinte en todo el Imperio), de las cuales *Dea Augusta Vocontiorum* cuenta con cuatro (*CIL* XII, 1673-1675; *ILGN*, 238) y *Nemausus* con cinco (*CIL* XII, 3289, 3290, 3431, 3495 y 3791).

Un ara de piedra caliza, de la segunda mitad del siglo II o la primera mitad del III, procedente de *Vienna*, contiene la inscripción funeraria de *C. Rusonius Secundus*, realizada por *C. Rusonius Myron* (nº 21, casos *a* y *b*). Ambos eran colibertos, comerciantes de ropa y seviros augustales de *Lugdunum*. Nos hallamos ante otro caso más de movilidad geográfica siguiendo el curso del Ródano, esta vez entre dos ciudades muy próximas, situadas a una o dos jornadas a pie. Previsiblemente, los intereses comerciales y políticos de estos dos colibertos guardan relación con dicha movilidad. La concentración de *Rusonii* en el entorno de *Lugdunum* revela la implantación de esta *gens* en la zona[28].

Un pedestal de *Ostia Antica* datado en el siglo I o II documenta el *cursus* de *L. Antonius Epitynchanus*, seviro augustal de *Aquae Sextiae*, que también fue *lictor* de la *decuria curiata* encargada de los sacrificios públicos y *quinquennalis* de la agrupación de carpinteros ostienses (nº 22). Nos hallamos ante un importante notable local, posiblemente dedicado a actividades comerciales, muy presentes en *Ostia* y en el entorno de *Aquae Sextiae*, lugares donde parece haber tenido gran influencia, dados los cargos que ejerció en ambos pese a la gran distancia existente entre uno y otro. Su *cognomen*[29] invita a pensar que se trataba de un liberto, sin duda muy próspero. El *nomen Antonius* es relativamente escaso en la *Gallia Narbonensis*[30].

Nos ocuparemos por último de una placa de mármol de *Carthago Noua*, fracturada en el lado derecho (nº 26). La inscripción, datada en el siglo I o II, menciona a *L. Subrius La[…]*, seviro augustal de *Arelate*, y a su liberta *Subria […]da*. El *nomen Subrius* apenas cuenta con testimonios y éstos se encuentran en regiones muy alejadas entre sí[31], por lo que no es posible aventurar un lugar

[28] El *nomen Rusonius*, de origen céltico, es poco usual en el Imperio (veinte casos). Sólo aparece en esta ocasión en *Gallia Narbonensis*, pero cuenta con otros tres epígrafes en la cercana *Lugdunum* (*AE* 1976, 446; *CIL* XIII, 1970; *CIL* XIII, 2251), el segundo de ellos sobre un seviro augustal, *Rusonius Hyla*. El *cognomen* griego *Myron* (SOLIN (1982), p. 1151-1152) aparece en setenta y tres inscripciones en todo el Imperio, cinco de ellas en la Narbonense. A falta de filiación, el uso del *cognomen* latino *Secundus* en el caso del otro seviro no indica necesariamente una condición ingenua.

[29] El *cognomen Epitynchanus*, de origen griego, está concentrado en Italia (131 epígrafes de 149). Fuera de Italia destaca en la Narbonense, con cinco inscripciones ubicadas sobre todo en el curso bajo del Ródano (*AE* 1911, 81; *CIL* XII, 1959, 2991 y 3807; *ILGN*, 117), precisamente el área de *Aquae Sextiae*, donde *L. Antonius Epitynchanus* ejerció su sevirato augustal.

[30] El *nomen Antonius*, extremadamente frecuente en el Imperio (varios miles de inscripciones), aparece únicamente en setenta y cuatro epígrafes de la *Gallia Narbonensis*. Sólo tres de ellos se hallan en *Aquae Sextiae*, uno correspondiente a una posible liberta (*Antonia Aristophania*: *CIL* XII, 558) y dos referidos a *L. Antonius Rufinus* (*AE* 1992, 1168; *ILGN*, 74), que fue *IIuir* y tal vez guarde relación con nuestro seviro augustal.

[31] El *nomen Subrius* aparece en siete inscripciones de todo el Imperio romano: nuestra inscripción de *Carthago Noua* en *Hispania citerior*, una en *Alpes Maritimae* (*CIL* V, 7917; con dos *Subrii*, uno de ellos *flamen et patronus prouinciae*, el otro su difunto hermano), una en *Britannia* (*CIL* VII, 302; un soldado *princeps cohortis*), una en *Gallia*

de origen a partir de su reparto. El desplazamiento registrado en esta inscripción implica una movilidad marítima a larga distancia, quizás por motivos comerciales, pues entran en relación dos regiones de gran actividad económica pertenecientes a dos provincias distintas del Occidente mediterráneo; por un lado *Arelate* y el área de la desembocadura del Ródano, foco del comercio marítimo narbonense, y por el otro *Carthago Noua*, uno de los principales puertos hispanos.

3. *El sevirato augustal múltiple como indicador de movilidad*

Nueve inscripciones revelan casos de sevirato augustal múltiple en la *Gallia Narbonensis*, lo que indica de forma inequívoca alguna forma de movilidad geográfica. El lugar de origen de estos seviros augustales puede deducirse en algunos casos a partir de los datos disponibles.

Una placa de mármol de *Arausio*, datada entre los últimos años de Augusto y el comienzo del imperio de Claudio, menciona al seviro *T. Pompeius Phrixus Longus*, de la tribu *Palatina*, identificado como liberto (nº 2). Su doble *cognomen* consta de su antiguo nombre de esclavo – *Phrixus*[32] – y de un apodo debido a un rasgo físico – *Longus*[33] –. Su patrono era *Titus Pompeius Reginus*[34], de la *gens* de los *Sacrouiri*[35]. Éste le liberó antes de la edad legal para la manumisión, que eran los veinte años[36], pues según la inscripción falleció a los diecisiete en Roma[37]. Este dato nos permite conocer la gran distancia existente

Narbonensis (*CIL* XII, 3570; un liberto, en *Nemausus*), una en *Regio I Latium et Campania* (*CIL* XIV, 1643) y dos epígrafes similares en *Sardinia* (*CIL* X, 8023; *CIL* X, 8024; un *procurator et praefectus Sardiniae*).

[32] *Phrixus* es un *cognomen* de origen griego (SOLIN (1982), p. 524). Denota un origen servil, que en este caso es admitido expresamente en la inscripción. Sólo cuenta con tres testimonios epigráficos latinos: el que nos ocupa en *Arausio* (*AE* 1999, 1024), uno en Roma (*CIL* VI, 34241 = *CIL* VI, 37896) y uno en la región italiana de *Umbria*, en *Phanum Fortunae* (*CIL* XI, 8094).

[33] KAJANTO (1965), p. 65 y 230.

[34] *Reginus* es un *cognomen* propio de la Galia. Cuenta con 74 casos en el conjunto del territorio galo. Sin embargo, su presencia es comparativamente escasa en la provincia Narbonense: hay 29 menciones a *Regini* en *Aquitania*, 21 en *Belgica*, 16 en *Lugdunensis* y sólo ocho en *Narbonensis*. El único otro caso registrado en la Galia de un *Pompeius Reginus* se da en una inscripción votiva de *Aquitania* (*AE* 2001, 1380).

[35] El *cognomen Sacrouir* / *Sacrouirus* es exclusivamente galo, pues cuenta únicamente con once casos conservados, repartidos en las cuatro provincias galas siempre en territorios del interior (*AE* 1999, 1024; *CIL* XII, 1231; *CIL* XIII, 3071, 5619 y 5833; *CAG* 37, p. 48; *CAG* 63-1, p. 185 y p. 252 (tres epígrafes); *CAG* 69-2, p. 599).

[36] Esta era la edad mínima requerida para liberar a un esclavo según lo establecido por la *lex Aelia Sentia* del año 4 d.C. Seguramente fue liberado alegando un motivo especial que permitiera dicho acto (*AE* 1999, 1024).

[37] Se conserva en Roma una inscripción (*CIL* VI, 24501) de un *T. Pompeius T. f. Reginus*, realizada para sí y para diversos familiares suyos (un hermano del mismo

entre el liberto seviro y su patrono – de origen galo pero fallecido en Roma –, hecho que proporcionaría al primero una gran autonomía respecto al tutelaje de su antiguo amo. *T. Pompeius Phrixus Longus* fue seviro en *Arausio* y en *Lugdunum*, ciudades bastante alejadas y situadas en distintas provincias pero conectadas por el curso del río Ródano. La inscripción fue hecha en vida por su destinatario y formaba parte de un mausoleo, por lo que el lugar de origen de este seviro debió de haber sido *Arausio*. La distribución del *nomen Pompeius* apunta a un origen narbonense[38]. Su pertenencia a la tribu *Palatina* pese a su condición de liberto destaca por su rareza[39].

Una placa de mármol de *Arelate* del siglo I, no conservada, contiene la inscripción dedicada por *P. Sextius Florus*, seviro augustal de *Arelate* y de *Aquae Sextiae*, a su esposa y a un probable familiar de ésta – hermano o padre – (nº 4). Se mencionan en el epígrafe dos ciudades de la misma provincia, situadas a unas dos o tres jornadas de viaje, cercanas a la costa y al curso bajo del río Ródano. Nos encontramos por tanto ante un caso de movilidad a pequeña escala pero interesante por mostrar las fluidas relaciones de las ciudades de esta zona. La onomástica no aclara el estatus ni la ciudad de origen de este seviro augustal[40].

Un cipo de piedra hallado en *Glanum* (Saint-Rémy-de-Provence), datado en el siglo II, contiene la inscripción funeraria de *Aebutius Agatho*, seviro augustal de *Arelate* y seviro de *Apta* (nº 9). De la erección del monumento se encargó una liberta suya. El difunto fue también *curator* de la corporación de seviros augustales de *Arelate* en dos ocasiones, marinero del río *Araricum* – actual Saona – y *curator peculii* de *Glanum*. Sus cargos se concentran en comunidades del sur de la provincia muy cercanas entre sí, en el área del curso bajo del Ródano, pero su actividad como marinero en el Saona implica una movilidad geográfica a larga distancia, pues supone remontar el Ródano hasta llegar a

nombre, su madre, su padre, su suegro y su esposa), lo que confirma la activa presencia de miembros de esta *gens* gala en la capital del Imperio.

[38] El *nomen Pompeius* es uno de los más abundantes (más de dos mil inscripciones en el Imperio). Aparece en unas doscientas veinte inscripciones narbonenses y sólo en catorce lugdunenses. Si bien el epitafio de este seviro es la única inscripción correspondiente a *Arausio* y la ciudad de *Lugdunum* cuenta con doce testimonios, *Gallia Narbonensis* atestigua catorce casos de *T(iti) Pompei*, mientras que *Lugdunensis* no tiene ninguno.

[39] SERRANO DELGADO (1988a, p. 104) reflexiona sobre las escasas vinculaciones de seviros augustales a tribus, e indica que en esos pocos casos suelen ser adscritos a tribus urbanas (como la *Palatina*), menos prestigiosas que las rurales. Por su parte, FORNI (1966, p. 139-155, aquí p. 146-148) se muestra escéptico respecto a la información personal aportada por la pertenencia a una tribu en época imperial, ya que considera que en este periodo la afiliación a una determinada tribu estaba desvinculada del ejercicio de derechos, máxime si no se residía en Roma, y tampoco indicaba siempre el lugar de residencia pues podía cambiarse de tribu para ser incluido en la propia de la localidad.

[40] El *nomen Sextius* aparece en quince inscripciones de *Gallia Narbonensis*, la mitad de ellas en el curso bajo del Ródano (*AE* 2000, 884; *CAG* 4, p. 469; *CIL* XII, 705, 1808, 2240, 2517, 2955, 3916, 3957, 4144, 4346, 5008 y 5139; *ILGN*, 277 y 511n).

dicho afluente, cuyo curso sigue hacia el Norte en la provincia Lugdunense. El *nomen Aebutius*, frecuente en Italia, sólo aparece en territorio galo en cinco inscripciones, todas ellas en la Narbonense[41]. Su *cognomen* griego apunta a un origen servil[42]. El poder de *Aebutius Agatho* en *Glanum* debió de haber sido considerable, llegando a dirigir sus finanzas y a extender su influencia institucional a otras dos ciudades de la zona.

De *Narbo* procede un cipo de piedra datado en la segunda mitad del siglo I o el siglo II, mandado erigir por un liberto a su patrono *Quadronius Fidelis*, seviro augustal de *Narbo* y de *Aquae Sextiae* (nº 13). Muestra un nuevo caso de desplazamiento entre *Aquae Sextiae* y la capital provincial, polo de atracción de las élites por razones políticas y económicas. Seguramente, la *origo* del seviro augustal estaba en *Narbo*, ya que es en esta ciudad donde su liberto le dedicó el epitafio. Asimismo, la presencia en *Narbo* de otras dos inscripciones relacionadas con *Quadronius Fidelis*[43] señala a esta ciudad como lugar de su *origo*. El *nomen Quadronius* es poco habitual, con sólo doce casos en todo el Imperio, concentrados sobre todo en Hispania Citerior y Galia Narbonense[44]. En cuanto al *cognomen Fidelis*, indica un posible origen servil[45].

Otro testimonio se encuentra en una placa rectangular de mármol moldurada, de la segunda mitad del siglo I o del siglo II, hallada en *Narbo* (nº 14). La inscripción fue dedicada por un varón de posible origen ingenuo a su amigo *L. Vercius Priscus*, seviro augustal de *Narbo* y de *Aquae Sextiae*. Estamos ante un nuevo caso de movilidad geográfica entre *Aquae Sextiae* y la capital *Narbo*,

[41] Tres de ellas en torno al curso bajo del Ródano (*CIL* XII, 740; *CIL* XII, 5690,005; y la que nos ocupa, *CIL* XII, 1005) y dos en *Narbo* (*CIL* XII, 473 y 4560), frente a unas 160 inscripciones en Italia.

[42] SOLIN (1982), p. 717-719.

[43] *CIL* XII, 4415 y 5081.

[44] Cinco en *Hispania citerior*, cuatro en *Gallia Narbonensis*, dos en *Latium* y uno en *Africa Proconsularis*. Siete de estos casos están referidos al senador barcinonense *L. Minicius Natalis Quadronius Verus*, que ejerció los más altos cargos civiles y militares en el Imperio: cuatro en la ciudad hispana de *Barcino* (*CIL* II, 4509 = 6145; *CIL* II, 4510; *CIL* II, 4511; *IRC* IV, 34), dos en *Latium* (*CIL* VI, 41260a; *CIL* XIV, 3599) y uno en *Africa Proconsularis* (*IRT*, 536). También destaca una inscripción vecina a las de *Barcino*, en *Baetulo* (*CIL* II, 4609), para otro miembro de la aristocracia romana (posiblemente vinculado al senador antes mencionado) que tuvo los cargos de *IIIuir ad monetam* y de *tribunus militum*. Otro notable con este *nomen* y con un largo y prestigioso *cursus honorum* civil y militar aparece en la ciudad narbonense de *Nemausus* (*CIL* XII, 3167). Los tres casos restantes se hallan en *Narbo*, y son los que más nos conciernen, además de ser los únicos testimonios que no pertenecen a las altas élites romanas: se trata de los epígrafes del seviro augustal que nos ocupa (*Quadronius Fidelis*) y de otros dos personajes que parecen vinculados con él. Por un lado *C. Quadronius Chrysogonus* (*CIL* XII, 5081), seguramente el liberto que se encargó de hacer su epitafio, y en segundo lugar un *C. Quadronius* que podría ser el mismo liberto de la inscripción anterior o un coliberto suyo, pues el epígrafe menciona a un seviro augustal, tal vez el propio *Quadronius Fidelis* (*CIL* XII, 4415).

[45] KAJANTO (1965), p. 69 y 254.

siguiendo una de las principales rutas provinciales ya observadas. Su *origo* concreta es incierta, ya que el *nomen Vercius* es muy poco común – aparece en Galia y en menor medida en Italia[46] – y el *cognomen* latino *Priscus* es muy habitual en todo el territorio romano.

C. Aurelius Parthenius aparece citado en un ara de *Nemausus*, de finales del siglo I o la primera mitad del II (nº 16). En la inscripción se mencionan sus méritos y honores. Fue seviro augustal de *Lugdunum*, de *Narbo*, de *Arausio* y de *Forum Iulii*, y obtuvo los *ornamenta decurionalia* en *Nemausus*, en todas estas localidades con *gratuiti honores*. Se trata de un personaje indudablemente muy activo en sus desplazamientos y con gran influencia en cinco ciudades galorromanas. Tres de ellas – *Lugdunum*, *Arausio* y *Nemausus* – se encuentran en el comentado eje Norte-Sur que sigue el curso del río Ródano, y las dos restantes en los extremos oriental y occidental de la costa que limita la provincia por el Sur – *Forum Iulii* y *Narbo* –. Por lo tanto, su presencia se deja sentir en toda la provincia, con una red de influencias y cargos cruzados que cubren todo su territorio. Sabemos de otros seis seviros augustales en *Nemausus* con el *nomen Aurelius*[47], así como de un patrono de esta corporación[48], lo que nos inclina a ubicar la *origo* del presente seviro augustal en esta ciudad. Parece ser un rico e influyente liberto[49]. Su poder económico y político queda patente en los cargos y honores alcanzados en varias localidades, llegando a recibir en una de ellas, *Nemausus*, los *ornamenta decurionalia*[50].

[46] El *nomen Vercius* parece provenir de un término celta. Sólo cuenta con tres inscripciones en todo el Imperio, dos de ellas en *Gallia Narbonensis*: la hallada en *Cabellio* sobre el seviro augustal *A. Vercius Lausus* (*CIL* XII, 1052) y una en *Narbo* referida a otro seviro augustal, *L. Vercius Priscus* (*CIL* XII, 4424). La tercera se encuentra en *Samnium / Regio IV* (*CIL* IX, 3252), y hay un caso dudoso en *Latium et Campania / Regio I* (*CIL* IV, 41 = *CIL* I, 1675). Existen *cognomina* celtas similares en Galia, como *Vercio*, *Vercis* o *Vercillus* (DELAMARRE (2007), p. 195).

[47] Además del caso estudiado, hallamos en *Nemausus* a *Q. Aurelius Herma* y tres libertos suyos (*CIL* XII, 3202), *Q. Aurelius Euhelpistus* (*CIL* XII, 3201) y *P. Aurelius T[…]* (*CIL* XII, 3204). En cuanto a la difusión del *nomen Aurelius*, extremadamente abundante (unas doce mil inscripciones en el Imperio), aparece en unos ciento sesenta epígrafes narbonenses y unos sesenta lugdunenses, con una presencia notable en *Nemausus* (treinta y seis), *Lugdunum* (treinta y cinco) y *Arelate* (dieciocho), menor en *Narbo* (ocho) y testimonial en *Forum Iulii* (uno) y *Arausio* (uno).

[48] *L. Iulius Niger Aurelius Seruatus*, hijo de *Quintus* y de la tribu *Voltinia* (*CIL* XII, 3236), posiblemente patrono también de alguno de los seviros augustales locales (tal vez él mismo fuera seviro augustal, si aceptamos su identificación con el *L. Iulius Niger*, hijo de *Quintus* y de la tribu *Voltinia*, de *CIL* XII, 3235).

[49] Su *cognomen* griego *Parthenius* no tiene paralelos en las cuatro provincias galas (SOLIN (1982), p. 273-275 y 1366). Abunda sin embargo en Italia, con más de setenta del centenar de epígrafes conservados.

[50] SERRANO DELGADO (1996, p. 259-271; ver p. 270-271) habla de lo raro de la concesión de *ornamenta decurionalia* a libertos, las críticas que esto despertaba y la elevada posición social que adquirían los beneficiarios de estos honores. GREGORI (2002, p. 37-48, aquí p. 43-44) señala que eran concedidos mayoritariamente a libertos, siendo

Un ara funeraria de *Nemausus* del siglo II fue encargada en vida por un seviro augustal de esta misma ciudad y de *Lugdunum* (nº 18). Debido a la fragmentación del soporte desconocemos su nombre. Este testimonio puede ponerse en relación con el eje de movilidad del Ródano, que facilitaba la comunicación de la provincia de Sur a Norte al tiempo que la conectaba con la capital lugdunense. Este personaje alcanzó un poder considerable, ya que fue también *decurio ornamentarius*[51] en *Nemausus*, *curator* de los comerciantes de vinos y *curator* de los *seuiri* residentes en *Lugdunum*.

En un bloque de piedra con campo epigráfico moldurado procedente de *Lugdunum* y datado en el siglo I o II se recoge el epitafio del *ingenuus Sex. Iulius Helius* (nº 24). Fue realizado por los seviros augustales lugdunenses *T. Cassius Mysticus* y *Sex. Iulius Callistus*, suegro y liberto de aquél respectivamente. En este caso nos interesa *T. Cassius Mysticus*, pues ejerció el sevirato augustal en *Lugdunum* y también en *Vienna*. Se trata de un nuevo ejemplo de movilidad interprovincial a pequeña distancia, entre dos ciudades conectadas por el río Ródano. La *origo* de este seviro parece estar en *Lugdunum*, por la localización de la inscripción y por el vínculo con esta ciudad de los otros personajes mencionados. El *nomen Cassius* está atestiguado en ambas localidades[52]. El *cognomen Mysticus* indica un origen servil[53].

Finalmente, un cipo de piedra de *Lugdunum* decorado con una balanza y un mazo, del siglo II, contiene el epitafio de *M. Silenus Symphorus*, seviro augustal de *Lugdunum*, *Arelate* y *Reii Apollinaris* (nº 25). Se ocupó de erigir el monumento su liberta y esposa. Podría tratarse de un liberto a juzgar por su *cognomen* griego[54]. Los escasos testimonios del *nomen Silenius* apuntan a *Lugdunum* como su lugar de origen[55]. La movilidad geográfica de este personaje muestra

excepcionales los casos de *ingenui*. Observa claros vínculos de los beneficiarios con actividades comerciales, y considera que los *ornamenta decurionalia* promovían el futuro ascenso social del *ornamentarius* o de sus descendientes. MIHAILESCU-BÎRLIBA (2006, p. 106) indica que no eran exclusivos de libertos, pues podían concederse a *ingenui*, y que tampoco eran sólo propios de augustales. Se trataba de una imitación a nivel local de los *ornamenta consularia*, *praetoria*, *aedilicia* o *quaestoria*. También existen casos concretos de concesión de *ornamenta seuiralia* u *ornamenta augustalitatis* (CHRISTOL / GASCOU / JANON (1987), p. 388-398).

[51] Ver nota anterior.

[52] El *nomen Cassius* (unas dos mil inscripciones en el Imperio) consta en ochenta y nueve epígrafes de *Gallia Narbonensis* y en veintitrés de *Lugdunensis*. *Vienna* cuenta con ocho casos y *Lugdunum* con catorce.

[53] Del *cognomen* griego *Mysticus* (SOLIN (1982), p. 1021) se conservan treinta y ocho menciones en todo el Imperio, de las que ninguna otra se halla en *Lugdunensis* y sólo dos en *Gallia Narbonensis* (*CIL* XII, 824; *CIL* XII, 4981).

[54] El *cognomen* griego *Symphorus* (SOLIN (1982), p. 924-926) aparece en unos doscientos casos en el conjunto del Imperio.

[55] El *nomen Silenius* es muy poco habitual, con dieciocho menciones en todo el Imperio romano. En el territorio de las Galias tan sólo aparece en otra inscripción, en la misma *Lugdunum* (*CIL* XIII, 2087).

de nuevo el protagonismo del río Ródano como eje de comunicaciones y actividades comerciales, pues une las ciudades alejadas entre sí de *Lugdunum* y *Arelate*. Respecto a *Reii Apollinaris* – actual Riez –, es una localidad muy distante de *Lugdunum* y peor comunicada, ya que estaba situada en el Este de la provincia, junto a las montañas de los Alpes y distante también del Ródano. No obstante, el pequeño afluente que cruza dicha ciudad conecta con el río Durance, a partir de cuyo curso es posible acceder al Ródano.

4. *Casos singulares de movilidad geográfica*

Una placa de mármol del territorio de *Arelate*, actualmente no conservada, datada a mediados del siglo II, contiene una inscripción honorífica dedicada por los habitantes del *pagus Lucretius* a *Q. Cornelius Zosimus*, seviro augustal arelatense (nº 3). Éste había sido enviado a Roma como legado de esta pequeña comunidad situada en *Gargarius* para tratar con el emperador Antonino Pío en tres ocasiones. Nos encontramos ante un caso de movilidad a gran distancia, con carácter político y muy relevante, ya que la embajada se dirige a la capital del Imperio. El motivo de estas legaciones solía ser hacer saber al emperador el descontento de la comunidad rural con algunos de los dirigentes provinciales, causantes de diversos problemas que no se especifican, pero que debieron de haberla perjudicado seriamente (*per multos annos ad praesides prouinciae persecutus est iniuriam nostram*). Los gastos de este largo viaje de carácter oficial fueron asumidos por el seviro augustal en cuestión, que de este modo daba muestra de su poder económico y de su influencia política en el área de *Arelate*, y tal vez incluso en Roma. El mismo seviro es mencionado en otra inscripción[56], donde igualmente consta como liberto de *Marcellus*[57].

Un bloque de piedra moldurado, hallado en *Narbo*, datado en la segunda mitad del siglo I o la primera mitad del II, documenta un caso de movilidad geográfica de larga distancia (nº 10). Se trata de un epitafio mandado erigir por el seviro augustal *L. Afranius Eros*, originario de *Tarraco* (*domo Tarracone*), a su hija de once años. Tanto ésta como su padre seviro y la madre, quien también figura como dedicante, eran libertos de un mismo patrono. El seviro era

[56] *CIL* XII, 595. Fragmentaria, apenas aporta información adicional. *Q(uinto) Cor(nelio) Marc(elli) l(iberto) / Zosimo [VIuiro Aug(ustali) col(onia) Iul(ia)] / Patern[a Arelate] a/mico [optim]o [3] / [3]CVN[---].*

[57] Aspecto que concuerda con su *cognomen* griego (SOLIN (1982), p. 819-822). Dentro de la Narbonense, los *Cornelii* abundan en el área de la desembocadura del Ródano (cuarenta en *Nemausus*, veinticinco en *Arelate*, diecinueve en *Aquae Sextiae*) y en torno a la capital provincial (cincuenta y uno en *Narbo* y siete en *Baeterrae*), incluidos tres seviros augustales: dos narbonenses (*CIL* XII, 4318; *CIL* XII, 4391) y uno de *Baeterra* (*CIL* XII, 2930 = *CIL* XII, 4240).

huésped (*hospitalis*[58]) de *Gallus Gallinacius*, sin duda un habitante de *Narbo*. Su hija posiblemente falleció mientras se hallaban en esta ciudad. Supone un interesante caso de movilidad interprovincial de larga distancia, realizada además entre dos capitales de provincias vecinas. El reparto geográfico del *nomen Afranius* también aporta información que respalda la conexión entre ambas provincias[59].

Debe considerarse también en este apartado una inscripción funeraria hallada en la ciudad itálica de *Nouaria*, en la *Regio XI Transpadana* (nº 23). El soporte es una urna de granito sin tapa, datada en el siglo I o II. Esta urna estuvo destinada a acoger las cenizas de *L. Lupercus Exessus*, seviro augustal de la *ciuitas Heluetiorum* y comerciante de vestidos en *Gallia Cisalpina* y *Transalpina* – es decir, *Transpadana* y *Narbonensis* –, el cual legó cierta suma de dinero a las corporaciones novarienses. En este caso la movilidad geográfica, de motivación netamente comercial, incluye a la Narbonense pero parece tener un origen externo. Es interesante observar la existencia de desplazamientos entre las provincias narbonense y transpadana – vinculadas desde antiguo por su pasado común galo – y el área alpina de los *Heluetii* – en el sur de *Germania superior* –. El *nomen Lupercus* aparece documentado en las tres provincias citadas, si bien no en mayor medida que en otros territorios vecinos[60]. En cuanto al *cognomen Exessus*, de lectura dudosa, sería el único caso atestiguado en el Imperio.

Una placa moldurada de piedra caliza hallada en *Valentia* (Valence), realizada en el siglo III, contiene el epitafio de *Q. Iulius Aper*, seviro augustal de

[58] Acerca del *hospitium* véase: Salinas de Frías (1983), p. 21-42; (2001), p. 241-256; Beltrán Lloris (2003), p. 33-56; Díaz Ariño (2004), p. 97-108; (2012); Balbín Chamorro (2006), p. 207-235; (2008), p. 73-82.

[59] El *nomen Afranius* presenta en torno a ciento sesenta menciones en todo el Imperio, la mitad de ellas en Italia. Cuenta con nueve casos en la Narbonense, de los que sólo dos se hallan en *Narbo*: el seviro augustal *Lucius Afranius Eros* y otro individuo (*CIL* XII, 4377; *AE* 1988, 858b). Destacan también en esta provincia las dos inscripciones de *Vasio Vocontiorum*, una del patrono de la ciudad, el poderoso *praefectus praetorium* del emperador Nerón, *Sextus Afranius Burrus*, y otra de un posible liberto suyo (*CIL* XII, 1360; *CIL* XII, 1309). Dada la importancia de este personaje, es probable que los *Afranii* de *Narbo* tuvieran conexión con su *gens*. También hay nueve menciones en *Hispania citerior*, dos de ellas en *Tarraco* (*CIL* II, 4078; *RIT*, 397) y otras tres en territorios situados al norte de la ciudad (*AE* 1972, 317; *AE* 1972, 318; *CIL* II, 3011). Es más que posible la relación de nuestro seviro augustal, de origen tarraconense, con los *Afranii* hispanos. Asimismo, su vínculo con *Narbo* estaría ejemplificado en las dos inscripciones de la ciudad.

[60] El *nomen Lupercus*, concentrado sobre todo en Italia (con unas ciento cincuenta de sus doscientas cincuenta inscripciones), tiene una presencia escasa en la *Narbonensis* con cuatro epígrafes, dos de ellos en *Nemausus* (*CIL* XII, 3183 y 3184) y dos en *Vienna* (*CIL* XII, 1859 y 1860). Tampoco destaca en la *Transpadana* ni en *Germania superior*, con tres y dos respectivamente (*Transpadana*: *AE* 2000, 632; *CIL* V, 6443 y 6539; *Germania superior*: *AE* 1946, 265; *CIL* XIII, 6247). Además, diversas provincias vecinas a estas tres contienen un número similar o superior de referencias a este *nomen*.

Valentia originario de *Lugdunum* (nº 19). Los *Iulii* abundan más en *Lugdunum* que en *Valentia*[61]. Una prueba del arraigo de este seviro en *Valentia*, pese a su origen lugdunense, se encuentra en el hecho de que la inscripción formaba parte de un mausoleo dedicado por su madre *Vindauscia Euuanielis*[62].

Una inscripción de *Narbo* no conservada, conocida por una copia y datada en el siglo I o II, está dedicada a *Q. Fullonius Tolosanus*, seviro augustal de dicha ciudad (nº 12). Desconocemos su estatus jurídico, pero su esposa era *ingenua*. El *nomen Fullonius* apenas consta en la provincia[63], y el *cognomen Tolosanus*[64] parece indicar su origen, seguramente *Tolosa* – Toulouse –. El problema reside en saber si fue él el autor de esta migración o si lo fueron sus antecesores. Se trataría de un caso de movilidad intraprovincial con una ciudad del interior, cuya ruta más cercana a la costa finalizaba en la capital *Narbo*, lo que la convertía sin duda en un itinerario habitual.

Por último, una placa de piedra de *Nemausus*, actualmente no conservada y datada a finales del siglo I o comienzos del II, contiene el epitafio del seviro augustal *Q. Aurelius Herma* (nº 15). Fue dedicado por tres de sus libertos, que además fueron seviros augustales, y por una liberta suya. Nos interesa el destinatario de la inscripción, ya que se indica su origen itálico. Se menciona su profesión de vendedor de ropa, y su *cognomen* griego apunta a un origen servil[65]. Al igual que en el caso precedente, la duda reside en saber si la movilidad atestiguada atañe al propio seviro augustal o si ésta se refiere a su familia y tuvo lugar anteriormente. Se trataría de un desplazamiento a larga distancia, tanto si se produjo desde una región del norte de Italia como si fue desde la parte central o meridional de dicha península. Destaca el hecho de que sus tres libertos encargados de la inscripción obtuvieran asimismo el cargo de seviro augustal, protagonizando un proceso de ascenso social similar al de su patrono.

[61] Cuentan con once epígrafes en *Valentia*, frente a ciento cuarenta en *Lugdunum*. El *cognomen* latino *Aper* no aporta datos sobre el estatus jurídico del seviro augustal (Kajanto (1965), p. 86 y 325).

[62] Probablemente natural del lugar, pues sólo hay dos casos de *Vindausciae* conservados, ambos en *Valentia* (nuestra inscripción *CIL* XII, 1751; y *CIL* XII, 1777). Su *cognomen* es el único caso de *Euuanielis*.

[63] El *nomen Fullonius* presenta sólo tres casos en Narbonense (*CIL* XII, 4077; *CIL* XII, 4395; *CAG* 66, p. 505) y ninguno en el resto de Galia, de alrededor de un centenar de inscripciones (setenta de ellos en Italia, once en *Numidia* y cinco en *Africa Proconsularis*).

[64] Además de *Q. Fullonius Tolosanus* sólo conocemos otros dos testimonios narbonenses de *Tolosani*: en *Arelate* (*AE* 1939, 53) y en la propia *Tolosa* (*CIL* XII, 5389). La pequeña localidad de *Labitolosa* – actual La Puebla de Castro, al sur de los Pirineos –, situada en el territorio de *Hispania citerior*, cuenta con cinco inscripciones similares en teja y ladrillo con el *cognomen Tolosanus* (*HEp* 14, 181-185), la mayor concentración de dicho término. Dichas inscripciones labitolosanas han sido estudiadas en Navarro Caballero / Magallón Botaya / Rico / Sillières (2004), p. 247-260.

[65] Solin (1982), p. 338.

5. *Conclusiones*

La documentación analizada revela de forma segura o probable distintos casos de movilidad geográfica experimentada por los seviros augustales. En primer lugar, contamos con doce casos en los que el único dato en este sentido es un sevirato augustal ejercido en un lugar diferente al del hallazgo de la inscripción (nº 1, 5-8, 11, 17, 19, 21 a-b, 22 y 26). Un segundo conjunto es el formado por los nueve casos de sevirato augustal múltiple (nº 2, 4, 9, 13-14, 16, 18 y 24-25). El tercer grupo, mucho más interesante en variedad y riqueza de datos, consta de los tres casos de desplazamientos seguros con respecto al lugar del sevirato augustal (nº 3, 10 y 23) y de otros tres casos particulares (nº 12, 15 y 19).

Las inscripciones se localizan principalmente en ciudades del sur de la *Gallia Narbonensis*, costeras o cercanas al mar[66], y en menor medida en el norte de la provincia[67]. A estos testimonios se añaden tres de fuera de las Galias, procedentes del Lacio (nº 22, *Ostia Antica*), la Transpadana (nº 23, *Nouaria*) y la Hispania Citerior (nº 26, *Carthago Noua*).

Los lugares geográficos referidos en estas circunscripciones son diversos. Se documentan treinta y cinco, veintiuno de ellos situados en la Narbonense[68]. Destacan las seis menciones a *Aquae Sextiae* – tres de las cuales se producen desde *Narbo*[69] –, y en menor medida *Arelate*, con cuatro casos[70], y *Dea Augusta Vocontiorum*, con dos. Entre los destinos extraprovinciales[71] sobresale la cercana ciudad de *Lugdunum* – aparece citada en nueve inscripciones[72] –, polo de

[66] Diecisiete casos (nº 2-7, 9-18 y 20), con gran concentración en *Narbo* (cinco) *Arelate* (cuatro) y *Nemausus* (cuatro), y epígrafes aislados en *Arausio*, *Ernaginum*, *Glanum* y *Vasio Vocontiorum*.

[67] Cinco casos (nº 1, 8, 19, 21 a-b), en *Vienna* (dos), *Alba Heluiorum*, *Genaua* y *Valentia*. Cabe unir a este grupo las dos inscripciones de la vecina *Lugdunum* (nº 24-25), a pesar de no estar en la misma provincia.

[68] Los lugares aludidos son *Aquae Sextiae* (seis menciones), *Arelate* (tres), *Auennio*, *Dea Augusta Vocontiorum* (dos), *Apta*, *Arausio*, *Forum Iulii*, la aldea *Lucretius*, *Narbo*, *Reii Apollinaris*, *Tolosa*, *Vienna* y una referencia a la provincia de *Gallia Narbonensis*.

[69] Acerca del sevirato augustal en *Aquae Sextiae* y los intercambios entre la capital provincial y las ciudades de la costa sur narbonense, véase Barrón Ruiz de la Cuesta (2014), p. 171-188; concretamente p. 173, nº 12-14.

[70] Dos de ellos son traslados muy cercanos (nº 5 a *Auennio*, y nº 9 a *Glanum* y *Apta*), pero los otros dos atestiguan desplazamientos a territorios alejados de otras provincias (nº 25 y 26), a *Lugdunum* y *Carthago Noua* respectivamente, mostrando dos importantes rutas de navegación y comercio fluvial y marítimo en las que *Arelate* participaba activamente. La importancia comercial de esta ciudad ha sido destacada por Garrote Sayó (2003, p. 227-235, aquí p. 229), quien menciona también el papel análogo de *Lugdunum*.

[71] Las localidades indicadas son *Lugdunum* (nueve casos), *Tarraco*, *ciuitas Heluetiorum*, *Roma*, la *Regio XI Transalpina* y una vaga mención a *Italia*.

[72] El número es mayor incluso que el de los casos de movilidad geográfica de seviros augustales hallados en la provincia *Lugdunensis* (ocho), lo que nos da una idea de la

atracción de la movilidad geográfica narbonense al estar estrechamente vinculada a esta provincia a través de la vía de comunicación que suponía el río Ródano. La única mención directa y concreta a la *origo* de un seviro augustal es la referida a *Tarraco* (nº 10); las demás *origines* son más o menos deducibles a partir de los datos que aportan las inscripciones.

Una vez analizado el conjunto de la documentación, destaca de un modo incuestionable el itinerario marcado por el curso del Ródano. Hasta diecisiete de los veintisiete casos estudiados pueden asociarse a desplazamientos a lo largo de este río y sus afluentes (nº 1-2, 4-9, 16-20, 21 a-b, y 24-25). Distintos estudios recientes han puesto en valor el papel de los ríos como factor religioso y de movilidad en el mundo romano[73]. La importancia del Ródano fue capital como eje comercial y de comunicaciones que conectaba la costa sur de la Galia con el interior. Asimismo facilitaba la comunicación en la provincia en dirección Norte-Sur y era el nexo de unión con la *Lugdunensis*, especialmente con su capital, punto de paso obligado para alcanzar el límite provincial narbonense. Se observan fuertes vínculos comerciales e institucionales entre las distintas ciudades cruzadas por el Ródano, cuyos afluentes ampliaban su alcance como vía de conexión territorial. Así, el Saona prolongaba dicha vía hacia el norte, adentrándose en la *Lugdunensis* en dirección a las provincias de *Germania superior* y *Germania inferior*, y hemos visto el papel desempeñado por otros ríos menores – Durance, Drôme, Escoutay, Ouvèze –. La ruta fluvial del Ródano contaba con su equivalente terrestre en la *Via Agrippa*, construida en paralelo a su cauce (fig. 1).

Otro eje de movilidad digno de mención es el que unía las ciudades del sur de la provincia con *Narbo*, capital provincial, como se observa en los ejemplos de *Aquae Sextiae* (nº 11, 13 y 14) y *Nemausus* (nº 16). También se dan casos de movilidad entre otras ciudades de la costa sur de la provincia, recorrida por la *Via Domitia* y la *Via Iulia Augusta* (nº 4, 7 y 9). Asimismo, hay un testimonio de posible movilidad en dirección a *Narbo* desde el interior provincial, en concreto desde *Tolosa* (nº 12), y una mención genérica a la conexión terrestre entre *Gallia Narbonensis*, *Regio XI Transpadana* y *Germania superior* (nº 23), la cual implicaba cruzar los Alpes en una u otra dirección.

excepcional importancia de *Lugdunum* en la movilidad geográfica de sus homólogos narbonenses.

[73] PASCUAL BERLANGA / PÉREZ BALLESTER (2003); MONTERO HERRERO (2012). La primera obra contiene varios artículos relativos a los puertos fluviales narbonenses y a su importante papel en las rutas comerciales con el interior de las Galias y con la costa mediterránea hispana (LONG / SINTÈS (2003), p. 183-202; FALGUERA / BERNARD / JEZEGOU (2003), p. 203-212; GARROTE SAYÓ (2003), p. 227-235), y otros muchos centrados en enclaves portuarios fluviales hispanos. El libro de Montero Herrero profundiza de forma especial en los aspectos religiosos e ideológicos ligados al uso de los ríos en la Antigüedad romana.

Las referencias de movilidad a más larga distancia indican rutas marítimas extraprovinciales en el ámbito del Mediterráneo Occidental, vinculando *Gallia Narbonensis* con la provincia vecina de *Hispania citerior* (nº 10 y 26) y con el Lacio (nº 3 y 22), testimonio este último de los lazos políticos y comerciales de los seviros augustales narbonenses con la capital del Imperio. Tres de estas rutas parten del área de la desembocadura del Ródano, que concentraba diversas ciudades narbonenses muy dinámicas económica y comercialmente, y enlazaba con el comercio fluvial del interior de la Galia. La restante (nº 10) relaciona a *Narbo* con *Tarraco*, conexión entre dos capitales provinciales que debió de haber sido muy fluida tanto por mar como por tierra. Por otra parte, el caso de *origo Italica* de un seviro augustal de *Nemausus* (nº 15) resulta difícil de ponderar por la escasa precisión del lugar de origen y la naturaleza de dicha movilidad.

El estatus social de los seviros augustales mencionados muestra una tendencia clara. Sólo cinco de ellos se declaran libertos en la inscripción (nº 2-3, 10 y 21 a-b), pero otros once son clasificables como probables libertos (nº 1, 4, 7, 9, 13, 15-17, 22 y 24-25), principalmente a partir de sus *cognomina*[74]. En otros once casos se mantiene la incógnita sobre su estatus (nº 5-6, 8, 11-12, 14, 18-20, 23 y 26), pero ninguno es indudablemente *ingenuus*. El predominio de los libertos es manifiesto, lo que concuerda con el carácter mayoritariamente libertino del sevirato augustal, si bien en pocas ocasiones se indica explícitamente, dado el deseo de estos libertos enriquecidos por ocultar sus orígenes serviles.

La presencia de seviros augustales en distintas localidades, a menudo con onerosos cargos en dos o más ciudades al mismo tiempo, ilustra su poder político y económico en ciertos radios de acción. Algunos de ellos llegaron a crear complejas redes de influencia, como es el caso de *C. Aurelius Parthenius* (nº 16), con cargos y honores en cinco localidades distintas, o el de *M. Frontonius Euporus*, cuyo epígrafe (nº 7) indica su presencia en tres ciudades narbonenses y en el área lugdunense del río *Druentia*. Otros casos como la embajada de *Q. Cornelius Zosimus* a Roma (nº 3) en representación de una pequeña localidad rural ejemplifican la influencia política que podía llegar a alcanzar un seviro augustal, igual que el caso de *Aebutius Agatho* (nº 9), gestor de las finanzas de la ciudad de *Glanum* y con el cargo de seviro augustal en otras dos ciudades del entorno, o el de *L. Antonius Epitynchanus* (nº 22), patrono de un

[74] Nuestra selección de seviros augustales incluye trece *cognomina* griegos (nº 1-3, 7, 9-10, 15-17, 21b, 22 y 24-25) y ocho *cognomina* latinos (nº 2, 4-5, 12-14, 19 y 21a), menos fiables como dato indicativo de un posible origen servil, con la salvedad del caso de *Fidelis*, *cognomen* habitual de esclavos. También hallamos una alusión a un *cognomen* de lectura dudosa, *Exessus* (nº 23), que parece ser un caso único, un *cognomen* fragmentario (*La[…]*, nº 26) y cuatro epígrafes en los que no se conserva (nº 6, 8, 18 y 20). Los *cognomina* griegos eran habituales entre los esclavos, pero no son una prueba indudable de origen servil – sobre todo en las Galias [n. 14] –, como muestra el caso de *Sex. Iulius Helius* (nº 24), que a pesar de su *cognomen* griego (SOLIN (1982), p. 368-370) es *ingenuus*, pues presenta filiación.

collegium en *Ostia* y al mismo tiempo seviro de la lejana *Aquae Sextiae*. Sólo conservamos una referencia a una cantidad monetaria concreta, la correspondiente a la donación de *L. Lupercus Exessus* (nº 23) a los miembros de los *collegii* novarienses.

Nuestra recopilación de epígrafes recoge diversas relaciones personales y familiares, que en ocasiones permiten indagar sobre las implicaciones de los movimientos geográficos indicados. Aparecen mencionados principalmente libertos (nº 1, 9, 11, 13, 15 y 25-26), esposas (nº 4-5, 7, 10, 12 y 25) y patronos (nº 2-3 y 10) de los personajes estudiados, pero también otros tipos de parientes[75] y allegados[76]. Entre los vínculos no familiares, destaca la relación de hospitalidad (nº 10) entre el seviro augustal *L. Afranius Eros*, natural de *Tarraco*, y *Gallus Gallinacius*, que le acoge en *Narbo*.

La datación de las inscripciones presenta un predominio claro del siglo II, con nueve testimonios. Otros once epígrafes están datados en un periodo comprendido entre los siglos I y II. Con seguridad del siglo I son tres inscripciones, mientras que del siglo III hay pocos casos: sólo uno seguro y tres datados entre el siglo II y el III. A grandes rasgos, el reparto de inscripciones coincide con las pautas generales marcadas por el llamado "hábito epigráfico"[77] y con el periodo en que se desarrolló el sevirato augustal en todo el Imperio romano.

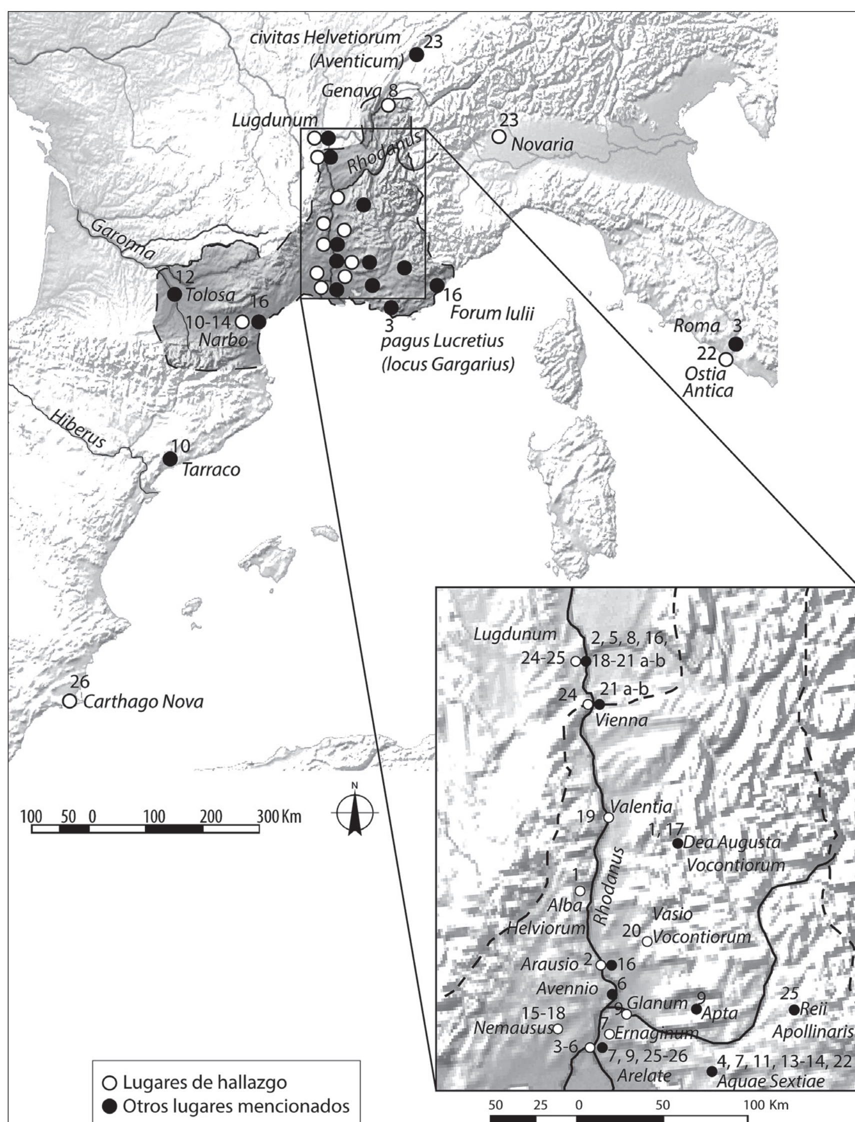
A partir del conjunto estudiado, podemos concluir que queda confirmado el papel del sevirato augustal como factor de movilidad geográfica en la *Gallia Narbonensis*. Este aspecto estaba estrechamente vinculado con el ejercicio del propio cargo por los individuos analizados, con sus actividades comerciales, su poder económico y su influencia política. Los desplazamientos atestiguan itinerarios que resultan fundamentales para comprender las dinámicas dominantes en la movilidad geográfica narbonense. Destaca en primer lugar la ruta que seguía el curso del río Ródano comunicando el Sur y el Norte de la provincia y a ésta con el territorio limítrofe de *Lugdunensis* y con el resto de la Galia a través de sus numerosos cursos fluviales, pero también la fundamental conexión marítima y terrestre que existía entre las ciudades meridionales de la costa narbonense, y por supuesto los intercambios que se producían por mar con otras provincias en el ámbito del Mediterráneo Occidental.

Universidad de Cantabria. Alberto BARRÓN RUIZ DE LA CUESTA.

[75] Epígrafes nº 4 (suegro o cuñado), 10 (hija), 19 (madre) y 24 (yerno).

[76] Epígrafes nº 10 (anfitrión; seviro y esposa colibertos), 14 (*amicus*) y 21 a-b (dos seviros augustales colibertos).

[77] A partir de diversos estudios cuantitativos a nivel de todo el Imperio romano: MROZEK (1973), p. 113-118; (1988), p. 61-64; MACMULLEN (1982), p. 233-246; MEYER (1990), p. 74-96. Dichos estudios concluyen que se dio un número ascendente de inscripciones en el siglo I, llegando al momento de mayor abundancia a lo largo del siglo II, para pasar a un considerable descenso a medida que avanza el siglo III, sobre todo en su segunda mitad.



Localización de las ciudades de hallazgo de las inscripciones estudiadas y de otros lugares citados en ellas.

Lugares de hallazgo: 1. *Alba Heluiorum*; 2. *Arausio*; 3-6. *Arelate*; 7. *Ernaginum*; 8. *Genaua*; 9. *Glanum*; 10-14. *Narbo*; 15-18. *Nemausus*; 19. *Valentia*; 20. *Vasio Vocontiorum*; 21 a-b. *Vienna*; 22. *Ostia Antica*; 23. *Nouaria*; 24-25. *Lugdunum*; 26. *Carthago Noua*.

Otros lugares citados: 1, 17. *Dea Augusta Vocontiorum*; 2, 5, 8, 16, 18-21 a-b. *Lugdunum*; 3. *pagus Lucretius (locus Gargarius) / Roma*; 4, 7, 11, 13-14, 22. *Aquae Sextiae*; 6. *Auennio*; 7, 9, 25-26. *Arelate*; 9. *Apta*; 10. *Tarraco*; 12. *Tolosa*; 15. *Italia*; 16. *Arausio / Forum Iulii / Narbo*; 23. *ciuitas Heluetiorum (Auenticum) / Gallia Transalpina / Gallia Cisalpina*; 24. *Vienna*; 25. *Reii Apollinaris*.

Catálogo

A) Epígrafes de la *Gallia Narbonensis* con alusión a seviros augustales que reflejan movilidad geográfica

1.- *Alba Heluiorum* (Montélimar). *CIL* XII, 1581 (p. 826) = *CAG* 26, p. 445-446, n° 198, fig. 648 = *ILN* VII-1, 29. *D(is) [M(anibus)] / M(arci) Iul(i) Theodori IIIIIIuiri [Augustalis deae] / Aug(ustae) Vocontiorum M(arcus) Iulius Regu[lus lib(ertus)] / et heres patrono optim[o].*

2.- *Arausio* (Orange). *AE* 1999, 1024 = *AE* 2003, 1175 = *CAG* 84-3, p. 179, nº 087-5. *T(itus) Pompeius T(iti) l(ibertus) Pal(atina) Phrixus / Longus seuir Firmo Iulio / et Copia Mun(atia) Luguduni / uiu<u=O>s sibi fecit / Regini eius l(ibertus) ex Sacrouiri gente / qui decessit Romae ann(orum) XVII.*

3.- *Arelate* (Gémenos). *CIL* XII, 594 (p. 815) = *ILS*, 6988 = *AE* 2000, 883 = *CAG* 13-3, p. 820, nº 042-23 = *AE* 2006, 783. *[P]agani pagi Lucreti qui sunt fini/bus Arelatensium loco Gargario Q(uinto) Cor(nelio) / Marcelli lib(erto) Zosimo IIIIIIuir(o) Aug(ustali) col(onia) Iul(ia) / Paterna Arelate ob honorem eius qui notum(!) fecit / iniuriam nostram omnium saec[ulor]um sacra/tissimo principi T(ito) Aelio Antonino [Aug(usto) Pio te]r Romae / misit per multos annos ad praesides pr[ouinci]ae perse/cutus est iniuriam nostram suis in[pensis e]t ob hoc / donauit nobis inpendia quae fecit ut omnium saecu/lorum sacratissimi principis Imp(eratoris) Caes(aris) Antonini Aug(usti) Pii / beneficia durarent permanerentque quibus frueremur / [aquis] et balineo gratuito quod ablatum erat paganis / quod usi fuerant amplius annis XXXX.*

4.- *Arelate* (Arlés). *CIL* XII, 705 (p. 818) = *FOR* V, p. 156, nº D.1.2 (mapa, punto 41) = *AE* 1959, 137 = *CAG* 13-5, p. 592, nº 228. *P(ublius) Sextius Florus / IIIIIIuir Aug(ustalis) col(oniae) Iul(iae) / Aquis et col(oniae) Arel(atis) / Valeriae Spuriae Flassinae / uxori pientissimae / Sex(to) Valerio Proculino et suis.*

5.- *Arelate* (Arlés). *AE* 2009, 816. *V[er]ecun[do] / C[1]u[1]to IIII[II uiro Aug(ustali)] / co[rp(orato)] col(oniae) C[laud(iae)] / [L]u[gud(uni)] item [3] / [3]PA[3] / [3]AV[3] / [6] / [6] / [3]XXF[3] / [3] dulci[ssimo].*

6.- *Arelate* (Arlés). *AE* 1992, 1181 = *CAG* 13-5, p. 445, nº 134-28. *[---] / IIIIIIuir(o?) Aug(ustali?) / col(onia) Iul(ia) Aug(usta) Auennion(e).*

7.- *Ernaginum* (Saint-Gabriel). *CIL* XII, 982 (p. 820) = *ILS*, 6986 = *AE* 1998, 876 *CAG* 13-2, p. 413, nº 105-35. *[D(is)] M(anibus) // M(arci) Frontoni Eupori / IIIIIIuir(i) Aug(ustalis) col(oniae) Iulia(e) / Aug(ustae) Aquis Sextis nauicular(ii) / mar(itimi) Arel(atis) curat(oris) eiusd(em) corp(orationis) / patrono(!) nautar(um) Druen/ticorum et utric(u)larior(um) / corp(oratorum) Ernaginens(i)um / Iulia Nice uxor / coniugi carissimo.*

8.- *Genaua* (Ginebra). *CIL* XII, 2619 = *Genava*, 45 = *AE* 1994, 1173 = *ILN* V-3, 892. *Diis(!) Manib(us) / Sex(to) M[3] / [p]atro[no VI]ui[r(o)] / sagar(io) [Lug(u)du]ne(nsis) / Narcissus [3]an[---].*

9.- *Glanum* (Saint-Rémy-de-Provence). *CIL* XII, 1005 = *FOR* V, p. 214, nº 534, 5 = *CAG* 13-2, p. 256-257, nº 100-7, fig. 166. *[D(is) M(anibus) et] / [me]mori(a)e aeterna[e] / Aebuti Agathon[is] / [IIIIII]uiro(!) Aug(ustali) corp(orato) [col(oniae) Iul(iae)] / [Pat]er(nae) Arel(atensium) curat(ori) eius/[de]m corp(oris) bis item IIII[II]/[ui]ro col(oniae) Iul(iae) Aptae nau/[t]ae Ararico curator[i] / peculi(i) r(ei) p(ublicae) Glanico(rum) qui / uixit annos LXX / Aebutia Eutychia patro/no erga se pientissimo.*

10.- *Narbo* (Narbona). *CIL* XII, 4377 = *HGL*, XV, n° 106 = *ILS*, 7476 = *FOR* XII, p. 20, 21, 40, 43 y 77 = *CIL* II^{2}/14-E, 3 = *CAG* 11-1, p. 432, n° 226-4. *L(ucius) Afranius Cerialis l(ibertus) / Eros IIII(I)uir Aug(ustalis) domo Ta/r(r)acone (h)ospitalis a Gallo / Gallinacio Afrania Ceria/lis l(iberta) Procilla uxor Afrania / L(uci) l(iberta) Uranie f(ilia) annorum XI hic sita est.*

11.- *Narbo* (Narbona). *CIL* XII, 4528 (p. 847) = *FOR* XII, p. 39 = *CAG* 11-1, p. 278, n° 21-9 = *AE* 2008, 886. *[---] Fadius [3] / [IIIIIIuir] Aug(ustalis) c(oloniae) I(uliae) A(ugustae) Aquis [Sextis 3] / [3]ae Sex(ti) lib(ertae) [---].*

12.- *Narbo* (Narbona). *CIL* XII, 4395 = *HGL*, XV, n° 117 = *CAG* 11-1, p. 457, n° 266-7. *Q(uinto) Fullonio / Tolosano / IIIIIIuiro August(ali) / Caecilia L(uci) f(ilia) / Tertulian[a] / uxor.*

13.- *Narbo* (Narbona). *CIL* XII, 4414 = *HGL*, XV, n° 123 = *FOR* XII, p. 21 y 39 = *CAG* 11-1, p. 206-207, n° 2-8. *[1] Qu[a]dr[o]ni[o] / Fide[li] VIuir(o) A[ug(ustali)] / c(oloniae) I(uliae) P(aternae) C(laudiae) N(arbonis) M(artii) e[t] / c(oloniae) I(uliae) Aq[uis] Sext[is] / Chrysogonus / l(ibertus) fecit in a(gro) p(edes) XV.*

14.- *Narbo* (Narbona). *CIL* XII, 4424 = *HGL*, XV, n° 130 = *ILS*, 6970 = *CAG* 11-1, p. 447, n° 261-1. *L(ucio) Vercio Prisco / IIIIIIuir(o) Aug(ustali) / c(oloniae) I(uliae) P(aternae) C(laudiae) N(arbonis) M(artii) et Aquis / Sextis / M(arcus) Aurunceius M(arci) [f(ilius?)] / amico optim[o].*

15.- *Nemausus* (Nîmes). *CIL* XII, 3202 = *HGL*, XV, nº 322 = *CAG* 30-1, p. 372, nº 356-1. *D(is) M(anibus) / IIIIIIuir(o) Aug(ustali) / Q(uinto) Aurelio / Hermae / uestiar(io) Ital(ico) / IIIIIIuiri Aug(ustales) / Politicus / Phoebus / Restitutus lib(erti) / et Syntyche lib(erta).*

16.- *Nemausus* (Nîmes). *CIL* XII, 3203 = *ILS*, 6984 = *IANimes*, 118 = *HGL*, XV, nº 238 = *CAG* 30-1, p. 505, nº 682-19. *C(aius) Aurelius / Parthenius / ornamentis dec(urionalibus) / honoratus col(oniae) Aug(ustae) / Nemausi IIIIIIuir Aug(ustalis) / col(onia) Copia Claud(ia) Aug(usta) Lugud(unensis) / item Narbone Martio et Fir(ma) Iul(ia) Secund(anorum) Arausione / et Foro Iulii Pacato / ubique gratuitis honoribus.*

17.- *Nemausus* (Nîmes). *CIL* XII, 3290 = *IANimes*, 182 = *HGL*, XV, nº 383 = *CAG* 30-1, p. 354, nº 314-11. *D(is) M(anibus) / C(ai) Verati Tro/phimi IIIIIIuir(i) / Aug(ustalis) corporat(i) / dea Aug(usta) Vocon/tior(um) curato[ris 3] / lud[orum? ---].*

18.- *Nemausus* (Nîmes). *AE* 1900, 203 = *ILGN*, 423 = *CAG* 30-1, p. 362, n° 330-6. *[---] / [seuiro Aug(ustali) col(onia) Copia] / Claudia Lugduno [item col(onia)] / Nem(auso) item decurio[ni orna]/mentario col(onia) eius[d(em) cura]/tori negotiator[um uina]/riorum et seuiro[rum Lug]/duno consisten[tium] / uiuus posui[t].*

19.- *Valentia* (Valence). *CIL* XII, 1751 = *FOR* XI, p. 84, nº 107, 25 = *CAG* 26, p. 674, nº 362-54, fig. 1030 = *ILN* VIII, 12. *Q(uinti) Iul(i) Apri ciuis Lug(u)dun(ensis) IIIIIIuir(i) / Valentiae qui uixit annos / XVII m(enses) VIIII d(ies) XXVII corpus / hic quiesc<i=E>t m<au=E>soleum Vindau/scia Euuanielis mater fecit fili/o dulcissimo et sub ascia dedicaui(t).*

20.- *Vasio Vocontiorum* (Vaison-la-Romaine). *AE* 2003, 1104 = *CAG* 84-1, p. 346, nº 466, fig. 578. *[--- II]IIIIuir Aug(ustalis) Luguduni et [3] / [3] suae.*

21.- *Vienna* (Saint-Romain-en-Gal). *CIL* XII, 1898 (p. 829) = *CIL* XIII, *299 = *ILN* V-1, 124 = *CAG* 69-1, p. 409, n° 235-5. *D(is) M(anibus) / et quieti per[pe]/tuae C(ai) Ruson[i] / Secundi IIIIIIuir(i) [Aug(ustalis)] / c(oloniae) C(laudiae) C(opiae) Aug(ustae) Lug(udunensium) ite[m] / sagario C(aius) Ruson[ius] / Myron IIIIIIuir A[ug(ustalis)] /*

Lug(uduni) honoratus i[tem] / centonarius h[ono]/ratus et sagariu[s cor]/poratus collibe[rto] / bonorum exemp[lorum] / erga me heres ex [ius]/su eius solus po[sui] / et / sub ascia de[di]/caui.

B) Epígrafes de seviros augustales que reflejan movilidad geográfica vinculada a la *Gallia Narbonensis* documentados fuera de esta provincia

22.- *Ostia Antica* (Roma), en *Latium et Campania (Regio I)*. *CIL* XIV, 296 (p. 614) = *ILS*, 1916. *L(ucio) Antonio / Epitynchano / lictori dec(uriae) Curia/tiae quae sacris / publicis apparet / q(uin)q(uennali) collegi(i) fabrum / tignuariorum Osti(en)s(ium) / seuiro Aug(ustali) in prouinc(ia) / Narbonensi colonia / Aquis Sextis.*

23.- *Nouaria* (Fara Novarese), en *Transpadana / Regio XI*. *Epigraphica*, 2000, p. 125 = *AE* 2000, 632 = *AE* 2003, +699. *{D(is) M(anibus)} / D(is) M(anibus) / L(uci) Luperci Exessi(?) VIuir(i) Aug(ustalis) / ciuit(ate) Heluetiorum negoti/atoris uestiar(ii) Cisalpini et Trans/alpini qui leg(auit) colleg(iatis) i(n) m(unicipio) N(ouariensium) HS X[1] n(ummum).*

24.- *Lugdunum* (Lyon), en *Lugdunensis*. *CIL* XIII, 1956 = *CAG* 69-2, p. 679-680, n° 610-3. *D(is) M(anibus) / Sex(ti) Iuli Sex(ti) fil(ii) / Palatin(a) Heli / Titus Cassius / Mysticus socer / IIIIIIuir Aug(ustalis) / Lug(uduni) et Viennae / genero / sibi reueren/tissimo et / Callistus lib(ertus) / IIIIIIuir Aug(ustalis) Lug(uduni) / patrono optim(o) et / indulgentissimo.*

25.- *Lugdunum* (Lyon), en *Lugdunensis*. *AE* 1935, 17 = *ILTG*, 241 = *CAG* 69-2, p. 694-695, n° 621-5, fig. 701. *D(is) M(anibus) / M(arci) Sileni Symphori / IIIIIIuir(i) Aug(ustalis) / Lug(uduni) Arelate Reis / Silenia Latina / liberta idemque uxor / patrono et marito / erga se optimo / et sibi uiua posuit.*

26.- *Carthago Noua* (Cartagena), en *Hispania citerior*. *AE* 1975, 523 = *CartNova*, n° 83, lám. 88. *L(ucius) Subrius La[3] / IIIIIIuir Au[g(ustalis) 3] / c(oloniae) I(uliae) P(aternae) Arela[tis] / et Subria L(uci) l(iberta) [3]/da.*

Tabla analítica de los epígrafes del Catálogo (A y B)

Nº	Nombre	*Cursus*	Ciudad del hallazgo	Otros lugares mencionados	Distancia
1	*M. Iulius Theodorus*	*IIIIIIuir Augustalis* en *Dea Augusta Vocontiorum*	*Alba Heluiorum*	*-Dea Augusta Vocontiorum*	*ca*. 50 km
2	*T. Pompeius Phrixus Longus*	*seuir* de *Arausio* y de *Lugdunum*	*Arausio*	*-Lugdunum*	*ca*. 200 km
3	*Q. Cornelius Zosimus*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Arelate*, enviado de la ciudad al emperador Antonino Pío en Roma	*Arelate*	*-Roma* *-pagus Lucretius* *-locus Gargarius*	*ca*. 700 km
4	*P. Sextius Florus*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Arelate* y de *Aquae Sextiae*	*Arelate*	*-Aquae Sextiae*	*ca*. 70 km
5	*Verecundus*	*IIIIIIuir Augustalis corporatus* de *Lugdunum*	*Arelate*	*-Lugdunum*	*ca*. 350 km
6	No conservado	*IIIIIIuir Augustalis* de *Auennio*	*Arelate*	*-Auennio*	*ca*. 40 km
7	*M. Frontonius Euporus*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Aquae Sextiae*, naviero marítimo de *Arelate, curator* de dicha corporación, patrono de los marineros del río *Druentia* y de la corporación de utricularios de *Ernaginum*	*Ernaginum*	*-Aquae Sextiae* *-Arelate*	*ca*. 75 km
8	*Sex(tus) M[…]*	*VIuir*, *sagarius* de *Lugdunum*	*Genaua*	*-Lugdunum*	*ca*. 120 km
9	*Aebutius Agatho*	*IIIIIIuir Augustalis corporatus* en *Arelate*, *curator* de dicha corporación en dos ocasiones, *IIIIIIuir* en *Apta* y marinero de *Araricum*, *curator peculii* de *Glanum*.	*Glanum*	*-Arelate* *-Apta*	*ca*. 100 km
10	*L. Afranius Eros*	*IIIIIIuir Augustalis*, originario de *Tarraco*	*Narbo*	*-Tarraco*	*ca*. 350 km
11	*Fadius*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Aquae Sextiae*	*Narbo*	*-Aquae Sextiae*	*ca*. 250 km
12	*Q. Fullonius Tolosanus*	*IIIIIIuir Augustalis*	*Narbo*	(*-Tolosa*)	*ca*. 150 km
13	*Quadronius Fidelis*	*VIuir Augustalis* de *Narbo* y de *Aquae Sextiae*	*Narbo*	*-Aquae Sextiae*	*ca*. 250 km
14	*L. Vercius Priscus*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Narbo* y de *Aquae Sextiae*	*Narbo*	*-Aquae Sextiae*	*ca*. 250 km

Nº	**Nombre**	***Cursus***	**Ciudad del hallazgo**	**Otros lugares mencionados**	**Distancia**
15	*Q. Aurelius Herma*	*IIIIIIuir Augustalis, uestiarius Italicus*	*Nemausus*	-(*Italia*)	>300 km
16	*C. Aurelius Parthenius*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Lugdunum*, de *Narbo*, de *Arausio* y de *Forum Iulii*; concesión de los *ornamenta decurionalia* en *Nemausus*; *gratuiti honores* en todas estas localidades	*Nemausus*	-*Lugdunum* -*Narbo* -*Arausio* -*Forum Iulii*	*ca*. 400 km
17	*C. Veratius Trophimus*	*IIIIIIuir Augustalis corporatus* de *Dea Augusta Vocontiorum*	*Nemausus*	-*Dea Augusta Vocontiorum*	*ca*. 150 km
18	No conservado	*seuir Augustalis* de *Lugdunum* y de *Nemausus*, *decurio ornamentarius* en *Nemausus*, *curator* de los comerciantes de vinos, *curator* de los *seuiri* residentes en *Lugdunum*.	*Nemausus*	-*Lugdunum*	*ca*. 250 km
19	*Q. Iulius Aper*	*IIIIIIuir* de *Valentia*, ciudadano de *Lugdunum*	*Valentia*	-*Lugdunum*	*ca*. 100 km
20	No conservado	*IIIIIIuir Augustalis* de *Lugdunum*	*Vasio Vo-contiorum*	-*Lugdunum*	*ca*. 200 km
21	a) *C. Rusonius Secundus* – b) *C. Rusonius Myron*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Lugdunum*, *sagarius* – *IIIIIIuir Augustalis* de *Lugdunum*, *centonarius*, *sagarius*	*Vienna* – *Vienna*	-*Lugdunum* – -*Lugdunum*	*ca*. 30 km – *ca*. 30 km
22	*L. Antonius Epitynchanus*	*seuir Augustalis* de *Aquae Sextiae*, *lictor decuriae Curiatae*, *quinquennalis collegii fabrum tignuariorum Ostiensium*	*Ostia Antica*	-*Aquae Sextiae*	*ca*. 875 km
23	*L. Lupercus Exessus?*	*VIuir Augustalis* de *ciuitas Heluetiorum*, *negotiator uestiarii* en *Cisalpina* y *Transalpina*	*Nouaria*	-*ciuitas Heluetiorum* (*Auenticum*) -*Gallia Transalpina* -*Gallia Cisalpina*	300-700 km
24	*T. Cassius Mysticus*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Lugdunum* y *Vienna*	*Lugdunum*	-*Vienna*	*ca*. 30 km
25	*M. Silenius Symphorus*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Lugdunum*, *Arelate* y *Reii Apollinaris*	*Lugdunum*	-*Arelate* -*Reii Apollinaris*	150-330 km
26	*L. Subrius La[…]*	*IIIIIIuir Augustalis* de *Arelate*	*Carthago Noua*	-*Arelate*	*ca*. 1000 km

Bibliografía

A. Abramenko (1993), *Die munizipale Mittelschicht im kaiserzeitlichen Italien. Zu einem neuen Verständnis von Sevirat und Augustalität*, Fráncfort del Meno.

B. Amiri (2010), *Les seuiri augustales dans les Germanies : étude des inscriptions*, in *Klio* 92, p. 94-103.

F. M. Ausbüttel (1982), *Das Ende des Sevirats*, in *Historia* 31, p. 252-255.

P. Balbín Chamorro (2006), Ius hospitii *y* ius civitatis, in *Gerión* 24, p. 207-235.

— (2008), Hospitium*: una herramienta de acceso a los recursos intercomunitarios*, in J. Mangas Manjarrés / M. A. Novillo López (ed.), *El territorio de las ciudades romanas*, Madrid, p. 73-82.

A. Barrón Ruiz de la Cuesta (2014), *Ciudadanía y sevirato augustal: el ejemplo de* Aquae Sextiae *(*Gallia Narbonensis*)*, in *Antesteria* 3, p. 171-188.

F. Beltrán Lloris (2003), *Una variante provincial del* hospitium*: pactos de hospitalidad y concesión de la ciudadanía local en la Hispania Tarraconense*, in S. Armani / A. U. Stylow / B. Hurlet-Martineau (ed.), *Epigrafía y sociedad en Hispania durante el Alto Imperio: estructuras y relaciones sociales*, Madrid, p. 33-56.

J.-P. Bost (2001), *Onomastique et société dans la cité des Pétrucores*, in M. Dondin-Payre / M.-T. Raepsaet-Charlier (ed.), *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruselas, p. 175-191.

A. Caballos Rufino / S. Demougin (ed.) (2006), Migrare. *La formation des élites dans l'Hispanie romaine*, Burdeos.

C. Castillo García (2003), *Sevirato y augustalidad: un estamento intermedio en la vida ciudadana*, in J. F. Rodríguez Neila / C. Castillo García / F. J. Navarro Santana (ed.), *Sociedad y economía en el occidente romano*, Pamplona, p. 73-90.

M. Christol / J. Gascou / J. Janon (1987), *Les* seviralia ornamenta gratuita *dans une inscription de Nîmes*, in *Latomus* 46, p. 388-398.

E. Ciccotti (1891), *I sacerdozi municipali e provinciali della Spagna e gli Augustali nell'epoca imperiali romana*, in *RFIC* 19, p. 1-84.

A. Coşkun / J. Zeidler (2003), *Cover Names and Nomenclature in Late Roman Gaul: The Evidence of the Bordelaise Poet Ausonius. With contributions by Jürgen Zeidler*, editado por "Unit for Prosopographical Research, Oxford / Forum Celtic Studies", Universität Trier, 58 p.

X. Delamarre (2007), *Nomina Celtica antiqua selecta inscriptionum. Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, París.

L. de Ligt / L. E. Tacoma (2016), *Migration and Mobility in the Early Roman Empire*, Leiden / Boston.

B. Díaz Ariño (2004), *Pactos entre ciudades, un rasgo peculiar del 'hospitium' hispánico*, in F. Beltrán Lloris (ed.), Antiqua iuniora*: en torno al Mediterráneo en la Antigüedad*, Zaragoza, p. 97-108.

— (2012), *Las tábulas de la hospitalidad y patronato del Norte de África*, in *MEFRA* 124.

M. Dondin-Payre (2001), *L'onomastique dans les cités de Gaule centrale (Bituriges Cubes, Éduens, Senons, Carnutes, Turons, Parisii)*, in M. Dondin-Payre / M.-T. Raepsaet-Charlier (ed.), *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruselas, p. 193-341.

— (ed.) (2011), *Les noms de personnes dans l'Empire romain*, Burdeos.
R. DUTHOY (1970), *Notes onomastiques sur les* *Augustales*:* cognomina *et indication de statut*, in *AC* 39, p. 88-98.
— (1974), *La fonction sociale de l'augustalité*, in *Epigraphica* 36, p. 134-154.
— (1976), *Recherches sur la répartition géographique et chronologique des termes* sevir Augustalis*,* Augustalis *et* sevir *dans l'Empire romain*, in *Epigraphische Studien* 11, p. 143-214.
— (1978), *Les Augustales*, in *ANRW* II, 16, 2, p. 1254-1309.
A. E. EGGER (1844), *Recherches sur les Augustales. Suivies des fragments du testament politique d'Auguste*, París.
J. M. FALGUERA / H. BERNARD / M.-P. JEZEGOU (2003), *Données d'archéologie sous-marine récentes à Port la Nautique : pour une approche du système portuaire narbonnais*, in G. PASCUAL BERLANGA / J. PÉREZ BALLESTER (ed.), *Puertos fluviales antiguos. Ciudad, desarrollo e infraestructuras*, Valencia, p. 203-212.
G. FORNI (1966), *Doppia tribu di cittadini e cambiamenti di tribu romane. Possibile conessioni con l'esercizio dei diritti politici in municipi e colonie*, in *Tetraonyma: Miscellanea Graeco-Romana* 25, p. 139-155.
L. GAGLIARDI (2006), *Mobilità e integrazione delle persone nei centri cittadini romani. Aspetti giuridici, Vol. I: La classificazione degli* incolae, Milán.
E. GARROTE SAYÓ (2003), *Los puertos de Narbo Martius y Arelate y su relación con los circuitos comerciales del aceite bético*, in G. PASCUAL BERLANGA / J. PÉREZ BALLESTER (ed.), *Puertos fluviales antiguos. Ciudad, desarrollo e infraestructuras*, Valencia, p. 227-235.
G. L. GREGORI (2002), *La concessione degli* ornamenta decurionalia *nelle città dell'Italia settentrionale*, in A. SARTORI / A. VALVO (ed.), *Ceti medi in Cisalpina. Atti del colloquio internazionale (14-16 settembre 2000, Milano)*, Milán, p. 37-48.
E. W. HALEY (1986), *Foreigners in Roman Imperial Spain: Investigations of Geographical Mobility in the Spanish Provinces of the Roman Empire 30 B.C.-A.D. 284*, Washington.
— (1991), *Migration and Economy in Roman Imperial Spain*, Barcelona.
G. HUMBERT (1877), *Augustales*, in C. DAREMBERG / E. SAGLIO (ed.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, París, p. 560-561.
J. M. IGLESIAS GIL / A. RUIZ GUTIÉRREZ (ed.) (2011), *Viajes y cambios de residencia en el mundo romano*, Santander.
I. KAJANTO (1965), *The Latin Cognomina*, Helsinki.
A. KAKOSCHKE (2002), *Ortsfremde in den römischen Provinzen Germania inferior und Germania superior: eine Untersuchung zur Mobilität in den germanischen Provinzen anhand der Inschriften des 1. bis 3. Jahrhunderts n. Chr.*, Möhnesee.
— (2004), *Germanen in der Fremde. Eine Untersuchung zur Mobilität aus den römischen Provinzen Germania inferior und Germania superior anhand der Inschriften des 1. bis 3. Jahrhunderts n. Chr.*, Möhnesee.
P. KNEISSL (1998), *Die Berufsvereine im römischen Gallien: Eine Interpretation der epigraphischen Zeugnisse*, in P. KNEISSL / V. LOSEMANN (ed.), *Imperium Romanum. Studien zu Geschichte und Rezeption. Festschrift für Karl Christ zum 75. Geburtstag*, Stuttgart, p. 431-449.

J. Krier (1981), *Die Treverer ausserhalb ihrer Civitas: Mobilität und Aufstieg*, Tréveris.

M. L. Laird (2015), *Civic Monuments and the* Augustales *in Roman Italy*, Nueva York.

L. Long / C. Sintès (2003), *Commerce maritime et fluvial aux embouchures du Rhône : le rôle d'Arles dans l'antiquité*, in G. Pascual Berlanga / J. Pérez Ballester (ed.), *Puertos fluviales antiguos. Ciudad, desarrollo e infraestructuras*, Valencia, p. 183-202.

P. López Barja de Quiroga (1995), *Freedmen Social Mobility in Roman Italy*, in *Historia* 44, p. 326-348.

R. MacMullen (1982), *The Epigraphic Habit in the Roman Empire*, in *AJPh* 103, p. 233-246.

F. Marco Simón / F. Pina Polo / J. Remesal Rodríguez (ed.) (2004), *Vivir en tierra extraña. Emigración e integración cultural en el mundo antiguo. Actas de la reunión realizada en Zaragoza los días 2 y 3 de junio de 2003*, Barcelona.

E. A. Meyer (1990), *Explaining the Epigraphic Habit in the Roman Empire: The Evidence of Epitaphs*, in *JRS* 80, p. 74-96.

L. Mihailescu-Bîrliba (2006), *Les affranchis dans les provinces romaines de l'Illyricum*, Wiesbaden.

S. Montero Herrero (2012), *El emperador y los ríos. Religión, ingeniería y política en el imperio romano*, Madrid.

H. Mouritsen, (2006), Honores Libertini*: Augustales and Seviri in Italy*, in *Hephaistos* 24, p. 237-248.

— (2011), *The Freedman in the Roman World*, Cambridge.

F. Mourlot (1895), *Essai sur l'Histoire de l'augustalité dans l'Empire Romain*, París.

S. Mrozek (1973), *À propos de la répartition chronologique des inscriptions latines dans le Haut-Empire*, in *Epigraphica* 35, p. 113-118.

— (1988), *À propos de la répartition chronologique des inscriptions latines dans le Haut-Empire*, in *Epigraphica* 50, p. 61-64.

M. Navarro Caballero / A. Magallón Botaya / C. Rico / P. Sillières (2004), *Marcas sobre materiales de construcción hallados en Labitolosa (La Puebla de Castro, Huesca)*, in *Saldvie* 4, p. 247-260.

A. D. Nock (1934), *Seviri and Augustales*, in *AIPhO* (*Mélanges Bidez*) 2, p. 627-638.

J. H. Oliver (1958), *Gerusiae and Augustales*, in *Historia* 7, p. 472-496.

S. E. Ostrow (1985), Augustales *along the bay of Naples: a case for their early growth*, in *Historia* 34, p. 64-101.

— (1990), *The* Augustales *in the Augustan Scheme*, in K. A. Raaflaub / M. Toher (ed.), *Between Republic and Empire: Interpretations of Augustus and His Principate*, Berkeley, p. 364-379.

G. Pascual Berlanga / J. Pérez Ballester (ed.) (2003), *Puertos fluviales antiguos. Ciudad, desarrollo e infraestructuras*, Valencia.

J. Pons Sala (1977), *Algunas consideraciones teóricas sobre el sevirato como indicador de dinamismo socio-económico*, in *MHA* 1, p. 215-219.

R. Portillo Martín (1982), *Algunas notas en torno al desempeño del sevirato por los* incolae, in J. Higueras Maldonado (ed.), *Actas del I Congreso Andaluz de Estudios Clásicos (Jaén, 9-12 diciembre, año 1981)*, Jaén, p. 364-367.

B. Rémy (2001), *La dénomination des Viennois à l'époque impériale*, in M. Dondin-Payre / M.-T. Raepsaet-Charlier (ed.), *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruselas, p. 55-174.

J. F. Rodríguez Neila (1978), *La situación socio-política de los* incolae *en el mundo romano*, in *MHA* 2, p. 147-169.

— (1986), *Candidaturas in absentia y magistraturas municipales romanas*, in *Lucentum* 5, p. 95-118.

— (1986-1987), *Magistraturas religiosas romanas* in absentia*: a propósito de Petron., Satyr., 71, 12*, in *SHHA* 4-5, p. 111-123.

A. Ruiz Gutiérrez (ed.) (2013a), *Movilidad geográfica en el Imperio Romano: prácticas religiosas y funerarias* (nº 30 de la revista *Veleia*), Vitoria.

— (2013b), Peregre defuncti*: observaciones sobre la repatriación de restos mortales y la dedicación de cenotafios en la Hispania romana (siglos I-III)*, in *Veleia* 30, p. 95-118.

M. Salinas de Frías (1983), *La función del hospitium y la clientela en la conquista y romanización de Celtiberia*, in *SHHA* 1, p. 21-42.

— (2001), *Fides, hospitium y clientela en Hispania*, in F. Villar Liébana / M. P. Fernández Alvárez (ed.), *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania*, Salamanca, p. 241-256.

J. Schmidt (1878), *De seviris Augustalibus*, Halle.

J. M. Serrano Delgado (1988a), *Status y promoción social de los libertos en la España romana*, Sevilla.

— (1988b), *L'augustalité et l'organisation des municipes sous le Haut Empire romain : quelques remarques*, in *RHD* 66, p. 231-240.

— (1993), *El número de augustales en las ciudades del occidente romano: una propuesta cuantitativa*, in *II Congresso peninsular de História antiga: Coimbra (18 a 20 de outubro de 1990)*, Coimbra, p. 147-155.

— (1996), *Consideraciones sociales acerca de los* ornamenta *municipales con especial referencia a los libertos*, in A. Chastagnol / S. Demougin / C. Lepelley (ed.), *Splendidissima civitas : études d'histoire romaine en hommage à François Jacques*, París, p. 259-271.

H. Solin (1982), *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, 3 vols., Berlín / Nueva York.

L. R. Taylor (1914), *The Augustales, Seviri Augustales and Seviri: a Chronological Study*, in *TAPhA* 45, p. 231-253.

— (1924), Seuiri Equitum Romanorum *and Municipal* Seuiri*: A Study in Pre-Military Training among the Romans*, in *JRS* 14, p. 158-171.

L. Vandevoorde (2013), *Respectability on display:* Alba *and* fasti *of the* *Augustales *in the context of collegial and magisterial hierarchy*, in *RBPh* 91, p. 127-152.

— (2014a), *From Mouse to Millionaire: Socio-economic Positions, Mobility, Power Relations, Respectability and Visibility of* *Augustales *in Imperial Italy and Gaul* (tesis doctoral), Gante.

— (2014b), *Making the difference: social positioning of* *augustales *in Nîmes and Narbonne*, in *Bulletin de l'École Antique de Nîmes* 31, p. 33-46.

— (2015), *Of Mice and Men: Financial and Occupational Differentiation among* *Augustales, in *Cahiers « Mondes Anciens »* 7, p. 2-24.

F. Vittinghoff (1985), *Seviri (Augustales) noch um die Mitte des 5. Jahrhunderts? Die Tücke vernachlässigter Textkritik*, in *ZPE* 59, p. 280-282.

A. R. von Premerstein (1895), *Augustales*, in E. de Ruggiero (ed.), *Dizionario epigrafico di antichità romane*, I, p. 824-877.

L. Wierschowski (1995), *Die regionale Mobilität in Gallien nach den Inschriften des 1. bis 3. Jahrhunderts n. Chr. Quantitative Studien zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der westlichen Provinzen des Römischen Reiches*, Stuttgart.

— (2001), *Fremde in Gallien – „Gallier" in der Fremde. Die epigraphisch bezeugte Mobilität in, von und nach Gallien vom 1. bis 3. Jh. n. Chr. Texte, Übersetzungen, Kommentare*, Stuttgart.

E. Zampieri (2000), *Presenza servile e mobilità sociale in area altinate. Problemi e Prospettive*, Portogruaro.

La colère en scène. Quelques réflexions sur la *Médée* de Sénèque, entre dramaturgie et philosophie*

Le prologue d'une œuvre dramatique est toujours un *locus* privilégié du texte, grâce auquel le personnage principal est introduit dans le récit de son histoire. On peut le définir comme le moment qui coupe le fil virtuel d'un *continuum* narratif[1] : il vise généralement à nous donner des informations sur le protagoniste de la pièce concernant principalement son comportement fautif ou un dilemme moral. Il faut donc prêter une attention toute particulière à ce que le personnage fait ou dit lors de son entrée en scène, vu que normalement ses premiers agissements sont aussi ceux qui définissent sa vraie nature. Le personnage d'une pièce tragique est souvent présenté comme un être en désaccord ou même en conflit avec une culture, un environnement, une communauté, conflit et tension étant les éléments qui inévitablement informent une tragédie.

Aristote, dans la *Poétique* (1452b.28-39–1453a.1-12), recommande de mettre en scène des personnages « moyens », victimes d'une erreur (*hamartia*), qui ne soient ni trop vertueux ni trop immoraux, afin que le lecteur puisse s'identifier avec eux sous l'influence de la pitié et de la peur (*eleos* et *phobos*)[2] ; cela lui permettra de parvenir à la *catharsis* de ces émotions. La purgation des passions passe ainsi à travers l'expérience émotionnelle[3].

Dans le prologue de la *Médée* d'Euripide on retrouve précisément les ingrédients de cette recette tragique : la nourrice, qui est le personnage prologique, nous présente Médée, le personnage protagoniste, comme une femme qui a commis la faute d'abandonner sa patrie et de suivre Jason et qui maintenant paie les conséquences de son choix. Même si la nourrice décrit sa maîtresse comme une femme redoutable et violente, elle parvient également à nous

* Je suis très reconnaissante à Lavinia Galli Milic, qui m'a invitée à présenter une version orale de ce texte pendant son cours de Master à l'Université de Genève en décembre 2015 et en a relu la version écrite. Je tiens à remercier aussi les rapporteurs pour tous leurs conseils et leurs suggestions pertinents.

[1] Sur le proème / exorde, voir par exemple Barthes (1970), p. 214, pour qui l'exorde d'une œuvre peut aussi bien être un acte de décision qui s'oppose à l'anarchie potentielle du début.

[2] Pour leur définition, voir Arist., *Rhet.* 1385b.11-16 et 1382a.20-25.

[3] Cf. *infra* n. 10.

Latomus 77, 2018, p. 59-73 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284722

transmettre la souffrance du personnage qui a subi une grave injustice et a tout perdu (v. 1-48).

Entre la tragédie de Sénèque et celle d'Euripide, son principal modèle grec, on ne relève pas de différences substantielles au niveau de l'intrigue, qui reste *grosso modo* la même, mais plutôt dans l'intensité pathétique de la mise en scène et dans la posture du personnage : c'est là la vraie nouveauté de la réécriture de Sénèque[4]. Le prologue de sa *Médée* nous offre ainsi un portrait, ou mieux un autoportrait, très puissant de l'héroïne protagoniste : Sénèque opte pour un *incipit* mémorable en donnant la parole directement à Médée en tant que personnage principal. Il lui accorde, en outre, la possibilité de nous faire immédiatement part des circonstances concernant sa situation et la nature de son état d'âme, celui d'une femme caractérisée par une solitude énorme et une agressivité inquiétante (v. 1-55). Médée dégage une énergie fort masculine (v. 42 : *pelle femineos metus*) et promet des crimes encore plus grands que ceux qu'elle a déjà accomplis dans le passé (v. 50)[5].

Les mots prologiques de Médée témoignent de la soumission complète du personnage à ses passions dès le début et exemplifient très clairement l'idée du conflit entre ce personnage tragique et ceux qui l'entourent, *in primis* son époux Jason (v. 19-25)[6]. La passion la plus caractérisante du personnage de Médée est certainement la colère, de même que la peur est, par exemple, le trait distinctif de l'*ethos* de l'Œdipe de Sénèque[7]. Le rôle des émotions est tellement crucial dans le théâtre de Sénèque qu'on pourrait affirmer que le principe aristotélicien de la *mimesis* tragique devient, chez lui, l'imitation d'une passion bien avant d'être l'imitation d'une action (cf. *Poet.* 1448a.1-5).

Présenter une Médée submergée par la colère dès le début est la manière choisie par Sénèque pour montrer la réponse de son personnage aux événements qui lui sont arrivés et pour indiquer comment le mal peut surgir et éclater rapidement : il est déjà là dans le prologue, dans les mots enflammés de Médée, tandis qu'Euripide fait plutôt entreprendre à son personnage un cheminement progressif vers le mal[8]. Si éprouver de la pitié pour Médée est bien possible chez Euripide (plusieurs personnages, comme la nourrice, le pédagogue, Égée,

[4] On pourrait appliquer aux réécritures du théâtre grec de la part de Sénèque ce que Dryden (1784), p. 59-60, disait de la tendance des Anglais à récupérer les chefs-d'œuvre du passé et à les perfectionner : « the Genius to improve an invention », ce que Sénèque fait à sa manière. Sur le rapport entre Sénèque et ses modèles grecs et latins, voir par exemple Tarrant (1978) ; Trinacty (2015).

[5] Cf. Lefèvre (2015), qui souligne les points de contact et les différences entre la tragédie d'Euripide et celle de Sénèque (part. p. 451-453 et 457).

[6] D'ailleurs, comme souvent dans les drames de Sénèque, la tension tragique se manifeste d'abord dans les mots du personnage bien avant que dans ses actes. Voir, à ce propos, Mastronarde (1970).

[7] Voir Schiesaro (2003), p. 10-12 ; Aygon (2015).

[8] Herington (1966) observe que le mal chez Sénèque est quelque chose de matériel qui nécessite très peu de temps pour surgir ; il parle d'un « cloud of evil » (p. 449).

le chœur, manifestent ce sentiment vis-à-vis d'elle), chez Sénèque l'excès de la passion du personnage inhibe le processus d'identification dans le chef du lecteur[9]. Ainsi la *catharsis*, à savoir la purgation homéopathique de la pitié et de la peur, qui est le vrai but du théâtre ancien (Arist., *Poet.* 1449b.24-28)[10], ne peut pas se réaliser pour le lecteur de la *Médée* de Sénèque sous la forme qu'elle prend dans la théorie aristotélicienne.

Il est bien connu que les personnages des tragédies de Sénèque agissent à l'encontre d'un arrière-plan philosophique stoïcien, qui prend forme surtout grâce au réseau des *sententiae* présentes dans le *corpus* tragique. Les savants ont souvent eu du mal à concilier la vaste production philosophique de Sénèque, entièrement centrée sur la nécessité d'éradiquer toute passion, avec sa production tragique, qui offre en spectacle le triomphe du *uitium*[11]. Aujourd'hui, une vision holistique de la production de Sénèque prévaut sur la tendance à

[9] Voir n. 28. En ce qui concerne la possibilité d'une fascination de la part du lecteur pour les personnages du drame, SCHIESARO (2003), p. 3, 255 imagine que, dans le *Thyeste*, le lecteur puisse s'identifier au méchant de la tragédie, Atrée. Voir aussi WIENER (2014), p. 189.

[10] Aristote ne donne une définition de la *catharsis* nulle part ; toutefois le mot fait partie du lexique médical et est utilisé pour indiquer toute une série d'évacuations physiques de l'organisme. À travers la métaphore physiologique, Aristote veut représenter le processus de purgation du spectateur de la tragédie qui, après avoir éprouvé des bouleversements psychiques, retrouve son équilibre ; à partir de là, le terme en arrive à signifier un processus de clarification intellectuelle, mais l'élément pathétique reste absolument central. Pour une discussion de ce concept, on lira, parmi l'énorme bibliographie sur le sujet, HALLIWELL (1987), p. 168-201, 350-356. Voir aussi ECO (2014), p. 163-168, qui met l'accent sur l'ambiguïté du concept de *catharsis* chez Aristote : il pourrait référer à un phénomène de purgation, obtenu grâce à un moyen soit homéopathique, s'il se produit effectivement une identification du spectateur aux passions des personnages, soit allopathique, si le spectateur se libère de ses propres passions en regardant celles du personnage. Quoi qu'il en soit, « la scossa della pietà e del terrore sono essenziali per la riuscita dell'esperienza tragica » (p. 166). Récemment MARX (2012) est revenu sur l'explication de la *catharsis* aristotélicienne en proposant une interprétation intéressante basée sur l'idée que la *catharsis* représente un équilibrage du mélange humoral de la pitié (associée au chaud) et de la terreur (associée au froid), ce qui permet de corriger l'une par son opposé (p. 91-110).

[11] Sur les tragédies comme instruments pour l'enseignement de la philosophie, voir MARTI (1945) ; c'est un vieil article, en partie dépassé, mais avec de bonnes intuitions. Par contre, DINGEL (1974) nie toute fonction philosophique aux tragédies de Sénèque, auxquelles il reconnaît seulement une valeur poétique. Il s'agit d'un aspect qui, comme il est bien connu, a fait l'objet d'un long débat, vu que les contenus de ces tragédies semblent remettre en cause les idéaux du stoïcisme tels qu'on les retrouve dans les œuvres philosophiques ; cf. VON ALBRECHT (2012³), p. 1008 : « Die Tragödien Senecas sind diagnostizierende, nicht „heilende" Literatur » ; STAR (2015). Voir aussi WIENER (2006), *passim* et p. 76-80 à propos de la fonction protreptique des tragédies de Sénèque, qui démontrent la nécessité d'une thérapie de la « prévention », et WIENER (2014), qui analyse en détail le rapport entre les drames de Sénèque et la philosophie (avec des renvois bibliographiques à la littérature sur le sujet).

considérer séparément ses œuvres philosophiques et poétiques. Visant à offrir une lecture unitaire de l'œuvre de Sénèque, Dinter a récemment montré que les *sententiae* du *corpus* tragique, extrapolées et lues comme des *excerpta*, forment un véritable discours idéologique, aussi cohérent que celui qui structure le *corpus* philosophique de l'auteur[12].

Comment faut-il donc se situer face à cette apparente contradiction entre la célébration de la *uirtus* et celle du *uitium* ? Ou, autrement dit, quel est le but des tragédies de Sénèque, vu qu'elles s'éloignent non seulement de l'objectif cathartique du théâtre grec, à cause de la monstruosité de leurs personnages, mais aussi des principes du stoïcisme ? En effet, la doctrine stoïcienne combat toutes les passions, y compris les passions thérapeutiques de la purgation aristotélicienne telles que la peur et la pitié.

Tout d'abord, il faut souligner que la tragédie et la philosophie ont toujours été deux formes de discours bien distinctes, déjà dans le monde grec : la première est une forme de réflexion polyphonique, qui nous offre des appréciations différentes et même opposées du bien et de la justice ; quant à la seconde, elle est au contraire une forme de réflexion monophonique, visant à imposer une conception univoque du bien. Selon les Stoïciens, en particulier, l'homme peut être heureux et vivre une vie sans souffrance s'il arrive à suivre les principes de leur philosophie, qui est entièrement basée sur l'évacuation des passions. Pourtant, malgré cette différence structurelle entre ces deux discours, les philosophes ont fréquemment considéré la tragédie comme une collection d'exemples de comportements humains, concernant avant tout des personnes détruites par leurs passions.

L'*exemplum* de Médée a été spécialement exploité par les philosophes, surtout stoïciens, comme le montre l'intérêt de Chrysippe pour la pièce d'Euripide. Diogène Laërce (7.180) affirme que le philosophe, qui avait l'habitude de truffer ses œuvres de citations, avait presque entièrement transcrit la *Médée* d'Euripide, de sorte qu'on l'avait renommée la *Médée* de Chrysippe :

> ἐπλήθυνε δ'αὐτὰ πολλάκις ὑπὲρ τοῦ αὐτοῦ δόγματος ἐπιχειρῶν καὶ πᾶν τὸ ὑποπεσὸν γράφων καὶ διορθούμενος πλεονάκις πλείστῃ τε τῶν μαρτυριῶν παραθέσει χρώμενος· ὥστε καὶ ἐπειδή ποτ' ἔν τινι τῶν συγγραμμάτων παρ' ὀλίγον τὴν Εὐριπίδου Μήδειαν ὅλην παρετίθετο καί τις μετὰ χεῖρας εἶχε τὸ βιβλίον, πρὸς τὸν πυθόμενον τί ἄρα ἔχοι, ἔφη, 'Χρυσίππου Μήδειαν.'

> « Mais la raison de cette multitude de productions est qu'il traitait plusieurs fois le même sujet, qu'il mettait par écrit tout ce qui lui venait dans la pensée, qu'il retouchait souvent ce qu'il avait fini, et qu'il farcissait ses compositions d'une infinité de preuves. Il avait tellement pris cette habitude, qu'il transcrivit presque tout entière la *Médée* d'Euripide dans quelques opuscules ; jusque là que

[12] Voir DINTER (2014) ; SCAFOGLIO (2010).

quelqu'un, qui avait cet ouvrage entre les mains, et à qui un autre demandait ce qu'il contenait, répondit que c'était "la *Médée* de Chrysippe" » (trad. Zevort).

Plusieurs siècles plus tard, un autre philosophe stoïcien, Épictète, sera lui aussi attiré par la même matière tragique[13]. Dans ses *Discours* (1.28), il explique qu'on ne devrait pas se fâcher contre les autres, car le sage stoïcien se doit de rejeter toute passion et tout particulièrement la colère, qui est l'une des passions les plus violentes. En effet, selon cette philosophie, la colère provient de ce qu'on a donné son propre assentiment à une idée qui paraissait vraie, mais qui est en réalité complètement fausse. Il s'agit ainsi d'une erreur de jugement face à une impression reçue qui pousse à l'action. L'impulsion à agir est, par conséquent, le résultat d'une décision prise par la raison. L'*exemplum* de Médée montre cela d'une manière très claire (1.28.7-9) :

πῶς ἡ λέγουσα
καὶ μανθάνω μὲν οἷα δρᾶν μέλλω κακά,
θυμὸς δὲ κρείσσων τῶν ἐμῶν βουλευμάτων;
ὅτι αὐτὸ τοῦτο, τῷ θυμῷ χαρίσασθαι καὶ τιμωρήσασθαι τὸν ἄνδρα, συμφορώτερον ἡγεῖται τοῦ σῶσαι τὰ τέκνα. 'ναί: ἀλλ' ἐξηπάτηται.' δεῖξον αὐτῇ ἐναργῶς ὅτι ἐξηπάτηται καὶ οὐ ποιήσει· μέχρι δ' ἂν οὖ μὴ δεικνύῃς, τίνι ἔχει ἀκολουθῆσαι ἢ τῷ φαινομένῳ; οὐδενί. τί οὖν χαλεπαίνεις αὐτῇ, ὅτι πεπλάνηται ἡ ταλαίπωρος περὶ τῶν μεγίστων καὶ ἔχις ἀντὶ ἀνθρώπου γέγονεν;

« Comment donc cette femme dit-elle :
"Misérable ! je sais le mal que je vais faire,
et ne puis maîtriser une aveugle colère" (Eur., *Med.* 1079-1080)
N'est-ce pas parce qu'elle croyait que s'abandonner à sa colère et se venger de son mari lui serait plus avantageux que de sauver ses enfants ? – Sans doute, mais elle se trompe. – Démontre-lui clairement son erreur, et elle ne le fera pas, et tant que tu ne la lui auras pas démontrée, qu'a-t-elle autre chose à faire que de suivre son opinion ? – Rien autre. – Pourquoi donc t'irrites-tu contre elle, parce que cette malheureuse se trompe sur des choses de grande importance, et qu'au lieu d'une femme elle est devenue une vipère ? » (trad. Thurot).

Dans un autre passage du livre 2, Épictète revient sur l'histoire de Médée pour mettre l'accent sur l'inconséquence des actions des hommes et de leur volonté (2.17.18-22) :

θέλω τι καὶ οὐ γίνεται· καὶ τί ἐστιν ἀθλιώτερον ἐμοῦ; οὐ θέλω τι καὶ γίνεται· καὶ τί ἐστιν ἀθλιώτερον ἐμοῦ; τοῦτο καὶ ἡ Μήδεια οὐχ ὑπομείνασα ἦλθεν ἐπὶ τὸ ἀποκτεῖναι τὰ τέκνα. [...] 'εἶτα οὕτως τιμωρήσομαι τὸν ἀδικήσαντά με καὶ ὑβρίσαντα. καὶ τί ὄφελος τοῦ κακῶς οὕτως διακειμένου; πῶς οὖν γένηται; ἀποκτείνω μὲν τὰ τέκνα. ἀλλὰ καὶ ἐμαυτὴν τιμωρήσομαι. καὶ τί μοι μέλει;'. τοῦτ' ἔστιν ἔκπτωσις ψυχῆς μεγάλα νεῦρα ἐχούσης. οὐ γὰρ ᾔδει, ποῦ κεῖται τὸ ποιεῖν ἃ θέλομεν, ὅτι τοῦτο οὐκ ἔξωθεν δεῖ λαμβάνειν οὐδὲ τὰ πράγματα

[13] Voir DILLON (1997).

μετατιθέντα καὶ μεθαρμοζόμενον. μὴ θέλε τὸν ἄνδρα, καὶ οὐδὲν ὧν θέλεις οὐ γίνεται. μὴ θέλε αὐτὸν ἐξ ἅπαντός σοι συνοικεῖν, μὴ θέλε μένειν ἐν Κορίνθῳ καὶ ἁπλῶς μηδὲν ἄλλο θέλε ἢ ἃ ὁ θεὸς θέλει.

« “Je veux une chose, et elle n’arrive pas ! Qu’y a-t-il de plus malheureux que moi ?” C’est ainsi que Médée, ne pouvant supporter une telle situation, en vint à égorger ses propres enfants. […] “Eh quoi ! je ne me vengerai pas de celui qui m’a fait injustice et qui m’a outragée ! Mais que m’en reviendra-t-il quand je l’aurai plongé dans le malheur ? Comment m’y prendre ? Je tuerai mes enfants ; mais aussi ce sera me punir moi-même : que m’importe ?” C’est là l’égarement d’une âme douée d’une grande vigueur, mais qui ignorait où se trouve la possibilité de faire ce que nous voulons, qu’il ne faut pas l’aller chercher en dehors (de nous-mêmes), ni changer et transposer la nature des choses. Ne désire point ton mari, et il n’arrivera rien de ce que tu ne veux pas. N’exige point qu’il revienne habiter avec toi, ne t’obstine point à rester à Corinthe ; en un mot, consens à ne pas vouloir autre chose que ce que Dieu veut » (trad. Thurot).

L’histoire tragique de Médée a été un banc d’essai pour Sénèque également ; toutefois, au lieu de l’aborder et de la commenter à la façon – pour ainsi dire – des autres philosophes, il a préféré y revenir en poursuivant sa propre inspiration poétique. Sa *Médée* exemplifie très clairement l’erreur de jugement d’un personnage qui, comme on vient de le lire chez Épictète, accorde de l’importance aux choses qui n’en ont pas, et est poussé à un acte extrême par un besoin de vengeance basé sur un jugement erroné. Médée construit son idée de justice autour de sa conviction que l’infanticide peut rétablir l’équilibre de sa vie passée en Colchide, qui a été compromis par Jason (v. 982-984)[14] :

Iam iam recepi sceptra germanum patrem,
spoliumque Colchi pecudis auratae tenent;
rediere regna, rapta uirginitas redit.

« Désormais, j’ai recouvré mon sceptre, mon frère, mon père et la toison du bélier d’or est rendue à la Colchide : j’ai retrouvé la patrie et la virginité que tu m’as ravies » (trad. Herrmann).

Toutefois, ni la *Médée* ni les autres pièces du *corpus* ne sont de vraies tragédies philosophiques. D’ailleurs, la tournure « tragédie stoïcienne » sonne presque comme un *oxymoron* : il n’y aurait pas de développement tragique dans le sens conventionnel du terme si, comme souhaité par l’enseignement stoïcien, la *ratio*, après avoir refusé son assentiment à l’impression d’avoir reçu une offense

[14] Sur ces vers qui révèlent le « vrai » sens de la vengeance de Médée et qui visent à mettre en évidence le thème de la destruction de son identité de *mater* – un aspect du personnage entièrement absent de la tragédie d’Euripide –, on lira Guastella (2001).

(*opinio iniuriae*)[15], réussissait à bloquer le surgissement de l'émotion[16]. La colère elle aussi, en tant qu'émotion, n'est pas simplement une impulsion irrationnelle, mais une réaction issue d'un acte de volonté dans le processus de *decision making* : la *ratio* elle-même finit par se transformer en *ira*[17].

Or, comme il est bien connu, nous avons la chance de disposer d'un manuel entier écrit par Sénèque sur l'émotion de la colère, le *De Ira*. Il forme, pour ainsi dire, avec la *Médée* un diptyque idéalement constitué d'une partie poétique, qui nous fournit la représentation de l'excès de la colère (l'*exemplum*), et d'une partie philosophique (les *praecepta*), par laquelle on apprend ce qu'il faut faire pour subjuguer cette passion et l'éradiquer chez soi et les autres[18] ; Sénèque lui-même écrit dans *Ep*. 6.5 que *longum iter est per praecepta, breue et efficax per exempla*. Malgré l'incertitude qui demeure à propos de la chronologie relative de ces œuvres, nous savons que leur date de composition est proche, le traité *De Ira* ayant été écrit autour de la mort de Caligula (41 ap. J.C.) et la tragédie probablement pendant l'exil du philosophe[19]. Nous disposons ainsi, grâce à ce traité, d'un instrument pour reconsidérer l'histoire de Médée selon une perspective stoïcienne et pour nous interroger sur la manière dont cette femme aurait pu être persuadée d'abandonner sa colère et de ne pas tuer ses enfants.

La solution la plus efficace pour faire cesser les accès de colère est la *mora*, le délai, comme Sénèque l'explique clairement, par exemple, dans *De Ira* 1.18.1, 2.29.1, 1.18.1, 3.12.4. L'attente sert à procurer à l'*iratus* le temps suffisant pour juger correctement une situation. Il faudrait même ôter l'usage de la parole au colérique afin de le calmer (3.39.2). Parfois – Sénèque le dit explicitement – il ne s'agit pas de pardonner les erreurs des coupables, mais de ne pas se venger dans un état de colère (cf. 1.6.1, 1.9.4, 1.12.1-2) ou simplement de ne rien faire en attendant qu'un jour justice soit faite par quelqu'un d'autre. En particulier, la vengeance qui comporte une effusion de sang n'est jamais juste ou utile. Pour cette raison il faudrait assumer l'*animus legis* (1.16.6) qui ne se

[15] Cf. SÉN., *De Ira* 2.1-4.

[16] Ce qui effectivement n'arrive jamais à Médée : « Medea an keiner Stelle versucht, mit Hilfe der Ratio den Affekten zu steuern » (LEFÈVRE [2015], p. 453) ; « Im Gegensatz zu Euripides' Medeia unterwirft sich Medea bewußt der Leidenschaft » (*ibid.*, p. 454).

[17] Cf. par exemple SÉN., *De Ira* 1.8.2 (dans la conception stoïcienne la raison et les passions ne sont pas des agents séparés) ; voir KONSTAN (2015). L'*ira* peut aussi être subjuguée par d'autres passions telles que le *metus* ou la *cupiditas*, comme Sénèque l'explique dans *De Ira* 1.8.7 (WIENER [2006], p. 37-38). « The criminal [*scil.* dans les tragédies de Sénèque] never acts in the heat of the moment; he makes a carefully considered decision » (WIENER [2014], p. 192).

[18] Sur le *De Ira*, voir MONTELEONE (2014). Sur la nécessité d'une lecture en tandem de la tragédie et de la philosophie de Sénèque, voir STAR (2015), p. 253 ; WIENER (2014), p. 189.

[19] Voir par exemple RICCI (2013), p. 20-22 ; STAR (2015), p. 249.

met jamais en colère, mais prend des décisions. Dans le livre 2, Sénèque affirme aussi que la *nequitia* est tellement répandue et, par contre, la non-culpabilité tellement rare, qu'il ne vaut pas la peine de se fâcher : on ne pourrait pas toujours s'empêcher d'être en colère (2.8). Il est aussi nécessaire de savoir que souvent les hommes jugent injustes certains événements parce qu'ils n'ont pas prévus ceux-ci, qui arrivent ainsi *inopinata* (2.31.2). En conséquence, on devrait tout prévoir bien avant que les choses se passent (*nocitura non desunt sed quiescunt*, 2.31.5). Afin de fuir les occasions de nous mettre en colère, nous devrions aussi éviter dans la mesure du possible tout contact avec les *inritaturi iracundiam* (3.8.3).

Le problème de l'*ira* est évidemment aussi le thème principal de la *Médée*, mais aucune solution viable ou efficace pour l'éradiquer n'est proposée, ni n'est appliquée, dans la tragédie. La nourrice est le premier personnage qui, dans le premier acte (v. 150-155), après les menaces proférées par Médée contre Créon, nous fait part de l'état de colère déjà avancé de sa maîtresse :

> *Sile, obsecro, questusque secreto abditos*
> *manda dolori. Grauia quisquis uulnera*
> *patiente et aequo mutus animo pertulit,*
> *referre potuit: ira quae tegitur nocet;*
> *professa perdunt odia uindictae locum.*

> « Silence, je t'en conjure : cache tes plaintes et engloutis-les au fond de ton cœur plein de ressentiment. C'est lorsqu'on sait jusqu'au bout supporter avec patience et sans mot dire une grave blessure que l'on se met en mesure d'y riposter : c'est la colère dissimulée qui est dangereuse ; les haines qui se déclarent ouvertement perdent le moyen de se venger » (trad. Herrmann).

Les commentateurs interprètent ce passage comme si la nourrice invitait Médée à cacher sa passion afin de la rendre encore plus nuisible. Voici ce que dit le dernier commentateur de la tragédie, Boyle : « Note here how – unusually in Senecan tragedy – the Nurse's counsel of restraint is offered as the best way to implement Medea's desire for vengeance »[20]. Cette interprétation rend la nourrice complice de Médée, mais le commentateur lui-même s'aperçoit qu'il s'agit d'une situation insolite. Je crois, au contraire, que la nourrice essaie ici de tromper subtilement, quoique sans succès, sa maîtresse dans l'espoir que celle-ci apaisera vraiment et définitivement sa colère[21]. Un passage du troisième livre du *De Ira* paraît le confirmer (3.13.1-2) :

> *Pugna tecum ipse: si <uis> uincere iram, non potest te illa. Incipis uincere, si absconditur, si illi exitus non datur. Signa eius obruamus et illam quantum fieri*

[20] Boyle (2014), p. 165.

[21] Michelon (2015), p. 56-57 interprète également le passage sans remettre en cause la « sincérité » de la nourrice. Selon sa lecture, le silence serait nécessaire à Médée pour pouvoir s'opposer aux aspérités du *regnum* et aurait donc une fonction politique.

> *potest occultam secretamque teneamus. Cum magna id nostra molestia fiet (cupit enim exilire et incendere oculos et mutare faciem), sed si eminere illi extra nos licuit, supra nos est. In imo pectoris secessu recondatur, feraturque, non ferat. Immo in contrarium omnia eius indicia flectamus: uultus remittatur, uox lenior sit, gradus lentior; paulatim cum exterioribus interiora formantur.*
>
> « Lutte avec toi-même ; si tu veux vaincre la colère, elle ne peut te vaincre. Tu commences à vaincre, si tu la caches, si tu ne lui permets pas de s'exhaler. Réprimons ses manifestations, tenons-la autant que possible cachée et secrète. Nous aurons quelque peine à y arriver ; car elle désire s'échapper, enflammer le regard, transformer le visage ; mais si nous la laissons se produire au dehors, elle prend le dessus. Enfouissons-la dans les replis les plus profonds du cœur ; emportons-la, qu'elle ne nous emporte pas. Au contraire prenons le contre-pied de tous les indices qui la révèlent : que le visage se détende, que la voix s'adoucisse, que la démarche se ralentisse ; peu à peu l'intérieur se modèlera sur l'extérieur » (trad. Bourgery)[22].

La nourrice continue à être témoin de la passion de Médée également après la rencontre entre sa maîtresse et Créon : elle nous décrit l'aspect défiguré du personnage (v. 380-396) en utilisant des détails de la physionomie colérique qui manifestent une correspondance étroite et surprenante avec ceux qu'on retrouve dans le *De Ira* 1.1.3-4 pour le portrait de l'*iratus*. Dans presque tous les échanges qu'elle entretient avec Médée, la nourrice revêt une fonction consolatoire[23], mais n'a pas de force suffisante pour modifier l'échelle de priorités de sa maîtresse et la ramener à la raison. Elle reste confinée à son rôle de personnage inférieur au niveau social et dramaturgique. Pendant que l'action se déroule, Médée est confrontée à des personnages qui sont soit positifs mais trop faibles (la nourrice, et, en partie, Jason), soit aussi colériques qu'elle (Créon)[24] ; elle ne trouve personne qui lui apprenne à reconsidérer son infortune sous une lumière différente, contrairement à ce qui arrive aux destinataires des *Consolationes* de Sénèque, qui peuvent compter sur les conseils d'un guide philosophique équilibré et solide.

[22] Cf. aussi *De Ira* 3.39.4 : *Quaedam* [scil. *mala*] *non nisi decepta sanantur*. La nourrice semble en être consciente, même si sa stratégie n'apporte aucun vrai résultat. Sur les v. 150-155, voir aussi la discussion de WIENER (2006), p. 38-40 avec des renvois bibliographiques, ainsi que WIENER (2014), p. 195-196.

[23] Sur la figure de la nourrice en tant qu'« activatrice » d'un « therapeutische Notprogramm » qui devrait sauvegarder sa maîtresse des éclats de l'*ira*, voir WIENER (2006), p. 38-46, 77.

[24] Sur l'échange entre Créon et Médée et le pouvoir manipulatoire de la rhétorique, voir DAMMER (2004). Créon est un véritable *inritaturus iracundiam* (cf. *supra*), mais il est aussi intimidé par la dangerosité de Médée et se révèle donc, lui aussi, comme un personnage faible dans l'économie de la tragédie (WIENER [2006], p. 41-43, 45). Sur la nature positive de certains personnages dans les tragédies de Sénèque, voir STAR (2015), p. 247.

Néanmoins, si Médée avait réussi à contrôler sa colère, une telle circonstance aurait engendré un « blocage » au niveau de l'action[25], et donc un phénomène étranger à la tragédie classique, et aussi à l'épopée, où l'action suit nécessairement le plan mental du personnage parce qu'en tant que conséquence d'une tension ou d'un conflit, elle constitue l'élément-clé de la structure tragique[26].

La Médée de Sénèque tue exactement comme celle d'Euripide, mais son action est aggravée par sa cruauté, vu qu'elle commet l'infanticide sur scène et à deux moments distincts (v. 969-974 et 1014-1020)[27]. On vient de dire qu'il est difficile pour le lecteur[28] de Sénèque de pouvoir s'identifier à ses personnages. Cependant, cela n'empêche pas qu'un processus de *catharsis* se produise aussi chez ce lecteur, même s'il n'y parvient pas selon le parcours « traditionnel » de la *catharsis* aristotélicienne. Le théâtre grec encourage le spectateur à souffrir avec le personnage victime de son *hamartia* et à évacuer les passions suscitées par le récit tragique pour arriver à la purgation finale ; il s'agit, pour ainsi dire, d'un ensemble de simulations qui lui montrent les personnages face aux malheurs, pendant qu'il éprouve pitié pour eux et peur pour lui-même tout en restant en sécurité. À l'inverse, Sénèque a renforcé, selon moi, la « barrière de sécurité » qu'il interpose entre ses personnages et ses lecteurs[29]. Il s'ensuit

[25] Un « blocco pragmatico » (PADUANO [2008], p. 197-198).

[26] Dans l'*Octavia* du Pseudo-Sénèque, le personnage féminin, une sorte d'anti-Médée, renonce à l'action (v. 100-107 et 227-252) ; voir BLÄNSDORF (1996). La philosophie stoïcienne promeut effectivement l'absence de conflit ; cf. par exemple SÉN., *De Ira* 3.5.7-8. À l'*Octavia* il faut ajouter aussi l'*Hercules Œtaeus*, qui fait du personnage d'Hercule un vrai héros stoïcien (STAR [2015], p. 255-256).

[27] Sur le sadisme de Médée dans l'exécution du deuxième meurtre, voir WIENER (2006), p. 45.

[28] J'utilise « lecteur » au lieu de « spectateur » pour le théâtre de Sénèque en privilégiant une perspective pour ainsi dire « aristotélicienne » à propos de la question de la représentabilité de ses tragédies : Aristote, dans un passage célèbre de sa *Poétique* (1453b.1-8), confirme la supériorité du *mythos* et de la composition sur la mise en scène ; il s'agit de ce qu'on pourrait nommer le pouvoir « visionnaire » qui caractérise la bonne littérature. Sur la capacité du poète à susciter des images d'une manière saisissante, cf. aussi ARIST., *Poet*. 1455a.22-34 avec HALLIWELL (2017), p. 119-122. Le débat sur le statut des tragédies de Sénèque reste encore ouvert, mais il ne concerne que marginalement le propos de cet article. Je me limiterai ici à signaler quelques travaux récents qui visent surtout à s'opposer à la vision des tragédies de Sénèque en tant que « Rezitationsdramen » (selon la définition d'Otto Zwierlein) : HEIL (2013) ; KOHN (2013) ; ZANOBI (2014). On peut d'ailleurs remarquer que la tendance à la méta-théâtralité est bien plus développée chez Sénèque que dans ses modèles : les personnages de ses pièces font souvent référence à leurs actions en tant que spectacle et appellent « spectateurs » les personnages qui y assistent. Au vers 993 de la *Médée*, le personnage principal s'adresse à Jason en le nommant *spectator* ; voir par exemple FISCHER (2008), p. 162-163.

[29] Sur le concept de simulation non-mimétique dans les tragédies de Sénèque, voir DUPONT (2000), p. 94-99.

que, dans son théâtre, la *catharsis* se réalise non pas grâce au contact avec les passions propres à la tragédie – comme cela arrive traditionnellement dans le théâtre grec –, mais grâce à l'exercice de la *ratio*, c'est-à-dire grâce à la philosophie. Le point de vue de Sénèque concernant les passions suscitées par l'art est éloquent à ce propos. Le philosophe admet que les hommes puissent être affectés par certaines représentations théâtrales ou par des lectures, ou encore par des peintures à sujet tragique (*De Ira* 2.2.3-4). Cependant, même si ces manifestations artistiques parviennent à remuer les *mentes* des hommes, ce qu'elles produisent n'est pas de l'ordre des vraies passions ; il s'agit seulement d'un prélude, de *principia proludentia adfectibus* (2.2.5), correspondant à ce que les Stoïciens grecs appellent *propatheia*, une anticipation de la passion. Ces pré-émotions peuvent se transformer en vraies passions uniquement si l'esprit y consent[30]. Le *De Ira* fournit ainsi l'instrument à travers lequel on apprend à reconnaître, à analyser et à vaincre la colère et toutes ses manifestations. Ce texte peut donc enseigner au lecteur stoïcien que l'*hamartia* est *in primis* une erreur de jugement, d'où découle toute action tragique.

Tandis qu'Aristote aborde la matière de la tragédie attique selon la perspective d'un critique « formaliste » qui analyse formes et contenus en reconnaissant une valeur thérapeutique aux passions de la pitié et de la peur[31], Sénèque se confronte aux mythes de la tragédie grecque selon une perspective moraliste, qui met au centre du débat le problème philosophique de la vertu et l'éradication de toute émotion. Les Stoïciens ont été fascinés par l'histoire de Médée (celle d'Euripide[32]) et l'ont abordée chacun à sa manière : Chrysippe l'a, selon la tradition, presque entièrement transcrite, Épictète l'a utilisée comme *exemplum* pour illustrer les erreurs de jugement. Quant à Sénèque, il en a fait un nouveau récit tragique[33] à lire en combinaison avec son *De Ira*, qui aide les lecteurs à rechercher la *catharsis* par une opération rationnelle. La stupeur (*ekplexis*)[34] et la répulsion suscitées par la monstruosité de son personnage principal ne constituent ainsi que la première étape du processus cognitif. Tout ce qui se passe dans cette tragédie viole les principes énoncés dans le traité : Médée n'a pas su prévoir ses malheurs, considère juste de se venger dans un

[30] Graver (2014).

[31] Sur le formalisme pionnier d'Aristote, voir par exemple Taxidou (2004), p. 161-162.

[32] Comme en témoigne Aristote (*Rhet.* 1400b.9-16), il existait aussi une autre version de l'histoire, dont l'auteur était Carcinus. Dans sa tragédie, Médée faisait partir les enfants et on l'accusait de les avoir tués parce qu'ils avaient disparu, mais elle se défendait en disant que, si elle avait voulu s'en prendre à quelqu'un, elle aurait tué Jason plutôt qu'eux (Lucarini [2013], p. 163-196).

[33] Fischer (2008), p. 155 constate l'absence de l'*exemplum* de Médée dans les œuvres philosophiques de Sénèque ; voir aussi Wiener (2014), p. 188. Fischer (2008), p. 155-178 aborde le problème de la présence / absence des dieux dans cette tragédie, ainsi que celui de la théodicée, qui lui est étroitement lié.

[34] Staley (2009), p. 78-83.

état de colère, a hâte de le faire (v. 54, 988), rencontre des personnages inadéquats qui enflamment encore davantage son *ira* (Créon) ou qui essaient de la convaincre au moyen de la parole (la nourrice et Jason) alors que le silence serait, dans ce cas, la meilleure stratégie à adopter (cf. *supra* et *De Ira* 3.39.2).

Sissa consacre le premier chapitre de son récent volume sur la jalousie[35] à la figure de Médée, assurément l'exemple le plus connu d'une femme jalouse dans l'Antiquité. Elle montre comment la colère de la Médée d'Euripide est une colère érotique, à savoir une véritable forme de jalousie. De toute évidence, et quelle que soit la motivation qui la suscite, la colère est une réaction non seulement justifiable, mais aussi nécessaire, comme l'explique Aristote, surtout compte tenu du fait qu'il est le propre des esclaves de ne pas réagir face à une offense subie : la colère doit donc être considérée comme un instrument légitime pour réaliser l'acte de vengeance et de réparation (cf. Arist., *Rhet.* 1378a-1379b). La conception aristotélicienne investit la colère d'une valeur éthique et sociale, qui en fait une passion noble, de haut niveau, une passion aristocratique[36], qui ne doit être ni cachée ni effacée, mais a le droit de se manifester et d'exiger justice. Dans le *De Ira* 3.3.1, Sénèque représente Aristote en tant que *defensor irae* : *calcar ait esse uirtutis, hac erepta inermem animum et ad conatus magnos pigrum inertemque fieri*. Étant donné que la pensée qui traverse le théâtre d'Euripide et celle qui informe l'œuvre d'Aristote se ressemblent, cela nous permet de lire la *Médée* grecque avec la « loupe aristotélicienne », du moins avant l'infanticide, qui constitue le vrai tournant de la tragédie, après lequel la colère du personnage protagoniste parvient inévitablement à son excès[37].

De tout autre teneur est le rapport entre stoïcisme et passions, comme on vient de le voir. La Médée de Sénèque aurait dû empêcher le surgissement de sa colère et l'ensevelir au fond de son cœur : il n'y aurait pas eu de tragédie mais, d'un point de vue stoïcien, cela aurait été le meilleur choix. Et pourtant Médée ne renonce pas à sa colère et fait en sorte qu'elle devienne bien visible, ce qui est en accord avec la nature exhibitionniste et ostentatoire de cette passion[38]. La Médée de Sénèque ne change pas son attitude, déjà bien connue, envers les malheurs qui lui arrivent (v. 394 : *irae … ueteris notas*) : c'est maintenant depuis l'arrière-plan philosophique, qui est différent et hostile aux passions, que l'on observe l'action du personnage. Pour le stoïcisme, la colère ne correspond en fait pas au courage, mais est un *taeter … et hostilis adfectus* qui

[35] Sissa (2015), p. 3-45.
[36] Sissa (2015), p. 15.
[37] Le chœur, qui a été jusqu'à présent très compatissant vis-à-vis de la souffrance de Médée, désapprouve sa décision de tuer les enfants (cf. Eur., *Med.* 811-813, 1251-1270, 1279-1292).
[38] Sissa (2015), p. 26.

pudore calcato caedibus inquinauit manus, membra liberorum dispersit, nihil uacuum reliquit a scelere (*De Ira* 3.41.3).

Même si la fureur de Médée ne s'est pas heurtée à des obstacles capables de la vaincre, les lecteurs de la tragédie peuvent toutefois apprendre une leçon, qui n'a rien à voir avec la *catharsis* émotionnelle et homéopathique d'Aristote, mais est de l'ordre de l'*intellectus*, qui permet à l'homme d'évaluer et juger correctement les événements :

> *Ne irascamur praestabimus, si omnia uitia irae nobis subinde proposuerimus et illam bene aestimauerimus. Accusanda est apud nos, damnanda; perscrutanda eius mala et in medium protrahenda sunt; ut qualis sit appareat, comparanda cum pessimis est* (*De Ira* 3.5.3).

> « Nous trouverons un moyen de ne pas nous irriter, en nous mettant de temps à autre sous les yeux tous les vices de la colère et en l'estimant à sa juste valeur. Il faut faire son procès, la condamner, enquêter sur ses méfaits, les apporter à la barre ; pour qu'elle se montre telle qu'elle est, il faut la comparer aux pires des vices » (trad. Bourgery).

Dans ce cas, la connaissance répond à une fonction similaire et permet, une fois identifiée la maladie, d'étouffer à l'avance sa virulence : *Prodest morbum suum nosse et uires eius antequam spatientur opprimere* (*De Ira* 3.10.4). À cela il faut ajouter la *cogitatio mortalitatis*, à laquelle Sénèque fait référence vers la fin de son traité (*De Ira* 3.42.1-2) : si l'homme commence à réfléchir à sa condition de mortel et à l'inutilité de la colère face à une vie de si courte durée, il peut réussir à déraciner complètement cette passion de son esprit. La *catharsis* se transforme ainsi en une *purgatio* cognitive (*purgemus … mentem*, 3.42.1), obtenue par l'observation et l'analyse rationnelle des événements, sans le concours des passions thérapeutiques d'Aristote. Le risque de se faire séduire par le vice qui triomphe dans les tragédies de Sénèque est réel, mais ses œuvres philosophiques, en tant qu'instrument d'éducation morale, sont là exactement pour contrer cette fascination, tout particulièrement le *De Ira*, où il est souligné qu'il n'y a rien de grand ou de noble dans la colère, mais seulement étroitesse, malheur et déchéance (*De Ira* 1.21.4 : *angusta, misera, depressa*).

Università degli Studi di Udine. Chiara BATTISTELLA.

BIBLIOGRAPHIE

J.-P. AYGON (2015), *Theatrical Language and Philosophical Issues in Seneca's Tragedies: Cued and Unannounced Entrances (Especially* Oedipus *81 and 784)*, in G. W. M. HARRISON (ed.), *Brill's Companion to Roman Tragedy*, Leiden / Boston, p. 260-282.

R. BARTHES (1970), *L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire*, in *Communications* 16 (*Recherches rhétoriques*), p. 172-223.

J. Blänsdorf (1996), *Stoici a teatro. La Medea di Seneca nell'ambito della teoria della tragedia*, in *RIL* 130, p. 217-236.

A. Bourgery (1922), *Sénèque. Dialogues. Tome I.* De ira, Paris.

A. J. Boyle (2014), *Seneca*: Medea, Oxford.

R. Dammer (2004), *Medea Oratrix (Sen.* Med. *179-200)*, in *Hermes* 132, p. 309-325.

J. M. Dillon (1997), *Medea among the Philosophers*, in J. J. Clauss / S. I. Johnston (ed.), *Medea*, Princeton, p. 211-218.

J. Dingel (1974), *Seneca und die Dichtung*, Heidelberg.

M. Dinter (2014), Sententiae *in Seneca*, in J. Wildberger / M. L. Colish (ed.), *Seneca Philosophus*, Berlin / Boston, p. 319-341.

J. Dryden (1784), *Poetical Works*, I, London.

F. Dupont (2000), *Médée de Sénèque ou Comment sortir de l'humanité*, Paris.

U. Eco (2014), *Attualità della* Poetica *e della* Retorica, in U. Eco / R. Fedriga (ed.), *La filosofia e le sue storie. L'Antichità e il Medioevo*, Roma / Bari, p. 164-168.

S. E. Fischer (2008), *Seneca als Theologe. Studien zum Verhältnis von Philosophie und Tragödiendichtung*, Berlin.

M. R. Graver (2014), *Action and Emotion*, in G. Damschen / A. Heil (ed.), *Brill's Companion to Seneca Philosopher and Dramatist*, Leiden / Boston, p. 257-275.

G. Guastella (2001), Virgo, Coniunx, Mater*: The Wrath of Seneca's Medea*, in *ClAnt* 20, p. 197-219.

S. Halliwell (1987), *The Poetics of Aristotle*, London.

— (2017), *The Poetics of Emotional Expressions: Some Problems of Ancient Theory*, in D. Cairns / D. Nelis (ed.), *Emotions in the Classical World: Methods, Approaches, and Directions*, Stuttgart, p. 105-123.

A. Heil (2013), *Die dramatische Zeit in Senecas Tragödien*, Leiden / Boston.

J. Herington (1966), *Senecan Tragedy*, in *Arion* 5, p. 422-471.

L. Herrmann (1971), *Sénèque. Tragédies*, Paris.

T. D. Kohn (2013), *The Dramaturgy of Senecan Tragedy*, Ann Arbor.

D. Konstan (2015), *Senecan Emotions*, in S. Bartsch / A. Schiesaro (ed.), *The Cambridge Companion to Seneca*, Cambridge, p. 174-184.

E. Lefèvre (2015), *Die Transformation der griechischen durch die römische Tragödie am Beispiel von Senecas* Medea, in E. Lefèvre, *Studien zur Originalität der römischen Tragödie. Kleine Schriften*, Berlin / München / Boston, p. 442-458.

C. M. Lucarini (2013), *Il monologo di Medea (Eurip.* Med., *1056-1080) e le altre* Medee *dell'antichità (con un'appendice su Carcino)*, in *ASNSP* 5, p. 163-196.

B. Marti (1945), *Seneca's Tragedy: A New Interpretation*, in *TAPhA* 76, p. 216-245.

W. Marx (2012), *Le tombeau d'Œdipe. Pour une tragédie sans tragique*, Paris.

D. Mastronarde (1970), *The Drama in the Word*, in *TAPhA* 101, p. 291-315.

F. Michelon (2015), *La scena dell'inganno. Finzioni tragiche nel teatro di Seneca*, Turnhout.

M. Monteleone (2014), De Ira, in G. Damschen / A. Heil (ed.), *Brill's Companion to Seneca Philosopher and Dramatist*, Leiden / Boston, p. 127-134.

G. PADUANO (2008), *La nascita dell'eroe. Achille, Odisseo, Enea: le origini della cultura occidentale*, Torino.
C. RICCI (2013), *Lucio Anneo Seneca, L'ira. Introduzione, traduzione e note*, Milano (1998[1]).
G. SCAFOGLIO (2010), *Le* sententiae *nella tragedia romana*, in *Philologia Antiqua* 3, p. 161-180.
A. SCHIESARO (2003), *The Passions in Play: Thyestes and the Dynamics of Senecan Drama*, Cambridge.
G. SISSA (2015), *La gelosia. Una passione inconfessabile*, Roma / Bari (éd. française : *La jalousie. Une passion inavouable*, Paris 2015).
G. STALEY (2009), *Seneca and the Idea of Tragedy*, Oxford.
C. STAR (2015), *Roman Tragedy and Philosophy,* in G. W. M. HARRISON (ed.), *Brill's Companion to Roman Tragedy*, Leiden / Boston, p. 238-259.
R. TARRANT (1978), *Senecan Drama and Its Antecedents*, in *HSPh* 82, p. 213-263.
O. TAXIDOU (2004), *Tragedy, Modernity and Mourning*, Edinburgh.
A. P. THUROT (1838), *Discours philosophiques d'Épictète recueillis par Arrien et traduits du grec en français*, Paris.
C. TRINACTY (2015), *Senecan Tragedy*, in S. BARTSCH / A. SCHIESARO (ed.), *The Cambridge Companion to Seneca*, Cambridge, p. 29-40.
M. VON ALBRECHT (2012[3]), *Geschichte der römischen Literatur*, Band 2, Berlin / Boston.
C. WIENER (2006), *Stoische Doktrin in römischer Belletristik. Das Problem von Entscheidungsfreiheit und Determinismus in Senecas Tragödien und Lucans* Pharsalia, München / Leipzig.
— (2014), *Stoic Tragedy: A Contradiction in Terms?*, in M. GARANI / D. KONSTAN (ed.), *The Philosophizing Muse: The Influence of Greek Philosophy on Roman Poetry*, Cambridge, p. 187-217.
A. ZANOBI (2014), *Seneca's Tragedies and the Aesthetics of Pantomime*, New York.
C. ZEVORT (1847), *Diogène de Laërte. Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité suivies de la vie de Plotin par Porphyre. Traduction nouvelle*, Paris.
O. ZWIERLEIN (1966), *Die Rezitationsdramen Senecas*, Meisenheim am Glan.

Cold Comfort: Speeches to and from the Prematurely Deceased in Early Roman Verse-Epitaphs[1]

An especially compelling feature of many Roman epitaphs is their use of what Conso calls 'oralité fictive', that is, when the epitaph depicts an imagined speech-act.[2] Any inscription must co-opt the voice of the reader (using the word 'voice' advisedly: this paper follows Busch and Carroll in believing that Roman epitaphs were designed to be read aloud[3]) in order to fulfill its communicative task,[4] but in epitaphs including fictive orality, the reader's voice is co-opted not

[1] The author would like to thank Alice Brigance, David Mankin, and Éric Rebillard for their support and suggestions, as well as the two anonymous reviews for invaluable criticism and references.

[2] The inclusion of such imagined speech-acts, together with certain other evidence, suggests that Roman gravestones were not simply memory markers (as gravestones are often used today), but rather metonymic markers: the stone itself would serve as a place-holder for its deceased subject, a physical presence in the land of the living, and an accompanying inscription could encourage and enact continuing engagement between the deceased and the living. For similar suggestions about ancient Greek epitaphs, see Sourvinou-Inwood (1995), p. 140ff.

[3] For a thorough and nuanced look at the question of Roman reading habits, see Busch (2002): he concludes that out-loud reading was the default (while acknowledging the need for a differentiated view rather than a dichotomy between the two main positions) but furthermore that epitaphs specifically expect / require to be read aloud. He gives two examples that refer explicitly to the use of the voice in reading epitaphs (and to the text co-opting the voice of the reader): the inscription *CLE* 1278.5-6 (Lyon), *quodque meam retinet uocem data littera saxo* / *uo*[*ce*] *tua uiuet, quisque lege*[*s titu*]*los*; and the epitaph at the end of Possidius' life of Augustus (Poss., *uit. Aug*. 31.8 = *AL* 721), *uiuere post obitum uatem uis nosse, uiator? / quod legis ecce loquor: uox tua nempe mea est*. Carroll (2007) also concludes that inscriptions were intended to be read aloud, and that the voice of the reader becomes the voice of the inscription (p. 54): "But more important is the idea that the reader's vocalisation of the words is not just for himself, but that this (temporarily) returns the power of speech to the deceased." She quotes one other inscription as evidence for out-loud reading of epitaphs, *AÉ* 1989.247, a third-century (CE) epitaph from Sulmo that wishes good fortune for anyone who reads it, or (important here) hears someone else reading it: *quicumque legerit aut lege*[*ntem*] *ausculta*(*ue*)*rit alleuet illos for*[*tuna*] *superior*.

[4] The suggestions in this paper owe much to the work of Svenbro on the reading-act in ancient Greece; see, e.g., Svenbro (1993), p. 46: "For the text to achieve complete fulfillment, the reader must lend his voice to the writing (or, in the last analysis, the writer). At the moment of reading, the reading voice does not belong to the reader …

Latomus 77, 2018, p. 74-98 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284723

simply to speak an impersonal third-person narrative about the deceased, but for a more dramatic purpose: to address the deceased subject, for example, or to allow the deceased subject to address a living audience. As such, many of these inscriptions depict continued engagement between the dead and the living, and thereby offer tantalizing evidence as to how the Romans – a people who indisputably revered their *maiores* – viewed the potential for a continuing relationship between the dead and the living.

In her 1996 study of Roman epitaphs, Conso establishes several different categories of fictive orality.[5] Her outline provides a valuable framework,[6] but one can and should go further: investigation of how well represented each category is, and furthermore in what situations each kind of fictive orality tends to appear, can illuminate how the Romans envisioned the device of fictive orality – and these inscriptions more generally – as working for them when faced with their own death or that of others. Certain questions arise as one explores the device of fictive orality in this context: In response to what circumstances does the commissioner[7] of an inscription choose to use fictive orality at all, and more specifically, a particular kind of fictive orality? What are the intended effects of such fictive orality, for the deceased subject and/or for the commissioner of

If he lends his voice to these mute signs, the text appropriates it: his voice becomes the voice of the written text." Cf. also, with reference to the Roman reading-act (of epitaphs in particular) VALETTE-CAGNAC (1997), p. 97.

5 CONSO (1996). In the category designated 'minimale' or 'intermédiaire' fictive orality (II.2 in the outline) Conso includes epitaphs in which the dead speak but to no one in particular (II.2.1) and those that address an interlocutor but without any identified speaker (II.2.2). In the category of 'full' fictive orality ('pleinement constituée') there are those cases including both a designated speaker and a clear addressee (II.3.1), i.e. those spoken *to* the dead that also include first-person references and those spoken *by* the dead to a particular individual; there is a second sub-category (II.3.2) for those in which the deceased subject or the stone as 'I' speaks to the passer-by as 'you.' Finally, there is a category for those epitaphs in which fictive orality is limited to the beginning or end of the poem (II.4).

6 See also SOCAS (2002). Socas offers his own set of categories based on the interlocutors in the epitaphs of the *CLE* and does his best to sort the poems of the *CLE* into his categories.

7 That is, the dedicator: the person financially responsible for the erection of the monument and therefore in some cases responsible for the aesthetic choices involved therein. Inscriptions could be commissioned by the deceased him- or herself or by others, most often family members; see CARROLL (2006), p. 180-181. For the various means by which such a commissioner might go about creating or having created a poetic text, see CARROLL (2007), p. 47. Among the possibilities Carroll suggests are that the commissioner himself might compose the poem, on his own or from pieces of poetry he knew, or in imitation of other epitaphs he had seen, or that the skilled stone-mason could contribute verses, composed himself or from a collection of verses for that purpose. Yet another scenario seems just as likely: that there was a group of second-class poets available for hire for such a task, writing according to the instructions of the commissioner who had hired them.

the inscription? How does the *topos* of imagined speech affect the choosing of content for the epitaph, and as a result, the depiction of the deceased created by a reading of it?[8] And, perhaps most compelling of all, to what extent do those poems that include imagined interaction between the living and the dead suggest a belief in some sort of genuine communication or engagement across that divide? These questions are many and complex, and one could not hope to answer them all comprehensively and conclusively. But searching for patterns within the evidence and then considering those patterns may offer various starting points, potentially profitable avenues of investigation.

A study of fictive orality in those epitaphs of the *CLE* generally agreed to date to the Republic[9] reveals that two categories of fictive orality are especially rare: in a corpus of forty-nine inscriptions,[10] only two are addressed to the deceased, and only two feature a speech by the deceased to specific still-living individuals (as opposed to the generic passer-by).[11] And in fact, these four poems share a common characteristic: each was written for a subject who died prematurely.[12] The extant evidence suggests, then, that in the Republican period

[8] That a reading of a given inscription would in some way create a depiction of the deceased is a given, but here it seems more specifically that in keeping with the idea of gravestone and inscription as metonymic marker – a physical presence in the land of the living for the deceased – each reading of an inscription would 'call up,' as it were, a portrait of the deceased – a reification of the qualities, circumstances, and relationships described by the inscription, activated by the reading of a passer-by. See DAY (2010), p. 16 on archaic Greek inscriptions, quoted more fully in n. 19 below: "As in poetic performance or religious ritual, that which was (re)presented was (re)enacted." CUMONT (1922), p. 20 writes, in discussing the degree of immortality a funeral cult could confer, "In some way, [the deceased] rose from the grave in the image made of him by the successors of those who had known him."

[9] Many earlier studies of Roman epitaphs have been undermined by their attempts to address too large a corpus – the thousands of epitaphs in the *CLE* or even the tens of thousands of prose epitaphs. Conclusions based on so large a corpus (and a corpus so diverse in time and place of composition) must be suspect: no scholar can hope to have examined all the evidence. Hence the decision to focus on a smaller corpus limited by time and metricity (for a full list, see n. 10 below): interpretive pressure on a small, defined sample will produce more reliable results, and suggest avenues for focused study of other discrete parts of the larger corpus.

[10] The corpus was assembled for the author's doctoral dissertation and included the following poems: *CIL* I^2 7, 9, 10, 11, 15, 708, 1202, 1209, 1210, 1211, 1212, 1213, 1214, 1215, 1216, 1217, 1218, 1219, 1221, 1222, 1223, 1259, 1270, 1283, 1319, 1325, 1347, 1406, 1547, 1570, 1603, 1702, 1732, 1761, 1798, 1822, 1836, 1837, 1861, 1924, 1930, 2138, 2139, 2161, 2273, 2274, 3449d, *CIL* VI 14211, and *CIL* X 2971.

[11] Of the other forty-five poems in the corpus, fifteen show no fictive orality, twenty-three show (according to Conso's scheme) minimal / intermediate fictive orality (thirteen with an addressee but no speaker, ten spoken by the deceased but with no addressee), and seven show full fictive orality (the deceased subject as speaker, with the passer-by/reader as addressee).

[12] Two of the four note specifically the age of the deceased (*CIL* I^2 1215 and 1603, the subjects of which were each twenty years old) and two (*CIL* I^2 10 and 1223b) contain

these two categories of fictive orality were licensed specifically by premature death. Although much work has been done on the cultural and literary phenomenon of the ancient reaction to premature death,[13] the author has not found any previous acknowledgment or discussion of this trend, i.e. the connection between certain kinds of fictive orality and premature death.

And so this paper will examine the two extant cases of each of these two rare categories of fictive orality, guided by the questions raised above and furthermore the question of why these two kinds of fictive orality appear only in connection with premature death. As circumstances have led to the preservation of only two of each kind of poem, it seems worthwhile to look closely at both cases of each kind; the two members of each pair share enough to suggest a paradigm for the use of the kind of fictive orality in which they engage while also offering, within that paradigm, some variation of circumstance and motivation.

1. *Epitaphs addressed to the deceased subject*[14]

In each of the first two epitaphs to be considered, the fictive orality allows (indeed, forces) the reader himself to address the deceased subject as his voice

diction and content indicating that their subjects died prematurely. For a discussion of what the Romans considered a 'premature' death, see SIGISMUND NIELSEN (1997), p. 198-202; among her evidence she cites Seneca as saying that a death was always premature if it occurred before the death of one's parents (*Cons. ad. Marc.* 17.7). Indeed, parents play an important role in three of the four inscriptions discussed here, supporting the conclusion that the status of the parents was an important factor in whether the death was considered premature.

[13] For the Greek preoccupation with and attitude towards those who died too young (ἄωροι), see GRIESSMAIR (1966), VÉRILHAC (1978), p. 7-11, and GARLAND (1985), p. 77-78. LATTIMORE (1962) devotes several pages (p. 184-199) to descriptions of and reactions to untimely death in Greek and Latin epitaphs, and LIER (1903) addresses many of the related *topoi* found in Latin inscriptions in particular (p. 453-477); for a discussion of premature death in the context of Roman religion(s), see CUMONT (1949), p. 303-342. On the much-debated question of whether, or how much, parents in antiquity might have grieved at the loss of a child, see HOPKINS (1983), p. 222-226 and GOLDEN (1988); for a broader discussion of Roman attitudes towards children, see DIXON (1992), p. 98-132. For a summary of the valuation of children as reflected by the evidence of epitaphs, see SHAW (1991), p. 79-80.

[14] Both of these poems belong to Conso's category II.2.2, poems in which there is a designated interlocutor (here the deceased, addressed with second-person verbs and pronouns) but no specified speaker (neither poem includes first-person pronouns or verbs, or any explicit indication of who is envisioned as speaking the text). In Socas' system of classification, they are type 1d, 'Voz → Muerto.' The convention of addressing the deceased in epitaphs has received relatively little scholarly attention: TOLMAN (1909), p. 3 is the only one of the classifiers of sepulchral *topoi* to mention it, and he does so only briefly; he cites sixty examples in the *CLE*. No discussion of the convention as such appears in LIER (1903) or LATTIMORE (1962); studies of Roman epitaphs in general also

is co-opted by the inscription.[15] The first poem, *CIL* I² 1603, is for a man named Gnaeus Taracius who, the non-metrical superscript informs the reader,[16] died at the age of twenty:

Cn. Taracius Cn. f. uixit a. XX, ossa eius hic sita sunt.
Eheu heu Taracei, ut acerbo es deditus fato. |
non aeuo exsacto uitai es traditus morti,
sed cum te decuit florere aetate | *iuenta,*
interieisti et liquisti in maeroribus matrem.[17]

"Gnaeus Taracius, son of Gnaeus, lived twenty years. His bones are placed here. Alas, Taracius, how harsh a fate have you suffered. With the period of your life not yet run out, you were handed over to death, but when it was proper that you bloom with the age of youth, you died and you left your mother in sorrow."[18]

fail to address the convention specifically, see GALLETIER (1922), PURDIE (1935), WOLFF (2002). The formula *sit tibi terra leuis*, so common in later inscriptions, is itself an address to the deceased, but considerations of the formula – e.g. LATTIMORE (1962), p. 65-73 and VALETTE-CAGNAC (1997), p. 99 – do not tend to address in what capacity the deceased is imagined as hearing them. One potentially profitable avenue of study would be to examine contemporary literary (i.e., non-inscribed, non-epitaphic) examples of apostrophe to the dead; the author has found no studies on this topic specifically. SOCAS (2002) offers a typological exploration of Martial's literary epitaphs – considering whether they fit into the set of categories he has established for the poems of the *CLE* – but it is specifically examples of non-sepulchral / non-epitaphic apostrophe to the dead, e.g. CATUL. 68 or Aeneas' speech to Caieta at VERG., *Aen.* 7.1, meant here.

[15] It is important to remember as one refers to the passer-by or reader that Roman gravestones were readily visible, often placed along the main roads outside of Rome and elsewhere; a traveler might read them to enliven his journey. Cf. CIC., *Tusc.* 2.13: *an tu egressus porta Capena cum Calatini Scipionum Seruiliorum Metellorum sepulchra uides, miseros putas illos?*

[16] Even the non-metrical superscript hints at the stone's function as metonymic marker, via the locative statement with deictic adverb *hīc*. It has been suggested by scholars of Greek epitaphs that a basic function of such deixis in that genre was to confirm verbally the physical location of the monument as a metonymic marker for the deceased: the inscribing, and subsequent reading, of a locative statement establishes and continually reifies the fact that the subject, though deceased, has a physically located presence among the living. See SOURVINOU-INWOOD (1995), p. 140ff. and BRUSS (2005), p. 11-12.

[17] *CLE* 362: the inscription, carved on a marble tablet and accompanied by a bust of a young boy, was found at Capua and is now kept in the garden of an amphitheater there, cf. *CIL ad loc.*; SOLIN (2007), p. 204. The poem is generally dated to the first half of the first century BCE, thus BÜCHELER *CLE ad loc.*, WARMINGTON (1940) *ad loc.*, COLAFRANCESCO / MASSARO (1986) *ad loc.*, and SOLIN (2007), p. 205. For a summary of the evidence, see KRUSCHWITZ (2003), p. 67-68 who concludes that a date in the nineties or eighties BCE is most likely. As such the poem is among the earliest examples of epigraphic *carmina* entirely in hexameters, see KRUSCHWITZ (2003), p. 67. For a detailed discussion of the metrical features; see KRUSCHWITZ (2003), p. 68-69.

[18] Translations are the author's unless otherwise specified.

The *carmen* opens with the dramatic exclamation *eheu heu*. Here already at the very beginning of the inscription the voice of the reader is put to dramatic use: the text causes him, as he reads it aloud, to engage in mourning for the deceased. The inclusion of such exclamations reaffirms the conclusion that the epitaphs were intended and expected to be read aloud, and highlights the performative nature of these texts.[19]

With the third word, the vocative *Taracei*, the reader would realize that he is addressing the deceased. The question of to what extent the spirit or some other aspect of the deceased was believed to remain at the gravesite is a fraught one, a full exploration of which is outside the scope of this paper;[20] as noted above, however, the content of this epitaph (and the next to be discussed) can suggest to what extent each of them was intended as a genuine communication to the deceased. For now it will be sufficient to note that a desire to engage with the deceased – fictively or otherwise – is focalized here, activated by a reading of the inscription in the physical space of the monument-as-metonymic-marker.[21]

The reader would then go on to assert to Taracius that the fate he has suffered is a harsh one (*acerbo*[22] *fato*); with each reading of this line, the passer-by would reiterate the unfairness of Taracius' early death. This information would

[19] Cf. DAY (2010), p. 16 on the representation and reenactment of the dedication process via archaic Greek inscriptions: "From the perspective of effects and reception, then, a dedication inscribed with an epigram could memorialize the act of dedicating by generating its perpetual reperformance. As in poetic performance or religious ritual, that which was (re)presented was (re)enacted."

[20] For a recent discussion of the various Roman conceptions of the afterlife, see KING (1998), p. 115-166; he discusses the three categories of afterlife suggested by CUMONT (1922), p. 44-99, cf. also CUMONT (1949), p. 13-54: afterlife in an underworld, in the sky, or at/in the tomb. Discussing the last, King concludes (p. 155) that "the tomb was a point of access to the world of the dead, rather than the location of that world, just as a temple could be a point of access to the power of a god like Jupiter."

[21] As mentioned above (see n. 17), a bust of Taracius accompanied this inscription, strengthening the identification of the monument with the deceased as well as the impression that the reader was, in this case, addressing the deceased himself. This is the only case of extant portraiture among the four inscriptions discussed in this paper (there is no record of a portrait being attached to the Scipio epitaph *CIL* I² 10; both *CIL* I² 1215 and 1223b are lost, and in neither case do the manuscripts mention portraiture). It would of course be preferable to engage with these inscriptions in their original locations with any original artwork present; unfortunately in many cases our lack of knowledge makes such a thing impossible. A study of portraiture accompanying inscriptions that engage in fictive orality could prove interesting.

[22] The adjective *acerbus* is frequently used in the context of premature death (cf., for another example from this period, *CIL* I² 1924); for a detailed listing of the adjective's uses in the *CLE*, see the appendix of ZARKER (1961). Indeed, it can be considered a gloss of the Greek ἄωρος: ELLIS (1889) commenting on the phrase *acerba cinis* at CATUL. 68.90 notes that Cicero translates Euripides' θανάτους ἀώρους (*Theseus* fr. 392 Nauck) as *mortem acerbam*. For further examples in this context, see *TLL* s.v. *acerbus* 1.0.368.17.

hardly be news to the formal addressee of the line, Taracius himself; this piece of content, then, is not necessarily in accordance with the mode of fictive orality chosen to express it. Nor does the content of the next two lines seem to be information necessary to the deceased himself, being another periphrastic description of his death (with language and imagery fairly common in this context[23]); the description ends with the rather bald *interieisti* beginning the fourth verse.

Filling out that final verse is a statement that suggests an identity for the (otherwise unidentified) commissioner of the monument: the poem – and thereby the reader – charges Taracius with having left his mother in sorrow, *liquisti in maeroribus matrem*. Whether this clause is simply a statement of fact or a reproach must be left open to interpretation; the latter view seems more likely, as anger felt by those left behind is a common emotion at the loss of a loved one, and a mother left behind might well want the opportunity to reproach her departed child.[24] Here, then, at the end of the poem, there is an element of content that seems appropriate to an address to the deceased, if one takes it as expressing a reproach from, or on behalf of, the bereft mother to her departed son.

The depiction of the deceased that would be called up by a reading of this inscription is devoid of detail: the only characteristic mentioned is his youth, described in fairly conventional language. Furthermore, the only personal connection illustrated by the *carmen* is depicted as severed: his connection to his mother, broken by his death. The scene recreated upon each reading, then, is one primarily of loss: a commemoration of his youth at the time of his death, the unfairness of his early demise, and his mother left in mourning. Such scenes are common in cases of premature death: the image or tableau in these cases is often more about the loss of the deceased, and the resulting suffering of mourners, than about the deceased subject.[25]

The effect of the fictive orality – the fact that the text is addressed to the deceased – on the graveside scene activated by each reading is difficult to determine: would the figure of the deceased called up by the reading then be

[23] The periphrasis of being "given to death" with *do, dare* or a compound thereof appears nowhere else among the Republican epitaphs but several times elsewhere in the *CLE*, e.g. 419 *tradita morti,* 471 *reddita morti*, and 555 *morti dari*; cf. also Enn., *scaen.* 334 and Hor., *Sat.* 2.3.197. The image of blooming youth is also frequent, including in the context of premature death, see Lattimore (1962), p. 195-197: Lattimore mentions the verb *florere* as common in Latin epitaphs; see also Kruschwitz (2003), p. 70 and Morelli (2000), p. 70-71.

[24] Laes (2011), p. 321-322 offers several examples (albeit later than our corpus) of epitaphs in which parents left behind reproach their deceased son or daughter.

[25] For other examples in the corpus see, e.g., *CIL* I^2 1798, 1924, and 2139. In writing about epitaphs for children, Laes (2011), p. 321 uses the evocative phrase, "a petrified utterance of grief and mourning."

envisioned as listening? Yet the depiction of his death as the poem proceeds requires him to vanish from the scene, leaving his mother alone in mourning, and as such he would not be present to hear the one part of the epitaph that does seem addressed to him in particular: the reproach of having left his mother behind. There is some conflict here between the scene created by the content and the mode of fictive orality in which it is delivered.

Indeed it seems in this first poem that the content is not, for the most part, especially fitted to the mode of fictive orality chosen (except, perhaps, the final assertion of the mother's abandonment); the content of all but the last line would work just as well in a third-person epitaph. The mode of fictive orality here, then, is its own *topos*, seemingly divorced from the content of the epitaph; moreover, the commissioner and/or author do not seem to have chosen this mode of fictive orality out of any real desire to communicate information to the deceased. Only the final line of text seems to indicate a hope for real engagement with the deceased.

In the next poem of this type, the Scipio epitaph *CIL* I² 10, it is again the case that, despite the poem's ostensibly being addressed to the deceased, much of the content seems directed elsewhere. The poem's overall tone, however, is markedly different:

> *quei apice*(*m*) *insigne Dial*[*is fl*]*aminis gesistei,* | *mors perfec*[*it*] *tua ut essent omnia* | *breuia, honos fama uirtusque,* | *gloria atque ingenium, quibus sei* | *in longa licu*[*i*]*set tibe utier uita,* | *facile facteis superases gloriam* | *maiorum. qua re lubens te in gremiu*(*m*), | *Scipio, recip*[*i*]*t terra, Publi,* | *prognatum Publio, Corneli.*[26]
>
> "You who wore the cap, the mark of the flamen Dialis, death caused everything that belonged to you, your honour, reputation, courage, glory and talents, to be short-lived. If you had been allowed to enjoy these in a long life, you would easily have outshone the glory of your ancestors. Therefore, Publius Cornelius Scipio, son of Publius, the earth gladly receives you into her bosom." (trans. Courtney)

A reader's[27] awareness that he is addressing the deceased would come slightly later here than in the previous poem: only upon reading the final word of the

[26] *CLE* 8: the metrical epitaphs of the Scipios adorned sarcophagi in a subterranean vault on the Via Appia outside of the Porta Capena. For discussions of the tomb as a whole, see Coarelli (1972), p. 48-51, Courtney (1995), Flower (1996), and Fassbender (2007). This inscription is carved into the peperino sarcophagus (in two panels, with damage to the right side of the left panel), and is now in the Vatican museum. The inscription is written in Saturnians; for notes on the meter, see Kruschwitz (2002), p. 87; cf., for a different approach, Mercado (2012), p. 155-156. It is generally dated to 170-160 BCE based on the sarcophagus type and material, cf. Coarelli (1973), p. 48-49, as well as the paleography and orthography, cf. Kruschwitz (2002), p. 71; Keuleers (2003) *ad loc.*

[27] In considering the question of audience, one must note that this poem had a different (intended and actual) readership than the poem for Taracius discussed above:

first line, the second-person verb *gesistei*, would he realize that he is speaking to the deceased young man. Nor is the deceased addressed by name or identified in the first line, as was the case in the Taracius epitaph; the reader will have a long wait to find out whom he is addressing, as the name of the deceased is delayed until the final line.[28]

As the reader speaks the first verse (which, n.b., Bücheler and others have suggested may be a later addition[29]), he refers first of all to the deceased's role as *flamen Dialis*. It is wearing the cap of that priesthood, then, that the image of the deceased manifests itself, present to hear the words spoken to him, in the portrait created by the inscription.

The menacing figure of death intrudes into the scene at the opening of the second verse, as the reader declares that *mors* caused "everything of yours" to be short-lived, and the third verse provides a list of those truncated elements, *honos fama uirtusque*, *gloria atque ingenium*.[30] Even as the epitaph acknowledges the

located in the private tomb of the Scipios, this epitaph was not visible from the road, and scholars agree that only family members entered the tomb, see FLOWER (1996), p. 160; see also ECK (1984), p. 133 n. 34. There is still a clear expectation that the epitaph will be read, but specifically by members of the family.

[28] Whereas Taracius, the subject of the previous poem, is known to modern readers only from his epitaph, the prominence of the Scipio family has led scholars to speculate as to which Publius Scipio is addressed here. One likely candidate is P. Cornelius Scipio, aug. 180 BCE, the son of Africanus, cf. MÜNZER (1900), col. 1437-1438. The identification is far from certain, however; see COURTNEY (1995), p. 226 and MOIR (1986), p. 264-265 for a summary of other possibilities.

[29] The line begins farther to the left than the others, and is written with smaller letters; furthermore, the other Scipionic *elogia* in Saturnians contain only six lines, whereas this one shows seven; and finally, the first inscription-line corresponds to its Saturnian verse, while the following verses are written continuously, not corresponding to lines on the stone, see *CLE ad loc.*; cf. FLOWER (1996), p. 167, COURTNEY (1995), p. 226, and COARELLI (1972), p. 44. The assertion is that a descendant (possibly Scipio Aemilianus) added the line describing the flaminate, perhaps at the time of the expansion of the tomb c.130 BCE, in order to grant the deceased the status of an office-holder. Not all scholars find the arguments listed above convincing, however: Courtney reports Bücheler's assertion without taking a position; KRUSCHWITZ (2002), p. 262 notes that the first line and the following six appear to have been cut by the same stone-cutter and that beginning the first line of an inscription to the left of the rest can be considered standard epigraphic practice. Finally, MERCADO (2012), p. 155-156 takes all seven lines as original, noting in his metrical analysis that the complex metrical patterning helps explain the use of seven verses rather than six.

[30] The list of qualities made too brief by death here falls into two parts, with each element of the latter part summarizing / paralleling elements of the previous one: *gloria* recalls *honos and fama*, and *ingenium* recalls *uirtus*; see FLOWER (1996), p. 167-168 and KRUSCHWITZ (2002), p. 79-82. TATUM (1988), p. 254-255 offers a further suggestion about *ingenium* relevant here: he notes that of the sixteen uses of the word in *CIL* VI, ten are for immature subjects, suggesting that its use here is part of a larger pattern whereby *ingenium*, with its broad semantic range, could be applied to a subject who died too young to have earned more specific praises.

loss of these qualities, by causing the reader to mention them it asserts and reifies their previous existence, brief though it was, and adds these characteristics to the figure of the deceased in the portrait being created by a reading of the inscription. The inscription (and, through it, the reader) goes on to assert that had it been permitted for the deceased to take advantage of these qualities over the course of a long life, he would easily have surpassed the *gloria* of his ancestors. True or not, this assertion serves as a consolatory device: it superimposes, as it were, a theoretical, contrary-to-fact depiction over the previous one based on reality, a depiction in which the deceased carries out a full life and fulfills the expectations of the family. The ancestors, as the possessors of the *gloria* for which the deceased was expected to strive, are the first figures other than the deceased to be introduced into the tableau around the portrait; this deceased young man is, like Taracius in the previous poem, fairly isolated in his graveside depiction, but he does eventually receive the company of his *maiores* in the portrait created by the inscription.

The final image is also consolatory: the reader, speaking the words of the inscription, assures P. Scipio that as such (i.e. because of his potential, thwarted though it was) the earth receives him gladly into her bosom.[31] The name of the deceased (with the cognomen given first – he is identified first as a Scipio, and only then as Publius Cornelius) and the metrical filiation[32] are interspersed with this assertion in the last verse, making for halting progress for the reader through this emotional claim. Only at the end of the poem, then, is the figure in the portrait identified (via his name) and established within the familial tradition (via his filiation), just as the speaker assures him that he has been judged worthy of honor despite his early demise.

In each of these two epitaphs, then – the only Republican epitaphs in the *CLE* that are addressed to the deceased, both written for prematurely deceased subjects – this manifestation of fictive orality does not, for the most part, indicate a real expectation of or desire for communication with the deceased; most of the content of each epitaph is not specifically tailored to a speech to the deceased. Each poem includes a notation of the deceased's death and an

[31] A formulation well paralleled in Greek epitaph; cf. γαῖα κόλποις ἐδέξατο; see also Cic., *Leg.* 2.63: *ut sinus et gremium quasi matris mortuo tribueretur*. It is also widely noted in connection with this phrase that the Scipios followed the old-fashioned practice of inhumation. Such was indeed the case, but in fact references to returning the body to the earth also occur in cases of cremation, see, for a Republican example, *CIL* I² 1218.

[32] A subject's filiation (a marker of free birth – in its standard form, an abbreviation of the father's praenomen, understood to be in the genitive, followed by the abbreviation *f.* for *filius*) is often included in a non-metrical super- or subscript, as in the Taracius epitaph above. Here, however, and in two of the other four extant Scipionic *elogia*, the filiation is incorporated into the metrical portion of the inscription; only one of forty-four other poems in the Republican corpus shows a metrically incorporated filiation (*CIL* I² 1215, discussed below). The frequent inclusion of metrical filiations among the Scipionic *elogia* could reflect a heightened focus on family continuity.

assertion of the unfairness of that death – information that could just as well be presented in the third person. For the most part, then, the *topos* of addressing the deceased is a separate element, divorced from the content: it fulfills the function, within the idea of monument-as-metonymic-marker, of allowing continued engagement with the deceased, but that engagement is in fact only nominal. In each case the elements of content that the commissioner might in fact have wished to communicate to the deceased (as opposed to the rather more generic information that fills out most of each poem) are limited to the closing of each inscription, with these two final elements having very different effects for their respective poems: in the case of Taracius, a reproach for having left his mother behind, and for P. Scipio, a reassurance that the earth welcomes him gladly into her bosom.

What of the two larger questions, then? What evidence, if any, do these poems offer for a belief in the immortality of the deceased, or at least in his ability to hear words spoken to him at his gravesite? And why might this form of fictive orality be limited to cases of premature death? In response to the former, it seems clear that these two poems, though they are addressed to the deceased, do not necessarily comprise evidence of a real belief in the afterlife – in neither case does the bulk of the content seem to be information that the commissioner would have needed or wanted to pass on to the deceased. Like all epitaphs, these poems are intended for public consumption: despite being addressed to the deceased, they contain information for the reader / passer-by. Culler refers (in discussing lyric poetry) to speech to an absent addressee as 'triangulated' address; he considers it a rhetorical strategy, a way of winking at the reader as the poem provides information ostensibly directed to the absent addressee while actually communicating it to a wider audience of readers in general.[33] So indeed here, in cases of speech to the deceased: the commissioner can communicate the pertinent details about the deceased while also apostrophizing him or her.

To apostrophize is, to some extent, to will one's addressee into existence, to assume the addressee's ability to hear or respond.[34] In addressing the deceased, especially speaking his name, the reader would call up some version of that person; Carroll writes that while calling to the dead could not, of course, bring them physically back, "it conjured up the personality of that person … Calling to the dead and speaking the deceased's name may have been considered a powerful magical tool in preserving the memory of an individual … By reading aloud the names inscribed on the monuments, visitors to the tomb addressed the dead as still present among them."[35] Carroll's suggestions move our understanding from an appreciation of poetic artifice to the realities of Roman

[33] Culler (2015), p. 8-15, 186-187, 205-207.
[34] See, e.g., Culler (2015), p. 215-216.
[35] Carroll (2007), p. 58-59.

religion: such an apostrophe could conjure up some version of the deceased for a mourner left behind.

And so, while a primary aim of these poems was, like all epitaphs, to transmit information to the reader or passer-by for as long as the inscription remained visible, the imagined interaction with the deceased could serve as a powerful consolation for the commissioner during his or her remaining span of life. And thus a fairly simple answer to our second question, that is, why this type of fictive orality might be more common in cases of premature death:[36] as a consolatory device, it would be more likely to be needed in response to the heightened emotional trauma of an untimely, unexpected loss.[37] Such a blow would leave mourners willing to take advantage of any and all consolatory devices available, especially one that might offer the opportunity – illusory or not – to connect with the lost loved one.[38]

And so in attempting to explain the exclusive use of this type of fictive orality for cases of premature death, one can make recourse to a universal of human

[36] Of the eighty poems SOCAS (2002), p. 189-190 lists as addressed to the deceased in the *CLE*, a brief look shows that slightly more are cases of *mors immatura* than not (thirty-three to thirty-one; fourteen have no clear indications of the deceased's stage of life, one is for a martyr, and one seems not to be addressed to the deceased after all). A study of these poems that takes chronology into account (as much as possible) would be helpful: it could reveal a development over time like, e.g., the use of χαῖρε in Greek epitaphs described by SOURVINOU-INWOOD (1995), p. 180-216.

[37] There may be another factor operating here, however – the tradition of a specific fate after death for those who died prematurely, a fate which tied them for a certain period to the land of the living: Cumont cites a Pythagorean idea, mentioned by Plato, Plutarch, and Vergil, that "children who died young, like persons who met with violent deaths, the ἄωροι καὶ βιαιοθάνατοι, found no rest in the other life, but their souls wandered on the earth for the number of years for which their life would normally have lasted." See CUMONT (1922), p. 128-129 (PLATO, *Rep.* 615C, VERG., *Aen.* 6.426ff. and PLUT., *De genio Socratis* 590F); (1949), p. 303-320. For Pythagoras and early Rome, see GRUEN (1990), p. 158-170. As is the case for other afterlife scenarios, it is impossible to know how widely held this belief was over the centuries covered by, e.g., the literary references mentioned above, but to suggest that such an idea might have something to do with the association between speeches to the deceased and premature death demonstrated in the corpus seems reasonable. One can furthermore adduce another suggestion of connection between the idea of youth and a heightened possibility of immortality: WYPUSTEK (2012) argues in his study of Greco-Roman verse-epitaphs for a connection between the deceased's beauty / youth and certain soteriological scenarios, such as being abducted by a deity (p. 191-196 *et alibi*). His arguments ultimately circle back, however, to the idea of consolation discussed above, specifically the fact that family members left behind by a premature loss might seek consolation in the form of such a soteriological scenario. See, e.g., p. 196: "Abduction by a deity gave poetic expression to the abruptness of death, accentuated the innocence, young age, and beauty of the victim, and at the same time (not necessarily with conscious intention) was a form of consolation."

[38] Indeed, SIGISMUND NIELSEN (1997), p. 202 notes (in her much broader study that also includes prose epitaphs) that epitaphs for the prematurely deceased tend to be longer and more elaborate in general than others.

nature[39] to suggest that the heightened suffering at an unexpected or untimely loss could lead to a desire to depict a continuing connection between the (prematurely) lost loved one and the mourners left behind, in this case in the form of a speech by the mourner to the deceased.

2. *Epitaphs spoken by the deceased to particular mourners*[40]

The next two poems feature another sort of fictive orality, equally rare among the Republican epitaphs in the *CLE*: a speech by the deceased to a particular individual still living at the time of the subject's death. For an epitaph to take the form of a speech by the deceased is not in itself particularly rare: of the forty-nine Republican poems in the *CLE*, nineteen (including these two) show this broader use of the device. What makes these two poems rare is the fact that the deceased speaks not to an assumed but unacknowledged audience (as is the case in ten of the other seventeen) or to a generic passer-by (as in the other seven) but to a particular, still-living individual. Such speeches are, like addresses to the deceased, limited (among the Republican epitaphs, at least) to cases of premature death. And in fact, the situation in each of these two cases is even more specific: each speech is addressed to the deceased's parent or parents. As was the case with the previous two poems, this pair offers both enough similarities to suggest a paradigm for the use of this kind of fictive orality, but also differences that illustrate variation within that paradigm.

In the first poem, *CIL* I^{2} 1223b,[41] the epitaph ends with a speech by the deceased boy Amaranthus to his mother Clara:

> [---]*o annorum nondum* |
> [---*c*]*um ad mortem matris* [*de gremio rapior*]. |
> [---] *Manibus carus fui, uiuos cari*[*ssimus illi,* |
> *aduerseis quae me sustulit o*[*minibus.* |
> *desine iam frustra, mea mater,* [*desine fletu* |
> *te miseram totos exagitare die*[*s.* |
> *namque dolor talis non nunc tibi* [*contigit uni,* |

[39] For bibliography on the ancient reaction to premature death, see n. 13 above.

[40] The first of these two poems, *CIL* I^{2} 1223b, belongs in Conso's category II.3.1, as it has an identified speaker (the deceased, speaking with first-person verbs and pronouns) and an identified, specific interlocutor (addressed by singular imperatives and a second-person pronoun). The second (*CIL* I^{2} 1215) shows fictive orality only in its second half and as such belongs to Conso's category II.4 (and indeed Conso cites it as an example of that category); the speech itself, however, is also II.3.1, with the deceased as speaker (indicated by first-person pronouns and verbs) and her parents as the addressees (again through imperatives and second-person pronouns). Both 1223b and 1215 belong to Socas' category 3c, 'Muerto → Familiar.'

[41] The author's designation for the second of the two sections of *CIL* I^{2} 1223; see n. 42 below.

haec eadem et magneis regibus [*acciderunt.* |
Clara Amaranto [---] |
au[---]|[42]

"… not yet… years old … when at death I am snatched from the lap of my mother … dear to the shades, I was dearest to that one when I was living, she who has taken on my rearing under unfavorable omens. Cease now, my mother, cease from in vain tormenting your wretched self with weeping day in and day out. For such grief has not now touched you alone; these same things have happened also to great kings. Clara for Amaranthus … *au*…."

The opening line of the poem (almost certainly a notation of the deceased's age: *annorum nondum*) is damaged, so one cannot know whether it held any indication of voice; in the second line, however, the (securely reconstructed) last word *rapior* would indicate to the reader that his voice is being co-opted by the deceased himself. Here, then, as in all the cases that involve a speech by the deceased subject, there is another manifestation of the idea that the stone and inscription serve as a metonymic marker for the deceased: whereas the first two poems discussed above allow a reader to address the deceased, here the poem allows the deceased himself to speak, through the representative stone (and the voice of the reader), to a living audience.

The voice of the deceased, then, narrates the tableau that the inscription creates. No addressee is specified in the first four lines, and so one must assume that they address the default audience, i.e. the reader / passer-by. After the first, damaged statement of age, the deceased Amaranthus (though the reader would not learn his name until the end of the inscription) reports in vivid, if conventional,[43] language that he was snatched from the lap of his mother; this imagery would make it clear to the reader, even were the preceding statement of age already damaged, that the case was one of premature death. The deceased

[42] *CLE* 970: the text of the stone, now lost, is preserved in the eighteenth-century collections of Giorgius (sched. Casanat XVI) and Amadutius (= Marini, codex Vaticanus 9127 f. 231). *CIL* I² 1223/*CLE* 970 consists of two sections (separated by a space in the Amadutius manuscript), generally taken by modern scholars as two poems, each for a separate boy, possibly sons of the same mother, cf. MASSARO (2007), p. 135; see also KEULEERS (2003) *ad loc.* CHOLODNIAK (1897), *ad loc.* (nr. 447) and KAIBEL (1900), p. 570-572, on the other hand, consider them two separate epigrams for the same boy. The stone was found at Rome outside the Porta Pinciana, described as of red marble with small and elegant letters, with the damage already present at the time of transcription, cf. *CIL ad loc.*, KEULEERS (2003) *ad loc.* All of the restorations are based on two other extant (later) poems that seem to have been modeled on this poem or on a lost mutual source: *CLE* 971 and *CLE* 1544. *CIL* I² 1223 / *CLE* 970 as a whole is dated by COLAFRANCESCO / MASSARO (1986) *ad loc.* to the first half of the first century BCE; the latter section quoted here is in elegiac couplets.

[43] Similar expressions occur in several other poems in the *CLE*; see COLAFRANCESCO / MASSARO (1986) s.v. *gremio*.

speaker then describes himself as dear to the *manes*,[44] and furthermore dearest to the one who raised him under unfavorable omens,[45] presumably his mother. A reading of these lines would create a portrait of the deceased similar to others for those who died young: devoid of detail, with most of the focus on the loss rather than on the subject of the epitaph. Intended to be of some comfort, perhaps, is the image evoked by the third verse, wherein Amaranthus asserts that he is dear to the *manes* (taking the line as suggested above,[46] referring to his company after death), as he had been dearest to his mother in life.

It is a further consolatory device that, in the fifth line of the inscription, sets it apart from nearly all of the other poems in the Republican corpus spoken by the deceased, as Amaranthus turns the voice of the reader to a different purpose: to address his grieving mother. The content of the speech makes it clear that she is imagined as still in mourning for her son: he tells her to leave off tormenting herself (*desine*, emphatically repeated) day in and day out with weeping. Such a directive from the deceased to a mourner is well paralleled in Greek epitaphs, and Lattimore reports that it is also frequent in his larger corpus of Latin epitaphs,[47] making its rarity in the Republican corpus even more pronounced. As consolation for his mother the boy offers not an assurance that he is well, but rather a reminder that she is not alone in her suffering: death, or the suffering surrounding death, comes to everyone, even kings.[48]

[44] *Dis manibus* is, of course, a phrase that became extremely common at the beginning of epitaphs of later centuries, as a gesture of reverence to the spirits of the dead, cf. LATTIMORE (1962), p. 95. Here the word may be used in a more particular way: KEULEERS (2003) *ad loc.* suggests that the word refers specifically to Amaranthus' family members who had known and loved the boy but died before him. Whether or not one accepts this more specific understanding of *manes*, the emphasis seems to be on a contrast between the two halves of the line: Amaranthus says that living (*uiuos*) he was dearest to *illi* (his mother, as indicated by the following verse, *aduersis quae me sustulit o*[*minibus*]). The line is asyndetic, and as such this understanding of a contrast can be only a suggestion (for adversative asyndeton see LHS II.434), but taking it thus the first clause (*manibus carus*) would refer to his status specifically when *mortuus*, as opposed to *uiuos*: as he was dear to his mother in life (*fui uiuos cari*[*ssimus illi*]), he is now dear to the shades with whom he keeps company in death.

[45] One cannot know precisely what is meant by *aduersis ominibus* (the phrase appears in the *CLE* only here and in the later poem on which the reconstruction of this line is based, *CLE* 1544); it may refer to particular circumstances accompanying Amaranthus' birth and early life, or retrospectively to the fact of his early demise.

[46] See n. 44.

[47] LATTIMORE (1962), p. 217-220; cf. also TOLMAN (1909), p. 10.

[48] Discussing the universality of death as a theme of consolation, LIER (1903), p. 574 cites SEN., *Cons. ad Polyb.* 1.4: *maximum ergo solacium est cogitare id sibi accidisse, quod ante se passi sunt omnes, omnes passuri*. Citing this poem as an example of a more specific sub-type of that common theme, TOLMAN (1909), p. 83 quotes LUCR. 3.1027-1028: *inde alii multi reges rerumque potentes / occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt*. See also, e.g., Achilles to Lycaon at *Il.* 21.108-113.

The effect of such a speech for the mourner addressed – in this case the mother, likely the commissioner of the inscription – is clearly consolatory: one could derive comfort from imagining such a request on the lips of a lost child, even if one had put it there oneself in commissioning the poem.[49] Comforting as such an imagined speech might have been, the scene that the epitaph preserves and reenacts upon each reading – the boy himself describing his unwilling separation from his mother, then addressing her as she continues to mourn – is nonetheless one of separation and suffering.

What is the relationship between the content of the speech and the act of speech itself? It became clear in the first half of the paper that in the case of speeches addressed to the deceased, the content was not for the most part especially suited to the fictive orality in which it is couched, suggesting that to write an epitaph addressed to the deceased did not necessarily indicate any real expectation of communication with the deceased. Here the *topos* – speech by the deceased to a still-living mourner – cannot be held to be anything *but* fictive: there might be some possibility, in the complex and variegated world of Roman ideas about the afterlife, that a dead relative might hear a speech addressed to him, but the communications from the deceased depicted in these two poems certainly spring from the imagination of the commissioner or composer. And so it is perhaps not surprising that in this first case the content is precisely what a mourner (and/or commissioner) would want to *hear* in such a speech: a comforting message from the lost loved one, enjoining the mourner to cease from lamentation.

So too the next poem of this type, *CIL* I^{2} 1215, in which a deceased girl addresses both her parents:

1215a.

heic est] … *ulia Quincti Ranci feilia*
Quincti le]*iberti Proti, quoi fatum graue*
infestae] *Parcae ac finem uitae statuerunt,*
…………………]*et bis decem anneis nata, indigniter.*
………………*c*]*oncepit leiberum semen duplex,*
………………..] *pareret patrono auxsilium ac decus,*
…………………….]*ta commoda atque incommoda*
…………] *mors eripuit sueis parentibus.*
…………..*s*]*ummo in luctu ac sollicitudine*
……………..]*rio gnatae fletus in dies*

[49] Lattimore (1962), p. 217 takes a more cynical view: "it is a device to make the whole relation between living and dead more gracious than if the composer of the epitaph avowed his own intention not to lament overlong."

1215b.

edunt, sibei esse talem ereptam filiam.
'pater mei et genetrix germana, oro atque o[
desinite luctu, questu lacrumas fundere.
sei in uita iucunda [*ac*] *uoluptatei fuei*
[*uobeis*] *uiro atque ameiceis noteisque omnibus,*
nunc quoniam fatum se ita tolit, animo uo[*lo*
aequo uos ferre concordesque uiuere.'
quas ob res hoc monumentum aedicauit [*pater*
suae gnatae, sibeique, uxori hanc constituit [*domum*
aeternam, ubei omnes pariter aeuom dege[*rent*[50]

1215a.

" …ulia, daughter of Quinctius Rancius … … freedman of [Quinctius] Protus, for whom a grave fate … … the Fates determined, and the end of life … twenty years old; unworthily. … she was pregnant with a double seed of offspring … might obey her patron, a help and ornament; … favorably and unfavorably … … death snatched from her parents. … in the highest grief and anxiety … of their daughter day by day weeping …"

1215b.

"… they produce, that such a daughter was snatched from them. 'My father and my own mother, I beseech and […], cease from your grief, leave off pouring tears with complaint. If in life I have been pleasant [and] a source of delight to you, to my husband, to my friends, and to all those known to me, now, since fate has borne itself thus, [I want] you to bear yourselves with calm mind and live in harmony.' For which reasons [her father] built this monument for his daughter, and established for himself and for his wife this eternal [home], where [they] might all spend eternity in share."

The inscription is for a free-born girl who died at the age of twenty; damage to the inscription prevents a reader from learning her full name.[51] Whereas the lines beginning Amaranthus' epitaph leading up to his speech were in the first person, with the whole poem thus spoken by Amaranthus himself, here the lines

[50] *CLE* 59: the travertine tablet on which the inscription was carved in two separate columns (here designated a. and b.) was found on an island in the Tiber at Rome, although Fassbender (2007), p. 186 doubts that that was its original location. The damage to the stone was already present and the stone was lost thereafter. So this reading comes from manuscript collections, including that of Gruter, cf. *CIL ad loc.*, Keuleers (2003) *ad loc.* The inscription is generally dated to the first century BCE, cf. Keuleers (2003) *ad loc.*, Colafrancesco / Massaro (1986) *ad loc.*, and more specifically by Bücheler to the period from Sulla to Caesar; Bücheler does not, however, provide evidence for this assertion. The verses are recognizable, despite the damage, as iambic senarii; there are metrical problems in 14, 15, and 19, but the meter is otherwise correct.

[51] For discussion of the various ways in which the name of the girl and her father have been reconstructed, see Keuleers (2003) *ad loc.*

preceding the speech (1-11) are written in the third person, engaging in no fictive orality whatsoever.[52]

In order to focus on the speech later in the poem, it will be helpful to look briefly at the tableau created by these lines and then turn to the speech itself. The first eleven verses are spoken by an unspecified narrator: one can understand this narrator as the stone itself, perhaps, as is made explicit in certain other Republican epitaphs,[53] or, as Sourvinou-Inwood has suggested in discussing Greek epitaphs, the voice of the community.[54] This narrator describes the death of the subject, characterizing it as unfair (*indigniter*), pregnant as she was with twins, and goes on to describe the suffering of her parents at such a loss.

As has also been the case in the preceding poems, the portrait created here offers scant detail about the girl herself; she is cast primarily in relation to others, who also appear in the portrait created upon each reading. Joining the girl first is her father: introduced by the metrical filiation immediately following her own name (and further established within a larger social context by his libertination in the next verse), he stands behind her as evidence of her freeborn birth.[55] Next to join the tableau are the twins with which the inscription reports she was pregnant (who presumably died with her), then the patron (perhaps her father's former master, named in the libertination mentioned above) to whom the twins would have been an *auxilium* and a *decus*. As in the epitaph for P. Scipio above, here this assertion (*pareret*[56]) would have superimposed a theoretical, contrary-to-fact scenario over the real scene being enacted, a depiction in which the twins did indeed survive to do credit to their *patronus*. Finally the girl is joined by her parents as a pair, depicted as still in mourning for their daughter. The girl has but a passive role to play in the actions described in the narrative and thus carried out in the tableau: her fate is determined by the *Parcae* as she is snatched from her parents and then mourned by them.

At this point, however, the deceased girl claims a more active role, as she herself takes over the voice of the reader in order to address her parents. The

[52] Cf. Conso's category II.4 for epitaphs in which fictive orality is limited to the beginning or end of the poem. Within the Republican poems of the *CLE*, certain types of fictive orality are more or less likely to be limited to the edges of a *carmen* (as opposed to imbuing the entire poem): speech to the deceased (as in the first two poems) or speech by the deceased tend to occupy the entire poem, while second-person addresses to the passer-by tend to be limited to the beginning and end of an inscription.

[53] See, e.g., *CIL* I² 1209 and 1210.

[54] Sourvinou-Inwood (1995), p. 281-282. Cf. also Tanner (1999), p. 158-164, quoted in Day (2007), p. 33, discussing epigrammatic dedications on Greek statues of athletic victors: "In reading and speaking the poem … the viewer is the mouthpiece of collective memory, ritually enacting and renewing shared understanding … Preservation of collective memory is at the cost of the autonomy of the viewer-reader, whose own individuality is submerged in the poem he enacts."

[55] See n. 32 above.

[56] An alternative reading would be *pararet*, "so that she might furnish."

request itself is in terms similar to the one seen previously (*desinite luctu*) but with a distinctive image: she entreats her parents to stop pouring tears (*lacrumas fundere*).[57] The girl here does not, as was the case in Amaranthus' epitaph, offer an aphorism about the commonality of death as a reason to cease from mourning; instead, she makes her request conditional, reminding her parents of the happiness she provided them and others in life: *sei in uita iucunda* [*ac*] *uoluptatei fuei* / [*uobeis*] *uiro atque ameicis noteisque omnibus*…[58] Assuming the condition is met, the deceased girl goes on to make her request: since fate has borne itself thus (with *nunc* functioning like Greek νῦν δέ, "but as things stand,") she would have them bear themselves (with antanaclasis of *ferre*) with calm soul, and live in harmony with each other.

Then, for the last three verses, the third-person narrative resumes: as a result of these things (likely the events described, rather than the speech), the inscription reports, the father built this tomb for his daughter, himself, and his wife, to serve as an eternal home (a frequent image among the other Republican epitaphs),[59] where they might all spend eternity. Here is an idea that, intuitive though it may seem (and indeed, Lattimore reports that it occurs fairly often in both Greek and Latin epitaphs),[60] is relatively rare in the Republican corpus: comfort in the fact of being buried together.[61]

In the final image created upon each reading, the shade of the deceased girl has faded into the background, as the original narrator speaks again through the voice of the reader, re-affirming the father's intention that the monument serve as an eternal home where his family, divided for now by death, can reunite. That final image created upon each reading, then, is a consoling one, of the whole family together for all time, albeit in the cold comfort of the tomb: for the time being the deceased girl is alone, severed from all those connections that the epitaph describes, but the end of the epitaph assures the reader that she will be resituated within her familial context once her parents join her in the grave. Thus a dual consolation for the parents, while they still survive: the speech

[57] For the phrase, which appears at (inter al.) CATUL. 66.17 and VERG., *Aen.* 3.348, see *TLL* s.v. *fundo*, 6.1.1564.42.

[58] The metrical problems in these two lines suggest they may be corrupt, but the sense is clear. Here in the midst of the request there is a list of the people with whom the deceased interacted in life in decreasing order of intimacy (rather interesting in and of itself, as it shows the various relationships in which a young Roman woman was expected to engage): parents, husband (otherwise unmentioned), friends, and acquaintances. There are similar lists in other Republican poems, e.g. *CIL* I² 1270.

[59] Cf. also CUMONT (1922), p. 45-47; (1949), p. 24.

[60] LATTIMORE (1962), p. 247-250.

[61] *CIL* I² 1217 is the only other place in the Republican corpus where such a sentiment seems to be expressed: [*sic i*]*mpetraui id ab eo* (*laudo beneuolen*[*tiam*) / *commu*]*ni heic animo duo et essemus siti*. For a seemingly romantic but rather more sinister version of the idea, see PROP. 4.7.93-94: *nunc te possideant aliae: mox sola tenebo: / mecum eris, et mixtis ossibus ossa teram.*

from their daughter encouraging them to cease from grieving, and the final scene, reified upon each reading, of the family ultimately reunited.

Thus the tableau created upon each reading of the inscription. To turn now to the relationship between the act of fictive orality (the speech by the deceased to her parents) and its content: in considering the Amaranthus epitaph, it seemed that what the deceased had to say was in fact what the commissioner / addressee most wanted to hear. So too in this case, as the deceased girl entreats her parents to stop mourning and live in harmony with each other.[62] Such a request from a recently dead loved one, fictive though it might be, would certainly provide some comfort to those left behind. During their lifetime the parents would receive comfort from reading the inscription themselves; both during the parents' lifetime and after it, a reader / passer-by would reenact, and bear witness to, the deceased girl's permission to her parents to move on with their lives.

And so in these two poems, the only two of their kind among the extant Republican *carmina*, this kind of fictive orality was used only for a very specific situation and purpose: the deceased speaks to particular still-living individuals only in cases of premature death, but even more specifically so that the subject can grant permission to his or her parent(s) to stop mourning. A speech *by* the deceased is inherently more fictive than the orality in the first two poems discussed above, addressed *to* the deceased; in each case of the former kind, perhaps due to the clearly fictive nature of the speech-act, the content of the speech itself is, arguably, precisely what the addressee / commissioner would most want to hear from their lost loved one. Fictive as these speeches inherently are, there is no reason to take them as evidence of any sort of belief on the part of the commissioners or composers in communication from the dead.

Precisely why this type of fictive orality is so limited in the Republican epitaphs – limited not only to cases of premature death, but to a very specific situation and showing very specific content – remains an open question. The factors discussed in connection with the fictive orality of the first two poems (addresses to the deceased), viz. the heightened sense of grief and disruption brought about by premature death (and thus the greater likelihood of engaging with various consolatory devices), likely also apply here; these factors fail to explain, however, the coincidence of content in these two speeches.[63]

[62] The latter specification (*concordes uiuere*) is a technical term for a happy marriage; see TREGGIARI (1991), p. 245 and DIXON (1992), p. 70. One wonders if the death of the daughter had caused friction between her parents – a common situation even in modern times: see ROGERS *et al.* (2008) – which the father hoped to soothe by placing these words in particular on the lips of his daughter.

[63] Again, investigation into this type of fictive orality in contemporary literature – poetry or prose of the Republican period – could prove useful. When and how do addresses from the deceased to specific, still-living individuals manifest in other types

A brief look at the later poems of the *CLE* including this type of fictive orality shows that the association between such fictive orality and premature death continues, albeit not as absolutely.[64] Even stronger is the association between this type of fictive orality and a request to stop mourning: such a request (like *desinite luctu* in our last example above) is by far the most common content addressed to a specific still-living person or persons.[65] Based on that evidence, a conclusion suggests itself: the most common reason to include a speech by the deceased to a still-living individual was to depict the deceased telling that person or persons to stop mourning; that such a (consolatory) request would be necessary (as a result of extreme grief and/or excessive mourning) seems more likely in cases of premature death, hence the correlation in both these earlier poems and also in the later. The association, that is, is not so much directly between this type of fictive orality and premature death, but between this type of orality and this particular content, content more likely to be used in cases of premature death (and also therefore often involving a parent or parents of the deceased, as in the two examples discussed above, and many of the later ones).

We can in any case now make certain broad statements about the use of the two types of fictive orality discussed in this paper. Both were commonly used in cases of premature death; both engage with the idea of the monument as metonymic marker; and both served fundamentally as consolation for those left behind.

In each of the first two poems considered above, addressed to their deceased subjects, much of the content does not fit especially well with that mode of fictive orality – most of the information presented seems very much for the readers' or listeners' benefit (Culler's 'triangulated' address), as in the more common third-person epitaph, and as such does not seem to suggest that the poem was meant to be any sort of real communication to the deceased. At the end of each speech, however, is a brief sentiment that seems more directed at the deceased himself – a reproach to Taracius for leaving his mother, and an assurance for the young Scipio that the earth receives him gladly. And so although for the most part the convention of addressing the deceased does not seem to expect real engagement with that departed figure, the commissioner(s) do, in these two poems at least, add a final tag that encapsulates an emotion

of literature? Are they, as here, limited to cases of premature death, and/or a specific scenario? The author is not aware of any secondary studies on this topic.

[64] Again thanks to a list in Socas (2002), p. 194-195. Of the forty-two poems (Socas lists forty-four, but two do not in fact include any second-person address), twenty describe cases of premature death, ten are for mature individuals, and twelve give no indication of the deceased's stage of life.

[65] Such a request appears in twenty-four of the forty-two later examples in the *CLE* (for perspective, the next most common element, appreciation for the erection of the tomb, appears in only five examples).

they might hope to communicate to their lost loved one. Furthermore, the act of addressing the deceased at all (according to Carroll's work) summons some version of him to hear the speech – just as apostrophe assumes the ability of the listener to hear – resulting in an interaction, albeit imaginary, upon each reading that could serve as a comfort to those left behind.

In the second pair of poems, both of which contain speeches from the deceased to specific, still-living individuals, the speech-act is necessarily more fictive to begin with. As such, it is not surprising that the content of these speeches – both to mourning parents of prematurely deceased offspring – is precisely what a suffering father or mother might wish to hear from their lost child: a request that they cease from mourning overmuch. The expression of these consolatory messages would have had extra emotional heft, placed as they were on the lips of the lost loved one.

An address to the deceased, then, is for the most part a device separate from the content presented therein; this speech to the lost loved one is created primarily for public consumption and information, with little expectation of an effect for the deceased subject. Only at the end of such a speech does one overhear, as it were, a more genuine private communication in each case; the effect of the fictive orality itself was consolation for those left behind. A speech by the deceased to a still-living individual – limited, in this period at least, to an address from a child to his or her to grieving parents – is inherently more fictive, and was also used by commissioners as a consolatory device for their own benefit: to have their lost children speak the words of comfort that they most wanted to hear.

Much work remains in continuing to seek answers to the questions posed at the beginning of this paper. Having established that within the Republican poems of the *CLE* these two categories of fictive orality seem to be licensed by premature death, and having explored in more detail the intended and actual effects of the use of fictive orality in these cases, various further methods of inquiry are available. To continue in a similar vein, detailed studies of how these trends apply in the prose epitaphs of this same early period could prove illuminating, as could similarly detailed examinations of trends within other types of fictive orality; or, to take the work in another direction, an investigation of these categories of imagined speech in the (non-inscribed) poetry and prose of the Republican period could also shed light on their use in epitaphs.

To understand how the Romans engaged with death is a daunting task, a task that may well exceed our grasp. But in reaching out for such an understanding, by examining epitaphs like those discussed above, we not only make progress in that endeavor but also give voice to men and women – individuals like ourselves, hoping that they and their loved ones will not be forgotten – as they reach out across the millennia to share their stories. Such work has the potential to reward us with a greater understanding of the Romans, but also of ourselves: while the poems certainly provide evidence for the differences between their

culture(s) and ours, they also remind us that the Romans' grief, and their attempts to deal with that grief, are often not so far removed from our own engagement with death and its consequences.

Cornell University. Allison BOEX.

BIBLIOGRAPHY

J. S. BRUSS (2005), *Hidden Presences: Monuments, Gravesites, and Corpses in Greek Funerary Epigram*, Leuven.
S. BUSCH (2002), *Lautes und leises Lesen in der Antike*, in *RhM* 145, p. 1-45.
M. CARROLL (2006), *Spirits of the Dead: Roman Funerary Commemoration in Western Europe*, Oxford.
— (2007), '*Vox tua nempe mea est': Dialogues with the Dead in Roman Funerary Commemoration,* in *Accordia Research Papers* 11, p. 37-80.
J. CHOLODNIAK (1897), *Carmina sepulcralia Latina*, Petropoli.
CIL = Corpus inscriptionum Latinarum.
CLE = F. BÜCHELER, *Carmina Latina epigraphica*, Leipzig (1895-1926).
F. COARELLI (1972a), *Il sepolcro degli Scipioni* (Guide di Monumenti I), Roma.
— (1972b), *Il sepolcro degli Scipioni*, in *Dialoghi di Archeologia* 6, p. 36-106.
P. COLAFRANCESCO / M. MASSARO / M. L. RICCI (1986), *Concordanze dei Carmina Latina Epigraphica*, Bari.
D. CONSO (1996), *L'oralité fictive dans les inscriptions funéraires latines*, in J. DANGEL / C. MOUSSY (ed.), *Les structures de l'oralité en latin. Actes du colloque du Centre Alfred Ernout, 2-4 juin 1994. Lingua Latina 4*, Paris, p. 291-303.
E. COURTNEY (1995), *Musa lapidaria: A Selection of Latin Verse Inscriptions*, Atlanta.
J. CULLER (2015), *Theory of the Lyric*, Cambridge.
F. CUMONT (1922), *After Life in Roman Paganism*, New Haven.
— (1949), *Lux perpetua*, Paris.
J. DAY (2007), *Poems on Stone*, in P. BING / J. S. BRUSS (ed.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram*, Leiden / Boston, p. 29-48.
— (2010), *Archaic Greek Epigram and Dedication: Representation and Reperformance*, Cambridge.
S. DIXON (1992), *The Roman Family*, Baltimore.
W. ECK (1984), *Senatorial Self-Representation: Developments in the Augustan Period*, in F. MILLAR / E. SEGAL (ed.), *Caesar Augustus: Seven Aspects*, Oxford, p. 129-167.
A. FASSBENDER (2007), *Republikanische CLE aus Rom: eine Topographie*, in KRUSCHWITZ (ed.) (2007), p. 169-198.
H. FLOWER (1996), *Ancestor Masks and Aristocratic Power in Roman Culture*, Oxford.
E. GALLETIER (1922), *Étude sur la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions*, Paris.
R. GARLAND (1985), *The Greek Way of Death*, Ithaca, NY.
M. GOLDEN (1988), *Did the Ancients Care When their Children Died?*, in *G&R* 35, p. 152-163.

E. GRIESSMAIR (1966), *Das Motiv der mors immatura in den griechischen metrischen Grabinschriften*, Innsbruck.

E. S. GRUEN (1990), *Studies in Greek Culture and Roman Policy*, Berkeley.

K. HOPKINS (1983), *Death and Renewal*, Cambridge.

W. A. JOHNSON (2010), *Readers and Reading Culture in the High Roman Empire*, Oxford.

G. KAIBEL (1900), *Sepulcralia*, in *Hermes* 35, p. 567-572.

W. KEULEERS (2003), *Latijnse epigrafische poëzie uit de republiek. Repertorium, vertaling en studie*, Licentiaatsverhandeling, Vrije Universiteit Brussel (VUB), <http://www.ethesis.net/epigrafie/epigrafie_volledig.pdf>.

C. W. KING (1998), *The Living and the Dead: Ancient Roman Conceptions of the Afterlife*, Ph.D. diss., University of Chicago.

P. KRUSCHWITZ (2002), *Carmina Saturnia Epigraphica. Einleitung, Text und Kommentar zu den Saturnischen Versinschriften*, Stuttgart.

— (2003), *Zu republikanischen Carmina Latina Epigraphica (III)*, in *Tyche* 18, p. 59-71.

P. KRUSCHWITZ (ed.) (2007), *Die metrischen Inschriften der römischen Republik*, Berlin.

C. LAES (2011), *Grieving for Lost Children, Pagan and Christian*, in B. RAWSON (ed.), *A Companion to Families in the Greek and Roman Worlds*, Oxford, p. 315-330.

R. LATTIMORE (1962), *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, Urbana, IL.

LHS = M. LEUMANN / J. B. HOFMANN / A. SZANTYR (1965), *Lateinische Grammatik. Zweiter Band. Lateinische Syntax und Stilistik*, München.

B. LIER (1903), *Topica carminum sepulcralium Latinorum*, Tübingen.

M. MASSARO (2007), *Metri e ritmi nella epigrafia latina di età repubblicana*, in KRUSCHWITZ (ed.) (2007), p. 121-168.

A. MERCADO (2012), *Italic Verse: A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellic*, Innsbruck.

K. MOIR (1986), *The Epitaph of Publius Scipio*, in *CQ* 36, p. 264-266.

A. M. MORELLI (2000), *L'epigramma latino prima di Catullo*, Cassino.

F. MÜNZER (1900), art. *Cornelius* (331). *Scipio* (2). *Publius*, in *RE* IV, col. 1437-1438.

A. PURDIE (1935), *Latin Verse Inscriptions*, London.

C. H. ROGERS / F. J. FLOYD / M. M. SELTZER / J. GREENBERG / J. HONG (2008), *Long-Term Effects of the Death of a Child on Parents' Adjustment in Midlife*, in *Journal of Family Psychology* 22, p. 203-211.

B. SHAW (1991), *The Cultural Meaning of Death: Age and Gender in the Roman Family*, in D. KERTZER / R. SALLER (ed.), *The Family in Italy from Antiquity to the Present*, New Haven, p. 66-90.

H. SIGISMUND NIELSEN (1997), *Interpreting Epithets in Roman Epitaphs*, in B. RAWSON / P. WEAVER (ed.), *The Roman Family in Italy: Status, Sentiment, Space,* Oxford, p. 169-205.

F. SOCAS (2002), *Materiales para una tipología de los epigramas funerarios latinos trazada a partir de sus voces e interlocutores*, in J. DEL HOYO / J. GÓMEZ PALLARÈS (ed.), *Asta ac Pellege*, Madrid, p. 183-204.

H. SOLIN (2007), *Republikanische Versinschriften aus Latium adiectum und Kampanien*, in KRUSCHWITZ (ed.) (2007), p. 199-207.

C. Sourvinou-Inwood (1995), *'Reading' Greek Death*, Oxford.

J. Svenbro (1993) *Phrasikleia: an Anthropology of Reading in Ancient Greece* (trans. J. Lloyd), Ithaca, NY.

J. Tanner (1999), *Culture, Social Structure and the Status of Visual Artists in Classical Greece*, in *PCPhS* 45, p. 136-175.

W. J. Tatum / W. Jeffrey / K. M. Moir (1988), *The Epitaph of Publius Scipio Reconsidered*, in *CQ* 38, p. 253-259.

TLL = Thesaurus linguae Latinae.

J. A. Tolman (1910), *A Study of the Sepulchral Inscriptions in Bücheler's "Carmina Epigraphica Latina"* [sic], Chicago.

S. Treggiari (1991), *Roman Marriage*, Oxford.

E. Valette-Cagnac (1997), *La lecture à Rome*, Paris.

A.-M. Vérilhac (1978), *Paides aōroi: poésie funéraire. Tome premier. Textes*, Athènes.

E. H. Warmington (1940), *Remains of Old Latin, IV: Archaic Inscriptions*, Cambridge, MA.

É. Wolff (2000), *La poésie funéraire épigraphique à Rome*, Rennes.

A. Wypustek (2012), *Images of Eternal Beauty in Funerary Verse Inscriptions of the Hellenistic and Greco-Roman Periods*, Leiden / Boston.

J. W. Zarker (1961), *A Vergilian Verse in the Carmina Latina Epigraphica*, in *CJ* 57, p. 112-116.

L'Égypte, le Nil et les Égyptiens dans les spectacles de la Rome ancienne (Ier siècle a.C. – Ve siècle p.C.)

À partir de la seconde moitié du IIe siècle a.C., l'Égypte et sa civilisation commencèrent à éveiller la curiosité des habitants de Rome et du reste de la péninsule italienne. Cette attirance pour l'Égypte a perduré durant le Haut-Empire romain, tant à Rome que dans le reste de l'Italie, à tel point que des historiens modernes ont même parlé d'égyptomanie[1]. Cette dernière s'est manifestée notamment dans le domaine de l'architecture et de la décoration intérieure par l'importation de diverses œuvres d'art en provenance d'Égypte (obélisques et statues notamment)[2], ou encore par le choix de mosaïques dites nilotiques afin d'orner l'habitat privé ou des espaces publics[3]. L'attraction exercée par l'Égypte auprès des Romains se fit également sentir dans le domaine religieux par le développement des cultes isiaques dans l'*Vrbs* dès le IIe siècle a.C.[4] En outre, l'Égypte, son histoire, son climat, sa faune, sa flore, son architecture et surtout le Nil, ses crues et ses sources retinrent l'attention de plusieurs philosophes et géographes latins[5].

[1] Par exemple : de Vos (1980), Ziegler (1994) ou encore Boatwright (2012), p. 106-111. Sur l'emploi de ce terme, voir aussi les commentaires et les critiques de van Aerde (2015), p. 27-28.

[2] Sur les obélisques de la Rome impériale, voir Roullet (1972), p. 67-84 et Swetnam-Burland (2015), p. 65-104. Pour un inventaire des différents monuments égyptiens ou égyptisants de la Rome antique : Roullet (1972).

[3] Sur les scènes nilotiques découvertes à Rome ou dans le Latium : Versluys (2002), p. 58-90 ; Boissel (2005), (2007), p. 24-47.

[4] Sur les cultes isiaques à Rome et en Italie, voir entre autres : Malaise (1972a), Francocci (2005), Boatwright (2012), p. 111-113, 123-124, Bricault (2013).

[5] Pline l'Ancien décrit longuement le Nil, ses sources et ses crues (*HN* 5.51-59), mais il s'intéresse aussi aux villes égyptiennes (*HN* 5.60-64), à leur architecture, aux obélisques, aux sphinx et aux pyramides (*HN* 36.64-82), ainsi qu'aux plantes cultivées ou consommées par les Égyptiens (*HN* 21.86-90). Sénèque disserte longuement sur les crues du Nil (*Q. Nat.* 4.1-2). Le géographe Pomponius Mela a lui aussi longuement évoqué le Nil, sans oublier la faune, les monuments et les mœurs des Égyptiens (*Chorog.* 1.9). La civilisation millénaire de l'Égypte émerveille plusieurs auteurs latins. Par exemple, pour Macrobe (*Sat.* 1.15.1), l'Égypte est la *mater artium*. Pour Ammien Marcellin (22.15.2), « le peuple égyptien est le plus ancien de tous ». Ammien s'intéresse également au Nil, à ses sources et à ses crues (22.15.3-13).

Latomus 77, 2018, p. 99-129 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284724

En revanche, certaines mœurs égyptiennes, quand ce ne sont pas les Égyptiens eux-mêmes, ont été souvent l'objet de commentaires dépréciatifs dans de nombreux témoignages littéraires d'époque impériale[6]. Il faut préciser que la plupart de ces textes ont été rédigés par des auteurs issus de l'ordre sénatorial ou équestre. Leurs témoignages nous permettent surtout d'entrevoir leur propre perception et leurs préjugés à l'égard de l'Égypte et des Égyptiens, et en filigrane, ceux du reste de l'aristocratie romaine[7]. Il demeure en revanche plus délicat, à partir de ces mêmes textes, de connaître l'opinion du reste de la population à Rome, la plèbe notamment, à l'égard de l'Égypte et des Égyptiens. Que savait la plèbe romaine de la civilisation égyptienne ? Comment percevait-elle l'Égypte et ses habitants ? Quelles étaient la fréquence et la nature de ses relations avec des immigrés égyptiens à Rome ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre à partir de ces témoignages. Certes, nous savons que des immigrés égyptiens étaient présents dans l'*Vrbs* dès le IIe siècle a.C. et que les premières relations diplomatiques entre l'Égypte et Rome datent du IIIe siècle a.C.[8] Malgré cela, il semble que « la communauté égyptienne » ait toujours été peu nombreuse et dispersée à Rome[9]. En aucun cas, nous n'avons la trace d'un quelconque quartier d'immigrés égyptiens[10]. D'ailleurs, les sources littéraires d'époque impériale évoquent davantage les Égyptiens vivant en Égypte que les immigrés égyptiens résidant à Rome. Nous avons connaissance

[6] Par exemple, selon Tacite (*Hist.* 1.11.1), l'Égypte est « une province d'accès difficile, fertile en blé, entretenue par la superstition et la licence des mœurs dans l'amour de la discorde et des changements, étrangère à nos lois, ignorant nos magistratures » (trad. Wuilleumier / Le Bonniec). Pline le Jeune (*Pan.* 31.2) parle d'une « nation vaniteuse et insolente ». Juvénal (15.1-13) tourne en dérision les cultes que les Égyptiens vouent aux animaux. Il décrit également longuement la cruauté des habitants d'Ombos à l'égard d'un Tentyrite (15.26-131). Ammien Marcellin (22.16.23) prétend que les Égyptiens sont violents et bagarreurs. Diodore de Sicile (1.83.6-9) affirme même avoir été témoin, en Égypte, du lynchage d'un Romain qui aurait accidentellement tué un chat. Sur la perception des Égyptiens par les auteurs latins et grecs d'époques tardo-républicaine et impériale, voir entre autres Balsdon (1979), p. 68-69, 237, Reinhold (1980), Versluys (2002), p. 422-434, Ricci (2006), p. 55-57, Gruen (2011), p. 90-114, Kardos (2011), Boatwright (2012), p. 120-122 et Leemreize (2014). Voir aussi l'étude de Moreau (2005) sur la perception par les auteurs latins des pratiques matrimoniales égyptiennes.

[7] Comme l'a déjà souligné Dundas (2002), p. 437, beaucoup parmi ces écrivains ne connaissaient pas ou peu l'Égypte et n'ont fait que reprendre des lieux communs traditionnels à l'égard de ce pays et de ses habitants.

[8] Sur ce point : Legras (2014), p. 271 et Boatwright (2012), p. 105-106.

[9] Bongrani *et al.* (1998), p. 578 et Noy (2000), p. 251.

[10] Selon Tacoma (2014), p. 142, il n'y aurait pas eu de ségrégation ethnique par quartiers dans la Rome ancienne, à l'exception peut-être des Juifs au Trastevere, ce qui ne signifie pas pour autant que tous les Juifs de Rome aient vécu dans ce quartier, ni que le Trastevere ait été uniquement habité par des Juifs.

de ces derniers principalement par les textes littéraires[11] et épigraphiques. L'épigraphiste italienne Ricci a dénombré 43 personnages d'origine égyptienne ou alexandrine dans les inscriptions romaines d'époque impériale[12]. À titre de comparaison, à Rome et pour la même période, Ricci a répertorié 75 Gaulois (des trois Gaules et de la Narbonnaise)[13], 70 personnes originaires de la péninsule ibérique[14], 102 individus (dont 64 militaires)[15] en provenance du nord de l'Afrique (Égypte exclue) ou encore 145 Germains (67 civils et 78 militaires)[16]. En outre, si des géographes et autres intellectuels ont eu l'occasion de voyager en Égypte[17] après la conquête de ce pays par Octavien, les sénateurs ont eu l'interdiction dès 29 a.C. de s'y rendre, sauf autorisation spéciale du Prince[18]. Plusieurs empereurs romains ont séjourné en Égypte[19], tandis que d'autres, pourtant égyptophiles, comme Néron ou Commode, n'y sont jamais allés. La connaissance de la terre des Pharaons, de sa culture et de son peuple par la majeure partie des habitants de l'*Vrbs* devait donc être le plus souvent indirecte. De fait, la perception que la plupart des Romains avaient de l'Égypte relevait davantage d'un imaginaire collectif que d'une réalité vécue. Divers facteurs ont dû concourir à façonner cette représentation romaine plus ou moins fantasmée de l'Égypte, parmi lesquels les nombreuses mosaïques dites nilotiques, l'importation à Rome de monuments en provenance d'Égypte, mais aussi la présence d'animaux nilotiques, de décors égyptisants, voire d'Égyptiens dans certains spectacles de la Rome impériale. Plusieurs de ces aspects ont déjà été l'objet de publications par le passé ; toutefois le rôle des spectacles dans la construction de l'imaginaire collectif des Romains à l'égard de l'Égypte et de son peuple a

[11] Plusieurs témoignages littéraires évoquent par exemple la présence d'esclaves égyptiens à Rome : STAT., *Silu.* 2.1.73 et MART. 4.42 par exemple.

[12] RICCI (1993a), p. 79.

[13] RICCI (1992a), p. 306.

[14] RICCI (1992b), p. 109.

[15] RICCI (1994), p. 190.

[16] RICCI (1993b), p. 208.

[17] L'historien Diodore de Sicile y effectue un voyage entre 60 et 56 a.C. Virgile y aurait accompagné Mécène en 29 a.C. et y aurait séjourné plus de six mois. Le géographe grec Strabon y aurait passé cinq années entre 26 et 20 a.C. Sur ce voyage, voir YOYOTTE *et al.* (1997). Au IIe siècle p.C., Aelius Aristide fit un long voyage en Égypte. Ammien Marcellin s'y rendit également dans la seconde moitié du IVe siècle p.C. mais, comme l'a souligné MATTHEWS (1989), p. 14-15, la date exacte de son voyage nous est inconnue.

[18] DION CASSIUS 51.17. Sur les raisons de cette interdiction, voir entre autres ANDRÉ (1987), p. 193-194, CAPPONI (2005), p. 9-10 et LEGRAS (2014), p. 278.

[19] Parmi eux, il faut citer bien évidemment l'empereur Hadrien qui y séjourna près de huit mois, de la fin du printemps 130 jusqu'au début de l'année 131 (DION CASSIUS 69.11). Sur les différentes étapes de ce séjour : HALFMANN (1986), p. 193-194, BIRLEY (1997), p. 235-258 et CHAUSSON (2012), p. 18-19. Mais d'autres empereurs séjournèrent en Égypte, dont Marc-Aurèle (SHA, *Marc.* 26.3), Septime Sévère (SHA, *Seu.* 17.3-4) ou encore Caracalla (SHA, *M. Ant.* 6.2).

été encore peu étudié jusqu'à présent. Berlan-Bajard a certes répertorié, dans sa monographie sur les spectacles aquatiques, les différentes chasses nilotiques qui ont eu lieu à Rome[20] ; cependant, des aspects égyptisants étaient également présents dans d'autres types de spectacles, sans compter la présence d'histrions, de gladiateurs ou encore de *uenatores* d'origine égyptienne sur les scènes ou dans les arènes de Rome. Précisons que nous entendons par « égyptisant » tout ce qui évoque « une association avec l'Égypte, par le style, par le sujet ou sur la base d'une autre association que les Romains pouvaient avoir avec l'Égypte », selon la définition proposée par Verluys et Meyboom[21]. Nous qualifierons dans cette étude un spectacle d'« égyptisant » dès lors qu'il présente des éléments, un décor ou un sujet associés à l'Égypte, mais nous évoquerons également les spectacles lors desquels se sont produits des gladiateurs ou des histrions d'origine égyptienne. Notre premier objectif est d'analyser la présence d'Égyptiens, d'animaux nilotiques et de différents éléments égyptiens ou à caractère égyptisant lors des spectacles à Rome. *In fine*, nous nous interrogerons sur l'influence que ces spectacles ont pu avoir sur la perception de la terre des Pharaons et de ses habitants auprès du peuple de Rome.

1. *Égyptiens et animaux nilotiques dans les spectacles à Rome jusqu'à l'époque césaro-augustéenne*

1.1. Les quelques évocations de l'Égypte et des Égyptiens dans les spectacles romains avant la période césaro-augustéenne

Ce n'est qu'à partir du Ier siècle a.C. que nous avons mention dans nos sources de spectacles à caractère égyptisant, plus particulièrement dans le cadre des *uenationes*, à travers la présence d'espèces animales en provenance des bords du Nil ou, du moins, que les Romains associaient généralement à ce fleuve. Dans sa thèse consacrée aux représentations de l'Égypte dans les mosaïques romaines, Boissel a confirmé que les crocodiles et les hippopotames appartenaient aux éléments constitutifs des paysages dits nilotiques dès le Ier siècle a.C. en Italie[22]. Le crocodile apparaît même comme la personnification par excellence

[20] Berlan-Bajard (2006), p. 61-62, 66-67, 70 et 310-315 notamment.

[21] Versluys / Meyboom (2000), p. 111-112, n° 1.

[22] Boissel (2007), p. 124. La même observation a été faite par Kiss (1998), p. 275-276. Cette symbolique est également présente dans les sources littéraires. Par exemple, le géographe d'époque tibérienne Pomponius Mela, dans la *Chorographie* (1.9.52), associe les crocodiles, les hippopotames et les bords du Nil : « Mais il (le Nil) ne se contente pas de parcourir le pays ; débordant à la saison d'été, il l'inonde aussi et ses eaux ont une telle vertu génératrice et nutritive que, outre qu'il regorge de poissons, il produit hippopotames et crocodiles, des bêtes d'une taille monstrueuse, il insuffle la vie même aux mottes de terre et, du sol même, forme des organismes vivants » (trad. Silberman). De même, au IVe siècle p.C., lorsque Ammien Marcellin décrit la faune

de l'Égypte sur l'iconographie monétaire d'époque augustéenne[23]. Quant à la flore des bords du Nil, elle semble avoir été principalement incarnée par les palmiers, qu'il s'agisse du palmier-doum ou du palmier-dattier[24]. Précisons que ce lien étroit et symbolique entre le Nil, les crocodiles, les hippopotames et les palmiers dans l'iconographie tardo-républicaine de la péninsule italienne est bien antérieur à la prise d'Alexandrie par Octavien. Par exemple, sur la mosaïque nilotique de Palestrina[25], dont la datation est certes l'objet de débats entre spécialistes[26], mais qui, selon plusieurs d'entre eux, aurait été réalisée entre la fin du II[e] siècle et le début du I[er] siècle a.C.[27], nous pouvons observer des crocodiles, des hippopotames, des serpents, des palmiers et différentes espèces d'oiseaux alors que le Nil est en crue. D'autres scènes nilotiques datant du I[er] siècle a.C. nous sont connues en Italie, surtout à Pompéi[28]. Par exemple, sur les 84 scènes nilotiques recensées dans la péninsule italienne et dont la datation est comprise entre 100 a.C. et le milieu du IV[e] siècle p.C.[29], Versluys a en répertorié 27 pour le Latium, dont près d'un tiers (29,6%) dateraient du I[er] siècle a.C.[30]. Pour la Campanie, Versluys en a recensé 51 entre 100 a.C. et le milieu

égyptienne, il évoque longuement le crocodile (22.15.15-20) et l'hippopotame (22.15.21-24).

[23] Un crocodile est représenté sur le revers de plusieurs frappes monétaires des ateliers de Rome et de Nîmes, datées des années 28 et 27 a.C. Ce crocodile est parfois enchaîné à un palmier comme c'est le cas pour des monnaies frappées à Nîmes en 27 a.C. La légende AEGVPTO CAPTA sur les monnaies frappées à Rome ne laisse aucun doute sur leur signification : elles commémorent la conquête par Octavien de l'Égypte, ici symbolisée par un crocodile. Sur ces frappes monétaires, voir Bakhoum (1998), p. 213, Kiss (1998), p. 276-277 et van Aerde (2015), p. 98-105. Sur l'image du crocodile à Rome : Sist (1998).

[24] Boissel (2007), p. 125-126. On notera que quelques décennies plus tard, des pièces de monnaie commémorant la conquête de l'Égypte ont pour type un crocodile et un palmier. De même, Juvénal (15.76) prétend que la cité de Tentyra est « voisine des palmiers ombreux ».

[25] Sur la mosaïque de Palestrina, voir entre autres Meyboom (1995), Versluys (2002), p. 52-54 et Trinquier (2005).

[26] Sur les différentes datations qui ont été proposées avec les références bibliographiques correspondantes : Boissel (2007), p. 35.

[27] Selon Meyboom (1995), p. 19, la mosaïque de Palestrina daterait des années 120-110 a.C. Cette datation a été acceptée et reprise par Versluys (2002), p. 52, Trinquier (2005), p. 343, ou encore Boissel (2007), p. 35.

[28] Des scènes dites nilotiques ont été retrouvées sur l'ensemble du pourtour méditerranéen. Versluys (2002), p. 240, Table 1 en a dénombré 131, dont plus de la moitié (64,1%) ont été découvertes en Italie. Parmi ces scènes nilotiques « italiennes », un tiers provient du Latium (32,1%) et plus de la moitié de Campanie (60,7%). Néanmoins, cette surreprésentation campanienne est à relativiser en raison de l'état exceptionnel de conservation de Pompéi et d'Herculanum : Versluys (2002), p. 241, Table 2.

[29] Versluys (2002), p. 241, Table 2.

[30] Versluys (2002), p. 243, diagramme 1.

du IVe siècle p.C., dont 8 dateraient du Ier siècle a.C.[31] Ces données chiffrées sont bien évidemment à envisager avec prudence, d'autant plus que la datation proposée pour certaines de ces représentations est assez large. Cependant, les premières chasses nilotiques qui se déroulèrent à Rome au Ier siècle a.C. s'inscrivent manifestement dans le cadre de cet engouement des Romains et des habitants du reste de la péninsule italienne pour les paysages nilotiques[32].

Au regard de notre documentation, la première exhibition d'animaux nilotiques à Rome aurait été organisée par M. Scaurus en 58 a.C.[33] Pline l'Ancien évoque l'aménagement d'une pièce d'eau, d'un *temporarius euripus*, afin de présenter au public romain un hippopotame et cinq crocodiles. Rien dans le témoignage de Pline n'indique que ces animaux aient été tués à l'issue de la représentation. L'aspect exotique et insolite de ces jeux a peut-être été accentué par la présence d'habitants de Tentyra, aujourd'hui Denderah, qui auraient été présents au côté des crocodiles. Strabon évoque en effet la venue dans l'*Vrbs* de Tentyrites afin de participer à une exhibition de crocodiles : « ce sont d'ailleurs les Tentyrites qui accompagnaient les crocodiles envoyés à Rome pour y être exhibés ; et, comme on avait installé un bassin avec une sorte de plate-forme sur l'un de ses côtés pour qu'il serve de solarium aux bêtes sorties de l'eau, ce sont les Tentyrites qui tantôt, à l'aide de filets, les tiraient de l'eau pour les traîner sur ce solarium où ils puissent être vus des spectateurs, entrant pour cela dans l'eau tous ensemble, et tantôt les tiraient en sens inverse pour les replonger dans le bassin »[34]. Les Tentyrites avaient la réputation de ne pas craindre ces animaux parce qu'ils auraient été naturellement « immunisés » contre eux selon Strabon[35]. Pour sa part, Pline l'Ancien affirme que les Tentyrites

[31] VERSLUYS (2002), p. 243, diagramme 2.

[32] Comme le note BERLAN-BAJARD (2006), p. 311-312 : « les thèmes iconographiques égyptisants, à cette époque, commençaient à se répandre à Rome comme en Campanie. En outre, à partir du second quart du Ier siècle av. J.-C., le nombre des Égyptiens présents à Rome, notamment des artistes, s'accrut considérablement ».

[33] PLIN., *HN* 8.96 : « Ce fut M. Scaurus qui, à l'occasion des jeux donnés durant son édilité, montra le premier à Rome un hippopotame et cinq crocodiles dans une pièce d'eau creusée pour la circonstance » (trad. ERNOUT). Sur ce spectacle, voir aussi le témoignage d'AMM. MARC. 22.15.24. Selon COLEMAN (1996), p. 61-62, M. Scaurus a pu amener des animaux nilotiques à Rome grâce, notamment, aux contacts qu'il avait noués avec les réseaux commerciaux de la péninsule arabique, de l'Égypte et du reste de l'Afrique, alors qu'il menait des opérations militaires en Arabie Nabatéenne entre 62 et 60 a.C.

[34] STR. 17.1.44 : εἴς τε τὴν Ῥώμην κομισθεῖσι τοῖς κροκοδείλοις ἐπιδείξεως χάριν συνηκολούθουν οἱ Τεντυρῖται· γενομένης τε δεξαμενῆς καὶ πήγματός τινος ὑπὲρ μιᾶς τῶν πλευρῶν, ὥστε τοῖς θηρίοις ἐκβᾶσι τοῦ ὕδατος ἡλιαστήριον εἶναι, ἐκεῖνοι ἦσαν οἱ τοτὲ μὲν ἐξέλκοντες δικτύῳ πρὸς τὸ ἡλιαστήριον, ὡς καὶ ὑπὸ τῶν θεατῶν ὁραθῆναι, ἐμβαίνοντες ἅμα εἰς τὸ ὕδωρ, τοτὲ δὲ πάλιν εἰς τὴν δεξαμενὴν κατασπῶντες (trad. LAUDENBACH).

[35] STR. 17.1.44 : « Après Abydos, on trouve Diospolis la Petite, puis la ville de Tentyra où les habitants, contrairement aux autres Égyptiens, méprisent le crocodile

faisaient fuir les crocodiles à cause de leur odeur et/ou de leur voix[36]. Plusieurs historiens modernes[37] ont supposé que Strabon faisait allusion à la *uenatio* d'Auguste de 2 a.C., sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, et non aux jeux de M. Scaurus en 58 a.C. Pourtant, son témoignage corrobore parfaitement celui de Pline sur les jeux de M. Scaurus dans la mesure où l'un comme l'autre n'évoquent aucune mise à mort des crocodiles. Il est vrai que Strabon ne donne aucun élément nous permettant de dater avec précision la venue des Tentyrites à Rome. Cependant, l'emploi de l'imparfait (συνηκολούθουν) laisse entendre, d'une part, que Strabon fait référence à des spectacles antérieurs à la date de rédaction de sa *Géographie*[38] et, d'autre part, que les Tentyrites se seraient produits plusieurs fois dans l'*Vrbs*. M. Scaurus souhaitait de toute évidence présenter au public romain les animaux du Nil en reconstituant de la manière la plus réaliste possible leur cadre de vie, d'où l'aménagement du bassin. La présence des Tentyrites aurait permis de renforcer l'aspect réaliste du spectacle et de transporter virtuellement les spectateurs romains sur les bords du Nil. Il n'est donc pas à exclure, selon nous, que la première exhibition de Tentyrites à Rome

qu'ils considèrent le plus haïssable de tous les animaux. Le reste de la population, en effet, reconnaît certes la méchanceté de l'animal et son caractère mortel pour les humains, mais pourtant elle le vénère et le préserve, alors qu'eux n'ont de cesse de traquer et d'exterminer ces bêtes par tous les moyens. D'aucuns prétendent que, à la manière des Psylles de Cyrénaïque qui posséderaient une immunité naturelle contre les serpents, les Tentyrites en auraient une contre les crocodiles qui leur permettrait de n'avoir rien à craindre d'eux et même de nager sans risque et de traverser le fleuve quand personne d'autre ne s'y hasarderait » (trad. Laudenbach).

[36] Plin., *HN* 8.92-93 : « Bien plus, il y a une tribu qui, dans le Nil même, fait la guerre à ce monstre : ce sont les Tentyrites, ainsi appelés de l'île qu'ils habitent. Leur taille est petite, mais leur présence d'esprit merveilleuse, du moins dans cette sorte de lutte. Terrible contre ceux qui le fuient, le crocodile fuit devant ceux qui le poursuivent. Les Tentyrites seuls osent l'attaquer de front ; ils se jettent même à la nage dans le fleuve, et montés à cheval sur son dos, au moment où le crocodile renversant la tête ouvre la gueule pour les mordre, ils lui mettent un bâton dans la gueule ; et tenant les deux bouts de chaque côté, à droite et à gauche, ils ramènent à terre leur capture avec cette sorte de mors, ils l'effrayent par le seul son de leur voix, et le forcent à revomir, pour être rendus à la sépulture, les corps de ses récentes victimes. Aussi Tentyra est-elle la seule île où les crocodiles n'abordent pas ; et l'odeur de ses habitants les met en fuite, comme celle des Psylles fait des serpents » (trad. Ernout). Précisons que Pline est le seul auteur, à notre connaissance, à évoquer une odeur émise par des Égyptiens qui ferait fuir les crocodiles. D'ailleurs, dans un autre passage (*HN* 28.31), c'est plutôt la voix des Tentyrites, et non leur odeur, qui repousserait les crocodiles : « Les hommes nés dans l'île de Tentyris, sur le Nil, inspirent une terreur telle aux crocodiles que leur voix même les met en fuite » (trad. Ernout).

[37] Entre autres Ville (1981), p. 90-91 et Berlan-Bajard (2006), p. 62.

[38] Laudenbach (2015), p. XXIII émet plusieurs hypothèses : « une première rédaction du livre aurait eu lieu peu après 10 av. J.-C., suivie d'une révision après 19 ap. J.-C., soit qu'elle ait été étalée jusqu'en 23/24, soit qu'il s'agisse de deux séries de corrections ; ou bien, le livre aurait été rédigé peu après 19, puis corrigé en 23/24 ».

ait eu lieu à l'occasion de ces jeux donnés par M. Scaurus. Quoi qu'il en soit, comme l'a supposé Berlan-Bajard[39], la mise en scène de ce spectacle pourrait en outre avoir été influencée par les quelques représentations nilotiques qui ont été découvertes notamment dans le Latium[40] ou en Campanie[41] et qui lui sont antérieures. Comme l'a noté Versluys, les premières scènes nilotiques italiennes, datées de la fin du IIe siècle a.C. ou du début du Ier siècle a.C., ont comme principale caractéristique leur « ethnographical character »[42], ce qui semble avoir été aussi le cas du spectacle de M. Scaurus[43]. Certes, l'étude du corpus établi par Versluys révèle que les représentations nilotiques étaient encore peu nombreuses en Italie à la fin du IIe siècle a.C. et dans la première moitié du Ier siècle a.C. Toutefois, la mosaïque de Palestrina témoigne, à elle seule, d'un grand intérêt pour les décors égyptisants dès la première moitié du Ier siècle a.C., surtout si on tient compte de la renommée du temple de Fortuna Primigenia. Il n'était pas nécessaire d'ailleurs que ces décors fussent déjà très répandus, il suffisait que les élites et tout particulièrement M. Scaurus lui-même y fussent sensibles. Le spectacle de M. Scaurus a contribué ainsi à diffuser plus largement auprès des masses à Rome une vision romaine des bords du Nil et de l'Égypte, telle que l'aristocratie romaine aimait à se l'imaginer. Si certains spectateurs lors des jeux de M. Scaurus avaient sans doute déjà entendu parler de ces animaux ou s'ils les avaient déjà vus sur des mosaïques, ils purent enfin les observer et entendre les grognements des crocodiles ou les mugissements de l'hippopotame.

1.2. L'Égypte et les Égyptiens dans les spectacles romains d'époque césaro-augustéenne

Selon nos sources, le public romain dut attendre le quadruple triomphe de César en 46 a.C.[44] pour revoir un spectacle à caractère égyptisant. César organisa à cette occasion une naumachie dont le thème était un combat entre des flottes

[39] BERLAN-BAJARD (2006), p. 310-315.

[40] Voir les représentations correspondant aux n° 006 et 025 du catalogue de VERSLUYS (2002).

[41] Voir les représentations correspondant aux n° 047 et 067 du catalogue de VERSLUYS (2002).

[42] VERSLUYS (2002), p. 286.

[43] À certains égards, le spectacle de M. Scaurus et les *uenationes* nilotiques d'époque augustéenne ne sont pas sans évoquer les exhibitions d'animaux et de peuples colonisés aux XIXe et XXe siècles dans les zoos humains et autres expositions coloniales en Europe, dont l'objectif principal était de conforter le sentiment de « supériorité » du public européen sur ces populations et de légitimer auprès du grand public l'acte colonial et sa prétendue mission civilisatrice. Sur l'histoire des zoos humains et des expositions coloniales, voir notamment les contributions rassemblées dans BANCEL *et al.* (2002).

[44] Sur le quadruple triomphe de César : SUÉT., *Iul.* 37 ; DION CASSIUS 43.19-24 ; APP., *BC* 2.101-102.

« tyriennes » et « égyptiennes » dans un bassin aménagé dans la petite Codète, selon le témoignage de Suétone[45]. Cette structure, dont la localisation demeure débattue par les spécialistes[46], a été comblée après la mort de César. La mise en scène de cette bataille ne repose sur aucun fondement historique, même si la cité de Tyr, comme d'autres cités de Phénicie, a fourni fréquemment des mercenaires aux rois achéménides[47]. Il est probable que les combattants égyptiens ont été réellement interprétés par des captifs égyptiens lors de ce spectacle, d'autant plus que plusieurs prisonniers égyptiens ont été ramenés à Rome lors du quadruple triomphe de César, parmi lesquels Arsinoé IV[48], la sœur de Cléopâtre. Cette dernière et sa cour arrivèrent dans l'*Vrbs* en août 46 a.C. et y demeurèrent jusqu'en avril 44 a.C.[49] La présence de Cléopâtre à Rome ainsi que de nombreux prisonniers égyptiens explique sans doute le choix de faire figurer des combattants « égyptiens » face à des « Tyriens » lors de cette bataille fictive. Si nous comparons le spectacle de M. Scaurus avec celui de César, nous pouvons percevoir en filigrane l'évolution des rapports politiques

[45] Selon Suét., *Iul.* 39 : « Pour la naumachie, on creusa dans la petite Codète un bassin où luttèrent des vaisseaux à deux, trois et quatre rangs de rames, figurant deux flottes, l'une tyrienne, l'autre égyptienne, et portant un grand nombre de combattants » (trad. Ailloud). Le témoignage de Dion Cassius (43.23.4) est plus bref : « Enfin, il donna un combat naval, non pas sur la mer ou un lac, mais sur la terre ferme. En effet il fit creuser et remplir d'eau un emplacement sur le Champ de Mars et y introduisit des navires. Dans toutes ces rencontres, les prisonniers de guerre et les condamnés à mort combattirent » (trad. Berlan-Bajard [2006], p. 405-406). Enfin, Appien (*BC* 2.101) affirme que « il (César) inclut également dans le défilé une sorte de triomphe sur l'Égypte, en souvenir de la bataille navale sur le Nil, entre ceux sur la Gaule et sur Pharnace » (trad. Combes-Dounous / Torrens).

[46] Coleman (1993), p. 50 hésite entre le quartier du Trastévère et celui du Champ de Mars. Coarelli (1997), p. 19 et Berlan-Bajard (2006), p. 154-160 situent ce bassin dans le quartier du Champ de Mars.

[47] Berlan-Bajard (2006), p. 306, note 86.

[48] Dion Cassius 43.19.2-20.1 : « Tout cela, me semble-t-il, réjouit les spectateurs. En revanche, la vision de l'Égyptienne Arsinoé – César la fit défiler parmi les prisonniers de guerre –, celle de la foule des licteurs et celle des ornements triomphaux célébrant la victoire sur des citoyens romains morts en Afrique fut pour eux un spectacle terriblement douloureux. En effet, le nombre de licteurs leur apparut comme une très pesante multitude, car auparavant ils n'en avaient jamais vus autant en même temps et la vue d'Arsinoé enchaînée, une femme, jadis considérée comme une reine – chose qui, du moins à Rome, n'était jamais arrivée –, inspira à chacun une immense pitié. Et, à la suite de cela, c'est sous couvert de ce prétexte qu'ils se lamentaient aussi de leurs propres malheurs. Si elle fut néanmoins relâchée grâce à l'aide de ses frères, d'autres, comme Vercingétorix, furent mis à mort. Le peuple fut donc, pour les raisons que j'ai exposées, désagréablement affecté. Mais il estima malgré cela que cela était bien peu, du moins en comparaison de la foule de ses prisonniers et de l'ampleur de ses succès » (trad. communiquée par A. Jayat, qui prépare une thèse de doctorat à l'Université Bordeaux Montaigne sous le titre *Édition critique, avec traduction et commentaire, des livres XLIII-XLIV de l'Histoire romaine de Cassius Dion*).

[49] Sur le séjour de Cléopâtre à Rome : Liverani (2013).

et diplomatiques entre Rome et l'Égypte. Alors que les jeux de M. Scaurus semblaient répondre à la curiosité des Romains pour l'Égypte et la faune des bords du Nil, le spectacle de César était un combat naval, certes fictif, mais il revêtait de fait un caractère guerrier. De plus, cette naumachie mettait probablement en scène des captifs d'origine égyptienne amenés de force à Rome et qui avaient été déjà exhibés lors de la cérémonie du triomphe avant le spectacle. Les Égyptiens n'étaient plus seulement un peuple étrange, vivant dans un pays peuplé d'animaux qui devaient paraître à la fois fascinants et terrifiants aux yeux des spectateurs romains ; le spectacle de César leur montrait que les Égyptiens pouvaient être, eux aussi, asservis à la toute-puissance de Rome.

Après la naumachie de César, deux *uenationes* à caractère nilotique nous sont connues par des témoignages littéraires pour le règne d'Auguste. La première se déroula en août 29 a.C., soit un an après la prise d'Alexandrie, à l'occasion de la dédicace du temple du *Diuus Iulius* et du triple triomphe d'Octavien en Illyrie, à Actium et en Égypte. Un hippopotame et un rhinocéros sont mentionnés parmi les nombreux animaux qui ont été tués lors de ce spectacle[50]. Il n'est pas certain que l'hippopotame ait été présenté dans un décor aquatique. Dion Cassius ne donne aucune précision sur la technique de chasse qui a été utilisée, mais il nous paraît probable, ainsi que l'a déjà supposé Berlan-Bajard, que l'hippopotame a été chassé au harpon, comme cela se pratiquait d'ailleurs sur les bords du Nil[51]. Notons qu'à la différence des jeux de M. Scaurus, les animaux ont été cette fois-ci mis à mort. De même, en 2 a.C., lors de la dédicace du temple de Mars *Vltor*, trente-six crocodiles auraient été tués dans un plan d'eau dans le *Circus Flaminius*[52]*,* très vraisemblablement par les Tentyrites dont nous avons déjà parlé. Le massacre de ces animaux traditionnellement associés à l'Égypte revêtait sans doute une dimension symbolique. Amener à Rome ces animaux emblématiques des bords du Nil et les faire tuer pour le plaisir du peuple de l'*Vrbs* par des Tentyrites, eux-mêmes en spectacle, matérialisait la domination qu'Auguste, et le peuple de Rome à travers ce dernier, exerçait désormais sur l'Égypte, en se montrant capable de soumettre ses habitants et ses espèces animales les plus emblématiques, si féroces fussent-elles[53]. Il faut préciser d'ailleurs qu'à l'occasion de ces mêmes jeux, Auguste organisa une naumachie dont la mise en scène reconstituait la bataille de

[50] Dion Cassius 51.22.5 : « On mit à mort des bêtes sauvages et domestiques en grand nombre, notamment un rhinocéros et un hippopotame » (trad. Freyburger-Galland / Roddaz).

[51] Berlan-Bajard (2006), p. 67.

[52] Dion Cassius 55.10.8 : « Ensuite, de l'eau fut introduite dans le Circus Flaminius et trente-six crocodiles y furent tués » (trad. Berlan-Bajard [2006], p. 409).

[53] Comme le note Coleman (1996), p. 63 : « killing them in a public display is an early manifestation of that aspect of imperialism and autocracy that drives the emperor to take under his control whatever is out of the ordinary or spectacular ».

Salamine[54], victoire navale des Athéniens et de leurs alliés sur les Perses, donc du monde grec sur le monde barbare, et par extension de l'Occident sur l'Orient – événement historique qui rappelait en filigrane, comme l'a relevé Berlan-Bajard, la victoire d'Octavien à Actium sur Cléopâtre[55]. Ces deux spectacles commémoraient donc de façon allégorique la victoire de Rome sur l'Égypte, désormais soumise et incorporée à l'Empire romain. Cette image a d'ailleurs été relayée à la même époque par la littérature[56] et par plusieurs frappes monétaires[57]. Ces spectacles et ces monnaies s'inscrivaient également dans la continuité de la propagande orchestrée par Octavien dès 34 a.C. contre Marc Antoine et Cléopâtre[58]. Si les critiques, les pamphlets et les discours avaient visé principalement ces deux derniers, l'Égypte et ses habitants n'avaient pas été épargnés par cette campagne de dénigrement[59]. Autant de facteurs qui ont probablement modifié la perception du peuple romain à l'égard des Égyptiens à cette époque. La curiosité initiale des habitants de l'*Vrbs* pour les bords du Nil et les

[54] SUÉT., *Aug.* 43 ; OV., *Ars am.* 1.171-176 ; *RGDA* 23 ; VELL. PAT. 2.100.2 ; DION CASSIUS 55.10.6-8.

[55] BERLAN-BAJARD (2006), p. 335-336.

[56] Par exemple : PROP. 2.1.30-36, 3.11.29-66 ; VERG., *Aen.* 8.685-713 ; HOR., *Carm.* 1.37. Pour une analyse de l'éloge d'Auguste par Properce, voir LEDENTU (2016), p. 72-81.

[57] Sur ces frappes monétaires, voir les références déjà citées à la note 23.

[58] DION CASSIUS (50.4.1-2) mentionne les principaux thèmes de cette propagande et les rumeurs qui circulaient dans Rome au sujet de Cléopâtre et d'Antoine : « Les Romains s'en indignèrent et crurent que tous les autres bruits étaient véridiques, à savoir que, si Antoine l'emportait, il ferait présent de leur cité à Cléopâtre et déplacerait en Égypte le centre du pouvoir. La colère fut telle que tous, non seulement les adversaires d'Antoine ou ceux qui étaient neutres, mais même ses amis très fidèles l'accusèrent violemment : stupéfaits de ce qui avait été lu et s'efforçant de prévenir les soupçons d'Octavien, ils tinrent les mêmes propos que les autres » (trad. FREYBURGER-GALLAND / RODDAZ). Néanmoins, comme le précisent FREYBURGER-GALLAND et RODDAZ dans leur commentaire (p. LIII-LIV), « [i]l est difficile de mesurer l'impact de cette propagande sur l'opinion publique, à Rome et en Italie. L'argent et les agents d'Antoine se sont évertués à en freiner les effets et bien des indices incitent à penser que l'adhésion au parti d'Octavien ne fut pas aussi totale que la littérature officielle, dont les *Res Gestae* constituent l'expression finale, voudrait le faire croire ».

[59] DION CASSIUS (50.24.5-7) en rapporte un exemple dans le discours qu'Octavien aurait prononcé devant ses soldats avant la bataille d'Actium : « Comment n'aurions-nous pas, quant à nous, une conduite fort honteuse si, après l'avoir emporté sur tous et partout par notre courage, nous supportions ensuite avec calme les insolences de gens qui, par Hercule, alors qu'ils sont des Alexandrins et des Égyptiens – de quel autre nom plus dur ou plus juste peut-on les appeler ? –, qu'ils rendent un culte divin aux reptiles et autres animaux, embaument leurs corps pour appuyer leur croyance à l'immortalité, qu'ils sont des plus enclins à l'insolence mais des plus faibles pour agir en hommes et, ce qui est le pire, sont esclaves d'une femme et non d'un homme, ont osé s'attribuer nos biens et les conquérir avec notre aide, de manière que nous renoncions de nous-mêmes en leur faveur à la prospérité qui est la nôtre ? » (trad. FREYBURGER-GALLAND / RODDAZ).

Égyptiens a probablement été accompagnée, voire remplacée, par un sentiment d'hostilité. Nous savons en outre, par un témoignage de Suétone, qu'un grand serpent a été présenté au peuple de Rome devant le *comitium*[60]. Il n'a vraisemblablement pas été tué, mais seulement exhibé devant le public romain. Suétone ne précise pas l'origine de ce reptile ; toutefois en raison de l'association fréquente entre l'Égypte et cet animal[61], il n'est pas à exclure que ce serpent ait été originaire de cette contrée. Dans ce cas, ce spectacle serait à rapprocher de ceux de 29 et 2 a.C. : il s'agissait de montrer au peuple de Rome que toute l'Égypte, ses hommes et sa faune étaient désormais passés sous le joug romain et qu'ils pouvaient être amenés dans la capitale pour y être donnés en spectacle.

Outre la mise en scène et, bien souvent aussi, le massacre d'espèces animales en provenance des bords du Nil, la conquête romaine de l'Égypte s'est matérialisée à Rome par l'érection d'un obélisque égyptien dans le *Circus Maximus* en 10 a.C.[62] Ce fut l'un des premiers obélisques importés dans l'*Vrbs*[63]. L'importation de cet obélisque à Rome et le choix du site ne devaient manifestement rien au hasard. Tout d'abord, le Grand Cirque était le seul édifice de spectacles à Rome pouvant accueillir plusieurs dizaines de milliers de spectateurs[64], soit l'un des meilleurs emplacements pour que cet obélisque puisse être observé par le plus grand nombre durant toute la durée des jeux. Ensuite, cet obélisque provenait de la cité d'Héliopolis en Égypte, qui était le lieu d'un important culte au Soleil. Dédié de nouveau au Soleil par Auguste, situé proche du temple de Sol[65] dans le Grand Cirque et non loin de celui d'Apollon sur le Palatin, cet obélisque venait renforcer la symbolique solaire du *Circus Maximus* et le lien entre Auguste et le Soleil[66]. Par ailleurs, l'acheminement

[60] Suét., *Aug*. 43.11.

[61] Par exemple, Ammien Marcellin (22.15.27) évoque différentes espèces de serpents parmi la faune caractéristique de l'Égypte. En outre, Dion Cassius (51.17.5) signale, parmi les présages qui annoncèrent la soumission de l'Égypte à Rome, « un serpent gigantesque (qui) se montra soudain et siffla avec une force prodigieuse » (trad. Freyburger-Galland / Roddaz).

[62] Sur cet obélisque et son érection à Rome dans le *Circus Maximus*, voir notamment Roullet (1972), p. 69-70, Marcattili (2009), p. 211-215, van Aerde (2015), p. 226-232 et Swetnam-Burland (2015), p. 65-104.

[63] Un second obélisque en provenance d'Héliopolis a été érigé par Auguste sur le Champ de Mars. Il se trouve aujourd'hui Piazza di Montecitorio. Voir Roullet (1972), p. 79.

[64] Au Ier siècle a.C., le *Circus Maximus* aurait pu accueillir 150.000 spectateurs selon le témoignage de D.H. 3.68.3. Ce chiffre a toutefois été contesté par Vergnieux (2008), p. 240 qui retient une moyenne de 80.000 places pour le IVe siècle p.C.

[65] Sur l'histoire et la localisation du temple du Soleil dans le *Circus Maximus* : Humphrey (1986), p. 91-95.

[66] Voir sur ce point les commentaires et les analyses de Humphrey (1986), p. 94-95 et 269-272, Barchiesi (2008), p. 531-532, Marcattili (2009), p. 211-215 et van Aerde (2015), p. 232-235.

et l'installation de cet édifice emblématique de l'architecture égyptienne aux yeux des Romains relevaient de la même symbolique que les spectacles que nous avons évoqués précédemment. Élément de décor permanent de la *spina* / euripe du Grand Cirque, cet obélisque rappelait à des dizaines de milliers de spectateurs que l'Égypte était désormais un territoire soumis à la puissance de Rome et de son peuple, comme le précisait d'ailleurs l'inscription qu'Auguste fit graver en deux exemplaires sur les faces nord et sud de la base du monument : « *Imperator* César Auguste, fils du divin (César), Grand Pontife, acclamé *imperator* pour la douzième fois, consul onze fois, détenteur de la puissance tribunicienne pour la quatorzième fois, après la soumission de l'Égypte à la puissance du peuple romain, a fait don (de cet obélisque) au soleil »[67]. Les faces nord et sud n'ont pas été choisies au hasard, puisqu'elles se situaient face aux gradins. Les spectateurs pouvaient donc lire l'inscription sans difficulté[68]. Enfin, les contraintes techniques que cette opération encore inédite avait dû engendrer, ainsi que le coût sans doute très élevé du transport de ce monument jusqu'à Rome, ne pouvaient que susciter l'étonnement et l'émerveillement du public. Les jeux et les lieux de spectacles ont donc été mis au service de la propagande augustéenne, visant à diffuser auprès du peuple de la capitale l'image d'une Égypte qui lui était désormais soumise et incorporée à l'Empire.

2. *Décors nilotiques et vedettes d'origine égyptienne dans les spectacles romains d'époque impériale*

2.1. Faune du Nil et autres évocations de l'Égypte dans les spectacles romains d'époque impériale

Après la mort d'Auguste, les références plus ou moins explicites à l'Égypte dans les spectacles romains se poursuivirent, d'autant plus que certains empereurs, comme Caligula, Néron ou encore Hadrien, ont manifesté un vif intérêt pour l'Égypte et sa civilisation. Nos sources n'évoquent aucune chasse nilotique sous le règne de Caligula, mais nous pouvons supposer, eu égard à l'intérêt de cet empereur pour la terre des Pharaons, que ce silence ne signifie peut-être pas pour autant l'absence de ce type de spectacle à Rome durant son règne[69]. Nous savons en revanche que Caligula fit ériger un obélisque dans le cirque du Vatican[70], s'inspirant ainsi de la geste augustéenne. Ce lien entre l'obélisque et les

[67] *CIL* VI, 701 : *Imp*(*erator*) *Caesar diui f*(*ilius*) | *Augustus* | *Pontifex Maximus* | *Imp*(*erator*) *XII*, *co*(*n*)*s*(*ul*) *XI trib*(*unicia*) *pot*(*estate*) *XIV* | *Aegupto in potestatem* | *populi romani redacta* | *soli donum dedit*.

[68] Humphrey (1986), p. 270.

[69] C'est aussi l'hypothèse de Berlan-Bajard (2006), p. 314.

[70] Plin., *HN* 36.74. Sur cet obélisque : Roullet (1972), p. 67-69 ; sur son transport jusqu'à Rome : Golvin (2005).

édifices de spectacles, particulièrement le cirque, se confirma dans les décennies suivantes. Selon le catalogue de Roullet, parmi les 26 obélisques qui auraient été érigés à Rome durant l'époque impériale[71], cinq, voire six, auraient été situés à l'intérieur, ou à proximité, d'édifices de spectacles[72]. Le jour de la mort de Caligula, le 24 janvier 41 p.C., des Égyptiens et des Éthiopiens préparaient pour la nuit suivante un spectacle au théâtre[73]. Ce dernier présentait peut-être un caractère égyptisant ; du moins, il comportait des figurants égyptiens et éthiopiens.

Néron était fasciné par l'Égypte et sa civilisation[74]. Il aurait même projeté d'y faire un voyage auquel il dut finalement renoncer[75]. Plusieurs spectacles d'époque néronienne portent la trace de cet engouement de l'empereur pour l'Égypte et notamment pour Alexandrie. Tout d'abord, nous savons par un extrait des *Bucoliques* de Calpurnius Siculus qu'un hippopotame aurait été présenté lors d'une *uenatio* qui s'est peut-être déroulée sous le règne de Néron ; mais la date de ce spectacle reste débattue par les historiens modernes[76]. Dans ce passage, le paysan Corydon décrit à Lycotas les splendeurs des spectacles de la capitale. Il évoque entre autres un « animal au nom de cheval, mais dont le hideux troupeau naît dans le fleuve qui de ses ondes printanières irrigue les semailles de ses rives »[77]. Corydon, en raison de ses origines rurales, ignore sans doute le nom de cet animal. Mais il a recours à une périphrase et il associe l'hippopotame au « fleuve qui de ses ondes printanières irrigue les semailles de ses rives », soit au Nil et donc à l'Égypte. Que le spectacle évoqué ait eu lieu

[71] ROULLET (1972), p. 67-84.

[72] Ils correspondent aux n° 68, 69, 70, 72, 84? et 86 du catalogue de ROULLET (1972), p. 67-84. Il s'agit de l'obélisque du cirque de Caius et Néron (68), des deux obélisques du *Circus Maximus* (69 et 70), de celui du cirque de Maxence (72), de celui du cirque de Varianus (86) ; enfin, mais cela est incertain, il y aurait peut-être eu un obélisque près du théâtre de Pompée (84?). Sur les obélisques dans les cirques romains : HUMPHREY (1986), p. 269.

[73] SUÉT., *Calig*. 57.

[74] Pour une analyse des relations entre Néron et l'Égypte, voir entre autres VOISIN (1987), p. 519-541 et CESARETTI (1989).

[75] TAC., *Ann*. 15.36 ; SUÉT., *Ner*. 19. Sur ce sujet, voir notamment CESARETTI (1989), p. 61-62 et CHAMPLIN (2003), p. 174 et 187. Néron envisagea même, après que Galba a été proclamé empereur par ses soldats, de s'enfuir en Égypte : SUÉT., *Ner*. 47.2 et DION CASSIUS 63.27. Néron n'est jamais allé en Égypte, mais plusieurs personnes de son entourage étaient des Égyptiens ou connaissaient parfaitement cette contrée, comme l'a souligné CESARETTI (1989), p. 52-55.

[76] VILLE (1981), p. 141 pense que la *uenatio* relatée par Calpurnius Siculus date de l'époque néronienne. C'est aussi l'avis de BERLAN-BAJARD (2006), p. 67-70. En revanche, CHAMPLIN (2003), p. 113 pense que les *Bucoliques* de Calpurnius Siculus ont été rédigées plusieurs années après le règne de Néron et que le spectacle en question serait postérieur à la mort de cet empereur. C'est également l'avis de COLEMAN (1993), p. 57.

[77] CALP., *Ecl*. 7.66-68 : *equorum nomine dictum, / sed deforme pecus, quod in illo nascitur amne, / qui sata riparum uernantibus irrigat undis* (trad. AMAT).

sous le règne de Néron ou quelques années après sa mort, les propos que Calpurnius Siculus prête à Corydon nous permettent, en tout état de cause, d'émettre des hypothèses sur le degré de connaissance de la faune nilotique par les peuples ruraux des alentours de Rome et peut-être aussi par une partie des habitants de l'*Vrbs*. L'hippopotame devait être pour eux un animal exotique, dont certains ne se rappelaient plus le nom, mais dont ils avaient entendu parler et que la plupart d'entre eux, surtout ceux qui vivaient à la campagne, n'avaient encore jamais vu. Cependant, ils l'associaient au Nil, à ce fleuve lointain réputé pour ses crues et ses animaux aussi insolites que monstrueux. Corydon souligne l'aspect hideux (*deforme*) de l'hippopotame. Nous pouvons ainsi imaginer la surprise et l'effroi que ces animaux devaient susciter auprès du public.

Cependant, l'empreinte de l'Égypte, et plus particulièrement d'Alexandrie, sur les spectacles d'époque néronienne s'est exprimée également d'une façon plus subtile. En 64 p.C., alors que Néron se produit pour la première fois en public à Naples[78], il est salué par les louanges d'Alexandrins récemment arrivés dans cette ville. Charmé par leurs acclamations, l'empereur les fit venir à Rome. Suétone évoque dans ce contexte le recrutement d'adolescents issus de l'ordre équestre, et de plus de cinq mille jeunes plébéiens, afin de former une claque destinée à applaudir l'empereur lors de ses performances désormais publiques : « Charmé de s'entendre célébrer dans des cantates par des habitants d'Alexandrie, récemment débarqués en foule à Naples, il (Néron) en fit venir un plus grand nombre de cette ville (Alexandrie). Il n'en mit pas moins d'empressement à recruter partout des adolescents de familles équestres et plus de cinq mille jeunes plébéiens des plus robustes, pour leur faire apprendre, après les avoir divisés en factions, différentes sortes d'applaudissements, nommés bourdonnements, bruits de tuiles et de tessons, afin d'être soutenu par eux lorsqu'il chantait »[79]. Les membres de la claque en question sont les *Augustiani*, auxquels Suétone fait de nouveau allusion un peu plus loin dans son récit[80]. Cependant, comme le précise Mourgues[81] ou encore Champlin[82], la création des *Augustiani* ne date pas de 64 p.C., contrairement à ce que pourrait laisser croire le témoignage de Suétone. Ils ont fait leur apparition lors des *Iuuenalia* de 59 p.C. En

[78] Tac., *Ann*. 15.33.

[79] Suét., *Ner*. 20 : *Captus autem modulatis Alexandrinorum laudationibus, qui de nouo commeatu Neapolim confluxerant, plures Alexandria euocauit. Neque eo segnius adulescentulos equestris ordinis et quinque amplius milia e plebe robustissimae iuuentutis undique elegit, qui diuisi in factiones plausuum genera condiscerent (bombos et imbrices et testas uocabant) operamque nauarent cantanti sibi* (trad. Ailloud).

[80] Suét., *Ner*. 25.

[81] Mourgues (1990), p. 204.

[82] Selon Champlin (2003), p. 60 : « It was at his private Juvenile Games, celebrated in 59, that Nero first introduced his Augustiani, Roman knights in their prime who made both day and night ring with applause and praise of Nero's godlike beauty and voice (…). By the time Nero first appeared in public in Naples, in 64, these Roman knights were backed by some 5,000 hardy plebeian youths ».

64 p.C., le corps des *Augustiani* a seulement été élargi aux plébéiens, alors que jusqu'à cette date, il ne comprenait que des chevaliers. Cette décision permettait ainsi d'augmenter les effectifs de la claque de l'empereur. Suétone précise également que les jeunes gens recrutés en 64 auraient été divisés en plusieurs groupes et qu'on leur aurait fait apprendre trois manières différentes d'applaudir que Suétone désigne par les termes de *bombus*, *imbrex* et *tegula*[83]. Selon Mourgues[84], Champlin[85] ou Thuillier[86], ces trois formes d'applaudissements auraient déjà été employées par les Alexandrins de Naples dans leurs louanges adressées à Néron. L'empereur aurait donc introduit à Rome des techniques d'applaudissements originaires d'Alexandrie. En outre, comme l'a fait remarquer Perrin, les *Augustiani* présentent des similitudes avec les *basilikoi paides* des cours hellénistiques[87], bien que les *Augustiani* n'aient pas été des jeunes nobles destinés à servir l'État, mais des jeunes gens issus de la plèbe et de l'ordre équestre attachés à la personne de l'empereur[88]. Nous pouvons donc entrevoir une influence égyptienne, plus précisément alexandrine, à la fois dans la création des *Augustiani* et dans les techniques d'applaudissement utilisées par ces derniers.

L'influence d'Alexandrie et de Canope est également perceptible dans plusieurs banquets publics et aquatiques qui ont été organisés sous le règne de Néron[89]. En 59 p.C., « Néron fit servir un festin au peuple, sur des barques, à l'endroit où Auguste avait donné une naumachie, et, de là, au milieu de la nuit, il descendit jusqu'au Tibre par le canal »[90]. Tacite évoque un autre banquet

[83] Sur ces trois techniques d'applaudissements, voir l'étude de DUBOURDIEU / MOREAU (1986).

[84] MOURGUES (1990), p. 204-205 : « son texte (celui de Suétone) établit un lien très précis entre la réorganisation de nos Augustians et l'émerveillement qu'avait provoqué chez Néron la pratique, par des marins alexandrins de passage à Naples, de *modulatae laudationes*. L'on ne possède hélas que trop peu d'informations sur ces *modulatae laudationes*, et en particulier sur leur pratique à Alexandrie, pour pouvoir vraiment comprendre ce qui avait enthousiasmé Néron (…). Retenons en tout cas de ce que nous déclare Suétone, que cette réorganisation des Augustians peut aussi avoir eu pour motif le désir de l'empereur Néron de les voir reprendre la technique de ces "louanges modulées" venues d'Alexandrie ».

[85] CHAMPLIN (2003), p. 60 : « They were divided into groups, *factiones*, to learn the different elaborate forms of clapping (imported from Alexandria) – "the buzzings," "the tiles," "the bricks" – by which Nero had been captivated and which they performed vigorously when he sang ».

[86] THUILLIER (2005), p. 307.

[87] PERRIN (1993), p. 96.

[88] PERRIN (1993), p. 104. C'est aussi l'avis de MOURGUES (1990), p. 208 : « La conclusion s'impose d'elle-même : les Augustians, qui en 59 n'avaient été conçus qu'à l'imitation d'une manière très générale des *basilikoi paides* du monde hellénistique, voient en 64 préciser leurs références, et, avec ses *modulatae laudationes*, empruntent à l'Égypte son organisation des *basilikoi paides* ».

[89] Selon SUÉTONE (*Ner*. 27.2) Néron aimait organiser des banquets au bord de l'eau.

[90] DION CASSIUS 61.20.5 (trad. GROS).

aquatique[91] qui se serait déroulé en 64 p.C. au *stagnum* d'Agrippa, situé à l'ouest des thermes d'Agrippa sur le Champ de Mars. Néron venait de renoncer temporairement à son projet de voyage en Orient, notamment en Égypte, contrée qui selon Tacite occupait particulièrement l'esprit de l'empereur à cette époque[92]. Dion Cassius mentionne un autre banquet aquatique à l'issue d'un combat de gladiateurs[93]. Ville a supposé que Dion Cassion faisait allusion au festin de 64 p.C. décrit par Tacite[94]. Dion Cassius parle certes d'un θέατρον, mais ce terme désigne dans son œuvre tout type d'édifice de spectacle. Ce θέατρον pourrait donc faire référence au *stagnum* d'Agrippa. Néanmoins, Dion Cassius précise que l'arène avait été auparavant asséchée pour un combat de gladiateurs avant d'être inondée de nouveau pour le festin ; or, comme l'a fait remarquer à juste titre Berlan-Bajard[95], il paraît impossible, étant donné les dimensions du *stagnum* d'Agrippa, que ce bassin ait été vidé puis inondé dans

[91] TAC., *Ann.* 15.37.2-3 : « On construisit donc sur l'étang d'Agrippa un radeau sur lequel on dressa les tables et qui devait être remorqué par des bateaux. Ces bâtiments étaient rehaussés d'or et d'ivoire ; les rameurs étaient des mignons, rangés d'après leur âge et leurs talents infâmes. Tigellinus avait fait venir du bout du monde des oiseaux, des bêtes, et jusqu'à des animaux marins capturés dans l'Océan. Sur les quais de l'étang se dressaient des lupanars remplis de femmes du plus haut rang et, en face, on voyait des filles toutes nues. Ce furent d'abord des poses et des danses obscènes ; et, à mesure que les ténèbres s'étendaient, tout le bois voisin, toutes les demeures d'alentour retentirent de chants et s'illuminèrent » (trad. GOELZER).

[92] TAC., *Ann.* 15.36.1.

[93] DION CASSIUS 62.15 : « Un jour, après avoir tué des bêtes sauvages, il fit tout à coup arriver de l'eau dans l'amphithéâtre et y représenta un combat naval ; puis, ayant retiré l'eau, il y donna un combat de gladiateurs ; enfin, ramenant l'eau de nouveau, il offrit au peuple un festin somptueux. Tigellin fut nommé ordonnateur du festin, dont tous les apprêts avaient été faits avec une grande magnificence ; en voici, du reste, les dispositions. Au milieu de l'amphithéâtre et sur l'eau avaient été d'abord placés de grands tonneaux en bois, sur lesquels étaient fixées des planches ; à l'entour on avait construit des cabarets et des maisons de débauche, en sorte que Néron, Tigellin et leurs convives occupaient le milieu, se livrant à la bonne chère sur des tapis de pourpre et de moelleux coussins, tandis que tous les autres assistants contentaient leurs caprices dans les cabarets. Les hommes entraient dans les lupanars et jouissaient à leur aise de toutes les femmes, sans distinction, qui s'y tenaient assises : c'étaient les femmes les plus belles et les plus remarquables, esclaves, libres, courtisanes, vierges, femmes mariées ; non seulement des filles et des femmes du peuple, mais encore des plus nobles familles. Chacun avait la liberté de prendre à son gré celle qui lui plaisait, car il ne leur était permis de refuser qui que ce fût. Aussi la foule, composée de la lie du peuple, buvait avec excès et se portait ensuite à une insolence brutale : un esclave jouissait de sa maîtresse en présence de son maître ; un gladiateur, d'une jeune fille noble sous les yeux de son père. Il y eut aussi des altercations, des coups, des désordres honteux de la part non seulement de ceux qui entraient, mais encore de ceux qui se tenaient en dehors ; et, par suite, il y eut mort d'hommes et de femmes, dont les unes furent étouffées, les autres écharpées » (trad. GROS).

[94] VILLE (1981), p. 140.

[95] BERLAN-BAJARD (2006), p. 30-31.

la foulée. Dion Cassius fait manifestement allusion à un autre repas sur l'eau d'époque néronienne. Il est probable que Néron a organisé un autre banquet aquatique la même année dans son amphithéâtre de bois[96]. Quoi qu'il en soit, comme l'ont bien démontré notamment Woodman[97] et Berlan-Bajard[98], la description du banquet de 64 par Tacite comporte plusieurs éléments (banquet sur un bateau, présence de divers animaux, convives s'adonnant à la débauche) qui ne sont pas sans évoquer Alexandrie, mais aussi et surtout sa sulfureuse voisine, la cité de Canope. La description de cette ville par Strabon[99] présente en effet de nombreuses similitudes avec les récits de banquets aquatiques organisés par Néron. Nous serions tenté également de faire le rapprochement entre ces dîners et la mosaïque de Palestrina sur laquelle on peut observer, dans la partie inférieure censée représenter le delta du Nil, des hommes et des femmes festoyant ensemble au bord de l'eau sous une pergola et parmi des musiciens[100]. À défaut de partir en Égypte, Néron aurait ainsi organisé à Rome, dans différents édifices de spectacle, des banquets publics dont la mise en scène s'inspirait très nettement du canal qui reliait Alexandrie à Canope et des festins licencieux qui s'y déroulaient, conformément à l'image qu'en avaient transmise auparavant Strabon ou la mosaïque de Palestrina, notamment. Certes, nous ignorons si le peuple de Rome était conscient du caractère nettement canopique du décor, mais cette hypothèse n'est pas à exclure selon nous. Ces banquets auraient permis de diffuser auprès des masses romaines l'image de luxure et de plaisir fréquemment associée à Canope et à ses environs.

Quelques années plus tard, Martial évoque la présence de « bêtes féroces du Nil » lors de jeux en 89 p.C.[101] Cette *uenatio* a probablement eu lieu dans l'amphithéâtre Flavien qui ne pouvait plus être inondé à cette date[102]. Les animaux du Nil, dont il est question dans ce passage, ont donc été de toute

[96] Berlan-Bajard (2006), p. 31.

[97] Woodman (1992), p. 182 : « This accumulation of details suggests that, if Tacitus is not describing Alexandria here, he is at least describing a city very like it ».

[98] Berlan-Bajard (2006), p. 363-364.

[99] Str. 17.1.17 évoque « la foule de ceux qui descendent le canal depuis Alexandrie pour assister aux cérémonies. À longueur de jour et de nuit, il déborde de bateaux où aussi bien les hommes que les femmes s'épuisent à jouer de la flûte et à danser sans frein avec la dernière licence, sans oublier ceux qui ont leurs résidences dans Canope même, installées près du canal et adaptées à ce genre de laisser-aller et de bombance » (trad. Laudenbach). D'une manière générale, comme l'a souligné Vendries (2002), p. 191, « la civilisation de l'Égypte lagide, puis romaine, est montrée dans la littérature gréco-latine comme une civilisation des plaisirs, tout particulièrement à travers les fêtes licencieuses se déroulant à Canope, dans le delta du Nil ».

[100] Voir la description et l'interprétation de cette partie de la mosaïque par Meyboom (1995), p. 70, Vendries (2002), p. 184 et Boatwright (2012), p. 106-107.

[101] Mart. 5.65 : « Quoique l'on parle souvent des multiples têtes du dragon de la Lerne grecque, qu'est-ce que l'hydre gigantesque auprès des bêtes féroces du Nil ? » (trad. Izaac).

[102] Berlan-Bajard (2006), p. 92.

évidence présentés à sec. De fait, l'influence des représentations nilotiques sur la mise en scène des *uenationes* semble avoir progressivement diminué au cours du Ier siècle p.C.[103] Les hippopotames et les crocodiles étaient probablement devenus plus familiers aux habitants de l'*Vrbs* ; c'est pourquoi il devait paraître moins nécessaire aux *editores* de reconstituer les bords du Nil par la présence d'un bassin. Toutefois, ces animaux étaient toujours aussi insolites aux yeux des spectateurs venus de régions plus éloignées de Rome, comme le laisse supposer l'extrait des *Bucoliques* de Calpurnius Siculus que nous avons cité précédemment.

En 89 p.C. également, un étrange combat aurait opposé dans l'arène des hommes de petite taille en présence de grues pendant les Saturnales[104]. Stace évoque vraisemblablement deux spectacles qui ont peut-être eu lieu en même temps ou plus probablement l'un après l'autre. D'une part, un combat entre des nains et, d'autre part, des *sparsiones* au cours desquelles des grues ont sans doute été offertes au public. Stace fait de nouveau allusion à ces mêmes *sparsiones* quelques vers plus loin : « Dans ce tumulte, d'un vol soudain tombent du haut des airs d'immenses nuées des oiseaux que recueillent le Nil sacré, et le Phase hérissé et les Numides quand souffle l'humide Auster. Ils sont trop nombreux pour qu'on puisse les prendre tous ; les replis des toges, déjà pleins, s'éjouissent tandis qu'on prépare de nouveaux cadeaux »[105]. Parmi les diverses espèces d'oiseaux auxquelles Stace fait allusion, ceux « que recueillent le Nil sacré » pourraient être des grues. Stace affirme par ailleurs que les grues vont se refugier sur les bords du Nil à l'approche de l'hiver afin de fuir la neige et le froid des contrées septentrionales[106]. Dans ce cas, cet affrontement dans l'amphithéâtre entre des nains et en présence de grues ne serait pas sans évoquer plusieurs mosaïques dites nilotiques sur lesquelles sont figurés des hommes

[103] Comme le note Berlan-Bajard (2006), p. 315, « à partir de l'époque flavienne, les crocodiles apparurent tout aussi bien dans une arène sèche, et donc sans aucun rappel de leur milieu d'origine, et purent être mêlés à d'autres espèces exotiques au cours de la même séquence. Cette évolution déjà évoquée s'explique certes par la nature des édifices de spectacle utilisés, mais manifeste aussi une rupture avec le modèle iconographique initial. À mesure que la faune du Nil devenait moins inédite aux yeux du public romain, elle cessa d'être systématiquement présentée pour elle-même, dans son décor spécifique que l'art avait déjà popularisé ».

[104] Stat., *Silu.* 1.6.57-64 : « Puis se présente le hardi corps de bataille des nains : une constitution, aussitôt poussée à son terme, a lié une fois pour toutes leur petitesse en une masse noueuse. Ils font des blessures, ils engagent des batailles, et – de quel poing ! – se menacent de mort. Ils prêtent à rire au divin Mars et à la Valeur sanglante ; et les grues, destinées à tomber pour fournir de hasardeuses aubaines, s'émerveillent devant ces pugilistes plus farouches » (trad. Izaac). Dion Cassius (67.8.4) semble faire également allusion à ce spectacle.

[105] Stat., *Silu.* 1.6.75-80 (trad. Izaac).

[106] Stat., *Theb.* 12.515-518. Sénèque (*Œd.* 605-606) évoque également des migrations d'oiseaux – probablement des grues, même s'il ne les nomme pas – à l'approche de l'hiver vers les bords du Nil.

de petite taille, en l'occurrence des Pygmées, affrontant des grues, leurs ennemies traditionnelles[107]. Le caractère grotesque de plusieurs de ces représentations rappelle d'ailleurs l'aspect burlesque de ce combat entre nains[108]. Il faut noter à ce sujet que ce spectacle a eu lieu lors des Saturnales, festivités durant lesquelles les normes et les hiérarchies habituelles étaient momentanément renversées. De plus, la parodie était censée avoir une fonction cathartique et apotropaïque lors des fêtes et des jeux à Rome[109]. Mais ce combat apparaît également comme une mise en scène de la lutte légendaire entre les Pygmées et les grues[110], thème qui, à l'époque flavienne, appartenait déjà à l'imaginaire collectif des Romains à l'égard du Nil et de ses sources[111]. Brunet pense que ces nains auraient participé à deux spectacles successifs. Tout d'abord, ils auraient combattu entre eux, puis, dans un second temps, ils auraient affronté les grues[112]. Cependant, il ne nous paraît pas certain, à la lecture du témoignage de Stace, que les grues se soient réellement battues avec les nains.

Dans la seconde moitié du IIe siècle p.C., des crocodiles et des hippopotames auraient été de nouveau exhibés lors de différents spectacles ; cependant nos sources n'en précisent pas le lieu[113]. Nous n'avons pas connaissance, au regard de notre documentation, de chasses nilotiques à Rome sous le règne d'Hadrien, mais eu égard à l'intérêt de cet empereur pour l'Égypte[114], il n'est pas à exclure que des animaux originaires de cette contrée aient été présentés dans l'arène ou au cirque durant son règne. Nous savons en revanche que des hippopotames ont

[107] Sur les Pygmées et leur association avec le Nil dans les mosaïques romaines et la littérature antique, voir Boissel (2007), p. 177-344.

[108] Pour une analyse du caractère grotesque de plusieurs de ces représentations, voir Boissel (2007), p. 291-293.

[109] Sur ce point, voir Cèbe (1966), p. 24-25.

[110] C'est en ce sens que Brunet (2003), p. 26-27 interprète cette mise en scène.

[111] Homère (*Il.* 3.1-7) a été le premier à évoquer un combat entre des Pygmées et des grues. Pour l'époque impériale, plusieurs auteurs se font encore l'écho de cet affrontement légendaire, parmi lesquels Plin., *HN* 10.58 ; Ov., *Met.* 6.90-92 ; Pompon. 3.8.81 ; Juv. 13.167-173. Il faut cependant préciser que tous les auteurs anciens n'ont pas localisé les Pygmées au même endroit. S'ils les situaient généralement aux confins du monde connu, notamment au niveau des sources du Nil en Éthiopie, certains les associaient à l'Inde, voire à la Thrace ou à la Carie. Sur ce sujet, voir Boissel (2007), p. 212-215.

[112] Brunet (2003), p. 27, (2004), p. 150.

[113] Sha, *Ant. Pius* 10.9 : « Il donna des spectacles au cours desquels il montra des éléphants, des animaux appelés *corocottae*, des tigres, des rhinocéros, des crocodiles ainsi que des hippopotames et, en même temps que les tigres, toutes sortes de bêtes provenant de la terre entière. Il alla jusqu'à présenter cent lions en une seule exhibition » (trad. Chastagnol).

[114] Outre son séjour en Égypte, l'intérêt d'Hadrien pour la terre des Pharaons s'est exprimé notamment dans l'aménagement et la décoration du « Serapeum » du « Canope » de la Villa Adriana, à Tibur, près de Rome. Sur ce sujet, voir l'étude de Grenier (1989).

été tués lors de deux chasses sous le règne de Commode[115]. En outre, Élagabal avait dans sa ménagerie impériale des serpents égyptiens, ainsi que d'autres animaux traditionnellement associés par les auteurs latins aux bords du Nil. Quelques-uns de ces animaux ont peut-être été amenés dans l'arène à l'occasion des jeux[116]. C'est probablement de cette même ménagerie impériale que provenaient les serpents qu'Élagabal aurait fait lâcher parmi les spectateurs qui se rendaient aux spectacles un matin[117]. Des hippopotames ont vraisemblablement été présentés et massacrés lors des jeux séculaires organisés par Philippe l'Arabe en avril 248 p.C. Ils sont en tout cas attestés à Rome à cette époque dans la ménagerie impériale[118]. Enfin, au début du Ve siècle p.C., des crocodiles ont été présentés lors des jeux organisés par Symmaque pour la préture de son fils en 401 p.C.[119] Symmaque évoque dans sa correspondance l'attrait que suscitaient encore ces reptiles sur les spectateurs romains : « De ce qu'exigent les spectacles de Rome, ce sont, plus que le reste, les crocodiles qui sont instamment demandés pour les manifestations du théâtre »[120]. Certes, ces témoignages ne nous permettent pas de savoir si et dans quelle mesure les spectateurs du Ve siècle associaient encore les crocodiles et les hippopotames aux bords du

[115] DION CASSIUS 72.10.2-3 : « Commode passait l'essentiel de son existence dans l'inaction, s'adonnant aux courses de chevaux, aux combats contre des bêtes sauvages et contre des hommes. En effet, sans compter ce qu'il faisait dans sa résidence, il tua en public un grand nombre d'hommes et de bêtes. Par exemple, il tua lui-même, de ses propres mains, cinq hippopotames et deux éléphants, un jour après l'autre. Il tua aussi des rhinocéros et une girafe » (trad. BERLAN-BAJARD [2006], p. 425). Selon DION CASSIUS 72.19.1, « descendant alors de sa loge sur le sol de l'arène, il (Commode) tuait tous les animaux domestiques qu'il faisait approcher, et ceux qui étaient conduits vers lui, ou traînés dans des filets. Il égorgea aussi un tigre, un hippopotame et un éléphant » (trad. BERLAN-BAJARD [2006], p. 425).

[116] SHA, *Heliogab.* 28.3 : « Il eut en sa possession à Rome de ces petits serpents égyptiens que les indigènes nomment "bons génies", ainsi que des hippopotames, un crocodile, un rhinocéros et toutes les autres espèces animales d'Égypte que leur nature permettaient de transplanter » (trad. CHASTAGNOL). Sur les serpents égyptiens, voir AMM. MARC. 22.15.27.

[117] SHA, *Heliogab.* 23.2.

[118] SHA, *Gordiani tres* 33.1 : « Sous le règne de Gordien on dénombrait à Rome trente-deux éléphants – dont douze avaient été envoyés par lui-même et dix par Alexandre – dix élans, dix tigres, soixante lions apprivoisés, trente léopards apprivoisés, dix *belbi* – c'est-à-dire hyènes – mille couples de gladiateurs appartenant à l'empereur, six hippopotames, un rhinocéros, dix lions sauvages, dix girafes, vingt onagres, quarante chevaux sauvages et d'innombrables spécimens de ce genre d'animaux, de races variées, que Philippe offrit tous ou en fit tuer pour les jeux séculaires » (trad. CHASTAGNOL).

[119] SYMM., *Ep.* 9.151 : « des largesses hors du commun, voilà ce que, le Ciel aidant, attendent de nous les célébrations de la préture car, outre l'encouragement des exemples d'autrui, ma propre envie me pousse à y exhiber devant nos concitoyens des crocodiles et bon nombre d'animaux exotiques » (trad. CALLU).

[120] SYMM., *Ep.* 9.141 : *Prae ceteris autem quae Romana spectacula desiderant crocodillos functio theatralis efflagitat* (trad. CALLU).

Nil. Quoi qu'il en soit, ces derniers n'étaient pas les seuls à venir d'Égypte pour être exhibés lors des spectacles de la capitale. Nous avons connaissance par les textes littéraires et épigraphiques de la présence à Rome de gladiateurs et d'acteurs d'origine égyptienne, notamment d'Alexandrie.

2.2. Des professionnels des spectacles d'origine égyptienne à Rome

Comme nous l'avons déjà précisé en introduction, 43 immigrés égyptiens ont été identifés par Ricci dans les sources épigraphiques de la Rome impériale. Parmi eux figurent quatre gladiateurs, deux athlètes et un citharède. Le premier de ces gladiateurs égyptiens se prénomme M. Antonius Exochus[121]. Originaire d'Alexandrie, il a manifestement été affranchi, comme l'indiquent ses *trianomina*, après avoir commencé sa carrière de gladiateur en tant qu'esclave. Gladiateur « thrace », il s'est produit à Rome pour la première fois lors des spectacles organisés pour le triomphe posthume de Trajan sur les Parthes en octobre 117 p.C. Nous avons également connaissance, pour le Ier ou le IIe siècle p.C., d'un autre gladiateur « thrace », prénommé Macedo, originaire lui aussi d'Alexandrie[122]. Une autre inscription funéraire, conservée par la fondation Zerià Mentana près de Rome depuis 1981, mentionne un certain Pardus, gladiateur d'origine égyptienne[123]. Pardus est décrit comme un *hastarius ueteranus,* c'est-à-dire comme un gladiateur aguerri dans le combat avec un javelot. Le quatrième gladiateur d'origine égyptienne se prénomme Φουσκῖνος[124]. Il est qualifié de προβοκάτωρ Καίσαρος, soit un *prouocator* qui appartenait à la *familia* impériale. Sur l'ensemble des gladiateurs qui se sont produits à Rome et dont les sources épigraphiques nous ont transmis les noms[125], nous ne connaissons leur région d'origine que pour sept d'entre eux. Parmi eux figurent les

[121] *CIL* VI, 10194 ; *ILS* 5088 : *M*(*arcus*) *Antonius Exochus*. | *Thr*(*aex*). | *M*(*arcus*) *Antonius* | *Exochus nat*(*ione*) | *Alexandrinus:* | *Rom*(*ae*) *ob triump*(*hum*) | *Diui Traiani, die II,* | *tir*(*o*) *cum Araxe Cae*(*saris*) (scil. *seruo*) | *st*(*ans*) *miss*(*us*)*;* | *Rom*(*ae*) *mun*(*eris*) *eiusd*(*em*) | *die VIIII Fimbriam* | *lib*(*erum*), (*pugnarum*) *VIIII, miss*(*um*) *fe*(*cit*)*;* | *Rom(ae) mun*(*eris*) *eiusd*(*em*) … Sur cette inscription, voir SABBATINI TUMOLESI (1988), p. 80-81, n° 92 et RICCI (1993a), p. 79.

[122] *CIL* VI, 10197 ; *ILS* 5089 : *D*(*is*) *M*(*anibus*). | *Macedoni thr*(*aeci*) | *tiro*(*ni*), *Alexandrin*(*o*), | *ben*(*e*) *mer*(*enti*) *fec*(*it*) | *armatura thraecum* | *uniuersa; uix*(*it*) *ann*(*is*) *XX,* | *men*(*sibus*) *VIII, dieb*(*us*) *XII*. Sur cette inscription, voir SABBATINI TUMOLESI (1988), p. 83, n° 97 et RICCI (1993a), p. 81.

[123] *Pardus astarius* | *ueteranus, nat*(*ione*) | *Aegyptus, pugna*|*rum VIIII*. Sur cette inscription, restée longtemps inédite, voir SABBATINI TUMOLESI (1988), p. 65, n° 63 et RICCI (1993a), p. 82.

[124] *IGUR* II, 939 ; *ICUR* I, 4032 ; *CIG* IV, 7021 ; *IG* XIV, 2008 : (Εὐ)ψύχι τέ|κνον Σερῆ|νε, (ἄ)ω(ρ)ε? ἐτ|ῶν δ', μηνῶ|ν η', ἡμερῶν ιθ'. | Φουσκῖνος προ|βοκάτωρ Καίσα|ρος πατὴρ καὶ Ταφῶν | μήτηρ Αἰγύπτιοι ἐποί|ησαν <λ>οιπο<ύ>μενοι. SABBATINI TUMOLESI (1988), p. 75, n° 82.

[125] Voir le corpus d'inscriptions établi par SABBATINI TUMOLESI (1988), p. 53-57 et 65-85.

deux Égyptiens, Pardus et Φουσκῖνος, dont nous venons de parler, ainsi que les deux Alexandrins, M. Antonius Exochus et Macedo, cités précédemment, soit un total de quatre gladiateurs égyptiens ou alexandrins sur sept. Parmi les trois autres gladiateurs, l'un était originaire de Gaule Belgique[126], l'autre de Palantia en Tarraconnaise[127] et le dernier provenait de Thrace[128]. Selon Ville, il y aurait eu une part significative de gladiateurs grecs et orientaux, notamment alexandrins, dans la moitié occidentale de l'Empire[129]. En outre, une longue inscription mentionne un certain M. Αὐρήλιος Ἀσκληπιάδης, pancratiaste à Rome, mais originaire d'Alexandrie qui vécut dans la seconde moitié du IIe siècle p.C. Son père, M. Αὐρήλιος Δημήτριος, était lui aussi pancratiaste[130]. Enfin, nous avons connaissance d'un citharède, dénommé Φλάουιος Τέρπνος, originaire également d'Alexandrie[131]. Avec quatre gladiateurs, deux pancratiastes et un citharède, les gens de spectacles représentent environ 16% de l'ensemble des Égyptiens recensés à Rome dans les sources épigrapiques par Ricci. À titre de comparaison, Ricci n'a identifié qu'un *agitator factionis* et qu'un seul gladiateur parmi les 70 immigrés en provenance de la Péninsule Ibérique[132] (soit 2,8% de l'ensemble). Sur les 102 immigrés originaires d'Afrique du Nord (Égypte exclue) qu'elle a dénombrés, seulement trois *agitatores factionis* et une femme mime sont mentionnés (3,9%)[133]. Par ailleurs, seule une artiste (*emboliaria*) et un gladiateur figurent parmi les 75 immigrés gaulois répertoriés par Ricci, soit environ 2,7% de l'ensemble[134]. Enfin, Ricci n'a trouvé aucune inscription mentionnant des gens du spectacle parmi les 145 immigrés Germains à Rome qui nous sont connus par les textes épigraphiques[135]. Ces données chiffrées sont bien évidemment à envisager avec une extrême prudence, puisque plusieurs inscriptions ne mentionnent pas d'activité professionnelle quand d'autres préservent la mémoire de gladiateurs, d'auriges ou encore de danseurs sans préciser leur origine. Néanmoins, au regard du corpus de textes épigraphiques établi par Ricci, il semble que les gens de spectacles aient été particulièrement bien représentés parmi les immigrés égyptiens de la capitale.

[126] *CIL* VI, 10177 = 33977 ; *ILS* 5104.

[127] *CIL* VI, 10184.

[128] *CIL* VI, 10187 ; *ILS* 5085.

[129] Ville (1981), p. 266 : « Si l'on considère les pays d'origine, on s'aperçoit que tout le monde romain et la plupart des pays frontaliers fournissent des gladiateurs ; remarquables, en particulier, sont la présence et le nombre en Occident, de gladiateurs grecs et orientaux, surtout alexandrins ».

[130] *IGUR* I, 240 ; *IG* XIV, 1102 ; *IAG* 79. Sur cette inscription : Malaise (1972b), p. 138-139, n°90 et Ricci (1993a), p. 80.

[131] *IGUR* II, 1034 : Φλάουιος | Τέρπνος | κιθαρωιδὸς | Ἀλεξανδρεὺς ἐτῶν κ(αὶ ἥμισυ) | ἄφθορος. Sur cette inscription : Ricci (1993a), p. 80 et Vendries (2002), p. 188.

[132] Ricci (1992b), p. 109 et 116.

[133] Ricci (1994), p. 190 et 192-193.

[134] Ricci (1992a), p. 306 et 311-312.

[135] Voir Ricci (1993b).

Par ailleurs, plusieurs sources littéraires attestent la présence d'artistes d'origine égyptienne dans les théâtres de la capitale de l'Empire. Parmi eux, citons le célèbre pantomime Bathylle pour l'époque augustéenne, originaire d'Alexandrie[136], mais aussi Pâris II[137], d'origine égyptienne, peut-être même d'Alexandrie. Bien évidemment, il nous est difficile de savoir si leur origine égyptienne ou alexandrine était connue du public et surtout dans quelle mesure le fait qu'ils soient égyptiens ou alexandrins a concouru à leur succès. Néanmoins, nous avons connaissance par Martial de l'épitaphe de Pâris II : « Qui que tu sois, voyageur qui foules la Voie Flaminienne, ne passe pas sans y faire attention devant un marbre illustre. Les délices de Rome et tout l'esprit du Nil, l'art et le charme incarnés, la gaieté et le plaisir, l'honneur et le deuil du théâtre romain, toutes les Grâces et tous les Amours à la fois sont ensevelis avec Pâris dans ce tombeau »[138]. Notons que Martial fait clairement allusion aux origines égyptiennes de Pâris. L'expression *sales Nili* nous semble pouvoir être interprétée comme la reconnaissance par les Romains d'un humour ou d'un esprit caustique propre à l'Égypte, plus spécifiquement à Alexandrie[139]. Tacite évoque en outre un flûtiste, prénommé Eucérus, natif d'Alexandrie et esclave d'Octavie, la première épouse de Néron[140]. Les musiciens alexandrins semblent avoir joui d'une excellente image dans l'Empire romain, d'autant plus que le public alexandrin avait la réputation d'être non seulement passionné de musique et de chant[141], mais aussi d'avoir une oreille musicale particulièrement excercée[142]. Par ailleurs, la cité d'Alexandrie était connue au moins depuis l'époque hellénistique pour la qualité de son enseignement dans le domaine de la science musicale et de la pratique instrumentale, renommée qui ne s'était toujours pas démentie, semble-t-il, au IVe siècle p.C.[143] Il ne serait donc guère surprenant que des musiciens égyptiens, après avoir été formés à Alexandrie et plébiscités par le redoutable public de cette cité, aient tenté leur chance à Rome et qu'ils y aient bénéficié d'un excellent accueil. Nous savons par exemple qu'un harpiste

[136] ATH. 1.20D.

[137] Selon VENDRIES (2002), p. 183, n° 85 il s'agit de Pâris II, condamné à mort sur l'ordre de Domitien.

[138] MART. 11.13 : *Quisquis Flaminiam teris, uiator, / noli nobile praeterire marmor. / Vrbis deliciae salesque Nili, / ars et gratia, lusus et uoluptas, / Romani decus et dolor theatri / atque omnes Veneres Cupidinesque / hoc sunt condita, quo Paris, sepulchro* (trad. IZAAC).

[139] Selon D. CHR. 32.99 les Alexandrins eux-mêmes prétendaient que leurs plaisanteries étaient les meilleures du monde. SÉN., *Helu.* 19.6 évoque d'une manière générale l'effronterie des Égyptiens et leur goût de la raillerie.

[140] TAC., *Ann.* 14.60.

[141] D. CHR. 32.41-42.

[142] ATH., 4.176E ; D. CHR. 32.24 et 32.46. Sur le rayonnement d'Alexandrie dans le domaine de la musique depuis l'époque hellénistique et sur la réputation du public alexandrin, voir VENDRIES (2002), p. 180-183.

[143] AMM. MARC. 22.16.17.

nommé Alexandre et originaire d'Alexandrie a connu à la fin du IIe siècle p.C. un grand succès auprès du public romain[144]. En outre, la musique en provenance d'Égypte était manifestement appréciée à Rome. Selon Ovide, une jeune femme se devait de connaître et de maîtriser notamment les chants du Nil et leur rythme si elle voulait séduire un homme[145]. Enfin, il paraît probable que certains des nombreux astrologues qui proposaient leurs services aux abords du Grand Cirque[146] étaient originaires d'Égypte[147], bien que les sources nous fassent défaut sur la question.

3. *Conclusions*

Au terme de cette étude, il apparaît que ce sont surtout les *uenationes* du cirque et de l'amphithéâtre qui, parmi l'ensemble des spectacles de l'*Vrbs*, ont été les plus marquées par le goût des Romains pour l'Égypte. Peut-être influencé par les premières représentations nilotiques de l'iconographie tardo-républicaine, M. Scaurus a été, selon nos sources, le premier *editor* de la Rome antique à avoir transporté le public romain dans une Égypte plus ou moins imaginaire, avec ses crocodiles et ses hippopotames des bords du Nil. Si la fascination des Romains pour le Nil et ses espèces animales les plus emblématiques ne s'est pas démentie dans les siècles suivants et s'est traduite principalement, dans le cadre des jeux, par la présence régulière de crocodiles et d'hippopotames, certains spectacles d'époque césaro-augustéenne comportaient en filigrane un message politique, manifestement lié à l'évolution des rapports diplomatiques et militaires entre Rome et l'Égypte. Ce n'étaient plus seulement les rives du Nil et ses animaux qui étaient mis en scène, c'était aussi et désormais un territoire, une population et des espèces animales conquis et assujettis à Rome. Néanmoins, dès l'époque augustéenne, la scène et l'arène romaines ont été marquées par la présence de pantomimes et de gladiateurs égyptiens dont certains, à l'image de Bathylle et ou de Pâris II, ont connu une brillante carrière ; et il est probable que leur origine égyptienne a contribué à leur succès auprès du public de la capitale. En ce qui concerne les *uenationes* nilotiques, nos sources donnent souvent peu d'informations sur les réactions émotionnelles du public lors de ces spectacles ; mais, comme nous l'avons démontré par ailleurs[148], les auteurs anciens ont globalement peu évoqué le comportement des spectateurs lors des

[144] ATH., 4.183E. Voir les quelques autres exemples de musiciens alexandrins à Rome cités par VENDRIES (2002), p. 187-189.

[145] OV., *Ars am.* 3.318.

[146] Sur les astrologues présents aux abords du cirque : CIC., *Diu.* 1.132 ; JUV. 6.588-591 ; FIRM. MAT. 2.30.12.

[147] Sur les nombreux astrologues égyptiens présents à Rome, voir RICCI (1993a), p. 75 et RICCI (2006), p. 60.

[148] Sur les émotions des spectateurs lors des *uenationes* au cirque, voir FORICHON (2015), p. 221-235.

chasses, sans doute parce que ces divertissements ne donnaient pas lieu à des scènes d'hystérie collective semblables à celles que provoquaient les courses de chars au cirque ou les performances des pantomimes dans les théâtres. Cependant, la présence d'animaux nilotiques lors de chasses à Rome est régulièrement mentionnée dans les sources littéraires et le témoignage de Symmaque au début du Ve siècle p.C. laisse entendre que ces animaux étaient encore plébiscités par le public à cette époque.

Certes, ces exhibitions de crocodiles et d'hippopotames, tout comme les prouesses des Tentyrites et de combattants nains semblables à des Pygmées, s'apparentaient aux divers lieux communs que les Romains, du moins l'aristocratie, entretenaient à l'égard de l'Égypte et de ses habitants. Le constat est d'ailleurs le même en ce qui concerne les différents éléments architecturaux d'origine égyptienne qui ont été importés à Rome durant l'époque impériale. Selon Ziegler, ces monuments ne donnaient pas aux Romains une image fidèle de l'architecture et de l'art égyptiens d'époque pharaonique, mais une vision partielle et déformée au même titre que les copies et autres monuments égyptisants créés en Italie[149]. De façon analogue, les spectacles égyptisants de la Rome ancienne n'ont pas présenté aux spectateurs l'Égypte telle qu'elle était, mais telle que les *editores* se la représentaient, ou aimaient à se l'imaginer, et sans doute aussi telle qu'ils souhaitaient que les masses urbaines de Rome la perçoivent.

Mais il est probable également que les *editores* ont mis en scène l'Égypte et les Égyptiens tels que le peuple de Rome se les imaginait afin de satisfaire le public. Ainsi, à travers l'histoire des spectacles égyptisants de la capitale, il est sans doute possible d'esquisser la perception que les habitants de l'*Vrbs* avaient de l'Égypte et des Égyptiens. Cette dernière n'était pas manifestement figée

[149] ZIEGLER (1994), p. 18-19 : « Partielle car les œuvres pharaoniques transportées d'Égypte en Italie correspondent à l'époque et au goût des Romains. Autant qu'on en puisse juger, elles véhiculent une certaine image de l'Égypte et ont sans doute été sélectionnées pour une destination essentiellement décorative : les obélisques et les sphinx prédominent ; les effigies de lions, relativement rares dans l'art égyptien, ont été rassemblées avec un soin particulier ; parmi les représentations de divinités, ce sont les animaux qui ont la faveur, et essentiellement le faucon et le singe ; chez les humains, on trouve une importante proportion de rois, et des particuliers présentant un *naos*. Aucune œuvre de l'Ancien Empire, très peu du Moyen Empire. Si les monuments ramessides sont attestés, ceux de la Basse Époque sont bien plus largement représentés, des témoignages de la XXVIe dynastie « saïte », de ceux de la XXXe dynastie inscrits au nom des rois Nectanébo, jusqu'à l'époque ptolémaïque qui est contemporaine de la pénétration romaine. (…) Ces œuvres originales ne sont pas, de loin, les plus nombreuses. Un certain nombre de copies véritables sont exécutées en Italie, certaines pour créer un pendant à une sculpture authentique : c'est le cas de plusieurs statues. Des artistes égyptiens gravent sur les obélisques inachevés des inscriptions pastiches, composant en hiéroglyphes des titulatures à l'ancienne mode pour les empereurs et notables romains. (…) Mais le nombre de ces copies et de leurs originaux est largement surpassé par celui des œuvres égyptisantes qui se multiplient au cours du IIe siècle après J.-C. ».

dans le temps et elle a dû évoluer au cours des siècles. Dans la première moitié du I[er] siècle a.C., la perception romaine de l'Égypte semble avoir été dominée par la curiosité pour le Nil, les animaux dangereux qui y vivaient et certaines populations insolites aux yeux des Romains, comme les Tentyrites et les Pygmées, ce qu'avait bien compris M. Scaurus. La vision de la terre des Pharaons par le peuple de Rome s'est sans doute transformée dans la seconde moitié du I[er] siècle a.C. avec la conquête de l'Égypte par Octavien. Les Égyptiens n'étaient plus seulement un peuple étrange et étranger, vivant dans un pays lointain à la civilisation millénaire, ils étaient devenus des ennemis qui avaient été conquis, puis soumis à la toute-puissance de Rome, ce qui fut mis en scène par Auguste. Néanmoins, l'arrivée dans la capitale de l'Empire d'artistes en provenance d'Égypte, notamment d'Alexandrie, dès l'époque augustéenne dut donner une image moins hostile des Égyptiens aux habitants de l'*Vrbs*. Les Alexandrins durent incarner aux yeux du public romain la musique, l'art, peut-être aussi un certain sens de l'humour, la finesse d'esprit, sans oublier une sensualité propre à l'Orient dont témoignent les festins débridés de Canope que Néron tenta de reconstituer à Rome. Chaque membre du public devait ensuite réévaluer, apprécier ou critiquer la perception de l'Égypte qui lui était présentée lors des jeux selon son degré de connaissance de ce pays et les contacts, directs ou indirects, qu'il avait pu avoir avec des Égyptiens.

Il se pose bien évidemment la question plus générale de l'utilisation des spectacles par le pouvoir politique à des fins de propagande et dans le but de façonner l'imaginaire collectif du public. Le rôle des spectacles de masse dans la Rome ancienne pourrait être rapproché en ce sens de nos *mass media* contemporains. Il paraît en effet évident que les différents spectacles de l'*Vrbs* ont contribué à nourrir l'imagination du public, notamment de la plèbe romaine, et ont influencé sa perception du monde et des peuples qui l'entouraient. Mais il n'est pas à exclure également que les *editores* n'aient souvent fait que conforter par leurs spectacles une vision commune de l'« Autre » et de l'« Ailleurs », répondant ainsi aux attentes du public. Il s'agit là de sujets qui mériteraient selon nous des recherches plus approfondies qu'il faudrait d'ailleurs élargir aux autres peuples conquis par Rome. De même, il nous semble que l'influence de la littérature et de l'iconographie sur la mise en scène des spectacles de l'*Vrbs* nécessiterait de plus amples analyses qui prendraient en considération les autres contrées de l'Empire romain.

Université Bordeaux Montaigne. Sylvain FORICHON.
Institut Ausonius, UMR 5627 CNRS
F-33607 Pessac, France.

Bibliographie

H. Ailloud (1954), *Suétone. Vies des douze Césars. Tome I. César – Auguste*, Paris.

— (1967), *Suétone. Vies des douze Césars. Tome II. Tibère – Caligula – Claude – Néron*, Paris.

J. Amat (1991), *Calpurnius Siculus. Bucoliques. Calpurnius Siculus (pseudo-). Éloge de Pison*, Paris.

J.-M. André (1987), *Les Romains et l'Égypte*, in *EPh* 2, p. 189-206.

S. Bakhoum (1998), *Les thèmes égyptisants de l'atelier de Rome d'Auguste à Caracalla*, p. 207-216.

J. P. V. D. Balsdon (1979), *Romans and Aliens*, London.

N. Bancel / P. Blanchard / G. Boetsch / E. Deroo / S. Lemaire (ed.) (2002), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux* reality shows, Paris.

A. Barchiesi (2008), *Le Cirque du Soleil*, in J. Nelis-Clément / J.-M. Roddaz (ed.), p. 521-537.

A. Berlan-Bajard (2006), *Les spectacles aquatiques romains*, Rome.

A. R. Birley (1997), *Hadrian: The Restless Emperor*, London / New York.

M. T. Boatwright (2012), *Peoples of the Roman World*, Cambridge.

I. Boissel (2005), *Les activités des Pygmées dans une mosaïque nilotique de Rome. Approches littéraire et iconographique*, in F. Lecocq (ed.), p. 69-89.

— (2007), *L'Égypte dans les mosaïques de l'Occident romain : images et représentations (de la fin du IIème siècle avant J.-C. au IVème siècle après J.-C.)*, thèse de doctorat, Université de Reims Champagne-Ardenne.

N. Bonacasa / M. C. Naro / E. C. Portale / A. Tullio (ed.) (1998), *L'Egitto in Italia, dall'Antichità al Medioevo. Atti del III Congresso Internazionale Italo-Egiziano (Roma, CNR-Pompei, 13-19 Novembre 1995)*, Roma.

L. Bongrani / M. Ciceroni / M. I. Pasquali (1998), *Gli egizi nella XIV regione augustea*, in N. Bonacasa *et al.* (ed.), p. 559-588.

L. Bricault (2013), *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain*, Paris.

S. Brunet (2003), *Dwarf Athletes in the Roman Empire*, in *AHB* 17, p. 17-32.

— (2004), *Female and Dwarf Gladiators*, in *Mouseion* 4, p. 145-170.

J.-P. Callu (2002), *Symmaque. Lettres. Tome IV (Livres IX-X)*, Paris.

L. Capponi (2005), *Augustan Egypt: The Creation of a Roman Province*, New York / London.

J.-P. Cèbe (1966), *La caricature et la parodie dans le monde romain antique*, Paris.

M. P. Cesaretti (1989), *Nerone e l'Egitto. Messaggio politico e continuità culturale*, Bologna.

E. Champlin (2003), *Nero*, Cambridge (Mass.).

A. Chastagnol (1994), *Histoire Auguste. Les empereurs romains des IIe et IIIe siècles*, Paris.

F. Chausson (2012), *La fausse immobilité du Prince. Remarques préliminaires sur la présence du Prince à Rome et dans ses environs*, in A. Hostein / S. Lalanne (ed.), p. 17-35.

F. Coarelli (1997), *Il Campo Marzio: dalle origini alle fine della Repubblica*, Roma.

K. M. Coleman (1993), *Launching into History: Aquatic Displays in the Early Empire*, in *JRS* 83, p. 48-74.

— (1996), *Ptolemy Philadelphus and the Roman Amphitheater*, in W. J. Slater (ed.), *Roman Theater and Society: E. Togo Salmon Papers I*, Ann Arbor, p. 49-68.

J.-I. Combes-Dounous / P. Torrens (1994), *Appien. Les guerres civiles à Rome. Livre II*, Paris.

M. de Vos (1980), *L'egittomania in pitture e mosaici romano-campani della prima età imperiale*. Testo italiano di A. de Vos, Leiden.

A. Dubourdieu / P. Moreau (1986), Imbrex *et* Tegula : *la technique des applaudissements à Rome*, in *Latomus* 45, p. 717-730.

G. S. Dundas (2002), *Augustus and the Kingship of Egypt*, in *Historia* 51, p. 433-448.

A. Ernout (1952), *Pline l'Ancien. Histoire Naturelle. Livre VIII*, Paris.

S. Forichon (2015), *Les spectateurs du cirque à Rome (du Ier siècle a.C. au VIe siècle p.C.) : passion, émotions et politique*, thèse de doctorat, Université Bordeaux Montaigne.

S. Francocci (2005), *L'*Iseum *et* Serapeum *du Champ de Mars. Remarques sur les monuments égyptiens*, in F. Lecocq (ed.), p. 187-199.

H. Frère / H. J. Izaac (1961), *Stace. Silves. Tome I (Livres I-III)*, Paris.

M.-L. Freyburger-Galland / J.-M. Roddaz (1991), *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres L et LI*, Paris.

H. Goelzer (1957), *Tacite. Annales. Livres XIII-XVI*, Paris.

J.-C. Golvin (2005), *Les grands travaux de Caligula liés à la construction du cirque du Vatican*, in F. Lecocq (ed.), p. 201-210.

J.-C. Grenier (1989), *La décoration statuaire du « Serapeum » du « Canope » de la Villa Adriana. Essai de reconstitution et d'interprétation*, in *MEFRA* 101, p. 925-1019.

E. Gros (1867), *Histoire romaine de Dion Cassius, traduite en français*, Paris.

E. S. Gruen (2011), *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton / Oxford.

H. Halfmann (1986), Itinera principum. *Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im Römischen Reich*, Stuttgart.

A. Hostein / S. Lalanne (ed.) (2012), *Les voyages des Empereurs dans l'Orient romain. Époques antonine et sévérienne*, Arles.

J. H. Humphrey (1986), *Roman Circuses: Arenas for Chariot Racing*, Berkeley / Los Angeles.

H. J. Izaac (1961), *Martial. Épigrammes. Tome II. 1re partie (Livres VIII-XII)*, Paris.

M.-J. Kardos (2011), *La satire des cultes égyptiens chez Martial et Juvénal et l'*Iseum *du Champ de Mars*, in Id. (ed.), *Habiter en ville au temps de Vespasien. Actes de la table ronde de Nancy, 17 octobre 2008*, Paris, p. 51-62.

Z. Kiss (1998), *Le dieu-crocodile égyptien dans l'Italie romaine*, in N. Bonacasa *et al.* (ed.), p. 275-288.

B. Laudenbach (2015), *Strabon. Géographie. Tome XIV. Livre XVII, 1re partie*, Paris.

F. Lecocq (ed.) (2005), *L'Égypte à Rome. Actes du Colloque de Caen des 28-30 septembre 2002 (Cahiers de la MRSH 41)*, Caen.

M. Ledentu (2016), *Auguste et ses* Res Gestae *mis en mots par Properce : un regard élégiaque sur le principat*, in S. Luciani / P. Zuntow (ed.), *Entre mots et marbre. Les métamorphoses d'Auguste*, Bordeaux, p. 67-81.

M. LEEMREIZE (2014), *The Egyptian Past in the Roman Present,* in J. KER / C. PIEPER (ed.), *Valuing the Past in the Greco-Roman World: Proceedings from the Penn-Leiden Colloquia on Ancient Values VII*, Leiden / Boston, p. 56-82.

B. LEGRAS (2014), *Les Romains en Égypte, de Ptolémée XII à Vespasien*, in *Pallas* 96, p. 271-284.

P. LIVERANI (2013), *Cleopatra a Roma*, in G. GENTILI (ed.), *Cleopatra. Roma e l'incantesimo dell'Egitto*, Milano, p. 45-49.

M. MALAISE (1972a), *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie,* Leiden.

— (1972b), *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, Leiden.

F. MARCATTILI (2009), *Circo Massimo. Architetture, funzioni, culti, ideologia*, Roma.

J. MATTHEWS (1989), *The Roman Empire of Ammianus*, London.

P. G. P. MEYBOOM (1995), *The Nile Mosaic of Palestrina: Early Evidence of Egyptian Religion in Italy*, Leiden / New York / Köln.

P. MOREAU (2005), INCESTA AEGYPTUS. *Les pratiques matrimoniales égyptiennes vues de Rome*, in F. LECOCQ (ed.), p. 289-303.

J.-L. MOURGUES (1990), *Néron et les monarchies hellénistiques : le cas des Augustians*, in J.-M. CROISILLE (ed.), *Neronia IV. Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos. Actes du IVe Colloque international de la SIEN*, Bruxelles, p. 196-210.

J. NELIS-CLÉMENT / J.-M. RODDAZ (ed.) (2008), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux.

D. NOY (2000), *Foreigners at Rome: Citizens and Strangers*, London.

Y. PERRIN (1993), *Néron, Antoine, Alexandrie. Quelques notes sur un paradoxe*, in *Marc Antoine, son idéologie et sa descendance. Actes du Colloque organisé à Lyon le jeudi 28 juin 1990*, Paris, p. 93-106.

M. REINHOLD (1980), *Roman Attitudes Toward Egyptians*, in *AncW* 3, p. 97-103.

C. RICCI (1992a), *Dalle Gallie a Roma. Testimonianze epigrafiche d'età imperiale di personaggi provenienti dalla narbonese e dalle* tres galliae, in *RAN* 25, p. 301-323.

— (1992b), *Hispani a Roma*, in *Gerión* 10, p. 103-143.

— (1993a), *Egiziani a Roma nelle fonti epigrafiche di età imperiale*, in *Aegyptus* 73, p. 71-91.

— (1993b), *Germani a Roma. Testimonianze epigrafiche romane tra I e III sec. d.C.*, in *Polis* 5, p. 205-225.

— (1994), *Africani a Roma. Testimonianze epigrafiche di età imperiale di personaggi provenienti dal Nordafrica*, in *AntAfr* 30, p. 189-207.

— (2006), *Stranieri illustri e comunità immigrate a Roma.* Vox diversa populorum, Roma.

A. ROULLET (1972), *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome*, Leiden.

P. SABBATINI TUMOLESI (1988), *Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente romano. I. Roma*, Roma.

A. SILBERMAN (1988), *Pomponius Mela. Chorographie*, Paris.

L. SIST (1998), *L'immagine del coccodrillo a Roma*, in N. BONACASA *et al.* (ed.), Roma, p. 505-512.

M. Swetnam-Burland (2015), *Egypt in Italy: Visions of Egypt in Roman Imperial Culture*, Cambridge.

L. E. Tacoma (2014), *Migrant Quarters at Rome?*, in G. de Kleijn / S. Benoist (ed.), *Integration in Rome and in the Roman World: Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire (Lille, June 23-25, 2011)*, Leiden / Boston, p. 127-145.

J.-P. Thuillier (2005), Panem et lvctatores. *Pain public et sport privé*, in F. Lecocq (ed.), Caen, p. 305-316.

J. Trinquier (2005), Hic sunt leones. *La représentation des confins éthiopiens de l'Égypte dans la mosaïque Barberini de Palestrina*, in F. Lecocq (ed.), Caen, p. 339-382.

M. E. J. J. van Aerde (2015), *Egypt and the Augustan Cultural Revolution: An Interpretative Archaeological Overview*, thèse de doctorat, Université de Leiden.

C. Vendries (2002), *Harpistes, Luthistes et Citharôdes dans l'Égypte romaine. Remarques sur certaines singularités musicales*, in *RBPh* 80, p. 171-198.

R. Vergnieux (2008), *Origine de l'usage de la Réalité Virtuelle à l'Institut Ausonius et les premiers travaux sur le* Circus Maximus, in J. Nelis-Clément / J.-M. Roddaz (ed.), p. 235-242.

M. J. Versluys / P. G. P. Meyboom (2000), *Les scènes dites nilotiques et les cultes isiaques. Une interprétation contextuelle*, in L. Bricault (ed.), *De Memphis à Rome. Actes du 1er Colloque international sur les études isiaques, Poitiers – Futuroscope, 8-10 avril 1999*, Leiden / Boston / Köln, p. 111-127.

M. J. Versluys (2002), Aegyptiaca Romana*: Nilotic Scenes and the Roman Views of Egypt*, Leiden / Boston.

G. Ville (1981), *La gladiature en Occident, des origines à la mort de Domitien*, Rome.

J.-L. Voisin (1987), Exoriente Sole *(Suétone,* Ner. *6). D'Alexandrie à la* Domus Aurea, in *L'*Urbs. *Espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C. – IIIe siècle ap. J.-C.)*, Rome, p. 509-543.

T. Woodman (1992), *Nero's Alien Capital: Tacitus as Paradoxographer (*Annals *15.36-7)*, in T. Woodman / J. Powell (ed.), *Author and Audience in Latin Literature*, Cambridge, p. 173-188.

P. Wuilleumier / H. Le Bonniec / J. Hellegouarc'h (1987), *Tacite. Histoires. Tome I : Livre I*, Paris.

J. Yoyotte / P. Charvet / S. Gompertz (1997), *Strabon. Le Voyage en Égypte*, Paris.

C. Ziegler (1994), *D'une égyptomanie à l'autre : l'héritage de l'Antiquité romaine*, in J.-M. Humbert / M. Pantazzi / C. Ziegler, *Égyptomania. L'Égypte dans l'art occidental 1730-1930*, Paris, p. 15-20.

Epicurean Image Making, Idolatry and Iconoclasm in the Age of Lucretius: the Anti-Example of Cybele (*diuinae Matris imago*, *DRN* 2.609)[1]

In the second book of his philosophical poem *De rerum natura*, Lucretius explains that according to the Epicurean *foedera naturae*, i.e. the laws of nature, every single atomic body is composed of atoms which are different in their size and shape (*DRN* 2.581-588). According to this theory, the wider the variety of the atoms, the bigger the dynamic of the atomic composition and the more its qualities (*DRN* 2.586-588: *et quodcumque magis uis multas possidet in se / atque potestates, ita plurima principiorum / in sese genera ac uarias docet esse figuras*, "and the more a thing has in itself many powers and faculties, so it shows that there are within it most kinds of elements and varied shapes"). As the most prominent example of such a huge body that encloses many different types of atoms, Lucretius singles out the earth. It is because of this natural principle, as he explains, that the earth is able to create such a wide variety of springs and volcanoes and so rich a flora (*DRN* 2.589-597). The passage concludes with the statement that this is also the reason why the earth is called Mother of Gods and of wild animals, and the creator of our bodies (*DRN* 2.598-599: *quare Magna deum Mater Materque ferarum / et nostri genetrix haec dicta est corporis una*, "Therefore she alone is called Great Mother of the gods, and Mother of the wild beasts, and maker of our bodies"). In this context, Lucretius introduces a digression about Cybele, the Phrygian goddess that symbolizes the earth (*DRN* 2.600-660).

The passage is divided into two parts. In the first part (*DRN* 2.600-607), Lucretius, claims that, in his mythological representation of Cybele, he follows the ancient Greek poets in order to show that the earth rests upon the air.[2]

[1] A shorter version of this paper was first presented in Greek at a conference entitled "*Imagines* in Latin Literature" that took place at the University of Cyprus, Department of Classics and Philosophy, Nicosia (6-7 February 2015), majestically organized by Spyridon Tzounakas and Chrysanthi Demetriou. I would like to thank both of them for their kind invitation and warm hospitality as well as my colleague Sophia Papaioannou for her insightful comments and encouragement. The translations of Lucretius are by Rouse (1924), revised by Smith (1992).

[2] For the plausible allusion to the Stoics, see Schmidt (1990), p. 113-30. See also Craca (2000) for a recent discussion of the passage.

Latomus 77, 2018, p. 130-146 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284725

Lucretius depicts the Goddess sitting upon a throne which is placed on a carriage itself driven by tamed lions; she also wears a turreted crown. In the second part of the passage (2.608-643), Lucretius creates a contrast between the past, i.e. the ancient Greek myth with its philosophical resonances, and the present (*nunc*, 2.608). As far as the Roman cult of Cybele is concerned, it should be underscored that apart from the corresponding depictions in Roman art, this particular Lucretian "ritual in ink" is considered to be our main literary source.[3] The digression ends with a reference to the genuine nature of the gods, according to the Epicurean beliefs (*DRN* 2.646-654), as well as with specific instructions about the way in which an Epicurean is allowed to resort to the allegorical use of myths (*DRN* 2.655-660). Lucretius' digression about Cybele is of pivotal importance, being his main programmatic statement about the correct poetic and philosophical usage of myth and allegory, in response to the corresponding – more positive – Stoic stance.[4]

This paper mainly focuses on the second part of the digression, in which Lucretius discusses the notion of true piety.[5] In connection with Lucretius' vague description, which is given without any further spatial specification (*DRN* 2.608: *per magnas terras*), scholars have often wondered whether the Roman poet presents us with a fictitious experience, in which he merges elements drawn from various religious processions that were taking place in honor of the Goddess in many parts of the Mediterranean, or rather – as I am about to suggest – with an actual procession around the roads of Rome. In the latter case, both the poet himself and Memmius, Lucretius' addressee, would have been among the spectators. Whatever the case may be, Lucretius' goal is to make Memmius take his distances and redefine his stance towards the traditional religious practices by embracing the Epicurean truth.[6] Our focal point will be the expression *diuinae Matris imago* (*DRN* 2.609), the interpretation of which may shed new light upon the function of the passage as a whole within Lucretius' philosophical poem. In the first instance, I will briefly discuss the significance that the expression would hold for the philosophically illiterate Romans in the time of Lucretius. I will then ponder about the specific philosophical meaning

[3] I follow Beard (2012), p. 354 in her borrowing the expression from Barchiesi (2000) and Barchiesi / Rüpke / Stephens (2004). For Cybele's cult, see Graillot (1912), Borgeaud (2004), Roller (1999).

[4] Gale (1994), p. 27. See also Perret (1935); Boyancé (1941); Schrijvers (1970), p. 50-60; Ackermann (1979), p. 81-94; Clay (1983), p. 230; Jope (1985). West (1969), p. 103-114 notes several puns (e.g. *Phrygias* / *fruges*: 611, 613; *Curetas* / κοῦροι [*pueri*]: 633, 635; *patriam* / *parent* / *parentibus*: 642, 643) which may point to a parody of the Stoic use of etymology for the interpretation of the myth. See also Gigandet (1998), p. 333-357.

[5] Summers (1995). Numminen (1962) thinks that Lucretius has two facets, a Roman as well as an Epicurean one. If this holds true, it is thanks to the former that he resorts to Cybele, so as to suggest to his addressee the true nature of *pietas*.

[6] Note that the verbs are in the 3rd person plural (*uocitant*, *dant*, *edunt*: 611-612).

of the word within the framework of the Epicurean poem. In doing so, I will be able to elucidate the way in which the philosopher associates the description of the religious procession of Cybele with the Epicurean precepts that he strives to communicate to his pupils.

Epicurus himself encouraged his pupils to seek the original, i.e. literal, meaning of each word (τὸ πρῶτον ἐννόημα, *ad Hdt.* 38). Bearing this philosophical approach in mind, it should not go unobserved that according to our extant sources Lucretius is the first to use the word *imago* with reference to a statue (or a portrait) of a particular deity, whereas he opts for the words *simulacra* (5.75, 5.308, 6.419) and *signa* (1.317) in the plural when meaning a statue in general, without specifying a deity.[7] His choice of words is of great significance, since the first thing brought to the mind of the Roman receiver of the poem is the wax masks of the ancestors, the so-called *imagines maiorum*, which were kept in the *atrium* and held a prominent role in the aristocratic funerals.[8] What are then the implications of Lucretius' preference for the word *imago* with reference to the gods in this particular context?

Contrary to the standard accusation of atheism that was usually launched against the Epicureans, as Philodemus states in his treatise *On Piety*, for Epicurus' adherents all gods are true (*De pietate P.Herc.* 1428 col. 10 lines 25-29). In other words, given the fact that we dream of gods while we are asleep, we have to admit that they exist somewhere in the space in between the worlds, in the places that Cicero designates as *intermundia* (*Nat. Deor.* 1.8.18).[9] Lucretius himself analytically describes the beginnings of religion in the fifth book of his poem (*DRN* 5.1169-1182):

quippe etenim iam tum diuom mortalia saecla
egregias animo facies uigilante uidebant,
et magis in somnis mirando corporis auctu.
his igitur sensum tribuebant propterea quod
membra mouere uidebantur uocesque superbas
mittere pro facie praeclara et uiribus amplis.

[7] Daut (1975), p. 57. Cf. Lahusen (1982). As Flower (1996), p. 33 remarks, we cannot be sure whether the word *imago* once referred only to ancestors' masks. In Plautus the word is used to denote physical appearance in the passages that deal with disguise and two characters resembling each other (*Am.* 121, 124, 141; *Capt.* 39; *Men.* 1063; *Mil.* 151). Other usages of the word *imago*: "phantom" in Cic., *Diu.* 1.63, Verg., *Aen.* 1.353; "reflection" in Varro, *Rust.* 3.16.12, Lucr., *DRN* 4.156; "imitation" in Liv. 3.16.5, Tac., *Hist.* 1.84; "simile" in *Rhet. Her.* 4.62, Cic., *De orat.* 2.266; "model, analogy" in Lucr., *DRN* 2.112, Cic., *Q. Rosc.* 47; personification in Cic., *Sest.* 19, Liv. 9.38.4; "visible shape" in Verg., *Aen.* 8.23, Ov., *Met.* 6.110; *species*: Verg., *Aen.* 2.369, Tac., *Hist.* 3.28. For statues of human beings Lucretius uses the word *statua* (*DRN* 3.78: *intereunt partim statuarum et nominis ergo*).

[8] Flower (1996) with further bibliography.

[9] For the Epicurean explanation of dreams, see Clay (1980) and Asmis (1981). See also Diogenes of Oenoanda NF 6 Smith.

aeternamque dabant uitam, quia semper eorum
subpeditabatur facies et forma manebat,
et tamen omnino quod tantis uiribus auctos
non temere ulla ui conuinci posse putabant.
fortunisque ideo longe praestare putabant,
quod mortis timor haud quemquam uexaret eorum,
et simul in somnis quia multa et mira uidebant
efficere et nullum capere ipsos inde laborem.

"The truth is that even in those days the generations of men used to see with waking mind, and still more in sleep, gods conspicuous in beauty and of marvelous bodily stature. To these therefore they attributed sensation, because they appeared to move their limbs and to utter proud speech in keeping with their splendid beauty and vast strength. And they gave them everlasting life, because there was always a succession of visions coming up in which the shape remained the same, but above all because they thought that beings endowed with such strength could not lightly be overcome by any force. Therefore they thought them to be pre-eminent in happiness, because the fear of death troubled none of them, and at the same time because in sleep they saw them perform many marvelous feats and feel no distress as a result."

The first people came to believe in gods because they were seeing them in their sleep; it was only gradually that fear crept into them and made them start building shrines and organizing religious festivals in honor of gods (*DRN* 5.1198-1203). Gods appeared in their dreams with anthropomorphic appearance, senses, dominant voices, exceptional beauty and indomitable power.[10] Lucretius therefore appears to be authorized to use the word *imago* for the anthropomorphic representations of the gods, in spite of the fact that, according to our extant sources, the word seems to have been used till then only for referring to images or statues of human beings. The word refers to the anthropomorphic gods once again in book 6, when Lucretius wonders why Zeus' thunderbolt may destroy even the statues of the gods (*DRN* 6.417-420, part. 419-420: *et bene facta deum frangit simulacra suisque / demit imaginibus uiolento uolnere honorem?*, "Why smash fine-wrought images of the gods and rob his own statues of their grandeur with a violent wound?"). But is the Epicurean personification of gods the only reason for this Lucretian lexical innovation?

Before we proceed, we should first have a look at the way in which the word *imago* is used in other contexts within the poem. Most of the occurrences can be gleaned from the fourth book, where Lucretius expounds the Epicurean theory about senses and perception.[11] By means of *imago* Lucretius translates into Latin the Epicurean notion of the atomic idols (the so-called εἴδωλα).

[10] Notice also that in his treatise *Against the Physicists*, Sextus Empiricus refers to the Epicurean gods as "presentations during sleep of images of human shape" (*Adu. Phys.* 1.9.43: ἐνυπνιδίους φαντασίας τῶν ἀνθρωπομόρφων εἰδώλων).

[11] Císar (2001).

According to this theory, from the surface or the interior of every material body stream off automatically thin membranes that consist of atoms (*ad Hdt*. 46-48).[12] In other words, while the Epicurean philosopher confesses the lexical poverty of his mother tongue (*propter egestatem linguae et rerum nouitatem*, *DRN* 1.139) and endeavors to translate the Epicurean epistemological precepts into Latin, he redefines the meaning of the word *imago*, which in the Roman context would refer to the wax masks of the dead ancestors, by endowing it with a technical meaning.[13] Lucretius' lexical choice is of particular importance, since he thus conveys into Latin the pivotal characteristic of the Epicurean idols, i.e. their special property to maintain their similarity with the object from which they stream off, even if they have been separated and moved far away from it. The word is used in alternation or collocation with the word *simulacrum* (corresponding to the Greek words εἰκών and εἴδωλον).[14] So Lucretius uses the word *imago* in order to describe the way in which images maintain the superficial characteristics of the object from which they derive, exactly as paintings or sculptures do. As Fowler correctly remarks in his memorable commentary on the second book of the poem, the words *imago* and *simulacrum* were familiar to Romans with rhetorical and especially mnemotechnic education, since they were used with reference to the notional image by means of which the object that we are called upon to remember is fixed to our mind (Cic., *Rhet. Her*. 3.29: *imagines sunt formae quaedam et notae et simulacra eius rei quam meminisse uolumus*, "An image is, as it were, a figure, a mark, or portrait of the object we wish to remember").[15] In other words, the Epicureans suggest that the invisible

[12] According to Diogenes Laertius (10.28), Epicurus himself seems to have written a treatise with this title.

[13] We should note that Lucilius just transliterated the word as *idola* (fr. 753 Marx), whereas Cicero and Cassius, his Epicurean correspondent in 45 BC, conclude that the translation with the word *spectra* is comic (Cic., *ad Fam.* 15.16.1, 15.19.1).

[14] For example, we find them used as a pair in Plutarch with reference to the soul: *Quaest. Conu.* 5 *praef*. 672E: ὥσπερ ἐκμαγεῖον ἢ κάτοπτρον εἰκόνας καὶ εἴδωλα τῶν ἐν σαρκὶ γιγνομένων αἰσθήσεων ἀναδεχομένην, "the soul is merely a sort of stamp or mirror, receiving the impressions and images of the sensations that occur in the flesh" (transl. Hoffleit). Cf. correspondingly the words used in Cic., *Nat. Deor.* 2.76: *Democritus simulacra et Epicurus imagines inducens*. For the atomic idols, Lucretius also employs the words *effigies* / *effigia* (e.g. *DRN* 4.42, 4.85) and *figura*. Cf. Sedley (1998), p. 39. Cf. the use of *simulacrum* in Vitr. 6.2.3, Gell. 5.16.3; of *imago* in Cic., *Nat. Deor.* 1.114; of *effigies* in Cic., *Nat. Deor.* 1.110; of *figura* in Sen., *Nat. Quaest.* 1.5.1, Quint., *Inst.* 10.2.15.

[15] Fowler (2002), p. 196-197 *ad* 2.112. The words are used together without their technical meaning in Cic., *Piso* 93 (55 BC) regarding the destruction of the statue of the Epicurean Piso by his soldier in Dyracchium: *illi autem statuam istius persimilem* […] *dissipant. sic odium, quod in ipsum attulerant, id in eius imaginem ac simulacrum profuderunt*, "The troops then proceeded […] to scatter to the winds a statue – an excellent likeness of the original. […] Thus the hatred which they had hoped to wreak upon the man himself was vented by them upon his likeness and effigy" (transl. Watts).

atoms should be simultaneously considered as the image-makers and the material substance of the images thus produced. Let us now visualize how a constant flow of images emanating from every single material body takes place around us. Provided we are ready to embrace Epicurus' epistemological theory, the way in which we perceive the world around and beyond us, i.e. the macrocosm and the microcosm, radically changes. We are confronted with a visual field within which countless images incessantly move. These atomic images reach our eyes by means of touch – a sense that is thought by the Epicureans to be of primary importance –, which makes us perceive the sensible world. This theory, therefore, renders all of us into receivers of images. In other words, Epicurus shifts the weight of the perception from the image-makers, i.e. the atoms and the images that are atomic in terms of material substance, to the receivers of these images, i.e. all of us, so as to make us responsible for the process of the notional elaboration and interpretation of images.

But what happens when we strive to approach those things that are not directly accessible to our senses, the so-called φύσει or θέσει "ἄδηλα"? Since in that case there are no visible images of the material objects to be pinpointed, Lucretius repeatedly encourages us to look within the visible world for an analogous phenomenon, which should be conditioned by the same natural laws as the unseen process; it is only in this way that we will be able to create an effective analogical image, so as to unveil the unseen reality of nature. While Lucretius presents to his pupil the invisible motion of the minute particles of dust as an analogy and as the result of the invisible motion of the atoms, he employs the word *imago* with the meaning of 'analogy', stating that: "Of this fact there is, I recall, an image and similitude always moving and present before our eyes", *cuius, uti memoror, rei simulacrum et imago / ante oculos semper nobis uersatur et instat* (*DRN* 2.112-113).

In order to prove the debatable existence of the atomic idols, Lucretius resorts to numerous analogical images.[16] While he plausibly translates Epicurus' corresponding example, he compares the process according to which atomic images stream off bodies and cause vision with membranes snatched from the outermost part of atomic bodies ("there exist what we call images of things; which like films drawn from the outermost surface of things, flit about hither and thither through the air", *esse ea quae rerum simulacra uocamus; / quae, quasi membranae summo de corpora rerum / dereptae, uolitant ultroque citroque per auras*, *DRN* 4.30-32).[17] In a similar vein, in order to elucidate the way in which an image which is dashed upon a mirror comes back to us by being reversed, he points to what happens when a human clay mask of a man (*cretea persona*) is thrown upon a pillar before getting dry; in the latter case,

[16] For more on this simile see SCHINDLER (2000), p. 87-90.

[17] SEDLEY (1998), p. 39-42 discusses the problems involved in Lucretius' rewriting of Epicurus' metaphorical language.

even though the overall shape of the mask remains unchanged, the mask gets inverted inside out and the places of right and left eyes are getting reversed (4.292-301).

The Epicurean theory of atomic images has been harshly criticized.[18] Since the discussion of these otherwise realistically reasonable objections is out of the scope of this paper, let us turn back to Lucretius' digression on Cybele: how is the Epicurean theory about the atomic images associated with the way in which the reader is called upon to receive Cybele's *imago*?

According to the Epicureans, the gods are a special category of unseen entities, since it is not possible for us to approach them through our senses, not only because of the great distance that separates our world from the *intermundia*, but also because of their special material substance.[19] In order to prove the existence of gods, Epicureans point to their hypothetical atomic products, i.e. the images that stream from them and which theoretically reach our soul in our dreams, while we are asleep (Cic., *Nat. Deor.* I.49):

> *Epicurus autem, qui res occultas et penitus abditas non modo uideat animo, sed etiam sic tractet ut manu, docet eam esse uim et naturam deorum, ut primum non sensu, sed mente cernatur, nec soliditate quadam nec ad numerum, ut ea, quae ille propter firmitatem* στερέμνια *appellat, sed imaginibus similitudine et transitione perceptis, cum infinita simillumarum imaginum species ex innumerabilibus indiuiduis existat et ad deos adfluat, cum maximis uoluptatibus in eas imagines mentem intentam infixamque nostram intellegentiam capere, quae sit et beata natura et aeterna.*

> "Epicurus then, as he not merely discerns abstruse and recondite things with his mind's eye, but handles them as tangible realities, teaches that the substance and nature of the gods is such that, in the first place, it is perceived not by the senses but by the mind, and not materially or individually, like the solid objects which

[18] For the problems raised by the Epicurean theory of images, see e.g. Dalzell (1974), Sharples (2002). For a general discussion, see Císar (2001).

[19] I follow Konstan's realistic view (2011), p. 53, according to which: "The Epicurean gods are real, in the sense that they exist as atomic compounds and possess the properties that pertain to the concept, or prolepsis, that people have of them." As Sedley (2011), p. 29 remarks: "Epicurean theology has come to be viewed as a battleground between two parties of interpreters, the realists and the idealists. Realists take Epicurus to have regarded the gods as biologically immortal beings living outside our world, to whom we have cognitive access in thought thanks to *simulacra* – wafer-thin films of atoms – that travel from them and enter our minds. Idealists take Epicurus' idea to have been, rather, that gods are our own graphic idealization of the life to which we aspire, and that the *simulacra* identified with them are simply those on which, by the standard Epicurean process of visualization, we choose to focus our minds in order to enjoy the image of such perfection." For the idea that the Epicurean gods have no objective existence and that the notion of them is a consequence of a "psychological process … within the human soul", see Obbink (2002) p. 215; Long / Sedley (1987), vol. I, p. 144-149; Obbink (1996) and (2002).

> Epicurus in virtue of their substantiality entitles *steremnia*; but by our perceiving images owing to their similarity and succession, because an endless train of precisely similar images arises from the innumerable atoms and streams towards the gods, our mind with the keenest feelings of pleasure fixes its gaze on these images, and so attains an understanding of the nature of a being both blessed and eternal" (transl. Rackham).

In order to counter-argue any possible objections, Epicureans claim that these images are made out of atoms of a special type, of extremely thin substance. This is the reason why the images of the gods cannot be perceived by our eyes but penetrate directly into our soul.[20] The divine atomic *imagines*, in a way similar to the atomic gods from which they derive, are imperishable and eternal. So the Epicureans are prone to admit that the goddess Cybele exists along with her *imagines*, which may possibly be perceived by men. But what is the relationship of those images with the human – inevitably atomic – manufacture, i.e. the *imago Matris* (*DRN* 2.609) that, according to Lucretius, is being carried around the earth and thus in Rome?

It is very plausible, as Summers persuasively argues, that Lucretius refers to an actual *pompa* that was taking place in honor of Cybele during the festival of *Megalensia* on the 4th of April.[21] Apart from the various facets of the ceremony, which could be interpreted allegorically, as West has well analyzed in length,[22] Lucretius strongly captures two of its dominant characteristics, i.e. the thundering music and the reaction of the worshippers, both priests and spectators. The castrated Phrygian priests of the Goddess, the *Galli* (2.614-628), sing hymns and loudly play with their hands drums and concave cymbals (*tympana tenta … cymbala circum / concaua*, *DRN* 2.618-619). Trumpets threateningly resonate because of their raucous sound (*raucisonoque minantur cornua cantu*, *DRN* 2.619) and flutes rouse the hearts with their Phrygian tune (*et Phrygio stimulat*

[20] PLUT., *Quaest. Conu.* VIII 10, 735A (DK II 103.22-24 = EPIC. fr. 326 Us.) reports that according to Democritus, ἐγκαταβυσσοῦσθαι τὰ εἴδωλα διὰ τῶν πόρων εἰς τὰ σώματα καὶ ποιεῖν τὰς κατὰ τὸν ὕπνον ὄψεις ἐπαναφερόμενα, "spectral films penetrate the body through the pores and when they rise they make us see things in our sleep". Cf. LUCR., *DRN* 4.728-731.

[21] SUMMERS (1995). See also LACROIX (1982).

[22] WEST (1969), p. 112: "The Earth Mother does not need attendants because the gods' lives are far removed from our affairs (2.648). She could not suffer an everlasting wound because the gods are exempt from all pain (2.649). She does not need an armed escort because gods are immune from all danger (2.649). She does not need financial contributions from us because the gods' might is based upon their own resources (2.650 *ipsa suis pollens opibus*), in fact in Varro 5.64 we are told that the Earth is called Ops. The gods are not put under any obligation by any services we can render nor are they touched by any anger. Nothing can reach them to ruffle their serenity or impair their perfection."

numero caua tibia mentis, *DRN* 2.620).[23] The priests hold knives, symbols of the violent furor of the Goddess, so as to warn about her power and frighten the ungrateful and impious souls of the crowd. The Couretes, in a state of ecstasy due to the spattered blood, shake their fearsome crests (*DRN* 2.629-643). The spectators sprinkle Cybele's image with petals from roses and scatter gold and silver coins as votives. Fear is widespread among all attendees (*horrifice*, 2.609; *minantur*, 2.619; *uiolenti signa furoris*, 2.621; *conterrere metu*, 2.623; *terrificas*, 2.632).[24] The reader inevitably recalls the corresponding passage from the first book of the poem, in which Lucretius describes religion as a monster with terrible gaze: *humana ante oculos foede cum uita iaceret / in terris oppressa graui sub religione, / quae caput a caeli regionibus ostendebat / horribili super aspectu mortalibus instans* (*DRN* 1.62-65), and Epicurus as our liberator from this absurd fear (*DRN* 1.66-79).

Scholars are often puzzled by the fact that Lucretius underscores that, contrary to the bacchic frenzy of the Goddess' followers, Cybele herself remains tacit and addresses a voiceless greeting ("silently blessing mankind with unspoken benediction", *munificat tacita mortalis muta salute*, *DRN* 2.625). Does this detail of Lucretius' description convey some particular implication?[25] Let us recall at this point that, according to Livy, the cult of the Goddess was brought to Rome in 204 B.C. around the end of the second Punic war. The Romans were then incited by the Sibylline books to transport from Phrygia to Rome the Idaean Mother, along with certain of her priests; in this way, if ever a foreign enemy would be about to invade Italy, he would get defeated and expelled from the country (Liv. 29.11: *is* [*sc. Attalus*] *legatos comiter acceptos Pessinuntem in Phrygia deduxit sacrumque iis lapidem, quam Matrem deum esse incolae dicebant*, "He [Attalus] courteously received the ambassadors and, escorting them to Pessinus in Phrygia, presented them with the sacred stone which the inhabitants said was the Mother of Gods").[26] Livy's testimony proves particularly alarming, if not revealing; according to it, the Romans did not bring from Phrygia Cybele's statue, but a meteoric black stone as her cult symbol. As Roller correctly objects, "The sacred stone itself described by Livy makes no sense, since the images of both Phrygian *Matar* and Greek *meter* were fully iconic, not pieces of unformed stone".[27] Yet Arnobius informs us that, in the

[23] Cf. Ov., *Fasti* 4.341-342. For the transportation rite in Rome, see in particular Dionysius Halicarnasseus, *Ant. Rom.* 2.19.3-5.

[24] Gale (1994), p. 27-31.

[25] Stewart (1970) especially p. 78 claims that this happens because the Goddess is the mythical equivalent of the speechless and non-communicative nature of the atomic universe.

[26] Transl. Moore. Cf. Varro, *LL* 6.13; Ov., *Fasti* 4.247-348 with Littlewood (1981).

[27] Roller (1999), p. 271. Cf. also Alvar (2008), p. 240 who states that "Late-Roman images of the stone as it was borne into the Circus Maximus on a *feculum* for

statue, this black stone stood for the Goddess' face, which was plausibly concave for this reason (*Adu. Nat.* 7.49):[28]

> *si uerum locuntur historiae neque ullas inserunt rerum conscriptionibus falsitates, adlatum ex Phrygia nihil quid aliud scribitur missum rege ab Attalo, nisi lapis quidam non magnus, ferri manu hominis sine ulla inpressione qui posset, coloris furui atque atri, angellis prominentibus inaequalis, et quem omnes hodie ipso illo uidemus in signo oris loco positum, indolatum et asperum et simulacro faciem minus expressam simulatione praebentem.*
>
> "If the stories tell the truth, and do not insert what is false in their accounts of events, nothing else truly is said to have been brought from Phrygia, sent by king Attalus, than a stone, not large, which could be carried in a man's hand without any pressure – of a dusky and black colour – not smooth, but having little corners standing out, and which today we all see put in that image instead of a face, rough and unhewn, giving to the figure a countenance by no means lifelike" (transl. Bryce / Campbell).

Scholars thus seem to undervalue the role of this stone in Cybele's cult and its relation with her statue. Such a poker face – without eyes, nose, mouth – which can only be described as silent, is not anthropomorphic and hence not realistic at all. Even worse, it could be easily considered to be comic. It is exactly along these lines, that scholars may rightly pinpoint ironic and satirical undertones in the Lucretian narration.[29]

"Why do people feel fear about Cybele? Why are they so much petrified at the sight of such an expressionless statue?", Lucretius seems to wonder. This reaction seems to be all the more inexplicable if one brings to mind the fact that Cybele shares with Lucretius' Venus, who figures in the first proem of the poem, the adjective *genetrix* (*DRN* 1.1, 2.599) which denotes their common

the Megalensia suggest that the object then in use was a squat, roughly conical stone with a flattened top." BORGEAUD (2004), p. 82-86 suggests that perhaps that was a primitive version of the goddess and points to Celtic equivalent *matres* and their aniconic sacred stones. In contrast to Livy's stone, HERODIAN (1.11.1) refers to an "*agalma*" by an unknown artist that fell from the sky; hence the name of the town Pessinus, from the Greek *pesein*, 'to fall'.

[28] SUMMERS (1995), p. 364. Cf. also the implausible testimony of PRUDENTIUS, *Peristephanon* 10.156-160: *lapis nigellus euehendus essedo / muliebris oris clausus argento sedet, / quem dum ad lauacrum praeeundo ducitis / pedes remotis atterentes calceis, / Almonis usque peruenitis riuulum*, "A paltry black stone encased in silver with a woman's features is to be carried forth sitting in a chariot, and you go in front leading it to the washing place with your shoes off, bruising your feet on the ground, till you come to Almo's little stream" (transl. THOMSON).

[29] DAUT (1975), p. 61-62. Cf. GUISSANI (1896), p. 226: "ma questi versi (624-628) hanno certamente una intenzione ironica". For analogous ironical tone in relationship with the anthropomorphic statues of the gods, see *DRN* 6.418; in this passage, the damage done to the inanimate statue is expressed as if it were a physical injury done to a living body. See LEONARD / SMITH (1942), p. 801 *ad* 6.411.

catalytic influence as far as fertility, generation and creation are concerned.[30] A reasonable answer can be found in Philodemus' treatise Περὶ Μουσικῆς (*De Musica*, ed. Kemke, 48-40); according to this account, our erroneous notion about the gods, associated with the sound of specific musical organs, produces the ecstatic state of our mind. So it was this wrong idea about Cybele, and not Cybele herself with her traits, that led us to fabricate this specific image of hers.[31]

Within the Epicurean universe, such an *imago Matris*, with the inanimate and shapeless stone instead of a proper anthropomorphic face, cannot bear any similarity to Cybele's genuine *simulacra*; it is not created out of atomic effluences, nor has any relationship with the Goddess' shape. As a consequence, the reader should conclude that the *imago* of Cybele that human beings fabricated is a deceptive fake. In other words, men have failed in their attempt to materialize Cybele's invisible *simulacrum*, which in fact can be perceived only by the soul. That is why it should not come as a surprise that the religious ceremony has an effect opposed to that of the *simulacra* of the gods perceived by primitive people in their sleep, in that it arouses strong fear and take us away from the true happiness, the absolute Epicurean *ataraxia*. Like the statues destroyed by Zeus' thunderbolts in the 6th book of the poem, or the stones which are corroded in the course of time at 5.306-310 ("the gods' temples and their images wear out and crack", *non delubra deum simulacraque fessa fatisci*, 5.308), Cybele's statue will eventually get destroyed, if not by her attendees, at least in theory by the reader himself.

The Epicurean philosopher, however, is not unconditionally opposed to the manufacture or possession of divine images and statues. He would not argue for the total destruction of every divine image.[32] In fact, Origenes testifies that the Epicureans prayed to statues, but he himself judges such a behavior to be a mere foolishness (*Contra Celsum* vii 66 p. 386 Hoesch. = fr. 390 Us.):[33]

> καὶ οὐ μόνον τὸ εὔχεσθαι τοῖς ἀγάλμασιν ἠλίθιόν ἐστιν, ἀλλὰ γὰρ καί τὸ συμπεριφερόμενον τοῖς πολλοῖς προσποιεῖσθαι τοῖς ἀγάλμασιν εὔχεσθαι, ὁποῖον ποιοῦσιν οἱ τὰ ἀπὸ τοῦ περιπάτου φιλοσοφοῦντες καὶ οἱ τὰ Ἐπικούρου ἢ Δημοκρίτου ἀσπαζόμενοι. οὐδὲν γὰρ νόθον χρὴ ἐνυπάρχειν τῇ ψυχῇ τοῦ ἀληθῶς εἰς τὸ θεῖον εὐσεβοῦς.

[30] Clayton (1999), p. 80 believes that Cybele represents the sexual and maternal inclination.

[31] Summers (1995), p. 363 remarks that "Lucretius is reacting to the specific nature of the Roman portrayal of the goddess".

[32] See also Diog. Laert. 10.121b, who reports Epicurus as stating: "[The wise man] will set up votive images", Εἰκόνας τε ἀναθήσειν (fr. 575 Us).

[33] Cf. Plut., *Mor.* 1102b, Epic., fr. 12 Us. See Bailey (1926), p. 259-274.

> "And the charge of folly applies not only to those who offer prayers to images, but also to such as pretend to do so in compliance with the example of the multitude: and to this class belong the Peripatetic philosophers and the followers of Epicurus and Democritus. For there is no falsehood or pretence in the soul which is possessed with true piety towards God" (transl. Roberts / Donaldson).

In the same vein, Cicero's Academic Cotta ironically remarks that he knows Epicureans who venerate every little image (Cic., *Nat. Deor.* 1.85):

> *noui ego Epicureos omnia sigilla uenerantes. quamquam uideo non nullis uideri Epicurum, ne in offensionem Atheniensium caderet, uerbis reliquisse deos re sustulisse.*
>
> "I personally am acquainted with Epicureans who worship every paltry image, albeit I am aware that according to some people's view Epicurus really abolished the gods, but nominally retained them in order not to offend the people of Athens" (transl. Rackham).

Given the fact that Epicurus himself was highly venerated by his adherents, it should not come as a surprise that particularly high value was correspondingly granted to his own images. Near the beginning of the 5th book of *De finibus*, Atticus claims that it would be impossible for him to forget Epicurus, even if he wished to do so, because the Epicureans have his image not only in their paintings but also on their cups and rings (Cic., *Fin.* 5.1.3: *nec tamen Epicuri licet obliuisci, si cupiam, cuius imaginem non modo in tabulis nostri familiares sed etiam in poculis et in anulis habent*, "Still I could not forget Epicurus, even if I wanted; the members of our body not only have pictures of him, but even have his likeness on their drinking-cups and rings" [transl. Rackham]).[34] Pliny (*NH* 35.5) criticizes the Roman Epicureans for displaying images of Epicurus in their rooms: *Epicuri uoltus per cubicula gestant ac circumferunt secum*, "[The same people] display all round their bedrooms and carry about with them likenesses of Epicurus" (transl. Rackham). As Frischer argues, "if Epicurean portraiture is a 'sculpted word' – that is, if it is the plastic embodiment of the Epicurean message – then what we should expect Epicurus' portrait to convey is Epicurus' sixfold nature as philosopher, father, culture-hero, savior, megalopsychos, and god".[35]

Along these lines, Lucretius appears to be an iconoclast only in relation to the particular way by means of which the representation of Roman Cybele is wrought. How may, then, the Epicurean philosopher become a successful

[34] Frischer (1982), p. 87-88.

[35] Frischer (1982), p. 128; 182: "Epicurus' portrait does more than issue a call for the self-realization of its viewers; it also retrojects into the unconscious a fascinating image of the perfected self in the form of the God-Image. By presenting Epicurus as a divine healer and culture-bringer, seated on the throne of divinity, his statue provides the image of a goal of life toward which all healthy people should eventually strive."

idol-maker, in imitation somehow of the invisible atoms in action? The Epicurean Diogenes of Oenoanda provides us with enlightening instructions (fr. 19.I - II.4-11 Smith):

> [εἴπωμεν δ' οὖ]ν πρὸς τὸν
> [Ὅμηρον, ὃς π]ερὶ αὐτῶν
> [παντοδαπὰ] λαλεῖ λα-
> [λήματα, τοὺς] μὲν αὐ-
> [τῶν ἀποφαίν]ων μοι-
> [χούς, τοὺς δ]ὲ χωλούς,
> [τοὺς δὲ κλεπ]τικούς,
> [ἢ καὶ ὑπὸ θνητ]ῶν παιο-
> [μένους δόρατι], πρὸς τῷ
> [προάγειν τοὺ]ς δημιουρ-
> γοὺς ποιεῖν ἃ μὴ π]ρέπει. τὰ
> [μὲν θεῶν ξόανα β]άλλει
> [βέλη καὶ γέγο]νε τόξον
> [ἔχοντα, ποιο]ύμενα ὡς
> ὁ Ἡρακλῆς παρὰ τῷ Ὁμή-
> ρῳ, τὰ δ' ὑπὸ θηρίων δο-
> ρυφορεῖται, τὰ δ' ὀργίζε-
> ται τοῖς εὐτυχοῦσιν, ὥσ-
> περ ἡ Νέμεσις τοῖς πολ-
> λοῖς δοκεῖ. δεῖ δ' ἱλα-
> ρὰ τῶν θεῶν ποιεῖν
> ξόανα καὶ μειδιῶντα
> ἵν' ἀντιμειδιάσωμεν
> μᾶλλον αὐτοῖς ἢ φο-
> βηθῶμεν.

> "[Let us then contradict Homer, who] talks [all sorts of nonsense] about them, [representing them sometimes as adulterers, sometimes as] lame, [sometimes as thievish, or even as being struck by mortals with a spear,] as well as [inducing the craftsmen to produce inappropriate portrayals. Some statues of gods shoot [arrows and are produced holding] a bow, [represented] like Heracles in Homer; others are attended by a body-guard of wild beasts; others are angry with the prosperous, like Nemesis according to popular opinion; whereas we ought to make statues of the gods genial and smiling, so that we may smile back at them rather than be afraid of them" (transl. Smith).

According to Diogenes, it was because of Homer, who described the gods as adulterers or lame or thieves or wounded by a spear, that the artists were induced to represent them erroneously. For example Nemesis is depicted as angry at those who are happy. On the contrary, the statues of the gods must be pleasant and smiling, so as to trigger an analogous reaction. In a similar vein, towards the end of Lucretius' digression we read a brief definition of the true nature of gods (*DRN* 2.646-651):

omnis enim per se diuom natura necessest
inmortali aeuo summa cum pace fruatur
semota ab nostris rebus seiunctaque longe;
nam priuata dolore omni, priuata periclis,
ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
nec bene promeritis capitur neque tangitur ira.

"But well and excellently as all this is set forth and told, yet it is far removed from true reasoning. For the very nature of divinity must necessarily enjoy immortal life in the deepest peace, far removed and separated from our affairs; for without any pain, without danger, itself mighty by its own resources, needing us not at all, it is neither propitiated with services nor touched by wrath."

Gods enjoy their *ataraxia* with absolute peace, far removed from human affairs. They do not feel either pain or danger, they rely upon their own forces, they are not propitiated by sacrifices or prayers, they do not get angry. Along these lines, Lucretius' Cybele should not punish the *Galli* with castration, nor ask the Couretes for their protection. It is exactly this authentic nature that should be reflected in the gods' statues. Only divine images which meet these specifications could help us to feel no fear about the gods that they depict or their hypothetical interventions and punishments, in order to assist us in attaining the ultimate good of *ataraxia*.

To come back, before concluding, to the expression *diuinae Matris imago*, which has been the springboard to my discussion, it seems to me that, by means of his choice of words, Lucretius tries to strengthen his attack against the contemporary religious ceremonies and hence effectively communicates to his reader the genuine notion of *pietas*. In order to do so, he invites us to reconsider the path that starts from the automatic production of the dream images of gods and ends with the human fabrication of the gods' statues – in the case at hand, the image of Cybele that is taken around Rome. Since the use of the word *imago* within the framework of this digression is incompatible with its technical, i.e. philosophical, meaning in the rest of the poem, the reader is called upon to distance himself from Cybele's worshippers and redefine the established, albeit wrong, notion of the gods that is reflected in the *imago* of the Goddess; it is only in this way that he will be able to restore the archetypal and true concept of the gods. In atomic terms, the reader must literally spit out from his soul any wrong beliefs about the divine that he may possess (*DRN* 6.68: *respuis ex animo*); he will thus be able to approach the shrines of the gods with an appeased heart; even more significantly, he will reserve within his heart a vital place for the images of the gods which are emitted from the divine bodies and attempt to intrude into his body; otherwise, he will be unable to discover their actual divine form (*DRN* 6.75-78):

nec delubra deum placida cum pectore adibis,
nec de corpora quae sancto simulacra feruntur

in mentes hominum diuinae nuntia formae,
suscipere haec animi tranquilla pace ualebis.

"you will not be able to approach their shrines with placid heart, you will not have the strength to receive with tranquil peace of spirit the images which are carried to men's minds from their holy bodies, declaring what the divine shapes are."

National and Kapodistrian University of Athens. Myrto GARANI.

BIBLIOGRAPHY

E. ACKERMANN (1979), *Lukrez und der Mythos*, Wiesbaden.
J. ALVAR (2008), *Romanising Oriental Gods: Myth, Salvation and Ethics in the Cults of Cybele, Isis and Mithras*, Translated and edited by R. GORDON, Leiden / Boston.
E. ASMIS (1981), *Lucretius' Explanation of Moving Dream Figures at 4.768-776*, in *AJPh* 102, p. 138-145.
C. BAILEY (1947), *Titi Lucreti Cari De rerum natura Libri Sex*, Oxford.
A. BARCHIESI (2000), *Rituals in Ink: Horace on the Greek Lyric Tradition*, in M. DEPEW / D. OBBINK (ed.), *Matrices of Genre: Authors, Canons and Society*, Cambridge, MA, p. 167-182.
A. BARCHIESI / J. RÜPKE / S. STEPHENS (ed.) (2004), *Rituals in Ink: A Conference on Religion and Literary Production in Ancient Rome held at Stanford University in February 2002*, Stuttgart.
M. BEARD (1994), *The Roman and the Foreign: the Cult of the "Great Mother" in Imperial Rome*, in N. THOMAS / C. HUMPHREY (ed.), *Shamanism, History, and the State*, Ann Arbor, p. 164-190.
— (2012), *The Cult of the 'Great Mother' in Imperial Rome: The Roman and the 'Foreign'*, in J. RASMUS BRANDT / J. W. IDDENG (ed.), *Greek and Roman Festivals: Content, Meaning, and Practice*, Oxford, p. 323-362.
P. BORGEAUD (2004), *Mother of the Gods: From Cybele to the Virgin Mary* (trans. L. HOCHROTH), Baltimore.
P. BOYANCÉ (1941), *Une exégèse stoïcienne chez Lucrèce*, in *REL* 19, p. 147-166.
A. H. BRYCE / H. CAMPBELL (1871), *The Seven Books of Arnobius* Adversus Gentes, Edinburgh.
K. CÍSAR (2001), *Epicurean epistemology in Lucretius'* De rerum natura *IV 1-822*, in *LF* 124, p. 1-54.
D. CLAY (1980), *An Epicurean Interpretation of Dreams*, in *AJPh* 101, p. 342-365.
— (1983), *Lucretius and Epicurus*, Ithaca, NY.
— (1998), *The Cults of Epicurus*, in ID. (ed.), *Paradosis and Survival: Three Chapters in the Epicurean Philosophy*, Ann Arbor, p. 75-102.
— (2009), *The Athenian Garden*, in J. WARREN (ed.), *The Cambridge Companion to Epicureanism*, Cambridge, p. 9-28.
B. CLAYTON (1999), *Lucretius' Erotic Mother: Maternity as a Poetic Construct in* De Rerum Natura, in *Helios* 26, p. 69-84.
P. A. CLEMENT / H. B. HOFFLEIT (1969), *Plutarch's* Moralia. *VIII. 612B – 697C*, London / Cambridge, MA.

C. CRACA (2000), *Le possibilità della poesia: Lucrezio e la Madre frigia in* De rerum natura *II 598-660*, Bari.

A. DALZELL (1974), *Lucretius' Exposition of the Doctrine of Images*, in *Hermathena* 118, p. 22-32.

R. DAUT (1975), Imago. *Untersuchungen zum Bildbegriff der Römer*, Heidelberg.

H. I. FLOWER (1996), *Ancestor Masks and Aristocratic Power in Roman Culture*, Oxford.

D. P. FOWLER (2002), *Lucretius on Atomic Motion: A Commentary on Lucretius* De rerum natura *2.1-332*, Oxford.

B. FRISCHER (1982), *The Sculpted Word: Epicureanism and Philosophical Recruitment in Ancient Greece*, Berkeley / Los Angeles / London.

M. GALE (1994), *Myth and Poetry in Lucretius*, Cambridge.

J. GÉRARD (1980), *Légende et politique autour de la mère des dieux*, in *REL* 58, p. 153-175.

A. GIGANDET (1998), Fama Deum. *Lucrèce et les raisons du mythe*, Paris.

H. GRAILLOT (1912), *Le Culte de Cybèle Mère des dieux à Rome et dans l'empire romain*, Paris.

C. GUISSANI (1896-1898), *T. Lucreti Cari De rerum natura libri sex*, Turin.

J. JOPE (1985), *Lucretius, Cybele, and Religion*, in *Phoenix* 39, p. 250-262.

J. KEMKE (1884), *Philodemi* de musica *librorum quae exstant*, Leipzig.

D. KONSTAN (2011), *Epicurus on the Gods*, in J. FISH / K. SANDERS (ed.), *Epicurus and the Epicurean tradition*, Cambridge, p. 53-71.

L. LACROIX (1982), *Texte et réalités à propos du témoignage de Lucrèce sur la Magna Mater*, in *JS* 1, p. 11-43.

G. LAHUSEN (1982), *Statuae et Imagines*, in B. VON FREYTAG gen. LÖRINGHOFF / D. MANNSPERGER / F. PRAYON (ed.), Praestant interna. *Festschrift für Ulrich Hausmann*, Tübingen, p. 101-109.

W. E. LEONARD / S. B. SMITH (1942), *Titi Lucreti Cari De Rerum Natura libri sex*, Madison, WI.

R. J. LITTLEWOOD (1981), *Poetic Artistry and Dynamic Politics: Ovid at the Ludi Megalenses (Fasti 4.179-372)*, in *CQ* 31, p. 381-395.

A. A. LONG / D. N. SEDLEY (1987), *The Hellenistic Philosophers. Vol. I: Translations of the Principal Sources with Philosophical Commentary*, Cambridge.

E. L. MINAR, JR. / F. H. SANDBACH / W. C. HELMBOLD (1961), *Plutarch's* Moralia. *IX. 697C – 771E*, London / Cambridge, MA.

F. G. MOORE (1949), *Livy VIII: Books XXVIII-XXX*, London / Cambridge, MA.

P. NUMMINEN (1962), *Severa mater*, in *Arctos* 3, p. 143-166.

D. OBBINK (1996), *Philodemus On Piety. Part 1*, Oxford.

— (2002), *All Gods are true in Epicurus*, in D. FREDE / A. LAKS (ed.), *Traditions of Theology: Studies in Hellenistic Theology, Its Background and Aftermath*, Leiden, p. 183-221.

J. PERRET (1935), *Le mythe de Cybèle (Lucrèce, II , 600-660)*, in *REL* 13, p. 332-357.

H. RACKHAM (1933), *Cicero: On the Nature of the Gods. Academics*, London / Cambridge, MA.

— (1952), *Pliny: Natural History. Volume IX: Books 33-35*, London / Cambridge, MA.

A. Roberts / J. Donaldson / A. Cleveland Coxe (1885), *Anti-Nicene Fathers. Volume 4: Tertullian, Part Fourth; Minucius Felix; Commodian; Origen, Part First and Second*, New York.
L. Roller (1999), *In Search of God the Mother: The Cult of Anatolian Cybele*, Berkeley.
W. H. Rouse / M. F. Smith (1992 [1924]), *Lucretius:* De rerum natura, London / Cambridge, MA.
C. Schindler (2000), *Untersuchungen zu den Gleichnissen im romischen Lehrgedicht: Lucrez, Vergil, Manilius*, Göttingen.
J. Schmidt (1990), *Lukrez, der Kepos und die Stoiker. Untersuchungen zur Schule Epikurs und zu den Quellen von 'De Rerum Natura'*, Frankfurt.
P. H. Schrijvers (1970), Horror ac Divina uoluptas. *Études sur la poétique et la poésie de Lucrèce*, Amsterdam.
D. Sedley (1998), *Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom*, Cambridge.
— (2011), *Epicurus' Theological Innatism*, in J. Fish / K. R. Sanders (ed.), *Epicurus and the Epicurean Tradition*, Cambridge, p. 29-52.
R. W. Sharples (2002), *Some Problems in the Theory of Vision in De Rerum Natura 4*, in *LICS* 1.2.
M. F. Smith (1993), *Diogenes of Oinoanda: The Epicurean Inscription*, Naples.
D. J. Stewart (1970), *The Silence of* Magna Mater, in *HSPh* 74, p. 75-84.
K. Summers (1995), *Lucretius and the Epicurean Tradition of Piety*, in *CPh* 90, p. 32-57.
— (1996), *Lucretius' Roman Cybele*, in E. N. Lane (ed.), *Cybele, Attis & Related Cults*, Leiden, p. 337-365.
H. J. Thomson (1953), *Prudentius: Against Symmachus 2. Crowns of Martyrdom. Scenes from History. Epilogue*, London / Cambridge, MA.
N. H. Watts (1931), *Cicero: Speeches,* London / Cambridge, MA.
D. A. West (1969), *The Imagery and Poetry of Lucretius*, Edinburgh.

Ein unbekanntes Gedicht über Lüttich und die Verse des Laurentius physicus auf Nimwegen – zwei *laudes urbis* des frühen 15. Jahrhunderts

Der bislang wenig beachtete Codex Basel, UB, F.V.6 stellt eine wichtige Quelle zur Geschichte Lüttichs im frühen 15. Jahrhundert dar.[1] Größere Teile der Handschrift[2] sind von Goffin de Momalle (*Goffinus* / *Gofinus de Momalia*) geschrieben worden, welcher sich in den Jahren 1399 / 1400 als Kanoniker und Vize-Dekan am Kollegiatstift St-Denis zu Lüttich nachweisen lässt und zu dieser Zeit als *procurator* des Bischofselekten Johann VI. von Bayern (1390-1418) fungiert.[3] Auf fol. 120v-135r der Handschrift befindet sich ein poetisches Nest, in dem Goffin einige lateinische Gedichte zeitgenössischer Lütticher Geistlicher (unter ihnen Johannes von Looz) versammelt hat.[4] Die Lieder behandeln insbesondere den 1406 bis 1408 zwischen dem Elekten Johann und seinem Konkurrenten Dietrich von Horn (Perwez; gest. 1408) ausgetragenen Kampf um die Bischofswürde (bis zur Schlacht von Othée am 23. September 1408) sowie König Sigismunds Besuch der Stadt zur Jahreswende 1416/1417.

Auf fol. 133r hat Goffin de Momalle in seiner nicht immer leicht lesbaren Kursive ein anonymes Lied eingetragen, das die Vorzüge Lüttichs preist.[5] Einige Schreiberfehler zeigen, dass Goffin nicht der Autor des Textes sein dürfte. Möglicherweise war bereits seine Textvorlage defekt. Aufgrund des gut datierbaren Codex und der inhaltlich aufschlussreichen Mitüberlieferung darf man vermuten, dass das unikal tradierte Gedicht – wie die übrigen Stücke dieses poetischen Nestes – in den ersten zwei Dezennien des 15. Jahrhunderts in Lüttich komponiert worden ist. Sein Verfasser dürfte ein – uns unbekannter – lokaler Geistlicher sein. Da sich auf fol. 133r auch ein allegorischer Text befindet, der offenbar auf den Lütticher Bischofsstreit anspielt (Inc. *Dum caper est*),

[1] Kurze Beschreibungen der Handschrift bei: von Scarpatetti (1977), S. 192, Nr. 533; Lerner / Morerod-Fattebert (1994), S. 108-109.

[2] Laut von Scarpatetti (1977), S. 192, sind dies die folgenden Abschnitte: fol. 2r-22v, 27r-30r, 33r-36v, 42v-47v, 48r-53v, 54v-59v(?), 68v-80v (Glossen), 81r-84r, 116v, 120v-124v, 127v-133r, 134r-135v (Glossen). Zur Schrift vgl. Gumbert (1988), S. 64.

[3] Vgl. Ouy (1986), S. 32; Ouy (1992), S. 209-211.

[4] Vgl. Haye (2018).

[5] Inc. *Eminet insigne decus* (fol. 133r, untere Hälfte, um 90 Grad gedreht). Der Text wird im vorliegenden Aufsatz als Anhang I kritisch ediert, erläutert und übersetzt.

Latomus 77, 2018, p. 147-160 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284726

könnte das Stadtlobgedicht seine Entstehung demselben politischen Kontext verdanken. Bischof Johann hatte die Lütticher Bürgerschaft am 23. September 1408 in der Schlacht von Othée besiegt und ihr daraufhin zur Strafe alle Freiheiten und Privilegien entzogen. Erst Sigismund sicherte in einer am 26. März 1417 in Konstanz ausgestellten Urkunde die weitgehende Restitution zu.[6] Der panegyrische und werbende Ton des Gedichts passt somit gut zu dem politisch schwierigen Intermezzo der Jahre 1408 bis 1417. Dabei ist eine Abfassung in der Schlussphase 1416/1417 (im Kontext des königlichen Besuches) am Wahrscheinlichsten.

Dass sich das Lütticher Gedicht nicht mühelos in die zweitausendjährige Geschichte lateinischer Stadtlobpoesie einordnen lässt, beruht vor allem auf dem ungenügenden Forschungsstand. Denn während die *laudes urbis* der Antike,[7] des frühen und hohen Mittelalters[8] sowie des Humanismus[9] bereits recht gut untersucht sind, liegt das Spätmittelalter und insbesondere die Zeit des 14. und frühen 15. Jahrhunderts für uns immer noch im Dunkeln.

Wir kennen bislang nur wenige eigenständige Stadtlobgedichte, die zwischen 1300 und 1420 entstanden sind. Im 14. Jahrhundert verfasst Filippo Cavallo *Primordia ciuitatis Pole* zum Lobe Polas.[10] Johannes von Hildesheim komponiert 1365/1366 eine kurze *Laus Wienne*.[11] Im Jahre 1402 schreibt Bartolomeo da Regno einen poetischen Panegyricus auf Bologna.[12] Wohl im ersten Drittel des 15. Jahrhunderts wird eine anonyme, partiell satirische *Cantilena in laudem urbis Wiennae* komponiert.[13] Zwischen 1402 und 1418 entsteht ferner ein Lobgedicht auf Iglau, dessen Verfasser möglicherweise ein Urbanus de Pochyech ist.[14] Auch in den folgenden Jahrzehnten und bis in die 1470er Jahre sind – zumindest nördlich der Alpen – nur wenige Gattungsvertreter erkennbar. In der ersten Hälfte des Jahrhunderts komponiert Laurentius physicus, Arzt am Hof von Geldern, ein hexametrisches Gedicht auf Nimwegen.[15] Wohl zwischen 1445 und 1458 wird Braunschweig von einem Anonymus in Versen verherrlicht.[16] Vermutlich im Jahre 1455 schreibt ein Unbekannter ein Loblied auf

[6] Vgl. Hoensch (1996), S. 236-237; Kurth (1910), S. 85-87; Aschbach (1839), S. 174.

[7] Vgl. einführend Classen (1986²).

[8] Vgl. Giegler (1953).

[9] Vgl. vor allem Slits (1990); IJsewijn / Sacré (1998), S. 46-50; Schmidt (1981).

[10] Ediert bei Lazzarini (1930), S. 189-190.

[11] Ediert bei Hendriks (1957), S. 207-208, Nr. 38.

[12] Ediert bei Miola (1880), S. 400.

[13] Inc. *Legalis illa ciuitas Wyenna*; noch unediert (überliefert in Wien, ÖNB, Cod. 4134). Eine kritische Textausgabe ist in Vorbereitung.

[14] Ediert bei Wattenbach (1863), S. 194-197.

[15] Vgl. IJsewijn (1975), S. 210-211.

[16] Ediert bei Haye (2011).

Brüssel.[17] Stefano Surigone dichtet 1471/1472 über Köln.[18] Vor 1478 verfasst ein Anonymus *Versus hexametri de urbe Grecz*.[19] Die geringe Zahl der genannten Texte sowie ihre Datierung und Lokalisierung zeigen die besondere Bedeutung des Lütticher Lobgedichtes. Es gehört innerhalb der definierten Epoche zu den frühesten Vertretern der nordalpinen Tradition und ist in seiner chronologischen Stellung allenfalls mit dem Panegyricus auf Iglau und dem Text des Laurentius physicus vergleichbar (sofern man diesen in die zweite oder dritte Dekade des 15. Jahrhunderts datiert).

Der Lütticher Text folgt dem rhetorischen Schema seiner Gattung insofern, als bereits in der Einleitung (v. 1-2) betont wird, dass die Stadt etwas Besonderes sei und diese Besonderheit auf den *amena localia* (v. 2) beruhe. Damit wird explizit auf die texttypologisch fundierte Vorgabe verwiesen, die jeweils behandelte Stadt als *locus amoenus* zu präsentieren.[20] Der Hauptteil (v. 3-32) enthält eine aus acht Argumenten bestehende Serie, mit denen die Kernthese der Einleitung bewiesen werden soll. Im ersten Passus hebt der Dichter das angenehme Mikro-Klima und die topographische Lage hervor: Lüttich werde durch warme Südwinde beeinflusst und liege in einem geschützten Tal (v. 3-4). Der Ort verfüge zudem über einen Fluss (gemeint sind Maas und Ourthe), auf dem Schiffe fahren könnten (v. 4). Die Stadt sei von Bergen umgeben, auf denen Wein wachse (v. 5-6). Im zweiten Schritt wendet sich der Autor dem Aussehen der Stadt zu. Diese glänze mit schönen Bauwerken und Straßen, welche in eine angenehme Natur eingebettet seien (v. 7-13). In einem dritten Abschnitt lobt der Dichter die großartige Bevölkerung (v. 13-14). Eine vierte Passage hebt die Bodenschätze hervor: In der Umgebung finde man Kohle, Blei, Eisen, Stein und Wasser (v. 15-18). Im fünften Schritt lobt der Verfasser die Fruchtbarkeit des Bodens: Lüttich verfüge über Wiesen, Weiden, Äcker und weitere Flächen, auf denen man Wein und Getreide anbauen könne (v. 19-20). Eine sechste Passage geht erneut auf das gemäßigte Klima ein, wendet die Argumentation nun aber ins Medizinische: Die Luft sei so gesund, dass hier keine Seuche ausbrechen könne (v. 22-23). Im siebten Schritt wird der Gedanke der ‚Ausgewogenheit' auf die Justiz und die politische Verfassung des Gemeinwesens übertragen: Lüttich sei ein Ort der Gerechtigkeit (v. 24-25). Der achte – und wohl nicht zufällig längste – Abschnitt rühmt die lokale Geistlichkeit, welche der Stadt Ansehen und Verehrung verschaffe (v. 26-32): Kanoniker, Priester und Mönche ‚bepfründeten' den Ort (v. 27-28). Lüttich glänze durch pflichtbewusste und strenge Geistliche sowie durch Gelehrte bzw. Künstler (v. 29-32). Hiermit ist der Hauptteil des Gedichts abgeschlossen. Aus den vorgetragenen

[17] Ediert bei HAYE (2016).
[18] Ediert bei KEUSSEN (1899), S. 365-367.
[19] Inc. *Grecz domus insignis ualeas*; noch unediert (überliefert in Wien, ÖNB, Cod. 3517). Eine kritische Textausgabe ist in Vorbereitung.
[20] Zum rhetorischen Schema vgl. THOSS (1972).

Argumenten ergibt sich als Fazit, dass Lüttich in jeder Hinsicht (Klima, Stadtbild, natürliche Umgebung, Bodenschätze) begünstigt und daher verehrenswert sei (v. 33). Der Text schließt mit einer für das Genre typischen Segensformel (v. 34-35): Gott möge dieser Stadt bis in alle Ewigkeit Ruhe und Frieden schenken.

Der nicht geringe formale Aufwand, welchen der Verfasser des Textes betrieben hat, ist vor dem Hintergrund der zeitgenössischen Gattungskonventionen zu sehen. Die spätmittelalterlichen Stadtlobgedichte sind teils metrisch, teils rhythmisch gestaltet. Der vorliegende Text folgt der metrischen Tradition insofern, als er eine Kombination aus 33 Hexametern und 2 Pentametern (v. 20 u. 23) aufweist. Hier sind zudem verschiedene Reimtechniken erkennbar,[21] die nach zeitgenössischem Verständnis den poetischen Wert erheblich steigern (den Sinn allerdings vielfach verdunkeln): Der Text beginnt mit einem kreuzweise binnen- und endgereimten Verspaar (*uersus cruciferi*; v. 1-2). Es folgen paarweise binnen- und endgereimt *uersus concatenati* (v. 3-4 u. 5-6). Der Hauptteil ist wesentlich durch leoninische, d.h. jeweils binnenreimende Hexameter geprägt (v. 7-19, 21-22, 24-26, 29-35). In diesen Teil sind zur metrischen Variation auch die zwei genannten leoninischen Pentameter eingelegt (v. 20 u. 23). Einen formalen Höhepunkt bilden ferner die Verse 27-28, welche als *hexametri adonici* (*trinini oppressi*) durch zweifachen Binnenreim sowie durch Endreim zu einem Paar verknüpft sind.

Das Genre der *laus urbis* folgt zwar einem rhetorischen Schema, doch ist dieses so flexibel, dass es auf die Spezifika des einzelnen, jeweils behandelten Ortes adaptiert werden kann (bzw. muss). Zur Verdeutlichung bietet sich ein Vergleich mit dem etwa zur selben Zeit entstandenen Stadtlob auf Iglau an, welches innerhalb der *Candela rhetoricae* überliefert wird (geschrieben zwischen 1402 und 1418, am Wahrscheinlichsten kurz vor 1418).[22] Dort wird betont, dass Iglau – zumindest innerhalb Mährens – unvergleichlich sei und Jerusalem ähnele.[23] Ebenfalls hervorgehoben werden Tal, Fluss und Hügel.[24] Unter den vorhandenen Bodenschätzen betont der Dichter den Silberbergbau.[25] Gerühmt werden die liebliche Lage sowie die gute Luft.[26] Lob verdienen auch die Einwohner, welche sich durch Klugheit, Eintracht, Gerechtigkeit und

[21] An manchen Stellen begegnen allerdings nur unreine Reime (v. 12, 23, 24, 30).

[22] Im Folgenden zitiert nach WATTENBACH (1863). Strophen- und Verszählung durch HAYE.

[23] Vgl. Str. 1,4-6: *Laude fulgens singulari, / Nec vrbs tibi comparari / Valet in Moravia.* Str. 2,2-3: *Narrant quod sic sita fores / Velud Jerosolima.*

[24] Vgl. Str. 2,4: *Mons a dextris tibi situs.* Str. 3,1: *Vallis penes hunc locata.* Str. 3,4: *Hanc per vallem manans rivus.*

[25] Str. 4,1-6: *Cuncti montes circumsiti / Sunt argento redimiti / Eris sub essencia. / Per quos cultus montanorum / Primo fluxit Almanorum / Vsus et sciencia.*

[26] Str. 6,1-2: *Circumquaque aura recens, / Bonus aer, situs decens.*

Gottesfurcht auszeichnen.[27] Ungeachtet dieser texttypologisch bedingten Parallelen lassen sich klare Unterscheide zum Lütticher Stadtlob erkennen: Der Iglauer Panegyricus legt den Schwerpunkt auf die aktuelle Auseinandersetzung der Bürger mit den räuberischen Landadligen und den Anhängern des John Wyclif (Str. 7,4 – Str. 10,6 u. 15,4-6). Sein Focus liegt also auf den Einwohnern: zehn der achtzehn Strophen beschäftigen sich mit ihnen. Im Lütticher Stadtlob beschränkt sich dieser Aspekt hingegen auf zwei Verse (v. 13-14). Die lokale Geistlichkeit, welche im Lütticher Text extensiv behandelt wird (v. 26-32), spielt im Iglauer Gedicht überhaupt keine Rolle. Zudem tritt uns in letzterem ein persönlich ausgeprägtes lyrisches Ich entgegen, während in ersterem ein objektiviertes Lob erfolgt, das auf ein authentisierendes Ich-Subjekt gänzlich verzichtet. Die Stadt Lüttich wird nicht etwa von einem Betrachter als großartig erlebt, sondern sie ist – gleichsam objektiv – großartig.

Frappierender sind die Parallelen zwischen dem Lütticher Stadtlob und jener *laus urbis*, die Laurentius physicus (Laurentius von Arnheim) in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts auf Nimwegen komponiert hat. Unsere wichtigste Quelle zum Autor ist der an diesem Ort lebende Kanoniker Wilhelm von Berchen (Guilelmus de Berchen; gest. nach 1481). In der – in einem Hamburger Codex überlieferten und bis zum Jahr 1481 reichenden – Langfassung seines Werkes *De nobili principatu Gelriae et eius origine* (*Chronicon Gelriae*; geschrieben 1470/1481) notiert Wilhelm den im Jahr 1423 erfolgten Tod des Herzogs Reinald IV. von Geldern und sagt dabei über Laurentius: *inter suorum decessit manus iuxta vaticinium cuiusdam magni astronimi* [!], *magistri Laurentii civitatis Arnhemmensis phisici, qui ipsum diu ante aliquo tempore in rure moriendum prenosticaverat.*[28] Wenn Laurentius dieses Ereignis „lange vorher“ prognostiziert hat, muss er deutlich vor dem Ende des 14. Jahrhunderts geboren worden sein. Wir wissen ferner, dass er Leibarzt des nachfolgenden Herzogs Arnold von Egmond (Hz. 1423-1465 u. 1471-1473) gewesen ist.[29] Aus seiner Feder stammt zudem ein Lehrgedicht über das Einsalzen von Heringen,[30] eine Konservierungsmethode, die sich im niederländischen Raum wohl erst um 1416 ausgebreitet hat. Sein Stadtlob auf Nimwegen könnte also grundsätzlich zur selben Zeit wie das Lütticher Lied entstanden sein (vielleicht aber auch erst deutlich später). Laurentius’ Gedicht hat sich nur deshalb erhalten, weil es in

[27] Str. 6,5-6 u. Str. 7,1-3: *Tui fulgent mire ciues / Magna providencia. // Sunt concordes et vniti, / Firma fide premuniti / Veraque iusticia.*

[28] de Mooy (1950), S. 67 (cap. 81); vgl. auch de Mooy / Hessler / Stork (2007), S. 114.

[29] Vgl. Paquot (1765), S. 110-112.

[30] Ediert bei Paquot (1765), S. 112. Der letzte Vers des Gedichts (v. 14) lautet: *Hoc medicinatum Laurens fert versificatum.*

die – in einer Nimwegener Handschrift tradierte und bis 1465 reichende – Kurzfassung der Chronik des Wilhelm von Berchen Aufnahme gefunden hat.[31]

Zwar liegen die beiden Städte Nimwegen und Lüttich nicht allzu nahe beieinander, jedoch gehören sie demselben kulturellen und politischen Raum an. Nicht zufällig werden das Lütticher Schisma der Jahre 1406 bis 1408 und die finale Schlacht bei Othée in der Chronik des Wilhelm van Berchen recht ausführlich behandelt.[32] Ebenfalls wird dort berichtet, wie Kaiser Sigismund am 13. November 1416 in Nimwegen einzieht, bevor er im Dezember nach Lüttich (und zu anderen Städten) weiterreist.[33]

Natürlich haben sich sowohl der Lütticher Anonymus als auch Laurentius physicus bemüht, die Konventionen der Gattung *laus urbis* an das spezifische Profil der jeweils beschriebenen Stadt anzupassen: So hebt etwa ersterer die Lütticher Kohlevorkommen heraus (v. 15), letzterer lobt Nimwegen als Gründung des Julius Caesar (v. 10). Dennoch zeigen sich bereits auf quantitativer und auf formaler Ebene einige Ähnlichkeiten zwischen dem Lütticher Stadtlob (im Folgenden: L) und dem Nimwegener Stadtlob (im Folgenden: N): L umfasst 35 Verse (33 Hexameter und 2 Pentameter), N besteht aus 28 Hexametern. L weist überwiegend Leoniner auf, hierunter zwei Verspaare (*uersus concatenati*; v. 3-4 u. 5-6); N setzt sich ausschließlich aus solchen *concatenati* zusammen. Auch in der Motivik der beiden Texte zeigen sich viele Parallelen: Jeweils erwähnt werden die Lage der Stadt mit ihrem ausgewogenen Wechselspiel von Berg und Tal,[34] die Straßen,[35] die Häuser,[36] die Tore und Gärten,[37] die hohe Zahl der Einwohner,[38] deren militärische Tüchtigkeit[39] und Widerstandskraft[40], die umliegenden Wiesen,[41] die gute Luft[42] und die Abwesenheit von Seuchen.[43] Eine Ähnlichkeit zeigt sich auch in der Makrostruktur: In beiden Gedichten formulieren die jeweils letzten zwei Verse den Wunsch, dass es der Stadt wohlergehen möge (L34-35 u. N27-28). Alle diese – teils auch sprachlichen – Parallelen sind für sich genommen allerdings kein Beweis, ja nicht einmal ein Indiz, aufgrund dessen man eine Abhängigkeit des einen Textes vom

[31] Sloet van de Beele (1870), S. 17-18. Der Text wird im vorliegenden Aufsatz als Anhang II abgedruckt.
[32] In den Kapiteln 64-67 der Hamburger Langfassung.
[33] In Kapitel 74 der Hamburger Langfassung.
[34] Vgl. L4: *valle*; L5: *Montibus*; N4: *mons est, vallis borealis.*
[35] Vgl. L7: *stratis*; N5: *stratis.*
[36] Vgl. L8: *domibus*; N6: *Edibus.*
[37] Vgl. L7: *portis … ortis*; N11: *portis … hortis.*
[38] Vgl. L13: *Grandi vulgo populatur*; N6: *pluraliter est populata.*
[39] Vgl. L14: *Audax, forte, ferox ibi vulgus*; N12: *Gens inibi fortis, animosa.*
[40] Vgl. L14: *hostibus atrox*; N14: *Armis hostilis.*
[41] Vgl. L19: *prata*; N7: *pratum.*
[42] Vgl. L21: *aer amenus*; N7: *bonus aër.*
[43] Vgl. L22-23: *vix horrida pestis // posse potest fieri*; N28: *Pesteque mundata.*

anderen annehmen könnte. Sie zeigen lediglich, wie stabil das rhetorische Gerüst der Gattung *laus urbis* im Spätmittelalter ist.

Eine besonders enge sprachliche Verbindung gerade dieser beiden Texte lässt sich jedoch bei drei Formulierungen beobachten. Erstens wird in beiden das Verb *posse* substantivisch verwendet (L23 u. N14). Zweitens findet man in beiden eine Ableitung des Verbs *classare* („mit dem Schiff in der Fahrrinne eines Flusses fahren"). So heißt es in L4: *classant*. Tatsächlich ist dieses Verb in keinem mittellateinischen Wörterbuch verzeichnet; neben dem Lütticher Stadtlob ist kein anderer Beleg bekannt. Im Nimwegener Gedicht (N8) begegnet hingegen die Substantivierung *classatum* („Fahrrinne"). Diese Form wird, soweit wir heute wissen, unikal bei Laurentius physicus verwendet.[44] Drittens findet man im Lütticher Stadtlob eine ungewöhnliche Serie von Verben des geistlichen Lebens (L26-28):

Urbs maioratur, variis donis veneratur;
canonicatur, presbiteratur laudis honore
et monachatur, prebendatur stante decore.

Analog, wenngleich in kürzerer Ausprägung, heißt es bei Laurentius physicus (N21-22):

Urbs collaudatur, quia digne parochiatur;
Christus honoratur ibi celitus et veneratur.

Auch diese drei auffälligen Parallelen beweisen nicht zwingend eine Abhängigkeit des einen Gedichts vom anderen. Berücksichtigt man jedoch die zeitliche und räumliche Nähe, so ist eine – direkte oder indirekte – Beeinflussung zumindest nicht unwahrscheinlich. Möglicherweise gehen beide auf ein gemeinsames, heute verlorenes Textmodell zurück. Die zwei hier präsentierten Beispiele zeigen, dass die Geschichte des spätmittelalterlichen Stadtlobs noch manches Geheimnis bereithält.

Anhang I: Kritische Edition des Lütticher Stadtlobs[45]

Eminet insigne decus urbs Leodensis (ut ingens!),
undique se cingens per amena localia digne.
En Nothus, Auster, eam Philogeus gurgite bassant.
Dulci valle palam torrente rates ibi classant.
Montibus altatur, vinetis ex Aquilone.
Circumvallatur quasi cicli summa corone.

[44] Vgl. *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, s.v.

[45] Editionsprinzipien: Da der Text unikal in einer zeitgenössischen Handschrift überliefert ist, wird deren Graphie beibehalten. Nur zwischen *u* und *v* wird differenziert. Die Interpunktion folgt der deutschen Rechtschreibung. Die Groß- und Kleinschreibung ist normalisiert. Konjekturen werden in den Anmerkungen angezeigt und erläutert.

Turribus et portis et stratis, curtibus, ortis,
pontibus et muris, domibus fultisque figuris
undique petrinis, rectis micat atque caminis,
antris, dumetis, arbustis, rupe, rubetis,
dulcibus et letis maialibus in philometis
et duris saxis, limphantibus et cataractis:
hiis decusatur. Grandi vulgo populatur.
Audax, forte, ferox ibi vulgus et hostibus atrox.
Ad perhabetur ibi petra carbonistica, nisi
fabri sunt quali. Plebs, vulgus ovat lare tali.
Et dulces fontes ibi cominus et sibi montes
astant plumbosi, ferrati, valde petrosi.
Huic assunt prata, bona pascua, iugera grata.
    Est inibi locuples Bachus et alma Ceres.
Lecicie plenus ibi ventilat aer amenus.
Est ether testis, quod ibi vix horrida pestis
    posse potest fieri morte vigente sibi.
Virtus Zodiaci Libram, puto, vendicat illi.
Cretensis regis insunt sibi stigmata legis.
Urbs maioratur, variis donis veneratur;
canonicatur, presbiteratur laudis honore
et monachatur, prebendatur stante decore.
Divinus cultus ibi vernat in ordine fultus.
Ex odaque melos; neniae servatur ibi mos.
Archimandritis micat in blactis redimitis
et sic artistis gnaris, cleris acharistis.
Urbs veneranda nimis super, intus et extus, in imis.
Hanc deus in metha stabili regat atque quieta,
ut pax tranquilla constans sit semper in illa!

Anmerkungen zum Text:

1 *insigne*] Bei der Endsilbe eine konventionelle Productio in arsi; so auch in v. 19, 21, 25, 29 u. 35.

1 *insigne decus*] So auch der Beginn zweier mittelalterlicher Hymnen, cf. Blume / Dreves (1905), S. 38 und S. 49.

1 *ingens*] Schwer lesbar, aber durch den Reim gefordert.

3 *En*] Deiktisch. Der Autor nimmt seine Leser gleichsam an die Hand und führt sie wie ein Cicerone durch die Stadt, um ihnen die Sehenswürdigkeiten zu zeigen.

3 *bassant*] Eigentlich: „sie lassen herab“, „sie erniedrigen“; vgl. *Mittellateinisches Wörterbuch*, s.v.; *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, s.v.

4 *torrente*] sc. Maas und Ourthe.

4 *classant*] = „sie fahren in der Fahrrinne“. Das Verb ist nicht belegt, lässt sich aber durch *classis* und vor allem durch das – unikal bei Laurentius physicus, v. 8, belegte – Substantiv *classatum* („Fahrrinne“) legitimieren.

6 *summa corone*] Lüttich wird hier wie eine Königin porträtiert.

7-12 Die Aufzählung erinnert an den Stil einer Besitz- oder Schenkungsurkunde.

9 *atque caminis*] In dieser Vers-Position auch bei Juv. X, 61.

11 *maialibus*] Gemeint ist nicht etwa das „Hausschwein“ (vgl. *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, s.v. *maialis*), sondern das „Maiglöckchen“ (*convallaria maialis*), welches vorzugsweise im Wald oder Gebüsch wächst.

11 *philometis*] Das Wort ist anderweitig nicht belegt und daher verdächtig. Sofern man es halten will, muss man es – wegen des Kontextes – wohl als analoge Bildung zu *dumetum* verstehen und von *philomela* ableiten: „das am Waldrand gelegene Gebüsch, in dem die Nachtigall singt“.

12 *cataractis*] Konj. Haye; *frataractis* Hs.

13 *decusatur*] *decusare* = „verschönern“; vgl. *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, s.v.; vgl. auch v. 1: *decus*.

13 *populatur*] *populari* nicht im antiken Sinne „verwüsten“, sondern „bevölkern“; vgl. Stotz (2000), S. 160, V § 80.9.

15 *Ad*] Nicht unübliche Schreibweise statt *At*.

15 *nisi*] Offenbar PPP von *niti* (hier mit langer Paenultima); schon wegen des Reims verbietet sich eine Konjektur *usi*. Das Verb *niti* scheint hier allerdings als Synonym zu *uti* verwendet zu werden.

15 *carbonistica*] Das Adjektiv ist nicht belegt, lässt sich aber mühelos von *carbo* ableiten.

17 *cominus*] Konj. Haye; *comius* Hs.

20 *inibi*] Schwer lesbar.

20 *Bachus et alma Ceres*] Vgl. Verg., *Georg.* I,7: *Liber et alma Ceres …*

22 *horrida pestis*] Eine gängige Klausel; zum Binnenreim *testis – pestis* vgl. etwa Embricho von Mainz, *Historia de Mahumete*, v. 95: *Falsus ad hoc testis accesserat horrida pestis* (*pestis* hier als Variante zu *vestis*).

20 Dieser Pentameter hat (ebenso wie v. 23) keine textstrukturierende Funktion, sondern er folgt nur dem konventionellen Gebot der metrischen Variation.

23 *posse*] Hier handelt es sich nicht etwa um eine durch *potest* ausgelöste Verschreibung, sondern um eine Substantivierung des Verbs (=„die Macht“). Ebenso bei Laurentius physicus, v. 14: *in bellis posse virilis*.

23 *sibi*] Meint wohl eher *pestis* (v. 22) als die Stadt Lüttich; vgl. die unten stehende Übersetzung.

24 *Libram*] Die Waage, Symbol der Ausgeglichenheit und Mäßigung, steht in der Astrologie (zusammen mit dem Wassermann und den Zwillingen) für das Element der Luft (vgl. v. 22: *ether*). Hier wird also auf das gemäßigte Klima angespielt, dessen sich die Stadt erfreut; zugleich wird bereits der Übergang zum folgenden Thema (Gerechtigkeit) hergestellt.

25 *Cretensis regis*] Minos, erst König von Kreta, dann weiser Richter der Unterwelt. Er symbolisiert die Gerechtigkeit.

26 *maioratur*] *maiorare* bedeutet eigentlich „vergrößern“, doch hier „über andere erhöhen“, „den Vorrang geben“.

27-28 Gemeint ist, dass Lüttich seinen Ruhm auch den lokalen Geistlichen (Kanoniker, Priester, Mönche) verdankt.

27 *canonicatur*] Vgl. *Mittellateinisches Wörterbuch*, s.v.

30 *Ex*] Nach Korrektur.

30 *neniae*] Unsauber geschrieben und daher schwer lesbar; hier als zweisilbig aufzufassen.
32 *artistis*] Möglicherweise denkt der Autor hier an lokale „Künstler“ wie etwa an die – 1416 verstorbenen – sog. Brüder von Limburg, welche als Miniaturenmaler Berühmheit erlangt haben. Aufgrund des Kontextes sind hier aber wohl eher Geistliche gemeint, welche (sc. in Paris oder Köln) gründlich die *Artes* studiert haben und daher gebildet sind.
32 *cleris*] = *clericis.*
32 *acharistis*] Hier offenbar in der Bedeutung „streng“; vgl. *Mittellateinisches Wörterbuch*, s.v. *acharistus*; vgl. *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, s.v. *acharis.*
33 *Urbs veneranda nimis*] Vgl. die berühmte und als Stadtlob gestaltete Inschrift an der Mailänder Porta Romana, v. 3: *Urbs veneranda nimis, plenissima rebus opimis.* Die Inschrift ist literarisch dokumentiert bei Bonvesin da la Riva, *De magnalibus Mediolani*, cf. Chiesa (2009), S. 134.
33 *super, intus et extus, in imis*] Gemeint sind die vorher genannten vier Aspekte: Klima, Stadtbild, natürliche Umgebung und Bodenschätze.
35 *sit semper in illa*] In dieser Vers-Position bei Ov., *Ars* II, 259.

Da der Text vielfach opak ist, sei die folgende Übersetzung angeboten:

[1-2] Es ragt heraus die Stadt Lüttich als berühmte Schönheit (denn wie großartig ist sie doch!); ringsum gürtet sie sich in würdiger Weise mit örtlichen Eigenschaften, die voller Liebreiz sind.
[3-4] Sieh da! Nothus [ein Südwind], Auster [ein anderer Südwind] und Philogaeus [d.h. die Sonne bzw. der Südwind] halten sie [d.h. die Stadt] mit ihrem [sc. warmem] Wirbel am Boden [d.h. im Tal]. Weithin sichtbar fahren dort im süßen Tal die Schiffe auf dem Fluss in der Fahrrinne.
[5-6] Sie [sc. die Stadt] erhebt sich durch Hügel, im Norden durch Weinberge. [sc. Von ihnen] ist sie ringsum eingefasst wie der oberste Kranz einer Krone.
[7-14] Sie erstrahlt durch Türme und Tore und Straßen, Höfe, Gärten, Brücken und Mauern, durch ringsum mit steinernen Figuren verzierte Häuser, und durch aufragende Kamine, durch Höhlen, Hecken, Bäume, Felsen, Sträucher sowie durch süße und fröhliche Maiglöckchen, die in den von der Nachtigall bewohnten Gebüschen wachsen, und durch harte Felsen und wasserspendende Fontänen: Durch alle diese Dinge wird sie geschmückt. Bewohnt wird sie von einer großartigen Bevölkerung. Die Bevölkerung dort ist kühn, tapfer, wild und gefährlich für ihre Feinde.
[15-16] Gefördert wird dort aber Steinkohle, von der Art, wie sie die Schmiede verwenden. Die breite Masse, die Bevölkerung freut sich über einen solchen Herd [d.h. eine solche Heimstätte].
[17-18] Und dort ganz in der Nähe gibt es liebliche Quellen und in ihrer [d.h. der Stadt] Umgebung erheben sich Hügel, die Eisen und Blei enthalten und sehr steinig sind.
[19-20] In ihrer Nähe gibt es Wiesen, gute Weiden, fruchtbares Ackerland. Dort gibt es reichen Wein und nährendes Getreide.
[21-23] Voller Freude weht dort ein lieblicher Wind. Die [sc. gute] Luft ist Zeuge, dass dort die schreckliche Pest – zusammen mit dem sie unterstützenden Tod – nicht zu einer Macht werden kann.

[24-25] Die Kraft des Zodiacus [d.h. des Tierkreises], so meine ich, beansprucht für sie [d.h. für die Stadt] die Waage [d.h. Ausgewogenheit und ein gemäßigtes Klima]. Ihr eingeprägt sind die Zeichen des Gesetzes des Königs von Kreta [sc. Minos].
[26-28] Die Stadt wird [sc. über andere] erhoben und durch verschiedene Geschenke geehrt; sie wird durch die Ehre ihres Ruhms zum Kanoniker, zum Priester und zum Mönch gemacht, mit beständiger Zier bepfründet.
[29-30] Der Gottesdienst, richtig durchgeführt, steht dort in Blüte. Und aus dem Hymnus entsteht eine [sc. wohlklingende] Melodie; dort wird der Brauch des Klageliedes gewahrt.
[31-32] Sie [d.h. die Stadt] erstrahlt durch ihre Prälaten, die sich ihre purpurnen Bänder umgelegt haben, und ebenso durch ihre kundigen Artisten [d.h. studierten Geistlichen; alternativ: Künstler] und ihre strengen Kleriker.
[33] Sehr verehrungswürdig ist die Stadt oben, innen, außen und unten.
[34-35] Gott möge sie in einer festen und ruhigen Bahn lenken, auf dass immer ein stiller und beständiger Friede in ihr sei!

Anhang II: Lobgedicht des Laurentius physicus auf Nimwegen[46]

De recommendatione inquam imperialis civitatis sive urbis Novimagensis, per magistrum Laurentium, phisicum, hec sunt metra verbotenus:

Sunt Novimagenses solares, martinienses
Et Veneris gentes, leopardum conspicientes.
Est urbs regalis, urbs nobilis, imperialis.
Huic pars australis mons est, vallis borealis.
Urbs nimis et grata, pulchris stratis graduata,
Edibus ornata, pluraliter est populata.
Hinc nemus et pratum, bonus aër, rus bene satum.
Illi classatum rivus dat largifluatum.
Astat ei gratum castrum, bene fortificatum,
A Iulio stratum, Karolo magno reparatum.
In muris, portis, fossis decoratur et hortis.
Gens inibi fortis, animosa boneque cohortis,
Gens proba, subtilis, formosa, decens et herilis,
Armis hostilis, in bellis posse virilis.
Et pulcrum, clarum genus est ibi laude gamarum.
Nempe Dyana parum superat virtute suarum.
Sunt convivales, hilares, ibi valde sodales.
Nocte, die: quales tu vis, reperis ibi tales.
Suspicio mesta retro, murmura nulla molesta.
Sunt ibi nec gesta probra, sed sunt semper honesta.
Urbs collaudatur, quia digne parochiatur.

[46] Text nach Sloet van de Beele (1870), S. 17-18. Verszählung und Interpunktion sowie Kommentierung durch Haye. Sloet van den Beele bietet keine kritische Edition und daher ist der Text an manchen Stellen zweifelhaft. Er wird hier lediglich wiedergegeben, um einen Vergleich mit dem Lütticher Stadtlob zu ermöglichen.

Christus honoratur ibi celitus et veneratur.
Ipsa Iohannitis, Franciscitis, Iacobitis,
Canonicis ritis monialibus aucta bagutis.
Bathua confinis sibi subiacet, afflua, pinguis
Frugibus et rivis, pia fructibus et pecorinis.
Urbs fortunata sit, prospera, laudifluata
Pesteque mundata, sit ab omni Ve resecata!

Anmerkungen zum Text:

1 *solares*] = *scolares.*
1 *martinienses*] Offenbar von *Mars* abgeleitet (im Autograph dürfte die Schreibweise *marcinienses* verwendet worden sein).
2 *leopardum*] Hier wohl als Symbol der Stärke; vielleicht auch eine Anspielung auf Hier. 5, 6: *pardus uigilans super ciuitates …*
3 *imperialis*] Gemeint ist der Status als Reichsstadt; möglicherweise auch eine Anspielung auf Kaiser Heinrich VI., der 1165 in Nimwegen geboren wurde.
8 *classatum*] = „Fahrrinne“. Das Wort ist unikal belegt bei Laurentius physicus (vgl. *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, s.v.). Vielleicht ist es spezifisch niederländisch; vgl. hierzu Langosch (1981), S. 336.
8 *rivus*] sc. die Waal.
8 *largifluatum*] So auch in Laurentius’ Lehrgedicht über das Einsalzen der Herings, v. 8: *Quod parat optatum putamen largifluatum.*
10 *A Iulio stratum*] sc. das römische Kastell *Colonia Ulpia Nouiomagus Batauorum.*
10 *Karolo magno reparatum*] sc. die Pfalz *Numaga* / *Niumaga*.
14 *posse*] Substantiviertes Verb; vgl. das Lobgedicht auf Lüttich, v. 23.
15 *gamarum*] *gama* = „Frau“.
19 *retro*] = „ist hier fern“; die letzte Silbe des Wortes wird hier regelwidrig als Kürze verwendet.
23 *Iohannitis*] Gemeint ist die Johanniterkommende von St. Johann in Nimwegen.
23 *Iacobitis*] = Dominikaner.
24 *bagutis*] = Beginen.
25 *Bathua*] Das antike Nimwegen als Hauptort der Bataver.

Georg-August-Universität Göttingen. Thomas Haye.

Literaturverzeichnis

J. Aschbach (1839), *Geschichte Kaiser Sigmund’s*, Bd. 2, Hamburg.
C. Blume / G. M. Dreves (ed.) (1905), *Analecta Hymnica medii aevi. XLVIII. Hymnographi Latini. Lateinische Hymnendichter des Mittelalters. Erste Folge*, Leipzig.
P. Chiesa (ed.) (2009), *Bonvesin da la Riva. Le meraviglie di Milano. De magnalibus Mediolani*, Roma / Milano.
C. J. Classen (1986²), *Die Stadt im Spiegel der Descriptiones und Laudes urbium in der antiken und mittelalterlichen Literatur bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts*, Hildesheim.

A. J. de Mooy (ed.) (1950), *De Gelderse Kroniek van Willem van Berchen, naar het Hamburgse handschrift uitgegeven over de jaren 1343-1481*, Arnhem.

A. J. de Mooy / P. Hessler (†) / H.-W. Stork (2007), *Die geldrische Chronik des Willem van Berchen über die Jahre 1343 bis 1481, nach der Hamburger Handschrift*. Herausgegeben von A.J. d. M. Übersetzt von P. H. Mit einem Beitrag von H.-W. S., Geldern.

E. Giegler (1953), *Das Genos der laudes urbium im lateinischen Mittelalter. Beiträge zur Topik des Städtelobs und der Stadtschilderung*, Diss. phil. masch. Würzburg.

J. P. Gumbert (1988), *Italienische Schrift – humanistische Schrift – Humanistenschrift*, in J. Autenrieth (ed.), *Renaissance- und Humanistenhandschriften*, München (Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien, 13), S. 63-70.

T. Haye (2011), *Das älteste lateinische Loblied auf die Stadt Braunschweig*, in *Braunschweigisches Jahrbuch für Landesgeschichte* 92, S. 13-28.

— (2016), *Ein spätmittelalterliches Stadtlobgedicht auf Brüssel*, in *Latomus* 75, S. 712-720.

— (2018), *König Sigismund, die Stadt Lüttich, Laurent de Premierfait und das Konstanzer Konzil (1414-1418) in den Gedichten des Johannes von Looz*, in *Frühmittelalterliche Studien* 52 [im Druck].

R. Hendriks (1957), *A Register of the Letters and Papers of John of Hildesheim, O. Carm. (d. 1375)*, in *Carmelus* 4, S. 116-235.

J. Hoensch (1996), *Kaiser Sigismund. Herrscher an der Schwelle zur Neuzeit. 1368-1437*, München.

J. Ijsewijn (1975), *The Coming of Humanism to the Low Countries*, in H. A. Oberman / T. A. Brady (ed.), *Itinerarium Italicum: The Profile of the Italian Renaissance in the Mirror of its European Transformations*, Leiden, S. 193-301.

J. Ijsewijn / D. Sacré (1998), *Companion to Neo-Latin Studies. Part II. Literary, Linguistic, Philological and Editorial Questions. Second, entirely rewritten edition*, Leuven (Supplementa Humanistica Lovaniensia, 14).

H. Keussen (1899), *Beiträge zur Geschichte der Kölner Universität*, in *Westfälische Zeitschrift für Geschichte und Kunst* 18, S. 315-369.

G. Kurth (1910), *La cité de Liège au Moyen-Âge*, III, Paris.

K. Langosch (1981), Rezension zu: *Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi, Lieferung 5-10, Leiden 1977-1979*, in *MLatJb* 16, S. 336.

L. Lazzarini (1930), *Paolo de Bernardo e i primordi dell'Umanesimo in Venezia*, Firenze.

R. E. Lerner / C. Morerod-Fattebert (ed.) (1994), *Johannes de Rupescissa, Liber secretorum eventuum*, Fribourg (Spicilegium Friburgense, 36).

A. Miola (1880), *Notizia d'un Codice della Biblioteca Nazionale di Napoli*, in *Archivio storico per le provincie napoletane* 5, S. 394-412.

G. Ouy (1986), *Un humaniste liégois au début du XVe siècle: Goffin de Momalle*, in *Équipe de recherche sur l'Humanisme français / CNRS. Rapport scientifique 1981-1985*, Paris, S. 30-34.

— (1992), *Poèmes retrouvés de Laurent de Premierfait. Un poète engagé au début du XVe siècle,* in C. Bozzolo / E. Ornato (ed.), *Préludes à la Renaissance. Aspects de la vie intellectuelle en France au XVe siècle*, Paris, S. 207-241.

J.-N. PAQUOT (1765), *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège et de quelques contrées voisines*, Bd. 6, Louvain.

P. G. SCHMIDT (1981), *Mittelalterliches und humanistisches Städtelob*, in A. BUCK (ed.), *Die Rezeption der Antike: Zum Problem der Kontinuität zwischen Mittelalter und Renaissance*, Hamburg (Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung, 1), S. 119-128.

F. P. T. SLITS (1990), *Het Latijnse Stededicht: Oorsprong en ontwikkeling tot in de zeventiende eeuw,* Amsterdam.

L. A. J. W. SLOET VAN DE BEELE (ed.) (1870), *Wilhelmus de Berchen, De nobili principatu Gelrie et eius origine*, Den Haag.

P. STOTZ (2000), *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters. Bd. 2. Bedeutungswandel und Wortbildung*, München (Handbuch der Altertumswissenschaft, II.5).

D. THOSS (1972), *Studien zum locus amoenus im Mittelalter*, Wien (Wiener romanistische Arbeiten, 10).

B.M. VON SCARPATETTI (1977), *Katalog der datierten Handschriften in der Schweiz in lateinischer Schrift vom Anfang des Mittelalters bis 1550. Bd. 1. Text*, Dietikon / Zürich.

W. WATTENBACH (1863), *Candela Rhetoricae. Eine Anleitung zum Briefstil aus Iglau*, in *Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen* 30, S. 179-202.

Cicero, *Paradoxa Stoicorum ad M. Brutum* 38: an Allusion to a New Slave Specialization?[1]

1. *Introduction*

In the early spring of 46 BC Cicero composed a short philosophical work, the *Paradoxa Stoicorum*, which he dedicated to M. Iunius Brutus.[2] In this work, Cicero discusses six of the Stoic paradoxes:

1. Only what is morally noble is good.
2. Virtue alone is sufficient for happiness.
3. All sins are equal, as are all right deeds.
4. Every fool is mad.
5. Only the wise man is truly free, whereas all fools are slaves.
6. Only the wise man is wealthy.

Chapter 38 is part of the discussion of the fifth paradox, which occupies chapters 33 to 41. Cicero stresses the point that 'slavery is …the obedience of a broken and abject soul lacking any judgement of its own' (chapter 35: *sed si seruitus sit, sicut est, oboedientia fracti animi et abiecti et arbitrio carentis suo* …)[3] and that therefore all unstable and ambitious people, subject to their uncontrollable desires for material objects, are to be considered slaves. In chapter 38 Cicero looks back at the great men in Rome's history. He contrasts the disregard the great men of the past had for works of arts, precious objects, and luxurious tastes with his contemporaries' excessive desire for material things and the trappings of luxury. Their 'lust' for these objects makes them slaves; by taking pleasure in handling one's own precious Corinthian vase – so we are told – one becomes alike to a household slaves tasked with polishing and

[1] I wish to thank Jane Gardner, Peter Kruschwitz, Henriette van der Blom, Lucy Fletcher, and the two anonymous reviewers for their comments and suggestions on earlier drafts of this article, which have greatly improved it. I remain the sole responsible for any shortcomings.

[2] General consensus dates the composition of this work after the completion of the *Brutus* and before April when Cicero learnt of Cato the Younger's suicide. On the historical context of the *Paradoxa* composition, their rhetorical features, and Cicero's relation to philosophy, see Kumaniecki (1957).

[3] Unless otherwise indicated, I have used the Latin text and translation by Ronnick (1991).

Latomus 77, 2018, p. 161-176 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284727

guarding the objects. Cicero then turns to the example of prominent Romans who cared more for the fishponds (*piscinae*) at their luxurious villas than for the welfare of the Roman republic:

> *Reuiuescat M'. Curius aut eorum aliquis, quorum in uilla ac domo nihil splendidum, nihil ornatum fuit praeter ipsos, et uideat aliquem summis populi beneficiis usum barbatulos mullos exceptantem de piscina et pertractantem et murenarum copia gloriantem, nonne hunc hominem ita seruum iudicet, ut ne in familia quidem dignum maiore aliquo negotio putet?* (*Parad.* 38).
>
> 'Let Manius Curius [i.e., *Dentatus*] come back to life, or one of those men in whose villa and townhouse there was nothing splendid or distinguished besides themselves, and let him see someone who has enjoyed the highest honours granted by the people carefully taking out of the fishpond and handling the small bearded mullets and taking pride in, and boasting about, his supply of moray eels;[4] wouldn't he deem this man such a slave to be unworthy of any greater responsibility, even in the household?' (transl. author).

Having the example of contemporary fish farming in luxury villas inserted in a discussion of Stoic paradoxes fitted within the broader Stoic discourse on the 'good use' of nature, animals, and things on the part of humankind.[5] In Stoic thought, plants, animals, metals, and other elements of nature were created by divine providence for the exclusive benefit of humans.[6] When, however, the techniques developed by men to exploit these resources were used for excessive luxury and to satisfy useless or immoral desires, these actions no longer came

[4] As rightly noted by HIGGINBOTHAM (1997), p. 43-46, the Lat. *murena* referred to different eel-like creatures (eels, congers, moray eels, and to a lesser extent lampreys). He suggests that most of the anecdotes in literature mentioning *murenae* are to be understood as referring to the common eels (which can be easily intensively farmed and which have pectoral fins which may explain how some wealthy Romans were able to adorn them with 'earrings', see below, p. 172). I have preferred to translate the Latin term with 'moray eel' here because the recent archaeological discovery and excavation of a large fishpond dating to the Augustan period at Lac de Capelles – Port-la-Nautique in southern France has revealed faunal taxa referring to moray eels. Unlike examples of fishponds from Roman villas in Italy, this French example was built in a brackish lagoon, and many fish bones were exceptionally preserved in its muddy bottom layers. The moray eel was the most represented species; see SANCHEZ *et al.* (2015), p. 143. This discovery indicates that scholars' reservations about the Romans' ability to keep many moray eels in their fishponds on account of the animal's aggressive behaviour are misplaced.

[5] BÉNATOUÏL (2006); the idea of 'good use' of animals includes their use as draught animals, as providers of material from which one can manufacture useful objects (e.g., hides, wool), and as part of the human diet (p. 44). On fish being part of the human diet together with mammals and birds, see CIC., *Nat. Deor.* 2.151.

[6] See, for instance, Balbus' speech in CIC., *Nat. Deor.* 2.158-162. BÉNATOUÏL (2006), p. 43-60.

under the umbrella of the 'good use' of things, but rather indicated the misuse of nature by the unwise.[7]

It is my contention that this passage alludes to the existence of slaves in wealthy maritime villas who were given the specific task of looking after the *piscinae*, just as we know that by the 1st century BC in wealthy households there were slaves given other very specific tasks, often defined by a specific noun describing their role (e.g., *lecticarii*; see below). As I will discuss, with the reference to wealthy Romans handling mullets Cicero obtained two effects at once. On the one hand, he evoked in his readers the idea of wealthy Romans too fond of their fish – in itself a disreputable behaviour for those who should rather engage in public life. On the other hand, the wording in this passage, which concludes a series of references to servile specializations, also suggests to the reader that these prominent Romans were behaving like slaves in performing tasks that would normally be assigned to servile personnel. I will also argue, on the basis of archaeological data and other evidence, that, in fact, these slaves must have had some specialized skills and that Cicero in the passage over-emphasises their unworthiness and placement at the low end of the slave hierarchy in order to belittle further the behaviour of some of his prominent contemporaries.[8]

2. *Chapter 38*

Starting from chapter 35 of the *Paradoxa*, Cicero exploits the comparison between the freeborn members of the Roman political elite, who are in fact not truly free on account of their desires for material things or their submission to the whims of, and the control exercised by, women, and the household slaves in a rich house. In chapter 37, those who 'take too much delight in statues, paintings, engraved silver, Corinthian artworks, and magnificent buildings' are compared to the lower levels of the slave hierarchy in the household, the slaves that 'handle those things (i.e., the objects and works of arts), who dust and oil

[7] BÉNATOUÏL (2006), p. 58.

[8] It is beyond the scope of this article to discuss the overall content and purposes of the *Paradoxa*, its genre, its relationship with Stoicism and other works by Cicero (e.g., the speech *pro Murena*, in which the orator pokes fun at the Stoic paradoxes, except the six he discusses in the *Paradoxa*), or its political context, about which the reader is invited to consult the earlier works on the subject; see RONNICK (1991) (with earlier bibliography), a study of the *Paradoxa*, with translation and commentary, focusing in particular on its rhetorical architecture. Among earlier studies discussing the political context of the work KUMANIECKI (1957) remains a point of reference. See also: OLTRAMARE (1926), p. 116-124; MICHEL (1968); BRINGMANN (1971); WISNIEWSKI (1981); PRICE WALLACH (1990) (on the fourth Paradox and how Cicero adapted Stoic material for a Roman audience and made it political); BURY (1994); ACHARD (1999). For a quick overview of middle Stoicism and moral slavery, see GARNSEY (1997).

and sweep and sprinkle water' and who 'don't have the most honourable place of servitude' within the household:

> *sed ut in familia qui tractant ista, qui tergunt qui ungunt qui uerrunt qui spargunt, non honestissimum locum seruitutis tenent, sic in ciuitate qui se istarum rerum cupiditatibus dediderunt ipsius seruitutis locum paene infimum obtinent.*

Cicero continues to develop the comparison between wealthy Romans, slaves of their desires, and real slave personnel found in the houses of these wealthy men in the next chapter. There he writes that if Lucius Mummius, who had despised the whole of Corinth (by destroying it in 146 BC and not adorning his house with any of the spoils), could see one of Cicero's contemporaries handling a Corinthian vase with desire, he would not see in this person a distinguished citizen, but just a zealous steward (*atriensis*). Bringing in Lucius Mummius has a great effect here, because Mummius was well known for not having taken any works of art from the booty for personal enjoyment (he would have lacked any artistic appreciation): instead he distributed numerous gifts from the spoils to Rome and other civic communities, both within Italy and abroad.[9] As mentioned in the introduction, in chapter 38 Cicero exhorts his reader to imagine what the great Manius Curius Dentatus or other notable figures of Rome's glorious past would say if they were to come back from the dead and see someone who enjoyed the greatest honours from the *populus Romanus* busying himself with farmed fish.[10]

As noted in commentaries to the *Paradoxa*,[11] there is no doubt that these words broadly refer to the same group of men whom he had called disparagingly *piscinarii* in his personal correspondence more than a decade before, complaining about them to his friend Atticus.[12] In a letter dated to May 60 BC, Cicero refers to '*piscinarii nostri*' but without giving any specific names. On the basis of Macrobius, the allusion is understood to have referred to L. Licinius Lucullus, L. Marcius Philippus, and Q. Hortensius Hortalus.[13] Two other letters written in that same year clarify that Cicero used the enthusiasm these men had for their fishponds as an example of their complete disregard for the more serious issue of the welfare of the *res publica* in the very year that saw the

[9] See, e.g., Cic., *Ver.* 2.1.55; Strabo 8.6.23; Fron., *Str.* 4.3.14; Yarrow (2006).

[10] Kronenberg (2009), p. 127-128, in discussing the dialogue on fishponds between Varro and Axius at *R.* 3.17 notes that in the passage fishponds are associated with art in various ways; one could argue for a similar association of ideas in the *Paradoxa*, since the example of the fishponds follows the mention of works of art.

[11] E.g., Ronnick (1991), p. 130.

[12] Cic., *Att.* 1.20.3 = Shackleton Bailey 20.

[13] Macrob. 3.15.60. In Varro's *R.* 3.17.6 Hortensius is named as someone who took great care in personally feeding his fish, the *mulli*.

formation of the 'first triumvirate'.[14] To my knowledge, however, what has not been commented upon is the fact that Cicero's argument about the contraposition between freeborn but foolish men, slaves of their desires, and the real slaves they had in their households was further reinforced by the allusion in those lines to the existence of actual slaves put in charge of the fishpond in some rich seaside villas and to the tasks which they would have regularly performed.

The first thing to consider is that the examples given in the preceding chapters pertaining to the fifth paradox and the rest of chapter 38 are all concerned with household slaves in very wealthy houses, where a high-level specialisation occurred.[15] By the late Republic, rich households could have domestic servants in the hundreds,[16] specializing in very specific tasks: *cubicularii* (chamber-servants), *lecticarii* (litter bearer), *cellarii* (provisioners), *ostiarii* (door keepers), *structores* (meat carvers), *pedisequi* (attendants), to mention just some examples.[17] In chapter 36, Cicero refers to a slave hierarchy in rich houses; some slaves, such as the steward and the landscape gardener, were considered of higher rank because of their qualifications (although they were still of servile status): *Atque ut in magna familia seruorum sunt alii lautiores ut sibi uidentur serui sed tamen serui, atrienses ac topiarii*. He then goes on to remark that the wealthy men who indulge excessively in works of art are in fact to be compared not even to these specialized slaves, but to those at the bottom of the household slave hierarchy. Chapter 38 opens with a comparison between the individuals 'lusting' for precious objects and the *atriensis*, the steward. Therefore, it seems logical to read what follows in that same section also as a specific reference to slaves given a very specific task in the context of rich villas: those who were

[14] CIC., *Att.* 1.18.7 = Shackleton Bailey 18 (January, 60 BC): *qui ita sunt stulti ut amissa re publica piscinas suas fore saluas sperare uideantur*; 2.1.7 = Shackleton Bailey 21 (c. June 3? 60 BC): *nostri autem principes digito se caelum putent attingere si mulli barbati in piscinis sint qui ad manum accedant, alia autem neglegant*.

[15] On slave occupations in wealthy households of the empire as attested by inscriptions, see JOSHEL (1992).

[16] An example of a particularly large number of household servants is the case of the urban prefect Pedanius Secundus, who in 61 AD is said to have kept 400 slaves in his house in Rome (TAC., *Ann.* 14.42.25). See, however, SCHEIDEL (1996) for discussion of the fact that in Latin literature the number 400 seems simply to indicate a 'very large number' and ought not to be taken literally. That in the very rich houses the number of household servants could be very high is suggested by archaeological evidence, such as the Republican house attributed to Aemilius Scaurus and excavated near the intersection of the Clivus Palatinus and the Via Sacra. The house had huge substructures containing many small bedrooms (with masonry bases for the beds) for the use of household slaves and probably also clients, freedmen, etc. See E. PAPI in *LTUR,* vol. 2, *s.v.* '*domus: M. Aemilius Scaurus*'.

[17] On slaves in private households and villas see JOSHEL / HACKWORTH PETERSEN (2014).

in charge of the maintenance of the fishponds (e.g., periodic cleaning of the tanks) and the care of the fish (e.g., feeding them).

Roman marine fish farming was quite sophisticated. It required a number of tasks to be performed with precision, some recurrently during the day, others less frequently. Having a large number of slaves in one's household, each assigned to very specific tasks, was a sign of extreme wealth; it was another element of the conspicuous consumption and competitive display in which rich Romans engaged. It is therefore extremely likely that, as we know of the existence of *cubicularii*, *lecticarii*, *ostiarii*, *cellarii,* and so forth, there were also slaves specifically in charge of the fishponds, and this would fit perfectly with the structure of Cicero's text. On the basis of the word formation of many nouns indicating slave specializations (e.g., *lectica* > *lecticarius*; *cella* > *cellarius*), it is very tempting to use the noun *piscinarius*, employed by Cicero in his correspondence, to refer to these slaves.[18] *Piscinarius* as an adjective referring to shellfish farmed in man-made fishponds appears in existing texts as early as Plautus.[19] Possibly Cicero, in whose writings many terms referring to specialized slaves can be found,[20] was the first to take this adjective and make it into a noun to refer to a relatively new slave specialization. There is, however, no further evidence for the possible use of *piscinarius* as a noun indicating a slave occupation. To my knowledge, the only other testimony of (possibly) servile personnel in connection with fishponds is an imperial inscription from Baiae attesting a libertine *curator perpetuus* of the *embaenitarii trierum piscinien-sium*. This text, tentatively dated to the late 2nd / early 3rd century AD on the basis of letter form and execution, has been understood as referring to an association of boatmen operating in/from the imperial fishponds of Baiae.[21] Clearly,

[18] Also non-domestic specializations show the same type of word formation, e.g., *marmor* > *marmorarius*. The exact moment during the Republic when slave over-specializations became common in very rich households is unclear, but by Cicero's time it appears as a well-established phenomenon. Among the slave specializations listed above, *cellarius* seems to be the earliest, appearing in PLAUT., *Capt*. 4.2.115. Slave over-specialization and hierarchy in the household developed further in the Julio-Claudian period, particularly in the case of slaves of the emperor, see TREGGIARI (1975); JOSHEL (1992).

[19] PLAUT. *ap*. FEST. p. 166 L.: *concas piscinarias*.

[20] The case of *cubicularius* may serve as an example: it is believed that the *cubicularius* appeared in Roman households during the Republic, following a Greek custom, see DE RUGGIERO (1910), vol. 2.2, *s.v.* 'cubiculum', p. 1282; initially, this servant had also the task of introducing visitors to the master, a role that, from the early empire, was covered by the *nomenclator*. Many attestations of the use of the term *cubicularius* are to be found in Cicero (e.g., *Ver*. 4.8; *Att*. 6.2.5).

[21] SOGLIANO (1897); *AÉ* 1897.54. He thinks the *embaenitarii* were imperial slaves and freedmen organized in a *corpus*. Underwater archaeological investigations of the Villa of the Pisones in Baia, which became imperial property, have revealed a massive private harbour basin with attached fishponds, to which it has been suggested the *embaenitarii piscinienses* refer: SCOGNAMIGLIO (1997).

the occupation of the group mentioned in this inscription has nothing to do with fish farming and with Cicero's *piscinarii*. The adjective *piscinensis* is here used as topographical reference to indicate where these boatmen were located, similar to what can be seen in an archaic inscription from Rome mentioning '*lanii piscinenses*', the butchers located near the *piscina publica* by Porta Capena.[22]

3. Pertractare*: a technical meaning?*

The wording of the lines in chapter 38 mentioning the handling of fish from *piscinae* may possibly offer an additional clue to the existence of real slaves assigned to the care of the fishponds. The two actions that Cicero mentions when describing how some of his prominent contemporaries were 'slaves' of material and unimportant things in their fancy for farmed fish are to take the mullets out from the fishpond and to handle them with care: *uideat aliquem … barbatulos mullos exceptantem de piscina et pertractantem.*

The use of the verb *pertracto* may point towards real servile 'fish-handlers', even though in the passage Cicero portrays the rich villa-owners as performing this action. The verb signifies the act of touching or handling something with attention, just as it can also be used in a figurative sense to mean to 'investigate or study something'.[23] The *ThLL* suggests that in this passage by Cicero the purpose of the 'handling' was to show how big the fish was; along these lines, Rackham in the Loeb edition translates *pertractantem* as 'feeling them all over'. These meanings, however, seem unlikely, unless one posits that the fish was to be eaten shortly after: as I explain below, a marine fish easily develops skin wounds when handled, which can lead to its death. On the contrary, the passage seems to suggest that 'taking out' and 'handling' the fish were actions these men repeated often. Ethnographic data pertaining to fish-farming practices indicate that these two actions would have been normal and important routine tasks in fish farming.[24] For instance, fish may have been taken out of one of the tanks of a fishpond in order to be transferred to another tank.

While *pertracto* in the meaning of intellectual activity refers to one of the most appropriate occupations for freeborn men, other occurrences of the term relate to actions in fields where often slaves operated. For instance, the verb occurs in Celsus in reference to medical examinations, which by their very nature required touching the patient. The medical profession consisted of a combination of manual skills and intellectual knowledge, and many doctors in

[22] *ILLRP* 97.

[23] Usage reported in the *ThLL* ranges in meaning from touching and feeling something with the purpose of examining it (also in the case of medical examinations, e.g., CELS. 2.14.4) to fondling (e.g., PLAUT., *As.* 224), to studying a subject in depth.

[24] See MARZANO (2013) on the validity of ethnographic data for reconstructing Roman fishing and aquacultural practices.

ancient Rome were of servile status. More suggestive is the occurrence of *pertracto* in Plautus' *Asinaria*. Although there the meaning is clearly erotic – it is used to indicate the fondling of a woman's breast – the verb appears in the context of a comparison between the actions of the procuress (*lena*) and those of the fowler (*auceps*).[25] Just as the fowler deploys various tricks finally to ensnare the birds, so does the *lena* in the case of catching a potential lover for her girls. Fowling, which in texts is often coupled with fishing, was a manual activity that could be carried out by slaves as well as ordinary individuals. Furthermore, it is possible that *pertracto* could specifically refer to handling birds and that Plautus' use of the verb in conjunction with *papilla* was prompted by the mention in the preceding lines of fowling and birds. Indeed, this hypothesis finds some support in a later occurrence of the verb in Columella's *de Re Rustica* (8.19). Columella uses this verb to indicate the handling of chicks in a more general passage discussing the farming of chickens and writes: *Sed primis quasi infantiae diebus pertractandi sunt, plumulaeque sub cauda clunibus detrahendae* …, 'But in the first days of what may be called their infancy they should be held in the hands and the little feathers under their tails should be plucked from their buttocks …' (transl. Forster / Heffner).

Although Plautus' and Columella's texts offer only two instances of the relationship between *pertracto* and small animals, and these texts are chronologically far apart from each other, it is possible that the verb had a more practical and technical meaning in reference to the handling of animals. If this is correct, it may be one of the reasons why Cicero chose it in the *Paradoxa* to indicate the handling of fish. It seems to me that with the use of the verb *pertracto*, Cicero achieves several effects at once: firstly, the action attributed to these 'great citizens' in relation to the barbed mullets evokes immediately the idea of caressing the fish as a pet (since the verb can mean also to 'feel by touch'), just as one is told in the various anecdotes that circulated at the time about villa owners who were overly fond of their beloved fish. Secondly, because the two actions, 'taking the fish out' of the fishpond and 'handling the fish with care', are tasks that the servants in charge of the fishpond must have carried out regularly, Cicero also immediately evokes in the reader the idea of the real slave in charge of the fishponds of the wealthy. Lastly, Cicero plays with the two meanings *pertracto* could have (to study something and to handle something) to stress further the inappropriate behaviour of the wealthy villa-owners he depicts. They were freeborn, prominent men and while at their villas they should have engaged in intellectual pursuits (productive *otium*), but instead they spent time handling animals like servants.

With these lines, therefore, Cicero is not simply expressing his disapproval of the prominent Romans who are slaves of their silly passion for farmed fish; he is also depicting them as performing actions that real slaves in charge of the

[25] PLAUT., *As.* 215-226.

fishponds would have performed. These slaves, according to Cicero, were not considered worthy of tasks requiring more responsibility (*ut ne in familia quidem dignum maiore aliquot negotio putet?*). But was he right in thinking that any slave, with no special training or skill, could perform such tasks?

On the contrary, since ancient fish farming, as we shall see, was a complex undertaking, it did require specialist knowledge and skills. Since a fish, particularly a marine fish, is very delicate, it can suffer loss of scales and external skin wounds, which can quickly develop into septicaemia and cause the death of the fish, when handled.[26] To be able to handle it, therefore, without causing any damage was important. Comparative evidence for later historical periods, for which better documentation exists, shows that in the context of fish farming there were people who specialised in handling the fish. For instance, in Medieval England, a special group of fishermen and fish 'handlers' were kept in the service of the king, who were sent around the country to the various royal ponds as needed.[27] Their task was not simply to restock royal fishponds, but also to organize the transport of live fish to be supplied to the king. They were skilled in handling the fish without harming it, something not everyone could do, and this skill was valued. Recent studies on Roman marine fish farming have discussed the restocking strategies followed in the routine maintenance of the fishpond and farming of the fish: capture of juvenile fish in the wild in sheltered areas (e.g., coves and coastal lagoons) and capture of adult specimens.[28] In the latter case, the possible skin wounds inflicted on the fish must have been a concern, so being able to rely on experienced personnel must have been desirable.

As mentioned in the opening of this article, including *piscinae* and farmed fish as one of the examples of servitude to one's passions fitted within a broader Stoic discourse on the good use of nature and on the genesis of the various techniques which allowed humankind to utilise animals and natural resources. Some decades later, when Seneca in one of his *Moral Epistles* (90) stresses the use of reason as the only way to achieve the 'good use', he chooses, among others, the example of fishponds to disagree with Posidonius about the role of philosophy in the discovery of the various arts and techniques. Seneca (*Ep.* 90.7-8) writes:

> *Ego uero philosophiam iudico non magis excogitasse has machinationes tectorum supra tecta surgentium et urbium urbes prementium quam uiuaria piscium in hoc clausa, ut tempestatum periculum non adiret gula et quamuis acerrime pelago saeuiente haberet luxuria portus suos, in quibus distinctos piscium greges saginaret.*

[26] On this point see Marzano / Brizzi (2009), also for discussion of technical aspects of Roman fish farming.

[27] Steane (1988), p. 45-46; this case concerns freshwater fish farming.

[28] Marzano / Brizzi (2009); Marzano (2013), p. 218-19.

> 'But I, for my part, do not hold that philosophy devised these shrewdly-contrived dwellings of ours which rise story upon story, where city crowds against city, any more than that she invented the fish-preserves, which are enclosed for the purpose of saving men's gluttony from having to run the risk of storms, and in order that, no matter how wildly the sea is raging, luxury may have its safe harbours in which to fatten fancy breeds of fish' (transl. Gummere).

Cicero ascribed a very low status to the slaves in charge of the fishponds and described their role as not entailing particular responsibilities primarily in order to create a striking reversal of the social role of the rich people to whom he alludes. They received many prominent honours from the Roman people, so they were at the very top of society, but their foolish behaviour turns them into the lowest of the household slaves. In addition, in my view, Cicero did not want to concede that any skill or use of 'reason' was needed for an activity (marine fish farming) which was perceived as too much of a subversion of the natural status of things (procuring the fish by fishing) with the only aim of satisfying one's tastes for luxury foods. In the *Natura Deorum*, Balbus mentions the abundance of fish and birds which give so much pleasure (in the form of food) and the fact that these animals could only be caught *hominum ratione atque sollertia* ('by man's intelligence and cunning').[29] Not even, however, a bit of intelligence or cunning can be attributed to those who wasted their time and money with marine fish farming. Cicero wants to depict these individuals as devoid of any wisdom and *ratio* and therefore also the slaves to whom they are implicitly compared become in his depiction unskilled and unworthy of greater responsibilities.

4. *Villas,* piscinae*, and fish farming*

The fact that fishponds, mullets, and moray eels should have found their way into the *Paradoxa* is revealing of what a mark the elite's craze for fishponds had made in the late Republic; indeed, references to fishponds in villas and the peculiar behaviour of several prominent individuals are to be found in numerous literary works, including Varro's treatise on agriculture. It is, therefore, worth briefly placing Cicero's allusions to wealthy Romans who were overly fond of the fish from their fishponds within the context of late-Republican fish farming.

[29] CIC., *Nat. Deor.* 2.160: *Quid multitudinem suauitatemque piscium dicam? quid auium, ex quibus tanta percipitur uoluptas ut interdum Pronoea nostra Epicurea fuisse uideatur? atque eae ne caperentur quidem nisi hominum ratione atque sollertia*, 'Why should I speak of the teeming swarms of delicious fish? or of birds, which afford us so much pleasure that our Stoic Providence appears to have been at times a disciple of Epicurus? and they could not even be caught save by man's intelligence and cunning' (transl. RACKHAM).

It is well known that by the mid-1st century BC wealthy Romans, including some famous Roman notables and politicians, had developed a keen interest in marine fish farming at their luxurious maritime villas.[30] Appreciation for certain species of marine fish and seafood as table delicacies was already firmly established in Rome by the 2nd century BC.[31] Literary sources refer to marine fish farming and elite interest in it, and they mention as various 'inventors' leading figures of 1st-century BC Rome, such as L. Licinius Murena (either the praetor of 88 BC or the consul of 62 BC). According to Pliny, Murena was the first to develop an artificial enclosure for marine fish farming.[32] Archaeological evidence, however, suggests that man-made structures for fish farming were already being built along the Tyrrhenian coast of Italy around 120/100 BC.[33] Indeed, despite the mention in the texts of various 1st-century 'innovators' in aquaculture, the structures and practices that the texts describe and the competitive behaviour of prominent Romans undertaking impressive engineering works connected to the fishponds in their villas, point to fish-farming practices which were already well established and developed. In other words, by the time of Cicero, the 'know-how' in marine fish farming had been around for several decades and necessary specific skills had been developed.

The many masonry-built marine fishponds known archaeologically, with their various tanks shaped as lozenges, rectangles, and circles, had elaborate designs and were clearly part of the general architectural display of the villa.[34] To cite a famous passage of Varro, the various tanks of a fishpond, holding different kinds of fish, resembled a painter's box.[35] The marine *piscinae* in question were an element of competitive display among the rich and a 'must have' feature for a seaside villa, but they were also, as it has been argued, an intentional form of investment – albeit a risky one – in the production of a fresh

[30] E.g., L. Licinius Lucullus, *cos*. in 74, who undertook considerable engineering work at his villa on the Bay of Naples to ensure his fishpond had an adequate water renewal and exchange system (Var., *R*. 3.17.9; Plin., *Nat*. 9.170; Vell. Pat. 2.33.4), whereas the fishponds of his brother, M. Terentius Varro Lucullus (*cos*. 73 BC), were notorious for their inadequate system of water renewal (Var., *R*. 3.17.8); or Q. Hortensius Hortalus, *cos*. in 69, who 'had spent a great sum of money to build fishponds at Baulis' and who 'was no less disturbed over his sick fish than he was over his ailing slaves' (Var., *R*. 3.17.5; 8). See also D'Arms (2003), p. 173-174; 176-177.

[31] A dedicated fish market, the Forum Piscarium, had already been built in Rome before 210 BC, when, according to Livy (26.27.2-3), it was damaged by a fire. On the appreciation for marine fish in Rome: Marzano (2013), p. 269-280.

[32] Plin., *Nat*. 9.170.

[33] Marzano (2013), p. 220.

[34] Higginbotham (1997), p. 30-33; Marzano (2013), p. 207; 215.

[35] Var., *R*. 3.17.4: *Nam ut Pausias et ceteri pictores eiusdem generis loculatas magnas habent arculas, ubi …*

luxury food for the urban market.[36] Fish farming (both for marine and fresh water fish) is listed among the *uillaticae pastiones* in Varro's Book 3 of the *Res Rusticae*, although in his view marine fish farming is just an expensive and risky endeavour. Columella, on the other hand, gives in his treatise various technical specifications on how best to build a fishpond and alludes vaguely to the fact that marine fish farming could be remunerative and was practised with one eye to the urban markets of luxury foods.[37]

Literary anecdotes abound concerning fishponds in villas and the care and value given to the fish, if not always explicitly in terms of monetary value, certainly in terms of emotional value, as in several anecdotes the fish is kept as a pet. Hortensius had numerous slave fishermen to catch the feed for the fish in his fishponds, but he did not dine on them, preferring instead to buy fresh fish at the market in Puteoli;[38] M. Licinius Crassus (and Hortensius too) shed tears when their favoured moray eel died;[39] Antonia, wife of Drusus, adorned with jewellery a *murena*,[40] and so forth.

If one analyses closely the details given in the ancient texts together with the physical evidence of the fishponds, it emerges that Roman marine fish farming practices show a good understanding of fish behaviour. The fishponds' technical specifications also point to technological sophistication, such as the practice of mixing sea water with a constant supply of fresh water (which increased oxygen content in the tanks and hence allowed for keeping a higher number of fish).[41] Marine fishponds had platforms or steps that lined the interior of the tanks. As explained by Higginbotham, "these platform functioned principally as walkways for those who maintained the fishpond",[42] another indicator of the need to attend to the fish regularly and therefore of the fact that slave personnel must have been assigned to deal with the maintenance of the fishponds and fish.

Although it is not possible to quantify with exactitude, the care and maintenance of marine fishpond must have required the work of various attendants: the sluices of the water channels connecting the tanks to the sea had to be open and closed at set times, according to the tides and wind/sea current conditions; the fish had to be fed; the tanks had to be periodically cleaned to remove any

[36] MARZANO (2007), p. 47-62; MARZANO / BRIZZI (2009); MARZANO (2013), p. 205-225.

[37] COL. 8.16.1; 8.6.3; 8.10.1; 8.8.3; 8.15.2-3 on fish from *piscinae* meant to be sold at the market.

[38] VAR., *R.* 3.17.

[39] PLIN., *Nat.* 9.172; MACR. 3.15.4; PLUT., *de Sollertia Animalium* 976 A.

[40] PLIN., *Nat.* 9.172.

[41] On the structure of the fishponds, see HIGGINBOTHAM (1997); for a discussion of the significance of mixing marine water with fresh water in the context of fish farming, MARZANO / BRIZZI (2009); on Roman fish farming practices, MARZANO (2013), p. 199-233.

[42] HIGGINBOTHAM (1997), p. 24.

sedimentation; the fishpond had to be restocked and selected fish taken out either to be served at dinner or brought (alive, in water tanks) to market.[43]

We do not have explicit mention, in the surviving literary or legal texts, of slaves whose specialization was to deal with the fishponds and take care of the fish, only references to 'fishermen' who, as in the above-mentioned anecdote about Hortensius, had the task of fishing for fry in order to feed the fish kept in the fishponds.[44] One could perhaps speculate that Martial's line *nomenculator mugilem citat notum*[45] in the epigram describing the delights of Apollinaris' villa and fishpond in Formiae, alludes, with a good dose of irony, to the existence of slaves in charge of the fishpond. The *nomenclator*[46] was the slave that accompanied his master and reminded him of the names of people he encountered in the street (various references to such slaves are to be found in the context of Republican elections, when canvassing was crucial) or reminded the master of the names of visitors calling at the house.[47] In Martial, however, the slave is 'simply' reminding the master of the name of a known fish in his fishpond!

5. *Conclusions*

I have argued that the closing lines of chapter 38 of the *Paradoxa*, containing reference to wealthy Romans crazy for their farmed fish, continue the comparison between wealthy men, slaves of their desires, and their household slaves, by alluding to slaves in charge of the fishponds. If the reference in 38 were only to the rich men taking excessive care of their fish and not also to servile

[43] For a discussion of the evidence on live transport of fish, see MARZANO (2013), p. 295-300.

[44] The *Digest* contains two references to slave fishermen in the context of discussing testamentary bequests of slaves and bequest of fishing equipment: *Dig*. 33.7.27 (Scaevola); 33.7.17 (Marcian). The passages clarify that there were slave fishermen attached to the accounts of the urban household, who would follow the master to whatever villa he visited, and that because of where they were 'registered', were not to be considered part of the *instrumentum* of a villa that had been bequeathed.

[45] MART. 10.30.23. This epigram contains an allusion to the inversion of roles between master and high-ranking slaves of the villa. The janitor and the bailiff are the lucky ones enjoying the various delights the villa has to offer (line 28: *o ianitores uilicique felices!*), including the fish, because the master is most of the time busy in Rome. When he manages to visit, Martial depicts Apollinaris as fishing from the fishpond with the cane from his bed or couch; but capturing the fish in the fishpond is a task more suited to slaves than masters. The epigram closes with the strong line 29: *dominis parantur ista, seruiunt uobis* "these delights are acquired for their owners, but it is you [i.e., the *ianitores et uilici*] they serve".

[46] This is the spelling of the word that was more common than Martial's *nomenculator*.

[47] Inscriptions attest *nomenclatores* of emperor Claudius, Nero and of private individuals of the early principate, see TREGGIARI (1975), p. 51 and note 46.

fish-carers, this would be the only example in the discussion of the fifth paradox where a real slave role is not brought in to reinforce the point Cicero wishes to make: that freeborn men subject to these kinds of passions and desires are not truly free. The entire rhetorical structure of the discussion of the fifth paradox would have an anomalous deviation. Once the two actions carried out by 'the fishpond lovers' are seen in the wider context of the *Paradoxa's* rhetorical structure and of the figures of speech Cicero uses in the preceding sections, it becomes clear that there were real slaves whose specific task was to attend to the fishponds and to care for the fish. Such an indication is further reinforced when considering the technical characteristics of Roman marine fishponds and the mechanism followed in fish farming, which required a good degree of skill and specialist knowledge. While these 'fishpond slaves' were not at the top end of the villa-slave hierarchy, on the basis of the complexity of Roman marine fish farming I have argued that Cicero intentionally exaggerates the unskilled nature of the actions attributed to the wealthy villa-owners in dealing with the fish when he writes that these persons were like slaves 'not considered worthy of tasks requiring more responsibility'. Cicero does so in order to discredit further what was for him the shameful behaviour of some of the leading political men of his time.

The existence of slaves specializing in the care of fish and fishponds is something one suspected and assumed to be extremely likely, considering the tasks that proper maintenance and re-stocking of a marine fishpond required, but that was otherwise unattested. Unlike the case of the *topiarii*, gardeners skilled in the art of topiary, who are mentioned in literary texts and in just a small number of inscriptions that can be largely attributed to villa personnel, there are no explicit literary references or epigraphic testimonia to slaves in charge of villa fishponds.[48] It has been argued here that the rich villa household, featuring scores of servile personnel assigned to a variety of tasks, also comprised slaves tasked with caring for farmed fish. This is what prompted Cicero to include the example of prominent Romans fond of their *mulli* and *murenae* in the discussion of the fifth paradox at the end of a list comprising several domestic slaves to be found in rich households. The example of the servile behaviour of these prominent Romans, lovers of fishponds, (and the attention they lavished on cold-blooded creatures!) stresses further how they are just slaves of silly passions, regardless of their social standing. It also suggests yet another slave specialisation in wealthy households, to be added to the many other known from both literary and epigraphic sources.

Perhaps the term *piscinarius,* which Cicero had used in reference to wealthy Romans overly fond of their fishponds in a letter to Atticus years before

[48] E.g., *CIL* 6.8738; 9082; *AÉ* 2007.412. Twenty known inscriptions mention *topiarii*; the majority come from Rome and its *suburbium*, a few from the Bay of Naples and Comum, geographic areas well-known for their luxury villas.

composing the *Paradoxa*, was indeed a term coined to indicate a relatively new slave-specialization in the context of luxurious maritime villas, but this suggestion for now has to remain in the realm of speculation.

University of Reading. Annalisa MARZANO.

BIBLIOGRAPHY

G. ACHARD (1999), *Les « Paradoxa Stoicorum » de Cicéron : éloquence ou philosophie ?*, in *REL* 77, p. 72-86.
T. BÉNATOUÏL (2006), *Faire usage : la pratique du stoïcisme*, Paris.
K. BRINGMANN (1971), *Untersuchungen zum späten Cicero*, Göttingen.
E. BURY (1994), *Innere Emigration: Cicero,* Paradoxa Stoicorum *33-35*, in *AU* 37, p. 54-63.
J. H. D'ARMS (2003), *Romans on the Bay of Naples and Other Essays on Roman Campania*. Edited by F. ZEVI, Bari.
E. DE RUGGIERO (1910), *Dizionario epigrafico di antichità romane*, vol. 2.2, Roma, *s.v.* 'cubiculum', p. 1282.
E. S. FORSTER / E. H. HEFFNER (1954), *Columella, On Agriculture. Volume II: Books 5-9*, Cambridge, MA.
P. GARNSEY (1997), *The Middle Stoics and Slavery*, in P. CARTLEDGE / P. GARNSEY / E. S. GRUEN (ed.), *Hellenistic Constructs: Essays in Culture, History, and Historiography*, Berkeley / Los Angeles / London, p. 159-174.
R. M. GUMMERE (1920), *Seneca. Epistles. Volume II: Epistles 66-92*, Cambridge, MA.
J. A. HIGGINBOTHAM (1997), Piscinae*: Artificial fishponds in Roman Italy*, Chapel Hill, N.C.
S. R. JOSHEL (1992), *Work, Identity, and Legal Status at Rome: A Study of the Occupational Inscriptions*, Norman.
S. R. JOSHEL / L. HACKWORTH PETERSEN (2014), *The Material Life of Roman Slaves*, Cambridge.
L. KRONENBERG (2009), *Allegories of Farming from Greece and Rome: Philosophical Satire in Xenophon, Varro, and Virgil*, Cambridge.
K. KUMANIECKI (1957), *Ciceros* Paradoxa Stoicorum *und die römische Wirklichkeit*, in *Philologus* 101, p. 113-134.
A. MARZANO (2007), *Roman Villas in Central Italy: A Social and Economic History*, Leiden / Boston.
— (2013), *Harvesting the Sea: The Exploitation of Marine Resources in the Roman Mediterranean*, Oxford.
A. MARZANO / G. BRIZZI (2009), *Costly Display or Economic Investment? A Quantitative Approach to the Study of Roman Marine Aquaculture*, in *JRA* 22, p. 215-230.
A. MICHEL (1968), *Cicéron et les paradoxes stoïciens*, in *AAntHung* 16, p. 223-232.
A. OLTRAMARE (1926), *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne.
B. PRICE WALLACH (1990), *Rhetoric and Paradox: Cicero, 'Paradoxa Stoicorum IV'*, in *Hermes* 18, p. 171-183.
H. RACKHAM (1933), *Cicero. On the Nature of the Gods. Academics*, Cambridge, MA.

M. V. Ronnick (1991), *Cicero's* Paradoxa Stoicorum*: A Commentary, an Interpretation and a Study of Its Influence*, Frankfurt am M. / Bern / New York / Paris.

C. Sanchez / N. Carayon / G. Duperron / S. Meauné (2015), *Les ports antiques de Narbonne*, in *Bulletin de la SFAC* 45 = *RA* 59, p. 137-145.

W. Scheidel (1996), *Finances, Figures and Fiction*, in *CQ* 46, p. 222-238.

E. Scognamiglio (1997), *Aggiornamenti per la topografia di Baia sommersa,* in *Archeologia subacquea. Studi, ricerche e documenti*, 2, p. 35-45.

A. Sogliano (1897), *VIII. Baia: Epigrafi latine,* in *NSA*, p. 12-14.

J. M. Steane (1988), *The Royal Fishponds of Medieval England*, in M. Aston (ed.), *Medieval Fish, Fisheries and Fishponds in England,* 1, Oxford, p. 39–68.

S. Treggiari (1975), *Jobs in the Household of Livia*, in *PBSR* 43, p. 48-77.

B. Wisniewski (1981), *Les* Paradoxa Stoicorum *de Cicéron et la sophistique*, in *LEC* 49, p. 293-303.

L. Yarrow (2006), *Lucius Mummius and the Spoils of Corinth*, in *SCI* 25, p. 57-70.

Suplicios dobles en las condenas capitales romanas

1. *Introducción*

En el mundo romano los delitos estaban recogidos y tipificados, así como las condenas que les correspondían. Entre ellas, se encontraba la pena capital, reservada a los crímenes de mayor gravedad, que podía llevarse a cabo mediante diversas maneras, también definidas y delimitadas en su uso. Parece obvio – e incluso absurdo – decir que a un delincuente se le podía aplicar un único suplicio capital, puesto que una persona sólo puede morir una vez; sin embargo, existen algunos ejemplos concretos en que el culpable recibió al mismo tiempo dos tipos de ejecución combinados. Decimos "al mismo tiempo" porque efectivamente podía suceder, y sucedía en ciertas ocasiones, que alguna circunstancia hiciera fallar el método de eliminación y, por tanto, el juez se viera obligado a dictar otra condena para la misma persona en un segundo intento; mas, en estos casos, se trata de aplicar nuevamente un solo suplicio en cada vez.

Los tipos de ejecución asociados en los pasajes que analizaremos son la crucifixión y la cremación por un lado, y la crucifixión y la condena *ad bestias* por el otro. Todos pertenecen a la categoría dentro del sistema penal romano de *summa supplicia* o penas máximas, es decir, las peor consideradas y las más crueles de todo el elenco. Veremos su funcionamiento usual y descubriremos los aspectos principales de este comportamiento excepcional.

2. Crux, crematio, bestiae

Sin entrar en el tema en profundidad, esos tres suplicios conformaban el grupo de los más terribles que podían decretarse[1]. Esta consideración respondía principalmente al hecho de que la muerte del reo no sobrevenía de forma rápida, sino que comprendía un proceso lento en el que venía implícito el sufrimiento, bien por torturas añadidas, bien porque el propio castigo era una sucesión de padecimientos. Quedaban reservados para delitos de gravedad y para gente de baja condición social (*humiliores*) y esclavos, también debido a que comportaban gran infamia y humillación a su sufridor. Por todo ello, la imposibilidad de

[1] Para ampliar sobre estos suplicios y el resto de condenas en el mundo romano se puede consultar, entre otros: Thomas (ed.) (1984); Cantarella (1996); Bauman (2004); Mateo Donet (2016).

Latomus 77, 2018, p. 177-190 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284728

recibirlos era una de las muchas prebendas de las que gozaban los grupos privilegiados (*honestiores*, militares) en temas de Derecho[2].

La crucifixión fue frecuentemente empleada en todo el periodo de la historia romana. Durante la República se destinó a castigar a piratas, ladrones, homicidas y sobre todo a esclavos denunciados por sus amos por realizar acciones hostiles contra ellos, fugitivos, incitadores a la revuelta o la insurrección o que hubieran dado falsos testimonios[3]. En época imperial se extendió también a los *humiliores* en la misma variedad de delitos y además se aplicó a aquellos sospechosos de practicar o haber introducido cultos extranjeros[4]. Las expresiones para designarla son principalmente dos: *in crucem tollere* y *crucem figere*; mientras que los textos griegos emplean los términos ἀνασκολοπίζειν y ἀνασταυροῦν, que en origen significaban "empalar" y después pasarán a indicar la acción de "crucificar". El proceso que se seguía a la hora de aplicar la crucifixión era el siguiente: el condenado era primero fustigado y después enviado al lugar de las ejecuciones capitales, cargado con el instrumento de su suplicio o al menos con la viga transversal (*patibulum*) valiéndose de correas o cuerdas; durante el trayecto era ultrajado y empujado por la multitud, siempre dispuesta a las injurias contra todo aquel que iba a ser ajusticiado[5]. Se plantaba la cruz en un hoyo cavado en el suelo y el condenado, completamente desnudo, se acercaba con el madero al que llevaba atadas las manos. Entre las piernas se le colocaba una especie de almohadilla y era fijado a la cruz con grandes clavos que le atravesaban los pies y las manos[6]; sobre la cabeza, llevaba un letrero, *titulus*, con su nombre y el motivo de su castigo. En semejante estado el personaje esperaba la muerte, presa de hambre y sed[7], a menos que, por acelerar el final, recurrieran a un último suplicio, el *crurifragium*, rotura de los huesos de las piernas con un mazo de madera o de hierro[8]. Quizá entre los tres tipos de ejecución que conforman esa categoría de *summa supplicia*, la crucifixión era el peor, tanto por el sufrimiento prolongado que comportaba como por la gran carga de ignominia que implicaba[9].

En segundo lugar, la condena a la hoguera, usada en Roma desde los primeros tiempos, estaba reservada a *humiliores* y esclavos y penalizaba los crímenes

[2] Garnsey (1970).

[3] Liv. 22,33, 30,43,13; Cic., *Ver.* 5,28,73; App., *BC* 3,3; Charito 4,2,6-7.

[4] Paul., *Sent.* 5,23,1. También reflejada en la *Lex Cornelia Testamentaria* (Ibíd. 5,25,1). Otras referencias son: Tac., *Hist.* 4,11,10; Suet., *Dom.* 10,2.

[5] Artem. 2,56; Luc., *Phars.* 6,543, 6,547; Pl., *Mos.* 1,1,55-57; Dion. Hal., *Ant.* 7,69.

[6] Sen., *Dial.* 7 (*Vita beata*) 19.

[7] Apul., *Met.* 6,32; Eus., *H.E.* 5,1,44, 8,8; Suet., *Dom.* 10; Isid. 5,27,34; *Jn* 19,19.

[8] Sen., *Ep.* 101; Cic., *Phil.* 13,12 (27); *Jn* 19.31. En ocasiones, la fractura de las piernas podía conformar un castigo en sí misma y llevar incluso a la muerte, sin necesidad de acompañarse de la crucifixión, como nos cuenta Amiano Marcelino que sucedió a los Apolinares cuando llegaron al lugar de exilio que les había sido decretado (14,9,8).

[9] Hengel (1977); Samuelsson (2011).

de deserción, sacrilegio, magia y algunos casos de justicia arbitraria[10]; durante el Imperio se extendió también a delitos de traición e intentos de revuelta[11]. Normalmente, su ejecución se llevaba a cabo atando al condenado desnudo a un poste situado sobre una especie de pedestal, al pie del cual se encendía una hoguera, que lo consumía directamente[12]; aunque a finales del siglo II este castigo cambió de forma siendo colocado el condenado no encima de los elementos preparados para el fuego, sino en el suelo e incluso a veces enterrado hasta las rodillas, tratando así de introducir novedades en el espectáculo de ejecución para hacerlo más atractivo al público[13]. En otras ocasiones se servían de un instrumento denominado *craticula*. Diminutivo de *crates*, es el término que se emplea para designar la parrilla, ya que presenta por la disposición de sus barras la apariencia de un encañado. El delincuente era siempre colocado con la espalda sobre la *craticula*, de tal modo que tardara en perecer y el sufrimiento fuera prolongado. Y otro mecanismo del que también podían servirse era la *cathedra*, o τήγανον, una especie de silla formada por una lámina donde se "freía" al condenado como en una sartén[14]; seguramente fue importada de Oriente y adoptada también por los griegos.

La *damnatio ad bestias* o condena a las fieras, por su parte, fue infligida durante la República a los prisioneros de guerra, a los desertores romanos – libres o no – y a los esclavos condenados por sus dueños[15]. Más tarde, en el periodo imperial, los delitos fundamentales que castigaba eran: parricidio, asesinato, sedición y adulterio (cometido por mujeres)[16]. En el caso de ciudadanos de clase humilde la pena podía aplicarse por fraude, envenenamiento o empleo de artes mágicas para algún fin maléfico, secuestro de niños y en algunos casos

[10] PAUL., *Sent.* 5,23,17, 5,29,1; *Dig.* 48,13,6, 48,19,8,2, 48,19,28,11, 48,19,38,1; *Cod. Theod.* 7,1,1; *Cod. Iust.* 9,13,1,4; 12,35 (36),9; LIV. 3,53,5.

[11] J., *B.J.* 7,450; HIST. AUG., *Avid.* 13,6-7, *Alex.* 36,2.

[12] JUV. 1,155-57; SEN., *Dial.* 3 (*De ira*) 3,3,6; TERT., *Apol.* 50,3; HIST. AUG., *Avid.* 4,3: en este caso fue un castigo inventado por Avidio Casio y consistía en clavar en el suelo un gran poste de madera de 180 pies y atar en él a los condenados desde la parte superior a la inferior. Entonces se hacía encender una hoguera. Acababa así con ellos, unos abrasados por las llamas y otros asfixiados por el humo, agotados por el tormento o, también, presos de terror (*Ut stipitem grandem poneret pedum octoginta et centum et a summo usque ad imum damnatos ligaret et ab imo focum adponeret incensisque aliis alios fumo, cruciatu, timore etiam necaret*).

[13] Una de las características de este tipo de ejecución y de los otros dos que forman el grupo de suplicios máximos es precisamente la de resultar llamativos y fascinantes a la multitud que acudía para presenciarlos. De ahí que se buscaran siempre elementos novedosos para el deleite de los ciudadanos; cf. GRODZYNSKI (1984).

[14] VAN HENTEN / AVEMARIE (2002), p. 135-136; GREGORIO NISA *v. Gr. Thaum.* (PG 46, 945 A).

[15] TAC., *Hist.* 2,61; EUTR. 10,3; AMM. MARC. 14,2; *Dig.* 48,8,11,2, 48,9,11.

[16] *Dig.* 48,8, 48,10,8, 48,13,6, 48,19; *Cod. Theod.* 9,18,1; *Cod. Iust.* 9,18,6; PAUL., *Sent.* 5,23,1; AUGUST., *Faust.* 22,79; EUS., *m.P.* 6,4; PETR., *Sat.* 45; APUL., *Met.* 10,28-34; SUET., *Cl.* 14,3.

de robo y de sacrilegio. Tanto los *honestiores* como los soldados estaban excluidos de esta condena, salvo en casos de extrema gravedad, como los de lesa majestad, nuevamente por la humillación y degradación que suponía. Las funciones incluían horribles ejecuciones capitales – reclamadas por los espectadores a gritos de *ad leonem* –[17] que consistían en abandonar al condenado, atado a un poste y sin armas, a los animales hambrientos[18]; aunque, al igual que sucedía con el anterior suplicio comentado, era corriente incorporar elementos que ofrecieran un espectáculo variado, como pueden ser animales raros o exóticos o la escenificación de algún mito u obra clásica mientras se desarrollaba el castigo[19].

Como hemos podido observar, cada una de las formas anteriores de ejecución constituía una pena principal en sí misma, sin necesidad de añadirle ningún otro mecanismo, que además venía bien definida en cuanto a su proceso de realización: la primera consistía en fijar al condenado con clavos a un instrumento concreto, la cruz; y en las otras dos se inmovilizaba al culpable atado a un poste o semienterrado en el suelo y se le libraba al fuego o a las fieras. Por tanto, si se trataba de un individuo de baja condición social o esclavo, el juez debía decidir, según el delito cometido, qué castigo dictaminaba de entre ellos. Sin embargo, veamos qué ocurrió en los siguientes casos de cristianos procesados por las autoridades romanas.

3. *Ejemplos de dobles condenas*

En el año 177 las Iglesias de Lyón y Vienne escribieron una *epistula* a las comunidades cristianas de Asia y Frigia relatando el martirio que sufrieron los fieles de la Galia en aquella fecha[20]. En ella se cuenta que, tras ser detenidos por causa de su fe, fueron conducidos ante el gobernador, que los interrogó. Siguiendo las órdenes imperiales, los que apostataron fueron puestos en libertad y los que persistieron recibieron la condena a muerte, distinguiendo entre los que poseían la ciudadanía romana (que fueron decapitados) y los que no (que fueron arrojados a las fieras). Entre los segundos destaca Blandina, ya que fue expuesta a las bestias colgada en un madero: Ἡ δὲ Βλανδῖνα ἐπὶ ξύλον κρεμασθεῖσα προύκειτο βορὰ τῶν εἰσβαλλομένων θηρίων (1,41).

Bajo el reinado de Decio (250) fue apresado Pionio junto con otros en Esmirna y el guardián del templo les ordenó que sacrificaran y participaran públicamente del banquete, obedeciendo al edicto imperial. Como se negaron,

[17] HIST. AUG., *Com.* 18; TERT., *Apol.* 40, *Exh. cast.* 12,4, *Spect.* 21; CYPR., *Ep.* 59,6 (= PL. 55,6); PONT., *V. Cypr.* 7 (PL. 3, col. 1547).

[18] *Pass. Perp.* 18-19; HIST. AUG., *Aur.* 37,2; D.C. 60,13; AMM. MARC. 29,3,9; ISID. 5,27,35.

[19] COLEMAN (1990); KYLE (2001); CARFORA (2009).

[20] BHG 1573 (EUS., *H.E.* 5,1-3). Ediciones empleadas: KNOPF / KRÜGER / RUHBACH (1965), p. 18-28; RUIZ BUENO (1968), p. 327-348; BASTIAENSEN (1987), p. 62-95.

declarándose cristianos, se procedió al interrogatorio. La multitud reclamaba que fueran ajusticiados, pero el oficial respondió que carecía de la potestad para hacerlo. Tras unos días en prisión, llegó el procónsul a la ciudad y nuevamente lo interrogó e instó a que sacrificara, torturándole. Como seguía negándose a hacerlo, lo condenó a la hoguera; la sentencia fue escrita en una tabla: "A Pionio, que ha confesado ser cristiano, infligimos la condena a fuego"; Καὶ ἀπὸ πινακίδος ἀνεγνώσθη Ῥωμαϊστί· "Πιόνιον ἑαυτὸν ὁμολογήσαντα εἶναι χριστιανὸν ζῶντα καῆνια προσετάξαμεν" (20,7). Pero para sufrir el suplicio fue clavado a una cruz (τοῦ ξύλου 21,3), se prendió fuego a la pira y murió (21,9). Con su compañero Metrodoro se procedió de modo similar (21,5-7)[21].

El siguiente episodio, localizado en el mismo periodo, lo protagonizan el obispo Carpo y el diácono Papilo, que fueron llevados ante el tribunal del procónsul en Pérgamo para que sacrificasen por orden de los decretos del Emperador. Los mártires se negaron y recibieron diversas torturas. Finalmente sufrieron condena a ser quemados vivos: κελεύει αὐτοὺς ζῶντας καῆναι (36). Los condujeron al anfiteatro y el primero en ser clavado en el madero y ejecutado en la hoguera fue Papilo: καὶ πρῶτος ὁ Παπύλος προσηλωθεὶς εἰς τὸ ξύλον ἀνωρθώθη, καὶ προσενεχθέντος τοῦ πυρὸς ἐν ἡσυχίᾳ προσευξάμενος παρέδωκεν τὴν ψυχήν (37). A continuación, fue clavado Carpo (38), el soldado prendió fuego a la leña y orando murió (40-41). En ese momento, Agatónice, que había presenciado el suceso, también quiso ser martirizada por lo que se presentó voluntaria y espontáneamente, la clavaron a un madero (44) y la expusieron también al fuego donde pereció (46-47)[22].

Hay otros dos ejemplos más de cristianos que sufrieron esta pena documentados en pasiones no consideradas auténticas por los retoques hechos al texto original, pero que para algunos autores conservan parte de historicidad. El primero corresponde a Ignacio de Antioquía, ocurrido en el año 107. Estando Trajano en la ciudad para preparar su campaña contra Armenia y los Partos, el obispo fue llevado ante él. Como explica que no puede adorar a los dioses porque es seguidor de Cristo, recibe la sentencia de ser llevado a Roma para arrojarlo a las bestias, como divertimento del pueblo: *Traianus sententiauit: Ignatium praecipimus, in seipso dicentem circumferre crucifixum, uinctum a militibus duci in magnam Romam cibum bestiarum in spectaculum futurum plebis* (2); Τραιανὸς ἀπεφήνατο· Ἰγνάτιον προσετάξαμεν, τὸν ἐν ἑαυτῷ λέγοντα περιφέρειν τὸν ἐσταυρωμένον, δέσμιον ὑπὸ στρατιωτῶν γενόμενον ἄγεσθαι παρὰ τὴν μεγάλην Ῥώμην, βρῶμα γενησόμενον θηρίων εἰς τέρψιν τοῦ δήμου

[21] *Martirio de Pionio* (BHG 1546): KNOPF / KRÜGER / RUHBACH (1965), p. 45-57; BASTIAENSEN (1987), p. 154-191. También da noticia de él Eusebio (*H.E.* 4,15,46-48).

[22] *Actas de Carpo, Papilo y Agatónice* (BHG 293 y BHL 1622m, aunque algunos autores no contemplan la pasión latina y tienen en consideración solamente la griega): KNOPF / KRÜGER / RUHBACH (1965), p. 8-13; BASTIAENSEN (1987), p. 36-45.

(2)[23]. En sus epístolas cuenta que fue apresado en Siria y, encadenado y vigilado por una cohorte de soldados, fue llevado a Roma para luchar con las fieras[24]. Como podemos observar en el texto, la referencia al uso de la cruz como elemento integrante de la condena es evidente.

El segundo suceso es el de Filipo, obispo de Heraclea. Estando el obispo junto a sus fieles en la iglesia de Heraclea, el gobernador los sorprendió, de modo que fueron llevados a su tribunal y comenzó a interrogarlos, recordándoles los edictos que prohibían las reuniones y obligaban a realizar sacrificios (4). Tras sufrir encarcelamiento y diversas torturas por negarse a colaborar, finalmente dictó sentencia de quemar vivos a Filipo y Hermes por desobedecer los edictos imperiales: *Philippus et Hermes, qui praeceptum Romani Imperatoris negligentes, alienos se ab ipsa etiam Romani nominis compellatione fecerunt, uiuos iubemus incendi* (11). Llegados al lugar de suplicio, los verdugos metieron sus piernas en la tierra hasta las rodillas y, atándoles las manos por la espalda, los clavaron en un poste: *pedes humo usque ad genua texerunt, religatas post tergum manus clauis in fuste configunt* (13). Por último, encendieron la hoguera y cuando hubieron muerto, arrojaron sus cuerpos al río Hebro (15)[25].

Por las referencias estudiadas podemos pensar que se trata de una medida exclusivamente empleada con cristianos, pero contamos con un ejemplo fuera de este ámbito. Marcial cuenta que en una ocasión un famoso ladrón, Laureolo, fue librado a las bestias – concretamente, a un oso de Caledonia – suspendido en una cruz: *Nuda Caledonio sic uiscera praebuit urso / non falsa pendens in cruce Laureolus. / Viuebant laceri membris stillantibus artus / inque omni nusquam corpore corpus erat*[26].

4. *Terminología empleada para designar la fijación*

Es oportuno, llegados a este punto, comentar que con respecto a la inmovilización de un condenado para que reciba su castigo es a menudo difícil determinar si simplemente fue fijado a un poste situado en el suelo o sobre una tarima, o si se le aplicó además la crucifixión o la suspensión bajo alguna otra forma. Esto se debe principalmente a la confusión terminológica que existía entre los diferentes instrumentos que servían a tales fines.

La crucifixión generalmente se distingue por la palabra *crux* y las expresiones *in crucem tollere* y *crucem figere*, en la lengua latina; mientras que en los

[23] *Martirio de Ignacio de Antioquía* (BHG 813; BHL 4255): edición de Bisbee (1988), p. 136-145.

[24] *Eph.* 1,2; *Rom.* 4-5.

[25] Hamman y Ruiz Bueno son de los pocos autores que toman en consideración esta pasión (BHL 6834), que ya publicó en su día Ruinart (1731), p. 409-419, edición que hemos empleado. También Franchi De' Cavalieri (1915), p. 97 hizo un estudio más minucioso del texto otorgándole cierto valor histórico.

[26] Mart., *Sp.* 7.

textos griegos se emplean sobre todo el término σταυρός y el verbo ἀνασταυρόω. Cuando se quiere indicar que el delincuente era fijado a un poste, se suele hacer con los siguientes vocablos latinos: *palus* y *stipes* (denominada así la madera vertical que conforma una cruz); y con los griegos: σκόλοψ (del que deriva el verbo ἀνασκολοπίζω, que en origen tiene también el significado de "empalar"), σανίς y ξύλον. Sin embargo, no hay diferencias para concretar cuándo se trataba de suspensión (es decir, manteniendo colgado en el aire al sujeto) y cuándo se llevaba a cabo a nivel del suelo.

Ahora bien, en la práctica el término *crux* designa no solamente al instrumento de tortura caracterizado por dos tablas de madera unidas en posición transversal, sino que tiene una significación más amplia y aparece también en ocasiones designando la horca[27], que en teoría debería reservarse únicamente al término *furca*[28]. En realidad, ambos términos se utilizaban indistintamente la mayor parte de las veces[29]. Del mismo modo, las palabras griegas σκόλοψ y ξύλον, que significan poste o estaca puntiaguda, algo que se planta para hacer una empalizada, en el caso concreto de penas legales se refieren al poste al que el individuo es sujeto bien con cuerdas, bien con clavos[30], resultando en este último caso el equivalente a la crucifixión. Y el verbo ἀνασκολοπίζω, que hemos comentado que tenía el significado primigenio de "empalar" con el paso del tiempo adquirió el sentido de "crucificar"[31].

Por consiguiente, si un texto plantea dudas en cuanto al significado de un término debemos observar si otros elementos pueden aclararlas, como, por ejemplo, la especificación de los mecanismos utilizados para la fijación (cuerdas, clavos) o los matices proporcionados por los verbos (que pueden indicar que se está colocando al individuo en posición elevada), y atender al contexto y la idea global del pasaje, así como al resto de utilizaciones de la terminología por parte del mismo autor. Tal vez de este modo descubramos que hay más ejemplos de este tipo que habían pasado desapercibidos por causa de una mala interpretación del texto.

5. *Otros suplicios dobles que presentan problemas*

Dejando aparte las condenas y ultrajes propinados a los cadáveres de los ajusticiados en determinadas situaciones (porque aunque fueran dos tipos de

[27] Cic., *Ver.* 5,5,11; Sen., *Dial.* 3 (*De ira*) 3,3,6.

[28] Plu., *Cor.* 24,9-10; Liv. 2,36; Lact., *Inst.* 2,7,20. Se puede consultar la definición de la Suda: φοῦρκα· παρὰ Ρωμαίοις δίδυμον ξύλον.

[29] Otras veces se hacía la simple mención de que el ajusticiado fuera suspendido con las manos atadas por la espalda, lo que entendemos que sería con la cabeza metida en la *furca* para poder sostenerlo (Amm. Marc. 15,7,4).

[30] D., *Mid.* 105.

[31] Para un estudio detallado de los términos en la literatura antigua, véase Samuelsson (2011); Cook (2014).

suplicio aplicados al mismo individuo uno de ellos lo recibía habiendo fallecido ya) y las torturas corporales que incluían algunas penas de forma auxiliar (ya que el tormento no constituía una primera forma de ejecución, sino un añadido o agravante del suplicio final), debemos mencionar que existen otros castigos capitales que presentan la característica de contemplar en sí mismos diversos modos de ejecución combinados. Se trata principalmente de dos: el *apotympanismós* y la suspensión del *arbor infelix*, conocidos precisamente por la dificultad que entraña su correcta comprensión o interpretación, que ha sido y todavía es tema de debate entre los estudiosos de la materia.

Aunque no se originó en Grecia, el denominado ἀποτυμπανισμός fue muy empleado en esta región. Según las primeras interpretaciones, el término designaba únicamente un procedimiento de ejecución de criminales, sin especificar su mecanismo; los estudios modernos concordaron que consistiría en matar al condenado a golpes de bastón. Pero posteriormente, se generalizó la idea de un castigo en el que, tras ser golpeado, el individuo era sujetado desnudo al *tympanum*, un panel hecho de tablones (σανίδες)[32], mediante cinco ganchos para exposición pública, tortura o ejecución[33]. En cambio, Cantarella deshecha la teoría del apaleamiento precedente diciendo que se debe a una confusión terminológica[34] y conservando únicamente el término ἀποτυμπανισμός para designar la muerte que acarreaba la exposición sobre el palo de tortura[35]; sin embargo, no se puede negar tajantemente aquella posibilidad, ya que sabemos que a la mayoría de suplicios correspondía una tortura anterior, pudiendo ser apaleamiento o cualquier otro tipo, bien en el interrogatorio, bien como parte de la vejación del condenado antes de su ejecución. El registro arqueológico nos

[32] A veces se emplea esta denominación para designar el castigo, indicando que el condenado debe ser fijado al tablón, como en el caso de los trierarcas y marinos samios castigados por Pericles a ser atados en palos y, después de diez días en este tormento, a recibir la muerte mediante golpes de maza en la cabeza (PLU., *Per.* 28 = DURIS *FGrHist* 76 F67).

[33] KERAMOPOULLOS (1923); GERNET (1924), p. 262; BONNER / SMITH (1970), p. 279-287; BARKAN (1979).

[34] Ya que la palabra *tympanon* significa igualmente "mazo", "garrote" y "madero" o "arquitrabe".

[35] Sin embargo, esto es mucho más complejo, porque el verbo griego ἀποτυμπανίζω es utilizado también con otros significados, como por ejemplo en un pasaje de Eusebio de Cesarea en que se refiere con este término a los prisioneros que van a ser conducidos a la muerte en Lyón, sin saber si será ejecución por crucifixión o por otro medio, y a veces puede resultar confuso (EUS., *H.E.* 5,1,47). Sobre los diferentes significados que podemos encontrar en los textos conservados en papiros para el término es interesante el estudio de BALAMOSHEV (2011). En él, el autor concluye que puede emplearse este vocablo para designar diversas acciones: castigar con la muerte, golpear de cualquier manera, matar o destruir, e incluso decapitar. Esto se debería principalmente a la pervivencia en el tiempo de la palabra, pero no de su significado original (el suplicio griego de fijar a un individuo con clavos a una madera), hecho que pudo inducir a confusiones.

confirma la existencia de este tipo de ejecución, pues se han encontrado esqueletos de ejecutados con anillos alrededor del cuello y ganchos con restos de madera en sus manos y pies, lo que hizo pensar que se trataría de condenados que antes de morir debían estar suspendidos en tablas de madera[36]. De ahí su asimilación con la crucifixión, aunque en el castigo griego no se clavaban las manos y los pies, por lo que la muerte era más lenta al no existir pérdida de sangre[37]. Suspendido de esta manera era expuesto a las puertas de la ciudad para mayor infamia, a veces también vestido con la túnica amarilla y realizando previamente un paseo ignominioso. La duda que plantea, por tanto, es cuál era la causa de la muerte: ¿la suspensión en el *tympanum* o el apaleamiento? Además, el ἀποτυμπανισμός no era un castigo aislado y definido, es decir que presentaba ciertas variantes. Por ejemplo, el condenado pudo ser fijado mediante cuerdas, pudo incluir también la flagelación, e incluso presentar diferente disposición del cuerpo del criminal una vez suspendido.

En la Roma primitiva la pena de suspensión en el *arbor infelix* correspondía a los acusados de alta traición (*perduellio*)[38]. Originalmente se empleaba un árbol donde el culpable era suspendido mediante una cuerda para ser fustigado hasta la muerte[39] y más tarde pasó a utilizarse un poste, una horca o una cruz hechos de la madera de un *arbor infelix*, llamado también *infelix lignum*. Una referencia de su existencia la proporciona de forma indirecta Plinio cuando indica que no puede usarse para las libaciones a los dioses el vino producido de una viña sobre la que ha sido colgado un cadáver[40]. Por *arbor infelix* se entiende, además del árbol que no da fruto o que proporciona un fruto no comestible, al árbol de mal augurio en un sentido más bien mágico-religioso,

[36] Es el caso de las diecisiete víctimas descubiertas entre 1911 y 1915 en la tumba (fosa común sin honores fúnebres) de Falera del siglo VII a.C.

[37] La posible utilización de clavos en este suplicio por parte de los griegos es una cuestión discutible ya que, por un lado, en las fuentes clásicas normalmente no aparece mencionado, pero por otro lado, existen excepciones en el registro arqueológico que podrían confirmar su uso: nos referimos a los esqueletos de los supliciados de Fourni (finales del siglo II – principios del siglo I a.C.). Los restos aparecidos permiten ver que con el primer individuo se empleó una especie de brida de hierro para inmovilizarle el tobillo derecho y se le clavó un clavo de hierro en la parte superior del fémur, que le provocó una fuerte hemorragia; el segundo sujeto, cuyo esqueleto se conserva casi completo (a excepción de la cabeza), parece que fue fijado con clavos, primero por la pierna derecha y después, por las manos, pero éstas en una posición baja de modo que el peso del cuerpo en ningún momento recayó sobre los brazos. Lo curioso es que este segundo condenado fue decapitado antes de ser completamente fijado, acción que podría responder a la necesidad de terminar con su tormento; cf. DUCREY / DUCREY (1973), p. 179-180.

[38] LIV. 1,26,6; CIC., *Rab. Perd.* 4,13; SEN., *Ep.* 101,14.

[39] LIV. 1,26,11,1; CIC., *Rab. Perd.* 4,13; SEN., *Dial.* 3 (*De ira*) 3,15,4, *Ep.* 101,14.

[40] PLIN., *H.N.* 14,119.

por estar consagrado a alguna divinidad infernal[41]. Esta condena se asemejaba a una especie de sacrificio del criminal a los dioses del inframundo mediante la asociación simbólica de consagrar a aquellos delincuentes al dios infernal relacionado con el árbol[42]. A través de las fuentes podemos describir el proceso de ejecución del castigo, que consistiría en tapar la cabeza al condenado para hacerlo suspender después de este árbol, fijándolo mediante cuerdas, y fustigarle. Cantarella, por su parte, no considera el suplicio del *arbor infelix* como tal, sino como el método de inmovilización para la posterior ejecución de la condena, en este caso la fustigación. Así, el árbol no constituiría una pena de suspensión, sino un instrumento de fijación, auxiliar de la verdadera condena[43]. No comparto esta opinión, puesto que elementos de fijación existían en gran variedad y cantidad y eran mucho más simples de disponer, no debiendo tomar las molestias de buscar un árbol con características tan específicas y una simbología tan concreta para ese fin. Es cierto que la pena viene también constituida por la fustigación, pero parece resultar algo complementario. Las dos acciones formarían parte de la condena puesto que si se suspende a un individuo, ya se está aplicando una acción sobre él (se va ahogando o desgarrando lentamente) que si no se quisiera suministrar podría sustituirse por otras múltiples maneras o incluso realizarse en el suelo, sin necesidad de agravar la fustigación; como muestran otros ejemplos en los que la condena era la muerte precisamente por fustigación, pero para ello, permanecían fijados a la horca, lo que era conocido como *supplicium more maiorum*. De nuevo queda abierto el debate en torno a cuál sería el modo de ejecución.

Ciertamente, estos dos castigos se alejan de nuestros ejemplos porque se trata de dos tipos de condena bien establecidos en su tiempo y conocidos bajo un solo nombre a pesar de contener diversas acciones ejecutorias en sí mismos; en cambio, los pasajes antes comentados corresponden a varias condenas individuales aplicadas de manera simultánea a un mismo individuo. Sin embargo, nos ha parecido interesante hacer mención a ellas para mostrar que a veces

[41] MACROBIO (3,20,2-3) proporciona una lista sobre los árboles pertenecientes a esta categoría. También PLINIO nos explica esta asociación de los árboles con las divinidades (*H.N.* 16,108) diciendo que la religión condena a los árboles que no dan fruto (*infelices*). Por el contrario, los *arbores felices* declarados por los pontífices son los árboles productivos esencialmente útiles y sabemos que numerosas leyes prohibían cortarlos (FRO., *Amic*. 2,7,14). Como ciertas acciones, como la ejecución de un criminal, convertían en infértil un árbol, se prohibía llevar a cabo usos profanos con ciertos árboles considerados sagrados, como el laurel y el olivo (PLIN., *H.N.* 15,135). Es por ello que se recurría a los *arbores infelices* para realizar estas acciones, también por el sentido práctico.

[42] ANDRÉ (1964); VOISIN (1979).

[43] CANTARELLA (1996), p. 191. Esta hipótesis viene formulada basándose en la disposición de la *lex horrendi carminis* aplicada en el proceso de Publio Horacio en el que se dictamina aplicar la suspensión en el *arbor infelix* y posteriormente fustigarle, por lo que se supone que la condena es la fustigación, mientras que la suspensión es una manera de mantenerle inmóvil.

podían darse situaciones en que un condenado recibía dos castigos que podían conducirlo a la muerte y no se tenía claro cuál de ellos era el que efectivamente terminaba ejecutándolo. Además, la asociación que reflejan los suplicios mencionados en este apartado también está formada por la suspensión y otro tipo de castigo.

6. *Conclusiones*

Como se aprecia en los textos que hemos comentado, en la sociedad romana existía la posibilidad de aplicar un doble suplicio capital a un condenado. Ahora bien, ¿bajo qué circunstancias podía darse? No se trataba de una medida frecuente debido sobre todo a que no se encontraba registrada legalmente; es decir, el código penal contemplaba todos los delitos y los castigos que les correspondían, siendo así que cada suplicio de manera individual penalizaba una serie de acciones, pero no recogía la mencionada posibilidad de dictar dos de esos suplicios de manera conjunta para ejecutar a un mismo sujeto (diferente es cuando se trata de aplicar un castigo para matar al acusado y otro distinto para maltratar su cadáver, situación que sí se dio muy a menudo). Por este motivo los jueces – normalmente gobernadores provinciales, que son los que tenían la potestad para decretar la pena de muerte –, que debían atenerse a las normas legales establecidas, no podían emitir una sentencia que reflejara ese supuesto, si no era haciendo uso de su arbitrariedad, pero siempre bajo su responsabilidad. De este modo sucede en los casos expuestos, donde la sentencia oficial indica un solo suplicio para el sujeto que, sin embargo, sufre dos en el momento de la ejecución. La única excepción la constituye el caso de Ignacio de Antioquía, cuya doble condena aparece ya en la decisión del juez, pero debemos tener presente que se trata de un texto de dudosa autenticidad (al menos en su consideración general) y que, por tanto, puede no recoger un hecho verídico. Por consiguiente, la propinación en el último momento de dos suplicios podría obedecer a un deseo o capricho del magistrado posterior a la sentencia o bien a una decisión del verdugo. En el primer caso, no sería inusual que un gobernador decidiera agravar una condena a muerte valiéndose de sus poderes arbitrarios, aunque lo normal sería empeorar el sufrimiento mediante alguna tortura previa y no mediante otro tipo de ejecución; pero, en el segundo caso sí constituiría una novedad absoluta, pues los ejecutores podían resultar más o menos crueles en el desempeño de su trabajo, atormentando o prolongando el padecimiento del individuo[44], pero nunca tomando la iniciativa de aplicar otro tipo de muerte distinto al recogido en la sentencia oficial.

[44] O incluso proporcionando la muerte a los que permanecían encarcelados, a cambio de algún pago por parte de sus familiares o amigos, como recogen algunas referencias clásicas.

En cualquiera de los dos casos podría responder al intento de complacer a la audiencia, tan interesada en el sufrimiento de los delincuentes y en participar en su final mediante la presión verbal ejercida en los espectáculos de ejecución. Efectivamente, el público quería ver escenas de violencia contra los criminales y a menudo gritaba pidiendo un tipo de muerte u otro para ellos. Es posible que, ante esas exclamaciones, la autoridad o el funcionario encargado del desarrollo de la acción hicieran lo posible por aumentar la expectación y el agrado de la mayoría combinando dos de los peores suplicios que podían aplicarse a una persona, circunstancia que no quedó reflejada en el texto que recogió el acontecimiento. De hecho, en los casos que hemos estudiado la ejecución se lleva a cabo de una manera pública, en algunos incluso en el anfiteatro de la ciudad, por lo que se está buscando por un lado el escarmiento de los acusados y por otro, el entretenimiento de la población; del mismo modo que en las condenas a la arena se introducían continuamente novedades con el objeto de hacer más atractivas las ejecuciones (variedad de animales, representaciones teatrales, naumaquias, etc.), en estos otros episodios pudo suceder que también se asociaran diversos suplicios para lograr un efecto mayor.

La combinación de suplicios es siempre la siguiente: la crucifixión y uno de estos dos: la exposición a las bestias y la cremación. Es, por tanto, un mecanismo de agravamiento de la condena principal mediante la sustitución del simple modo de inmovilización necesario para llevarla a cabo por otro tipo de castigo que implica en sí mismo la fijación del acusado. Con este reemplazamiento se consigue más vistosidad en la acción y más sufrimiento para el individuo. Aun así, éste podía perecer al ser sometido a ese primer castigo y no llegar vivo al suplicio principal, luego no era un mero instrumento de sujeción. Es más, la humillación que suponía la cruz empeoraba no solamente su estado físico sino también el anímico o moral; se rebajaba su condición al máximo y perdía toda la dignidad que pudiera tener. La asociación se hacía, por tanto, entre dos de las peores penas que podían decretarse contra un condenado, las que mayor padecimiento e infamia comportaban y que quedaban reservadas para los criminales de baja condición social o esclavos. De modo que, dentro de la excepcionalidad que representa tal medida, siempre se situaba en el margen de la legalidad vigente. Por ese motivo no vemos unida la crucifixión a otros castigos que también precisaban de la fijación del sujeto pero que tenían la consideración de privilegiados o de dignos, como es el caso de la decapitación; puesto que si un ciudadano de buena posición social era castigado a muerte era impensable que lo fuera por otro medio distinto a ése, al igual que no podía recibir torturas ni agravamientos en la pena

Por otra parte, la asociación establecida de ejecuciones dobles responde también a que se encuentran destinadas a la misma categoría de delitos. Así, hemos visto que las condenas a cruz, cremación y bestias se reservaban, entre otros, a los acusados de incitación a la revuelta o insurrección, a los desertores y a los sospechosos de haber introducido o ser seguidores de cultos extranjeros, de

haber cometido sacrilegio o practicado magia. En los ejemplos que hemos analizado la detención es causada por la práctica de ritos prohibidos que alertan a las autoridades sobre la posible existencia de grupos o individuos subversivos y la condena viene tras la constante negativa de los detenidos a colaborar con el poder y a cumplir los decretos imperiales. Se trata, por consiguiente, de un delito de insurrección y de participación en cultos ilegales, luego cualquiera de las penas mencionadas podría servir para castigarlo dentro de la legislación vigente.

Por último, queremos apuntar que, a pesar de que los ejemplos de la utilización de esta medida son escasos, cabe la posibilidad de que en realidad fueran muchos más. Primero, porque no supone un caso aislado, sino que parece un mecanismo al que se podía recurrir en un momento determinado. Segundo, es probable que en muchos textos que recogen situaciones de ejecución no se especificara con tanto detalle el final del individuo, lo que unido a la confusión terminológica que existe entre todos estos elementos – que hemos comentado –, lleva a pensar que posiblemente en más de una ocasión se empleó esta combinación de suplicios, pero no quedó reflejada correctamente. Y tercero, porque, aunque pueda parecer una invención para el problema concreto de los cristianos (por la mayoría de los ejemplos que proporcionan), lo que podría inducir a pensar que se trata de un hecho ficticio creado por el cronista de los hechos o un añadido de algún autor posterior para exagerar el ensañamiento de las autoridades romanas y ensalzar la gloria de los mártires, contamos también con un ejemplo de su empleo con un pagano, con lo cual esa afirmación pierde su fuerza.

Universidad de Valencia. María Amparo MATEO DONET.

BIBLIOGRAFÍA

J. ANDRÉ (1964), Arbor felix, arbor infelix, in M. RENARD / R. SCHILLING (ed.), *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles, p. 35-46.

C. BALAMOSHEV (2011), Ἀποτυμπανισμός*: Just Death by Exposing on the Plank?*, in *JJP* 41, p. 15-33.

I. BARKAN (1979), *Capital Punishment in Ancient Athens*, New York (orig. Chicago, 1936).

A. A. R. BASTIAENSEN *et al.* (1987), *Atti e passioni dei martiri*, s.l.

R. A. BAUMAN (2004), *Crime and Punishment in Ancient Rome*, London.

G. A. BISBEE (1988), *Pre-Decian Acts of Martyrs and Commentarii*, Philadelphia.

R. J. BONNER / G. SMITH (1970), *The Administration of Justice from Homer to Aristotle*, vol. II, New York (orig. Chicago, 1930).

E. CANTARELLA (1996), *Los suplicios capitales en Grecia y Roma. Orígenes y funciones de la pena de muerte en la antigüedad clásica*. Trad. M. P. BOUYSSOU / M. V. GARCÍA QUINTELA, Madrid (orig. *I supplizi capitali in Grecia e a Roma*, Milano, 1991).

A. CARFORA (2009), *I cristiani al leone. I martiri cristiani nel contesto mediatico dei giochi gladiatorii*, Trapani.

K. M. COLEMAN (1990), *Fatal Charades: Roman Executions Staged as Mythological Enactments*, in *JRS* 80, p. 44-73.

J. G. COOK (2014), *Crucifixion in the Mediterranean World*, Tübingen.

P. DUCREY / N. DUCREY (1973), *Les suppliciés de Fourni*, in *Études déliennes. BCH Supplément* 1, p. 173-181.

P. FRANCHI DE' CAVALIERI (1915), *Note agiografiche, fascicolo 5º* (*Studi e Testi* nº 27), Roma.

P. GARNSEY (1970), *Social Status and Legal Privilege in the Roman Empire*, Oxford.

L. GERNET (1924), *Sur l'exécution capitale*, in *REG* 37, p. 261-293.

D. GRODZYNSKI (1984), *Tortures mortelles et catégories sociales : les* summa supplicia *dans le droit romain des IIIe et IVe siècles*, in Y. THOMAS (ed.), p. 361-403.

M. HENGEL (1977), *Crucifixion in the Ancient World and the Folly of the Message of the Cross.* Transl. J. BOWDEN, with substantial later additions by the author, Philadelphia (orig. Mors turpissima crucis. *Die Kreuzigung in der antiken Welt und die 'Torheit' des 'Wortes vom Kreuz'*, in J. FRIEDRICH / W. PÖHLMANN / P. STUHLMACHER [ed.], *Rechtfertigung. Festschrift für Ernst Käsemann zum 70. Geburtstag*, Tübingen / Göttingen, 1976, p. 125-184).

A. D. KERAMOPOULLOS (1923), Ο αποτυμπανισμός. Συμβολή αρχαιολογική εις την ιστορίαν του ποινικού δικαίου και την λαογραφίαν, Αθήναι.

R. KNOPF / G. KRÜGER / G. RUHBACH (1965), *Ausgewählte Märtyrerakten*, Tübingen.

D. G. KYLE (2001), *Spectacles of Death in Ancient Rome*, London / New York.

M. A. MATEO DONET (2016), *La ejecución de los mártires cristianos en el Imperio romano*, Murcia.

D. T. RUINART (1731), *Acta Primorum Martyrum Sincera et Selecta*, Paris.

D. RUIZ BUENO (1968), *Actas de los mártires*, Madrid.

G. SAMUELSSON (2011), *Crucifixion in Antiquity*, Tübingen.

Y. THOMAS (ed.) (1984), *Du châtiment dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique. Table ronde de Rome (9-11 novembre 1982)*, Rome.

J. W. VAN HENTEN / F. AVEMARIE (2002), *Martyrdom and Noble Death: Selected Texts from Graeco-Roman, Jewish and Christian Antiquity*, London / New York.

J. L. VOISIN (1979), *Pendus, crucifiés,* oscilla *dans la Rome païenne*, in *Latomus* 38, p. 422-450.

Los *Symbola Pythagorae*: el enigma de las habas en los *Adagia* de Erasmo y otros comentarios latinos de los siglos XVI al XVIII[1]

La tradición presenta a Pitágoras con el aura mágica de un guía espiritual y un taumaturgo[2]. El hecho de que algunos aspectos doctrinales de su escuela tratasen sobre el alma suscitó la reacción temprana de los escritores cristianos. En especial un asunto tan delicado como el de la transmigración, que Tertuliano combatió, entre la indignación y la burla, en *De anima*[3]. Otros, sin embargo, acogieron sus *symbola* (ἀκούσματα) como perlas de sabiduría cercanas al pensamiento cristiano. Es el caso de Clemente de Alejandría y Ambrosio, quienes citan algunos de sus preceptos bajo la premisa de que Pitágoras era de ascendencia judía[4]. De esta manera el filósofo quedaba adscrito al programa de cristianización del paganismo emprendido por los apologetas, cuya finalidad era ofrecer a los paganos una imagen renovada, reinterpretada, de figuras tan influyentes como Platón, Virgilio, Séneca u Orfeo[5]. El terreno estaba ya abonado para los escritores medievales, y la estela de los *symbola* y los *aurea dicta* se aprecia en obras como el *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, el *De uita et moribus philosophorum* de Walter Burley y el *Picatrix* árabe latinizado en torno a 1256 por mandato de Alfonso X el Sabio[6].

En el Quattrocento la fortuna de los *symbola Pythagorica* corre pareja al hallazgo y difusión, manuscrita e impresa, de Porfirio, Jámblico, Diógenes

[1] El presente trabajo se ha realizado en el seno del Proyecto de Excelencia del Plan Nacional I+D “Corpus de la Literatura Latina del Renacimiento Español. VIII” [FFI2015-64490-P (MINECO/FEDER)] y de la Red de Excelencia “*Europa Renascens*. Biblioteca Digital de Humanismo y Tradición Clásica (España y Portugal)” (FFI2015-69200-REDT).

[2] He aquí las principales fuentes para vida y los dichos de Pitágoras de Samos: Porph., *VP*; Iamb., *Protr. VP*; D. L. 8; Plut., *Mor*. 12E, 286D-E.

[3] Pueden verse al respecto los estudios de López Montoya (2014, 2015).

[4] Para Clemente la filosofía griega proviene de la tradición mosaica (*Strom*. 1, 10, 3; 2, 79, 2). A propósito de uno de los *symbola* (*Per uiam publicam ne ambules*), Ambrosio saca a colación el supuesto linaje judío de Pitágoras (Migne *PL* 16, col. 1051B).

[5] La estrecha relación entre orfismo y pitagorismo ha sido estudiada por Casadesús Bordoy (2008) en un intento de deslindar lo que es propio de cada escuela. Por otra parte, ante ambas corrientes los apologetas cristianos se sitúan en una postura paradójica: buscan marcar tajantemente sus límites con respecto a la religión cristiana a la vez que intentan asimilar cuanto les resulte provechoso. Cf. Herrero (2008).

[6] Cf. Celenza (2001), p. 12.

Latomus 77, 2018, p. 191-206 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284729

Laercio y Plutarco. Los humanistas rescatan al Pitágoras espiritual y taumaturgo al que antes me refería, y el debate sobre el sentido y la pertinencia de sus enseñanzas continúa. Así lo muestran las obras de Giovanni Aurispa (1376-1459)[7], Antonio degli Agli (*ca*. 1400-1477)[8], Leon Battista Alberti (1404-1472)[9], Marsilio Ficino (1433-1499)[10], Pandolfo Collenuccio (1444-1504)[11], Angelo Poliziano (1454-1494)[12], Giovanni Nesi (1456-*ca*. 1522)[13] y Philippo Beroaldo el Viejo (1453-1505), autor este al que le dedicaré mayor atención. Por último, al conocimiento de Pitágoras contribuyó decisivamente la edición latina de las *Vidas* de Diógenes Laercio preparada por Ambrogio Traversari (1386-1439)[14].

1. *Los* Symbola *en los* Adagia

En la edición príncipe de la *Adagiorum collectanea* (Paris, J. Philippi, 1500) de Erasmo de Rotterdam (1466-1536), la sabiduría pitagórica aparece recogida bajo el epígrafe *Pythagorica adagia*, que reúne trece entradas acompañadas de glosas muy breves[15]. En las ediciones sucesivas el holandés fue modificando la lista, ahora bajo un epígrafe más acorde con la tradición: *Pythagorae symbola*. En la edición aldina (1508) de las *Adagiorum chiliades* ya había alcanzado el número de treinta y cinco y en la de Froben de 1526, el conjunto definitivo de

[7] Tradujo al latín el comentario de Hierocles a los *Aurea uerba*.

[8] *Explanatio Symbolorum Pythagore*. Para esta obra de Agli y su relación con Ficino y con el *Symbolum Nesianum*, cf. Celenza (2001), p. 26-31.

[9] En la *intercenalis* titulada *Conuelata* (*ca*. 1441-1443) ofrecía un listado de *symbola* comentados.

[10] *Iamblichus de mysteriis Aegyptiorum* (Venecia, A. Manucio, 1497, aunque ya concluida la traducción en 1474). Su *Commentariolus in Symbola Pythagorae* quedó inédito hasta 1937, cuando fue editado por P.-O. Kristeller. Ficino había situado a Pitágoras en la *Cadena de Oro* de los *Principes theologiae*, donde ocupaba sede junto a Hermes, Orfeo, Aglaofemo, Filolao y Platón. Cf. Vuilleumier (2000), p. 41-43.

[11] Lilio Gregorio Giraldi afirma haber consultado un librito de Collenuccio con versión latina de *symbola* titulado *Praecepta Pythagorica mystica a Plutarcho interpretata*. Hay estudio en Josserand (1932).

[12] Incluyó dieciocho *symbola* en su *Lamia*, aunque es una mera referencia sin comentarios y, según algunos estudiosos, con intención polémica. Cf. Vuilleumier (2000), p. 56-59.

[13] *Oraculum de nouo saeculo* (Florencia, L. de' Morgiani, 1497). Se inserta en la interpretaciones espirituales de Pitágoras, en este caso para provecho de la vida monacal. Contamos con traducción al inglés en Celenza (2001).

[14] *Laertii Diogenis Vitae et sententiae eorum qui in philosophia probati fuerunt* (Roma, G. Lauer, *ca*. 1472).

[15] La fuente directa sería un pasaje de Jerónimo. Este, al reconocer ante Rufino que en su adolescencia leyó los preceptos pitagóricos por vía indirecta, hace relación de ellos (*adv. Rufin*. 3, 39). Cf. Heninger (1968), p. 163; Massing (1995), p. 25.

treinta y seis, en buena medida con glosas más extensas y provechosas[16]. Son los siguientes: *Ne gustaris quibus nigra est cauda* (2,1), *Stateram ne transgrediaris* (2,2), *Choenici ne insideas* (2,3), *Ne cuiuis dextram inieceris* (2,4), *Arctum anulum ne gestato* (2,5), *Ignem ne gladio fodito* (2,6), *Cor ne edito* (2,7), *A fabis abstineto* (2,8), *Cibum in matellam ne immitas* (2,9), *Ad finem ubi perueneris, ne uelis reuerti* (2,10), *Superis impari numero, inferis pari sacrificandum* (2,11)[17], *Per publicam uiam ne ambules* (2,12), *Tollenti onus auxiliare, deponenti nequaquam* (2,13), *Ollae uestigium in cinere turbato* (2,14), *Vnguium criniumque praesegmina ne commingito* (2,15), *Extra publicam uiam ne deflectas* (2,16), *Quae uncis sunt unguibus, ne nutrias* (2,17), *Aduersus solem ne loquitor* (2,18), *Gladium acutum auertas* (2,19), *Aduersus solem ne meiito* (2,20), *Hirundines sub eodem tecto ne habeas* (2,21), *Stragula semper conuoluta habeto* (2,22), *In anulo dei figuram ne gestato* (2,23), *Sellam oleo ne absterseris* (2,24), *Coronam ne carpito* (2,25), *Quae deciderint ne tollito* (2,26), *A gallo candido abstineas* (2,27), *Panem ne frangito* (2,28), *Salem apponito* (2,29), *In uia ne seces ligna* (2,30), *Ne libaris diis ex uitibus non amputatis* (2,31), *Ne sacrificato sine farina* (2,32), *Adorato circumactus* (2,33), *Adoraturi sedeant* (2,34), *Surgens e lecto uestigium corporis confundito* (2,35) y *A piscibus abstineto* (2,36).

Los autores que suelen aducirse como fuente de estos *symbola* son san Jerónimo, Plutarco, Diógenes Laercio, Jámblico y, en modo ocasional, Luciano y Ateneo[18]. Ahora bien, dado que el empleo de fuentes indirectas es consustancial al trabajo de acopio de los humanistas, Erasmo pudo haber manejado libros contemporáneos que ya estaban en circulación, como el *Iamblichus* impreso o el *Commentariolus* manuscrito de Ficino. Y es muy posible que tuviera presente los *Symbola moraliter explicata* (Bolonia, B. Ettore, 1503) de Beroaldo el Viejo, que venían enriquecidos con amplias glosas y un intento de acotar la significación polisémica de *symbolum* (*collatio*, *annulum*, *etymologia*, *augurium uel uaticinium*, *nota*, *indicium*, *signum*)[19]. De hecho, en los *Prolegomena,* que aparecen por primera vez en 1508 (cinco años después de la primera edición del libro de Beroaldo), Erasmo también se esforzaba por delimitar el

[16] La *Collectanea* conoció dos estados diferentes (1500 y 1506) y las *Chiliades* (= *Adagia* a partir de ahora) al menos nueve: 1508, 1515, 1517-18, 1520, 1523, 1526, 1528, 1533 y 1536. Para las ediciones y el método de trabajo de Erasmo, cf. HOVEN (1995).

[17] Este fue el único añadido en 1526.

[18] Para Jámblico, Diógenes Laercio y san Jerónimo, véanse las notas 2 y 15. Erasmo colaboró con Demetrio Ducas en la primera edición de los *Moralia* de Plutarco: *Plutarchi Opuscula LXXXXII* (Venecia, A. Manucio, 1509), texto que le serviría de base para su traducción latina de los *Aphopthegmata* y otros tratados plutarqueos. Cf. MORALES ORTIZ (1999). Las otras fuentes serían LUC., *VH* 2, 24; 2, 28; ATH. 10, 452 y, a veces, también PLUT., *Num.* Cf. HENINGER (1968), p. 163-164; MASSING (1995), p. 27.

[19] *Symbola Pythagorae moraliter explicata*, ff. A iii^r – [A iiii^v].

campo terminológico y semántico del *adagium* frente a otras formas afines, como el *apophthegma* o la *sententia*. Por otra parte, Cytowska ya señaló que Erasmo había leído otro libro de Beroaldo, la *Oratio proverbialis* (Bologna, E. Faelli, 1499), de la que sin duda había allegado material para sus *Adagia*[20]. Cosa distinta es que lo reconociera, pues era muy suyo defender a ultranza su primacía en el trabajo paremiográfico[21]. Si no consultó la *princeps* de Bolonia, pudo haber tenido acceso a cualquiera de las varias reimpresiones que se hicieron en los años siguientes[22]. Es posible que manejara la que salió de las prensas venecianas de Bernardino Vitali en 1508, el mismo año en el que Erasmo residía en la ciudad mientras completaba sus *Chiliades* en casa de Aldo Manucio[23].

2. Symbolum *y* adagium[24]

Erasmo equipara el *symbolum* al *adagium*. En 1500 justificaba la inclusión de los dichos pitagóricos en la *Collectanea* porque estos pertenecen a la esfera de los *prouerbia*:

> *Nemini dubium est quin pleraque Pythagorae dicta in prouerbia abierint* [...] *Verum aenygmata illa propius ad prouerbialem figuram accendunt, quae, ut idem testis Hieronymus, Aristoteles diligentissime suis in libris prosequitur*[25].

En los *Adagia* (*Prolegomena* 3) amplía con nuevos argumentos esta concepción. Con el fin último de conducir a los hombres por una vida recta, ambas formas comparten una doble función moral y retórica. Y si el adagio tiene como rasgo esencial la *obscuritas*, el *symbolum* se envuelve en una alegoría mucho

[20] CYTOWSKA (1977).

[21] Para la polémica con Polidoro Virgilio sobre la primacía de los *Adagia*, cf. SERRANO CUETO (2002a). Un conflicto semejante acontece con Celio Rodigino, cuyas *Antiquae lectiones* salieron de la imprenta aldina en 1516, poco antes de la edición de los *Adagia* de 1517. La denuncia de Erasmo, que menciona en la glosa al adagio *Choenici ne insideas* (2,3), consistía en que Rodigino había utilizado su colección y textos de Giorgio Valla sin citarlos. Un estudio de la utilización mutua de sendas obras por Erasmo y Rodigino en RUIZ MIGUEL (2007).

[22] Cito sólo una muestra en las imprentas parisinas: J. Petit, 1505, 1510; J. Marchant, 1505; J. Barbier, 1505, 1508; A. Bonnemère, 1509. A partir de 1505 los *Symbola* de Beroaldo se incluirán en sus *Varia opuscula*.

[23] Sin embargo, la *princeps* de las otras obras básicas para la difusión de Pitágoras se retrasaría mucho tiempo: las dos obras de Jámblico fueron publicadas conjuntamente por Johannes Arcerius Theodoretus: *Iamblichi Chalcidensis De uita pythagorica et Proptrepticae orationes ad philosophiam* (Franeker, 1598). El texto de Porfirio fue editado por C. Rittershausen: *Malchus De Vita Pythagorae nunc primum ex MSC in lucem editus* ... (Altdorf, C. Agricola, 1610).

[24] Para la concepción teórica del símbolo y su pervivencia entre los humanistas, es imprescindible el estudio de VUILLEUMIER (2000).

[25] *Adagiorum collectanea* (Paris, J. Philippi, 1505), f. b iii^{r}.

más acentuada, según palabras de Quintiliano: *Nonnunquam usque ad aenigma peruenit, quod auctore Quintiliano nihil aliud est quam obscurior allegoria.*

Otros autores se manifiestan en el mismo sentido. Beroaldo se refería a la alegoría como un recurso para proteger tesoros cuyo desentrañamiento – y he aquí la importancia que el boloñés concedía a la hermenéutica como medio para el cabal conocimiento de los textos clásicos – sólo está reservado a los hombres doctos: *Erit eruditio haec neque ludicra neque triuialis, sed seria, sed infrequens et a prophanorum uulgo longe semota*[26]. Más adelante equipara los *symbola* con las sentencias que emanan de las Sagradas Escrituras; de ahí que los dichos pitagóricos puedan ser recibidos por el católico como lecciones de vida cristiana:

> […] *indicia quaedam et signa mysteriorum doctrinae sanctioris quibus sententiae morales atque salutaria documenta continentur* […] *quibus praecepta quaedam Catholica, hoc est uniuersalia sunt inuoluta ad uitam sancte beateque degendam ualde congruentia*[27].

Cuando Lilio Gregorio Giraldi (1478-1552) publica en la década de los cincuenta su *Libelli duo, in quorum altero aenigmata pleraque antiquorum, in altero Pythagorae Symbola* (Basilea, J. Oporino, 1551)[28], los *Adagia* de Erasmo ya habían recorrido un buen trecho como libro de consulta imprescindible. El magisterio del holandés en el ámbito intelectual y cultural de Europa debe no poco a esta colección, que gozó de extraordinaria fortuna editorial en el XVI y en los siglos siguientes, dejando su huella no sólo en compilaciones paremiológicas, sino también en obras de varia naturaleza[29]. De hecho en el libro de Giraldi son frecuentes las referencias a Erasmo (*multae uir eruditionis et facundiae*[30]) y, como el maestro, el italiano también emparenta estrechamente los adagios y los enigmas pitagóricos a través de la lectura de las Sagradas Escrituras[31]. Luego, en el prefacio al libro II, añade que Pitágoras utilizó adagios: *Nec illud te lateat uolo, symbolorum pleraque prouerbiorum naturam habere, cum et ideo Pythagoram adagiis non abstinuisse legamus*[32].

[26] *Symbola Pythagorae*, f. A iii^{r}.

[27] *Symbola Pythagorae*, f. A iiii^{v}.

[28] El libro había sido empezado en 1507 (fecha de la primera epístola a Giantommaso Pico della Mirandola, a quien dedica la obra), pero la publicación se demoró hasta 1551. Cf. CELENZA (2001), p. 75, 78.

[29] En España tuvo especial acogida en colecciones paremiológicas y polianteas, como evidencian las obras de Fernando de Arce, Juan Lorenzo Palmireno, Hernán Núñez de Toledo (el Pinciano) y Juan de Mal Lara, entre otros. Cf. SERRANO CUETO (2002b), p. XXXII-XXXIX.

[30] *Libelli duo*, p. 89.

[31] Así en la epístola citada a Pico della Mirandola (*Libelli duo*, p. 9).

[32] *Libelli duo*, p. 84. En otro pasaje Giraldi también equipara *symbolum* y *griphum* (*Libelli duo*, p. 74-75).

La impresión conjunta de *prouerbia* y *symbola* en los *Prouerbiorum symmicta quibus adiecta sunt Pythagorae symbola XVIII* (Viennae, H. Vietor, 1529) de Johann Alexander Brassican (1500/1-1539), libro nacido también al calor de los *Adagia* de Erasmo, muestra que eran concebidos como fórmulas afines[33]. También en la estela de Erasmo, aunque no sólo, fue publicada tres siglos más tarde una compilación titulada *De symbolis Pythagorae* (Leipzig, 1721), en cuyos preliminares los autores, Christian Friedrich Dornfeld y Christian Samuel Wagner, acaso estimulados por la teoría expresada por Erasmo en los *Prolegomena*, quisieron exponer las diferencias entre el *symbolum* y la sentencia, el adagio, el proverbio, el emblema y el apotegma. Sin embargo, de inmediato reconocían que en el uso común no se solía atender a tales diferencias y que, a la postre, podían ser considerados proverbios: *quamquam et illud negandum non sit multa huiusmodi symbola ex eo, quod triti ac uulgaris usus facta sunt in prouerbia abiisse*[34]. Algo que ya había expresado, como hemos visto, Erasmo.

Como el denominador común es un mensaje cifrado, oculto en el engaño de las palabras, los *symbola* comparten espacio con otras expresiones enigmáticas muy caras a los humanistas, como el emblema y el jeroglífico. El boloñés Achille Bocchi los colocaba al mismo nivel que los emblemas de Alciato[35]; y en la colección de *aenigmata* y *griphi* comentados por Giuseppe Castiglione a principios del siglo XVII se identifican los *symbola* de Pitágoras con los jeroglíficos y los enigmas: *Sunt enim symbola illius hieroglyphicis et aenigmatis similia*[36]. Aunque es evidente que Castiglione se refiere a Erasmo, su nombre queda oculto bajo la expresión *scriptor Adagiorum quae Manutius edidit*[37], en referencia a la edición expurgada de los *Adagia* del impresor pontificio Paolo Manucio (Florencia, F. Giunta, 1575), la única permitida por la Iglesia en aquellos años.

3. *El enigma más debatido:* A fabis abstineto[38]

Sin dudas este es uno de los *symbola* más oscuros, ya que trasciende la simple prohibición alimenticia e impone que las habas no sean ni siquiera tocadas. Para

[33] Brassican cita a Erasmo en la epístola nuncupatoria a Bernardo a Gless, obispo de Trento. Había conocido al holandés en 1520 y había mantenido relación epistolar con él; incluso le mandó el libro, lo que molestó a Erasmo, que, una vez más, denunció que su colección era la fuente. Cf. ALLEN (1934), p. 414-416, *ep*. 2305.

[34] *De symbolis Pythagorae*, p. 8.

[35] VISSER (2005), p. 93.

[36] *Aenigmata et Griphi ueterum ac recentium cum notis Iosephi Castalionis I. C. in Symposium. Ad haec Pythagorae Symbola* … (Duaci, Ch. Boscard, 1604), p. 58. El libro contiene además una relación de refranes franceses traducidos al latín por Jean Gilles de Noyers.

[37] *Aenigmata et Griphi*, p. 59.

[38] Para las interpretaciones de este *symbolum*, aunque circunscritas a la Antigüedad, cf. DELATTE (1930), DETIENNE (1970), GARCÍA LABRADOR (2003).

la observancia de este precepto, transmitido igualmente en las tradiciones pitagórica y órfica[39], las fuentes antiguas ofrecen explicaciones varias que son el origen de todo un rosario de conjeturas, a menudo disparatadas, que llegan hasta nuestros días. Para Jámblico (*VP* 109) los argumentos eran de tres tipos: religiosos, naturales y espirituales. Porfirio (*VP* 24) cuenta la historia del encuentro entre Pitágoras y un pastor y cómo el filósofo susurró a un buey para que dejara de comer habas en ese instante y en lo sucesivo, lo que animal hizo obediente. Diógenes Laercio (8, 34) remite a un supuesto tratado sobre las habas escrito por Aristóteles donde se señalan hasta cinco razones. Y otros autores, como Plutarco, Empédocles, Cicerón, Plinio, Aulo Gelio, Luciano y Horacio, añaden con sus testimonios más confusión al asunto. Todas ellas podrían clasificarse en cinco tipos de argumentos (en lo sucesivo, A1, A2, A3, A4 y A5).

A1. *Político*[40]. Dado que habas blancas y negras se utilizaban en Grecia en la votación para elegir a los magistrados, con este símbolo se aconseja no implicarse en política.

A2. *Religioso-escatológico*[41]. Por tener un tallo desprovisto de nudos (es decir, por ser un canal libre de obstáculos, como las puertas del Hades), el haba es un medio de comunicación e intercambio entre los vivos y los muertos. Comer habas, donde incluso brota una flor lúgubre, es como comer carne humana, las cabezas de los padres[42]. Estamos, pues, en el ámbito de la reencarnación y el alejamiento de las habas conllevaría no tocar lo que es sagrado ni, mucho menos, comer aquello que contiene el alma de los muertos[43].

A3. *Generativo*[44]. Es una derivación del anterior, pues en la Antigüedad se creía que los muertos ejercían una acción benefactora sobre los campos y la fecundidad humana. Porfirio, Juan Lido, Pseudo-Acrón y otros autores nos han transmitido una serie de prácticas mágicas que inciden en el poder generativo y cuyo resultado es la metamorfosis del haba en formas y sustancias diversas: cabeza de niño ya formada, cabeza de hombre, sexo de mujer, sustancia con olor a semen humano, sangre. Según Laercio, Aristóteles veía en las habas un trasunto de los testículos, y así se interpreta también a partir de un verso de

[39] Así en PLUT., *Mor.* 635E. Esta prohibición ritual aparece recogida también en Empédocles (fr. 128) a propósito del perfeccionamiento del alma y el tránsito a un estado superior. Para el rechazo de las habas en la religión órfica, cf. BERNABÉ PAJARES (1998), p. 157, (2008), p. 202; GUTHRIE (2003), p. 61-62.

[40] D. L. 8, 34; PLUT., *Mor.* 12E; LUC., *Vit. Auct.* 6.

[41] D. L. 8, 34; PORPH., *VP* 43; PLIN. 18, 117-119.

[42] Así en un verso griego transmitido por Heráclide Póntico y otros autores: "Es un crimen igual comer habas y las cabezas de sus padres". La expresión *faba Pythagorae cognata* de Horacio (*Serm.* 2, 6, 63-64) se ha interpretado en el mismo sentido.

[43] En la religión romana en el rito de los *Lemuria* (9, 11 y 13 de mayo) las habas eran arrojadas por el *paterfamilias* a medianoche para conjurar los espíritus de los difuntos, según OV., *Fast.* 5, 419-444.

[44] D. L. 8, 34; PORPH., *VP* 44; GELL. 4, 11, 1-10; LUC., *Vit. Auct.* 6. Para Juan Lido y Pseudo-Acrón, el comentarista de Horacio, cf. DELATTE (1930), p. 42-44.

Empédocles (Diels 31 B fr. 141) citado por Aulo Gelio (δειλοί, πάνδειλοι, κυάμων ἄπο χεῖρας ἔχεσθαι), donde el termino κυάμων ("habas") ha de entenderse de forma simbólica como "testículos". Empédocles, por tanto, no expresa la prohibición de comer habar, sino del placer venéreo.

A4. *Cosmogónico*[45]. Relacionado con el anterior, este argumento vincula la planta con representaciones cosmogónicas, dado que de la podredumbre inicial surgió el hombre y germinó el haba.

A5. *Natural o dietético*[46]. Las habas son flatulentas y su ingesta provoca alteraciones en el sueño, razón que justifica la prohibición de comerlas (no de tocarlas) en la restrictiva dieta pitagórica[47]. Pero a esta razón se enfrenta el testimonio de Aristóxeno de Tarento, brillante alumno de Aristóteles, recogido por Aulo Gelio. Aquel habría escrito que Pitágoras estimaba las habas por encima de cualquier otra legumbre, ya que relajaban el estómago y tenían poder laxante. Igualmente Laercio indica que hacen buen estómago y tan sólo perturban el sueño levemente. En este mismo apartado cabe incluir la afirmación de Plutarco según la cual introducen vientos y humores en el cuerpo que incitan a la lujuria. Otra tesis, expuesta por Laercio, tuvo cierta fortuna: las habas representan el huevo, comienzo de todo ser vivo, y los pitagóricos no comían seres vivos.

Como era de esperar, los humanistas se enredan en disquisiciones interminables sobre la cuestión de las habas. Pero, mientras que Poliziano lo reduce todo a un rechazo alimenticio con connotaciones religiosas (*Hic idem faba quoque sic semper abstinuit ut Iudaeos porco*[48]), Beroaldo le dedica varias páginas, con la forma *A fabis abstinendum esse*[49]. Refiere brevemente A2 y A5, pero se extiende en el A1 con un largo excurso sobre el gobierno y la vida alejada de gravosas responsabilidades. Más interesante resulta su exposición del A3, pues recoge una deformación del argumento que casaba bien con la moral cristiana: las habas son símbolo del coito y rechazarlas es abrazar una vida en castidad. No obstante, el humanista, lejos de aconsejar la abstinencia sexual, propone una práctica moderada por ser buena para la salud. En efecto, la falta absoluta de sexo ocasiona tristeza y afecciones varias:

> *Non tamen credamus in totum nobis concubitu interdictum esse et uenere, quod perniciosum magis esset quam salutare, nam concubitus sicut frequens soluit corpus, ita rarus excitat, et si ueneri modus absit nihil perniciosius, ita bonae ualitudini nihil pene utilius, si modice rarenterque exerceatur*[50].

[45] PORPH., *VP* 44.

[46] D. L. 8, 34; PLUT., *Mor.* 286E; CIC., *Diu.* 1, 62; GELL. 4, 11, 4.

[47] La flatulencia se ha puesto en relación con el papel determinante que tiene el aire en la formación del alma en las doctrinas pitagórica y órfica. Cf. DELATTE (1930), p. 55-56.

[48] WESSELING (1986), p. 4.

[49] *Symbola Pythagorae*, ff. [C viii^r] – [D v^r].

[50] *Symbola Pythagorae*, f. [C viii^v].

En los *Adagia* (2,8) Erasmo también aborda A1, A2, A3 y A5, aunque confiesa que la conjetura que más le convence – en el contexto de A1 – es la que ha transmitido Nono "el Abad" en su compilación de las historias que Gregorio Nacianceno utilizó en la invectiva primera contra Juliano: las habas simbolizaban la compra corrupta de votos entre los magistrados de justicia[51].

Por otra parte, siempre que se tercia, Erasmo introduce alguna nota de crítica textual en los *Adagia*, en la idea de que así contribuye a una mejor intelección del adagio o de los textos que le sirven de fuente[52]. Concluye la glosa advirtiendo de que ha tenido que acudir a los manuscritos griegos de Plutarco para entender un pasaje de *Cuestiones romanas* (*Mor*. 286D-E), ya que circulaba en latín que el autor griego había afirmado que las habas estaban prohibidas porque también se las nombraba con los nombres *Leteo* y *Erebo*. Sin embargo, lo que se lee en los manuscritos no es una afirmación, sino una interrogación de Plutarco en estos términos: ¿por qué los pitagóricos detestaban las habas so pretexto de que los nombres λάθυρον ("guisante") y ἐρέβινθον ("garbanzo") sugieren, respectivamente, los de *Leteo* y *Erebo*?

En 1551 Gregorio Giraldi despliega en su libro un elenco mayor de *auctoritates* para la forma *A fabis abstinendum*[53], y se complace más que Beroaldo y Erasmo en incluir historias curiosas. Expone los cinco argumentos y relata los experimentos mágicos que, según la tradición, convertían al haba en semen, en el sexo femenino, en cabeza de niño, en sangre (A3). Respecto de A1, Giraldi pone por segunda vez en evidencia un disparate de *Suda*[54], donde se decía que los jueces comían habas para no dormirse. Para él es obvio (y en esto sigue a Erasmo) que es una referencia a los cargos públicos y el sistema de elección mediante las habas. En cuanto al valor religioso (A2), alude a un pasaje de la *Descripción de Grecia* de Pausanias (8, 15, 3) que no incluyeron ni Beroaldo ni Erasmo. Para explicar la razón de la prohibición pitagórica, el autor griego cuenta que los feneatas, pueblo de Arcadia, consideraban el haba algo inmundo e impuro, siendo así que Ceres, cuando buscaba a su hija Proserpina, a todo el que la hospedaba le ofrecía todo tipo de legumbres excepto habas.

La inclusión de un contemporáneo como Marcello Virgilio subraya aún más el interés que despertaba entre los eruditos la explicación de los *symbola*. Según Giraldi, este humanista interpretaba κυάμους como "huevos" y el singular κυάμον como feto y animal concebido, argumento, como se ve, muy en consonancia con el rechazo pitagórico a alimentarse de animales. Semejante idea contiene la opinión, también rechazada por Giraldi, de quienes afirman que las

[51] El texto de referencia en NONN., *Exp. in Greg. Naz.* 17 (MIGNE *PG* 36, 994 c).

[52] Véase, al respecto, SERRANO CUETO (1996).

[53] *Libelli duo*, p. 102-108. Además de los autores habituales, Giraldi añade a Poliziano, Simeón de Antioquía, Herón, Orígenes, *Suda*, Pausanias, Macrobio, Gregorio Nazianceno y el humanista Marcello Virgilio.

[54] Ya lo había hecho en el libro primero, al incluir como *aenigma* el adagio *Ne allia neue fabas edito* (*Libelli duo*, p. 43).

habas contienen animales diminutos o que ellas mismas son animales. En este punto me interesa destacar la referencia que hace el autor a una costumbre de su tiempo, según la cual en las fiestas en honor de los difuntos se comían habas: *Quare, ut puto, hoc etiam nunc tempore in defunctorum celebri die fabas passim et esitamus ipsi et aliis impendimus*. Es una costumbre que Giraldi reconoce en sus días y, como veremos, también Piero Valeriano. Sin embargo, Beroaldo, italiano como ambos, no la menciona[55].

El naturalista suizo Konrad Gessner (1516-1565) parece haber tenido a la vista el libro de Giraldi, pues menciona a Marcello Virgilio en términos semejantes. Lo hace en el libro III de su *Historia animalium* (Zurich, C. Froscover, 1555), dedicado a las aves. La disquisición sobre las gallinas le da pie para introducir el símbolo pitagórico, que entiende, a partir de la identificación simbólica haba-huevo, como una prohibición a sus discípulos de comer carne animal. A quien sí ha leído Gessner es a Erasmo, a cuya glosa de los *Adagia* remite al lector para más información sobre las habas[56].

Piero Valeriano (1477-1558) se acerca al asunto desde su estudio de la cultura egipcia. En los *Hieroglyphica* (Basilea, J. Isengrin, 1556) le reserva un breve capítulo (*De faba*)[57], donde da cuenta de A1 y A2 y explica la prohibición de Pitágoras como una forma simbólica de poner freno a la *nequitia*, aunque que al final esta se reduce solamente a lo venéreo (A3). Como había hecho Giraldi, al que debió de haber leído, Valeriano también alude a la costumbre de su tiempo de comer habas en los funerales: *et quod ad parentalia pertinet, fabacium epulum in funeralibus ad nostra usque tempora perseuerat*[58]. Parte de la información allegada por Valeriano podría proceder del adagio de Erasmo, siendo así que las *Chiliades* son una de las fuentes habituales de los *Hieroglyphica*.

En las décadas siguientes, la información aportada por Beroaldo, Erasmo, Giraldi, Valeriano y otros humanistas va pasando no sólo a repertorios paremiológicos, de jeroglíficos o polianteas, sino también a libros enciclopédicos sobre temas más concretos de cultura clásica. Uno de estos colectores de antigüedades es el suizo Johann Wilhelm Stucki (1542-1607), autor de un ambicioso tratado de ciencia simposíaca en la estela dejada, entre otros, por Plutarco y Ateneo. Su pretensión era recoger todo lo concerniente a los banquetes en todos los pueblos de la Antigüedad: *Antiquitatum conuiualium libri tres* (Zurich, 1582)[59]. En el libro tercero, dedicado, entre otras cosas, a los componentes del menú, trata sobre la "supersticiosa abstinencia" de los paganos de algunos frutos

[55] Todavía en el siglo XIX encontramos esta costumbre en Sicilia. Cf. PITRÉ (1875), p. 20.

[56] *Historiae animalium liber III*, p. 455.

[57] *Hieroglyphica*, f. 413^r – [413^v].

[58] *Hieroglyphica*, f. 413^r.

[59] Manejo la edición de Zurich, J. Wolphius, 1597, p. 475-477.

(capítulo V). Aunque no los menciona, Erasmo o Giraldi (o ambos) podrían estar detrás del comentario sobre las habas, donde recoge los cinco argumentos. Los más atractivos para la mentalidad cristiana siguen siendo el asunto de la metempsicosis (A2) y el sexual (A3). Interesante resulta la opinión censora de Tertuliano, quien escribió que Pitágoras no trasmitió a sus discípulos la transmigración ni siquiera a través de las habas[60]. Más interesante resulta el testimonio de Dionisio Lambino aportado por Stucki. Lambino, que había editado y comentado en Lyon en 1561 la obra de Horacio, explica la expresión *faba Pythagorae cognata* reforzando la leyenda según la cual el filósofo rechazaba las habas porque encerraban el alma paterna (A2):

> *Horatius, inquit Lambinus, facete cognatam Pythagorae fabam dixit, quasi Pythagoras existimarit fabam animal esse uel certe in fabis mortuorum animas inesse atque idcirco ab hoc cibo abstinuerit, ueritus ne in fabam aliquam animus paternus immigrasset*[61].

Los intentos de desvelar el enigma continúan en la centuria siguiente. Ya bien mediado el siglo, salía de las prensas en Ferrara un compendio moral de *symbola* pitagóricos firmado por el ferrariense Francesco Berni (1610-1673) y dedicados al papa Clemente IX: *Moralitas arcana ex Pytagorae symbolis*[62]. Reunía cuarenta y un *symbola*, expresiones que, como hizo Beroaldo, vincula en la carta al lector con las Sagradas Escrituras. Dedica diecisiete páginas (368-384) a *A fabis abstineto*, según una clasificación que recoge las interpretaciones tradicionales bajo cinco epígrafes. En el primero, *Notum legumen*, revisa A2, A3, A4 y A5. En relación con A3, Berni se hace eco de una hipótesis contraria al argumento generativo (A2), según la cual esta legumbre provoca la esterilidad. De ahí que el sentido de la abstinencia sea, simbólicamente, el alejamiento de aquello que no proporciona un beneficio moral al hombre: el sexo impuro, donde no hay ni el más mínimo proyecto de procreación; las riquezas y las dignidades, ya que no proporcionan la verdadera felicidad; la charlatanería, pródiga en promesas pero estéril en hechos; la corte, que reverdece con la esperanza pero no da frutos; y la pereza, vicio estéril por excelencia. El epígrafe segundo, *Suffragia*, da cuenta de A1, y en el tercero, *Ambitione*, alude a la soberbia y vanagloria de los hombres recurriendo a la hinchazón que provocan las habas (A5). En el cuarto, *Animalis foetura*, utiliza la relación ya establecida por Marcello Virgilio entre el haba y el feto para atacar la práctica del aborto (*Pro immane homicidii genus!*). El quinto y último, *Res Venerae*, constituye la asimilación de las implicaciones sexuales (A3) con el fin de censurar el coito, que sólo está permitido – en esto sigue la doctrina agustiana – cuando el hombre busca la procreación en el marco del matrimonio. El capítulo concluye con un apartado en el que Berni expresa su propia opinión (*meae coniecturae*): el haba es símbolo de todos los vicios,

[60] TERT., *Anim.* 31, 4.
[61] *Antiquitatum conuiualium libri tres*, p. 477.
[62] Ferrara, G. Bulzoni Giglio, 1669.

de ahí la importancia de la abstinencia. Resulta llamativo que incluya, entre las tentaciones, la del vino, porque aquí no predica una abstinencia *in toto*, sino un consumo moderado (como había aconsejado Beroaldo a propósito del sexo): *Non te uolo abstemium, sed a nimio potu abstinentem*[63]. Y por forzar los argumentos que no quede. Berni iguala la carencia de nudos del haba (A2) con la carencia de rodillas, lo que le sirve para denunciar que el hombre que come habas, al carecer de rodillas, deviene un *uir inflexibilis, refractarius* y *non rogans*[64].

Uno de los escritos más curiosos que he encontrado es la disertación de ingreso pronunciada el 6 de diciembre de 1694 por el alemán Johann Albert Brömel ante la facultad de Medicina de la Universidad de Erfurt: *Dissertatio historico-medica inauguralis de Symbolo Pythagorae Fabis abstineto* (Erfurt, 1694). El texto se distribuye en *Prooemium*, *Sectio historica* y *Sectio medica*. La sección histórica se subdivide en tres capítulos que recogen algunas fuentes y consideraciones ya habituales: a) *De sensu symboli mistico* (A2); b) *De sensu forensi* (A1); c) *De sensu physico* (A3, A5). Al final del tercer capítulo, Brömel menciona el carácter afrodisíaco que algunos autores antiguos y médicos no tan antiguos han otorgado a las habas, y que parece surgir de la confluencia de A3 y A5: *Tandem aphrodisiacas, stimulantes, titillantes et lasciuas effectiue esse fabas asseri oportet*[65]. En realidad, esto le sirve de preámbulo para la larga reflexión que hace en la *Sectio medica* sobre la definición, uso y abuso de los afrodisíacos.

Si los afrodisíacos interesan sobremanera a Brömel, el teólogo holandés Wilhelm van Irhoven (1698-1760) pone el foco en la metempsicosis, a la que dedica un tratado completo: *De palingenesia ueterum seu metempsychosi sic dicta Pythagorica libri III* (Amsterdam, H. Vieroot, 1733). En el capítulo XVIII (p. 161-187) aborda el símbolo en cuestión. Como otros comentaristas, despliega con erudición los argumentos que más le interesan (A2, A3, A5). A los ojos de este teólogo la legumbre tiene un alto poder simbólico y la prohibición de Pitágoras pone de manifiesto las consecuencias perjudiciales de su consumo. Como ya había hecho Berni, asiente ante el peligro de la esterilidad de las mujeres y las gallinas, mas subraya otro ámbito que puede verse afectado: el del pensamiento y la espiritualidad. Porque la *sterilitas mentis* impide al hombre dirigirse a los asuntos divinos y sublimes. Según Irhoven, también aquí, en la esterilidad, estaría la razón de que las habas se consagren a los dioses infernales y a los muertos. Por otra parte, cita a Piero Valeriano y a Plutarco para señalar que la legumbre, por su inmundicia, es un obstáculo para que los cuerpos puros alcancen la castidad. Otro daño físico que acarrea su ingesta es el engorde de la sangre y la obesidad del cuerpo, creencia que sin duda procede de la hinchazón flatulenta (A5). Pero la exhaustiva relación

[63] *Moralitas*, p. 383-384.
[64] *Moralitas*, p. 381.
[65] *Dissertatio*, p. 10.

de Irhoven tiene como cometido final negar uno de los argumentos: el de la metempsicosis o transmigración de las almas de los humanos en animales. Ahora bien, Irhoven no se muestra beligerante contra esta creencia pitagórica que la Santa Inquisición incluyó entre las acusaciones contra Giordano Bruno. Él es un teólogo reformista, experto en la historia de la Iglesia, que sencillamente la rechaza en el maremágnum de hipótesis defendidas desde la Antigüedad:

> *Pythagoram igitur non fabis interdixisse ob creditum quempiam animarum in eas uelut animalia transitum opinor, imo et genuinum symboli uexatissimi sensum ea quae dicta sunt aperire mihi quidem uidebantur*[66].

El filósofo alemán y pastor protestante Johann Jakob Brucker (1696-1770) nos ha legado la que es considerada la primera historia de la filosofía: *Historia critica philosophiae a mundi incunabulis ad nostram usque aetatem deducta*. En el libro primero (Leipzig, 1742), al tratar la vida y los *symbola* de Pitágoras, dedica el mayor espacio a las habas (p. 1095-1097). Ya comienza advirtiendo de que la prohibición del filósofo ha estimulado notablemente la imaginación de los eruditos. Acto seguido niega la afirmación de Aristóxeno transmitida por Gelio sobre el consumo de habas por Pitágoras (A5); para Brucker el consenso de las fuentes antiguas es tajante respecto de la prohibición. Repasa A1, A2, A4, A5 y concluye con la expresión de su escepticismo de ilustrado, ya que sentencia que todas las conjeturas son fruto de la imaginación y es absurdo seguir indagando en cuestiones que no están resueltas: *Quod, quaeso, emolumentum in rem nunquam detegendam operose inquirere?*[67] Este racionalismo, no obstante, no cierra la puerta a la posibilidad de que tal prohibición hubiese existido. Ahora bien, de ser así, Brucker no tiene dudas; se explicaría por razones dietéticas antes que por causas morales o físicas: *Certe si uerum est fabis interdixisse suis, uerosimilius ad rationes dieteticas, quam morales uel physicas refertur*[68].

Hemos visto que Francesco Berni destacaba la esterilidad como uno de los daños producidos por las habas. Al mismo tema recurrirá el médico paduano Giovanni Francesco Scardona (1718-1800), pero, como Brucker en general, hará gala de la más absoluta incredulidad en este aspecto. En su libro *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis* (Padua, G. Manfré, 1758) trata con especial atención las enfermedades femeninas y se muestra muy crítico con la supuesta capacidad esterilizante de los alimentos, los fármacos, los filtros y los maleficios, todo lo cual califica de *nugae*: *Quae de nonnullis externis rebus siue alimentis et pharmacis tradiderunt ueteres scriptores nugae sunt*[69]. Para

[66] *Palingenesia*, p. 187.
[67] *Historia*, p. 1096.
[68] *Historia*, p. 1097.
[69] *Aphorismi*, p. 204.

ejemplificar el grupo de los alimentos, recuerda que se ha escrito que las vainas de las habas producen esterilidad en las plantas si entran en contacto con las raíces y en las gallinas, si estas las comen a menudo[70]. Scardona contrapone esta explicación a otras (A1, A2, A5) que, a su entender, podrían arrojar sentido al símbolo.

4. *Conclusiones*

Filólogos, historiadores, naturalistas, filósofos, médicos, teólogos… El misterio de las habas ha despertado enorme interés desde la Antigüedad. Como sucede con tantos otros aspectos controvertidos, el hecho de que entonces abundasen las teorías para explicarlos evidencia que ni siquiera los autores antiguos tenían una respuesta clara. La tradición posterior se ha limitado, a menudo, a reproducirlas sin el menor sentido crítico, como si de un simple despliegue de erudición se tratase. No obstante, hay quienes han intentado iluminar algunos aspectos y han esgrimido cuál es su postura, como Giraldi y Erasmo, dos autores que han contribuido de forma considerable a la difusión del *symbolum* y su tren de conjeturas[71]. Y mucho más el segundo, no sólo una verdadera *auctoritas* en lo concerniente a la *paremiología* de raigambre clásica, sino también (y esto es más importante) un modelo de sabiduría en su tiempo. De los cinco argumentos esgrimidos, se puede observar cómo la tradición cristiana pone mayor énfasis en el sexual (A3), de modo que con el tiempo se abunda en todo lo que le atañe: coito, reproducción o esterilidad, castidad. Así llega, incluso, a la paremiología vernácula. Puestos a imaginar, el médico cordobés Francisco del Rosal (*ca*. 1506 – *ca*. 1610), que tanta información extrajo de los *Adagia* de Erasmo, estableció en su refranero la semejanza entre el haba y la vagina, en la idea de que la prohibición de la legumbre se basaba en esta simbología venérea:

> Habas me hicieron mal; no comiérades vos tantas. Por Haba entiende Muger, o su vaso venéreo por la semejanza […] Guárdate de habas; que es de Mugeres, o del trato venéreo[72].

Como puede verse, la imaginación y los prejuicios son semillero de disparates. Podríamos seguir añadiendo ejemplos que nos llevarían a la misma conclusión: el enigma sigue sin estar resuelto satisfactoriamente. Tal vez no debamos perder más tiempo intentando desvelar misterios, como señalaba Brucker, y así no caeremos en la soberbia de querer saber lo que no sabemos. Porque no todos

[70] Recuérdese que esta misma consecuencia era aportada por Irhoven.

[71] Para la influencia de los *symbola* a través de Erasmo en Rabelais y en el *Speculum principis* (1511) de François Demoulins, cf. Vuilleumier (2000), p. 115-116.

[72] Bussel Thompson (1975), p. 52. Sobre la influencia de Erasmo en Del Rosal, véase p. 10.

podemos acceder a los arcanos, como aconseja otro adagio recogido por Erasmo (*Adagia* 12) y transmitido por los paremiógrafos griegos Zenobio y Diógenes: *Qui circam salem et fabam*. Si el adagio trataba de haba o de comino, tampoco está claro. Pero esa es otra historia[73].

Universidad de Cádiz. Antonio SERRANO CUETO.

BIBLIOGRAFÍA

P. S. ALLEN / H. M. ALLEN (1934), *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, vol. VIII, Oxford.

A. BERNABÉ PAJARES (1998), *La palabra de Orfeo: religión y magia*, in A. VEGA / J. A. RODRÍGUEZ TOUS / R. BOUSO (ed.), *Estética y religión: el discurso del cuerpo y los sentidos*, Barcelona, p. 157-172.

— (2008), *Fragmentos presocráticos. De Tales a Mileto*, Madrid.

B. BUSSELL THOMPSON (1975), *Doctor Francisco del Rosal. Médico de Córdoba (1560? – 1610?). La razón de algunos refranes*, London.

F. CASADESÚS BORDOY (2008), *Orfismo y pitagorismo*, in A. BERNABÉ / F. CASADESÚS (ed.), *Orfeo y la tradición órfica. Un reencuentro,* vol. II, Madrid, p. 1053-1078.

C. S. CELENZA (2001), *Piety and Pythagoras in Renaissance Florence: The Symbolum Nesianum*, Leiden.

M. CYTOWSKA (1977), *Érasme et Beroaldo*, in *Eos* 65, p. 265-271.

A. DELATTE (1930), Faba Pythagorae cognata, in *Serta Leodiensia*, Liège, p. 33-57.

M. DETIENNE (1970), *La cuisine de Pythagore*, in *Archives de Sociologie des Religions* 29, p. 141-162.

T. GARCÍA LABRADOR (2003), *Consideraciones en torno al tabú de las habas en la Antigüedad*, in J. M. NIETO IBÁÑEZ (ed.), *Lógos hellenikós: homenaje al profesor Gaspar Morocho Gayo*, vol. 2, León, p. 591-600.

W. K. C. GUTHRIE (2003), *Orfeo y la religión griega*, Madrid.

S. K. HENINGER (1968), *Pythagorean* Symbola *in Erasmus'* Adagia, in *RenQ* 21, p. 162–65.

R. HERRERO (2008), *Orfismo y cristianismo*, in A. BERNABÉ / F. CASADESÚS (ed.), *Orfeo y la tradición órfica. Un reencuentro,* vol. II, Madrid, p. 1527-1574.

R. HOVEN (1995), *Les éditions successives des Adages : coup d'œil sur les sources et les méthodes du travail d'Érasme*, in A. VANRIE (ed.), *Miscellanea Jean-Pierre Vanden Branden : Erasmus ab Anderlaco*, Bruxelles, p. 257-281.

C. JOSSERAND (1932), *Les symboles pythagoriciens de Collenuccio*, in *AC* 1, p. 145-171.

R. A. LÓPEZ MONTOYA (2014), *La recepción de Pitágoras y la escuela pitagórica en los escritos de Tertuliano (primera parte)*, in *Studia Redemptorystowskie* 12, p. 77-113.

[73] Para los problemas de la *lectio* del texto plutarqueo, si "comino" o "haba", cf. RAMOS MALDONADO (2008a), (2008b).

— (2015), *La recepción de Pitágoras y la escuela pitagórica en los escritos de Tertuliano (segunda parte)*, in *Studia Redemptorystowskie* 13, p. 53-73.

J. M. Massing (1995), *Erasmian Wit and Proverbial Wisdom: An Illustrated Moral Compendium for François I*, London.

A. Morales Ortiz (1999), *Los Apotegmas de Plutarco "traducidos" por Erasmo de Rotterdam*, in J. G. Montes Cala / M. Sánchez Ortiz de Landaluce / R. J. Gallé Cejudo (ed.), *Plutarco, Dioniso y el vino*, Madrid, p. 317-325.

G. Pitré (1875), *Il giorno dei morti e le strenne dei fanciulli*, 2ª ed., Palermo.

S. Ramos Maldonado (2008a), *Proverbios alimentarios y simbólicos de la sal procedentes de la Grecia antigua: "Los de sal y comino" (1ª parte)*, in *El Alfolí* 1, p. 4-10.

— (2008b), *Proverbios alimentarios y simbólicos de la sal procedentes de la Grecia antigua: "Los de sal y habas" (2ª parte)*, in *El Alfolí* 2, p. 4-11.

J. L. Ruiz Miguel (2007), *Los* Adagia *de Erasmo y las* Antiquae Lectiones *de Celio Rodigino entre la competición y el plagio*, in *Minerva* 20, p. 163-189.

A. Serrano Cueto (1996), *Notas de hermenéutica y crítica textual en los* Adagia *de Erasmo*, in A. M. Aldama (ed.), *De Roma al siglo XX*, Madrid, p. 921-927.

— (2002a), *Revisión de una vieja polémica: Erasmo / Polidoro sobre la primacía de los* Adagia, in J. M. Maestre Maestre / J. Pascual Barea / L. Charlo Brea (ed.), *Humanismo y pervivencia del mundo clásico. Homenaje al profesor Antonio Fontán*, vol. IV, Alcañiz-Madrid, p. 1613-1621.

— (2002b), *Fernando de Arce. Adagios y Fábulas*, Alcañiz-Madrid.

A. Traninger (2012), *Embodying Hermeneutics: Rabelais and the Pythagorean Symbola*, in C. Brusati / K. A. Enenkel / W. S. Melion (ed.), *The Authority of the Word: Reflecting on Image and Text in Northern Europe, 1400-1700*, Leiden / Boston, p. 101-121.

A. S. Q. Visser (2005), *Joannes Sambucus and the Learned Image: The Use of the Emblem in Late-Renaissance Humanism*, Leiden / Boston.

F. Vuilleumier Laurens (2000), *La raison des figures symboliques à la Renaissance et à l'âge classique. Études sur les fondements philosophiques, théologiques et rhétoriques de l'image*, Genève.

A. Wesseling (1986), *Angelo Poliziano.* Lamia, Leiden.

Notes de lecture

Teoderico e gli Esti: *imitatio Augusti* in *Variae* 5.2

La politica estera fu uno dei pilastri del regno di Teoderico. Il sovrano goto strinse relazioni diplomatiche con Costantinopoli e con diversi re germanici, ma a Ravenna giunsero anche ambasciatori provenienti da regioni più remote. È il caso degli Esti, che donarono al re amalo dell'ambra (*sucinum*) e ricevettero in cambio una lettera, *Variae* 5.2, tra il 523 e il 526 (*Cassiodori Senatoris* Variae, recensuit T. Mommsen, Berolini, 1894 [*MGH*, *AA* 12], *prooemium*, p. xxix; cf. anche *Magni Aureli Cassiodori* Variarum *Libri XII*, cura et studio Å. J. Fridh, Turnholti, 1973 [*CCSL* 96], p. 182-183; *Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore,* Varie, dir. A. Giardina, a cura di A. Giardina / G. A. Cecconi / I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, vol. 2, Roma, 2014, p. 136-139). Tale datazione è condivisa da A. Spekke, *Aistu sūtņi pie Teodoríka Ravennā*, in M. Stepermanis *et al.* (ed.), *Latviešu Vēsturnieku Veltijums Professoram Dr. Hist. Robertam Viperam*, Riga, 1939, p. 294-326, part. 311 e 323, n. 72. *Var*. 5.2 è stata spesso usata dagli storici per ricostruire il commercio dell'ambra o per far luce sulle conoscenze degli autori classici riguardo a questa sostanza (A. Spekke, *The Ancient Amber Routes and the Geographical Discovery of the Eastern Baltic*, Chicago, 1976, p. 94-97; E. V. Saks, *Aestii: An Analysis of an Ancient European Civilization*, Montreal / Heidelberg, 1960, p. 25-32; J. Kolendo, *L'ambra e i rapporti tra Cisalpina e regioni centro-europee*, Padova, 1993, p. 54-66; G. Aricò, *Cassiodoro e la cultura latina*, in S. Leanza (ed.), *Atti della settimana di studi su Flavio Magno Aurelio Cassiodoro (Cosenza / Squillace 19-24 settembre 1983)*, Soveria Mannelli, 1986, p. 154-178, part. 168; F. Gasti, *Spunti in materia* di naturalis historia *nelle* Variae *di Cassiodoro*, in *Cassiodorus* 6-7, 2001, p. 133-150, part. 142). Gli studiosi, tuttavia, hanno trascurato il valore simbolico di *Var*. 5.2, che fu scritta all'apogeo del potere di Teoderico, quando il sovrano era solito presentarsi come un imperatore romano. L'*imitatio Imperii* non riguardava solamente le sue vesti purpuree e le sue campagne militari, ma anche la sua corrispondenza ufficiale. In questo contesto *Var.* 5.2 è particolarmente importante, perché richiama alla mente un episodio avvenuto durante il regno di Augusto, ovvero l'arrivo di alcuni legati indiani. Per comprendere quest'analogia, innanzitutto, è opportuno esaminare brevemente i rapporti tra i Goti e gli Esti prima dell'epistola cassiodorea. Gli Esti sono menzionati per la prima volta da Tacito, *Germ*. 45.2: *Ergo iam dextro Suebici maris litore Aestiorum gentes adluuntur, quibus ritus habitusque Sueborum, lingua Britannicae propior*. I Goti, secondo Giordane, inizialmente vivevano in Scandinavia, ma ben presto migrarono verso la Scizia, nell'attuale Polonia, vicino alla Vistola (Iord., *Get*. 25-27). Lì entrarono in contatto con alcuni popoli, tra i quali c'erano anche gli Esti (Iord., *Get*. 36). Col passare degli anni i Goti si diressero verso sud e si insediarono vicino alle coste del Mar Nero. Le fonti sono poche e vaghe, ed è impossibile conoscere fin dove arrivassero i loro territori, ma Giordane tramanda che re Ermanarico sottomise diverse genti. Così alcuni storici sostengono che i Goti sotto la sua guida avessero egemonizzato una vasta area, che si estendeva dal basso Danubio al Don, dal Mar Baltico al Mar Nero (P. Heather, *I goti*, Genova, 2005 [prima ed. Oxford, 1996], p. 63; cf. anche H. Wolfram, *Storia dei goti* [a cura di M. Cesa], Roma, 1985, p. 158-163; Id.,

Latomus 77, 2018, p. 207-216 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284730

Ermanarich, in *Reallexicon der Germanischen Altertumskunde*, vol. 7, p. 510-512; E. V. Saks, *Aestii* cit., p. 46). Ermanarico è fondamentale per comprendere *Var.* 5.2. Infatti Giordane in *Get.* 120 scrive: *Aestorum quoque similiter nationem, qui longissimam ripam oceani Germanici insident, idem ipse prudentia et uirtute subegit*. Poco prima lo storico goto offre un'altra informazione interessante. Rivela che Ermanarico, dopo le sue vittorie, divenne talmente celebre che *nonnulli Alexandro Magno conparauere maiores* (Iord., *Get.* 116). Come il Macedone, che si spinse fino ai confini del mondo conosciuto per conquistare l'India, Ermanarico raggiunse i limiti del suo mondo per sottomettere gli Esti. A questo punto è opportuno ricordare che i *Getica* di Giordane sono un'epitome della perduta *Gothorum Historia* di Cassiodoro, quindi c'è un elevato grado di probabilità che la menzione delle imprese di Ermanarico derivi direttamente dalla penna del *magister officiorum*. Questi probabilmente scrisse la sua opera storica tra il 523 e il 526, quindi negli stessi anni di *Var.* 5.2 (S. J. B. Barnish, *The Genesis and Completion of Cassiodorus' Gothic History*, in *Latomus* 43, 1984, p. 336-361; B. Croke, *Cassiodorus and the Getica of Jordanes*, in *CPh* 82, 1987, p. 117-134). È possibile che gli ambasciatori esti avessero destato l'interesse di Cassiodoro, che perciò decise di menzionarli nella *Gothorum Historia* a fianco di uno dei più grandi re goti. Naturalmente è solo una supposizione, ma la menzione di Alessandro è suggestiva. Infatti Teoderico era già stato paragonato al Macedone, non da Cassiodoro, bensì da Ennodio, in *Panegyricus* 79-80 (cf. S. Rota, *Teoderico il Grande fra Graecia e Ausonia*, in *MEFRM* 113, 2001, p. 203-243, part. 216). Detto ciò, è possibile istituire un paragone tra Teoderico ed Ermanarico (entrambi celebri re goti che occuparono vasti domini ed entrarono in contatto coi remoti Esti, cf. H. Wolfram, *Ermanarich* cit., p. 511: Giordane descrive Ermanarico come "eine Art Präfiguration Theoderichs des Großen") e tra Ermanarico e Alessandro (entrambi soggiogarono popoli al confine del mondo). Sarebbe facile confrontare direttamente Teoderico e il Macedone, come fa Ennodio, ma c'è un ostacolo che rende il parallelo impossibile. Teoderico non sottomise affatto gli Esti, come il suo illustre predecessore, ma si limitò ad accogliere i loro legati. Così Cassiodoro non tentò alcuna *imitatio Alexandri*, preferì invece accostare il re goto a un altro sovrano che, come l'Amalo, aveva raggiunto le frontiere del mondo non col suo esercito, ma con la sua fama: Augusto. Il primo imperatore romano menziona i legati indiani nelle sue *Res Gestae*, dove afferma con orgoglio: *Ad me ex India regum legationes saepe missae sunt non uisae ante id tempus apud quemquam Romanorum ducem* (*Res Gestae* 31 Malcovati). Augusto usa l'avverbio *saepe*, lasciando intendere di aver ricevuto più di un'ambasceria indiana, ma le altre fonti sono discordanti. Infatti Orosio menziona un'unica ambasceria nel 25 a.C., Cassio Dione, Floro, Suetonio, Eutropio e il *De uiris illustribus* parlano di una *legatio* senza menzionarne la data (Oros., *Hist.* 6.21.19; Cass. Dio, *Hist.* 54.9; Suet., *Aug.* 21.3; Eutr. 7.10; *Vir. ill.* 79.5) e, infine, Strabone narra che, nell'inverno del 21/20 a.C., alcuni Indiani incontrarono Augusto a Samo (Str. 15.1.4 e 15.1.73). Nicola Biffi (*L'ambasceria indiana ad Augusto del 20 a.C.*, in *InvLuc* 26, 2004, p. 33-55) ha esaminato con grande perizia tale questione e a lui rimando per una trattazione più approfondita; qui basti osservare che l'arrivo dei legati indiani è stato menzionato da numerosi autori, segno dell'importanza che gli storici antichi attribuivano all'evento. Ciò è suffragato dalle ripetute menzioni degli Indiani e dell'India presenti nelle opere poetiche coeve (N. Biffi, *L'ambasceria indiana* cit., p. 46-48; i passi più celebri sono Verg., *Aen.* 6.794, 7.605, 8.705, *Georg.* 2.172; Hor., *Carm.* 1.12.56, 4.14.42, *Carm. saec.* 56; Prop. 2.10.15). Tutto questo testimonia il successo della propaganda augustea, che si impossessò del mito di Alessandro servendosi di una semplice missione diplomatica (su Augusto e l'*imitatio Alexandri* cf. almeno D. Kienast, *Augustus und Alexander*, in *Gymnasium* 76, 1969, p. 430-456). Orosio, quattro secoli dopo, riassume con efficacia il messaggio

simbolico veicolato dalle *Res Gestae* in *Hist*. 6.21.19: *legati Indorum et Scytharum toto orbe transmisso* […] *refuderunt* […] *in Caesarem Alexandri Magni gloriam*. Questa magistrale lezione di propaganda non fu dimenticata e Cassiodoro, alla fine del regno di Teoderico, seppe sfruttarla con abilità. Ora è tempo di esaminare con più attenzione *Var*. 5.2. Innanzitutto bisogna notare che la parola *Hesti* compare solo nell'*inscriptio*, mentre nel testo della lettera i mittenti non sono mai citati esplicitamente. Ricostruire la loro identità è arduo. Infatti nessun autore antico parla di un Regno Estone nel VI secolo, probabilmente in tale periodo gli Esti erano un gruppo di tribù che condividevano la stessa lingua e le medesime tradizioni, come la maggior parte dei popoli germanici prima del processo di etnogenesi che portò alla formazione di *regna* stabili tra V e VI secolo. Allora c'è da chiedersi chi fossero gli ambasciatori che raggiunsero Teoderico nel 523-526. Chi li aveva mandati? Quali erano i loro scopi? Leggendo *Var*. 5.2 rispondere è impossibile. Eccettuato uno scambio di doni, non si riesce a discernere alcun risultato concreto dell'ambasceria. Una lettura più attenta, tuttavia, offre indizi interessanti. Più di metà di *Var*. 5.2 è dedicata all'aspetto e alle origini del *sucinum*. Sembra quasi che Teoderico abbia tenuto una dotta lezione agli ambasciatori, dato che aveva constatato la loro (vera o presunta) ignoranza in materia. È assai improbabile che l'anziano monarca fosse in grado di parlare con tanta cognizione di causa, perciò credo che le informazioni sull'ambra presenti nella lettera provengano da Cassiodoro. Questi ricordava bene *Germ*. 45, dove riguardo agli Esti e al *sucinum* Tacito scrive: *Nec quae natura quaeue ratio gignat, ut barbaris, quaesitum compertumue*. *Var*. 5.2.2 sembra una parafrasi del passo appena letto: *unde ueniat, incognitum uos habere dixerunt*. Il *magister officiorum*, tuttavia, non voleva solamente fare sfoggio di cultura. Infatti l'insistenza sull'ambra rivela che essa fu uno dei temi più importanti dell'ambasceria. Forse gli Esti intendevano stringere un accordo commerciale coi Goti (J. Kolendo, *L'ambra* cit., p. 66), ma l'utilità di una simile iniziativa è dubbia se si considera quante terre e quanti popoli i mercanti dovevano attraversare prima di giungere in Italia. Inoltre tale congettura non risolve affatto il mistero di chi abbia organizzato la missione diplomatica. Chi tra gli Esti aveva l'autorità e le risorse per inviare dei legati in Italia? Forse poteva farlo un capo-tribù particolarmente ambizioso, ma in tal caso perché *Var*. 5.2 non menziona mai né lui né il suo villaggio? Penso che si possa formulare una spiegazione più semplice. Durante il regno di Teoderico l'Italia era una terra ricca, dove molti mercanti vendevano i loro prodotti, tra i quali c'era anche l'ambra, che è stata rinvenuta in una cisterna di Classe e datata al VI secolo (J. Kolendo, *L'ambra* cit., p. 66). Forse attorno al 523-526 alcuni mercanti di *sucinum* giunsero alla corte di Teoderico e, per compiacere il re, si presentarono all'Amalo dicendo di essere degli ambasciatori provenienti da una terra remota (non menzionarono necessariamente gli Esti), dove l'ambra aveva origine. Naturalmente non posso escludere che arrivassero davvero dal Baltico e che avessero con sé delle credenziali scritte (sarebbe interessante sapere in quale lingua) da un capo-tribù estone, ma la loro scarsa conoscenza del *sucinum* mi fa ritenere che l'avessero ottenuto da altri. Teoderico li ringraziò e consegnò loro una lettera. La curiosità del re (o di Cassiodoro), però, era stata destata. Il *magister officiorum* fece qualche ricerca e scoprì un passo di Tacito sugli *Aesti*, che raccoglievano il *sucinum* e abitavano lungo le sponde del Mar Baltico, ai confini del mondo (*Germ*. 45). Cassiodoro sapeva che i paragoni tra l'Amalo e l'erede di Cesare erano un topos ben attestato (J. J. Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, Cambridge, 2014, p. 90-91; cf. anche infra), così è possibile che Cassiodoro abbia usato questa misteriosa ambasceria come pretesto per scrivere una lettera che rappresentasse Teoderico nei panni di un nuovo Augusto. Infatti quest'ultimo ricevette un'ambasceria indiana e, anche grazie ad essa, divenne idealmente *mundi dominus*, come Alessandro Magno, sebbene non avesse mai sottomesso l'India. Teoderico, *ut*

factis propriis se aequaret antiquis (*Var.* 9.24.8), disse di aver accolto una delegazione di Esti, richiamando così alla mente Ermanarico, quantunque l'Amalo non avesse mai toccato il Baltico, e, soprattutto, evocando il ricordo di Augusto, che come il re ostrogoto aveva raggiunto i confini del mondo ed eguagliato un illustre predecessore non con le armi, bensì con la fama. In *Var.* 5.2.1, infatti, Cassiodoro pone in rilievo la *notitia* e la *fama* del sovrano, il che richiama subito alla mente Suet., *Aug.* 21.3, dove lo storico scrive che gli Indi inviarono in Occidente un'ambasceria spinti dalla *uirtutis moderationisque fama* del principe. Questa ricostruzione è suffragata dalle *Variae*, dove il lemma *Augustus*, riferito al primo imperatore, compare due volte (*Var.* 3.51.4, 3.52.6) e in entrambi i casi è portatore di uno specifico significato ideologico. *Var.* 3.51 riguarda lo stipendio di un famoso auriga. Cassiodoro liquida la questione in poche righe, poi indulge in un'elaborata digressione sul Circo Massimo. Qui scrive: *mundi dominus ad potentiam suam opus extollens mirandam etiam Romanis fabricam in uallem Murciam tetendit Augustus* (*Var.* 3.51.4). Il primo imperatore romano è chiamato *mundi dominus*, un'espressione che conferma quanto detto finora. Per Cassiodoro, infatti, la caratteristica essenziale di Augusto risiede nell'estensione universale del suo dominio. *Var.* 3.52, invece, si occupa di una disputa di confine tra due proprietari terrieri, che il sovrano suggerisce di risolvere ricorrendo a un buon agrimensore. Ancora una volta Cassiodoro sfrutta una circostanza banale per comporre una raffinata digressione sulla geometria, in cui scrive: *Augusti siquidem temporibus orbis Romanus agris diuisus censuque descriptus est* (*Var.* 3.52.6). Augusto, si badi, è menzionato per la seconda volta a fianco della parola "mondo", *mundus* in *Var.* 3.51.4, qui *orbis*, accompagnato dall'aggettivo *Romanus*. Nel paragrafo seguente Cassiodoro cita poi Erone di Alessandria (*Var.* 3.52.7), un matematico che si occupò della misurazione dei campi. Anche Teoderico aveva cercato di razionalizzare la riscossione delle imposte (*Var.* 2.24, 4.14), ma in quest'epistola si pone l'accento su un ulteriore aspetto della sua *imitatio Augusti*: la diffusione della cultura greco-romana. Infatti Teoderico amava considerarsi un araldo della *ciuilitas*, come provano diverse *Variae* (ad esempio *Var.* 1.45-46, 2.40-41; cf. D. Shanzer, *Two Clocks and a Wedding: Theodoric's Diplomatic Relations with the Burgundians*, in *RomBarb*, 14, 1996-1997, p. 225-258). Il ricorso a un agrimensore istituisce un chiaro parallelo tra l'Amalo e Augusto, sotto il quale tutto il mondo romano era stato suddiviso in campi. Come afferma Andrea Giardina (*Cassiodoro, Teoderico e la porpora*, in A. De Vincentiis (ed.), *Roma e il papato nel Medioevo. Studi in onore di Massimo Miglio*, vol. 1, Roma, 2012, p. 43-62, part. 53), "in numerosi documenti raccolti nelle *Variae* la retorica cassiodorea appare tutt'altro che casuale, vacua e ridondante, ed è al contrario portatrice di messaggi politici fondamentali". *Var.* 5.2 e le due occorrenze del termine *Augustus* lo hanno chiaramente dimostrato, ma solo leggendo insieme questi documenti è possibile comprendere appieno il messaggio ideologico che Cassiodoro desiderava trasmettere. Quando Teoderico, tramite il suo *magister officiorum*, si rivolge agli Esti e cita Cornelio (Tacito) in *Var.* 5.2.2, egli rivendica l'eredità politica e culturale dell'Impero Romano. Vuole essere allo stesso tempo *mundi dominus* e *propagator Romani nominis* (*CIL* X, 6850). In conclusione, *Var.* 5.2 ha rivelato notevoli somiglianze tra la propaganda teodericiana e quella augustea. Entrambi i sovrani affermavano con orgoglio di aver ricevuto ambascerie da terre lontane, entrambi si paragonavano a predecessori illustri, entrambi si vantavano del fatto che la loro fama fosse arrivata ai confini del mondo. Probabilmente Teoderico ricevette dei semplici mercanti di ambra, ma per Cassiodoro ciò era ininfluente. Egli, forte delle sue conoscenze di storia romana e della sua indubbia abilità letteraria, compose un'epistola che presentava l'Amalo come un nuovo imperatore, come l'Augusto dei Goti.

Marco CRISTINI.

Cruquius à l'épreuve d'Horace, *Odes* I, 36, 10

Le nom de l'humaniste flamand Jacob van Cruucke, dit Cruquius (Messines, près d'Ypres, ca 1524 – Bruges, 1584), est étroitement attaché à l'histoire du texte d'Horace : en effet, Cruquius est l'auteur de plusieurs éditions du poète – partielles (Bruges, 1565, Anvers, 1567, ibid., 1573) et suivies d'une édition complète (Anvers, 1578) – qui se font l'écho de leçons, parfois uniques, voire excellentes, de manuscrits qui ont péri lors de l'incendie iconoclaste de l'abbaye du Mont-Blandin, à Gand, en 1566, parmi lesquels celui qu'il appelle « Blandini(an)us uetustissimus » (V), un témoin important, dont on s'est même demandé s'il ne représente pas une troisième tradition du texte à côté des deux représentées par les plus anciens mss (IX[e] siècle). L'édition de Cruquius contient, outre le texte d'Horace et le commentaire de Cruquius lui-même, une compilation (à ne pas confondre avec le commentaire personnel de l'humaniste) qu'il appelle « Commentator Cruquianus », c'est-à-dire « una raccolta di scoli assemblata con materiali di diversa provenienza (scoli del *Blandinius* e di altri manoscritti, commenti di Porfirione e dello Ps. Acrone, note di edizioni a stampa) e contenente qua e là notizie che non si ritrovano altrove » (P. Venini, *Cruquius, Jacob*, in *Enciclopedia Oraziana*, III, Rome, 1998, p. 184). L'hypercritique du XIX[e] siècle a beaucoup médit de Cruquius et fait montre à son égard d'une défiance injuste, excessive et parfois « hargneuse » : il suffisait même, aux yeux de cette critique, qu'une leçon inconnue par ailleurs ait été donnée par Cruquius pour qu'elle perde tout crédit (cf. F. Villeneuve, *Horace, Odes et Épodes*, Paris, 1959[6], p. LVI). Mais il importe de nuancer le jugement : le travail vraiment philologique sur le texte d'Horace avait à peine commencé, quelques années auparavant, avec la première édition de Lambin (Paris, 1561), et, s'il est incontestable qu'il arrive à Cruquius de se montrer négligent, imprécis et confus au point de laisser « croire que…, travaillant depuis 1566 d'après des notes, (il) ne se retrouvait pas toujours lui-même dans ses papiers » (F. Plessis et P. Lejay, *Œuvres d'Horace*, Paris, 1911, p. XLVI), ou de permettre à la critique d'assimiler son « Commentator Cruquianus » à un « hotch-potch of comments » (Brink, *infra*), je n'oserais exclure que le désir – louable en tant que tel, mais critiquable dans sa concrétisation – de fournir rapidement à la postérité un maximum d'informations, çà et là recueillies par ses soins, explique une partie de la négligence reprochée à son travail. Quoi qu'il en soit, on ne saurait suivre l'hypercritique quand elle parle de Cruquius comme d'un érudit malhonnête, voire d'un faussaire, et il serait profondément injuste d'ignorer ou de sous-estimer l'importance de son travail, comme on peut le voir notamment par l'examen attentif (voir E. Schweikert, *Cruquius und der codex Divaei des Horaz*, Paderborn, 1910, et d'autres philologues, comme R. C. Kukula, 1885) de la collation du « Codex Carrionis » ou « Codex Diuaei » (Leidensis 127 A, XII[e] siècle) d'Horace : sur plus de 500 passages du « Leidensis » cités par Cruquius, ce dernier se trompe une trentaine de fois. Dès lors, le lecteur est invité à souscrire au jugement de Bentley : « sane uir probus uidetur fuisse Cruquius ; neque temere fides ei detrahenda est » ; d'autres travaux sont aussi allés dans le sens d'une réhabilitation, comme cette étude novatrice de mon vénéré Maître André Boutemy qui, en les comparant aux gloses d'un manuscrit tardif oublié, soulignait l'intérêt de certaines scolies du « Commentator » et, rejoignant, par d'autres voies, les sages conclusions, précitées, de Bentley, affirmait qu'à défaut d'avoir été un « savant génial », Cruquius fut un « honnête philologue » (*Le codex Bruxellensis 9776-9778*, in *Études horatiennes*, Bruxelles, 1937, p. 39-52, part. 44-45). Et – ce qui souligne l'importance dont Cruquius, malgré ses défauts, bénéficie toujours dans l'histoire des études horatiennes – l'article consacré par S. Borzsák, dans l'*Enciclopedia Oraziana*, à l'« esegesi antica » du poète (III, *op. cit.*, p. 17-23, part. 23) s'achève par un assez long développement sur le

« cosidetto *Commentator Cruquianus* », dont sont rappelées les négligences, mais aussi le fait que si « la sua negligenza non va sottaciuta … egli non dovrebbe essere bollato come un falsario ed un mistificatore » ; et, s'il rappelle que Brink a qualifié le « Commentator » de « hotch-potch of comments », Borzsák n'omet pas d'ajouter que ce même philologue reconnaît au recueil le mérite de « occasionally deserve especial attention ». Mais les jugements sur Cruquius partent surtout du « Commentator ». Aussi peut-on se demander si la critique a suffisamment jugé le philologue à partir des notices qui, de son propre cru, étayent son édition et que, pour les bien distinguer du « Commentator Cruquianus », j'appellerai « Cruquius ipse ». C'est ce à quoi voudrait s'essayer la présente note à propos de *Odes* I, 36, 10 : à un ami revenant sain et sauf d'une expédition militaire en Espagne et qu'il convie à un repas qui sera bien arrosé, Horace souhaite que ce « beau jour » de joie « ne soit pas privé de la marque crétoise » (*Cressa ne careat pulchra dies nota* [vers exactement traduit par Niall Rudd, éd. LCL, 2004, p. 90-91 : « Make sure this glorious day does not go without a Cretan mark »] ; il s'agit, en effet, de la « marque de Crète », et non, comme traduisent Villeneuve, p. 49, et quelques autres philologues, « la marque de craie », bien que cette « marque crétoise » soit effectivement faite de craie ; sur le sens de l'adjectif féminin *Cressa*, cf. par ex. Verg., *G.* III, 345 [*Cressam… pharetram*] et Prop. II, 1, 61 [*Cressis… herbis*]). Je ne puis que résumer ici ce que j'ai écrit naguère sur l'expression ici utilisée (*« Marquer d'une pierre blanche » : du français au latin*, in *Latomus* 76, 2017, p. 501-504). Comme le français d'hier et d'aujourd'hui, le latin, qu'il fût de l'Antiquité, du Moyen Âge ou de la Renaissance, disait déjà du jour où se produisait un événement heureux (ou, à l'inverse, malheureux) qu'on le marquait d'une pierre blanche (ou noire, c'était selon) : Pline l'Ancien (*HN* VII, 131) relie l'expression à une coutume des Thraces lorsqu'ils « mettent dans une urne des cailloux de couleur différente, selon l'heur ou le malheur de la journée, et … (qu'ils) les trient au dernier jour, pour les compter et se prononcer ainsi sur chaque destinée » (trad. de R. Schilling), tandis que l'historien grec Phylarque (3e siècle av. J.-C., cité par Zenobius, *Centuria* VI, 13) décrivait la même pratique à propos des Scythes (voisins des Thraces), à cette différence près que ce peuple célèbre pour ses cavaliers et ses archers remplaçait l'urne par un carquois (voir le commentaire de Schilling à *HN* VII, 131). On voit par le vers d'Horace que les Crétois, autre peuple réputé pour ses archers (voir K. Grollios, *Creta*, in *Enciclopedia Oraziana*, I, Rome, 1996, p. 444), usaient de la même pratique, recourant, eux aussi, à un carquois et non à une urne (Porphyrion, éd. Meyer, p. 43, et *Scholia in Horatium* λ φ ψ *codicum Parisinorum Latinorum 7972, 7974, 7971*, éd. Botschuyver, p. 74) ; la « marque crétoise » consistait alors, comme le notaient déjà les commentateurs anciens, en « une petite pierre blanche ». C'est ce que dit en gros le « Commentator » (le carquois en moins) : *Cressa nota. Cretensi, hoc est, lapillo candido. Cretensibus enim moris erat dies laetos albis lapillis, contrarios autem nigris notare & ex laetorum dierum numero uitae tempus metiri, malos enim nullo numero ducebant* (*Q. Horatius Flaccus* : *cum commentariis et enarrationibus Commentatoris Veteris et Iacobi Cruquii Messenii* …, Lugduni Batavorum, ex Officina Plantiniana, 1597, p. 78), qui reproduit à peu de chose près ce que dit, sur ce point, le Pseudo-Acron (éd. Keller, p. 128-129), lui-même influencé par Porphyrion (éd. Meyer, p. 43). Mais « Cruquius ipse » (*op. cit.,* p. 79) dit plus, beaucoup plus : *Cressa nota. Cretensi lapillo, qui natura candidus, a regione per* ἐξοχὴν *creta dicta est : controuersum autem solet hic esse Cressane an Thressa legendum sit, quod Thracibus sollemne fuerit, non etiam Cressis siue Cretensibus dies faustos albo lapillo notare, ut scribit Plin. li. 7 cap. 40. Equidem nihil muto propter consensum omnium codicum manus(criptorum) nec magnopere puto referre, quod Asiatica creta in obsignandis tam publicis quam priuatis litteris usi sunt ueteres, potissimum Cymolia, nec*

non a Thracibus antiquissimis populis notatio illa dierum fortassis ad Cretenseis postea defluxit (« [à l'aide de] la marque crétoise : [à l'aide de] la petite pierre de Crète, qui est naturellement blanche, et est dite "craie" (*creta*) du nom même de la région, à cause de son excellence (*per* ἐξοχήν). Il y a ici une controverse habituelle sur la question de savoir s'il faut lire "Cressa" ou "Thressa", étant donné que, comme l'écrit Pline, livre 7, chap. 40, c'était une habitude chez les Thraces de marquer d'une petite pierre blanche les jours heureux – [chez les Thraces seulement, et] sans que [chez Pline] il soit aussi question des Crétois [*Cressi* ou *Cretenses*]. Bien sûr, je ne change rien au texte en raison de l'accord de tous les manuscrits, et je ne pense pas que soient d'une grande importance le fait que les Anciens utilisaient la craie d'Asie, de préférence celle de Cimole, pour sceller leurs documents tant officiels que privés, ni le fait que la manière, dont il est question ici, de marquer les jours peut être venue, par la suite, chez les Crétois à partir de populations thraces, très anciennes »). On voit, par cette notice et la traduction que j'en propose, que si Cruquius semble ignorer Phylarque, dont le témoignage n'est probablement entré dans le commentaire scolaire que plus tard, il connaît bien, en revanche, le passage de Pline l'Ancien. Mais on constate aussi et surtout que, contrairement à certains de ses collègues contemporains, moins soucieux que lui du respect des textes, il s'abstient de « corriger » *Cressa* en *Thressa*, modification pourtant infime et qui s'imposerait de manière évidente, si – ce qu'à juste titre il ne croit pas – l'idée que la coutume aurait existé également chez les Crétois était impossible. Et cela, tout en sachant bien que la craie semblait aux Anciens venir surtout de Cimole (Kimôlos, l'actuelle Argentiera ou Kimolo), l'une des Cyclades, et non de la Crète. Mais il savait aussi, comme Horace et Isidore de Séville (voir infra, *loc. cit.*), que la craie de Crète passait pour être la meilleure (*per* ἐξοχήν = κατ' ἐξοχήν) ; il le pensait sincèrement, tout comme Horace, même si Rudd (p. 91, n. 73) est fondé à supposer que le poète exploite « the popular confusion of *creta* 'chalk' with *Creta* 'Crete' for a humorous effect » – ce qui ne pourrait surpendre dans un joyeux contexte de « cena aduenticia ». On ne saurait reprocher à Cruquius et à tant d'érudits, anciens et modernes (jusqu'à des naturalistes et médecins de la moitié du 18e siècle comme Robert J. James [*Dictionnaire de médecine*…, vol. II, Paris, 1747, p. 824]), ni même à Horace de croire la Crète riche de cette roche. Horace fait d'autres allusions à la Crète (cf. Grollios, *op. cit.*), mais il ne semble pas avoir voyagé dans l'île : certes, durant son séjour en Grèce, il abandonne les philosophes d'Athènes pour suivre, comme secrétaire sans doute et avant même la bataille de Philippes, Brutus, qui aurait dû gouverner la Crète, mais qui parcourut plutôt l'Asie Mineure et quelques îles, sans que la Crète figurât sur l'itinéraire parcouru (voir Francesco della Corte, *La campagna militare di Bruto*, in *Enciclopedia Oraziana*, I, p. 231-237). Quoi qu'il en soit, à défaut de l'être réellement, la Crète (*Creta*) paraissait, dans l'esprit des Anciens, suffisamment riche de craie (*creta*) pour donner son nom à cette roche, en vertu d'une étymologie, populaire et fausse, certes, mais à laquelle Cruquius, comme Horace et tant d'autres, ne pouvait pas ne pas croire – une étymologie dont Isidore se fait l'écho, en bon « héritier » qu'il fut d'une érudition antique puisée aux meilleures sources (et aussi, souvent, hélas, à leur ignorance) : *Creta ab insula Creta, ubi melior est* … (*Étym.* 16, 1). D'ailleurs, est-ce parce que nos textes anciens ne semblent pas le confirmer que nous devrions être sûrs que le sol de Crète n'était pas effectivement riche en craie ? Ceux qui, comme moi, sont incompétents dans le domaine de la géomorphologie de l'île peuvent apprendre par la *RE* que la Crète est parcourue par une haute chaîne de montagnes calcaires (« Die Insel ist der Länge nach durchzogen von einer hohen Kette von Kalkgebirgen, die im W. in den „Weissen Bergen", Leuka orè (Madaras, 2482) gipfeln … » : art. « Kreta », in *Der Kleine Pauly*, Bd. 3, 1979, col. 338), et savoir qu'une thèse soutenue en 1971 à l'Université de Paris IV qualifie

cette île montagneuse d'« essentiellement calcaire », faite de « hautes surfaces calcaires », parmi lesquelles les « 'Montagnes Blanches' de l'W » (J.-C. Bonnefont, *La Crète, étude morphologique*, 1971 ; c. r. de J. Nicod in *Méditerranée*, 2e série, 13/2, 1973, p. 103-106). Et Cruquius n'avait aucune raison de penser qu'Horace ne croyait pas, comme les Anciens et Isidore de Séville en particulier, à l'existence d'une « craie crétoise » – croyance qui va durer longtemps encore, ainsi qu'on le voit par une vieille édition de 1847 à l'usage des classes (*Horace, les Odes et Épodes expliquées littéralement* par M. Sommer, *traduites en français et annotées* par M. A. Desportes, t. I, Paris-Alger, 1847), où on lit (p. 139-140) : « *Cressa … nota* pour *nota Cretica*, parce que la pierre blanche qu'on nomme *craie* est commune dans l'île de Crète ». Il y a sans doute dans ce jugement une part d'erreur, que Cruquius pouvait difficilement soupçonner, mais l'erreur était ancienne – une erreur antique que Cruquius transmet avec respect et exactitude. Bref, sans contester les négligences et le manque de rigueur qui caractérisent souvent le travail de Cruquius, surtout dans sa compilation connue sous le nom de « Commentator Cruquianus », il faut bien constater que le simple exemple du commentaire personnel qu'il donne, de son cru, à propos de *Odes* I, 36, 10, dans la partie de son édition que, pour la distinguer du « Commentator », j'ai appelée « Cruquius ipse », montre un érudit honnête et prudent, qui fait preuve de discernement, de bon sens et – qualité primordiale pour un philologue – d'un authentique respect des textes qu'il édite et commente, son refus de la « correction » *Thressa* étant, à cet égard, aussi révélateur que de bon aloi. L'analyse que je propose ici de son interprétation du seul vers 10 de l'ode 1, 36, si elle avait été faite par les tenants de l'hypercritique du 19e siècle, aurait dû suffire pour les retenir d'accuser injustement Cruquius d'être un imposteur, naturellement enclin au mensonge volontaire et à la supercherie.

Carl Deroux.

Two notes on Pompey's Sole Consulship in 52 BC

In a paper published in *Historia* (65, 2016, p. 298-324), I sought to identify the reasons why two of the most conservative members of the senate (M. Bibulus and M. Cato) were willing, respectively, to sponsor and support a decree authorizing Pompey to be elected sole consul in 52. I showed why it is unlikely that the aim was either (a) to forestall Pompey from being named dictator (as claimed by Plut., *Caes*. 28.7; App., *BCiu*. 2.23,84; Dio 40.50.4) or (b) to block Julius Caesar from sharing the consulship with Pompey (the view adopted, for instance, by M. Gelzer, *Caesar*, Wiesbaden, 1960, p. 136 and E. Gruen, *Last Generation of the Roman Republic*, Berkeley, 1974 [1995], p. 454, citing Dio 40.50.4, 51,1 and Suet., *Iul*. 26.1). Instead, I argued that the highly usual arrangement of electing a single consul was devised out of necessity, to break a deadlock. The deadlock came about because T. Annius Milo was the frontrunner in a field of three candidates competing for the consulship of 52, and at the same time he was being held responsible for ordering the murder of P. Clodius, his arch rival (Asc. p. 31-2C). Since violence and obstruction had made it impossible in 53 to elect curule magistrates for 52, the only officeholders on 1 January 52 were the 10 plebeian tribunes and plebeian aediles. Normally an *interrex* would have summoned the *comitia centuriata* to fill the two consulships, and one of the consuls elected would then have presided over the praetorian, aedilician, and quaestorian elections. However, violence and obstruction prevented the usual procedure from being carried out for nearly two months after Clodius' murder (on 18 Jan.) until eventually the unprecedented office of a sole consulship was

devised to break the stalemate. The deadlock in 52, I argued, was of this nature: those who demanded justice for the murder of Clodius insisted that Milo stand trial. However, in the absence of quaestors and praetors, it was impossible to impanel a jury because quaestors were needed to draw up a pool of jurors (Dio 39.7.4 speaks of allotment, but see A. H. Greenidge, *Legal Procedure of Cicero's Time*, Oxford, 1901, p. 446, 456), and a praetor (or a quaesitor) was needed to preside over a trial. Yet in order to fill the praetorship and quaestorship, thereby making it possible to bring Milo to trial, it was necessary first to elect consuls, which presented a dilemma, a Catch-22, as it were. Namely, if two consuls were elected in the normal fashion, Milo stood a very good chance of securing one of the two positions, allowing him to step into the office immediately upon election. Consequently, he would gain instant immunity from prosecution for the remainder of that year and most likely for the next as well, since he would go abroad with proconsular imperium to govern a province. Such an outcome was wholly unacceptable to the Clodians, whose most outspoken representatives were the tribunes T. Munatius Plancus, Q. Pompeius Rufus, and C. Sallustius Crispus (the future historian). Through the veto power of their office, they could block the holding of the consular elections indefinitely, and yet their demand for Milo to be brought to trial required that praetors and quaestors be elected to staff the courts. Hence the standoff. Eleven *interreges* held office, each for the statutory term of 5 days each, until Ser. Sulpicius, the 12th *interrex,* finally succeeded in bringing about Pompey's election as sole consul thanks to authorization by the senate (Asc. 36C). One source (Plut., *Pomp*. 54.8) preserves the detail that the senate's decree required a minimum of two months to elapse before Pompey could exercise the power to elect a colleague. That two-month hiatus, I argued, provides a valuable clue for reconstructing the nature of the compromise that was stuck at long last to persuade the Clodian tribunes to cease their obstruction. The solution consisted in finding a way to fill the consulship, and after it the praetorship and quaestorship, in such a way that sufficient time was set aside for bringing Milo to trial before he could gain immunity from prosecution by securing one of the consulships. I now draw attention to two precedents I failed to mention in my 2016 article that support my reconstruction of why a sole consulship lasting a minimum of two months came to be adopted as the ideal solution for breaking the deadlock.

(1) A striking parallel to the two-month gap that was required between the election of Pompey and the filling of the second consulship in 52 is provided by the sixty days that some senators wanted to incorporate into a decree passed on 11 February 55 (Cic., *Qfr*. 2.8[13].3). The decree was aimed at curbing corrupt electioneering (*ambitus*) at the impending praetorian elections that had been postponed from 56. The problem posed by the upcoming election was analogous to the one in 52 in that successful candidates for the praetorship of 55 would immediately enter office, thereby gaining instant immunity from prosecution for corrupt electioneering. To deter misconduct by P. Vatinius and others who were employing violence and bribery to gain the praetorship and block the election of M. Cato, some senators advocated that praetors elected for 55 should remain *priuati* for sixty days so that they could be charged with *ambitus* (*ut praetores ita crearentur, ut dies sexaginta priuati essent*). The initiative failed because the consuls Pompey and Crassus refused to put the proposal to a vote (Cic., loc. cit.). In addition, they later called, at short notice, a poorly attended meeting of the senate which authorized praetors elected in 55 to enter office immediately "without leaving the usual interval to allow prosecutions for bribery" (μὴ διαλιπόντας τὸν νόμιμον χρόνον, ἐν ᾧ δίκαι τοῖς δεκάσασι τὸν δῆμον ἦσαν; Plut., *Cato min*. 42.2, trans. C. Pelling, *Rome in Crisis*, London, 2010). The failed proposal of a sixty-day interval in 55 to permit the prosecution of praetors-elect provides a model for the minimum of two months that had to

elapse in 52 before Pompey could fill the second consulship. I argued that the provision in 52 was designed to allow enough time for Milo to stand trial, and the parallel with 55 strongly suggests that my explanation is correct.

(2) In discussing the stalemate that was finally resolved when the *interrex* Ser. Sulpicius succeeded in overseeing Pompey's election to a sole consulship, I failed to point out an analogous standoff that, as chance would have it, involved Milo and Clodius roughly four years earlier, in late 57. The earlier incident aptly illustrates the dynamics that doubtless influenced the senate to break so radically with tradition and authorize the election of a single consul instead of the normal pair. In the earlier standoff, Milo was thwarted in his determined attempt to bring Clodius to trial for *uis* in 57 (*TLRR* no. 261). Obstruction had prevented Milo from indicting Clodius before 5 December, the date on which the quaestors for 56 would normally have begun their term of office, but the quaestorship fell vacant because it had been impossible in 57 to hold the electoral assembly at which curule aediles and quaestors were chosen. The absence of quaestors prevented a jury from being empaneled, just as it did in 52. The stumbling block in December 57 was similar to the one in 52 in that the intended target of a prosecution (Clodius in 57, Milo in 52) was the frontrunner in a field of candidates whose election had to precede that of other magistrates who were needed to set in motion the machinery of justice. Since curule aediles were elected ahead of quaestors, and since Clodius was a leading candidate for the aedileship of 56, he stood a good chance of gaining immunity from prosecution before quaestors were in place to certify a jury to try him. About mid December 57, the consul-designate Marcellinus sought to have the senate authorize the urban praetor to proceed on his own with the selection of a jury before the delayed aedilician-quaestorian elections were held, but Clodius' backers frustrated the attempt (Cic., *Qfr*. 2.1[5].2; cf. Dio 39.7.4). Contrary to the outcome in 52, no extraordinary measures were adopted to prevent Clodius from being elected aedile before he was made to stand trial, and so his election on or about 20 January 56 (Cic., *Qfr*. 2.2[6].2) put an end to Milo's attempt to prosecute him for *uis*. The parallels, the one for the resolution (two months set aside to insure sufficient time for prosecution) and the other for the nature of the dilemma (the impossibility of setting a trial in motion before the target of the prosecution could gain immunity from prosecution by securing public office) provide additional support for the reconstruction I offered. They help to explain why the senate resorted to the extraordinary expedient of authorizing Pompey to hold a sole consulship for a minimum of two months.

John T. RAMSEY.

Comptes rendus

Rosalba Arcuri, Moderatio. *Problematiche economiche e dinamiche sociali nel principato di Tiberio*, Rome, Jouvence, 2014 (Antiquitas), 21 × 14 cm, 505 p., 36 €, ISBN 978-88-7801-436-7.

Dans cet ouvrage, l'auteur se propose d'étudier la structure et l'évolution de l'économie de l'empire romain sous le règne de Tibère. En fait, cette étude s'étend à des bornes chronologiques plus vastes, notamment en raison du faible nombre de sources sur ce sujet. Cette question des sources est étudiée par l'auteur dans l'introduction (p. 17-37), puisqu'il s'agit d'une question capitale dans le cas d'une tentative d'histoire macroéconomique. En effet, non seulement les sources, qu'elles soient littéraires ou archéologiques, sont rares et discontinues, comme pour toutes les périodes de l'histoire romaine, mais l'économie ne constituant pas à cette époque un domaine autonome, les sources à notre disposition ne nous fournissent jamais des informations indépendantes de leurs dimensions morales et politiques. Les sources fournissant une vision exemplaire des activités humaines, elles ont conduit à un biais dans les études contemporaines, qui s'intéressent prioritairement à l'agriculture et à ce que ces sources percevaient comme le cadre social dominant de la construction des fortunes des membres de la classe dirigeante, c'est-à-dire à la *uilla*. De plus, aucune de ces sources ne s'intéresse aux questions macroéconomiques, mais uniquement à des cas individuels et exemplaires, ce qui rend difficile toute tentative d'analyse plus globale. Or, selon l'auteur, l'un des enjeux de son étude est de partir de ces sources et non de la très vaste historiographie qui s'est intéressée à l'économie de la période du Principat. L'auteur revient sur ce problème de la mise en perspective de sources variées et difficiles à mettre en rapport les unes avec les autres dans la première partie de l'ouvrage, qui porte sur les cadres économiques et sociaux du principat de Tibère, et notamment sur la question de l'existence d'une politique proprement économique des autorités romaines sous son règne. L'auteur étudie les grandes évolutions macroéconomiques des débuts du Principat, notamment la consommation des biens de luxe dans un contexte de croissance des inégalités sociales, l'augmentation du nombre des esclaves, la concentration foncière, l'aggravation de l'endettement, l'intégration de certaines régions dans l'économie monétaire de l'Empire par la commercialisation des surplus agricoles. Ce dernier point permet de réfléchir aux conséquences économiques de l'expansion des relations commerciales aux dimensions du bassin méditerranéen. D'après l'auteur, avec le règne de Tibère s'ouvre une nouvelle période de l'intervention de l'État dans l'économie de tout l'empire, notamment par la politique fiscale et la gestion du domaine impérial. Les dépenses liées aux décisions du pouvoir impérial, notamment en matière de financement de l'armée, mais également les dépenses somptuaires des membres de la classe dirigeante, qui bénéficiaient d'une tendance lourde à la concentration des fortunes foncières, avaient des conséquences sur les relations commerciales et sur les productions locales dans certaines provinces. Ce qui apparaît donc dans l'ensemble de l'empire romain, c'est la constitution d'une économie duale, comprenant d'un côté des acteurs économiques, essentiellement urbains – pouvoir impérial, sénateurs, chevaliers, aristocraties locales – dont les comportements prennent en compte la structure de l'économie de l'empire dans son ensemble, et qui profitent de la croissance, à cette époque, d'un vaste marché s'appuyant sur les surplus et sur la

Latomus 77, 2018, p. 217-307 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284731

nécessité d'approvisionner des villes qui attirent de plus en plus de population, et d'autre part des acteurs dont l'horizon d'intervention est local. La seconde partie porte sur les caractéristiques et la morphologie de l'agriculture italienne à l'époque de Tibère. Plus précisément, il s'agit de tenter de trouver les éléments permettant d'expliquer la crise que semble traverser l'agriculture italienne, crise marquée par une balance des paiements apparemment de plus en en déficitaire, en raison de la croissance des importations venues des provinces. Les sénateurs et les chevaliers, à la tête d'immenses domaines fonciers, privilégièrent le développement de la culture de la vigne et de l'olive, plus rentable que celle du blé, conduisant à une croissance de l'approvisionnement en blé venu de Sicile et d'Egypte, à des difficultés récurrentes d'approvisionnement et à l'augmentation des prix des biens de première nécessité. Bien que l'importance des capitaux disponibles et l'ampleur de la main-d'œuvre servile aient conduit au développement de la très grande propriété à visée commerciale, la petite propriété insérée dans des circuits commerciaux beaucoup plus courts, même en recul, demeurait, surtout dans les régions italiennes de l'intérieur. Il apparaît donc que plusieurs modes de production coexistaient, la grande propriété esclavagiste étant simplement le mode dominant, principalement en raison de sa prédominance dans la viticulture, alors que se maintenaient une classe de propriétaires libres et des travailleurs salariés libres, notamment dans la céréaliculture. Les causes de la crise de l'agriculture italienne furent sans doute multiples : inélasticité des structures productives dans le cadre des *uillae*, alors que l'ouverture de celles-ci les rendait beaucoup plus sensibles aux fluctuations d'un marché couvrant tout l'empire, et poussait chaque région à se spécialiser. Il est difficile d'établir si la crise de l'agriculture italienne était due à une baisse de la productivité des grandes exploitations esclavagistes ou à une concurrence plus grande dans l'allocation des capitaux entre l'Italie et les provinces. Mais la tendance à la spécialisation des différentes régions de l'empire, y compris l'Italie, ainsi que les décisions du pouvoir impérial pour assurer l'approvisionnement de Rome, ne doivent-elles pas conduire à relativiser cette idée d'une crise de l'agriculture au profit de celle d'une adaptation aux contingences à la fois économiques et politiques dans lesquelles les propriétaires fonciers et les paysans se trouvaient à cette époque ? L'analyse que l'on peut faire de l'évolution de l'agriculture italienne dépend de celle que l'on fait de son intégration à une économie monétarisée et s'étendant aux dimensions du bassin méditerranéen. Le problème se pose ainsi du rôle du commerce dans l'évolution de l'agriculture italienne et de l'empire en général sous le Principat, rôle qui constitue le sujet de la troisième partie. Le débat historiographique s'est focalisé autour de l'importance du commerce du luxe et de certains produits de première nécessité à l'échelle de l'empire. Pourtant, la prise en compte des marchés locaux montre que le commerce était en fait très fragmenté. De plus, si la paix romaine a stimulé le commerce à l'intérieur de l'empire, les données archéologiques montrent que le commerce avec les peuples étrangers, parfois même lointains, était très limité en volume. En conséquence, il n'y a pas eu la fuite de l'or que certains chercheurs ont supposée. À plusieurs reprises dans cette partie se pose la question du rôle de l'État dans l'évolution du commerce, question qui est spécifiquement envisagée dans la quatrième partie de l'ouvrage. Le pouvoir impérial intervenait dans les questions économiques lorsque celles-ci avait une dimension politique. Ainsi l'empereur veillait au ravitaillement de Rome en biens agricoles de première nécessité, pour des raisons idéologiques, liées à la fonction protectrice du prince, et politiques, visant à prévenir les risques que faisaient courir à l'ordre public les ruptures d'approvisionnement. Le pouvoir impérial cherchait également, et réussissait la plupart du temps, à faire pression sur les marchés pour limiter la hausse des prix des marchandises de première nécessité. L'État avait également un rôle économique par sa politique fiscale. Le rôle du Prince, dont la puissance politique s'accompagnait

d'une puissance financière sans équivalent ni pendant la période républicaine ni à son époque, devint capital dans la généralisation des normes romaines à tout l'empire et dans le contrôle des échanges. Pourtant le niveau des impôts semble ne pas avoir été très élevé et les révoltes eurent plus souvent pour cause les comportements des usuriers que la pression fiscale. La cinquième partie est consacrée à l'étude de l'économie de certaines provinces, l'Afrique, l'Égypte et la Judée. L'auteur montre l'intrication des enjeux économiques, politiques et sociaux dans l'évolution des économies locales dans le contexte de leur intégration plus ou moins poussée dans le cadre de l'empire romain. En conclusion, R. Arcuri estime possible, contrairement à M. Finley, une étude macroéconomique de l'empire romain, notamment grâce à des travaux qui ont permis de quantifier certains phénomènes. Elle estime également que le modèle de K. Hopkins d'une unification économique de l'empire a été confirmé par l'archéologie. Cette unification s'explique par une série de phénomènes dont les conséquences convergeaient vers une amélioration globale des conditions de vie dans tout l'empire : politique fiscale s'étendant à l'ensemble de l'empire, croissance de la ville de Rome jusqu'à devenir un centre de consommation influant sur le commerce et la production de toute la Méditerranée, allocation dans l'ensemble de l'Empire des investissements des détenteurs de capitaux, notamment les membres de l'ordre sénatorial, monétarisation de l'économie, etc. L'ouvrage se clôt par une série d'*indices* (mais pas d'index par sujet) et une abondante bibliographie. Ce livre sera utile à tout chercheur qui s'intéresse aux questions économiques entre la fin de la République et le Principat. L'auteur fait très souvent et minutieusement le point sur certaines évolutions ou événements importants de cette période. On peut regretter que l'auteur parte trop souvent des travaux antérieurs et des controverses historiographiques (avec pour conséquence des notes parfois volumineuses, alors que le corps du texte semble survoler certaines questions), plutôt que d'une analyse des sources. L'intérêt majeur de cet ouvrage est de tenter de produire une analyse macroéconomique de la période centrée sur le règne de Tibère. Or, au final, on reste sceptique sur la possibilité même de parvenir au terme d'une telle analyse, dans la mesure où la sphère économique n'est jamais séparée, dans les sources de cette époque, de la politique, voire de la morale, et donc des représentations à l'œuvre dans les relations sociales. Philippe AKAR.

Antony AUGOUSTAKIS, *Statius:* Thebaid *8. Edited with an Introduction, Translation, and Commentary*, Oxford, Oxford University Press, 2016, 22 × 14 cm, lxxv-450 p., 100 £, ISBN 978-0-19-965533-5.

Non si può che salutare con favore il primo commento integrale al l. viii della *Tebaide* – preceduto soltanto dall'esegesi a una pericope del testo contenuta in una dissertazione dottorale, ben conosciuta e ampiamente citata dall'Autore (L. Bennardo, *Gli Inferi e la prima notte di guerra. Saggio di Commento a Stazio*, Tebaide *8.1-270*, Scuola Normale Superiore di Pisa, 2010) – per di più a firma di uno dei massimi esperti della materia, autore di numerosissimi studi staziani, oltre che editore, insieme a W. J. Dominik, C. E. Newlands e K. Gervais, del recente *Brill's Companion to Statius* (Leiden, 2015). Il volume si apre con una ricca introduzione che si focalizza *in primis* sull'opera e sul suo autore, "the poet of two cities and two cultures", come viene definito a p. xvii, o il poeta dai *tria corda*, come lo si potrebbe definire sulla scorta di una felice intuizione di G. Rosati (*I* tria corda *di Stazio, poeta greco, romano e napoletano*, in A. Bonadeo / A. Canobbio / F. Gasti (ed.), *Filellenismo e identità romana*, Pavia, 2011, p. 15-34) che sottolinea l'importanza della componente napoletana nell'identità culturale di Stazio. Due sono le caratteristiche salienti ivi messe in luce e poi seguite quali direttrici d'indagine anche nella sezione del commento: il biculturalismo / bilinguismo greco-latino e la

propensione all'intersezione dei generi che inserisce a pieno titolo la *Tebaide* nel panorama letterario di età flavia, dominato appunto dall'allentamento dei confini e delle rigide opposizioni di *Gattung*. Segue, per entrare nel vivo del testo, un'accurata disamina dei quattro principali episodi del l. viii (la morte, la catabasi e il culto di Amfiarao, il cannibalismo e la morte di Tideo, la reazione di Ismene alla morte di Atys e la *precatio Telluris* di Tiodamante), condotta in una prospettiva di *Quellenforschung*, che sostanzia di esempi concreti le precedenti considerazioni sulla tendenza staziana al *crossing* delle culture e dei generi. Si regesta, infatti, una messe enorme di possibili fonti e influenze, letterarie e iconografiche, di matrice greca, romana e persino etrusca, che restituisce un significativo spaccato dell'ampio bagaglio culturale del poeta napoletano che spazia dall'epos alla tragedia, dalla lirica alla poesia didascalica non senza incursioni nella prosa di erudizione e antiquaria. L'introduzione prosegue, poi, con due paragrafi dedicati, rispettivamente, a questioni di metrica e stile e al *Fortleben*, che forniscono una cornice unitaria alle molteplici osservazioni puntuali su questi temi disseminate nelle note esegetiche. In chiusa delle pagine introduttive si situa una notula filologica con un'utile tavola sinottica delle differenze tra il testo stampato dall'Autore e quello delle più recenti edizioni da cui si evince essenzialmente come Augoustakis scelga di mantenere la struttura testuale dell'edizione Hill (Leiden, 1996^2) combinandola con lezioni delle edizioni Hall (Newcastle, 2007) o, più raramente, Shackleton Bailey (Cambridge, MA, 2003), arrivando in soli due casi (v. 227: *fata* in luogo di *facta* e v. 398: *clipeo clipeus,* <*iam*> in luogo di *clipeus clipeis* o di *clipei clipeis*) a proporre lezioni autonome basate, rispettivamente, su scelte editoriali precedenti e su una congettura personale. Seguono il testo, corredato di apparato critico positivo, e una traduzione sobria ed elegante che di sicuro non esibisce le pecche del "traduttore tradittore" paventate dall'Autore (p. lxxiv) che incorre qui in una delle pochissime sviste in un volume complessivamente molto curato nella sua veste formale ed editoriale. Si apre, quindi, un commento di taglio apprezzabilmente saggistico più che referenziale. Vastissima è la gamma degli aspetti presi in esame. Molte sono le note di impostazione filologica in cui l'Autore documenta e argomenta, a volte quasi con eccesso di acribia, sia le lezioni scartate sia ovviamente quelle accolte nel testo, spesso sostenute sulla base del criterio dell'*usus scribendi* o anche di indizi provenienti da palesi riprese successive del testo (la già citata sequenza *clipeo clipeus* del v. 398, ad esempio, viene difesa, oltre che con un convincente argomento di simmetria interna ai v. 398 s., anche appellandosi al recupero di analoghe sequenze da parte di Gualtiero di Châtillon in *Alex.* 1,141 s. e di Alberto di Stade in *Troil.* 2,554). Notevole, infatti, è l'attenzione rivolta sia, come già si accennava, alla sopravvivenza del testo in epoca tardoantica, medievale e moderna, sia alla lingua staziana, indagata, nei suoi aspetti eminentemente lessicali ma talvolta anche sintattici, in rapporto tanto agli *standards* della lingua poetica ed epica, in particolare di età flavia, quanto alle sue specificità identitarie come i giochi interlinguistici tra greco e latino, la ricerca dell'*enargeia* e di strategie di visualizzazione verbale e, in generale, il gusto per una dizione per la quale, in ragione dell'uso esuberante eppure sorvegliato di tropi e figure, Augoustakis non esita a spendere la controversa etichetta di 'barocca o manieristica' in un'accezione, però, rinnovata e sceverata di ogni connotazione negativa di declinante epigonalità (p. li s.). Numerosissimi sono anche i rilievi di carattere sia intertestuale, che documentano appunto la memoria colta e trasversale ai generi di Stazio, sia intratestuale. Spesso, infatti, sono messi in luce i rapporti che il l. viii intrattiene con altre parti del poema tra cui il l. vii, dal quale sembra fluire senza soluzione di continuità, il l. ii, a cui è assimilabile per la presenza di una serie di scene parallele o speculari culminante nell'omologia tra la monomachia di Tideo in 2,527 s. e l'aristia dello stesso in 8,663 s., oppure ancora il l. iv con il quale, nell'architettura complessiva dell'opera,

condivide la collocazione marcata in finale di tetrade. Sempre nell'ambito del *corpus* staziano ben sottolineati sono pure i rapporti con le *Siluae* in omaggio forse a una logica, che mi sentirei di condividere in pieno, non di frattura e callimachista separazione tra *poema longum* e *carmina breuia*, bensì di contiguità e interscambio tra due produzioni che condividono un'analoga matrice aedica e, intendendo le *Siluae* come un'epica in tono minore, si distanziano per una differenza di scala più che d'ispirazione. Un ulteriore ordine di considerazioni riguarda l'influenza dei *Realien* di età flavia e della Roma imperiale sulla costruzione staziana delle scene mitologiche e sulla rappresentazione delle divinità del *pantheon*. Così, ad esempio, nella nota ai v. 10 s. si suggerisce un'analogia tra l'organizzazione del mondo degli Inferi e il sistema amministrativo imperiale oppure, a proposito dei v. 238 s., si sottolinea la sovrapposizione dell'immaginario del trionfo romano alla scena del ritorno di Libero vittorioso dall'India, evocata all'interno di una similitudine, oppure ancora, in merito ai v. 284 s., nell'autoproclamata inadeguatezza di Tiodamante ad assumere il ruolo di Amfiarao si coglie l'interferenza delle *recusationes* del potere imperiale pronunciate da Tiberio o da Vespasiano, mentre la medesima coppia Amfiarao-Tiodamante, in opposizione alla coppia Eteocle-Polinice, viene individuata come modello positivo di *concordia* nella successione, assimilabile appunto alla *concordia* che la propaganda imperiale mostrava regnare all'interno della casata flavia. Non mancano, infine, rilievi filosofici circa la presenza di influenze stoiche (cf. *e.g. ad* v. 320 a proposito di un ideale di cosmopolitismo sotteso all'affermazione di Tiodamante *omne homini natale solum* oppure *ad* v. 737-739 a proposito del cannibalismo di Tideo e della difesa di questa pratica ad opera di Zenone), ma anche proposte di lettura in chiave metapoetica. Molto convincenti in tal senso mi sembrano le osservazioni (*ad* v. 91-93) che, sfruttando le note implicazioni dell'equazione *poeta* = *uates*, suggeriscono un'interpretazione di Amfiarao, che nella sua discesa agli Inferi si fa novello *katabates* sulla scorta dell'*Ur-uates* Orfeo, come figura del poeta. Interessante, quindi, è l'istituzione di un collegamento (*ad* v. 84-85), sulla base dell'occorrenza del medesimo termine pregnante *limes*, tra l'affermazione di Plutone circa la percorrenza da parte di Amfiarao di un *limes non licitus* (8,84 s.) e l'*incipit* del poema in cui Stazio, rifiutando di ripercorrere tutta la storia tebana, fissa un *limes* alla sua narrazione (1,15 s.): come la saga tebana rappresenta la tradizione poetica precedente che limita l'io creativo di chi si accinge a comporre una *Tebaide*, così Plutone rappresenta il condizionamento dei predecessori per un *uates* che si accosta al modulo ormai tradizionale della catabasi ed in entrambi i casi il lessema *limes* vuole sottolineare la presenza di limiti e condizionamenti esterni ai quali il *poeta-uates* soggiace nel suo viaggio ideologico. Se più che legittima, quindi, appare questa attrazione di Plutone nella sfera della poesia, non mi spingerei, invece, sino a una lettura, di analoga direzione ma di differente verso, incline a cogliere nel re degli Inferi e nella sua lamentela circa l'essere terzo nella spartizione dei regni una figura non della tradizione poetica precedente, bensì di Stazio stesso, terzo in un canone di poeti dopo Omero e Virgilio o Virgilio e Lucano (*ad* v. 39-40). Di certo questa è una tradizione 'pesante', ma, lungi dal lamentarsene, Stazio riceve anche legittimazione dall'inserimento in una terna di eccellenze con le quali probabilmente – se il *nec tu diuinam Aeneida tempta / sed longe sequere et uestigia semper adora* di 12,816 s. ha da leggersi come una forma di antifrastico *understatement* explicitario – ingaggia anche un rapporto di emulazione competitiva, sorretto dalla speranza se non di un superamento almeno di un raggiungimento dei modelli. Per contro mi spingerei oltre nel delineare la fitta trama di rapporti che si dipana tra alcuni momenti salienti del l. viii e l'*incipit* del poema. Dopo la notazione su *limes*, giustamente Augoustakis (*ad* v. 373-374) rileva come un palese richiamo ai versi d'apertura sia presente anche nell'invocazione alle Muse e ad Apollo dei v. 373 s. (*alias noua suggere uires / Calliope, maiorque chelyn mihi tendat Apollo*),

un'invocazione al mezzo che ha la funzione di rinvigorire la 'tensione' epica prima di una sequenza di versi di tema eroico incentrati su una battaglia campale. Al proemio dell'opera rimanda non soltanto la menzione delle Muse, ma anche il motivo tecnico-aedico del *tendere chelyn*, presente anche in 1,33 nell'analoga espressione *nunc tendo chelyn*. Aggiungerei, però, che l'omologia si estende pure al tipo di invocazione. In entrambi i casi, infatti, a differenza di quanto non avvenga nelle canoniche invocazioni epiche, Stazio non chiede alla divinità un'esposizione o una rivelazione della materia del canto. Nei versi proemiali, dando per scontata l'ispirazione divina (v. 3: *Pierius menti calor incidit*), chiede alle Muse semplicemente un punto di partenza (v. 3 s.: *unde iubetis / ire, deae?*), riservandosi di fatto piena sovranità sulla materia e sulla sua organizzazione (v. 7 s.: *longa retro series … si … / … / … sequar* e v. 16: *praeteriisse sinam: limes mihi carminis esto*). Nel l. viii di fatto chiede nuovo vigore e un rinnovamento dell'ispirazione senza fare alcun cenno a una materia che si accinge a cantare *motu proprio*. Direi, quindi, che entrambi i contesti sono indicativi dalla complessità conflittuale del rapporto poeta-Musa *id est* del problema dell'ispirazione poetica, una campo in cui, come ben sottolinea ancora una volta G. Rosati (*Muse and Power in the Poetry of Statius*, in E. Spentzou / D. Fowler (ed.), *Cultivating the Muse: Struggle for Power and Inspiration in Classical Literature*, Oxford, 2002, p. 229-251), si fronteggiano in costante tensione le intenzioni artistiche del poeta e una serie di fattori che invece sfuggono e si oppongono al suo pieno controllo razionale. Ne risulta una situazione di equilibrio dinamico, ben evidente appunto in questo tipo di invocazioni, nel quale, da un lato, si assiste a una ricerca dell'ispirazione in quanto fattore qualificante del canto e, dall'altro, a un'affermazione di autoconsapevolezza del poeta che oppone alla componente irrazionale dell'ispirazione la propria *doctrina*, avocando a sé il pieno controllo di una materia poetica padroneggiata per via di studio. Lungi dal voler essere una critica, queste osservazioni sono piuttosto spunti di dibattito a viva testimonianza della ricchezza di sollecitazioni e stimoli suscitati da un volume corposo non soltanto sul piano materiale – dove peraltro la consultazione è agevolata da un nutrito e articolato paratesto composto di bibliografia divisa in sei sezioni (edizioni e commenti, traduzioni, scolii, concordanze a Stazio, edizioni e commenti di altri autori e, infine, saggi), indice delle parole latine e delle parole greche, *index locorum* e indice dei nomi e delle cose notevoli – ma anche e soprattutto su quello contenutistico e teorico, che si rivela quindi una chiave di accesso al testo preziosa e utile a soddisfare le esigenze di tutte le tipologie di lettori alle quali il dettato staziano, volutamente composito e polisemico, si offre dispiegando un ampio ventaglio di possibili differenti livelli di fruizione. Alessia Bonadeo.

José Miguel Baños, *Les oraciones causales en latín: su evolución diacrónica*, Madrid, Escolar y Mayo, 2014 (Philologica, 2), 22,5 × 14,5 cm, 203 p., 20 €, ISBN 978-84-16020-22-5.

Le livre de José Miguel Baños témoigne de l'évolution remarquable qu'a connue la linguistique latine durant ces dernières décennies. Sans renier l'héritage précieux de la philologie traditionnelle, l'auteur inscrit son propos dans un cadre théorique explicite et robuste, déjà mis à l'épreuve par l'étude de phénomènes similaires dans des langues pour lesquelles on peut faire appel aux intuitions du locuteur natif. Le fondement de cette enquête consacrée aux subordonnées causales du latin est fourni par la distinction, aujourd'hui classique, entre la causalité interne, où le rapport instauré par le connecteur porte sur l'énoncé, et la causalité externe, où il vient justifier l'énonciation elle-même (p. 28-37). Dans les phrases à causalité interne, la relation s'établira soit entre un état de choses et sa cause (*Le trottoir est mouillé parce qu'il pleut* ; *Le malade est triste parce*

qu'il manque de magnésium), soit entre une action et le motif qui en constitue la raison (*Pierre a ouvert la fenêtre parce qu'il faisait chaud* ; *Pierre a négocié parce qu'il ne trouvait plus aucun appui*). À cet égard, je pense qu'on ne peut pas se contenter de l'observation (p. 30) que les phrases du premier type sont toujours paraphrasables au moyen d'une subordination finale (*Il pleut, de sorte que le trottoir est mouillé* ; *Le malade manque de magnésium, de sorte qu'il est triste*) ; en effet, le même procédé se laisse appliquer aux phrases du second type (*Il faisait chaud, de sorte que Pierre a ouvert la fenêtre* ; *Pierre ne trouvait plus aucun appui, de sorte qu'il a négocié*). Il convient de dire, plutôt, que l'interprétation en termes d'action et de motif est plus forte que l'interprétation seulement causale, et qu'elle se verra donc préférée, chaque fois qu'elle s'avère possible, en vertu de la maxime gricéenne de quantité. Un énoncé comme *Pierre a vendu sa maison parce que la lubie lui en est venue* reste purement causal parce qu'une lubie ne saurait constituer une raison d'agir ; on s'explique, de la sorte, que le test de la coordination avec une subordonnée finale, également invoqué en p. 30, livre des résultats différents dans *Pierre a ouvert la fenêtre parce qu'il faisait chaud, et aussi afin de dissiper les odeurs de cuisine* et ??? *Pierre a vendu sa maison parce que la lubie lui en est venue, et aussi afin d'acheter un bateau*. De même, je ne crois pas opportun d'affirmer que, dans la lecture en termes d'action et de raison, l'agent « controla la realización del evento subordinado » (p. 30) ; pour reprendre les exemples précédemment utilisés, Pierre ne saurait « contrôler » le manque d'appui auquel il se trouve confronté, alors que rien n'exclut qu'il ne soit capable de « contrôler » sa lubie. Pour ce qui concerne la causalité externe, Baños distingue le cas où le rapport causal s'instaurerait vis-à-vis du contenu propositionnel de la principale (*Il faut négocier avec eux, parce que / puisque tu ne trouves plus aucun appui*) et celui où il s'appliquerait à l'acte illocutoire que celle-ci permet d'accomplir (*Puisque* (**Parce que*) *tu en parles, il faut négocier avec eux*). Cette dichotomie ne me paraît pas adéquate. Tout d'abord, elle suggère – sans d'ailleurs que l'analyse proposée l'exige – que les actes illocutoires assertifs ne se prêtent pas à la seconde lecture ; c'est la raison pour laquelle, à la différence de Baños, je n'ai pas choisi une principale interrogative afin d'illustrer cette dernière. Ensuite, on néglige de la sorte le fait que la justification apportée par la subordonnée causale peut porter soit sur l'acte illocutoire seul, soit à la fois sur cet acte et sur l'état mental exprimé par l'acte locutoire correspondant (je m'inspire ici de M. Kissine, *From Utterances to Speech Acts*, Cambridge, 2013). S'il y a une double justification (de l'état mental et de l'acte illocutoire), la paraphrase (en termes de causalité interne) avec un verbe ou une périphrase d'attitude propositionnelle est possible : *Je crois* (= *J'entretiens la croyance*) *qu'il faut négocier avec eux parce que tu ne trouves plus aucun appui* ; de même, à *Négocie avec eux, parce que / puisque tu ne trouves plus aucun appui* correspondra *Je souhaite* (= *J'entretiens le souhait*) *que tu négocies avec eux parce que tu ne trouves plus aucun appui*. On notera, à cette occasion, qu'une raison relevant de la causalité externe peut justifier un état mental en même temps que l'acte illocutoire assertif par lequel le locuteur s'attribue cet état mental ; c'est ce qui se passe en Prop. 3.23.12, discuté à la p. 147 (*irascor quoniam es, lente, moratus heri*). S'il y a justification simple (de l'acte illocutoire seulement), la paraphrase (en termes de causalité interne) avec un verbe ou une périphrase d'attitude propositionnelle se voit exclue : * *Je crois qu'il faut négocier avec eux parce que tu en parles* ; **Je souhaite que tu négocies avec eux parce que tu en parles*. Les deux types de causalité externe peuvent dès lors se côtoyer dans la même phrase (la répétition de *puisque* étant tout au plus inélégante) : *Puisque* (**Parce que*) *tu en parles, il faut négocier avec eux, parce que / puisque tu ne trouves plus aucun appui* ; *Puisque* (**Parce que*) *tu en parles, négocie avec eux, parce que / puisque tu ne trouves plus aucun appui* (l'exemple de Cic., *Fin.* 5.21 reproduit à la p. 66 illustre cette

possibilité ; en revanche, il faut écarter le passage de Sall., *J.* 102.9 placé juste avant, dans la mesure où *illam* n'y reprend pas *fortuna*, mais bien *gratiam nostram*, qui appartient au segment textuel dont la citation fait l'ellipse). Cette donnée n'a pas totalement échappé à l'auteur (p. 35, 136), qui signale que la subordination causale externe peut être « épistémique » (et donc paraphrasable avec un verbe d'attitude propositionnelle tel que *croire* ou *savoir*) ou « illocutoire » (et donc paraphrasable avec un verbe illocutoire tel que *dire, demander (si), ordonner*) ; mais il n'existe aucune raison de cantonner le premier cas de figure aux attitudes propositionnelles épistémiques. Du socle conceptuel ainsi mis en place, Baños dérive, dans ses chapitres III et IV, une typologie des connecteurs de cause qui prend en compte leur origine diachronique (introducteur de proposition relative ou mot interrogatif : *quod, quo, quin, quia, cur, quare* ; marqueur d'une relation temporelle d'antériorité ou de simultanéité (de l'état de choses dénoté par la subordonnée) : *quoniam, quando(quidem), cum, dum, ubi, postquam* ; marqueur de modalisation : *ut, sicut, tamquam, quasi, quomodo* ; marqueur d'hypothèse : *siquidem* ; quantificateur : *quatenus*) ainsi que leur affinité avec la causalité interne ou la causalité externe. Une confrontation systématique entre, d'une part, *quod* et *quia* (prototypiquement de causalité interne) et, d'autre part, *quoniam* (prototypiquement de causalité externe) dégage neuf contrastes syntaxico-sémantiques entre les deux variétés de phrases causales. Cet exposé est un modèle du genre ; je me bornerai donc à quelques remarques. On comprend bien (p. 50, 53) en quoi *non quin* demande, à la différence de *non quo*, que la subordonnée causale soit « négative » (*negativa*) ou « niée » (*negada*) ; mais une telle formulation risque de troubler le lecteur, puisque la « négation » se trouve, en l'occurrence, incluse dans le sens lexical de *quin.* À propos de Quint. 7.4.6 (*et uis contra uim et talio nihil habent aduersum eum qui prior fecit iniusti, et non, quoniam res pares sunt, etiam id est iustum quod antecessit*), Baños (p. 103) écrit que « el adverbio [*non*] … sólo niega la validez [et non « la verdad »] de la oración principal » ; en effet, il convient de traduire : « de ce que les faits sont égaux, il ne s'ensuit pas que l'action commise en premier soit juste elle aussi ». Cela signifie, en réalité, que la négation s'applique à l'inférence qu'un autre sujet pourrait tirer, et donc que nous avons affaire à un cas complexe de polyphonie où le connecteur causal se laisse remplacer par un connecteur concessif : « « bien que les faits soient égaux, l'action commise en premier n'est pas juste elle aussi ». Il ne faut évidemment pas aligner ce type d'emploi sur la configuration plus banale où la négation n'affecte que la principale (*Le jury n'a pas retenu les circonstances atténuantes parce que l'avocat de la défense s'est montré confus sur ce point*). Les passages où *quod* et *quia*, utilisés avec un subjonctif, permettent que la subordonnée causale reflète le point de vue adopté par un énonciateur distinct du locuteur (p. 103-108) constituent une autre variété de polyphonie. Mais dans Cic., *Off.* 1.40 (*cum enim permissu Hannibalis exisset e castris, rediit paulo post, quod se oblitum nescio quid diceret*), la traduction fournie à la p. 104 (« … porque decía que se había olvidado algo ») pose problème, en ce sens que le verbe illocutoire, quoique régissant la subordonnée complétive, doit revêtir la valeur pragmatique d'une incise (« parce que, disait-il, il avait oublié quelque chose »). À côté de ce qui forme l'épine dorsale du livre, Baños nous livre de nombreux développements annexes ou supplémentaires d'une richesse et d'une pertinence toujours indéniables – sur les autres moyens grammaticaux d'exprimer la causalité (p. 22-27), sur la reprise de la subordonnée causale par un pronom (ou un adverbe pronominal comme *idcirco*) ou un syntagme, sous-catégorisés ou non par le prédicat de la principale (p. 46-50, 91-100, 113), sur l'emploi de subordonnées à statut complétif, thématique ou causal avec les *uerba affectuum* (p 117-127). Quelques remarques à ce sujet. Les deux passages de Cicéron discutés à la p. 121 – Cic., *Att.* 9.7.6 (*bonis uiris quod ais probari quae adhuc fecerimus scirique*

ab iis non sine causa nos profectos ualde gaudeo) et Cic., *Planc.* 91 (*nam quod te esse in re publica liberum es gloriatus, id ego et fateor et laetor et tibi etiam in hoc gratulor*) – présentent deux particularités. D'abord, le verbe illocutoire de la subordonnée revêt, de nouveau, le statut d'une incise : Cicéron se réjouit de l'opinion que les *boni uiri* entretiennent de son comportement ; il reconnaît que son interlocuteur est libre, s'en réjouit, et l'en félicite. Par ailleurs, l'absence ou la présence d'un pronom résomptif dans la principale suggère que le latin ne distinguait pas deux classes d'antépositions, à la différence, par exemple, du français, où un net contraste d'acceptabilité oppose *Qu'il soit d'accord avec moi, je m'en réjouis* à **Qu'il soit d'accord avec moi, je me réjouis* ; je note cependant que Baños ne met pas la virgule avant *ualde gaudeo* …, mais bien devant *id ego et fateor* …, et je m'interroge donc sur la portée de ces choix typographiques. Pour caractériser le cas de figure où la subordonnée causale décrit non pas la cause, mais l'objet, du sentiment dénoté par un *uerbum affectus*, l'auteur parle de « causales argumentales » ; cet usage, irréprochable en soi, risque d'égarer un lecteur qui n'est pas familiarisé avec la terminologie logico-linguistique, en lui laissant croire que les causales en question fournissent un « argument » au sens commun du mot (« argumento » n'est pas glosé lors de sa première occurrence à la p. 117). L'exposé contient encore des développements sur les connecteurs périphrastiques (voués à devenir courants dans la Romania), sur les liens qui peuvent se tisser, ou non, entre la diachronie des subordonnées causales en latin et l'émergence des marqueurs attestés dans les langues vernaculaires et, enfin, sur les emplois non prototypiques de *quod*, *quia* et *quoniam*. Il eût été difficile de se montrer plus complet, plus systématique, ou plus rigoureux. L'ouvrage s'offre donc comme un outil indispensable à toute personne soucieuse de mieux comprendre la syntaxe et la sémantique du latin. Si, comme il le mérite, il devait connaître une réédition, ou faire l'objet d'une traduction, il pourrait être purgé des coquilles ou des imperfections qui le déparent de temps à autre : p. 26 (*tiene*[*n*] ; p. 26, n. 19 (*bac-kground*) ; p. 59, n. 66 (*causal* pour *casual*) ; p. 81, exemple 86 (*ent<r>e*) ; p. 84, n. 112 (*damn*[*n*]*o*) ; p. 118, exemple 156 = Ov., *M.* 8.44.45 (à compléter, comme la traduction : *laeter … doleamne … in dubio est*, « No sé si alegrarme o lamentarme ») ; p. 169 (l'exemple 246 n'est pas de Pétrone) ; p. 179 (Fugier 1987 : *connectuers*) ; p. 183 (Maurel 1979 : *interpr<é>tation*) ; p. 185 (Pinkster ed. 1983 : *theor<y>*) ; p. 186 (Sweetser 1990 : *pragma*[*c*]*tics*) ; p. 187 (Torrego 2001 : *X<e>* ; Traugott 2003 : *intersubje<c>tification*).

Marc DOMINICY.

Anne-Florence BARONI / Gwladys BERNARD / Béatrice LE TEUFF / Coline RUIZ DARASSE (ed.), *Échanger en Méditerranée. Acteurs, pratiques et normes dans les mondes anciens*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016 (Histoire Ancienne), 24 × 16 cm, 246 p., fig., 20 €, ISBN 978-2-7535-4901-2.

In this volume, originating as a conference in Paris on "Territoires de l'échange en Méditerranée," the editors propose to examine commerce at the micro-level, by focusing on the conditions surrounding exchanges in a variety of settings across the ancient Mediterranean. As Gwladys Bernard discusses in her introduction (p. 9-17), the essays examine the circumstances surrounding individual cases involving exchange to contribute to the debate about the nature of ancient markets. Bernard envisions exchanges as involving "terrains d'entente," both physical spaces in which exchanges take place, such as markets, as well as the non-material aspects of exchange, such as language, law, and social relationships of the parties involved. As emphasized by Nicolas Tran in his concluding remarks (p. 277-230), the essays contribute to our understanding of the social history of commerce and exchange, to be distinguished from approaches to the ancient

economy that involve model building. To begin with the people involved in commerce, Jean Andreau, in his paper "Qu'est-ce qu'un *negotiator* à la fin de la République ?" (p. 19-35), explores the precise meaning of the term *negotiator* (and on occasion *negotians*) in the late republic. In Andreau's analysis, the term generally refers to Italians and eventually Roman citizens who lived outside of Italy to pursue their livelihoods. They were involved in any number of enterprises, including agriculture and livestock raising, although on occasion the term refers to people engaged in commerce as opposed to various forms of agriculture. The term *negotiator* is to be contrasted with *mercator*, which mainly refers to merchants who travelled from port to port with their cargoes. In addition to entrepreneurs, commerce required infrastructure. Lucia Rossi, "*Horrea* et *granaria* à Pouzzoles (République – Haut-Empire)" (p. 205-226), investigates the development of storehouses, *horrea*, as vital infrastructure serving the port of Puteoli. Likewise Maria Luisa Bonsangue, "Les échanges commerciaux autour de Narbonne (IIe siècle av. J.-C. – IIe siècle apr. J.-C.)" (p. 143-168), traces the development of Narbonne as an entrepôt, linking Gaul and points west with the eastern coast of Spain. The commercial opportunities at ports like Puteoli, Narbonne and other ports attracted merchants from overseas. Recently Taco Terpstra has investigated the development of a merchants' community at Puteoli (*Trading Communities in the Roman World: A Micro-Economic and Institutional Perspective*, Leiden / Boston, 2013). Certainly the most important port for attracting foreign merchants and other types of workers was Ostia. In their paper "Des acteurs du commerce entre l'Afrique et Rome : les Africains d'Ostie et leurs réseaux sous le Haut-Empire" (p. 169-204), Anne-Florence Baroni and Hélène Rougier seek to determine the extent to which the important role played by Africa in supplying Rome with grain and olive oil created a diaspora at Ostia of merchants and various types of workers with African origins. P. Aufidius Fortis, a decurion at the African port Hippo Regius, likely his home town, as well as at Ostia, represented a leading figure involved in the grain trade and was surrounded with a whole world of slaves, freedmen, and clients. The state also could play a crucial role in creating places for exchange by creating incentives for people to engage in trade. To take the example of the *annona*, the most clear-cut intervention by the Roman state in the economy's empire, the precise role of the state in the private market for foodstuffs in Rome remains a subject of considerable debate. In "*Annona Urbis* : la part de l'échange" (p. 37-56), Michel Christol argues that the *praefectus annonae* was responsible for overseeing the private market in olive oil in Rome, before Septimius Severus included oil alongside grain in the public distributions. Two papers focus on Egypt to address legal rules surrounding exchange. Lucia Rossi, "Le problème des 'laissez-passer' dans le commerce égyptien (époques hellénistique et romaine)" (p. 77-92), examines passports, ἀπόστολοι, issued by officials under the Ptolemaic monarchy and Roman rule to regulate the movement of goods, particularly grain, within Egypt and outside. From a somewhat different perspective, Béatrice Le Teuff, "Encadrer l'échange : la procédure d'*anacrisis* dans l'Égypte romaine" (p. 57-75), examines a procedure that might accompany slave sales. This paper begins with publication of a fragmentary document concerning the sale of a slave that seems to include a request for an *anacrisis*, a verification that the person being sold is in fact a slave. The question is whether this process simply represented a means to provide greater assurance about the status of a slave, and thus the legality of a sale. Alternatively, as Le Teuff suggests, the process may have been used for people who willingly entered slavery for employment and eventual advancement. Finally, three of the papers deal with the difficulties in communication involving exchanges between parties of differing social and language communities. The issue that these papers deal with is essentially how people arrange commercial exchanges in multi-lingual societies without firmly established legal

norms governing them. Madalina Dana, “Réseaux épistolaires et commerce antique : la circulation des lettres grecques sur plomb et sur tesson” (p. 93-106), examines, as part of a larger study of such documents, how merchants operating on the periphery of the Greek world used letters written on lead sheets and ostraca to communicate with business partners. On a related topic, Coline Ruiz Darasse, “Les plombs inscrits du Languedoc ibère 25 ans après” (p. 107-125), considers a publication of inscribed lead sheets from Spain and France originally discovered in the 1980s. These documents were written in a variety of Iberian languages as well as Greek, and Iberian names are often transliterated in Greek documents. One noteworthy document is a lead sheet from Pech Maho in southern France (also discussed by Dana), containing, in addition to an Etruscan text, a Greek text recording some kind of transaction involving the purchase of boats, payments in kind, with a deposit and a security. Finally, Katherine McDonald, “Les langues de l’échange en Italie : artisans, monnaie et négociants dans la région osque méridionale” (p. 127-142), provides an overview of the choice of language and alphabet by artisans and moneyers in southern Italy from the fifth until the first centuries BCE, where there was an intersection of three languages, Oscan, Greek, and Latin. This volume presents an eclectic set of essays, and it is difficult to draw conclusions from them that would apply generally. The last three essays discussed offer tantalizing hints about the way in which commercial relationships were formed among parties with differing cultural and legal traditions. But together, all of the essays point to the complexities of various types of exchanges in the ancient world, and emphasize the value of pursuing detailed studies of individual documents or cases alongside of more generalizing model building. The two ways of studying exchange in the ancient world complement one another, and allow us to understand ancient economic life in all its complexity and at the same time to evaluate the ancient economy in a rich historical perspective.

Dennis KEHOE.

Yann BERTHELET, *Gouverner avec les dieux. Autorité, auspices et pouvoir, sous la République romaine et sous Auguste*, Paris, les Belles Lettres, 2015 (Mondes anciens), 22 × 15 cm, 435 p., 27,50 €, ISBN 978-2-251-30001-6.

Das Studium der römischen Divination ist seit jeher eine der wichtigen Antriebskräfte unserer Erforschung der römischen Religion, war die Erkundung des göttlichen Willens doch ein fundamentaler Bestandteil der Interaktion zwischen Mensch und Gottheit und somit der Sicherung der *pax deorum*, jenes Zustands des Friedens mit (und gewissermaßen auch der Ruhe vor) den göttlichen Kräften. Die Kommunikation mit den Göttern war dabei nicht nur eine private Angelegenheit, sie war auch eine zentrale Aufgabe der verschiedenen staatlichen Institutionen, war man doch überzeugt, daß die Götter nicht nur ein persönliches Nahverhältnis zum Einzelmenschen und, durch Vermittlung des *pater familias*, zu den verschiedenen römischen Familien aufbauten, das weitgehend auf der Beziehung des *do ut des* beruhte, sondern auch, daß sie mit dem römischen Staat als Gesamtheit in quasi-vertraglicher Beziehung standen; eine Vorstellung, die sicherlich zu einem nicht unwesentlichen Teil darauf beruhte, daß viele der ehemals vom römischen König und, in geringerem Maße, von den aristokratischen Familien ausgeführten divinatorischen Rituale und Pflichten auf verschiedenste politische und religiöse Mandatsträger der frühen römischen Republik übergegangen waren. Dies ist der Punkt, an dem Berthelets ausgezeichnete Studie zu der innigen Verbindung zwischen Auspicien und Politik einsetzt, welche aus einer bei Jean-Michel David und John Scheid eingereichten Dissertation hervorgeht, die 2012 an der Universität Paris I Panthéon-Sorbonne erfolgreich verteidigt wurde. Berthelet geht es darum zu zeigen, in

welchem Maße das Auspicialwesen als zentrale Ausgleichs- und Vermittlungsfunktion zwischen dem Eigeninteresse der römischen Magistrate einerseits und dem Kollektivinteresse des römischen Senats andererseits zu begreifen ist. Erstere waren als individuelle Träger einer zeitlich wie sachlich begrenzten *potestas* beständig auf die Legitimation durch eine senatorische Mehrheit angewiesen, ohne deren kollektive *auctoritas* jede politische Karriere zunichte werden mußte; das beständige Verhandeln zwischen beiden Instanzen fand sich dann widergespiegelt auf der Ebene der auspicialen Erforschung des Götterwillens und der Suche nach Unterstützung durch die *auctoritas* Iuppiters, deren Träger, seien es die Auguren oder andere, ebenfalls meist senatorisch besetzte Priesterschaften, in engster Beziehung zur senatorischen Meinungsbildung standen. Dieser Rahmen bezeichnet dann aber auch, in der Argumentation Berthelets, die Tragik der späten Republik, als magistratische *potestas* und senatorische *auctoritas* zunehmend auseinanderdrifteten und Konsens wie Stabilität der Republik nur durch ihre erneute Versöhnung dank der Personalunion des augusteischen Principats wiederhergestellt werden konnten, welche gleichzeitig Krönung der divinatorischen Legitimation der Macht sowie Anfang von Ende der klassischen römischen Divination sein sollte. Hieraus ergibt sich die Struktur der vorliegenden Untersuchung. Auf eine allgemeine Einleitung (S. 11-34) folgt in einem ersten Teil eine detaillierte Untersuchung zu „Le monopole patricien sur les auspices. Quelques réflexions sur son fondement et son articulation aux institutions publiques“ (S. 35-144), dann in einem zweiten Teil eine umfassende Analyse zur Frage „Potestas-Auspicium versus Auctoritas. Du contrôle du ‘pouvoir’ par l’autorité’“ (S. 145-280). Auf eine kurze „Conclusion“ (S. 281-284) folgt dann ein wichtiger Epilog zum Thema „Augustus plutôt que Romulus“ (S. 285-312) sowie eine „Conclusion générale“ (S. 313-322), welche von den üblichen Formalia, hier also einer (beeindruckenden) Bibliographie (S. 323-406) sowie verschiedenen Indices (S. 409-430), abgerundet wird. Insgesamt handelt es sich um eine gedankenreiche, gut strukturierte, geschickt zwischen den religionsgeschichtlichen, politischen und staatsrechtlichen Ebenen ausbalancierte Studie, die sich zudem, im Gegensatz zu vielen neueren Darstellungen, von der Versuchung einer rein soziologischen oder konzeptionalistischen Betrachtungsweise fernhält und in schon fast erdrückendem Maße eng auf der Basis der antiken Texte und ihrer spezifischen Terminologie argumentiert. Ein wichtiges Buch, mit dessen Argumentation sich in Zukunft nicht nur Erforscher der römischen Religion, sondern auch des politischen Alltagslebens vor allem der späten Republik auseinandersetzen werden müssen.

David ENGELS.

Karen BLASCHKA, *Fiktion im Historischen. Die Bildsprache und die Konzeption der Charaktere in Lucans Bellum Civile,* Rahden, Marie Leidorf, 2015 (Litora classica, 8) 22 × 15,5 cm, 484 p., 39,80 €, ISBN 978-3-86757-478-5.

Gleichnisse gehören zu den eindrucksvollsten Elementen epischen Erzählens. In der suggestiven Kraft ihrer Bilder, aber auch in ihrer Intertextualität liegt oft nicht nur ein entscheidender Schlüssel zur Deutung der dargestellten Handlung, sondern überhaupt ein Zugang zur Struktur des gesamten Narrativs. Im Falle Lucans, dessen verwirrender Umgang mit den epischen Gattungskonventionen die meisten jüngeren Untersuchungen zum *Bellum Ciuile* (*BC*) inspiriert und zu außerordentlich fruchtbaren, wenngleich diversen Interpretationen geführt hat, ist die Frage nach der Gleichnistechnik besonders interessant. Es kann kaum genügen, seine Vergleiche zu beschreiben und nach ihren ‚Quellen‘ zu suchen. Dass K. Blaschka sich mit ihrer Potsdamer Dissertation einem Forschungsdesiderat widmet, bedarf also kaum einer Erklärung. Die Autorin setzt zwei Akzente. Sie fragt einerseits, wie Lucan seine sprachlichen Bilder komponiert hat und

welche Stellung ihnen innerhalb der literarischen Tradition zukommt. Andererseits untersucht sie, wie hierdurch die Figuren als Handlungsträger überhaupt etabliert und schließlich bewertet werden. Dabei interessieren sie nicht nur die einschlägigen Protagonisten, sondern auch Nebenfiguren wie der General Petreius oder die kollektiv schuldig werdende Menge. Die Arbeit hat folgende Struktur: 1. Einleitung (Thematik und Forschungsstand), 2. Präliminarien (Materialgrundlage und Methodik), 3. Formale Analyse der Vergleiche, 4. Einzelinterpretationen (Caesar, Pompeius, Cato, Soldaten, Volk, Nebenfiguren), 5. Ergebnisse. Eine Zusammenfassung, ein Anhang mit vorzüglichen tabellarischen Übersichten über die bildsprachlichen Elemente des *BC* und ein umfassender Stellenindex runden das Buch ab. Die Studie wird zu einem nützlichen Hilfsmittel für jede zukünftige Lektüre des *BC* werden. Blaschka geht es, wie sie zu Beginn klarstellt (S. 17-24), nicht nur um die *similitudines*, sondern um sämtliche bildsprachlichen Elemente, also neben dem Gleichnis um das Exemplum, den Kurzvergleich, die Metapher, die Allegorie. Diese werden knapp und einleuchtend gegeneinander abgegrenzt (ein paar charakteristische Beispiele aus der epischen Tradition wären hier jedoch wünschenswert gewesen). Auch eine statistische Zusammenschau über die Länge bzw. die Verteilung der Vergleiche auf die verschiedenen Figuren wird geboten (S. 32-43). Die Verdienste dieser Grundlagenarbeit sind offensichtlich; zu den Stärken der Arbeit gehören allerdings auch die materialreich ausgeführten Einzelinterpretationen der Gleichnisse, die den Hauptteil des Buches ausmachen. Es gelingt Blaschka zu zeigen, dass man das *BC* ausgehend von seinen poetischen Bildern und deren Beziehung untereinander lesen kann. Überzeugend ist der Zugriff, nicht chronologisch durch das Werk zu gehen und alle Fälle zu besprechen (was angesichts unvermeidlicher definitorischer Schwierigkeiten sowieso scheitern müsste), sondern relevante Passagen auszuwählen und interpretativ auf das Werkganze zu beziehen. Als beispielhaft hierfür können die Ausführungen zu dem ersten großen Gleichnis des Gedichts gelten. Dieses ist Crassus gewidmet, der – wie der Isthmus das Ionische und das Ägäische Meer – die gegeneinander wütenden Parteien getrennt hat (*BC* 1,98-108). Bei der Analyse dieser Passage (S. 369-374) gibt Blaschka zunächst zahlreiche interpretative Anregungen, wie etwa die Frage, ob die Meere jeweils einer bestimmten Figur zugeordnet werden könnten (Pompeius, der Gestalt des Ostens und Caesar, der Gestalt des Westens). Dies ist umso überzeugender, als Blaschka auch die Interpretation bekräftigt, dass Pompeius' Vergleichung mit dem *Auster* und Caesars mit dem *Eurus* (2,454ff.) im gesamten Gedicht leitmotivisch wirkt (S. 417). Ob man freilich so weit gehen kann, wegen der Wendung *si terra recedat, / Ionium Aegaeo frangat mare* (*BC* 1,102f.) Caesar als den aktiv Hereinbrechenden vorschattiert zu sehen und Pompeius als den Erleidenden, muss vielleicht fraglich bleiben, auch wegen der problematischen grammatischen Struktur des Satzes, cf. *adnotationes super Lucanum ad loc.* Die Autorin stellt am dem Gleichnis allerdings auch spezielle erzählerische und strukturelle Eigenschaften des Gedichts heraus: das auktoriale Pathos, die poetische Nutzung historischen und naturwissenschaftlichen Materials, die leitmotivische Verflechtung einzelner Passagen miteinander. Im Fall des Crassus-Gleichnisses besteht eine interessante Koppelung zu Julia, die mit den Sabinerinnen verglichen wird. Wie Crassus war sie ein zeitweiliges Hindernis für das bevorstehende Verhängnis und folglich wird sie bildsprachlich ähnlich behandelt. Hier macht die Verfasserin zudem die feine Beobachtung, wie der Erzähler mit verschiedenen Zeit- bzw. Vorstellungsstufen operiert: Crassus' faktischer Tod ist mit einem hypothetischen Bruch der Landzunge, Julias hypothetische Versöhnungsleistung mit der faktischen Tat der sabinischen Frauen verglichen. Das historiographische (und ethische) Problem, ob der Bürgerkrieg eine Naturnotwendigkeit war oder noch hätte abgewendet werden können, wird hierdurch sehr nachdrücklich akzentuiert (S. 373f.). Angesichts des Standes der

gegenwärtigen Lucanforschung darf es freilich nicht verwundern, wenn nicht alle Interpretationen gleichermaßen für alle Leser überzeugend sein werden, wie etwa die Ausführungen zu Cato (S. 235-263, 294-299), der bei Blaschka auf den Sockel des vorbildlichen Helden zurückzuklettern scheint. Skeptisch werden manche Leser vermutlich auch die methodische Vorüberlegung aufnehmen, dass Cato in einem hypothetischen vollendeten *BC* noch weit mehr Gleichnisse gewidmet wären, die seine Protagonistenrolle gegenüber Caesar und Pompeius augenfällig machen würden (S. 33f.). Aber selbst wenn man mit einzelnen Deutungen nicht übereinstimmt, so ist doch der Mut der Autorin zu loben, auch bei so verwirrend schwierigen Stellen wie der Vulteius-Episode (4,448-581) nicht nur eine umfangreiche Diskussion der intertextuell stark determinierten Gleichnisse vorzulegen, sondern überdies eine interpretative Entscheidung zu treffen (S. 314-332): Nachdem sie das Sparten-Gleichnis für die infolge eines Siegs der Republikaner trutzig einander ermordenden Caesarianer als absurdes Bild für die Paradoxien des Bürgerkrieges gedeutet hat (318), übersetzt die Autorin die metaleptischen Verse 4,575ff. (*non tamen ignauae post haec exempla uirorum / percipient gentes quam sit non ardua uirtus / seruitium fugisse manu*) und konstatiert: „[Lucan] würde sich wünschen, dass viele sich die Kohorte als Beispiel nähmen." Wenn ich dem nun widerspreche und erkläre, dass meiner Ansicht nach Vulteius und die Seinen vollständig gescheitert sind und nur üblen Nachruhm erlangen, weil sie mit ihrem gegenseitigen Mord gerade kein funktionierendes Exemplum römischer Tugend und Tapferkeit zu geben vermochten, obwohl es dessen für die *ignauae gentes* durchaus bedarf (cf. A. Ambühl, *Krieg und Bürgerkrieg bei Lucan und in der griechischen Literatur*, Berlin, 2015, S. 99-109), dann darum, weil Blaschkas leidenschaftliche Behandlung der Stelle auf sehr inspirierende Weise dazu provoziert hat. Dem Nutzen des Buches tut es keinen Abbruch, dass eine genauere Schlussredaktion anscheinend ausgeblieben ist. Manches ist etwas umständlich (etwa die Rückkehr zu *ignorat* in 4,579, S. 320, die nicht im zitierten und übersetzen Text, sondern in einer Fußnote vollzogen und begründet wird). Die Arbeit enthält zudem einige Irrtümer und Versehen, die hier allerdings nicht besprochen werden müssen. Akribische Leser können sie ohne große Mühe selbst korrigieren und schnelle, die sich vor allem einen Überblick verschaffen wollen, werden von ihnen nicht fehlgeleitet werden. Ähnliches trifft auf das zweite Kapitel zu. Zwar darf man bezweifeln, ob ein kurzer Überblick über die Bedeutung der Intertextualitätstheorie für das *BC* wirklich notwendig ist, zumal bereits D. Groß (Plenus litteris Lucanus. *Zur Rezeption der horazischen Oden und Epoden in Lucans* Bellum Civile, Rahden, 2013) in derselben Reihe einen solchen vorgelegt hat. Aber indem die Autorin dies unter ihre Präliminarien subsummiert, wird den Lesern der Gang durch das Buch doch sehr einfach gemacht. Grundsätzlicher und problematischer ist allerdings die übergreifende Frage, die das Buch aufruft – und zwar bereits mit dem Titel: Welche literarische Wirkung geht von Lucans Bildsprache aus? Wird hier ein historiographisches Narrativ mit einigen fiktionalen Einsprengseln rhetorisch ausgeschmückt oder ist vielmehr die Katastrophe des Bürgerkrieges der Aufhänger für eine anspruchsvolle poetische Fiktion? So geschickt es angesichts der uralten Genre-Debatte sein mag (cf. Serv. *Aen.* 1,328), die Antwort hierauf offen zu lassen, so sehr wird sie aber durch die Anlage von Blaschkas Studie eigentlich gefordert. Blaschka bezieht hierzu nicht eindeutig Stellung. In der Zusammenfassung heißt es: „durch seine Figurenzeichnung bietet das Epos eine eigene Sicht auf das Geschehen, wie die Einordnung in den Diskurs historiographischer Darstellungen zeigt […] Der Leser erschließt sich hierdurch die speziell lucanische Sichtweise und Deutung des historischen Geschehens" (S. 427). Die Autorin gelangt zu diesem Urteil, indem sie in etwa zwanzig historiographischen ‚Exkursen' Lucans epische Darstellung mit den einschlägigen

‚Historikern' von Caesar bis Cassius Dio vergleicht. Zwar kann diese Methode durchaus aufschlussreich sein, wie M. Leigh (*Lucan: Spectacle and Engagement*, Oxford 1997, S. 53-67) am Beispiel der Ilerda-Episode gezeigt hat, aber sie ist, gerade weil Blaschka nicht auch systematisch das Geschichtsbild anderer römischer Epen betrachtet, etwas einseitig. Das ‚historische Geschehen', und zwar sowohl das weit zurückliegende als auch das unmittelbar abgeschlossene, wird doch auch in der *Aeneis* gedeutet. Man denke etwa an die suggestive Beschreibung des toten Priamus, der als *ingens truncus* (*Aen.* 2,557f.) am Strand liegt. Dass im *BC* gerade dieses Bild – extrafiktional in Form einer literarischen Reminiszenz und intrafiktional als metaphorische Prophezeiung – wieder aufgegriffen wird (*BC* 1,685ff.), dass überhaupt die augusteische Teleologie auf Schritt und Tritt von Lucan evoziert und problematisiert wird (man denke an das erste Exemplum des Werkes: Jupiter, der über die Giganten siegt, *BC* 1,34ff.) – das gerät gegenüber dem Befund, dass Lucans Darstellung sich mit derjenigen Caesars teilweise überschneidet, teilweise aber auch von ihr abweicht, zu sehr in den Hintergrund. Wenn die Bildsprache, mit der Lucan das „verbürgte Material" (S. 411) gestaltet, gerade der Charakterisierung der Figuren dient, so hätte auch die Frage nützlich sein können, ob nicht die Figuren gerade dadurch episch oder tragisch erscheinen und eine Bedeutung über das historische Geschehen hinaus beanspruchen können. Für Blaschka ist Lucan, wie schon angedeutet, wieder vornehmlich der ‚Dichter römischer Freiheit' (für die Wendung cf. O. Schönberger, in *Altertum* 10, 1964, S. 26-40), der seinen unterdrückten Mitbürgern den Selbstmord empfiehlt. Diese Interpretation ist ehrenwert und sie hat dem Gedicht viele pathetische Leser gewonnen. Aber sie hat – nicht zuletzt wegen des auch von Blaschka dokumentierten literarischen Raffinements des Werks – auch heftige Entgegnungen erfahren. Blaschkas Buch wird den interpretativen Streit um das *Bellum Ciuile* weiter anheizen. Damit ist dem Werk, das zur Parteinahme zu drängen scheint und mit großen Namen zu Hoffnung und Furcht reizen will (*BC* 7,211ff.), fraglos ein Dienst erwiesen.

Markus KERSTEN.

Susanna BRAUND, *Seneca: Oedipus*, London / Oxford / New York / New Delhi / Sidney, Bloomsbury Academic, 2016 (Companions to Greek and Roman Tragedy), 22 × 14 cm, VIII-163 p., 21,99 $, ISBN 978-1-4742-3478-8.

Das schmale, drucktechnisch gepflegt aufgemachte Bändchen bietet mehr als sein Titel verspricht. Bevor Braund auf die eine Tragödie *Oedipus* eingeht, gibt sie einen gerafften Überblick über Senecas bewegtes Leben, seine philosophischen Schriften sowie sein dramatisches Gesamtwerk und dessen Stellung in der Geschichte des römischen Theaters. Die einleitenden Seiten stellen kurz den tragischen Helden vor, umreissen den thebanischen Sagenkreis und verfolgen, wie dieser in der antiken Literatur verarbeitet wurde. Der zweite Teil der Untersuchung ist dem reichen literarischen Nachleben des Ödipus-Mythos und dessen Ausläufer in Freuds Psychoanalyse (‚Ödipuskomplex') gewidmet. Die Interpretation des *Oedipus* erfolgt anhand von thematischen Gesichtspunkten und dramatisch-poetischen Motiven. Der Inhalt des Stückes und sein Aufbau (6 Akte, 5 Chorlieder) sind schnell abgetan, weicht letzterer doch kaum von den übrigen Dramen Senecas ab. Bereits im Eröffnungsmonolog des Titelhelden macht Braund die Hauptthemen der Tragödie aus: Furcht, Schuldgefühl und daraus resultierender Selbstzerstörungswille bezeichnet sie als die alles beherrschenden Gemütsbewegungen. Sie bestimmen das Verhalten des Ödipus, begründen sein Versagen in der Bewältigung der Krisensituation, welche die Pest in Theben heraufbeschworen hat, und erklären schliesslich auch sein gebrochenes Verhältnis zum Herrschertum. Furcht manifestiert sich zuerst

in der Flucht aus Korinth, entgehe er doch dadurch der Gefahr, Apollos Orakel vom Vatermord zu erfüllen. Seinen Schwager Kreon fürchtet er, weil er in ihm den Usurpator wittert. Die Nachricht vom natürlichen Tod seines Ziehvaters Polybus kann ihn letztlich nicht beruhigen, denn was er weiterhin fürchtet, ist die Weissagung vom begangenen Inzest. Zwar ist sich Ödipus keiner Schuld bewusst, doch bittet er die Götter, ihn als den Verursacher der Pest zu bestrafen. Das Schuldgefühl treibt ihn dazu, den noch unbekannten Mörder von Laius zu verfluchen und später, nach der Aufklärung der Verbrechen, die Bestrafung mit unerbittlicher Härte an sich selbst zu vollziehen. Mit diesem Leitfaden spürt Braund einzelnen Themen nach, welche für die Dramen Senecas, die *Éminence grise* an Neros Hof, als typisch gelten. So nehmen die Frage nach den Pflichten eines guten Herrschers und das warnende Porträt eines Tyrannen sowohl im *Hercules Furens* als auch im *Thyestes* und im *Agamemnon* breiten Raum ein. Auch dem *Oedipus* verleihen sie römisches Kolorit, welches den Unterschied zum Οἰδίπους τύραννος des Sophokles markiert. Auf die Wirkungsgeschichte der Thematik ‚kingship' kommt Braund mehrfach zurück, wenn sie später im Buch die Dramen *Œdipe* von Corneille (1659) und von Voltaire (1718) vorstellt und deren Stücke in „a claustrophobic court setting" (S. 103) ansiedelt. Zeitgenössisch Römisches, etwa mit Seitenblick auf Lucan, darf man in den dramatischen Mitteln erkennen, welche sich hinter den Wörtern *infandum* / *nefandum* verbergen. Die Steigerung ins Monströse lauert auf Schritt und Tritt, sei es in den beschriebenen Ungeheuern (Sphinx), sei es in Mantos Opferschau oder in der Nekromantie (Geist des Laius). Ob derlei Szenen tatsächlich gespielt wurden oder ob Senecas Dramen lediglich für eine Rezitation vorgesehen waren, bleibt bis heute unter den Forschern umstritten. Zur erwähnten kosmischen Dimension dieser poetischen Elemente sei bibliographisch ergänzend hingewiesen auf: C. Schmitz, *Die kosmische Dimension in den Tragödien Senecas* (Berlin / New York, 1993), hier S. 19-85. Eng verbunden mit der Darstellung widernatürlicher Vorgänge ist die Vorliebe für drastische Beschreibungen, so etwa in der erwähnten Opferszene oder bei den Pestsymptomen, welche seit Thukydides' grossem Tableau von der Epidemie in Athen (2,47-54) zu einem literarischen Topos geworden sind. Als weitere Motive nennt Braund die Rätsel (Sphinx, Orakel) und die römische Wertvorstellung von *pietas*. Was den philosophischen, insbesondere stoischen Einfluss in der Tragödie *Oedipus* betrifft, wird man ihn mit Braund zu Recht als gering veranschlagen; hingegen stimmt man ungern ihrem verallgemeinernden Urteil bei „There is no evidence that Seneca conceives his tragedies as derived from or competing with those of the Attic tragedians" (S. 9f.). So fordern z.B. *Hercules Furens* und *Medea* den Vergleich mit den euripideischen Vorlagen geradezu heraus, auch wenn im zweiten Fall der Einfluss von Ovids Darstellung der Medea (*Her*. 12; *Met*. 8) prägend gewesen sein dürfte. Und auf die literarische Vorbildfunktion des sophokleischen *Ödipus Tyrannos* weist Braund mehrfach hin, gerade auch im Rahmen der Rezeptionsgeschichte, welche den zweiten Teil des Buches füllt. Die Brücke zwischen Antike und Neuzeit schlugen die Paduaner Prähumanisten Lovato Lovati (1241-1309) und Albertino Mussato (1261-1329), der in der lateinisch verfassten *Ecerinis* nach Senecas Vorbild eine zeitgenössische Tyrannenfigur auf die tragische Bühne brachte. Nach einem kurzen Abriss über den einsetzenden Einfluss der Seneca-Dramen auf die europäische volkssprachliche Literatur wendet sich Braund der Rezeption des *Oedipus* in Frankreich (Corneille und Voltaire) sowie in England (Dryden und Lee, beide 1678) zu. Dabei begnügt sie sich nicht damit, bloss die jeweilige Nähe zu den beiden Vorbildern Sophokles / Seneca bzw. die Abweichungen davon aufzuzeigen und auf die neuen Zusatzintrigen hinzuweisen. Vielmehr bettet sie die Entstehung dieser Tragödien ein in den historischen Zusammenhang der jeweiligen Antikenrezeption (zuerst stärker

römisch, später bevorzugterweise griechisch) und skizziert den Rahmen der jeweils vorherrschenden Zeitfragen (z.B. dynastische Probleme, Absolutismus, Königsmord, Pestepidemien usw.). Abgerundet wird der Rezeptionsteil mit einem Blick auf Freuds Theorie vom ‚Ödipuskomplex', die nachweislich nicht auf der sophokleischen Tragödie beruht, sondern Anknüpfungspunkte bei Senecas Version hat. Aufschlussreich sind die Erläuterungen zum lateinischsprachigen Libretto (durch J. Daniélou), welches Strawinskys Oper *Oedipus Rex* (1927) zugrundeliegt, sowie die Anmerkungen zum rezipierten Ödipus-Mythos durch den englischen Dichter Ted Hughes (1968). Zielpublikum der Publikationsreihe ist eine breitere Leserschaft mit Interesse für die antike Tragödie. Griechisch- und Lateinkenntnisse werden keine vorausgesetzt, ebenso wenig Vertrautheit mit Klassischer Philologie oder mit Fachterminologie und Literaturkritik. Eine umfangreiche (fast ausschliesslich englischsprachige) Bibliographie regt zur thematischen Vertiefung an; ein guter Namen- und Sachindex erschliesst das Buch. Mit der klar strukturierten Studie über Senecas *Oedipus* und die senecanischen Dramen, mit dem Einblick in das historische Umfeld der Tragödie und ihrer grossen Nachwirkung, mit der flüssigen Prosa, der pädagogisch vorbildlichen Präsentation und dem sicheren Gespür für ideelle wie literarische Nuancen hat Susanna Braund nicht bloss die Ansprüche des Reihenherausgebers erfüllt, sondern eine „accessible introduction" vorgelegt, welche auch der fachkundige Leser mit Gewinn zur Hand nimmt. Margarethe BILLERBECK.

Peter BROWN, *Treasure in Heaven: The Holy Poor in Early Christianity*, Charlottesville / London, University of Virginia Press, 2016, 22 × 14 cm, XXVI-162 p., cartes, 22,95 $, ISBN 978-0-8139-3828-8.

Five years ago I was invited to the Nelson Atkins Museum in Kansas City for a lunch with an important guest, the famous Peter Brown. I had the honor to be seated beside him. While we were having dessert and discussing research, he announced to me that he was investigating the meaning of work in the early monastic communities, because he was intrigued by the fact that Buddhist monks are not required to work, unlike most of the monks in the Late Antique world. My first thought was that this challenging project would require a long time to be framed and investigated. So I could not believe my eyes when I received Brown's latest book, which the editor of *Latomus* had asked me to review: though Brown had initiated this work with a series of lectures held at the University of Virginia in November of 2012, his project had already taken the shape of a volume! Over the last two decades Brown has dedicated part of his production to the social relations between rich and poor in Christianity in Late Antiquity. This scholar has illuminated a key theme, which has both interested and frustrated historians and sociologists (including Marxists), particularly because the existence of a middle class in early Christian communities remains unclear (p. 6 ff.). Among the results of Brown's recent research are *Poverty and Leadership in the Late Roman Empire*, Hanover, N.H., 2002; *Through the Eye of a Needle: Wealth, the Fall of Rome, and the Making of Christianity in the West, 350 – 550 AD*, Princeton, 2012; and *The Ransom of the Soul: Afterlife and Wealth in Early Western Christianity*, Cambridge, MA, 2015. In this new book Brown explores the broad chronology and geography of the ancient Mediterranean world, Mesopotamia and Fertile Crescent, Egypt, in order to investigate how the Christian societies distinguished between "real" and "holy poor." At the beginning of this investigation is Jesus's famous injunction to dismiss earthly riches and to show charity to the "real poor" in order to store up 'treasure in heaven' (Matt. 19,21: "give to the poor, and then thou shalt have treasure in heaven"). To this question also belong Paul's ambiguous

statements on work in II Thess. 3,10 and I Cor. 9,11. Brown here approaches another side of the question, that of the "holy poor": those who feel entitled to be released from ordinary work and who receive material support for contributions in teaching, preaching, and praying, and later, for exercising a profession in the ecclesiastical ranks. Unlike the "real poor," this category of poor is a privileged elite that benefit from the donations of the faithful. In order to contextualize the idea of labor in the ancient world – which is a basic value for most of the monastic communities –, Brown appeals to the remote past of the oldest societies that survives in the mythological traditions, by examining Mesopotamian myths, the earliest part of the Bible (Adam and Eden garden), and the Greek wisdom in Hesiod's *Works and Days* (p. 51 ff.). These traditions precede Christianity by centuries, and even millennia, and they have their deep roots in the memory of the agricultural revolution. For human beings, that transformation was the turning point that permanently tied the peoples to the land and, according to the myths, condemned humans to lives of hard work. Brown then turns to the social meaning of the "holy poor," and analyses the idea of work in ancient Christianity. His superb analysis compels the reader to reflect on the idea of work in the many cultures, religions and philosophies of the Mediterranean World and Mesopotamia during the long durée of Antiquity and Late Antiquity. A consideration of ascetic movements leads to the central question: "Should monks work?" (p. xix of the introduction). What explains the fact that the monks in Egypt work, while those of Syria do not? Who is entitled to live from alms and who is not? Finally, how did the idea of work translate into monasticism? The social and cultural distinction between holy hermits and stylites in Syria and working monks in Egypt is particularly relevant. These lands were the places where monasticism took shape and spread. Most of Brown's analysis stretches from the third to the fifth century, but his observations extend to later periods and different contexts: western monasticism and the *Rule of Saint Benedict*, Buddhist monks, Cathars, and the Franciscan order. Brown's artistic delicacy in handling sources in many languages in a comparative analysis presents us with a wonderful multicolored picture of the idea of work in the Christian society of the late antique East and Egypt. His absorbing narrative stimulates the reader to confront questions that seem obvious, but that were not at all obvious in the cultures of the ancient world. The modern West and East still rely in part on some of these principles. The complex subject of Brown's investigation has major implications for the study of history, religion, sociology, and economy. That is probably one of the reasons why the author takes such a clear and open engagement with historiography. In this context this reviewer finds it more difficult to understand the author's comments on Max Weber and those scholars who, following Weber's views, simplified the question through a categorical distinction between "charismatic" monks and an "institutionalized" church (p. 104, 109-110). I agree that there is no need to frame the discussion with Weber's dichotomy, when our best theorists – as this book demonstrates – are the Scriptures, the ancient philosophers, the lives of monks and saints, and the many sources produced over the centuries in the different languages of the Mediterranean World, Egypt and Mesopotamia (a large part of which was unknown to Max Weber). But this decontextualized critique in the concluding pages of a book dedicated to a theme of major social and religious relevance may lead some readers (especially those unfamiliar with scholarship outside the Anglo-American schools) to minimize the importance of Max Weber for the human sciences and the great debt that religion historians owe to him. Anyway, Brown's work is a sensitive and penetrating study, and a crucial contribution to knowledge by one of the most important historians of our generation. Massimiliano VITIELLO.

Edmund P. CUEVA / Javier MARTÍNEZ (ed.), *Splendide Mendax: Rethinking Fakes & Forgeries in Classical, Late Antique, & Early Christian Literature*, Groningen, Barkhuis & University Library, 2016, 25 × 17 cm, VIII-369 p., fig., 95 €, ISBN 978-94-91431-982.

Wer erfahren möchte, welche Wandlung das Urteil über Fälschungen aus der Antike erfahren hat, muss nur einen Blick in die Literatur zu der (auch in diesem Band behandelten) Historia Augusta werfen: Die vernichtenden Urteile, die an der Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert von Mommsen, Seeck und ihren Zeitgenossen ausgesprochen wurden, sind längst der Erkenntnis gewichen, dass auch einem antiken Werk, das nicht das ist, was es vorzugeben scheint, wertvolle historische Informationen zu entnehmen sind. Die Forschung der letzten Jahre zu diesem Themenkomplex ist in Sammelbänden mit weitgefassten Oberthemen erschienen; so kürzlich der 2011 erschienene und von Javier Martínez herausgegebene Sammelband *Fakes and Forgers of Classical Literature* (Rezensionen dazu: Luis Alberto de Cuenca y Prado, in *Emerita* 81, 2013, S. 390-392; Edmund Paul Cueva, in *BMCRev* Juli 2012, Nr. 20; Juan Muñoz Flórez, in *Myrtia* 26, 2011, S. 412-414; Natalia Pedrique, in *Anzeiger für die Altertumswissenschaft* 66, 2013, S. 62-66) und nun der hier zu besprechende Band. Aus der soeben angeführten Charakteristik ergeben sich die zwei Grundprobleme des Bandes in Bezug auf Aufbau in Gliederung. Erstens sind die sechs Teilbereiche (I. Introduction; II. Classical Works; III. Greek Literature; IV. Latin Literature; V. Late Antique Works; VI. Early Christian Works) vollkommen obsolet, da nicht konsequent eingehalten: Die Historia Augusta zählt hier als lateinische Literatur (IV), wäre aber in die Spätantike (V) zu verorten. Der wiederum in die Sektion zur Spätantike (V) versetzte Brief des Pilatus an Tiberius gehört zur christlichen Literatur (VI). Eastins Beitrag über frühneuzeitliche Vergilausgaben und deren Illustrationen passt eigentlich in keine Kategorie, wäre aber nicht in die Spätantike (V), sondern eher zur lateinischen Literatur (IV) einzuordnen. Was Abschnitt II überhaupt sein soll, bleibt unklar. Das genannte Problem ist unerfreulich, aber nicht schwerwiegend, da die Unterteilung nach den Sprachen und Abfassungszeiten für die Grundthematik nicht von Belang ist. Das aber kann für das zweite Grundproblem nicht behauptet werden: Die in dem Band zusammengestellten Beiträge sind für sich betrachtet meist wertvolle Einzelstudien (oder taugen im schlimmsten Fall noch als Materialsammlung), lassen es in ihrer Gesamtheit allerdings fraglich erscheinen, ob dem Band ein geplantes und durchdachtes Konzept von „fakes“ und „forgeries“ zugrunde gelegen hat. So behandeln zwei Studien begriffliche und terminologische Fragen innerhalb bestimmter Werke (S. 75-91 Reyes Bertolín zur Odyssee; S. 157-173 Edmund P. Cueva zu den griechischen Romanautoren Chariton, Longos, Xenophon von Ephesos, Achilles Tatios und Heliodoros), die aber wenig über die Prinzipien des literarischen Schaffens verraten. Drei Aufsätze gehen der Frage nach, ob ein Werk oder Teile davon tatsächlich von dem Autor stammen, dem sie zugeschrieben werden (S. 141-155 Mikel Labiano zum Niobus des Aristophanes, den er als authentisches Werk erachtet; S. 177-191 Andrew Sillett zum Commentariolum des Quintus Cicero, bei dem er auch die Autorschaft seines Bruders für möglich hält; S. 193-203 Klaus Lennartz zu einer Doppelfassung bei Ovid, von der nur eine tatsächlich von diesem stammt); da die Zuweisung in keinem Fall als das Produkt einer absichtlichen Fälschung angesehen und auch sonst die Entwicklung dieser Zuschreibung nicht systematisch verfolgt wird, tragen auch diese Studien verhältnismäßig wenig zum Hauptthema des Bandes bei. In vier Aufsätzen geht es hauptsächlich um die Angaben von Werken, die einen deutlichen Abstand gegenüber den berichteten Geschehnissen aufweisen (S. 93-111 Valentina Prosperi zum Trojanischen Krieg unter anderem bei Dictys und Dares; S. 125-140 Jakub Filonik zu späteren

Berichten über Gerichtsprozesse im klassischen Athen; S. 273-286 Luigi Pedroni zu einem Detail bei Johannes Lydos; S. 287-306 Cristian Tolsa zum Leben des Mathematikers Ptolemaios bei dem Neuplatoniker Olympiodoros); hiervon sind immerhin die Beiträge von Filonik und Tolsa von Interesse, da diese zeigen, dass einige der fehlerhaften Angaben literarische Konstrukte der jeweiligen Autoren sind, wohingegen Pedroni letztlich nur die Herkunft der bei Lydos verwendeten Terminologie und die möglichen Fehlerquellen ermittelt. In zwei Aufsätzen werden Themen behandelt, die zumindest eine gewisse Nähe zum Hauptthema aufweisen (S. 23-53 Brian R. Doak zu *uaticinia ex euentu* in der hebräischen Bibel und nahöstlichen Texten; S. 113-124 Emilia Ruiz Yamuza zum Protagoras-Mythos). Nur noch am Rande mit dem Thema zu tun hat dagegen der Beitrag von Gaius C. Stern (Impostors in Ancient Persia, Greece, and Rome, S. 55-72), der einen Überblick über die Fälle gibt, in denen Personen ihre Ähnlichkeit mit einem Herrscher nutzten, um die Macht zu ergreifen. Da sich Stern auf eine Auflistung der Ereignisse beschränkt, ohne weiterführende Ergebnisse zu liefern (selbst relevante Forschungsliteratur wird kaum genannt, so verzichtet er trotz der Diskussionen in S. 65, Anm. 40 und S. 67, Anm. 47 auf die Konsultation der PIR; S. 71, Anm. 59 wird als Literatur zu Elegabal nur Gibbon genannt), behandelt sein Beitrag eben nur die Geschichte und nicht deren Darstellung in der Literatur. Ärgerlich ist zudem die hohe Anzahl der Druckfehler in diesem Aufsatz, die auf eine geringe Vertrautheit mit der Antike hindeutet (S. 60, Anm. 19 und S. 67, Anm. 46 „Zonoras“ statt „Zonaras“; S. 62, Anm. 29 „Gelzar“ statt „Gelzer“; S. 62, Anm. 30 „Stahelin“ statt „Stähelin“; S. 69, Anm. 54 „Brittanicus“ statt „Britannicus“; S. 70 „Soaemis“ statt „Soaemias“; siehe auch die eher auf Quantität ausgerichtete Quellenanmerkung S. 69, Anm. 54 und die Textgrundlage bei S. 70, Anm. 56). Vollkommen vom eigentlichen Thema entfernen sich die Beiträge, die sich schwerpunktmäßig mit Produkten der Neuzeit oder mit als solche erachteten neuzeitlichen Fälschungen befassen (S. 239-271 Kristi Eastin zu den Illustrationen neuzeitlicher Vergil-Editionen; S. 303-330 Scott Brown zum Brief des Clemens von Alexandria an Theodor und das geheime Markusevangelium; zu großen Teilen auch die Einleitung von Javier Martínez S. 3-20). Somit verbleiben nur vier Aufsätze, die einen wirklichen Beitrag zum angekündigten Thema bedeuten: Michael Meckler (Comparative Approaches to the Historia Augusta, S. 205-215) bietet einen Überblick zum Problem der Historia Augusta, der durch die Heranziehung eines breiten Spektrums von theoretischen Äußerungen und Vergleichsmaterial aus Antike und Neuzeit eine vielseitige und anregende Lektüre bildet, manchmal aber das Thema aus den Augen zu verlieren droht. Anne-Catherine Baudoin (Truth in the Details: The Report of Pilate to Tiberius as an Authentic Forgery, S. 219-238) untersucht den apokryphen Brief des Pilatus an Tiberius über die Ereignisse um den Prozess Jesu. Sie verortet dieses Werk in der zweiten Hälfte des fünften Jahrhunderts und den Entstehungsort in den östlichen Provinzen; in einem wertvollen Anhang wird über die handschriftliche Überlieferung des Werkes informiert. Lediglich der verwendete Plagiatsbegriff ist bedenklich (S. 220: Dokumente wie der Brief sind als „plagiarism (*plagio*)“ zu werten, weil „they pretend to imitate the style of a Roman governor“). Argyri Karanasiou (A Euripidised Clement of Alexandria or a Christianised Euripides? The Interplay of Authority between Quoting Author and Cited Author, S. 331-346) prüft die Verwendung von Euripideszitaten bei Clemens von Alexandria und zeigt, dass Clemens den Euripidestext im Dienste der Vermittlung seiner Argumente entsprechend anpasst. Markus Mülke (Heretic Falsification in Cyprian's Epistulae?, S. 347-353) stellt die Frage, ob der von Rufinus erhobene Vorwurf, im Text des Cyprian ließen sich (Ver-)Fälschungen finden, gerechtfertigt ist, was er verneint. Druckfehler sind insgesamt erfreulich selten: S. 47 „Reed Sea“ statt „Red Sea“; S. 124 s.v. Nestle „un“ statt „und“; S. 210, Anm. 24 und S. 215

„Thompson“ statt „Thomson“; S. 211, Anm. 27 „2001“ statt „2010“; S. 230 „Honigman“ statt „Honigmann“; S. 327 „pubic“ statt „public“; S. 352 „Hieronymus“ statt „Jerome“. Insgesamt handelt es sich also um einen Band, der interessante und lesenswerte Studien bietet, die aber einen relativ breiten Zeitraum abdecken und das Oberthema nicht immer zuverlässig einhalten, so dass eigentlich alle Klischees einer Festschrift erfüllt sind. Wenn die weitere Erforschung von Fälschungen und ähnlicher Phänomene in der antiken Literatur auch tatsächlich einen weiterführenden Beitrag leisten soll, ist es unumgänglich, zunächst einmal zu fragen, was auch tatsächlich darunter fällt. Zwei grundlegende Richtlinien sind jedenfalls zu beachten: 1. Nicht jede Falschinformation ist auch eine bewusste und gezielte Fälschung. 2. Eine Fälschung verrät etwas über die Zeit, in der sie angefertigt wurde, aber nichts über die Zeit, aus der sie zu sein vorgibt. Mit Blick auf den Band, aber auch auf die Entwicklungen der jüngsten Zeit kann vor allem die erste Richtlinie nicht oft genug bedacht werden. Denn was käme einem wirklichen Fälscher gelegener als eine Gesellschaft, die sich bei jedem auftretenden Irrtum in Debatten verzettelt, um dann gezielten Falschinformationen nicht mit der notwendigen Aufmerksamkeit entgegenwirken zu können? Raphael BRENDEL.

Cynthia DAMON, *Caesar: Civil War*, Cambridge, Mass. / London, Harvard University Press, 2016 (Loeb Classical Library), 17 × 11 cm, LXVIII-374 p., 5 cartes, 26 $, ISBN 978-0-674-99703-5.

Es ist vollbracht! Anders als Caesar, dessen *Commentarii de bello ciuili* keine Überarbeitung erfuhren und damit unvollendet blieben, hat Cynthia Damon ihr Werk erfolgreich abgeschlossen: Nachdem sie 2015 in der Reihe *Oxford Classical Texts* bereits eine neue Edition zu Caesars Schrift über den römischen Bürgerkrieg publiziert (Rezension dazu: Y. Benferhat, in *Latomus* 76, 2017, S. 1097-1103) und im selben Jahr noch einen Begleitband mit philologischen Untersuchungen vorgelegt hat (*Studies on the Text of Caesar's* Bellum civile, Oxford 2015; Rezension dazu: T. Shahin, in *Latomus* 75, S. 1065-1066), erscheint nun in der Serie *Loeb Classical Library* ihre Edition mit englischer Übersetzung. Der lateinische Text entspricht dabei nicht ganz der OCT-Ausgabe, weil er im Sinne des breiten Leserkreises einige Emendationen enthält, die vormals im kritischen Apparat ausgelagert waren. Mit dem schönen kleinen Büchlein ersetzt Damon die Loeb-Übersetzung von Arthur G. Peskett, die bereits 1914 herausgekommen war. Über den Inhalt der Quelle erfahren wir erwartungsgemäß nichts Neues: Caesar knüpft in *Bellum ciuile* an sein Werk über den gallischen Krieg an und thematisiert in drei Büchern seine Auseinandersetzung mit dem römischen Senat. Dabei rechtfertigt er seine Besetzung Roms im Jahre 49 v. Chr. und berichtet, wie er seinen Gegner Pompeius einige Monate später in der Schlacht bei Pharsalos militärisch besiegte. Dies alles ist unlängst bekannt, aber Damon ging bei der Rekonstruktion der Quelle anders vor als frühere Philologen. Für die ältesten Handschriften, die aus der Zeit zwischen dem 10. und 12. Jahrhundert stammen und in Florenz, im Vatikan, in Paris und in Wien aufbewahrt werden, entwickelte die Altertumswissenschaftlerin ein neues, zweigeteiltes Stemma, das eine bessere Annäherung an das ursprünglich etwa 33.000 Worte umfassende Werk erlauben soll. Ein Diagramm auf S. xli verdeutlicht, dass Damon von einer „horizontalen Transmission“ zwischen zwei Überlieferungssträngen ausgeht. Mit dieser These kann sie die meisten der 1.000 Stellen, an denen die Manuskripte Unterschiede aufweisen, rekonstruieren, was wiederum zur Folge hat, dass sie an über 400 Stellen von der alten Loeb-Edition abweicht (S. vii). Doch selbst dort, wo Damon den lateinischen Text weitgehend beibehält, übersetzt sie anders als Peskett, wie sich schon beim ersten Satz der Quelle zeigt: Anstelle von „When Caesar's dispatch had been handed to the

consuls, the tribunes, with difficulty and after much wrangling, gained their permission for it to be read in the senate, but they could not obtain consent for a motion to be brought before the senate on the subject of the dispatch“ steht in der neuen Ausgabe „When Caesar's letter was delivered to the consuls, their consent for it to be read out in the senate was obtained with difficulty, indeed after a huge struggle by some tribunes. But consent could not be obtained for a motion on the letter's contents“. Beide Varianten geben den am Anfang stehenden *Ablatiuus absolutus* (*Litteris C. Caesaris consulibus redditis*) mit einem „When“-Satz wieder, wobei Damon anschließend näher an der Sprache Caesars bleibt, indem sie das Passiv *recitarentur* (*litteris*) im Englischen nachbildet. Außerdem teilt sie den lateinischen Satz in zwei englische Sätze und sorgt auf diese Weise für eine Klarheit der Zielsprache. Auf ähnliche Weise geht auch Otto Schönberger in seiner deutschen Übersetzung vor, die mittlerweile in einer fünften Auflage erschienen ist (Berlin, 2012). Ein weiterer Unterschied wird bei Caesars Paraphrasierungen von Reden deutlich, die Damon – anders als Peskett – vielfach in direkte Zitate umwandelt. So übersetzt die Autorin den Teil *In eandem sententiam loquitur Scipio: Pompeio esse in animo rei publicae non deesse si senatus sequatur; si cunctetur atque agat lenius, nequiquam eius auxilium si postea uelit senatum imploraturum* (1,1,4) mit den Worten „Scipio made same point, that Pompey did not intend to fail the republic if he had the senate behind him. ‘But if you hesistate, and are too mild when you do act, the senate will call for his help – if you want it later – in vain’“. Die Autorin begründet dieses Vorgehen, indem sie schreibt: „English lacks some features necessary for the grammatical construction used in Latin (‘indirect statement’)“ (S. viii). Im Gegensatz zu Peskett verzichtet sie im Allgemeinen auch auf eine Nachahmung des historischen Präsens, „which, although wonderfully effective in Latin, is more distracting than vivid in English“ (ebd.). Edition und Übersetzung der neuen Loeb-Ausgabe werden durch eine konzise Einleitung, eine Zeittafel mit den wichtigsten Ereignissen des römischen Bürgerkriegs, eine Bibliographie und mehrere Karten bereichert. Damons neues Stemma wirkt einleuchtend, lässt aber noch Platz für Diskussionen, schließlich ist die horizontale Transmission kaum zu fassen („a moment of contact between the two families“, S. xli-xlii). Irritierend könnte möglicherweise wirken, dass antike Ortsnamen nunmehr den englischen Varianten weichen müssen (Vorsicht: Der Legat C. Trebonius belagert am Anfang des zweiten Buchs jetzt nicht mehr Massilia, sondern „Marseilles“!). Alles in allem bietet Damon aber eine äußerst gelungene Neuausgabe von Caesars *Bellum ciuile*.

Tino SHAHIN.

Peter DEROW, *Rome, Polybius, and the East*, Edited by Andrew ERSKINE and Josephine Crawley QUINN, Oxford / New York, Oxford University Press, 2015, 21,6 × 13,8 cm, XIV-311 p., 92 £, ISBN 978-0-19-964090-4.

Angesichts heutiger Publikationsfluten mag das Lebenswerk des überaus einflussreichen kanadischen Althistorikers Peter Derow (1944-2006) aufgrund seiner Kompaktheit erstaunen. Nun sind seine gesammelten Aufsätze in einem von A. Erskine und J. C. Quinn herausgegebenen Band erschienen. Die Einleitung (S. 3-17) besteht aus persönlichen Erinnerungen einiger Weggefährten Derows, der in seiner Studienzeit vom Amherst College über Oxford nach Princeton gelangte, wo er 1970 den PhD erhielt, darauf als Assistant Professor in Toronto (S. 6-9) und ab 1977 als Tutorial Fellow am Wadham College in Oxford (S. 11-15) Forschung und Lehre betrieb. Herauszuheben ist dabei das als „The Derow Doctrine“ betitelte, den wissenschaftlichen Verdienst hervorhebene Unterkapitel (S. 4-6), in dem Erich Gruen dessen wegweisende Analysen auf den Gebieten des Geschichtsbildes von Polybios und der römischen Expansion betont.

Dieser Abschnitt schließt mit dem erstmalig 2009 erschienenen Essay „Why Ancient History?“ (S. 15-17), in dem Derow anhand von Polybios- und Thukydidesstellen auf die Bedeutung des Faches Alte Geschichte als eine „deeply human kind of study“ hinweist. Unter der Überschrift „Narratives“ folgen zwei als überblicksartige, in die komplexe Thematik der römischen Expansion im hellenistischen Osten konzipierte Einführungen. In „The Arrival of Rome: from the Illyrian Wars to the Fall of Macedon“ von 2003 (S. 21-45) werden die römisch-makedonischen Beziehungen skizziert, die 229 v. Chr. mit dem Übergriff Roms über die Adria gegen die Illyrer einsetzten und letztlich mit dem Untergang der antigonidischen Dynastie 168 v. Chr. endeten. Kernpunkte sind Roms Bündnispolitik in der Ägäis zur Zeit der Römisch-Makedonischen Kriege gegen Philipp V. und Perseus, die Auseinandersetzungen mit Antiochos III. bis zum Frieden von Apameia sowie der aufkeimende anti-römische Widerstand in den griechischen Bundesstaaten. Leichte Überschneidungen, aber ein anderer Fokus findet sich im Kapitel „Rome, the Fall of Macedon and the Sack of Corinth“ von 1989 (S. 47-82), in dem ein ähnlich großer Bogen gespannt wird. Ausgangspunkt ist hier der Frieden von Apameia 188 v. Chr. und die darauf folgenden intensivierten diplomatischen Aktivitäten im griechischen Mutterland bis zum Tode Philipps V. 179 v. Chr. Die größte Aufmerksamkeit erfährt aber die Regierungszeit des Perseus und damit die lange Vorgeschichte des Dritten Makedonischen Krieges (171-168 v. Chr.), als dessen Spätfolgen die Provinzialisierung Makedoniens und die Auflösung der griechischen Bundesstaaten 146 v. Chr. gedeutet werden. An diesen souveränen Darstellungen sind besonders die unzähligen Quellenstellen hervorzuheben, die dem Interessierten einen sofortigen Einstieg in das historiografische Material ermöglichen. Es wäre wünschenswert gewesen, dass die Herausgeber die am Ende von Derow angegeben Forschungstitel durch neuere Werke ergänzt hätten (Hilfreich wäre beispielsweise ein Hinweis auf B. Dreyer, *Die römische Nobilitätsherrschaft und Antiochos III. (205-188 v. Chr.)*, Frankfurt a. M., 2007). Die wohl bedeutendsten Arbeiten Derows finden sich unter dem Oberkapitel „Polybius and Roman Power“. Der Aufsatz „Polybius (205 – 125? B.C.)“ von 1982 (S. 85-106) widmet sich der historischen Methodik des Polybios. Dazu gehören Polybios’ Umgang mit den Dimensionen Raum und Zeit, seine Analysen historischer Ursachen, sein Verhältnis zur *Tyche,* die von ihm aufgestellte Herrschaftstypologie, sein Prinzip der *Anakyklosis* sowie die Ausführungen zur Überlegenheit der römischen Verfassung. In „Historical Explanation: Polybius and his Predecessors“ von 1994 (S. 107-124) wird auf die Entwicklung der griechischen Historiografie von Herodot bis Polybios eingegangen. Während Herodot in seinen Analysen historischer Ursachen deterministisch argumentierte, sich gleichzeitig aber maßgeblich auf persönliche Handlungsmotive einzelner historischer Figuren fokussierte, wurden diese Handlungsmotive bei Thukydides auf die Ebene politischer Einheiten (v.a. Sparta) projiziert. (Siehe dazu neuerdings: S. Froehlich, *Handlungsmotive bei Herodot*, Stuttgart, 2013.) Polybios’ Verdienst läge dagegen in seinen sorgfältigen Betrachtungen komplexer Kausalitätsketten unter Hinzunahme der Verfassungstheorie. In „Polybios, Rome and the East“ von 1979 (S. 125-149) hinterfragt Derow eine lange in der Forschung etablierte Position von Maurice Holleaux, dass der von Polybios in die Zeit des Zweiten Punischen Krieges datierte römische Anspruch auf universale Herrschaft tatsächlich erst während der Römisch-Makedonischen Kriege erkennbar sei. Derow entgegnet darauf, dass mit diesem Herrschaftsanspruch nicht die militärischen Eroberungen sondern das ab dem Jahr 200 in der römischen Außenpolitik auch im östlichen Mittelmeerraum zum Selbstverständnis gewordene Prinzip von *order and obedience* zu verstehen sei. Dabei bezieht er deutlich Position gegen Auffassungen in der Forschung, nach denen es Polybios darum ging, Fragen von Kriegsschuld und Verantwortung zu stellen. Im Aufsatz „Kleemporos“ von 1973 (S. 151-167) werden die

Widersprüche zwischen Appian und Polybios thematisiert, die in den Berichten zum Ersten Illyrischen Krieg beider Autoren erkennbar sind. Aufgrund der archäologisch nachweisbaren frühen Wirtschaftsbeziehungen zwischen Rom und Issa und der Namensgebung des Kleemporos hält Derow den Bericht von Appian für glaubwürdiger als den des Polybios, der überwiegend auf der Vorlage des Fabius Pictor beruhe und dabei chronologische Ungereimtheiten aufweise. In „Polybios and the Embassy of Kallikrates" von 1970 (S. 169-179) wird eine Aussage des Polybios, nach der die Rompolitik des Achäers Kallikrates mit negativen politischen Folgewirkungen für den gesamten griechischen Raum verbunden gewesen sei, auf ihre Plausibilität geprüft. Derow schließt sich diesem Urteil an, indem er anhand verschiedener Beispiele anführt, dass Kallikrates als Prototyp eines prorömischen Politikertypus seiner Zeit angesehen werden könne, der es in Kauf nahm, politische Souveränität einzubüßen, um die innere Opposition zu schwächen. In „Polybius III, Rome and Carthage" (S. 181-193) geht Derow Detailfragen hinsichtlich der römisch-karthagischen Beziehungen vor dem 2. Punischen Krieg nach. So wird der Bericht über den sog. Lutatius-Vertrag in Pol. 1,6,7ff. für glaubwürdiger befunden als derjenige in Pol. 3,27,1ff., der um 150 v. Chr. im Vorfeld des 3. Punischen Krieges entstanden sei. Um den propagandistischen Anforderungen jener Zeit gerecht zu werden, sei auch der Bericht über die Überquerung des Ebro durch Hannibal verfälscht worden. In „Imperium, Imperial Space and Empire" von 2007 (S. 195-206) wird nach den Gründen für die Entfremdung zwischen großen Teilen der griechischen Eliten und Rom von der Freiheitsproklamation bei den Isthmischen Spielen 196 v. Chr. bis zum Beginn des Krieges gegen Antiochos III. 192 v. Chr. gesucht. Derow erklärt dies mit der unterschiedlichen Handhabung von Freiheitsproklamationen zwischen hellenistischen Königen und Rom als *Imperium* und den damit verbundenen enttäuschten Erwartungshaltungen auf griechischer Seite. Es folgen zwei Aufsätze zum römischen Kalender zur Zeit der Mittleren Republik. In „The Roman Calendar, 190 – 168 B.C." von 1973 (S. 209-220) wird argumentiert, dass aufgrund einer bei Livius erwähnten Sonnenfinsternis und einer Mondfinsternis die vorjulischen Kalenderdaten in Relation mit dem julischen Kalender für die Zeit zwischen 190 v. Chr. und 168 v. Chr. gebracht werden können. Dabei wird eine tabellarische Gegenüberstellung der Kalenderdaten erreicht. Besondere Aufmerksamkeit erfährt dabei die in jenem Zeitraum angewandte Praxis der Interkalation. Auf diese Weise fährt Derow in „The Roman Calendar, 218 – 191 B.C." von 1976 (S. 221-239) fort, wenn auch für diesen Zeitraum keine verwertbaren astronomischen Daten bekannt sind. Ausgehend von den chronologischen Angaben in Ovids *Fasti* für das Jahr 203 v. Chr. wird davon ausgegangen, dass es sich bei allen geraden Jahren während des 2. Punischen Krieges um Schaltjahre handelte, während zwischen 197 und 190 keine Interkalation vorgenommen wurde. Hilfreich ist die am Ende von den Herausgebern angefügte über einen Brief an Frank Walbank erhaltene Korrektur Derows sowie die Angaben über später erschienene Literaturtitel zum römischen Kalender. Der Band endet mit drei epigraphischen Publikationen des Autors. „An Inscription from Chios" von 1982 (S. 243-264) beinhaltet die zusammen mit W. G. Forrest vorgenommene Edition und Kommentierung eines Ehrendekretes aus Chios (SEG 30,1073), das als eines der frühesten Dokumente für die Einführung römischer Kulte im griechischen Osten gilt. Entgegen Auffassungen in der früheren Forschung, die das Dokument in das 3. Jh. v. Chr. datierten, kommen Derow und Forrest anhand ihrer Ergänzungen sowie der Betrachtungen des historischen Kontextes zu dem Ergebnis, dass das Dekret 189/188 v. Chr. während des Krieges zwischen Rom und Antiochos III. verfasst wurde. Hier wäre ein Hinweis der Editoren des Bandes auf die Neuuntersuchung von I. Salvo aus dem Jahr 2013 wünschenswert gewesen (I. Salvo, *Romulus and Remus at Chios Revisited: A Re-Examination of SEG XXX 1073,* in P. Martzavou / N. Papazarkadas (ed.),

Epigraphical Approaches to the Post-Classical Polis. Fourth Century BC to Second Century AD, Oxford 2013, S. 125-138). Das Hauptanliegen einer Umdatierung zeigt sich ebenso in „Pharos and Rome“ von 1991 (S. 265-278). Entgegen der Position von L. Robert, einen Symmachievertrag zwischen Pharos (heute Hvar) und Rom in das 2. Jh. v. Chr. einzuordnen, datiert ihn Derow auf das Jahr 219 v. Chr. mit der gewichtigen Konsequenz, dass Rom mit ostadriatischen Küstenstädten, anders als zuvor vermutet, schon vor dem Ersten Illyrischen Krieg Bündnisse geschlossen hätte. (Diese These hat in der Forschung Gegendarstellungen herausgefordert. z. B.: A. M. Eckstein, *Pharos and the Question of Roman of Roman Treaties of Alliance Overseas in the Third Century B.C.*, in *CP* 94, 1999, S. 395-418.) Der zusammen mit J. T. Ma und A. R. Meadows verfasste Aufsatz „RC 38 (Amyzon Reconsidered)“ (S. 279-291) beinhaltet die Analyse eines Briefes aus dem karischen Amyzon. Die Autoren wenden sich gegen die von A. Wilhelm und von C. B. Welles aufgestellte These, dass es sich bei dem Autoren um Antiochos III. handele und sprechen sich für eine Urheberschaft des Zeuxis aus. (Auch diese Position ist kontrovers diskutiert worden: B. Dreyer, *Der ‚Raubvertrag‘ des Jahres 203/2 v. Chr.: das Inschriftenfragment von Bargylia und der Brief von Amyzon*, in *EA* 34, 2002, S. 119-138; J. Ma, *RC 38 (Seleukid Letter to Amyzon) Again*, in *EA* 35, 2003, S. 43-45.) Ungeachtet der Kritik, dass es die Herausgeber an den meisten Stellen unterlassen haben, weiterführende neuere Literaturtitel anzugeben, zeichnen sich diese lesenswerten und anspruchsvollen Forschungsarbeiten vor allem durch die tiefe Quellenkenntnis und Sorgfalt des Autors aus und sollten deshalb auch weitere Generationen an Forschern beschäftigen. Robin HÄMMERLING.

Mariette DE VOS RAAIJMAKERS / Redha ATTOUI, avec la collaboration de Martina ANDREOLI / Alessandro BATTISTI / Paolo CHISTÈ / Marijke BOEIJEN, Rus Africum. *Tome I. Le paysage rural antique autour de Dougga et Téboursouk : cartographie, relevés et chronologie des établissements* ; – M. D. V. R. / R. A. / A. B., avec la collaboration de M. B., Rus Africum. *Tome II. Le paysage rural antique autour de Dougga : l'aqueduc Aïn Hammam-Thugga, cartographie et relevés* ; – M. D. V. R. / R. A., avec la collaboration d'A. B., Rus Africum. *Tome III. La* via a Karthagine Thevestem*, ses milliaires et le réseau routier rural de la région de Dougga et Téboursouk*, Bari, Edipuglia, 2013-2013-2015 (Bibliotheca archæologica, 30 ; – 34 ; – 37), 30 × 21 cm, 415 p. ; – 301 p. ; – 155 p., fig., 1 DVD, 3 pl. h.-t, 70 € ; – 70 € ; – 50 €, ISBN 978-88-7228-703-3 ; – 978-88-7228-728-6 ; – 978-88-7228-765-1.

Rus Africum est le titre d'une série d'ouvrages publiés entre 2013 et 2015, qui avaient été précédés par des articles préliminaires : ils correspondent à la prospection dans la province d'Afrique proconsulaire aux environs de la ville de *Thugga*, le fameux site archéologique de Dougga en Tunisie, et à l'étude d'un terroir central de l'Afrique antique ; c'est le cœur du pays numide, devenu celui de la province romaine, autour d'une ville au statut original juxtaposant la *ciuitas* indigène et le *pagus* des citoyens romains rattachés à Carthage. Le territoire rural, comme il est habituel en Afrique, est moins bien connu que le centre urbain, riche en monuments et en inscriptions et étudié avec des résultats remarquables depuis plus d'un siècle et jusqu'à aujourd'hui. C'est le grand mérite de la responsable de cette recherche, Mariette de Vos Raaijmakers (Université de Trente), avec l'Institut national du Patrimoine de Tunis, que d'avoir mené cette entreprise à bien, avec de nombreux collaborateurs et après des années de travaux sur le terrain (641 sites ruraux). Le résultat en est publié aux éditions Edipuglia de Bari en trois volumes de très belle qualité (un petit erratum est joint pour le Tome I ; on peut ajouter pour le Tome III, p. 71 fig. 77 : lire « arche », non « archer »). Le premier

volume (2013), le plus gros de la série, est signé de la responsable et de l'architecte Redha Attoui, et comprend trois parties : 200 pages de texte pour la présentation de plusieurs centaines de fiches de prospection décrivant les sites, autant de planches de photographies et de relevés graphiques, et un CD qui offre 2785 photos des paysages et des vestiges de constructions. Le deuxième ouvrage, également paru en 2013, est signé par les mêmes auteurs et aussi par Alessandro Battisti ; il est consacré à l'étude de l'aqueduc, en très grande part souterrain, entre le captage d'Aïn Hammam et son arrivée à *Thugga* dans la zone des citernes (et des thermes) d'Aïn Doura. Il comprend deux parties : 70 pages de texte (les fiches de la prospection, avec quelques relevés graphiques), et un gros ensemble de photographies (plus de 200 pages), suivi de trois dépliants hors-texte. Enfin le troisième volume, paru en 2015, étudie le tronçon central (dans la région Dougga-Teboursouk), de l'axe routier principal qui traversait la province, de Carthage jusqu'à Tébessa (en Algérie) : la *uia a Karthagine Thevestem*. On y trouve, sous la signature des deux responsables de la publication, une étude de ce grand monument et en particulier de ses ponts. À la différence des volume précédents, ici les fiches de site intègrent complètement en 150 pages un texte consacré à l'archéologie, l'architecture et l'épigraphie (la voie a conservé un assez grand nombre de ses milliaires), et toute la documentation graphique et photographique. L'esprit des trois volumes est donc assez différent, comme le sont leurs sujets. Mais la réalisation est réussie : la documentation de toutes sortes (en particulier les relevés au graphisme d'une élégante simplicité) est parfaitement accessible, et le texte français, pour lequel on ne saurait trop remercier les auteurs et la responsable Marijke Boeijen, limpide. Deux petites remarques de forme cependant : si les planches de relevés sont en général à des échelles simples et normalisées, on regrette que des édifices d'un même type, comme une ferme ou un pressoir isolé, ne soient pas toujours dessinés à la même échelle, ce qui rend malaisée la comparaison (on peut ainsi confronter au Tome I la pl. 126 au 1/333e et la pl. 152 au 1/440e, ou aux p. 378-379 deux planches qui se font face, l'une au 1/200e, l'autre au 1/400e) ; de même si la langue est très claire et correcte, on s'interroge sur l'emploi généralisé de l'expression curieuse de blocs « bossés » au lieu de « à bossages » (et même pour de simples moellons un peu bombés). Mais cela n'est rien en face de l'intérêt de cette grande enquête de terrain. Le dernier volume est une belle étude de la voie Carthage-Théveste dans sa traversée de la zone du projet *Rus Africum* : elle comporte la présentation analytique de toute la documentation archéologique (160 sites prospectés qui s'ajoutent à ceux des Tomes I et II) et d'un gros ensemble de milliaires ; mais c'est aussi une synthèse très instructive sur cet aménagement majeur de l'espace rural, qui double ici l'autre grand axe de communication et de transport, le fleuve Medjerda, antique *Bagradas*, et sur son histoire de l'Antiquité à l'époque byzantine et à sa redécouverte (p. 11-22). On retiendra néanmoins surtout avec admiration l'étonnante découverte des noms des tailleurs de pierre sur les blocs des murs du site 376 Aïn Younes (voir aux pages 55-65 la publication de plus de 200 *notae lapicidarum*). Le Tome II est consacré à l'aqueduc qui alimente au sud de Dougga les grandes citernes d'Aïn Doura ; ce beau dossier offre l'étude des sites prospectés, une documentation de toutes sortes et, dans une brève introduction (p. 8-15), une synthèse sur le monument. L'aqueduc est assez court (11 km depuis le captage), mais habile (sa pente n'est que de 1 m par km) et varié, avec des aménagements parfois très bien conservés : sept ponts, des dizaines de regards, un *specus* souterrain sur l'essentiel du parcours, enfin un répartiteur (*castellum diuisorium).* Une grande découverte a marqué les recherches de Mme de Vos : celle de la nature du pont du site 232 qui porte une conduite forcée, solution hardie peu fréquente dans les aqueducs antiques (voir l'étude p. 28-32 et à la fig. 21 le dessin des blocs massifs de la conduite). On a donc ici, malgré la concision de l'étude, une présentation très utile de

cet aqueduc, un des plus remarquables d'Afrique par la science de ses ingénieurs, et des mieux connus puisque l'épigraphie de Dougga nous apprend qu'il a été réalisé entre 184 et 187 et qu'il a été financé par la communauté indigène de *Thugga*, la *ciuitas*. À la base de toute cette recherche, il y a enfin la prospection des environs de Dougga, dont rend compte le Tome I. C'est un très gros dossier, qui renouvelle le sujet (avec tout l'appareil moderne des bases de données et des SIG), après l'exploration, fondatrice et toujours utilisable, de Louis Carton publiée en 1895. On trouve ici une immense documentation relative à des dizaines de fermes et d'huileries, de tombeaux ou de citernes, d'inscriptions et de tessons, sur d'humbles coins de la campagne africaine ou sur des sites célèbres dans l'archéologie tunisienne comme *Numluli* ou *Thignica*, *Aunobari* ou le *pagus Suttuensis*, avec un essai de datation d'après l'épigraphie ou la céramique. À juste titre, ce livre d'archéologie commence abruptement (p. 9-17) en donnant les bases de la chronologie céramologique et les résultats de l'interprétation des tessons sur les 641 sites. On pourrait pourtant être surpris qu'il n'y ait pas dans ce volume une discussion de divers points, comme la méthode de la prospection, limitée aux endroits qui présentent des vestiges matériels (comment tenir compte des bâtiments en adobe qui ont disparu ?) ou la validité de la datation par les trouvailles de tessons (dont la chronologie est fine pour la céramique antique mais grossière pour la céramique « moderne », c'est-à-dire postérieure au XIIIe siècle). Mais il ne faut pas oublier les articles publiés auparavant qui exposaient la mise en place de la méthode, et il faut compter aussi avec la grande science et la sensibilité des auteurs : ainsi le premier état du remarquable monument (« mausolée ») du site 61, en position dominante sur la falaise, est jugé « probablement de l'époque hellénistique », sans preuve, mais très vraisemblablement au vu de la finesse de la taille des blocs (qui évoquent en effet ceux du temple « de Massinissa » du forum de *Thugga*) ; ou bien il faut voir comment, au site 329, on passe, comme en une étude d'ethnographie moderne, d'une stèle à Saturne à la production du miel antique et à un paysage de cimetière musulman. De la même façon, on est surpris que ce dossier déjà très élaboré ne comporte pas une synthèse, même rapide, sur ce qui fait le cœur de la recherche : le paysage antique de ces 650 km^2 de la région de Dougga, la distribution des fermes et des huileries qui l'exploitent, les façons agricoles – ou, dans un autre domaine, sur l'intégration de ces données dans un inventaire national renouvelé (« carte archéologique »). Visiblement il faut comprendre que cette publication n'est qu'une étape dans la développement du projet *Rus Africum*, et que les synthèses viendront, déjà par exemple dans la future publication du domaine d'Aïn Wassel, tandis que la documentation primaire est à rechercher sur le site (Internet cette fois) *rusafricum.org*. Il faut surtout remercier Mme de Vos d'avoir relancé magistralement, avec ces trois volumes, les études rurales que l'Afrique, qui pourtant était au début du XXe siècle à la pointe de la recherche grâce aux *Atlas archéologiques* de la Tunisie et de l'Algérie, avait un peu trop délaissées au profit de l'archéologie urbaine. Roger HANOUNE.

Franz DOLVECK, *Paulini Nolani Carmina*, Turnhout, Brepols, 2015 (Corpus Christianorum. Series Latina, XXI), 25 × 16 cm, 748 p., 395 €, ISBN 978-2-503-55807-3.

The publication of this new edition of Paulinus of Nola's poetry is an amazing achievement for a young scholar. In this large volume Dolveck provides an edition which is not only a revision of W. von Hartel's 1894 edition (2nd ed. Vienna, 1999) of the *Carmina* for CSEL, with its Latin introduction, but also draws on R. P. H. Green's *The Works of Ausonius* (Oxford, 1991) to establish new readings within the poems as well as a new order of the individual works and a new way of referencing them, by title rather than by number. Paulinus (c. 355-431) was a celebrity in his time for his dramatic

conversion to a life of poverty and asceticism, rejecting his inherited wealth. It is for this, rather than for his poetry, that he is praised by such contemporaries as Ambrose, Augustine and Jerome. References to his poems are less frequent, but a year after Paulinus' death Eucherius of Lyons mentions not only his exemplary conversion but also his *eloquium* and *opera* as being famed throughout the world. Later influence of Paulinus' poetry includes the use of excerpts in Bede's *De arte metrica*, and a century later, during the western iconoclastic controversy of the early ninth century, Paulinus' prose and poetry were cited because he had defended aspects of the cult of saints. Dolveck's new edition with its nearly 300-page introduction in French is divided into ten sections (numbered, but frustratingly for the reader, without any heading in the text or indication in the *Conspectus materiae* at the end) on Paulinus' life, on the MSS used in this edition, the manuscript tradition and the problems of dating of the thirteen complete and the fragmentary fourteenth *Natalicia* poems (dedicated to St. Felix of Nola, these being probably the most famous in Paulinus' oeuvre and the only poems which Paulinus himself edited), the tradition of the *Carmina uaria*, the complex tradition of the so-called *Ultima* [*commercia*] i.e. the last poetic epistles in the 'conversation' between Paulinus and his friend and mentor Ausonius (a group that includes three poems of Ausonius, one in two versions), that of the *Oratio major* and the *Oratio minor*, of the *Epithalamium* written for Julian of Eclanum, later an opponent of Augustine, an eighth section with a massive stemma bringing together all Paulinus' poetic works, followed by a brief review of previous printed editions since the *editio princeps* of 1516. Only with the tenth and final section (p. 235) of the introduction is the reader made privy to the editor's justification for his method. He admits that it was necessary to accept the division of Paulinus' work into poems and prose letters, while striving to put the poems in an order that was as faithful to the early tradition as possible. Orthography has been normalized in accordance with the TLL or, if necessary, Forcellini. This important section, drawing together much of what has preceded it, is followed by a note on Paulinus' versification (largely hexameters or iambic couplets, apart from the sapphics of the *Ad Nicetam*), a *census coniecturarum*, and a bibliography of primary sources and secondary texts. The more than 350 pages of Paulinus' poems with *apparatus criticus* and literary parallels are followed by annotations on certain problematic verses, an *Index locorum sacrae scripturae*, an *Index fontium* and an *Index nominum*. Here, as in the text of the poems, it soon becomes clear that the references to Paulinus' works are very different in this edition from those in von Hartel's edition. And as the order of the poems is also very different in this edition, a concordance between the two editions would have been useful; as it is, von Hartel's numbering is given in square brackets beside Dolveck's title at the head of each poem (or, in the case of some of the *Ultima commercia,* the numbering from Green's edition of Ausonius' works: unfortunately both in the introduction and in the text it is not at all clear that it is to this work of Green that reference is being made). On the whole, however, the text of the poems is beautifully set out, making Paulinus' interesting and highly competent poems, uniting aspects of both classical and Christian culture, a pleasure to read. Carolinne WHITE.

María Victoria ESCRIBANO PAÑO / Rita LIZZI TESTA (ed.), *Política, religión y legislación en el imperio romano (SS. IV y V D.C.) / Politica, religione e legislazione nell'impero romano (IV et V secolo D.C.)*, Bari, Edipuglia, 2014 (Munera, 37), 24,4 × 17,5 cm, 312 p., 50 €, ISBN 978-88-7228-709-5.

Cet ouvrage rassemble les communications présentées lors d'un colloque hispano-italien organisé à Saragosse en octobre 2009 autour du rôle de la législation impériale

dans la christianisation de l'empire romain aux IVe et Ve siècles. Il faut saluer ce riche travail international qui regroupe des chercheurs italiens et espagnols, latinistes et historiens de l'Antiquité tardive, pour aborder les relations entre christianisme et paganisme sous l'angle d'un corpus législatif allant du code théodosien au code de Justinien. La *Koiné* évoquée par Domenico Vera dans sa conclusion (p. 268) aboutit à un bel ouvrage. Le principal reproche que l'on pourrait adresser à l'édition de cette production commune, c'est la disposition des articles selon l'ordre alphabétique des noms des auteurs, qui masque, à travers la diversité des approches, des documents traités et des lieux et périodes évoquées, la réelle cohérence des travaux ; l'unité en a pourtant été nettement soulignée tant dans les prémices et l'introduction que dans la conclusion. María Victoria Escribano Paño donne d'abord la direction générale de l'ouvrage (p. 5-12) et précise le lien qui, à partir de Constantin, apparait entre l'*utilitas publica* et la *fides catholica* poursuivant l'imbrication ancienne dans la loi romaine de la politique et de la religion ; les textes de loi deviennent alors des instruments de gestion de l'évolution sociale et religieuse de l'empire romain. L'approche choisie ici d'aborder ces relations complexes à travers les textes de lois montre de façon très nette la conceptualisation progressive du christianisme comme religion d'État. L'introduction de Rita Lizzi Testa (p. 13-16) souligne à la fois l'aspect normatif qui se dégage de l'étude croisée du matériel législatif et canonique de ces deux siècles et la complexité d'un « processo né rapido né lineare » (p. 15) qui veut substituer, en une vision idéale, dans les termes mêmes de la loi, le christianisme à la religion des dieux traditionnels, comme support de la politique impériale et élément de stabilité et de cohésion sociale. Le sujet choisi par Giorgio Bonamente (p. 17-36) est un exemple très significatif de cette substitution puisque l'auteur analyse le moment décisif de l'évolution de la *relatio in numerum diuorum* vers la sanctification du bon empereur qui donne à la pratique politico-religieuse de l'apothéose impériale une nouvelle fonction et réécrit l'histoire dans une dimension eschatologique ; Giorgo Bonamente étudie en particulier le remplacement de la formule *diuae memoriae* par *augustae memoriae* qui assigne au bon empereur une place dans l'assemblée des saints et non dans celle des dieux. Un deuxième article montre ce glissement de sens : Angelo Di Berardino analyse une loi de 400 (CTH2,8,24) interdisant *religionis intuitu* l'organisation de spectacles la semaine de Pâques, le jour de Noël et de l'Épiphanie, qui montre la désacralisation progressive du temps dans le calendrier romain officiel : abandon des jours fastes et néfastes liés aux cultes païens, introduction progressive à partir de Constantin d'une modification profonde du calendrier social traditionnel recentré autour de l'organisation de la vie liturgique chrétienne malgré, parfois, la survivance d'une forte influence du calendrier païen sur la société. Ainsi la désacralisation des jeux païens devenus divertissements pour le peuple participe au glissement vers une organisation du temps basée sur un calendrier chrétien. La variété du corpus choisi est étudiée dans plusieurs articles : Esteban Moreno Pesano (p. 179-198) analyse le mode de composition des documents de base (code théodosien, livre des lois du roi Alaric, code de Justinien) ; ces compilations sont la réunion d'un matériel législatif dispersé (Rome, Grèce, Orient, Afrique, Espagne), la première servant de modèle normatif aux compilations suivantes avec des adaptations, dans un système d'« autolégitimation ». Les textes sont regroupés selon la convenance des compilateurs, abrégés, comparés dans une recherche de cohérence. La législation sur les cultes traditionnels fut une priorité des trois compilations, ce qui permet de voir leur évolution en fonction des politiques respectives envers l'Église, même si « nuestro conocimiento de la política legislativa imperial depende del resultado de estas vicisitudes históricas de los textos normativos » (p. 194). Plusieurs auteurs illustrent ce propos par des exemples précis pris en des lieux et époques différents. Francisco Javier Lomas Salmonte (p. 139-152) compare plusieurs collections de

canons espagnols (concile d'Elvire) et leurs différences avec la législation romaine en vigueur. Josep Vilella Masana étudie en une analyse lexicale et syntaxique deux déclarations (c28,29) de canons hispaniques sur les dons, acceptables ou non, aux prêtres, et les divergences d'interprétations dans le temps et l'espace à partir du cas des énergumènes. Valerio Neri (p. 199-214) traite de l'exemple antiochien de la législation sur la divination et la magie ; alors que dans la constitution de Constantin, la répression pénale ne s'applique qu'à ce qui agit *contra salutem hominum*, la distinction entre magie bénéfique ou maléfique se perd chez ses successeurs qui, suivant l'avis de l'Église, y voient un instrument du diable. La position chrétienne prend de par la loi une valeur universelle. Prohibée comme délit capital, la consultation de la magie est susceptible d'entrainer la peine de mort, position que condamne l'Église et dont la mise en pratique (inquisition sur dénonciation) est problématique. Pour Lucio De Giovanni (p. 37-44), se met en place, au cours du IVe siècle, une bureaucratie pléthorique de l'administration impériale, partagée entre le centre et la province. La *lex generalis*, dont la première expression est la constitution de Constantin en 321, devient à la fois une production de normes pour obtenir une application homogène du droit et un laboratoire pour une politique impériale qui vise l'*aequitas*. Dans cette loi générale s'introduit la vision chrétienne de l'origine divine du pouvoir qui infléchit les normes et justifie un nouveau rapport pouvoir-religion. Deux articles illustrent ces rapports de domination politique entre l'empereur et les dignitaires de l'Église. À travers la vie et l'action d'Osius de Cordoue, conseiller religieux de Constantin, qui tint une place majeure dans la préparation des conciles de Serdica et de Nicée, José Fernández Ubiña (p. 83-104) montre comment l'Église, tout en conservant sa fidélité à l'empire, se dote d'une structure pyramidale destinée à limiter l'influence impériale. Le pouvoir épiscopal fut ainsi consolidé au fur et à mesure du déclin des institutions civiques. La lettre d'Osius (concile d'Arles, 353) où il reproche à l'empereur son intrusion dans les affaires de l'Église pose la question de l'interaction entre le pouvoir politique et religieux. À propos de la lettre 15 du pape Léon (447) sur la condamnation à mort de Priscillien à la cour impériale de Trèves, Chantal Gabrielli (p. 105-116) montre combien Léon et Ambroise désapprouvent l'intervention de l'empereur et l'utilisation de la force militaire dans une affaire religieuse aux lourdes conséquences. Développant l'idée d'universalité progressive de la pensée chrétienne dans la loi, Alessandro Saggioro (p. 215-230) voit dans le code, résultat d'une sélection et d'une réorganisation de la constitution, une définition de la société selon un paramètre juridique qui comporte à la fois des exigences techniques et un programme idéologique. Dans cette période charnière, la religion n'est plus seulement le signe distinctif d'un groupe, mais, introduite dans l'organisation sociale et institutionnelle de l'empire, elle devient « struttura portante » sur le plan moral et politique dans une identification progressive de la religion et de la loi ; ce processus complexe et multiforme qu'Alessandro Saggioro appelle « la polarisation du sacré » entraine la construction d'une altérité qui s'oppose au modèle univoque de la *catholica fides* ; il y a les chrétiens et les autres, dont la condition sociale est déterminée par la vision dépréciée de cette opposition à un modèle idéal, opposition qui met en péril l'ordre et l'unité de l'État. Le lexique utilisé est très significatif – *dementia*, *furor*, *crimen publicum* – et s'inscrit dans une opposition significative : *cuncti haeretici* / *cuncti populi*, *nomina monstruosa* / *nomen christianorum catholicum*. La déviation sentie comme maladie mentale amène au rejet de la cité pour ceux qui ne sont plus que des *reliqui* hors de l'identité chrétienne assimilée, de par la loi, à la *res publica*. María Victoria Escribano Paño (p. 61-82) étudie les lois contre les hérétiques (codex Théodosianus 16,5) et l'efficacité de leur application. Il s'agit d'un regroupement de lois par les compilateurs du code théodosien dont l'auteur tire deux conclusions. L'étude précise du vocabulaire utilisé montre que la dissidence doctrinale est perçue comme *crimen publicum* ; la loi envisage de réprimer

l'*insania haereticorum*, le vocabulaire dénigrant vise à l'exclusion sociale des hérétiques. Mais l'application de la loi qui demande la collaboration des préfets, des gouverneurs et des autorités provinciales se heurte à une tolérance souvent pragmatique de la diversité religieuse. Rita Luzzi Testa (p. 117-138) analyse la rhétorique de la terreur dans la législation contre les païens ; la première décennie du Ve siècle voit l'accélération du processus de christianisation : juifs, païens, hérétiques, tous les déviants par rapport à la vraie foi catholique deviennent ennemis de l'unité de l'empire, au moins dans les termes de la loi. Car Rita Lizzi Testa résume ainsi cette période complexe : « Piuttosto che uniformemente christianizzato, l'Impero rimase terra di contrasti religiosi, scenario di convivenze tra un cristianesimo trionfante e un tenace, seppur discreto, politeismo » (p. 138). Ramón Teja (p. 231-250) nuance l'influence de l'activité législative sur le démantèlement du paganisme en montrant que la rhétorique de la loi offre une image intimidante et exemplaire sur des sujets dont la réalité pratique est souvent plus complexe. Ainsi l'expression *paganos qui supersunt, quamquam iam nullos esse credamus* (loi de Théodose II de 423) conforte le mythe de la disparition des païens alors que l'hagiographie chrétienne de cette période montre clairement la persistance de rites païens. L'article porte plus précisément sur les lois sur la magie et les limites entre magie et religion autour de l'expression *sub oculis episcoporum* tirée de la constitution de 409 sur l'élimination par le feu des livres de magie, loi comparée avec plusieurs exemples tirés d'hagiographies de régions différentes. Mar Marcos (p. 153-178) s'interroge sur l'édit de tolérance religieuse de l'empereur Jovien (363) évoqué par Themistius dans un discours après la mort de l'empereur, garantissant la liberté de conscience aussi bien aux chrétiens qu'à ceux qui pratiquent les cultes antiques ; au-delà des interrogations sur l'existence de cette loi qui n'apparait pas dans le code théodosien, quel en est le sens dans son contexte politique ? affirmation d'une tolérance en début de règne dans un effort de pacification dont on ignore s'il aurait été poursuivi par un empereur chrétien, clairement favorable aux nicéens et dont la modération n'était pas neutralité ? ou reconstitution d'une éventuelle loi et de ses significations mettant en valeur la vertu politique d'un *ciuilis princeps* ? La conclusion de Domenico Vera (p. 267-282) souligne deux points : la nature dialectique de la transformation chrétienne, vecteur d'une image du gouvernement impérial, modèle idéal d'État chrétien, et, au-delà d'une volonté unifiante, la survivance de la religion traditionnelle, malgré la répression, la marginalisation et la suppression des aspects de la vie sociale antique incompatibles avec le christianisme (magie, cultes et lieux de cultes). Loin de la vision, véhiculée par les auteurs chrétiens de l'époque, d'un christianisme triomphant qui se serait imposé comme une évidence après Constantin, les spécialistes contemporains de l'Antiquité tardive voient dans les IVe et Ve siècles une période de mutation profonde où les relations entre chrétiens et païens restent complexes et ne peuvent se réduire à une simple opposition, où permissivité et coercition ne sont pas toujours inconciliables, où beaucoup d'éléments culturels et sociaux restent communs, où les élites provinciales encore païennes appliquent des lois chrétiennes, où l'Église et l'État cherchent à affirmer leurs liens et leur autonomie respective. Cet ouvrage, aux articles variés et complémentaires, est une très belle illustration de cette vision. Anne FRAÏSSE.

Crescenzo FORMICOLA, *Tacito. Il libro quarto degli* Annales. *Introduzione, testo e traduzione, commento (e repertorio prosopografico)*, Napoli, Loffredo, 2013 (Studi latini, 83), 21 × 14,5 cm, 285 p., 18,50 €, ISBN 978-88-7564-635-6.

L'ouvrage de C. Formicola représente un travail d'autant plus digne d'intérêt qu'il offre en un seul volume une traduction et un commentaire du livre IV des *Annales*, dont la place spécifique dans l'hexade consacrée au règne de l'empereur Tibère est bien

connue. Ce livre, qui se distingue notamment par sa description des intrigues de Séjan et les réflexions de l'auteur sur sa matière, était considéré par R. Syme comme peut-être le meilleur que Tacite ait jamais écrit. L'étude débute par une brève introduction (p. 7-16), puis présente le texte latin avec sa traduction en regard (p. 18-91). Dans la notice explicative insérée (p. 17), C. Formicola précise qu'il a repris l'édition établie par H. Heubner, à laquelle seules quelques modifications ont été apportées. Si les choix qu'il a effectués peuvent légitimement être soumis à discussion, on ne peut remettre en cause leur plausibilité. C'est le cas, par exemple, lorsque, en 5, 4, il privilégie la leçon transmise par le manuscrit M, *persequi incertum fuit*, renonçant ainsi à la correction en *fuerit* effectuée par Juste Lipse. L'indicatif à valeur conditionnelle avait déjà été retenu par P. Wuilleumier dans sa propre édition du livre IV. La section la plus importante de l'ouvrage est constituée par le commentaire (p. 93-243). On notera que ce dernier ne prend pas la forme traditionnelle de notules disposées séparément selon l'ordre dans lequel apparaissent les éléments textuels qu'elles éclairent, mais qu'il forme un développement relativement autonome, organisé en fonction des chapitres et des unités narratives qui structurent le récit. De fait, l'auteur explicite et justifie cette procédure dans un court avant-propos qui précède immédiatement la partie exégétique (p. 92) : refusant le mode d'organisation habituel des commentaires au motif qu'il entraîne une fragmentation du sens, il y assume le choix d'une composition plus clairement paratextuelle, dont la cohérence permet, selon lui, de mieux refléter celle du livre commenté. Un utile répertoire des personnages cités vient compléter l'ouvrage (p. 245-273), ainsi qu'une bibliographie substantielle (p. 275-284). L'originalité de la démarche adoptée par C. Formicola apparaît dès l'introduction, dont nous avons déjà mentionné le caractère succinct. Il y omet en effet volontairement tout éclairage préliminaire sur Tacite, son œuvre ou la période historique traitée dans le livre IV des *Annales* (les années 23 à 28 apr. J.-C.), pour concentrer d'emblée son attention sur le point de vue à partir duquel l'historiographe a bâti son récit. L'auteur met ainsi l'accent sur la manière dont Tacite « privatise » l'Histoire et l'historiographie en s'intéressant aux mouvements intérieurs qui animent les protagonistes plus qu'à leur action publique (p. 7). De même, C. Formicola souligne logiquement la place accordée par Tacite au personnage de Séjan, qui permet à l'historien de créer, dans la deuxième partie de l'hexade, un antagonisme parallèle à celui qu'il avait développé dans la première partie avec Germanicus, l'un comme l'autre étant confrontés à Tibère. Dans les deux cas, le comportement de l'empereur apparaît déterminé par une relation de rivalité, notion sur l'importance de laquelle l'exégète insiste à juste titre. Cette problématisation reprend des éléments bien connus et l'on regrettera que l'angle choisi laisse dans l'ombre un certain nombre de considérations sur la dimension proprement politique du récit tacitéen, qui apparaît justement à travers la description de la conduite de Tibère et de ses difficultés à conserver le pouvoir. De fait, le commentaire se situe dans une perspective essentiellement littéraire. Les éclairages philologiques ou historiques n'y interviennent généralement qu'au service de l'analyse de ce qui caractérise « l'esprit » de l'œuvre et son expression, au fil d'une lecture très construite, complétée par des notes placées à chaque changement de chapitre. L'ouvrage se révèle donc moins comme un instrument de travail que comme un outil de compréhension globale du texte, chargé avant tout d'en faciliter l'accessibilité et l'intelligibilité, selon la profession de foi exprimée par l'auteur à la p. 92. Sur ce plan, on peut considérer que son objectif est atteint. On appréciera en particulier la richesse des notations portant sur les procédés d'écriture mis en œuvre par Tacite dans sa représentation de l'action historique. Cependant, il existe différents points sur lesquels on aurait aimé que l'auteur développe ses analyses, dans la mesure où ses principes exégétiques le libéraient des contraintes philologiques habituellement liées à ce type d'étude. Dans une optique focalisée sur la

dimension littéraire du récit tacitéen, on aurait aimé que les éléments structurels soient davantage pris en considération, ou que les réflexions livrées au lecteur par l'historien sur son propre travail (comme dans le chapitre 11, ou dans la fameuse digression des chapitres 32 et 33) soient l'objet d'un traitement plus approfondi. Mais il est vrai qu'aucune étude ne saurait satisfaire tous les centres d'intérêt que ne peut manquer de susciter une œuvre aussi riche et complexe que celle de Tacite. La bibliographie, conséquente, ne prétend cependant pas à l'exhaustivité, d'où l'absence de certains travaux que l'on peut tout de même regretter. Citons, entre autres, l'article de J. Moles, *Cry Freedom: Tacitus* Annals *4.32-35*, in *Histos* 2, 1998, p. 95-184, ou l'ouvrage de D. Sailor, *Writing and Empire in Tacitus* (Cambridge, 2008). On signalera, à ce propos, qu'une étude de T. Späth dont il est fait mention dans le commentaire (p. 200) n'est pas référencée dans la bibliographie. L'ouvrage que C. Formicola a consacré au livre IV des *Annales* ne saurait donc remplacer le commentaire publié en 1989 par R. H. Martin et A. J. Woodman, mais là n'est sans doute pas son propos. Il offre avant tout une lecture intelligente du texte, qui fait tout particulièrement ressortir l'extraordinaire travail sur la langue que Tacite a su mettre au service de sa représentation de l'Histoire. Fabrice GALTIER.

Karsten FRIIS-JENSEN, *The Medieval Horace*. Edited by Karin Margareta FREDBORG *et al.*, Roma, Quasar, 2015 (Analecta Romana Instituti Danici, Supplementum XLVI), 29,5 × 21 cm, 229 p., 32 €, ISBN 978-88-7140-600-8.

Lorsqu'il préparait à Copenhague sa thèse sur Saxo Grammaticus, K. Friis-Jensen (1947-2012) épingla les nombreuses citations d'Horace par l'auteur des *Gesta Danorum* (composées vers 1200) et en vint à s'interroger sur la réception médiévale du poète de Venouse. Les scholies lui apparurent un bon angle d'attaque, peu exploité. On connaît celles de Porphyrion et du Pseudo-Acron, d'un usage médiéval courant, mais elles sont antiques, remaniées au Ve siècle ; leur édition critique, respectivement par A. Holder (1894) et O. Keller (1902-1904), garde toute sa valeur. L'édition de scholies médiévales, qui peuvent puiser dans des textes antérieurs, n'a guère retenu les philologues, à quelques exceptions près, comme les trois volumes (1935, 1939, 1942), et un article (in *Latomus* 5, 1946, p. 229-231), de H. J. Botschuyver, dont l'intérêt est rappelé, non sans critique sur les dates de composition (p. 14a). Le savant de Copenhague fut frappé par l'ampleur des scholies médiévales sur l'œuvre lyrique d'Horace, alors que le Moyen Âge, pensait-on, s'était surtout attaché aux hexamètres pour leur portée morale. Deux des onze études ici reproduites (n° 1 de 1988 et n° 4 de 1993) abordent cette alternative par un panorama de l'étude intense des poètes latins aux XIe-XIIe siècles et l'édition critique des *accessus* et gloses de plusieurs pièces d'Horace. Autre constat : pour les glossateurs, même le recueil des *Odes* relevait du genre éthique (*ethicae supponitur*, p. 17b), façon également de justifier l'étude des auteurs païens (p. 18). Toujours dans l'exploration des scholies médiévales, un second axe (n° 2 de 1990 et n° 5 de 1995 particulièrement) retint l'éminent savant danois, dont l'aura était devenue internationale : l'impact des commentaires de l'*Art poétique*, qui nouèrent des liens entre ce dernier et les théories nouvelles. L'auteur présente ce qu'il appelle le « Materia commentary » (p. 51), anonyme du début du XIIe siècle. Dans les *accessus*, la *materia (libri)* décrit le sujet d'un recueil ou de chaque poème ; ensuite, on lit la *uita (auctoris)*, l'*intentio*, le *titulus*. À partir des défauts stigmatisés par Hor., *AP* 1-37, et renversant la perspective, le « Materia commentary » définit les lois de la poésie, avant de poursuivre par une interprétation rhétorique d'*AP* 37-476 (*inuentio*, *dispositio*, etc.), ce qui pose les problèmes de plan et d'intention de cette œuvre – problèmes récurrents jusqu'à nos jours. Le « Materia commentary » connaît ici sa première édition critique, d'autant plus intéressante pour des collations

futures des scholies qu'il était devenu un commentaire standard ; son influence (fin XIIe siècle – XIIIe siècle) sur Mathieu de Vendôme, Geoffroi de Vinsauf, Jean de Garlande et d'autres encore est examinée. Poursuivant dans le temps, l'auteur mesure (n° 8 de 1997) l'influence exercée sur Pétrarque par les *accessus* que l'humaniste du XIVe siècle pouvait lire sur un de ses mss. d'Horace (Florence, Laurenz., Plut. 34, 1) et discerne (n° 6 de 1995) l'influence des commentaires médiévaux de l'*AP* sur des commentaires incunables (Landin et Bade), peut-être au détriment de l'originalité de Landin (voir R. Cardini, *La critica del Landino*, Firenze, 1973, p. 50 : comprendre le style des classiques ; p. 121 sq. : l'influence de ce style sur le « volgare »). L'auteur n'aura pas eu le temps d'unifier ces articles en un volume ; la réédition de plusieurs d'entre eux présente d'inévitables répétitions. Elle rendra cependant d'éminents services, pour que nous connaissions la provenance de tant de scholies de nos si nombreux mss. d'Horace en jachère, pour que nous reconstituions des réseaux intellectuels, peut-être même pour plus de clarté sur la *Cruquiana quaestio*. Bernard STENUIT.

Gustavo GARCÍA VIVAS, *Ronald Syme. El camino hasta "La revolución romana" (1928-1939)*, Universitat de Barcelona Edicions (Instrumenta, 54), Barcelona, 2016, 21 × 29,7 cm, 277 p., 30 €, ISBN 978-84-475-4062-4.

"No author of an earlier age afterwards described the history of the greatest Roman *Princeps* in a more coherent and fascinating manner than this *Princeps* of Roman Historians". Así, calificando a Ronald Syme (1903-1989) como "*Princeps* de los historiadores romanos", y poniéndolo al mismo nivel que a Augusto en su carácter reformista, valoró uno de los más grandes y llorados historiadores de la Antigüedad del último siglo, Géza Alföldy (in *Athenaeum* 81, 1993, p. 122), el mérito de *The Roman Revolution* (Oxford, 1939), un libro que, publicado por Ronald Syme el 7 de septiembre de 1939, marcó – como es sabido – un antes y un después en la concepción de los orígenes del Principado romano y en la valoración de la singular "ascension of Caesar's heir" definida por el propio Syme como "a serie of hazards and miracles" que, como el neozelandés señalaba, superaban todo cálculo y excedían todo raciocinio humano (*The Roman Revolution*, p. 1). Este volumen, sin duda obra cumbre del padre de la prosopografía moderna aplicada a la Historia social de Roma (A. Caballos, in *Veleia* 7, 1990), constituye "un monumento imperecedero de erudición y estilo incomparable que ha servido de modelo y referencia a sucesivas generaciones de estudiantes y especialistas en la Roma antigua" como G. García Vivas, autor del libro que aquí se reseña, sentencia (p. 182) al final de su excelente y muy atractivo – también en lo formal, en estructura y presentación – trabajo. Es por ello que – como sucede también con el reciente trabajo de F. Santangelo (ed.), *Approaching the Roman Revolution: Papers on Republican History* (Oxford, 2016) – la edición, por parte de la prestigiosa colección "Instrumenta" de la Universitat de Barcelona, de un volumen que pretende trazar una "cartografía intelectual" (p. 18) del itinerario biográfico y, sobre todo, intelectual y de investigación, seguido por Ronald Syme entre el año 1928 – en que publica su primer artículo, sobre las legiones del Rhin y del Danubio en época de Domiciano (in *JRS* 8, 1928) – y el año 1939 – en que ve la luz el *The Roman Revolution*, concluido por Syme un año antes – es, *per se*, una excelente noticia que convierte, además, al volumen en absolutamente imprescindible. Más aun si el libro – en unas páginas deliciosas que hacen justicia al mérito del trabajo que introducen, un "pioneering study" como se le califica en ellas (p. 11-14) – viene prologado por A. R. Birley y firmado por G. García Vivas que ya había desgranado, en algunos trabajos anteriores (in *Espacio, tiempo y forma. Serie II.*

Historia antigua 25, 2012 o *Cadmo* 24, 2015), una sagaz aproximación a la historia personal e intelectual de uno de los más influyentes historiadores de la Antigüedad del siglo XX, Ronald Syme. Sin embargo, como es sabido, no sólo la elección de un buen tema – atractivo, además, e influyente, en este caso – garantiza la adecuada resolución por parte de su autor de la investigación histórica que el asunto demanda. Pero, desde luego, en este caso, la labor desarrollada por G. García Vivas es, sencillamente, sobresaliente, totalmente a la altura del libro cuya génesis intelectual y metodológica se pretende explorar. Y esa labor, como anotábamos, es sobresaliente no sólo por descansar en un pormenorizado escrutinio y análisis histórico – y hasta estilístico, en ocasiones (p. 58-59) pues el autor ha hecho un gran esfuerzo para leer las publicaciones originales del *Camden Professor* en inglés – de la inmensa producción bibliográfica de Ronald Syme entre 1928 y 1939 – y, obviamente, también de la posterior, que se recoge en detalle en un acertado anexo del volumen (p. 249-254) – sino, también, por la firme capacidad de García Vivas de acompañar el proceso intelectual de Syme en su conversión de un experto en historia militar a un auténtico *Princeps* de la historia social y política de Roma apoyada en una perspectiva eminentemente prosopográfica, conversión que el autor de este volumen sitúa en los años 1935-1936 en los que – como detalla en el capítulo 5 de su obra (p. 125-146) – la producción intelectual de Syme – básicamente compuesta de reseñas y, antes, de la que será su póstuma obra *The Provincial at Rome* and *Rome at the Balkans 80 BC-AD 14* (Exeter, 1999), abandonada en esos años – evidencia un giro – que García Vivas bautiza con acierto como "giro *symeano*" (p. 188) – que fue el que le permitió convertirse en el gran historiador de la elite, de la oligarquía gobernante – esa "governing class" que tanto aparece en sus escritos tan interesados en el auge de los *homines noui* – y de las luchas de aquélla por controlar o por perpetuarse en el poder, abrazando un objeto de estudio que acabaría por consagrarle en el Olimpo de la Historiografía sobre la Antigüedad. En unas excelentes páginas en las que el autor de este volumen glosa las claves del método de Syme (p. 189-194) y el que fue su *perpetuum mobile*, se pone de manifiesto que – desde sus comienzos como investigador pero especialmente a partir de su lectura del *Ottaviano Capoparte* de M. Attilio Levi (Firenze, 1933), que reseñaría en *CR* 48, 1934, y que, a juicio de García Vivas, supondría un punto de inflexión en su atracción por la transición entre la República y el Principado – los ejes primordiales de la apasionante e inspiradora labor metodológica de Syme fueron, junto a la historia ideológica que centró su interés en los últimos años y, en parte, en *la revolución romana*: el completo escrutinio de las fuentes literarias – con Tácito a la cabeza, el primer autor al que, de manera casi programática, cita en la primera línea de *The Roman Revolution* – adecuadamente sometidas a crítica – como Syme había hecho ya en sus aproximaciones a los reinados de Vespasiano o a la figura de Séneca, para la obra *Menschen die Geschichte machten* (1933), o a la personalidad de Domiciano, sobre el que proyectó una monografía en sus años como *Senior Demy* en el Magdalen College y como *Fellow* del Trinity (1929-1931, estudiados en el capítulo 2, p. 47-68) –; el recurso a la documentación epigráfica – a la que Syme se había habituado en sus años de dedicación a la historia militar romana (1930-1933, estudiados en el capítulo 3, p. 69-98 del libro) –; la atención a la procedencia geográfica de los miembros de la elite – forjada quizás en la propia experiencia vital de Syme como neozelandés en el núcleo intelectual del imperio británico, como afirma el propio autor (p. 188) –; y la consideración de la topografía histórica. Como señala J. A. Delgado en el prefacio del libro (p. 15-17), a este historiador es necesario reivindicarlo aun hoy por el carácter casi programático de su aproximación al método histórico de una Historia casi "total" en la que la infraestructura material, y de cuna, condicionaba la superestructura ideológica y

fáctica, finalmente, de los acontecimientos. Un legado que conviene mucho recordar y subrayar – como también apunta A. R. Birley en sus sabrosas líneas introductorias (p. 14) – en estos años de triste parcelación del saber histórico en general y del saber histórico sobre la Antigüedad en particular, contexto que aun hace más oportuna, si cabe, esta publicación. Es deseable, de hecho, que el "desparpajo" que García Vivas atribuye a Ronald Syme, capaz de animar "a todos los que le conocieron, estudiantes y especialistas por igual, jóvenes y maduros, a trabajar con el más alto nivel de excelencia posible y siempre de manera autónoma" (p. 194), ese "hard work and accuracy", se tenga muy presente de manera continua y forme parte, sin duda, de la mejor consecuencia del reto de "read or re-read that amazing book", en palabras del propio A. R. Birley (p. 14) refiriéndose a la obra que ha inspirado esta entrega de la muy consolidada colección "Instrumenta". Además de los indiscutibles méritos hasta aquí aportados para el trabajo de G. García Vivas – derivados del tema escogido, de su trascendencia y de la hábil caracterización del método "symeano" – el libro que aquí se reseña resulta muy logrado por otro hecho más que no es baladí y que resulta fundamental dotando al volumen del rigor que exigía una empresa como la aquí acometida. El libro es una auténtica biografía intelectual elaborada con una estructura cronológica clarísima – que, desglosada a lo largo de seis capítulos, cierra siempre con unas muy oportunas y breves conclusiones de síntesis – que ha sido trazada, además, con un método casi verdaderamente prosopográfico, casi digno de Tácito al que, de hecho, García Vivas define como modelo del propio Syme (p. 191). El capítulo 1 (p. 23-46), en que se traza una semblanza biográfica de Ronald Syme, ahonda en la producción científica del neozelandés, en su juicio crítico sobre los que fueron los hitos bibliográficos e historiográficos de la investigación en Antigüedad desarrollada en su tiempo, en su correspondencia con sabios de la talla de S. Gsell (1864-1932), M. Niebhur (1878-1974), E. Fabricius (1857-1942), E. Kornemann (1868-1946) o A. Alföldi (1895-1981) – entre otros, correspondencia que merece un meritorio apéndice documental (p. 197-248) –, en el poso que dejaron en él sus incansables viajes y estancias de investigación así como su contacto con los eruditos del momento, en su reacción a los acontecimientos de la Alemania del primer nazismo y del momento de hundimiento de los grandes Imperios europeos y, en definitiva, en su propio *background* personal. Así pone de manifiesto García Vivas su capacidad para caracterizar el camino – absolutamente providente tal como lo presenta – que desembocó en una de las obras más influyentes de la Historia Antigua que, ahora, aun reluce más al comprender el apasionante viaje personal que, para su autor, supusieron sus años de formación y de madurez a través de los que, como queda claro en este volumen imprescindible, también fue progresivamente madurando la propia Historia Antigua como disciplina. García Vivas nos acompaña en ese viaje y, en el capítulo final, centrado en describir "el final del recorrido", la propia *Revolución romana* (p. 167-187), el autor se entretiene, también, en hacer balance – somero pero oportuno: no en vano los años inmediatamente anteriores al ascenso del joven César han ocupado algunos de los trabajos de investigación previos de García Vivas – de los propios acontecimientos históricos de la crisis republicana que sedujeron a Syme y le llevaron a abandonar la epigrafía militar para entregarse por entero a uno de los más apasionantes, fascinantes y complejos periodos – también para un demócrata convencido como él – del mundo romano. Qué duda cabe que un logro como el del libro de García Vivas puede suponer un punto de partida para otras biografías intelectuales que, seguro, habrán de hacerse a medio plazo sobre algunos cuyas obras han seguido ejerciendo magisterio más allá, incluso, de la generación de sus estrictamente contemporáneos.

Javier ANDREU PINTADO.

R. Gibson / C. Whitton (ed.), *The Epistles of Pliny*, Oxford, Oxford University Press, 2016 (Oxford Readings in Classical Studies), 22 × 14 cm, XII-532 p., 90 £, ISBN 978-0-19-954594-0.

Belonging to the series *Oxford Readings in Classical Studies*, the volume consists of 19 reprinted articles on Pliny the Younger and his letters. Its aim is to offer the readers a representative selection of the scholarship on this author, which is indeed the purpose of the series. But the two editors – as pointed out in the *Preface* – made a point of rendering the present selection even more meaningful by choosing papers that are not currently available online, or at least not in the form in which they appear in the volume: namely chapters from books that are out of print or difficult to get, articles from journals published only in hard copy, reworked or even totally rewritten versions of the original publications, and an English translation of an article originally appeared in German. Even though Pliny's *Epistles* have only recently begun to receive full attention as a literary work, they have been approached over the decades from many different points of view, and they have raised the most disparate kinds of interest: interest in the information of political, social, institutional, economic, archeological nature they proffer, as well as interest in the ideology, in the moral and even artistic values they reflect. As the table of contents shows, the editors perfectly succeeded in representing such a variety of scholarly approaches. The volume is thematically structured in four parts of unequal length. Part I (*Pliny in History*) gathers four articles dedicated to the historical figure of Pliny, with particular focus on his career and connections: A. R. Birley, 'Pliny's Family, Pliny's Career' (2000); R. Syme, 'Pliny's Less Successful Friends' (1960); R. P. Duncan-Jones, 'The Finances of a Senator' (1982); E. Champlin, 'Pliny's Other Country' (2001). Part II (*Reading Epistles 1-9*) represents the bulk of the book and is centred on books 1-9 of the *Epistles*, presenting mainly, but not exclusively, literary perspectives: H. W. Traub, 'Pliny's Treatment of History in Epistolary Form' (1955); C. E. Murgia, 'The Chronology and Arrangement of Pliny's Letters' (1985); J.-A. Shelton, 'Pliny the Younger, and the Ideal Wife' (1990); U. Eco, 'A Portrait of the Elder as a Young Pliny' (1985); B. Bergmann, 'Visualizing Pliny's Villas' (1995); A. M. Riggsby, 'Self and Community in the Younger Pliny' (1998); M. Roller, 'Pliny's Catullus: The Politics of Literary Appropriation' (1998); S. E. Hoffer, 'Models of Senators and Emperors: Regulus, the Bad Senator (*Epistles* 1.5)' (1995); P. Schenk, 'Forms of Intertextuality in the *Epistles* of Pliny' (1999); M. Griffin, 'Pliny and Tacitus' (1999); J. Henderson, 'Knowing Someone Through Their Books: Pliny on Uncle Pliny (*Epistles* 3.5)' (2002). The decision to dedicate a separate section to book 10 (Part III: *Epistles 10: A Case Apart?*) reflects the peculiar character of the book itself as well as the different treatment it has always received (starting from its manuscript tradition). But both the interrogative form of the title and the choice of the papers included open up to recent readings of book 10 that question the traditional approach to it: F. Millar, 'Trajan: Government by Correspondence' (2004); G. Woolf, 'Pliny's Province' (2006). The fourth and last part (Part IV: *Pliny's Afterlife*) focuses on the history of the text of Pliny's *Epistles*, in ancient and modern times: A. Cameron, 'The Fate of Pliny's Letters in the Late Empire' (1965); L. B. Reynolds, 'The Transmission of Pliny's Epistles' (1983). The chosen papers cover indeed a wide range of aspects addressed by scholars in more than fifty years of studies on Pliny's *Epistles*: from the more technical, philological issues – like the chronology of the letters (Murgia) and the history of the transmission of the text (Reynolds) – to questions related to Pliny's personal life and views – like Pliny the Younger and his uncle Pliny the Elder (Eco, Henderson), Pliny and women (Shelton), or Pliny's famous villas (Bergman). Together with the rich and updated final bibliography,

these papers provide as many doorways to both past and recent scholarship on these and other specific research paths. The main challenge the editors of the volume faced was to find a balance between the historical and the literary approaches to Pliny's *Epistles*, giving enough room to both but also rendering their interplay, which in the case of a work like this is not only inevitable but needed, and absolutely beneficial. Gibson and Whitton provide, in their *Introduction*, a most valuable guide to the fortune (and misfortune) of the text in modern times, from the *editio princeps* in the 15th century to the three major British contributions to Plinian studies in the 1960s (Mynors' Oxford edition of the text, Radice's translation, and Sherwin-White's historical commentary) and to the most recent, diversified perspectives. They then explain the rationale behind the choice of the reprints and the structure of the volume, by presenting the four parts in detail and discussing the papers each one contains, as well as the broader scholarly context in which they are situated. This thorough contextualization of the selected papers excellently serves its declared purpose, namely to set the various chapters in dialogue with each other in multiple ways and to point out to the readers possible further developments of these diverse connections. Thanks to the exhaustive bibliography and the substantial introduction, this collection of reprints promises to become a reference work for both scholars and students, for whoever is not familiar with Pliny and approaches his works from scratch, but also for researchers working on Pliny and willing to find their bearings in Plinian scholarship. By happy coincidence, I received this volume just as I was starting to prepare a research seminar for BA students centred on the correspondence between Pliny and Trajan. My expertise focussing on a much later historical period and on sources of a very different nature, I perused the book as a bibliographical guide, I got from it good ideas for the readings to assign the students, for the themes to discuss with them, and for the subjects of their seminar papers. After reading with them book 10 through the lens of Sherwin-White's traditional interpretation, I proposed them Greg Woolf's thought-provoking article – whose existence most probably I would have kept ignoring, had I not had Gibson / Whitton's volume at hand. The result was a most lively debate, where the students weighed up Woolf's hypothesis (in a nutshell: book 10 was revised and published by Pliny himself and, as historical source, it is far less "direct" than it wants to seem), double-checked his arguments against the letters they had read, discussed the convincing points and spotted the weak ones. (For the record, eventually my students did not buy it.) In conclusion, the volume is extremely valuable for the accurately chosen papers to which it gives once again easy access, but it also proves to be a most useful introduction to Pliny and his letters as well as a reasoned guide to the scholarly work on both, which is probably less massive than the literature on other major Latin authors, but is certainly diverse enough to disorient. The volume itself shows that – contrary to the colleague's objection reported by the editors in the Preface ("An *Oxford Readings* in Pliny's *Epistles*? Great! But isn't it a bit early?") – the time was indeed ripe for such a competent recapitulation of the scholarship on Pliny's *Epistles*.

Maria CONTERNO.

Bertrand GOFFAUX, *La vie publique des cités dans l'Occident romain*. Édition présentée par D. ACKERMANN / L. BRASSOUS / F. CADIOU / L. CAPDETREY / X. DERU / P. FRÖHLICH / S. GUÉDON / C. RICO / O. RODRÍGUEZ GUTIÉRREZ, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016 (Histoire Ancienne), 24 × 16 cm, 473 p., fig., 24 €, ISBN 978-2-7535-4317-1.

El fallecimiento de Bertrand Goffaux (1973-2013) frustró de forma prematura una brillante y breve carrera profesional, pero, al mismo tiempo, mostró en toda su amplitud

el cariño y la amistad de quienes habían tratado de manera más cercana con él. Como consecuencia de ello han aparecido dos libros. El primero surgió del homenaje de sus amigos (O. Rodríguez Gutiérrez / N. Tran / B. Soler Huertas (ed.), *Los espacios de reunión de las asociaciones romanas. Diálogos desde la arqueología y la historia en homenaje a Bertrand Goffaux*, Sevilla, 2016). El segundo, del que tratan estas líneas, contiene un total de 19 trabajos del autor que aparecen ahora agrupados con un criterio temático y con la bibliografía completa del autor (p. 11-14), la lista de obras citadas (p. 397-433), y unos completos índices (p. 435-470) que facilitarán en lo sucesivo el manejo de toda esta obra científica. El libro está dividido en cuatro grandes apartados: 1. Construction publique et évergétisme; 2. Épigraphie et mémoire; 3. Entre public et privé : pouvoirs et formes associatives; 4. Cultes publics et religion en Péninsule Ibérique et en Gaule. Al comienzo del volumen se encuentra un "Préface" de John Richardson. Al final de la obra puede leerse un "Postface" de Patrick Le Roux. Dentro de cada uno de los cuatro bloques temáticos del volumen, los trabajos de Goffaux se encuentran agrupados principalmente por orden cronológico. Estos trabajos científicos se extienden entre los años 1997 (*La construction publique en Étrurie à l'époque romaine*, in *AC* 66, 1997, p. 207-237) y 2013 (*CIL, II^2/5, 316 (Igabrum) y la cronología de los primeros flamines provinciales de la Bética*, in *AEA* 86, 2013, p. 261-278). Sus estudios sobre la historia antigua y la arqueología de la península Ibérica comenzaron a materializarse en 1998, con la publicación de una primera aproximación a la construcción pública en la Hispania romana (*Entre le droit et la réalité : la construction publique dans les cités de l'Hispanie romaine*, in *LEC* 66, 1998, p. 337-354; en este volumen, p. 41-52) que avanzaba el tema desarrollado en su Tesis doctoral sobre este tema y que pondría de manifiesto ya su cómodo manejo de las fuentes literarias y epigráficas, así como una fluida relación con la bibliografía fundamental sobre este tema. Y en ese contexto hay que situar su minucioso análisis de las fuentes para tratar de la restauración del templo de culto imperial de Tarraco (*L'Histoire Auguste et la restauration du temple de Tarraco*, 1999; en este volumen p. 53-59), un artículo que no ha circulado casi en la bibliografía española pero que discutía ya la posible (o probable) ubicación de este edificio en la terraza superior de la ciudad, la ocupada hoy por la catedral, en la que se ha buscado sin éxito mediante las excavaciones de los últimos años. Goffaux se alineó aquí con quienes suponen que *C. Calpurnius P. f. Quir. Flaccus*, mencionado en nuestras fuentes (*CIL*, II^2/14,1124) como *curator templi* y *praef(ectus) murorum* de *Tarraco*, desempeñó esas funciones coincidiendo con la visita de Adriano a la ciudad en el invierno del 122/123, una tesis que se ha ido desarrollando sin contestación en la bibliografía (en último término, G. Alföldy, *Hadrians Besuch in Tarraco (HA, H 12, 3-5)*, in C. Bertrand-Dagenbach / F. Chausson (ed.), *Historiae Augustae Colloquium nanceiense. Atti dei Convegni sulla Historia Augusta XII*, Bari 2014, p. 11-29). A esa etapa inicial de la obra científica de Goffaux pertenece también un trabajo que sigue siendo de obligada referencia para valorar la intervención de las comunidades locales de Hispania en las obras públicas (*Municipal Intervention in the Public Construction of Towns and Cities in Roman Hispaniae*, in *Habis* 32, 2001, p. 257-270; aquí p. 61-70); en esta obra el autor llamaba la atención sobre la importancia que la bibliografía moderna ha dado a la actividad evergética de las élites locales y la menor atención puesta en la participación de capitales públicos en estas empresas, máxime si se tiene en cuenta que las mismas élites que protagonizaron el mecenazgo cívico eran las que formaban los *ordines* decurionales que dirigían las ciudades. En esa coexistencia de lo público y lo privado con idénticos protagonistas se basa el desarrollo urbano de las ciudades romanas de Hispania, un tema que Goffaux sometió a un minucioso análisis a partir de las fuentes y en el que abordó incluso la compleja cuestión de la restauración de los edificios (p. 69), un

ámbito en el que la legislación urbana de la Hispania romana entra sólo de forma tangencial y que debió ser causa de las dificultades financieras de muchas ciudades. En relación con este trabajo hay que situar su estudio fundamental sobre la relación entre la promoción jurídica y el desarrollo urbano de las ciudades hispano-romanas (in *Saldvie* 3, 2003, p. 143-161; aquí p. 71-85), en donde abordaba los ritmos de la monumentalización en función de la situación jurídica de cada ciudad y el análisis minucioso de los casos de ciudades "où l'adoption d'un urbanisme romain a anticipé la concession d'un statut juridique privilégié" (p. 73). En ese contexto de verificación de los testimonios proporcionados por nuestras fuentes hay que incluir el estudio detallado de una inscripción de *Obulco* (*CIL*, II^{2}/7, 97) cuyo análisis llevó a Goffaux (in *MCV* 33, 2003, p. 225-247; aquí p. 87-99) a entender que tras la expresión *solo empto ab re publica* se encontraba la evidencia de la venta de un terreno público a un particular, que ocuparía ese espacio con un edificio público mediante una acción de mecenazgo cívico (p. 99). Goffaux se interesó también por los estudios sobre la religión urbana en las ciudades hispano-romanas y fruto de ello fue su magnífico estudio sobre el culto al *Genius* local en diferentes comunidades (in *Pallas* 66, 2004, p. 157-179; aquí p. 269-284), en donde llamó la atención sobre la existencia de testimonios en comunidades que no aguardaron "leur accession à un statut municipal ou colonial pour honorer leur génie" (p. 272). A partir de esa primera idea, Goffaux mostró la existencia del culto al *Genius* en enclaves de condición "infra-municipal", aunque admitiendo que la mayor parte de testimonios proceden de enclaves que tuvieron rango de municipios o de colonias, para concluir con un análisis riguroso del pedestal dedicado al *Genius* que fue exhumado en las excavaciones de *Labitolosa* (in *AÉ* 1995, 892). En esta misma línea de estudio de la religión urbana hay que situar su último trabajo, publicado en el año 2013 (p. 127-145) y dedicado a la discusión sobre la conocida dedicación de *Igabrum* (Cabra, Córdoba) que menciona a un *flamen* provincial de la *Baetica* llamado *M. Cornelius Noua[tus?] Baebius Balbus* (*CIL*, II^{2}/5, 316). Ese texto, sin duda uno de los más polémicos de su autor, defiende la aparición del flaminado provincial de la *Baetica* en época anterior a la dinastía flavia, para lo cual se sirve de un manuscrito de Fernández Franco, cuyo original se conserva en la British Library, que permitiría saber que, tras su tribunado militar en la *legio* VI, este personaje fue *praefectus iure dicundo* de *Corduba* antes de asumir el flaminado provincial, de manera que se podrían suprimir de la inscripción los epítetos legionarios que justificaban una cronología posterior. Esas modificaciones (resumen in *AÉ* 2013, 829) llevaron a Goffaux a suponer que este epígrafe probaba la introducción del culto imperial en la Baetica en época julio-claudia, es decir, unas décadas antes de la propuesta tradicional en época flavia (A. U. Stylow, ad *CIL*, II^{2}/5, 316). En este mismo ámbito del culto imperial hay que destacar la inclusión en esta obra del estudio sobre el culto de ámbito conventual, que supuso la sistematización de las evidencias epigráficas y la descripción del modelo territorial a la luz de la bibliografía moderna (*Priests, conventus and provincial organisation in Hispania citerior*, in J. Richardson / F. Santangelo (ed.), *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 445-469; aquí p. 319-337). El volumen incluye, casi de forma monográfica en uno de sus bloques temáticos, los trabajos que Goffaux dedicó a las estructuras cívicas colegiales, alguno de los cuales puede considerarse de difícil acceso en su edición original. Publicados entre 2008 y 2012, la serie está formada por un primer trabajo de 2008 titulado *Schola, collège et cité : à propos de CIL, XIV, 2634 (Tusculum)* (aquí p. 167-182), un segundo texto de 2010 titulado *Scholae et espace civique à Avenches* (p. 183-208) y el análisis general aparecido en 2011 sobre el vocabulario de la arquitectura colegial en Occidente (p. 149-165), que tanta difusión ha tenido. En el contexto de su especial dedicación a los estudios hispánicos, Goffaux publicaría aún en el año 2012 un cuarto trabajo sobre los edificios

colegiales hispánicos (in M. Dondin-Payre / N. Tran (ed.), *Collegia, le phénomène associatif dans l'Occident romain*, Bordeaux 2012, p. 199-219; aquí p. 209-234), en el que pasó revista a las evidencias arqueológicas y arquitectónicas de *Saguntum*, *Baelo Claudia*, *Clunia*, *Segobriga*, *Complutum* o *Augusta Emerita*, entre otras ciudades, para discutir la existencia de estructuras colegiales con o sin huella epigráfica en la documentación llegada hasta nosotros. No es necesario aludir a todos los trabajos que comprende este volumen para valorar en su justa medida el calado de la obra de Bertrand Goffaux, que abrió la puerta de algunos ámbitos de estudio que no habían recibido la necesaria atención con anterioridad y que puso su profundo conocimiento de las fuentes, su perspicacia profesional, su laboriosidad y su juventud al servicio de los estudios de la Historia antigua y la arqueología, campos en los que siempre será una referencia inexcusable.

Juan Manuel ABASCAL.

Steven J. GREEN, *Disclosure and Discretion in Roman Astrology: Manilius and his Augustan Contemporaries*, Oxford, Oxford University Press, 2014, 23 × 14,5 cm, x-225 p., 50 £, ISBN 978-0-19-964680-7.

Dans ce livre, Steven Green décrit les stratégies de divulgation (*disclosure*) et de réticence (*discretion*) qui caractérisent, selon lui, l'écriture astrologique des Romains pendant une période dont les moments-clés se situent entre l'assassinat de César et la mort d'Auguste (p. 2). L'exposé, qui n'exhibe *a priori* aucune organisation chronologique ou thématique, ne manquera pas de dérouter certains lecteurs ; mais il traduit, souvent avec bonheur, la progression d'une approche qui pose de bonnes questions à défaut d'offrir toujours des réponses vraiment satisfaisantes. La thèse de l'auteur est assez simple, puisqu'elle explique les singularités déroutantes des textes examinés par la dimension irréductiblement politique de l'astrologie, surtout horoscopique – l'apothéose de César ayant conduit l'opinion à associer la figure du Prince à un destin gouverné par les astres. Les propos variables tenus, ou mis en scène, par Cicéron dans le *De Diuinatione* et le *De Fato*, les digressions inutiles qui précèdent l'exposé de la gnomonique dans le Livre 9 de Vitruve, le traité d'Hygin, la nouvelle adaptation des *Aratea* par Germanicus, l'étrange irruption d'Horos dans l'élégie 4.1 de Properce, et bien évidemment le poème de Manilius, témoigneraient tous de la faveur croissante que rencontre l'astrologie à Rome pendant que s'y installe un pouvoir personnel qui entend contrôler cet « art » à son seul profit. Le plaidoyer de Green est élégamment conduit ; mais il souffre, à mon sens, du fait que des explications alternatives n'ont pas été signalées, ni donc réfutées. Le discours astrologique présente, aux yeux d'une critique rationnelle, de multiples anomalies : volontiers répétitif, il ne répugne pas à la contradiction, sombre souvent dans l'obscurité, et remet souvent à plus tard et, en fin de compte, à jamais les révélations qu'il a bruyamment annoncées à son public. Ces traits pourraient relever d'un « art d'écrire » au sens de Leo Strauss ; en d'autres termes, les auteurs concernés dissimuleraient, sous leurs bévues apparentes, des énoncés qu'une lecture attentive permettrait de repérer à l'un ou l'autre endroit de leurs œuvres respectives (voir mon article *Le mauvais exemple et « l'art d'écrire entre les lignes »*, in E. Danblon *et al.* (ed.), *Argumentation et narration*, Bruxelles, 2008, p. 115-128). Une autre piste consisterait à déceler, dans ces ouvrages, l'exercice d'une pensée symbolique, au sens où l'entendent des anthropologues cognitivistes comme Dan Sperber (*Le symbolisme en général*, Paris, 1974) ou Pascal Boyer (*Tradition as Truth and Communication: A Cognitive Description of Traditional Discourse*, Cambridge, 1990) ; on sait, en effet, que l'une des caractéristiques essentielles des processus initiatiques réside dans le retard systématiquement mis à accomplir le rite, dont le contenu s'avère être, en fin de compte, d'une banalité ou

d'un non-sens quasiment absolu. Cette dernière approche bénéficie de deux avantages : elle rend beaucoup moins surprenant le recours à la forme poétique, et en particulier l'immense faveur qu'ont rencontrée les *Aratea*, sans exclure, pour autant, la possibilité d'une herméneutique straussienne. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter au long passage où Manilius évoque le mythe d'Andromède et la typologie des mortels nés sous ce signe. L'excellente analyse que Green (p. 46-52) consacre à ces vers met d'abord en lumière un procédé symbolique dont le fonctionnement en poésie a été très bien décrit par R. O. A. M. Lyne (*Words and the Poet: Characteristic Techniques of Style in Vergil's* Aeneid, Oxford, 1989) : en gros, les détails référentiels que Manilius fournit sur la légende en cause, et qui semblent participer, au premier regard, d'une tendance assez gratuite à l'ornement bavard, contribuent à représenter les propriétés et les actes des protagonistes comme les analogues de structures et de mouvements appartenant à la réalité astrale. Mais Green, fort pertinemment, ne s'arrête pas là : il note que les individus nés sous le signe d'Andromède sont, chez Manilius, d'une cruauté telle qu'ils n'auraient pu qu'assister avec un plaisir pervers aux tourments de l'héroïne. C'est là que l'on peut se raccrocher à une perspective straussienne. Dans ses élégies 3.22 et 4.7, Properce évoque le supplice d'Andromède au côté d'autres exemples notoires illustrant les abus ou les méfaits que des parents ont commis aux dépens de leur progéniture (les enfants de Thyeste assassinés par leur oncle et mangés par leur père ; Méléagre tué par sa mère dont il avait lui-même tué les frères ; Penthée, qui fut mis à mort par sa mère et par ses tantes ; Iphigénie sacrifiée, ou en tout cas menacée de périr, en raison du caprice amoureux de son père Agamemnon ; Hypermestre confrontée à la folie meurtrière de son père Danaos). Par conséquent, rien n'interdit de penser que, sous prétexte d'exposer une thèse astrologique, Manilius ait voulu affirmer l'existence de comportements similaires dans la société qui l'entourait. Le déclencheur de ce mode de lecture résiderait à la fois dans les homologies du symbolisme et dans l'apparente anomalie éthique de la disposition prédite. Au-delà des problèmes liés à la seule herméneutique, d'autres objections peuvent être adressées à Green. L'ouvrage fait, de manière générale, l'impasse sur les problèmes épistémologiques et empiriques que l'astronomie et l'astrologie – pour adopter une distinction qui n'est claire qu'à nos yeux de modernes – soulevaient depuis longtemps déjà. Les deux disciplines sont en effet marquées par une tension entre une démarche essentiellement observationnelle, produisant des réseaux de points et de lignes dont les configurations s'incarnent dans les figures d'individus ou d'objets, et une mathématisation qui entend se dégager de ces données perceptuelles. Les difficultés que les non-spécialistes devaient éprouver face à la géométrie céleste expliquent, pour une part, les propos décourageants que leur adresse Manilius au Livre 4 (p. 38-44). Mais les experts eux-mêmes ne pouvaient qu'être déroutés par la coexistence de la sphère céleste et des sphères « planétaires », dans la mesure où l'interaction de ces systèmes ne suffisait pas à rendre intelligible le mouvement des « planètes » et – chose symboliquement plus grave encore – obligeait a concevoir ledit mouvement comme une forme de désordre face à l'harmonie supposée du monde. Green a donc raison quand il écrit que ce dernier facteur peut expliquer la réticence de certains, comme Aratos et Manilius, à traiter des « planètes » (p. 27, 128). Mais l'embarras dont témoigne le livre 4 d'Hygin sur le même sujet ne revêt aucune dimension symbolique ; Hygin, de toute évidence, se voit contraint de recourir à des comparaisons boiteuses afin de cerner, sans l'aide d'aucune géométrisation, un phénomène qu'il ne comprend pas. Plus généralement, la volonté qu'Hygin, ou que Germanicus (p. 128, 146) – de manière peut-être illusoire –, expriment de compléter Aratos sur ce point démontre, à elle seule, qu'ils ne mesurent pas les enjeux théoriques d'une telle tâche. Pour ce qui touche à l'apothéose de César, et à son traitement poétique, Green me paraît négliger deux paramètres. Si l'apparition d'une comète

ensuite assimilée à une étoile a pu engendrer le récit qui s'est constitué en vérité officielle, et en précurseur d'un processus voué à une récurrence institutionnalisée, c'est aussi parce que les croyances sur l'au-delà ont connu, au même moment, une évolution tourmentée, dont les poètes se font l'écho. La tripartition entre le corps, l'ombre et l'âme, qui n'avait éveillé que des soupçons dans un premier temps, acquiert progressivement le statut d'une représentation partagée, d'autant que la dualité qu'elle confère aux défunts la rend symboliquement « contagieuse » ; on sait, en effet, que les incohérences de nombreux mythes se résolvent par l'introduction de « clones » à l'un ou l'autre stade du récit (exemple : selon une chronologie intuitive, le vol du Palladium par Ulysse et Diomède devrait clôturer la chute de Troie, mais il explique, dans le discours mensonger de Sinon, que les Grecs aient construit le Cheval qui permettra à cet événement de s'accomplir ; d'où l'idée qu'Ulysse et Diomède n'aient dérobé qu'un « faux »). Par ailleurs, tout poète traitant d'une catastérisation devait se souvenir de *La Boucle de Bérénice*, aussi bien dans la version originale de Callimaque que dans sa traduction catullienne. Virgile démarque le poème 66 de Catulle à trois reprises au moins (*B*. 3.40-42 ; *Én*. 6, 460, 6.847-850) notamment pour opposer énigmatiquement Conon à un astronome qu'il s'abstient de nommer ; et, chez Properce, l'astrologue *Horos* pourrait bien tenir son nom du terme grec ὅρος, que Callimaque utilise d'entrée de jeu pour désigner la limite extrême de la sphère céleste. On s'étonnera de ne trouver, dans le livre de Green, aucun renvoi à un intertexte aussi prégnant (sur ce point, on lira avec profit les contributions de P. Hardie et K. S. Myers, in I. Du Quesnay / T. Woodman (ed.), *Catullus : Poems, Books, Readers*, Cambridge, 2012). Mais, puisqu'il a été question d'Horos, j'ajouterai, afin de contrebalancer cette critique, que dans le chapitre où il commente l'élégie 4.1 (p. 173-187), Green adopte une posture interprétative rafraîchissante et très probablement fidèle à son objet. L'hypothèse qui consiste à voir dans Horos un astrologue compétent, dont les affirmations devraient refléter des contenus experts, a été défendue, notamment par Roberta Montanari Caldini (*Horos e Properzio ovvero l'ispirazione necessaria*, Florence, 1979), et elle inspire encore le récent commentaire de Paolo Fedeli (voir le compte rendu d'É. Coutelle, in *Latomus* 75, 2016, p. 1078-1085). Mais, outre qu'elle n'aide en aucune façon à mieux comprendre le poème, elle contraint l'éditeur de Properce à soupçonner plusieurs passages qui, autrement, ne créeraient aucune gêne. Green avance l'hypothèse que, sans condamner l'astrologie dans le principe, Properce incarne dans la figure d'Horos un de ces astrologues des rues qu'il a pu croiser au hasard de ses déambulations. Je suis enclin, pour ma part, à lui donner raison, ne serait-ce que pour une raison qu'il ne mentionne pas, à savoir qu'Horos, même s'il est un charlatan, livre au lecteur un contenu métapoétique qui n'a rien d'un charabia amphigourique. De nombreux textes mettent des vérités essentielles dans la bouche d'un enfant, d'un simple d'esprit ou, comme ici, d'un charlatan ; et ce procédé, une fois encore, relève d'un « art d'écrire » au sens de Leo Strauss. Puisqu'il faut conclure, je dirai que Steven Green, s'il ne convainc pas toujours, a écrit un livre utile, réjouissant par sa fausse naïveté, et qui aide à déjouer les pièges que peut receler une érudition peu attentive au détail (à la « surface ») des œuvres examinées.

Marc DOMINICY.

John North HOPKINS, *The Genesis of Roman Architecture*, New-Haven / London, Yale University Press, 2016, 26 × 21 cm, XIV-254 p., fig., cartes, 65 $, ISBN 978-0-300-21181-8.

Ce beau livre de 254 pages, riche de photographies et de plans de qualité, traite du difficile sujet de la genèse de l'architecture romaine et du paysage urbain de la Ville du

VIIIe siècle au milieu du Ve siècle av. J.-C. Il s'agit d'une étude archéologique qui propose un renouvellement de la lecture des vestiges archaïques du Capitole (Temples de Jupiter et de l'aire de San Omobono), du forum (*comitium*, temples de Saturne et des *Castores*), du Palatin (pente septentrionale, Germal, *Curiae Veteres*) et de l'Esquilin (nécropole). Après avoir rappelé dans son introduction l'histoire des recherches depuis un siècle, l'auteur adopte un plan diachronique. Le premier chapitre, consacré au proto-urbanisme du VIIIe siècle au milieu du VIIe siècle, s'efforce de montrer que nait alors une « communauté romaine » dont le forum est l'épicentre. Le chapitre 2 (« Coherence and Distinction, ca. 650-550 ») décrypte la naissance d'un paysage monumental dont les vestiges de la *Via Sacra* et de l'aire de San Omobono révèlent l'appartenance à une *koinè* méditerranéenne dont on trouve des exemples dans les cités grecques (Syracuse, Athènes). Cette naissance va de pair avec celle d'une société qui se complexifie et se hiérarchise, et avec la mise en place d'un pouvoir monarchique. Le chapitre 3 (« On a New Scale, ca. 550-500 ») décèle une amplification des évolutions précédentes qui n'est intelligible qu'en la replaçant dans le contexte méditerranéen et pas seulement dans le contexte étrusque ; une étude du temple de Jupiter Capitolin montre ce qu'il a de commun avec les temples archaïques d'Ionie. Le chapitre 4 (« Continuity of Splendor, ca. 500-450 ») avance une analyse qui, sans être entièrement nouvelle, rompt avec une *communis opinio* : en dépit des luttes politiques et sociales qui les marquent, la chute de la royauté et l'installation de la République ne constituent pas un moment d'affaiblissement dans la construction et la créativité artistique. Le chapitre 5 (« The Great Rome of the Romans ») développe cette idée : la « grande Rome des Tarquins » est en réalité la « grande Rome des Romains ». Les données archéologiques contredisent l'histoire établie d'après les sources écrites : les grandes constructions de la Rome archaïque sont datables de la fin du VIe siècle et du début de la République et sont l'expression d'une communauté romaine activement insérée dans le monde méditerranéen. Le chapitre 6 (« Integration ») replace les analyses antérieures dans une chronologie longue : ouverte sur l'Italie et la Méditerranée, l'architecture romaine archaïque constitue les prémices de l'architecture romaine telle qu'elle se définira des siècles plus tard avec son hellénisation. Une bibliographie et des *indices* efficaces ferment le volume. Clairement rédigé, le livre est d'une lecture agréable. L'auteur sait exploiter le dossier archéologique et iconographique pour brosser des synthèses pertinentes sur l'architecture et le paysage urbain de chacune des phases qu'il distingue. Ses analyses des temples de Jupiter Capitolin, de Saturne, des *Castores* et de San Omobono sont particulièrement stimulantes. Ses approches confirment que le renouvellement de la connaissance historique vient du renouvellement des questions que le chercheur pose aux sources. C'est en replaçant l'architecture romaine archaïque dans son contexte socio-politique et dans le cadre de l'Italie et de la Méditerranée qu'il la rend intelligible et en décrypte des évolutions *a priori* trop mal documentées pour être connaissables. Selon lui, l'archéologie contredit les connaissances réputées acquises : la naissance de l'architecture romaine doit moins aux Étrusques qu'à la « communauté romaine » qui est actrice d'une *koiné* méditerranéenne italienne et grecque, et elle est datable de la fin du VIe siècle et du début du Ve, une séquence mouvementée *a priori* peu favorable à la création architecturale et artistique. Si elles ne sont pas entièrement nouvelles, ces propositions sont formulées avec une grande cohérence et s'avèrent séduisantes. Reste que la rareté et le caractère fragmentaire des vestiges archéologiques d'un côté, et le choix de ne quasiment pas prendre en considération les sources textuelles avec leurs difficultés de l'autre, incitent à la prudence pour tirer des conclusions générales sur l'histoire et la création artistique de la Rome archaïque. Bien qu'ils soient archéologiquement très mal documentés ou inconnus, la *domus* de Servius et le temple de Fortuna sur l'Esquilin, les sanctuaires du *Forum*

Boarium, le *Terentum* et les *Curiae Veteres* mériteraient d'être pris en compte dans la mesure où ils posent la question de la topographie et de la mise en scène du pouvoir et des cultes. Yves PERRIN.

José KANY-TURPIN, *Cicéron,* Fins des biens et des maux. *Traduction, introduction, notes, chronologie, bibliographie et index*, Paris, Flammarion, 2016 (GF Flammarion), 18 × 10 cm, 340 p., 15 €, ISBN 978-2-0813-8263-3.

Après le *De diuinatione* (2004) et les *Académiques* (2010), le *De finibus* est le troisième traité de Cicéron que José Kany-Turpin fait paraître dans la collection GF Flammarion. Alors que les deux précédents étaient bilingues, le présent volume ne donne pas le texte latin. Le texte qui a servi de base à la traduction est cependant téléchargeable sur le site des éditions Flammarion. C'est, à quelques détails près, le texte de J. Martha (CUF, 1928-1930). J. Kany-Turpin cite l'édition de L. D. Reynolds (Oxford Classical Texts, 1998), mais ne semble pas connaître celle de C. Moreschini (Teubner, 2005). L'introduction (p. 7-44) comprend quatre parties. La première partie situe le *De finibus* dans le projet philosophique de Cicéron, éclaire le sens du titre et donne des indications sur les sources du traité. Après quelques remarques sur la forme littéraire du dialogue, la seconde partie analyse chacune des théories du souverain bien qui sont présentées et discutées par Cicéron : la théorie épicuriennne, la théorie stoïcienne et la théorie d'Antiochus d'Ascalon. Dans une troisième partie, J. Kany-Turpin montre qu'en dépit de leurs divergences ces théories ont un fondement commun, leur naturalisme : le souverain bien découle de la nature de l'homme ; mais, alors que pour Platon et Aristote l'état naturel ne se révèle qu'à l'âge adulte, les philosophes hellénistiques observent l'homme à la naissance pour découvrir ce qu'il est et donc quelle est sa Fin. Enfin, dans une dernière partie, la traductrice indique les impératifs qui l'ont guidée dans sa traduction : fidélité au style de Cicéron et lisibilité des raisonnements. Dans cette introduction, si les doctrines sont présentées avec rigueur et précision, quelques erreurs seraient à corriger. P. 10 : le *De officiis* n'a pas été rédigé « en novembre 43 », mais en octobre-novembre 44. P. 19 : Lucius, jeune cousin de Cicéron, n'est pas mort « durant la guerre civile », mais en 68 ou 67 (voir *Att.* I, 5, 1). P. 21, note 1 : la lettre où Cicéron parle du poème de Lucrèce n'est pas *Fam.* XIII, 1 (lettre à Memmius), mais *Q. fr.* II, 9, 3. On peut aussi s'étonner de lire p. 18 que Caton n'était pas « disciple du stoïcisme », mais seulement intéressé par cette doctrine, alors que le *Brutus*, 118, le dit *perfectissimus Stoicus* (sur ses maîtres stoïciens, voir Plutarque, *Caton le Jeune*, 4, 2 ; 10, 1-3 ; 16, 1). La traduction (p. 49-268) se lit agréablement. Elle rend bien les qualités littéraires du texte et la variété des tons. Des intertitres assez nombreux facilitent la lecture. Le texte latin nous a paru dans l'ensemble rendu avec exactitude. Nous signalerons simplement quelques points de désaccord. En I, 6 (cf. p. 13 de l'introduction), le *iudicium* que Cicéron ajoute à ses modèles grecs n'est pas, à notre avis, son « goût personnel », mais le jugement personnel qu'il porte sur les doctrines (voir le sens de *iudicium* en I, 72 et dans le *De diuinatione*, II, 150). En I, 17, *in physicis… totus est alienus* ne veut pas dire qu'Épicure est totalement « étranger à la physique », mais qu'en physique il est totalement « dépendant d'autrui », « inspiré par autrui », à savoir Démocrite, comme il est précisé par la suite (voir *Oxford Latin Dictionary*, *s. v. alienus*, 1 d). En V, 3, *Coloneus ille locus, cuius incola Sophocles ob oculos uersabatur* signifie « le site de Colone, dont un habitant, Sophocle, apparaissait devant mes yeux ». En V, 12, les *commentarii* aristotéliciens seraient mieux traduits par « notes de cours » que par « commentaires ». En V, 71, on peut regretter que ne soit pas rendue la différence entre *beata uita* et *beatissima uita*, si importante pour saisir la pensée d'Antiochus. L'annotation (p. 269-321) éclaire les

difficultés du texte et donne les précisions historiques indispensables (p. 270, note 9, il faut lire « Ménandre » au lieu de « Térence »). L'ouvrage se termine par un index des noms propres et une bibliographie bien à jour (le recueil *Cicero's* De finibus*: Philosophical Approaches*, édité par Julia Annas et Gábor Betegh, paru à Cambridge, également en 2016, n'a pas pu être cité). Nul doute que, comme les deux précédents, ce volume contribuera heureusement à la diffusion de l'œuvre de Cicéron, notamment auprès des philosophes. François GUILLAUMONT.

Anne KOLB (ed.), *Infrastruktur und herrschaftsorganisation im Imperium Romanum. Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis III. Akten der Tagung in Zürich 19.-20.10.2012*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2014, 25 × 18 cm, 279 p., fig., 49,80 €, ISBN 978-3-05-006031-6.

Praise from ancient writers for Roman infrastructure is neither difficult to find nor is it difficult to believe. Equally, early modern writers the saw the Roman interest in building for the public good as a legacy worthy of adoption. Too often, however, such praise has deflected scholarly attention from what infrastructural investment can tell us about the character of the Romans and of their empire, beyond the notion of their 'practicality'. Until recently, this general silence has been even more pronounced in the provinces. To address this gap, Anne Kolb convened a conference in 2012 at the University of Zurich as part of the larger research project, 'Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis in den antiken Staaten'. The result is the present volume under review, which offers twelve new examinations in both German (6) and English (6), along with the editor's introduction. The book is divided into three, roughly equal sections: I. Administrative and economic structures; II. Water distribution systems; and, III. Transport infrastructure. Section I opens appropriately with Helmuth Schneider's piece on the role of infrastructure in the legitimation of the early principate. Starting with the *Res Gestae*, Schneider sets out four questions for his paper: 1) what were the motives behind infrastructural constructions?; 2) how were those constructions articulated to support the emperor?; 3) did they provide real services to the populace?; and, 4) how were these infrastructures received by the public? To address these questions, Schneider summarizes and reevaluates the sources within their political contexts, beginning with the late Republican traditions of patronage and euergetism, best exemplified by Agrippa's administration of water supply. Not long after Agrippa's death, however, Schneider argues that model became untenable, leaving only the emperor to fund such massive undertakings as road building and aqueduct construction. Consequently, only the name of the emperor was attached to commemorative inscriptions and coins. What was left for the upper classes, then, was their re-enfranchisement as administrators in the close confidence of the emperor. For Christopher Jones, such reliance on the emperors' benefaction for infrastructure creates an overreliance on them as the source of emergency funding in the wake of natural disasters, especially earthquakes. After a brief, but fulsome recounting of the historical sources, Jones critically reexamines that evidence for alternate readings, less credulous of imperial praise. He also makes much of the silence of sources on funding for rebuilding. The dual destruction of Pompeii, partially by earthquake in 62/3 under Nero and completely by eruption in 79 under Titus, plays a key role in Jones' illustration of imperial response and its variation. Unfortunately, the research used on Pompeii is far out of date, the information is misapplied, and the subsequent argument of imperial neglect is undermined, if not necessarily wrong. Recent archaeological research has shown that Pompeii's reconstruction was substantially complete, forward looking, and was influenced by Rome to such a degree that John Dobbins (in *The World of Pompeii*, New York, 2007,

p. 174) has argued for imperial funding as the most likely source for at least the reconstruction of the city's forum. Finally, Jones' undervaluing of the remission of taxes as a meaning emergency funding might be taken, as Christof Schuler does later in this volume, with a grain of salt. Salt is an indispensable element in human life and the need for it as Rome conquered and then settled the area of northwest Europe is the framework for Isabella Tsigarida's chapter on the North Atlantic salt marshes. Although isolated and somewhat insulated from its political and cultural influences, Tsigarida argues that the arrival of Rome had significant impacts on the salt production industry, both in terms of the specific technologies for rendering it and systems of land use. Above all, it is the presence of the army that has incentivized this industry and spurred the growth in storage and transport infrastructure to support it. As Michael Speidel explains in the following chapter, the army also generated many other elements of infrastructure within the boundaries of the empire with the purpose of facilitating the rapid deployment of troops and the maintenance of their supply, particularly while on campaign beyond the borders. Deploying the relatively few epigraphic and papyrological sources available, Speidel reveals the expectation many Romans seem to have had for the permanence of such infrastructures, and how, when they endure, temporary schema like levies and requisitions transform into more standard systems of taxation (and corruption). Section II on water infrastructure beings with Schuler's discussion of the arrival of large scale Roman aqueduct construction in the Greek east and what this development within the region's long urban history can tell us about Roman administrative practice. Where previous scholarship preferred to see no coherent imperial building policy, Schuler closely examines the inscriptional evidence for aqueducts in Lycia to argue that Roman imperial administration actively invested in infrastructure to legitimate and secure its rule. In many ways, what Schuler suggests is a Roman strategy to convert the "hearts and minds" of its subjects not significantly different from that as employed by America in Afghanistan under George W. Bush or as lampooned by Monty Python in a fictional Roman Judea. Also making the very most of scant source material is Francisco Beltrán Lloris' chapter on the administration of irrigation infrastructures in the western Empire. Beltrán Lloris lays out a general typology of how Roman irrigation systems were managed – by individuals, by municipal or imperial authority, or by irrigation communities – that slices effectively through the inscriptional evidence and leads to important conclusions: however a water supply system was financed, another administrative layer was inserted to manage both the flow of water and its apportionment among landholders. It is interesting, if unsurprising, that social and economic inequalities are written into the results as well as the design of these irrigation communities. Following appropriately is Anna Willi's paper on the commingled questions of land ownership and water management, again in the Roman west. For Willi, the implementation of cadastral systems not only shaped the landscape, but also reveals the decision making process of those shaping it. Although the literary evidence (i.e., *Corpus Agrimensorum Romanorum*) is difficult to parse chronologically, the addition of archaeological evidence shows water management was not only built into these land surveys and the physical infrastructures that define them, but even impacted their orientations. Perhaps the only quibble is with Willi's framing device of "soil moisture". Doubtless drainage infrastructures did affect soil moisture, but we might doubt if Romans understood their actions in these terms. If they did not, we should endeavor to discover what they did imagine the result of their infrastructural and cadastral plans to be. The third section of the book discusses transport infrastructure. Pascal Arnaud's chapter on maritime infrastructure reminds us, using only a sample of the North African coast, of how very many such installations were necessary to serve an empire that eventually encompassed the entire Mediterranean. Of course

Rome did not build all of it herself, but legal sources (e.g., *lex portorii Asiae*) suggest the likelihood of a dense ring of ports, lighthouses, and customs houses that were, depending on scale, build with imperial, municipal, or even private funds. On a smaller scale, Christina Kokkinia reexamines the rhetoric surrounding the port of Ephesus and argues in the particular for an inversion of Schneider's general idea of infrastructure as a political act legitimating Rome's rule in the early principate. By the second century CE, however, that rule has been solidified, permitting Kokkinia to read an inscription as a moral invocation of the rulers to intervene on behalf of their subjects. Piercing the rhetoric, Kokkinia cleverly finds a local impetus for imperial infrastructure that does not necessarily undermine Rome's broader political goals or economic prosperity. The final three papers deal with some of the most traditionally recognized forms of Roman infrastructure – roads and systems of transport – but refreshingly directly challenge some of their traditional understandings. For example, Michael Rathman's paper takes on the popular notion of Rome as the road building empire, demonstrating the physical, technical, and political debt that Rome owed to its Hellenistic and even Persian predecessors. To identify the desire to see the emperor as lead architect for the Roman road system, however, Rathman points to nineteenth-century sources and models. His broad skepticism of the use of milestones for larger conclusions is useful, though it thankfully does not trouble their careful and particular use by Jens Bartels in the following chapter. Indeed, Bartels' patient reading of each milestone enacts Rathman's methodological caution to reveal several different forces of authority expressing themselves in these inscriptions. In the end, a richer picture is revealed of emperors continuing the programs and strategic goals of their predecessors, of governors making nuanced associations in the language of inscriptions, and of an empire deploying road infrastructure differently in the context of each province. Finally, Stephen Mitchell addresses the long held belief, recently supported by the editor of this very volume, that the Roman empire relied solely on a system of local requisitions for its transportation needs. Mitchell offers a series of observations about the system of requisitions, targeted particularly at the needs of the *cursus uelox*, which challenge the efficiency of that system. In this line reasoning, if the system is important, but inefficient, would not the Romans change it? Fortunately, Mitchell does not lean on appeals to efficiency alone and instead examines evidence from the 4th and 5th centuries CE that indicates animals and changing stations were owned and operated by the state. Mitchell then attempts to push these facts from late antiquity back into at least the 3rd century CE using epigraphic evidence for imperial horse breeding estates and their relationship to the *cursus publicus*. As a volume, there is much to praise and only a few things to critique. In general, the papers are all of very high quality and were arranged in a thoughtful manner that placed several papers in dialog. This was especially important work by the editor, as the absence of intra-text citations leaves one to wonder if the authors engaged with one another's papers. Many of the authors are to be commended for carefully parsing the intentions of those who inscribed both monumental and small scale inscriptions to understand their political social and economic contexts rather than taking them simple at face value. On the other hand, with only fourteen images, drawings, and tables there is a surprising lack of illustrations in the book. A number of chapters would have benefited from a map and/or images of inscriptions or installations described. The focus on infrastructure was maintained throughout the book even if the meaning of the term was itself never defined. Only one paper seemed tangentially related to infrastructure. It is particularly noteworthy that these are not simple and self-contained case studies, and many papers sought to engage in model building, teasing out larger relevancy for individual examples of infrastructure, especially in the political realm. Indeed there is a desire to extract general

modes of Roman organizational practice from the particulars of infrastructural management. Within these examples of provincial infrastructure – their construction, financing, and administration – is a more than implicit challenge to the common image of Rome's government as being without intervention or bureaucracy. The deeper we look into to their infrastructural investments, the deeper we see Romans invested in governing their provinces. Eric E. POEHLER.

Peter KRITZINGER / Franz SCHLEICHER / Timo STICKLER (ed.), *Studien zum römischen Zollwesen*, Duisburg, Wellem, 2015 (Reihe Geschichte, 7), 24 × 16,5 cm, VIII-266 p, cartes, 1 CD-ROM, 59 €, ISBN 978-3-941820-14-2.

Das Buch geht auf eine Tagung an der Universität Jena im September 2012 zurück, auf der die meisten der hier versammelten Beiträge vorgetragen worden waren. Im Band sind die beiden Beiträge von Vandorpe und France auf englisch, die übrigen auf deutsch verfaßt. In ihrer Einleitung konstatieren die Herausgeber, daß die Forschung der Bedeutung des antiken Zollwesens nicht gerecht werde und das Thema vernachlässigt habe. Zwar würden Teilaspekte in Philologie, Archäologie, Numismatik, Papyrologie und Epigraphik berücksichtigt, aber es fehle, abgesehen von einigen älteren Werken, der Blick aufs Ganze. Eine systematische Darstellung des römischen Zollwesens will allerdings auch der vorliegende Band nicht liefern, vielmehr nimmt er sich vor, „Einblicke in die jeweiligen speziellen Themenkomplexe zu gewinnen, … strittige Fragen zu diskutieren, neue aufzuwerfen und Lösungsansätze vorzulegen“ (S. 7). Ein thematischer Schwerpunkt wird dabei bewußt nicht gesetzt, der räumliche Schwerpunkt liegt im Westen des Imperiums, da der Osten aufgrund der besseren Quellenlage auch besser erforscht sei. Die zehn Beiträge lassen sich, auch wenn die Herausgeber darauf nicht hinweisen, in drei Gruppen einteilen, nämlich in zwei chronologische Überblicke, fünf geographisch orientierte Beiträge und drei sachthematisch angelegte Studien. Mit einer Ausnahme behält die folgende Zusammenfassung die Reihenfolge der Buchbeiträge bei. Zu Beginn stehen die beiden chronologischen Überblicke. Peter Kritzinger entwirft im längsten Beitrag des Bandes eine „rudimentäre Skizze“ des römischen Zollsystems bis in die hohe Kaiserzeit, die dem Erkenntnisgewinn seit dem mittlerweile überholten Werk von Siegfried De Laet (*Portorium*, Bruges, 1949) Rechnung tragen und neue Ideen einbringen will. Darin wird die republikanische Zeit, auch wenn sie nur wenige Quellen aufweist, kaum berücksichtigt beziehungsweise zu wenig von der Kaiserzeit abgesetzt. Im Abschnitt zur Zollerhebung ist Kritzingers Argument hervorzuheben, daß die Händler bei der Rückführung der nicht verkauften Waren vom Zoll befreit waren und deshalb denselben Weg über dieselbe Zollstation nehmen mußten, damit die dort aufbewahrte Quittung mit den Waren abgeglichen werden konnte. Hingegen muß die Behauptung des Autors, daß mit der Regelung Neros, die Abgabenregelung an jeder Zollstation sichtbar anzuschlagen, die erpresserischen Übergriffe der Zöllner aufgehört hätten, mehr als frommer Wunsch denn als historische Tatsache gelten. Im Abschnitt zum Zollsystem entwickelt Kritzinger die These, daß die Städte nicht, wie gemeinhin angenommen, Zölle nur im eigenen Namen erhoben hätten, sondern wichtige Einzieher der Reichszölle gewesen seien und somit das „Grundgerüst des römischen Zollwesens“ bildeten. Und zweitens sei das Zollsystem weniger durch kaiserliche Reformmaßnahmen weiterentwickelt worden, sondern habe sich allmählich an neue Situationen angepaßt. Insbesondere sei der Zoll nicht ab den Severern durch kaiserliches Personal erhoben worden, zumindest nicht durchgängig, da weiterhin Zollpächter belegt sind. Zu letzterem Punkt hätte man sich eine genauere Abstimmung mit dem folgenden Beitrag gewünscht, in dem der Pacht in der Spätantike zumindest eine schwindende Bedeutung attestiert wird.

(S. 84). Frank Schleicher verfaßt für die Spätantike das Pendant zu Kritzingers Überblick. Für diesen Zeitraum stehen nahezu ausschließlich juristische Quellen zur Verfügung, aus denen Schleicher das spätantike Zollsystem zu rekonstruieren versucht. In diesen wie in anderen Quellen sei der Begriff *portorium* allmählich verschwunden und habe dem allgemeineren *uegtical* Platz gemacht. In der Sache ließen sich bei einer gewissen grundsätzlichen Kontinuität zur vorherigen Zeit folgende Weiterentwicklungen ausmachen. Die einst mächtigen Pachtgesellschaften verschwanden, der Staat selbst übernahm die Verwaltung der Zollerhebung und verpachtete die Eintreibung an die Kleinpächter vor Ort. Im Lauf der Zeit hätten sich diese Kleinpächter dann selbst in staatliche Amtsträger „verwandelt", bis im 6. Jahrhundert die Pacht praktisch keine Bedeutung mehr besaß. Auch die großen Zollbezirke wurden im Rahmen dieser Entwicklung aufgegeben, während der Reichsgrenzzoll an Gewicht gewann und als *octaua* (12,5% des Warenwertes) beim Überschreiten der Reichsgrenze einmalig erhoben wurde. Die geographisch orientierten Beiträge, in denen angesichts der Konzentration des Bandes auf den Westen des Reiches vor allem die spanischen und die Alpenprovinzen vermißt werden, beginnen mit der Studie von Katelijn Vandorpe über Ägypten, das mehr Informationen über das römische Zollsystem liefert als jede andere Provinz. Die anfangs aufgeworfene Frage, ob diese Informationen auch für andere Regionen des Reiches aussagekräftig sind, bleibt unbeantwortet, da Vandorpe die Kontinuitäten und Brüche zum ptolemäischen System auszumachen versucht. Grundsätzlich sei das römische Zollwesen detaillierter und strikter geregelt gewesen als sein Vorgängersystem. Dem „tariff of Zraia" in der Provinz Numidia widmet sich der Beitrag von Jérôme France, der ähnliche inschriftliche Zolltarife zum Vergleich heranzieht. Eine epigraphische Untersuchung klärt die Struktur des Textes; sodann wird dieser als Teil des umfassenderen, vom Kaiser angeordneten *portorium* der *quattuor publica Africae* verstanden; und schließlich wird er in die lokale Situation von Zraia eingeordnet. Text und englische Übersetzung der Inschrift sind dem Beitrag angehängt. Während die abschließenden Abbildungen der herangezogenen Inschriften gelungen sind, ist die Beschriftung auf den beiden Karten, welche die Umgebung von Zraia (bzw. Zarai) zeigen sollen, kaum zu entziffern. Die relativ gute Quellenlage für das Illyricum erlaubt es Klaus Zimmermann, die soziale Situation der dortigen Zöllner zu untersuchen. Er spitzt die gegen De Laet stehenden Thesen von Ørsted dahingehend zu, dass die Zollpacht eine Art inoffizielles Amt gewesen sei, das innerhalb einer Familie weitergegeben wurde, so dass man geradezu von Berufspächtern sprechen könne. Ob diese aus einer begrenzten Inschriftengruppe gewonnenen Erkenntnisse auch verallgemeinerbar sind, muß allerdings offen bleiben. Auch das Personal der Zollstationen sei nach aller Wahrscheinlichkeit auch dann übernommen worden, wenn die Pächter (*conductores*) wechselten. Schließlich bringt Zimmermann einige Argumente für die gegebene Anzahl von Zollinschriften allgemein und speziell im Illyricum vor („epigraphic habit"). Dem in der Literatur vernachlässigten Thema der stadtrömischen Zölle gilt der Beitrag von Katharina Wojciech, der sich auf den Fleischhandel unter den Severern konzentriert. Er zeigt, daß das nach Rom getriebene Nutzvieh einer Verzollung unterlag, daß die an den Zollstationen ausgestellten Papiere eine Kontrolle der Belieferung ermöglichten und daß die Fleischhändler bestrebt waren, als Versorger der Stadt anerkannt und mit Privilegien ausgestattet zu werden. Der fünfte geographisch ausgerichtete Beitrag ist merkwürdigerweise ans Ende des Bandes gestellt: Sebastian Matz nimmt eine Bestandsaufnahme der *stationes* des gallischen Zollbezirks vor. Er kommt allerdings zu einem komplett negativen Befund. Keiner einzigen der epigraphisch belegten Zollstationen der *quadragesima Galliarum* konnte bisher ein Baubefund zugeordnet werden. Matz bezweifelt auch, daß außerhalb des gallischen Bezirks ein Zollgebäude zweifelsfrei nachgewiesen ist und

bezieht diesen Zweifel sogar auf das in Porolissum angenommene Zollgebäude. Die drei sachthematisch angelegten Beiträge werden von Peter Rothenhöfer eröffnet, der nach Zusammenhängen zwischen dem Zollwesen und der Metallversorgung im Westen des römischen Reiches fragt. Erheblich enger als diese Fragestellung des Titels bleibt die darunter entwickelte These, daß sich nämlich Stempelmarkierungen auf römischen Bleibarren (Abbildungen sind beigefügt) nicht eindeutig als Markierungen von Zollkontrolleuren erweisen lassen. Ebenfalls mit Bleiobjekten als möglicher Quelle für das Zollwesen, nämlich mit den Bleisiegeln des römischen Westens, befaßt sich Peter Kritzinger (mit einigen Abbildungen). Gegen die allgemeine Meinung, die Waren seien an den Zollstationen verplompt worden, kann Kritzinger gute Argumente dafür anführen, daß die Sendungen vom Absender gesiegelt wurden und daß die Plomben in Kombination mit den Frachtpapieren den Zöllnern eine schnelle und exakte Kontrolle der Warentransporte ermöglichen sollten. Außerdem sollten die Siegel anzeigen, daß Güter vom Zoll ausgenommen waren. Allerdings bleibt der Autor eine Erklärung für diejenigen – wenngleich wenigen – Siegel schuldig, die auch nach seiner Meinung von Zöllnern angefertigt wurden (S. 208f.), da auf ihnen eine Zollstation genannt wird. „Sklaven im römischen Zollwesen“ schließlich lautet der Titel von Sven Günther. Dieser hat den Beitrag als Materialsammlung zu den beiden bisher relativ wenig behandelten Teilaspekten seines Themas angelegt, nämlich einerseits Sklaven als zollpflichtige Güter und andererseits Sklaven als Teil des Zollpersonals. Zum ersten Aspekt vermutet Günther, daß für Sklaven ebenso wie in den erhaltenen Zolltarifen auch reichsweit eine Zollpauschale erhoben worden sei. Zum zweiten Aspekt kann er eine Reihe von Zeugnissen dafür anführen, daß der Einsatz von Sklaven zur Zollerhebung ein verbreitetes Phänomen war, wobei die Unfreien zwar grundsätzlich auf der untersten Hierarchiestufe standen, aber auch Beförderungen durchaus erkennbar sind. Jeder der zehn Beiträge schließt mit einer Zusammenfassung, die nur bei Rothenhöfer nicht überschrieben ist und nur bei Zimmermann gänzlich fehlt. Ein eigenes Literaturverzeichnis ist hingegen sämtlichen Beiträgen angefügt; angesichts vieler Wiederholungen hätte sich stattdessen ein Gesamtverzeichnis angeboten. Die mehrfach gegliederten Indices erschließen den Band sehr gut. Diesem ist auch eine CD mit dem vollständigen Buchtext beigelegt, so daß eine Volltextrecherche möglich ist, ein vorbildlicher Service des Verlags. Inhaltlich nehmen die Aufsätze nur selten aufeinander Bezug. Von dem Dialog der Tagungsteilnehmer, den die Herausgeber in der Einleitung als zentrales Anliegen des zugrundeliegenden Kolloquiums benennen und mit dem sie nicht zuletzt dem konstatierten Auseinanderdriften der Spezialstudien zum Zollwesen begegnen wollen, kann der Band leider nicht viel vermitteln. Er verbleibt daher in der üblichen Struktur eines solchen Tagungsbandes, in welchem die einzelnen, aus den Forschungsinteressen der Beiträger entstandenen Studien parallel zueinander stehen und allenfalls in ihrer Gesamtheit eine thematische Einheit bilden. Die beiden chronologischen Beiträge errichten dazu ein Grundgerüst, innerhalb dessen die ausgewählten spezielleren Fragestellungen untersucht werden. So dokumentiert der Band zuverlässig die aktuelle Quellen- und Forschungslage und macht auch deutlich, welche Probleme des römischen Zollwesens noch ungelöst sind. Martin Dreher.

Cesare Letta / Simonetta Segenni (ed.), *Roma e le sue province. Dalla prima guerra punica a Diocleziano*, Roma, Carocci, 2015, 319 p., 24 €, cartes, ISBN 978-88-430-7423-5.

Theodor Mommsen was the first scholar to recognise the role and significance of the provinces in the history of the Roman Empire. Since his time, archaeological discoveries, the publication of thousands of inscriptions and studies of local mints have all led to

considerably greater knowledge on the past of each of the Roman provinces. Today, the history of the provinces is an entirely autonomous field of the history of ancient Rome, in which a large and steadily growing group of scholars are engaged. Owing to the continuing specialisation and inexorable progress of research, however, even historians of the provinces are not always able to keep track of the rapidly changing state of the art, not to speak of those scholars, or students, with a limited grasp of issues related to the provinces. There is extensive literature available on specific provinces, but if one is searching for only basic historical information, finding the necessary data is not always a quick and easy process. Beyond question, therefore, is the usefulness of compendiums, which provide the reader with an overview of the most important historical information. Previous attempts to compile such compendiums have not always been noticed and adequately appreciated (cf. G. Wesch-Klein, Provincia. *Okkupation und Verwaltung der Provinzen des Imperium Romanum von der Inbesitznahme Siziliens bis auf Diokletian. Ein Abriß*, Zürich / Berlin, 2008). The probable reason for this is that they are usually aimed at a selected group of readers. This is the case for the book under review: produced by a group of researchers mostly associated with the University of Pisa, it is mainly aimed at students, as well as anybody with an interest in the Roman provinces (p. 13-14). The authors' intention is to introduce readers both to issues concerning the history of the provinces and to their organisation and place in the structure of the Roman state, during the Republic as well as the Empire. The book's educational function is clearly reflected in its construction. It is divided into two parts: "Le province e la loro amministrazione" (p. 19-83) and "Profilo e storia delle singole province" (p. 87-223). The first part comprises five chapters, whose authors discuss various detailed questions concerning the way the provinces were organised and functioned. Chapter One contains two texts on the period of the Republic, by A. Della Rosa (*Il concetto di provincia*, p. 19-23) and S. Segenni (*L'amministrazione delle province in età repubblicana*, p. 23-31). Chapter Two, on the period of the Empire, consists of five texts. The first examines the legal status of the provinces after the reform of 27 BCE, which resulted in the emergence of what were known as imperial provinces, directly subordinate to Augustus and his successors, as well as those under the control of the senate, which in this section are referred to as proconsular provinces (A. Della Rosa, *Province imperiali e province proconsolari*, p. 33-36). The next articles present issues concerning the administration of the imperial provinces (U. Laffi, *Governatori e personale amministrativo nelle province imperiali*, p. 36-48), especially Egypt's administrative status (S. Segenni, *Il prefetto d'Egitto*, p. 48-50) as well as how the administration of the provinces subject to the senate functioned (A. Della Rosa, *Governatori e personale amministrativo delle province proconsolari*, p. 50-59). The last text features reflections on the place and role of vassal rulers in their relations with Rome (M. Facella / A. Raggi, *I regni 'clienti'*, p. 60-62). Chapter Three examines issues related to economic and fiscal life. Subjects concerning the tax contributions of the population of the provinces and customs are presented by A. Raggi (*Tributi e portoria*, p. 63-67), while A. Della Rosa provides an outline of the provinces' economic resources and imperial lands (agricultural production, mining resources, industrial production, use of slave labour) (*Risorse economiche e proprietà imperiali*, p. 67-74). An important aspect in the lives of a large number of provinces was the fact that permanent military garrisons were stationed there. Various aspects of this military presence and the army's impact on the lives of residents of the provinces are discussed concisely by C. Letta in Chapter Four (*L'esercito*, p. 74-79). The short chapter by S. Gazzoli that brings the first part of the book to a close (*I processi della romanizzazione*, p. 81-83) touches upon the question of the Romanisation of the provinces. Part Two (p. 87-273) comprises some 29 chapters. Each presents in a concise

fashion the history either of individual provinces (A. Raggi, *Britannia*, p. 129-134; A. Raggi, *Dacia*, p. 177-182; D. Campanile, *Asia*, p. 183-192; etc.) or of several whose histories were closely related (G. Salmieri, *Sicilia, Sardegna e Corsica*, p. 87-100; M. Chelotti, *Province iberiche*, p. 101-109; M. Chelotti, *Province galliche*, p. 121-127; etc.). Each of these chapters comes with a bibliography. The book is concluded by an appendix written by G. Salmieri (*Theodor Mommsen e la scoperta della storia delle province romane*, p. 275-285). This comprises reflections on the impact of Theodor Mommsen's research on the provinces for the later historiography on the topic, and points to the imitation of the model of Roman organisation of provincial administration in later eras, especially the modern period. This imitation was expressed both in the naming of administrative officials and in the use of the term "province" to refer to structures of secular and church administration. Among the book's undoubted merits are the fact that it offers an introduction to studies of the history of the Roman provinces, and the clear and logical arrangement of its contents. A further functional asset is the attached atlas (*Carte delle province romane*, p. 288-304), which makes it easier for readers to find their way around the intricacies of the geography of the world of the Roman provinces. It is composed of maps adapted from the popular and highly regarded atlas of the ancient world edited by A.-M. Witte / E. Olshausen / R. Szydlak (*Historischer Atlas der antiken Welt*, Stuttgart / Weimar, 2012). A valuable supplement to the book is the general bibliography concerning the Roman provinces (p. 305-316). A few critical remarks should be made. The chapters on specific provinces are arranged in geographical order, basically from west to east, with the African provinces appearing at the end of the sequence. From a historical perspective, chronological presentation would be more logical, showing the order in which the provinces were founded, thus making it easier to track the process of formation of the Roman provincial system. Some of the bibliographies for the individual provinces show a certain lack of consistency. Certain authors cite publications containing the *fasti* of provincial officials, while others do not. The same comment applies to publications referring to the histories of their garrisons or legions and auxiliary units stationed in the provinces, and the *limes*. These minor lapses aside, this book can be recommended without hesitation for the attention not only of students and those keen to learn more about the history of the Roman provinces, but also of researchers already dealing with these issues, as they too will find in it a great deal of useful information. Edward DĄBROWA.

Johannes LIPPS / Dominik MASCHEK (ed.), *Antike Bauornamentik. Grenzen und Möglichkeiten ihrer Erforschung*, Wiesbaden, L. Reichert, 2014 (Studien zur antiken Stadt, 12), 32 × 24,5 cm, 251 p., fig., cartes, 98 €, ISBN 978-3-89500-997-6.

Cet ouvrage constitue les Actes d'un colloque organisé à Munich en octobre 2011. Consacré à l'ornementation architecturale, il a pour ambition de dresser un état de la recherche et de mener une évaluation critique des perspectives et problèmes possibles liés au renouvellement, ces dernières décennies, des questionnements et des grilles de lecture. Le volume réunit des réflexions méthodologiques globales et des approches novatrices à l'échelle de l'Empire. Gageons qu'il marque un jalon dans les échanges de la communauté scientifique sur cette thématique de l'ornementation architecturale. La consultation de l'ensemble est facilitée par les notes de bas de page, par la bibliographie et le résumé en anglais inclus dans chacune des communications, sans oublier une série d'index (index des matières, index géographique) se trouvant en fin d'ouvrage. Tous les textes comportent une documentation archéologique, des photographies de qualité en noir et blanc, des plans et des dessins techniques. Onze figures en couleur consacrées

essentiellement aux enduits peints de la *Domus Aurea* sont placées à la fin du volume. 14 contributions composent cet ouvrage. Au fil des communications, le croisement de données anciennes et récentes, la diversité des approches proposées et celle des sources matérielles concourent à la qualité de l'ensemble. Comme le souligne le propos liminaire de J. Lipps et D. Maschek (p. 9-24), ces travaux sont construits autour de cinq thématiques : des réflexions méthodologiques sur la nature des ornements, le potentiel heuristique de la recherche actuelle, les modèles ornementaux et leur réception dans les provinces, sans oublier les techniques de la production de l'ornementation architecturale. A. Grüner (p. 25-51) s'interroge sur le concept d'ornement et son utilisation par les archéologues. Plaidant pour une étude globale des monuments antiques, l'auteur distingue alors l'ornement, reconnaissable à sa nécessité fonctionnelle, et l'élément décoratif (moulures décoratives et rythmiques). L'ornement accentue la fonction statique des éléments constructifs tout en soulignant les formes et les proportions architecturales. L'élément décoratif, quant à lui, se caractérise par sa fonction esthétique puisqu'il peut se référer ou non aux caractéristiques structurelles des éléments porteurs du bâtiment. Pour ouvrir la voie à une compréhension plus fine de l'architecture antique, l'auteur propose d'étendre le concept d'ornementation aux interactions entre les ornements et les éléments décoratifs à travers la question du sens, des formes et des perceptions sensorielles ressenties par les visiteurs (effets optiques, acoustiques et olfactifs). L'ornement étudié dans sa globalité comme un phénomène architectural, décoratif et sensoriel, voire sensuel, serait alors à même de restituer les stratégies de conception et de construction qui produisent des atmosphères individuelles et spatiales spécifiques. S'intéressant à la diffusion des motifs ornementaux à partir d'exemples à Éphèse, Rome et Limyra, G. Plattner (p. 53-68) enrichit le débat sur l'existence d'ateliers, présentés encore parfois comme les propriétaires des modèles d'ornementation architecturale. Afin d'éviter les interprétations trompeuses, l'auteur propose une grille de lecture séparant trois niveaux d'analyse : la syntaxe de la décoration (la combinaison de formes et motifs d'ornementation divers), l'iconographie et le dessin d'éléments ornementaux particuliers (palmette…), la facture stylistique du travail des tailleurs de pierre. Plus que la migration d'ateliers entiers et les désirs des commanditaires, ce sont selon lui les déplacements des architectes, la circulation de modèles et l'intervention ponctuelle d'une main d'œuvre experte de *lapidarii* itinérants qui enrichissent et accompagnent l'émergence de nouveaux modèles architecturaux et d'ornementation. La communication suivante de C. Baier (p. 69-82) met en pratique le renouvellement des grilles de lecture à partir de l'examen des vestiges du nymphée d'époque flavienne de C. Laecanius Bassus à Éphèse. L'auteur propose une approche de l'organisation du travail des tailleurs de pierre par la combinaison innovante de l'analyse iconographique traditionnelle et d'une méthode d'analyse multivariée assistée par ordinateur. Cette dernière, basée sur les variables statistiques issues des variantes dans les différentes composantes de l'ornementation architecturale, aboutit à des dendrogrammes de regroupements hiérarchisés qui, une fois interprétés, distinguent les interventions et les réalisations de différents tailleurs de pierre. Le principal apport de la statistique est ici de replacer le geste technique et l'action de l'individu au cœur de la recherche sur l'identification et l'organisation des ateliers. N. Toma (p. 83-98) présente de nouvelles propositions concernant la conception et la fabrication des chapiteaux corinthiens à l'époque impériale. À partir des tracés préparatoires à la pointe sur le lit d'attente de chapiteaux provenant de Leptis Magna, Priene et Sabratha, l'auteur démontre la division de la chaîne opératoire en deux phases principales : la taille du profil du chapiteau à partir du bloc brut puis la sculpture des motifs ornementaux. L'auteur soutient l'idée que la taille se fait à main levée et non en fonction de modèles ou prototypes. L'utilisation de la taille par mise au point ou d'un gabarit-

guide pour la sculpture des feuilles d'acanthe est également débattue tout comme l'utilisation d'un cahier de modèles pour le cas particulier du rinceau peuplé. U. Quatember (p. 99-116) propose une révision critique des sources et des différentes phases d'aménagement concernant le Temple et la Porte d'Hadrien à Éphèse, le Temple de Dionysos à Pergame, et le nymphée à Milet, par le truchement de l'analyse architecturale du bâti assistée par un balayage laser 3D. Ainsi, l'analyse montre, dans le cas du Temple d'Hadrien à Éphèse, qu'une reconstruction partielle a eu lieu, probablement à l'époque tétrarchique. Ce réaménagement a nécessité l'évacuation de certains blocs architecturaux originels. Pour autant, la production de blocs de remplacement témoigne d'une volonté forte d'imiter les ornements d'origine dans la décoration. Ensuite, H. Wienholz (p. 117-128) rappelle, à l'occasion du réexamen de l'ornementation architecturale du temple de Jupiter à Baalbek, que la finalité des recherches archéologiques ne se résume pas à présenter une reconstruction idéale des bâtiments et de leur ornementation. L'objectif que doivent se fixer les chercheurs n'est pas tant la production de séries typologiques d'ornements isolés qu'une analyse globale des phases et de la chaîne opératoire de construction qui permet d'inclure les évolutions du répertoire ornemental d'époque romaine dans l'histoire architecturale et culturelle des espaces urbains comme Baalbek. À partir des vestiges architecturaux à Milet, R. Köster (p. 129-138) signale les problèmes et limites méthodologiques rencontrés lorsque l'on confronte tant les datations issues de l'épigraphie que celles provenant de l'étude stylistique des décors aux lacunes nombreuses de nos connaissances sur les différents états de construction. Il faut alors souvent faire preuve de pragmatisme, et même tâtonner, car il est évident que les interprétations erronées sont plus nombreuses lorsque l'on s'attache à l'étude d'un motif décoratif singulier sans tenir compte de l'ornementation architecturale des autres parties d'un édifice. Le dossier présenté par J. Lehmann (p. 139-153) sur les problèmes de classification chronologique de l'ornementation architecturale dans la Péninsule ibérique montre la longévité des prototypes italiques tardo-républicains dans la production des chapiteaux corinthiens jusqu'à l'époque flavienne. Ceux-ci s'insèrent dans des discours plastiques complexes où coexistent différents types et séries décoratives pour lesquels les constantes et les dynamiques sont parfois difficiles à clarifier. Par la suite, J. Lipps (p. 155-168) s'intéresse aux problèmes méthodologiques induits par la variété typologique des éléments architectoniques. Cette variété est souvent interprétée comme l'indice de différentes phases de construction étalées dans le temps. Or l'étude de la *Basilica Aemilia* a démontré la simultanéité d'éléments décoratifs variés jusqu'alors formellement considérés comme appartenant à des périodes chronologiques différentes. Cette situation remet en question les séries chronologiques très précises et très serrées qu'on a développées ces dernières années pour classifier l'ornementation architecturale d'époque augustéenne. Ainsi, un répertoire ornemental stylistiquement varié peut modeler et soutenir en contexte urbain une composition architecturale homogène comme celle du *Forum Romanum*. P.-A. Kreuz (p. 169-180) s'intéresse aux problèmes méthodologiques qui peuvent naître de l'analyse de productions régionales à partir de vestiges architecturaux parfois dépourvus de contexte. Pour les cités de l'Italie du Nord évoquées dans cette communication, les données demeurent très fragmentaires car seuls quelques complexes monumentaux sont bien connus. La mise en série de *membra disiecta* s'avère certes problématique, car ceux-ci sont difficiles à exploiter en l'absence d'un contexte archéologique, mais irremplaçable pour notre compréhension des mutations et évolutions d'une esthétique urbaine dans laquelle l'ornementation architecturale tient une place centrale. Dépassant le questionnement chronologique et typologique, et s'éloignant du paradigme traditionnel de l'hellénisation de l'architecture et du décor au cours du IIe siècle av. J.-C dans les régions d'Italie centrale, D. Maschek (p. 181-202) met en exergue l'apport d'un

élargissement des questions construit sur le croisement de l'analyse typologique et d'une cartographie diachronique des monuments. Il est nécessaire d'intensifier les recherches touchant aux effets sélectifs exercés par la chronologie et la géographie sur les choix et les usages de différents motifs décoratifs. En outre, la question de la qualité des matériaux et celle de la visibilité à long terme des ornements doivent être davantage prises en compte dans les grilles de lecture. Isoler les spécificités des productions régionales et les évolutions des motifs ornementaux constitue la meilleure manière d'appréhender avec acuité leurs interactions. Kristine Iara (p. 203-217) consacre une présentation à l'hippodrome situé dans un des plus vastes jardins des palais impériaux du Palatin ; quelques 900 fragments subsistent de son décor architectonique en marbre. Bien que l'analyse de l'ornementation architecturale soit la seule méthode pour reconstruire hypothétiquement le bâtiment et son système décoratif, l'auteur prouve que seule une grille de lecture élargie aux corrélations entre les éléments architecturaux, les systèmes décoratifs et l'art topiaire est à même de développer notre totale compréhension des qualités spécifiques de cet hippodrome dans le contexte de l'architecture palatiale romaine. Examinant, en conclusion de l'ouvrage, la densité des ornements, la diversité des matériaux, des couleurs et des formes et la virtuosité de l'élaboration qui crée l'atmosphère luxueuse de la *Domus Aurea*, A. Haug (p. 219-239) montre que l'ornement est utilisé délibérément pour jouer et intensifier le rapport à l'architecture, à l'image, à la sculpture mais aussi au spectateur. En tant que principe d'effet visuel, le décor et l'ornement contribuent de manière significative à la création d'une atmosphère spatiale individualisée. La perception de l'atmosphère dépend d'ailleurs de l'attitude du destinataire car les systèmes décoratifs produisent non seulement des normes visuelles mais aussi des différenciations sociales. Voici un beau livre, un ouvrage touffu et enthousiasmant qui, on le constate, est cependant loin d'avoir épuisé le sujet. On ne regrettera que l'absence de travaux consacrés aux provinces septentrionales (Germanie, Gaule, Bretagne…). Peut-être faut-il y voir le signe du retard accumulé dans le domaine de l'ornementation architecturale par la recherche francophone et anglophone tout autant que la moindre présence des vestiges monumentaux romains dans les paysages urbains de ces régions. Ceci invite à appliquer les nouvelles approches et méthodologies promues par les actes du colloque munichois à d'autres terrains de recherche. Florian BLANCHARD.

Mairéad MCAULEY, *Reproducing Rome: Motherhood in Virgil, Ovid, Seneca, and Statius*, Oxford, Oxford University Press, 2016 (Oxford Studies in Classical Literature and Gender Theory), 24 × 16 cm, X-450 p., 90 $, ISBN 978-0-19-965936-4.

Rome could be considered a paradigmatically patriarchal society, in which the power of the father looms large in the cultural imaginary and frequently models for the power of state. The mother's relation to her children, on one level self-evident, is constituted in law as fundamentally ambiguous. The ideal family group of Virgilian epic offers a conspicuous manifestation of the mother's marginalisation and one which serves to propagate it further: Aeneas carries his father and holds his son by the hand in this wholly male ensemble. Mothers, in the *Aeneid*, are, for the most part, obstacles to Rome's foundation. Yet, as Mairéad McAuley's rich and thoughtful study demonstrates, critics have often been too ready to read Roman representations of maternity in terms of a narrow repertoire of stereotypes, the silenced mother, the grieving mother, the mother bent on revenge. At the same time, while ideas of fatherhood are recognised as culturally specific, ideas of motherhood are frequently regarded as transcending historical bounds; all too often critics read figures of maternal grief, for instance, as offering a trans-historical representation of the mother's condition. McAuley's command of different

strands in psychoanalytic criticism makes her alert to the implications of the Freudian model, which often informs critics' appeals to universalised human relations. The cultural and metaphorical association of motherhood with death needs deconstructing, she argues. Yet McAuley also explores the ways in which models of motherhood drawn from psychoanalytic approaches can sometimes offer new insights into these ancient texts and the ways we read them. Her Virgilian epigraph, oracular advice to the Trojans to make for Italy, *antiquam exquirite matrem*, 'seek out your ancient mother(land),' highlights the allegorical weight maternity is so often made to carry. McAuley shows herself sharply alert to the language rich with, and conditioned by, metaphors of birth and mothering, through which the worlds of these texts are conjured up. The mother's allegorical function, McAuley argues, complicates maternal representation in fundamental ways, diminishing real mothers' social power, perhaps, but also serving to imbue maternity with an immanent symbolic power. Aeneas' mother Venus appears in the *Aeneid* as a potent, sometimes disturbing, source of imaginative and poetic energy. Deftly interrogating psychoanalytic models which figure creativity as the (male) subject 'playing with the mother,' McAuley proposes alternative approaches (drawing, for instance, on the work of Melanie Klein and Julia Kristeva), which enable a focus on the mother as subject and allow us to consider the role of the mother as reader. McAuley's study takes on the representation of motherhood in four authors, focusing on the closely interrelated genres of epic and tragedy, in the late first century BCE and first century CE. She situates the mythic mothers depicted in the works of Virgil, Ovid, Seneca and Statius in the historically specific context of Rome from Augustus to the Flavians. A meaty Introduction confronts us with Statius' evocation of maternal bereavement in the lament of Eurydice, highlighting not its universality but the culturally specific tensions it foregrounds between birth-mother and wet-nurse and the questions thereby raised as to what exactly constitutes a mother. Fictional mothers are analysed against a background of contingent Roman debates about how mothers should behave; from early in the reign of Augustus, in particular, the fraught question of a mother's role in the transmission of power obtruded regularly. Part I on 'Augustan epic' begins with a chapter which offers a nuanced exploration of motherhood in the *Aeneid,* focusing on maternal grief and the obstructions posed to the poem's teleology by mothers and mother figures (including Dido, who imagines herself as the mother of Aeneas' child). If the poem engages sympathy for (some of) these women as subjects, their voices are nevertheless ultimately silenced. Of particular interest here is McAuley's analysis of the role of Venus in the epic. Aeneas' mother, a creative force to be reckoned with, remains ambiguous in relation to her son. McAuley goes on to draw an illuminating comparison with the more positive relationship (often overlooked by scholars) between Cyrene and her son Aristaeus, in the *Georgics*. Invoking Hannah Arendt's concept of 'natality,' McAuley reads Cyrene as a mother who helps orient her son toward the world, thus offering a challenge to the often dominant association of motherhood with death. Chapter 2 tackles Ovid's protean epic. Generation and reproduction, as McAuley underlines, are structurally central to the *Metamorphoses*, which insistently highlights the metamorphic aspect of the female body, in particular the physical processes of motherhood. Charles Segal, though alert to the heroic treatment of Alcmene's labour in giving birth to Hercules, saw this episode as exceptional within the poem. For McAuley it is rather characteristic of the poem's larger concern with female subjectivity and the bounds of identity. Some of her readings of Ovidian transformations are more compelling than others but she is persuasive in seeing Ovid's poetics of excess in relation to the maternal tropes of mourning and vengeance as raising fundamental questions about the limits of the self. The three chapters of Part II focus primarily on Senecan tragedy, with Chapter 5

discussing *Medea* and *Phaedra* and Chapter 6 the *Troades*. As a prelude, Chapter 4 offers a rich and insightful reading of Seneca's consolation to his own mother on the occasion of his exile, the *Ad Heluiam matrem*. McAuley tracks the tensions between a philosophical drive to downplay the body and the constant push of language and imagery to return gender, generation and embodiment to the discourse; Seneca's own mother, a figure of desexualised fecundity, appears as a battle-hardened veteran, her bereavements as scar tissue. Here in particular McAuley brings out the honorary 'manliness' often attributed to virtuous women. The specifically Stoic terms in which the dilemmas of Medea and Phaedra are imagined in their tragedies have been perceptively analysed by Chris Gill in his discussion of philosophical conceptions of the self. In Chapter 5, McAuley develops this framework further to show how the inner divisions of these two tragic characters are articulated in ways which highlight the fundamental tensions between women's roles (as wife, as mother), as they were constituted in first century Rome. As her analysis of *Medea* underlines, a mother was, once divorced from the father of her children, no longer their mother in Roman law (in which *repudium*, as Medea terms her divorce, has a technical sense). Rejected by their father, Medea thereby loses her relationship with her sons. Her decision to kill the boys inflicts on their father the same loss she already suffers, while vividly demonstrating its violence. *Phaedra* centres on a step-mother, who far from the unspeakable cruelty Seneca's Hippolytus (echoing a long tradition) presents as paradigmatic of the *nouerca*, proposes excessive and perverse love (a move which then unleashes cruelty from another source). Seneca here, on McAuley's analysis, offers an alternative approach to turning maternal stereotypes inside out, while figuring forth a scenario which must often have aroused anxiety in a society where the much younger second wife was very common. The figure of Andromache is the particular focus of Chapter 6 on Seneca's *Troades*. The dilemma of Andromache, torn between love for her dead husband and the desire to protect her young son, seems a false one for most modern critics, who find her wanting when measured against universalised standards of motherhood. McAuley underlines the contingent and political aspects of motherhood for Seneca's Andromache, while also drawing attention to Andromache's dilemma as a specifically maternal manifestation of the divided self which Stoicism seeks to render whole. She also offers a suggestive analogy with Gertrude in Shakespeare's *Hamlet*, a figure similarly written off as 'aesthetically problematic' (in the words of T. S. Eliot). Statius' epics are the concern of Part III. In the *Thebaid* (the subject of Chapter 7) boundaries between gender roles are disturbingly blurred; mothers express their grief in agonistic, indeed bellicose, terms. Jocasta, attempting to intercede with her two warring sons, evokes exemplary figures such as Cornelia mother of the Gracchi or Veturia, mother of Coriolanus. Yet her role as the ultimate source of the fratricidal conflict is highlighted through Statius' insistent focus on her womb, the matrix of hereditary guilt; Thebes itself indeed is figured as Jocasta's womb writ large. Statius' poetics of cyclical regression implicitly challenges the patrilineal teleology of the *Aeneid*. Chapter 8's analysis of the mother-son relationships of Thetis and Achilles in the *Achilleid* and that of Atalanta and Parthenopaeus in the *Thebaid* again reveals mothers who, in seeking to avert the deaths of their sons, attempt to obstruct the epic narrative; in his representation of these relationships, Statius, on McAuley's reading, revisits the relationship between maternity and creative authority. Motherhood remains deeply ambiguous, serving as a symbol of both generation and destruction. In conclusion the chapter offers a suggestive reading of Atalanta mourning her son Parthenopaeus as casting, if fleetingly, Statius himself as grieving mother with Virgil (offspring of Parthenope) as the dead son. McAuley contends that the significance of the maternal function is 'best described in poetic and mythic figures – not the analytic

terms of philosophy' (p. 308). Whether the 'analytic' terms of philosophy can ever escape the figural properties of language may be disputed. Nevertheless this is a rich and rewarding study of a fundamentally important topic, which opens up a host of insights into Roman epic and tragedy. Catharine EDWARDS.

Bernard MINEO / Thierry PIEL (ed.), *Les premiers temps de Rome. IVe – IIIe siècle av. J.-C. La fabrique d'une histoire. Actes du colloque des 5 et 6 juin 2014, Université de Nantes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016 (Histoire Ancienne), 24 × 16 cm., 262 p., fig., 20 €, ISBN 978-2-7535-4904-3.

En la introducción al presente libro, escribe B. Mineo que los organizadores del coloquio se movieron "par leur conviction qu'une approche purement positiviste des textes historiques antiques condamnait l'historien moderne à ne pas comprendre réellement la nature de l'information qui lui était transmise". Esta idea necesariamente ha de ser compartida, pues todo estudio histórico se basa no sólo en una lectura atenta y detenida de las fuentes, sino también, y no en menor medida, en comprender cómo se ha construido el relato que los antiguos nos han transmitido. Sin duda alguna, el método tradicional de la "Quellenforschung" todavía puede proporcionar algunos frutos, pero la perspectiva de la construcción de la Historia está llamada a tener un gran futuro. Bajo tal premisa, un grupo de especialistas exponen sus opiniones acerca de la historiografía relativa a los primeros siglos de la República romana. Las contribuciones se estructuran en cuatro grandes apartados, centrados respectivamente en la aportación etrusca, la visión griega sobre Roma, la adopción del modelo griego por parte de los historiadores romanos y, por último, el caso específico de la consideración que suscita la plebe de comienzos de la República en la historiografía posterior. La primera parte se inicia con un estudio de J. Hadas-Lebel sobre las tradiciones gentilicias etruscas (*L'épithaphe de Laris Pulenas et la tradition gentilice étrusque*, p. 13-28). Siguiendo los pasos marcados por J. Heurgon en un memorable artículo, el autor propone una nueva lectura e interpretación de la inscripción del sarcófago tarquiniense de Laris Pulenas, en la que se recuerda al bisabuelo del difunto, un griego integrado en la ciudad de Tarquinia donde llegó atraído por las prácticas adivinatorias. La inscripción revela la existencia en esa familia, que continúa en época romana con el gentilicio Pollenius, de unas tradiciones propias que se elevan a los inicios de su presencia en Etruria. A continuación D. Briquel se pregunta sobre la influencia etrusca en la historiografía romana (*Les* Etruscae litterae *avant les* Graecae litterae *: les Étrusques ont-ils eu une influence sur la formation de l'historiographie romaine ?*, p. 29-54). Ciertamente los etruscos tenían su propia concepción de la historia, como bien señala el autor, muy impregnada de elementos religiosos, pero es difícil percibir su presencia en el texto analístico romano. Tras analizar algunos episodios significativos, como el sitio de Veyes, donde J. Bayet pensaba que una fuente local había inspirado el relato romano, o la tradición sobre Rómulo atribuida por Plutarco a Promathion, D. Briquel concluye que no es posible encontrar historias etruscas en la analística romana. Sin llegar al escepticismo de W. V. Harris, sí podría admitirse la adopción de versiones etruscas sobre acontecimientos de la historia de Roma, pero en un nivel muy secundario. Cerrando este apartado se encuentra el artículo de T. Piel sobre las figuras paralelas de Porsenna y Mecencio, dos personajes etruscos incluidos en la tradición romana (*Mézence* versus *Porsenna ou la fabuleuse histoire des condottieres étrusques*, p. 55-84). El autor parte de la hipótesis de la existencia de una tradición etrusca sobre Porsenna vencedor de Roma, quizás surgida en el contexto de las guerras romano-etruscas de los siglos IV-III a.C. Pero los romanos elaboraron la historia de Porsenna a partir de la llamada "crónica cumana", conocida a través de Timeo. A su

vez, Porsenna sirve de modelo para la creación de la leyenda de Mecencio, cuya caracterización originaria no es muy diferente a la de Porsenna. Es posible que la presencia de "condottieri" etruscos en el Lacio en el siglo VI haya alimentado el relato de la leyenda troyana de Roma, en la cual se integra Mecencio. El siguiente apartado incluye dos trabajos redactados respectivamente por M. Humm (*Timée de Tauromenium et la « découverte de Rome » par l'historiographie grecque des IVe et IIIe siècles*, p. 87-110) y E. Caire (*Du surgeon d'Érechthée au* lituus *de Romulus*, p. 87-126). El primero centra su atención en Timeo, mencionado por Dionisio entre los historiadores griegos interesados en la Roma arcaica. Como señala el autor, los griegos comenzaron a preocuparse por Roma en el siglo IV, pero sobre todo tras la victoria romana sobre Pirro. Y en este contexto no cabe duda que Timeo interpreta un papel fundamental al descubrir el ascenso político de Roma en Occidente. Según destaca M. Humm, Timeo fijó un marco cronológico al margen de las especulaciones romanas, y en sus escritos sobre los griegos occidentales incluyó anécdotas y detalles sobre Roma que afloran en los historiadores posteriores. Por su parte, E. Caire analiza el fragmento del libro XIV de Dionisio que establece un paralelo entre el olivo de la Acrópolis de Atenas, donde brotó un retoño tras el incendio causado por los persas, y el *lituus* de Rómulo encontrado en el Palatino después de la invasión de los galos. Para el episodio ateniense la fuente es Heródoto. El episodio romano es referido por Cicerón, en términos diferentes a los de Dionisio, y por Verrio Flaco, quien invoca a Lutacio. Éste debe ser el cónsul del año 102 y primer redactor de la anécdota, recogida por Dionisio y puesta al servicio de la propaganda de Augusto como un elemento "fundacional" que parangona a Roma con Atenas. La tercera parte comienza con un interesante artículo de P. M. Martin acerca de las embajadas romanas a Delfos (*Fabius Pictor, l'oracle de Delphes et la chute des Tarquins*, p. 129-141). Destaca acertadamente el autor el protagonismo de Fabio Pictor, que como senador encabezó la legación que acudió a Delfos en el año 216 y estableció un vínculo entre este hecho y la recuperación de Roma. El historiador latino aplicó el mismo principio a dos situaciones anteriores de gran trascendencia histórica, la conquista de Veyes y la caída de Tarquinio el Soberbio. Entonces ideó sendas embajadas a Delfos con el fin de que Apolo santificase a los grandes hombres que variaron el curso de la historia, Camilo, vencedor de Veyes, y Bruto, fundador de la República. Muy singular parece el trabajo presentado por M. Scapini (*Sacrifices de jeunes vierges, d'Euripide aux* Parallela Minora *: origine et fonction d'une légende dans la tradition historiographique romaine*, p. 143-164). Trata sobre un pasaje del pseudo-Plutarco, que remite a un tal Pitocles, acerca de L. Cecilio Metelo y el sacrificio de su hija. La anécdota no figura en otro lugar, pero tampoco parece una invención de su autor, sino que el tema es más complejo. Tras un detenido análisis de los datos disponibles, la autora concluye en una relación de la anécdota con la historia de Pompeyo en las guerras contra los marianistas. Entre otros motivos, es interesante porque muestra que no todo cuanto se lee en esta desprestigiada obra es desechable. Finalmente, en un largo artículo B. Mineo trata sobre el paralelo entre la toma de Roma por los galos, según Livio, y la de Atenas por los persas como la narra Heródoto (*Archéologie du récit livien de la prise de Rome par les Gaulois*, p. 165-202). Entre ambos textos se observan numerosos puntos en común, lo que indica que el relato romano se construyó a partir del griego. Tras analizar las escasas noticias que se encuentran en autores helenos, el autor sugiere que habría sido Fabio Pictor, quien elaboró su historia según parámetros helenísticos, el responsable de esta construcción. Asimismo B. Mineo estudia testimonios posteriores, especialmente los textos de Polibio y de Diodoro, culminando en la exposición de Livio, quien va más allá prestando a la figura de Camilo ciertos elementos que le aproximan al ateniense Arístides. En definitiva, este episodio constituye un ejemplo perfecto de la construcción de la

historia de Roma en paralelo con la de Atenas. El último apartado, dedicado a la plebe en la alta República, ofrece en primer lugar un artículo de A. Mastrocinque acerca de la elección de los primeros tribunos de la plebe (*Les premiers tribuns de la plèbe et les auspices*, p. 205-217). Según el autor, con anterioridad al año 471 los tribunos eran elegidos en los comicios curiados y previa toma de los auspicios, es decir se imaginaba un procedimiento similar al de la elección consular. Esta versión habría sido contestada en la baja República, y especialmente por Cicerón, quien negaba a los tribunos el *ius auspicandi*. Se trata en definitiva de prejuicios antiplebeyos – no sería éste el único caso – que responden a manipulaciones debidas sobre todo a la ideología de los *optimates*. Por su parte, T. Lanfranchi analiza el léxico utilizado por Dionisio en referencia a la plebe y a partir de ahí la imagen que ofrece sobre el conflicto entre los órdenes (*La plèbe romaine du début de la République chez Denys d'Halicarnasse*, p. 219-232). En la parte narrativa Dionisio se muestra neutro, pero no así en los discursos, en particular los de Ap. Claudio Sabino, donde la visión de la plebe es profundamente negativa, lo que también se observa en la descripción de los tribunos. Esta posición se relaciona con la imagen tradicional de los Claudios como patricios arrogantes, lo que remite a fuentes tardías, en especial Valerio Antias (contraste entre Ap. Claudio y M. Valerio). Pero la cuestión también afecta al debate sobre la creación del tribunado y el cambio de gobierno, y aquí se observa una posición favorable de Dionisio, en cuanto que los tribunos actúan como barrera ante la implantación de una oligarquía. El libro se cierra con un interesante estudio de N. Meunier sobre la cuestión de las deudas (*La question des dettes aux premiers temps de la République romaine : un exemple d'élaboration historiographique entre analogie historique et emprunt aux schémas soloniens*, p. 233-252). El análisis de las fuentes muestra que este problema aflora con mayor intensidad en dos momentos, a saber en los primeros años de la República hasta la secesión de la plebe y tras la invasión de los galos hasta las leyes Licinio-Sextias. Siempre comienza con el mismo motivo, el centurión deudor, y los esquemas narrativos se alternan a partir de similares criterios, es decir, cónsules y tribunos que actúan bien en aras al interés común, bien guiados por el egoísmo de clase, o bien los dos cónsules se mueven buscando la concordia. Tales esquemas narrativos reflejan la situación de la baja República, los conflictos entre *optimates* y *populares*, pero también se constata una influencia de la *seisachtheia* de Solón, con el fin de establecer un paralelo entre Atenas y Roma. A través de los ejemplos considerados, el libro ofrece una muestra interesante sobre el procedimiento de construcción de la historia. Por un lado, las tradiciones etruscas no llegaron a penetrar en la analística, si bien su existencia no fue del todo ajena a los autores romanos. Pero su presencia se limita en primera instancia a obras de carácter anticuario, según se observa por ejemplo en la historia etrusca de los Vibenna y Servio Tulio / Mastarna o en la versión sobre la conquista de Roma por parte de Porsenna, presente en Tácito y Plinio y que en última instancia deriva de Varrón. Acerca de la leyenda de Porsenna no es posible afirmar que la versión etrusca sea la auténtica y que en efecto Roma fuese ocupada por el jefe clusino, según parece deducirse de las palabras de T. Piel. Si la tradición romana es poco creíble por su tono nacionalista, la misma crítica se puede aplicar a la versión etrusca, excesivamente apologética respecto a su protagonista. Por otra parte, la interesante inscripción ceretana de Laucie Mezentie sólo muestra que el nombre de Mecencio es histórico, no una invención literaria, pero tan exiguo dato no permite pensar que la figura de Mecencio, incorporada a la leyenda troyana de Roma, sea el recuerdo de antiguas aventuras de "condottieri" etruscos en el Lacio. Como es lógico, mayor importancia se debe conceder a la influencia griega, partiendo del hecho que la historiografía romana nació siguiendo el modelo helenístico. También parece cierto que parangonándose a Atenas, con una historia similar en algunos episodios, Roma creía obtener un

mayor grado de nobleza. Pero aquí conviene ser muy prudentes y evitar llegar a esa "Herodotus' Rome" como irónicamente la denomina N. Purcell. Cierto es que Heródoto sirvió de referencia en la construcción narrativa de la analística, pero no siempre una coincidencia entre hechos griegos y romanos implica necesariamente que los segundos deriven de los primeros. Y si el caso de Heródoto puede ser discutible, puesto que se dispone de su obra, con Timeo las cosas cambian. En no pocas ocasiones se remite una noticia a Timeo sin que exista constancia de la misma, como un presupuesto lógico que inmediatamente se convierte en un dato cierto. Véase por ejemplo la leyenda troyana de Roma como aparece en el poema de Licofrón, que se da por hecho que esconde a Timeo. Sin embargo, Licofrón deriva de una fuente indígena, y más en concreto lavinate, ya que proporciona noticias muy precisas y que se pueden contrastar, como las treinta fortalezas fundadas por Eneas, en clara referencia a los *triginta populi Latini*, o la estatua de la cerda y los lechones, mencionada asimismo por Varrón. Por el contrario, los dos fragmentos de Timeo sobre la cuestión son por completo inexactos. En definitiva, Licofrón estaba mejor informado que Timeo sobre este aspecto. Y el paroxismo se alcanza en la relación Fabio Pictor-Diocles de Pepareto, pues parece por completo imposible que Fabio derive de un autor griego para narrar una leyenda genuina latina, sin mencionar las incertidumbres cronológicas sobre la vida de Diocles (es muy probable que Fabio fuese anterior).

Jorge MARTÍNEZ-PINNA.

Melanie MÖLLER, *Ciceros Rhetorik als Theorie der Aufmerksamkeit*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2013 (Bibliothek der klassischen Altertumwissenschaften, N.F., 2. Reihe, 143), 24 × 16 cm, 397 p., 64 €, ISBN 978-3-8253-6250-8.

Dans cet ouvrage, Melanie Möller entreprend de démontrer que, si l'on aborde la rhétorique cicéronienne à partir de cette « chambre obscure » (*Dunkelkammer*, p. 13) qu'est le concept d'attention (*Aufmerksamkeit*), on peut en apprécier plus exactement la construction d'ensemble et les résultats qui s'en laissent tirer. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première, entièrement consacrée à une analyse conceptuelle de l'attention, mobilise un nombre considérable de références empruntées à la philosophie, à la psychologie, aux sciences cognitives et à la théorie littéraire. La seconde met en œuvre le projet descriptif et herméneutique de l'auteure en appliquant les postulats précédemment dégagés aux cinq parties de l'art oratoire que sont l'*inuentio*, la *dispositio*, l'*elocutio*, la *memoria* et l'*actio*. Pour ce qui touche à la notion-clé du livre, Möller opte pour une vision large (p. 15, 35, 52-53, 86) qui autorise à considérer l'attention tour à tour comme : (i) une disposition (δύναμις, *facultas*, *Fähigkeit*, *Vermögen*) ; (ii) un état mental accessible à la conscience (*Zustand*, *Achtsamkeit*, anglais *awareness*) ; (iii) une activité ou une action (*voluntative Tätigkeit*, *Willenshandlung*, *Achtgeben*, anglais *attention*). À aucun moment l'auteure ne souligne suffisamment que, dans tous les cas de figure, l'attention doit posséder un objet intentionnel (au sens de Brentano ou de Searle, deux absents notoires de la bibliographie). On peut être courageux (disposition) tout court, être déprimé (état mental) tout court, trépigner (action) tout court, mais l'attention, en revanche, existe ou s'exerce toujours vis-à-vis de quelque chose ou de quelqu'un. On remarquera, à ce propos, que l'attention peut ne requérir qu'un objet intentionnel possible : le fait qu'un correcteur d'épreuves se montre attentif aux coquilles lors d'une relecture n'exclut pas que le document examiné soit parfait ; c'est là une différence cruciale avec l'*awareness* de l'anglais. Quoi qu'il en soit, la stratégie qui consiste à se donner d'entrée de jeu un concept aussi étendu me paraît à la fois discutable et dangereuse. Discutable, parce que le fait de se montrer attentif ne saurait compter pour une activité ou une action : alors qu'on peut involontairement ouvrir une porte,

involontairement offenser une personne, ou lui apprendre involontairement qu'on part pour l'Australie, on ne saurait se montrer involontairement attentif (je m'inspire ici de Davidson, autre grand absent de la bibliographie). Certes, l'attention est parfois le fruit de la volonté ; mais c'est qu'elle découle alors d'un « acte mental », de la même façon que la croyance, en tant qu'état mental intentionnel (pourvu d'un objet intentionnel), peut découler d'une volonté ou d'une décision de croire. Quant aux « attentions » que l'on aura au bénéfice d'une personne, le fait même qu'on en parle au pluriel établit qu'il ne faut pas y voir les occurrences successives d'une « attention », mais bien les conséquences actionnelles qu'entraîne un état d'attention, lui-même éventuellement interprétable comme une disposition actualisée ; le correcteur d'épreuves attentif aux coquilles ne fait pas preuve d'« attentions » vis-à-vis de ces accidents typographiques. Par ailleurs, la stratégie de Möller risque de brouiller la différence entre l'attention vue comme une disposition non actualisée et l'attention en tant qu'état intentionnel. Il s'agit là d'une distinction qui se laisse saisir sans grande difficulté (un médecin attentif aux phobies de ses malades ne se montre pas attentif à cet objet intentionnel pendant qu'il déguste du homard), mais qui s'avère cruciale pour une meilleure compréhension de la rhétorique. Un orateur épidictique peut s'efforcer de rendre son auditoire dispositionnellement attentif à un certain objet intentionnel (par exemple, en dépeignant les effets néfastes d'une inattention actualisée relative à un objet similaire) ; par contre, l'orateur délibératif ou judiciaire ne s'arrêtera généralement pas à ce niveau, puisqu'il se trouve placé dans l'obligation de faire pencher la balance dans l'un ou l'autre sens, et donc de rendre son auditoire effectivement attentif à certains objets intentionnels. L'auteure a bien vu, par contre, en quoi son approche de la rhétorique entre dans un rapport de dépendance conceptuelle avec plusieurs dichotomies classiques, et intrinsèquement liées les unes aux autres, de la philosophie de l'esprit (p. 37-38, 105-141, 224) : (i) l'orientation « bottom up », ou « top down », qu'il faut assigner aux processus générateurs des émotions ; (ii) plus généralement, le caractère illusoire, ou empiriquement réel, qu'il importe de reconnaître à l'intervention de la conscience « réflexive » dans la production des états mentaux intentionnels ; (iii) plus généralement encore, l'irréductibilité mutuelle, ou la simple alternance de « langages », qui sous-tend la distinction entre les « causes » et les « raisons ». La théorie cartésienne des passions, parce qu'elle dissocie l'« admiration », qui n'est rien d'autre qu'un étonnement lié à l'expérience corporelle, de l'« attention » que l'âme peut imposer au cerveau, accorde une priorité temporelle aux processus « bottom up », à une conscience seulement « virtuelle » (qui n'empêche pas le souvenir) et aux « causes », mais restitue, à un stade second, sa pleine puissance à une pensée (un esprit) apte à induire des processus « top down », à faire émerger des états mentaux intentionnels, et à se pourvoir de « raisons ». Sans bien s'en rendre compte, Damasio (également absent de la bibliographie) a emboîté le pas à Descartes. Si l'on suit Möller dans son réexamen de la rhétorique cicéronienne à partir de ce cadre conceptuel, on aboutit moins à une reconstruction théorique, comme voudrait le faire croire le titre du livre, qu'à un ensemble d'antinomies. Ainsi, en se montrant attentif à certains objets, en suscitant une telle attention chez son auditoire, l'orateur dote son discours d'une visée (d'une *Einstellung* ; voir Husserl, toujours absent de la bibliographie) qui crée un contraste (de *foregrounding*) entre un avant-plan et un arrière-plan (p. 49, 149, 297-302). Il dissimule autant qu'il révèle ; autant qu'il rappelle, il fait oublier. Par conséquent, il ne se borne pas à pourvoir son auditoire de « raisons » ; il entend aussi déclencher, par une voie « causale », des effets « cachés ». Si le concept d'attention éclaire, à certains égards, la complexité de la doctrine rhétorique, il ne fournit donc pas le fondement, soustrait à l'ambiguïté, qui érigerait celle-ci en un modèle univoque de la rationalité pratique.

Marc DOMINICY.

Paola Francesca Moretti / Roberta Ricci / Chiara Torre (ed.), *Culture and Literature in Latin Late Antiquity: Continuities and Discontinuities*, Turnhout, Brepols, 2015 (Studi e testi tardoantichi, 13), 23,5 × 16 cm, 400 p., 100 €, ISBN 978-2-503-55735-9.

Reprenant en partie des communications d'un colloque tenu à Milan en mai 2013, ce volume est consacré à la transformation de l'héritage culturel classique en poésie (première partie), en prose (deuxième partie) et à sa transmission par l'école, les textes et les paratextes (troisième partie) dans l'Antiquité tardive, du IVe au VIe siècle. Dans la première partie, B. Moroni montre l'entrecroisement de la tradition littéraire et des arts figurés dans les épigrammes d'Ausone, commandées par Valentinien Ier, sur les sources du Danube (p. 13-23). I. Gualandri revient sur l'*aduentus* d'Honorius à Rome en 403-404 en mettant en lumière le caractère païen qu'en donne Claudien dans son *Panégyrique pour le sixième consulat d'Honorius* : sa présentation de la ville de Rome s'oppose à la vision qu'en ont les auteurs chrétiens contemporains (p. 25-39). R. Mandile rappelle que dans le *De Raptu Proserpinae* de Claudien le chaos est associé aux Enfers ; mais il aurait dû signaler et expliquer la métamorphose des Enfers lors des Noces de Pluton et Proserpine (p. 41-52). F. Lubian étudie, avec une excellente bibliographie, le sous-genre des *Tituli historiarum* entre *ekphrasis*, iconographie et catéchèse par l'image orientée par son *titulus* dans les distiques attribués à Ambroise, dans les *Miracula Christi* attribués à Claudien (mentionnés mais non véritablement commentés), chez Prudence et Rusticus Helpidius (p. 53-68). F. E. Consolino s'attache à la signification du terme *epigramma* dans l'ensemble de l'œuvre de Sidoine Apollinaire et aux implications qui en découlent pour l'histoire de ce genre littéraire (p. 69-98). À propos de dimètres anapestiques et de distiques élégiaques dans la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, C. Floris attire l'attention sur le rapport entre le choix du mètre et le contenu du poème (p. 99-110). V. Zarini (p. 111-127) donne une version italienne de sa contribution sur la poétique d'Ennode en relation avec l'esthétique de la silve publiée in P. Galand et S. Laigneau-Fontaine, *La silve. Histoire d'une écriture libérée en Europe de l'Antiquité au XVIIIe siècle*, Turnhout, 2013, p. 237-250. R. Mori analyse les vers d'Arator (*Hist. Apost.* 17-26) qui reprennent le point de vue de Jérôme, qui s'appuie sur Philon, Flavius Josèphe, Origène et Eusèbe, selon lequel certains livres bibliques seraient, dans leur langue originelle, écrits en mètres classiques, lyriques ou hexamétriques (p. 129-140). M. Cutino met en lumière le renouvellement formel de la poésie élégiaque latine dans la littérature latine chrétienne de la fin du IVe siècle et de la première moitié du Ve, en particulier dans de petits poèmes (christianisation du genre de l'épigramme avec Prosper d'Aquitaine) et dans des épîtres élégiaques qui, protreptiques, débouchent sur une poésie didactique en distiques élégiaques (p. 141-162 ; attention, p. 148, l'*Épithalame d'Honorius* est de 398 et non de 391 !). C. Pavarani étudie les métaphores médicales qui décrivent le prince-médecin du IVe au VIe siècle, dans les panégyriques, chez Symmaque, Ausone, Claudien, Prudence, Dracontius et Corippe (p. 163-179). En prose, R. Ricci cherche à établir qu'Ambroise, qui n'est pas toujours hostile au rire, fait allusion au rire philosophique de Démocrite dans l'*Interpellatio Iob et David* (3,5,14), et relève chez lui des réminiscences de Démocrite (p. 183-196). G. Kelly reprend la théorie de J.-P. Callu sur la publication séparée par Symmaque du premier livre de sa correspondance en proposant d'en avancer la date : en 381-382 (avant l'ambassade auprès de Gratien) plutôt qu'en 384 (p. 197-220). J. den Boeft s'interroge sur le cicéronianisme d'Ammien Marcellin : Ammien admire Cicéron, mais son style, très différent, reflète l'esthétique de son temps (p. 221-232). Selon R. Passarello (p. 233-246), Ammien utilise la physiognomonie pour décrire Constance II, Valentinien et Valens (p. 233-246). Pour P. F. Morelli, Jérôme a exploité le topos de la *breuitas* et l'autopropagande épistolaire d'Origène pour se

présenter lui-même comme un champion de la philologie scripturaire « origénisé » (p. 247-261). L. Pirovano montre que l'interprétation non conventionnelle qu'Augustin donne du viol et du suicide de Lucrèce (*Ciu.* 1,19) est à comprendre dans le débat intellectuel entre Chrétiens et Païens après la prise de Rome en 410 (p. 263-278). C. Torre propose quelques réflexions méthodologiques sur la réception de Sénèque dans la tradition chrétienne antique, des premiers apologétistes à Martin de Braga, en s'appuyant sur la pseudo-correspondance entre Sénèque et saint Paul et sur le jugement porté par Quintilien sur Sénèque (p. 279-292). N. Brocca étudie un passage controversé de Cassiodore (*Var.* 3,53,1) où les éditeurs ont lu des *hapax legomena* : *imatiles, uernatiles* ou, selon la conjecture de Juret qui s'est imposée, avec une référence erronée, dans plusieurs dictionnaires, *uenatiles* (p. 293-305). M. Venuti analyse ce qu'est le *spoudogeloion*, sous-genre de la satire Ménippée qui apparaît dans les *Mythologiae* de Fulgence, en particulier sous forme d'hyperbole mythologique, puis se concentre sur la figure de Midas en comparant la version de Fulgence à celles d'Ovide et d'Hygin (p. 307-322). Dans la troisième partie, I. Canetta s'appuie sur l'examen comparatif de deux passages de l'*Énéide* et un des *Géorgiques* pour montrer chez Macrobe et Servius des manières différentes de commenter Virgile (p. 325-334). A. Daghini étudie les formules rhétoriques par lesquelles Tiberius Claudius Donatus dans ses *Interpretationes Vergilianae* justifie des ajouts qui pourraient paraître contraires à un idéal de *breuitas* (p. 335-344). W. M. Boomer retrace la présence des *Distiques* attribués à Caton dans l'Espagne de l'Antiquité tardive à partir de citations et imitations de Martin de Braga, Eugène et Julien de Tolède ainsi que d'un lecteur wisigothique des sermons d'Augustin : on voit que ce type de lecture dans les écoles hispaniques annonce les pratiques carolingiennes (p. 345-363). C. Formenti étudie les annotations du Pseudo-Acron à Horace, *Ode* 1,37, en les comparant à Porphyrion, Servius (*Ad Aen.* 8,678) et à Lucain 10,53-81(p. 365-376). La consultation du livre est facilitée par un index des auteurs et œuvres antiques (p. 379-396). Au total, ce volume présente un apport notable à la connaissance de la culture antique et des phénomènes de réception. Jean-Louis CHARLET.

Maria NOWAK, *Wills in the Roman Empire: A Documentary Approach*, Warsaw, JJP, 2015 (The Journal of Juristic Papyrology. Supplement, 23), 23,5 × 17 cm, xviii-490 p., 60 €, ISBN 978-83-938425-2-0.

En 1966, Mario Amelotti publiait une analyse complète de la pratique testamentaire dans l'Empire romain jusqu'à la fin du IIIe siècle : *Il testamento romano attraverso la prassi documentale. I: Le forme classiche di testamento,* Florence, 1966 (Studi e testi di papirologia, 1). Cette étude, qui envisage les testaments romains jusqu'à l'époque de Constantin, au moment où des changements significatifs eurent lieu dans la loi romaine concernant les testaments et où le modèle testamentaire commença à changer, était fondée sur un corpus fort important de sources : non seulement des papyrus et des sources doctrinales de droit romain, mais aussi des inscriptions et des textes littéraires. Amelotti avait prévu de donner une suite à son étude en poursuivant l'examen de la pratique testamentaire jusqu'à la fin de l'Antiquité. Cette suite ne vit jamais le jour. Une de ses élèves, Livia Migliardi Zingale, publia une série de travaux concernant les testaments romains, y compris un recueil de sources, où elle rassembla et traduisit les testaments romains rédigés entre le Ier et le début du IVe siècle : *I testamenti romani nei papiri e nelle tavolette d'Egitto*, Turin, 1977. Le présent travail pourrait passer pour une continuation, au moins partielle, de l'étude d'Amelotti. Sa structure est toutefois différente, parce que les sources disponibles pour l'Antiquité tardive ne sont pas aussi nombreuses que celles concernant les trois premiers siècles de l'Empire romain, mais aussi parce que

les problèmes posés par l'époque tardive sont spécifiques. Amelotti concentrait son attention sur trois procédures : le *testamentum militis*, l'utilisation et le déclin qui suivit du modèle testamentaire appliqué pour les *testamenta per aes et libram* et le *testamentum iure praetorio factum*. Le but du présent travail, issu d'une dissertation doctorale de l'Université de Varsovie (janvier 2012), est différent. Doté d'une préface due à Joseph Mélèze-Modrzejewski, ce livre est consacré à la pratique testamentaire depuis l'époque hellénistique jusqu'à la conquête arabe de l'Égypte. Il est heureux que l'étude ait été poussée jusqu'au VIe siècle, car, en général, on s'arrête à la fin du IVe. L'ouvrage repose essentiellement sur des sources papyrologiques issues d'Égypte, mais aussi sur des documents provenant de Constantinople, de Ravenne et de Nessana en Palestine. Comme éléments de comparaison, il fait aussi appel à des testaments écrits peu après la fin du VIe siècle dans la langue vernaculaire de l'Égypte de cette époque, le copte. Pour pouvoir reconstituer non seulement les modèles testamentaires, mais aussi la pratique des testaments, trois thèmes principaux sont traités : les exigences testamentaires (chap. I), l'ouverture des testaments (chap. II) et le formulaire testamentaire à la fin de l'Antiquité (chap. III). Un aspect fondamental pour comprendre la cohésion de l'Empire romain tardif et la communication interne est la question de savoir dans quelle mesure le droit romain a été appliqué dans les provinces plutôt que les pratiques locales et comment les exigences du droit romain ont été conciliées avec les traditions hellénistiques. Ce thème important (*Reichsrecht* vs. *Volksrecht*), traité par L. Mitteis en 1891, fait l'objet d'une grande attention. En effet, le testament hellénistique a survécu à la conquête de l'Égypte, où il a été pratiqué par les provinciaux pérégrins. Le chapitre premier, qui s'intéresse à l'évolution des exigences du testament romain depuis la République et le Principat jusqu'au VIe siècle, commence par une description du très formaliste *testamentum per aes et libram* (cf. Gaius, *Institutes*, II, 104), qui prévoit l'énonciation orale (*nuncupatio*) de formules juridiques particulières, soit de la part du testateur, soit de la part du *familiae emptor*, c'est-à-dire la personne à laquelle le testateur mancipait fictivement son patrimoine (*mancipatio nummo uno*). Vingt-cinq testaments de ce type sont parvenus jusqu'à nous, transmis par des tablettes. Il arrive que le texte latin soit accompagné d'une version grecque, parfois la seule conservée sans le texte latin. L'auteure retrace avec méthode les changements intervenus dans les exigences légales pour les testaments en étudiant non seulement les sources primaires, mais aussi les opinions des savants sur la signification de ces changements. Elle souligne les différences et les ressemblances entre les provinces occidentales, qui ont rédigé des testaments avec cinq ou sept témoins, et les régions de la *Pars Orientis*, qui ont développé, vers le Ve siècle, un testament écrit standardisé avec sept témoins (avec des adaptations pour les habitants des zones rurales). Le deuxième chapitre concerne l'ouverture du testament après la mort du testateur. Les testaments locaux étaient généralement des testaments notariaux enregistrés en présence de fonctionnaires. Les testaments romains se sont conformés à la même procédure après la promulgation par Auguste (*Lex Julia Vicesimaria*), en 6 apr. J.-C., de la *uicessima hereditatium*, une taxe de 5 pour cent (un vingtième) due par les citoyens romains qui héritaient d'un bien d'une certaine valeur, à moins qu'ils aient été des proches parents du testateur. Même si la taxe fut supprimée durant les IIIe ou IVe siècles, son existence a fait de l'ouverture d'un testament un acte accompli en présence de fonctionnaires. Cette procédure comportait trois étapes : authentification (*aperire*), lecture à haute voix (*recitare*) et archivage (*in archiuum redigere*). La plupart des testaments conservés datant de l'Antiquité tardive (une trentaine de documents) sont des copies ou des brouillons ou bien sont tellement fragmentaires qu'il est difficile de déterminer la nature exacte du document. Cette situation rend très spéculatives les considérations sur l'existence d'archives publiques dans l'Égypte tardive. Certains testaments viennent

d'archives privées ou semi-privées, comme les documents de l'archive de Dioscoros. Pour cette raison, l'*opinio communis* penche plutôt pour l'inexistence d'archives publiques dans l'Égypte tardive. Le chapitre trois, qui est le plus long, envisage la présentation du testament de l'Antiquité tardive avec un commentaire sur les changements intervenus entre la *Constitutio Antoniniana*, qui octroie la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire qui ne l'avaient pas encore, et le VI[e] siècle : date, identification du testateur, clause de révocation (liberté du testateur de disposer de son patrimoine et de changer ou bien de révoquer le testament), l'*heredis institutio* (désignation d'un héritier en termes solennels figurant en tête du testament : *Titius heres esto, Titium heredem esse iubeo, Titium heredem esse uolo*), la *cretio* (l'acceptation orale d'une succession devant témoins et le délai fixé par le testateur pour l'acceptation d'une succession), l'exhérédation (l'action par laquelle le testateur prive les héritiers de leurs droits successoraux), *legata* (libéralités faites à titre particulier contenues dans un testament ou un codicille), émancipations, instructions concernant les funérailles, tombes et commémoration (avec une différence entre païens et chrétiens), clauses codicillaires, clause pénale, *dolus, stipulatio, kyria*. Tous les détails sont envisagés de façon minutieuse. Le problème de l'utilisation des langues, dont traitait déjà M. Amelotti (*op. cit.*, p. 220-226), est abordé assez longuement (p. 108-112). Avant la *Constitutio Antoniniana*, les testaments romains devaient être rédigés en latin en conformité avec les exigences légales romaines. Comme une grande partie de la population de l'Empire, en particulier dans les provinces orientales, parlait grec et rédigeait ses testaments dans cette langue, des problèmes pouvaient se poser. La difficulté linguistique fut résolue assez vite par une constitution de l'empereur Sévère Alexandre autorisant les testaments rédigés tant en grec qu'en latin. Le grec devint ainsi la langue des testaments, pas seulement celle de la traduction. Une période de transition intervint durant les troisième et quatrième siècles pendant laquelle certaines phrases standard en latin tombèrent en désuétude, tandis que des formules en grec entrèrent dans le formulaire légal. La manière dont est retracée l'évolution du testament romain, en particulier après la *Constitutio Antoniniana*, apparaît convaincante. Le processus, qui fut long et certainement pas uniforme, a connu des phases de transition, comme le montrent deux documents de Karanis (*P. NYU* II 39 et *P. Col.* VII 188). Le premier, daté de 335/345, est le dernier document connu se rapportant au *testamentum per aes et libram*, le second, de 320, est le premier exemple connu d'un testament fondé sur un modèle complètement nouveau qui sera utilisé dans l'Empire romain jusqu'à la fin de l'Antiquité et même plus tard dans certaines parties de l'Empire. Les testaments rédigés après 212 sont moins uniformes que ceux qui ont précédé la *Constitutio Antoniniana*, même si un modèle commun doit être resté en vigueur. Le nouveau formulaire se différencie de son prédécesseur par l'inclusion de différents éléments qui tirent leur origine des pratiques locales. La présence de notaires est bien attestée par les testaments de Ravenne et par ceux écrits à Aphrodito par Abraham, fils d'Apollo, et appartenant à l'archive de Dioscoros (*P. Köln* X 421 ; *P. Vat. Aphrod.* 7 ; *P. Cairo Masp.* III 67324). La pratique notariale s'est poursuivie à l'Ouest avec une remarquable continuité, même après la fin de l'Empire romain. Les testaments composés en Gaule mérovingienne ont beaucoup d'éléments en commun avec le modèle testamentaire qui s'est développé à la fin de l'Antiquité. Le même phénomène est perceptible dans les testaments de Ravenne, composés entre 474 et 575. Les ressemblances sont moins marquées en Égypte après la conquête arabe. Dans les testaments coptes, certains éléments ont disparu comme la clause de *dolus* ou celle de l'exhérédation, tandis que d'autres, comme l'*heredis institutio*, ont changé radicalement. Les cinq appendices occupent presque la moitié du livre (p. 209-449, c'est-à-dire 240 pages sur 490). Les quatre premiers contiennent les textes grecs et latins (avec traduction, sauf pour les

textes trop fragmentaires, et des indications bibliographiques) des testaments classés par ordre chronologique : époque hellénistique (1), testaments locaux de l'époque romaine (2), testaments romains (3), testaments de l'époque tardive et de l'époque byzantine (4). Il aurait fallu une numérotation des textes pour faciliter les renvois. Le cinquième appendice, très bref, contient une liste (12 entrées) des testaments mérovingiens avec l'indication de la source où ils apparaissent. Ce recueil de textes, qui est un véritable « corpus par matières », est extrêmement utile et pourra servir de base documentaire pour d'autres recherches. L'ouvrage, très utile pour les historiens du droit, car il met en relief les conséquences de la rencontre, en Égypte, de deux cultures juridiques, est pourvu d'une bibliographie et d'un index des sources. Bruno ROCHETTE.

Matthew J. PERRY, *Gender, Manumission, and the Roman Freedwoman*, New York, Cambridge University Press, 2014, 24 × 15,8 cm, x-269 p., 99,99 $, ISBN: 978-1-107-04031-1.

Si bien es cierto que en los últimos años han proliferado notablemente los estudios de género en la Antigüedad Clásica, la cuestión relativa a las libertas desde la óptica de su identidad sexual ha sido poco tratada. El autor justifica este enfoque debido a la importancia de la sexualidad para marcar el estatus social de hombres y mujeres en la sociedad romana. El argumento central de la obra es la complejidad del concepto de manumisión, puesto que no solo significaba simplemente el proceso de integración de una antigua esclava en la comunidad mediante la obtención de la ciudadanía, sino que implicaba también muchos más temas (honor, trabajo, rol sexual, patronazgo, etc.) que no eran concebidos de igual modo por todo el mundo. A este efecto, Perry analiza fundamentalmente las fuentes jurídicas y epigráficas de época clásica, centrándose especialmente en la documentación procedente de Italia y de la ciudad de Roma. El libro se estructura en cinco apartados que abordan cada uno de los aspectos que conformaban la identidad social de las libertas. Asimismo, se incluyen tres apéndices que contienen la cronología aproximada de los juristas citados en la obra, así como las inscripciones del *CIL* VI en las que aparecen conmemoraciones a "patronos y esposos", o bien a "libertas y esposas". Por último, se encuentran la bibliografía (basada fundamentalmente sobre la historiografía anglosajona), las notas del texto (lo que resulta un tanto incómodo al tener que pasar continuamente a las últimas páginas para su consulta), un índice de fuentes y otro de autores y de temas. Tras una breve introducción (p. 1-7), el primer capítulo titulado "Gender, Sexuality, and the Status of Female Slaves" (p. 8-42) comienza estableciendo que los principios de "honor y vergüenza" constituyen un modelo sumamente interesante para analizar la sociedad romana, puesto que definía el estatus y las clases de comportamiento de cada categoría social. En este sentido, se comprende perfectamente la degradación sexual a la que se veían sometidas las mujeres esclavas, ya que al tratarse de una propiedad y, por tanto, privadas de honor, eran sujetos sexualmente disponibles para cualquier actividad, como por ejemplo la prostitución. No obstante, los textos literarios y jurídicos no contemplan esta situación como algo deshonroso, pues las esclavas carecían de propia voluntad y la explotación sexual era inherente a su rango, así que estas conductas podían resultar respetables siempre y cuando se mantuvieran dentro del ámbito doméstico y con el consenso del dueño. El segundo capítulo, "Gender, Labor, and the Manumission of Female Slaves" (p. 43-68), aborda la cuestión sobre los tipos de trabajo llevados a cabo por las esclavas que se encontraban fuertemente determinados en función de su género: servicio (la cocina, el cuidado de niños y enfermos, tareas del hogar, etc.), venta y manufactura (roja, joyas, etc.). Por el contrario, los autores clásicos

minimizaban o incluso ignoraban estas labores al compararlas con las de sus homónimos masculinos. El principal valor de las mujeres esclavas era su capacidad de reproducción, un aspecto aún más importante a partir de época imperial debido a la disminución de campañas de conquista que consecuentemente redujo el abastecimiento de esclavos. Además, las elites valoraban especialmente a los *uernae*, es decir, a los niños esclavos nacidos dentro del hogar, puesto que los consideraban más leales, confiables y productivos que aquellos que eran comprados. Por consiguiente, debido a esta concepción marginal en las fuentes sobre el trabajo femenino, Perry considera que las esclavas tenían muy pocas posibilidades materiales de comprar su libertad, así que su mejor vía para conseguir la manumisión era la forja de fuertes relaciones personales con sus dueños, o bien con otros esclavos deseosos de formar una familia. Los dos siguientes capítulos están dedicados al estudio de las relaciones entre patronos y libertas por medio de las fuentes jurídicas (p. 69-95) y epigráficas (p. 96-128). En el primero, aunque la legislación romana defendía fundamentalmente los derechos de los patronos sobre sus antiguos esclavos, se observa que los juristas establecieron varias normas que buscaban la integración y la protección de las libertas de ciertas actividades que pudieran degradar su nueva posición. De este modo, se fijaban una serie de responsabilidades recíprocas que ponen de manifiesto la naturaleza obligatoria de esta vinculación, de manera que la garantía del disfrute del estatus de ciudadana para estas mujeres se fundamentaba en el cumplimiento de los deberes hacia sus patronos. A continuación, Perry centra su atención en la indicación del estatus legal de las libertas en la documentación epigráfica. Cabe destacar el ejercicio cuantitativo que lleva a cabo el autor para analizar la representación de las libertas, los patronos y los esposos en los epitafios. En este sentido, se demuestra que prevalecía el patronazgo sobre los vínculos familiares, pues en el 87 % de las inscripciones examinadas el título de “patrón” precedía al de “esposo” y en el 84 % se anteponía “liberta” a “esposa”. Así pues, el autor señala que el uso epigráfico de estos términos evocaba ese ideal establecido en las fuentes jurídicas sobre la estrecha relación entre un patrono y su liberta que podía convertirse en su esposa o concubina. Además, al mismo tiempo se enfatizaba y se legitimaba la libertad y la condición de ciudadana de estas mujeres. El último capítulo, “The Slavish Free Woman and the Citizen Community” (p. 129-154), analiza la imagen de las libertas en los textos literarios. A diferencia de los juristas que defendían la posibilidad de que las libertas alcanzasen el honor suficiente para equipararse a las mujeres de nacimiento libre, los autores clásicos mantenían los estereotipos de estigma social y de degradación sexual que las separaba definitivamente del preconizado modelo de la matrona romana. Según la mentalidad de la elite, el matrimonio se revela como el único medio aceptable que podía permitir a una antigua esclava llegar a ser realmente ciudadana romana, ya que de este modo dejaba atrás las marcas de su oscuro pasado servil para insertarse en el marco moral de la *mater familias*. En conclusión, la obra de M. J. Perry se constituye como un estudio novedoso sobre las libertas romanas, puesto que su enfoque sobre la denominada “ideología de género” y su influencia en el proceso de manumisión lo diferencia notablemente del resto de trabajos relativos a esta cuestión. Además, su método comparativo entre las fuentes literarias, legales y epigráficas resulta de gran utilidad, puesto que evidencia con gran claridad los puntos comunes y las contradicciones entre ellas. En definitiva, este libro proporciona una nueva visión sobre las libertas, un tema aún poco investigado; gracias al trabajo de Perry, se puede encontrar nuevas ideas y perspectivas interesantes que contribuyan al avance de nuestros conocimientos sobre esta marginada categoría social.

Víctor Andrés Torres González

Philippe RICHARDOT, *L'âge des guerriers ou l'aube du Moyen-Âge (476-711)*, s. l., Philippe Richardot, 2016, 22 × 14 cm, 695 p., cartes, 30 €, ISBN 978-2-35897-539-1.

Owing to the small number and the nature of the available narrative sources, which differ from previous ancient historiography, studying the history of Europe following the fall of the Western Roman Empire (476 CE) is very problematic. Yet it is extremely important to understand this period, as it marked the beginning of the process which led to the formation of the political-cultural and religious order of the Early European Middle Ages. This was the result of innumerable conflicts that brought about the migration and expansion of barbarian peoples into lands previously belonging to the Roman Empire. The opponents and hindrance to the plans of the barbarian leaders were the rulers of Byzantium, who also made their claims to the legacy of the Western Roman Empire, as well as actively joining the fight for it. The military might of Byzantium and its civilisation played a significant role in the course of the rivalry of everyone with everyone else that was in force at the time. However, even the rulers of the Eastern Empire, for whom the barbarian tribes were not just a rival, but sometimes also an ally, were not always able to achieve their ambitious objectives or keep a lasting hold on their spoils. Philippe Richardot has attempted to paint a picture of the complicated political and cultural relations between the various participants in the raging battles as well as their social and military structures during the so-called "Dark Ages", as the period between the fall of the Western Roman Empire (476) and the Arabs' conquest of Spain (711) is known. His newly published book is the result of two decades of studying this era. The volume comprises eight parts, each of which concludes with a brief summary (*Bilan*). Each is divided into a number of chapters, which in turn are made up of many subchapters. This structure appears rather complicated at first glance, but it has its merits. Since each subchapter has its own title, readers will rather easily find fragments of interest to them. The book begins with a chronological overview of events (*Chronologie*, p. 4-15), mainly military, from the period 476-711 CE, many of which are discussed or mentioned later on. Part One (*Contexte : bouleversement géopolitique et changement de civilisation*, p. 17-78) is an introduction. In its first chapter (*Un nouvel espace de la guerre*, p. 19-37), the author describes the geopolitical situation the world of the time, encompassing an area from the Atlantic to the Caucasus, taking into account the geographical complexities of its various regions, which determined the techniques and methods of the military actions used by the peoples living there. This outline also considers issues of their religions, which had a bearing on their perception of war. The second chapter (*Les sources ou la question des 'Âges sombres'*, p. 38-78), examines the sources available to researchers investigating the events of the Dark Ages, their peculiarities and the difficulties they bring. Part Two (*Les armes de Byzance : toujours romaines? V^{e} – VIIe siècles*, p. 79-213) is divided into some 11 chapters, presenting the history of the Byzantine army in the period from the fifth to the seventh century CE. Each of these chapters is devoted to a selected issue related to the army's organisation and operation. The author also discusses the place and role of specific formations and the tactics they employed. He emphasises the evolution that Byzantine military structures underwent over time. In the fifth century CE, the rulers of Byzantium referred to the traditions of the Roman army, but long-term confrontation with the barbarian world forced them to make the far-reaching restructuring of their army that was necessary for it to be able to meet the challenges posed by this confrontation. Part Three (*Contenir l'empire perse et les montagnards d'Asie*, p. 214-242) explores the course of the Byzantine – Persian rivalry. The author claims that its lengthy duration weakened both sides, and as a result, when threats arose from the side of the Arabs in the seventh century, neither was able to

respond. Part Four (*Refouler les hordes des steppes*, p. 244-295) presents issues related to the appearance of nomadic tribes (the Huns, Avars and Bulgars), as well as Slavs, within the Mediterranean world. The last chapter in this section (*Faible efficacité des défenses frontalières danubiennes et balkaniques?*, p. 270-295) describes the efforts made by the rulers of Byzantium to stop the invaders at the Danube line, which, in the final reckoning, were ineffective. The reason for this was that the barbarians, settled en masse in areas abandoned by Byzantium, with time began to gain more political independence. Part Five (*Combattre les tribus du désert et du djebel*, p. 297-351) contains a presentation of problems concerning the defence of Byzantium's African frontiers, endangered by attacks from the Moors (*Les Maures, d'éternels insoumis*, p. 298-324), as well as those in the Middle East, in which the Arabs, and later the Saracens, were advancing (*Les Sarrasins, voisins pillards puis glaive de l'islam*, p. 325-351). The author explains at length the causes of the ineffectiveness of the defensive actions undertaken by the rulers of Byzantium. In the next, Sixth part (*Résister encore aux Germains dans l'Occident latin*, p. 353-392), he examines the problem of the threat to the Romanised western lands from Germanic tribes and their successors brought to the local population by subjugation of these lands. Richardot devotes a separate section to the invaders' assumption of Roman military traditions (*Le legs militaire romain aux royaumes barbares d'Occident*, p. 379-391). Part Seven tackles the Germanic penetration into Roman Africa, the Western Provinces and Italy from the late fifth to early seventh century CE, and the attempts made by the rulers of Byzantium to regain control of these areas. Issues related to these events are presented in four chapters: *Les Vandales, des Germains sous le soleil d'Afrique*, p. 393-408; *Chassés d'Aquitaine, les Wisigoths dominent l'Espagne jusqu'à la conquête arabe*, p. 409-452; *En attendant les Lombards, les Ostrogoths raniment l'État Romain en Italie 488-562*, p. 453-484; *Les Lombards s'enracinent en Italie du Nord*, p. 485-503. In the book's final part (*Guerres entre 'Barbares blonds*', p. 504-640), divided into five chapters, the author depicts the events in Germany, Gaul and Britain between the fifth and seventh centuries, which shaped the political and military situation in this part of Europe at the dawn of the Middle Ages (*Francs et Burgondes se partagent la Gaule et la légitimité romaine*, p. 505-536; *Les Francs partent en guerre*, p. 537-577; *Grandeur et décadence guerrière des rois Mérovingiens*, p. 578-587; *Les Anglo-Saxons insulaires ou le refus du modèle romain de la guerre*, p. 588-610; *La Germanie chassée à l'ouest et à l'est*, p. 611-640). The book is brought to a close by a concise conclusion (p. 642-646). It is not easy to evaluate such an extensive work, rich in content, and which requires great attention and concentration from the reader. The main reason for this is that, geographically and chronologically speaking, the era to which it refers was full of dynamic transformations and events, which the nature of the sources makes it difficult to track. One must appreciate the fact that the author did not concentrate his narrative solely on political and military questions, despite their undoubted dominance, but rather also described and discussed the social and cultural phenomena characterising the peoples whose fortunes he presents. He also points to how religion affected their attitudes. Particularly interesting for the reader are the remarks which indicate the importance of the role and the evolution of Roman military traditions, in both Byzantine and barbarian warfare. An important aspect of the narrative is the author's depiction of the process of cultural changes in the areas that came under the invaders' control. Among the manifestations of this were the gradual changes taking place in ancient cities, which their conquerors, in the light of the prevailing danger to residents' lives and the need to maintain rule over them, converted into solidly reinforced fortresses which they defended together with the natives, thus giving them a sense of security. Lack of space prevents a more detailed presentation of all the issues that

Philippe Richardot discusses or conclusions he draws. None the less, I can state wholeheartedly that his book is well worth the attention of a wide range of researchers, whether their interests lie in the history of ancient warfare, or in the fascinating, but hard to follow, history of the Dark Ages. Edward DĄBROWA.

Alan J. ROSS, *Ammianus' Julian: Narrative and Genre in the* Res Gestae, Oxford, Oxford University Press, 2016 (Oxford Classical Monographs), 21,5 × 13,5 cm, XVI-253 p., 65 £, ISBN 978-0-19-878495-1.

Der Titel des Buches (*Ammianus' Julian*) enthält ein Versprechen, nämlich das Bild Julians zu liefern, das Ammian in den *Res gestae* entworfen hat: Dieses Versprechen wird in dem Buch in einer sehr gut lesbaren, konsequent argumentierenden und möglichst den aktuellen Stand der Forschung zu Ammian und Julian einbeziehenden Darstellung eingelöst: Es handelt sich nicht um eine weitere Biographie zu Julian, sondern es geht einzig und allein um den Julian, den Ammian in seinen *Res gestae* in Reaktion auf einen intensiven Diskurs in dem Vierteljahrhundert nach Julians Tod und als seine Deutung der Ereignisse um Julian in den 90iger Jahren des 4. Jhds. „konstruiert". Dabei geht Ross von zwei Voraussetzungen aus, nämlich dass Ammian sich entschieden habe, eine Reichsgeschichte in der Stadt Rom zu schreiben, und zwar in lateinischer Sprache (S. 6), wobei letzteres natürlich nicht zu bezweifeln ist, während ersteres nach meiner Meinung auch nach diesem Buch weiterhin eine der offenen Fragen in der Ammianforschung ist, sofern man den Aspekt leicht verschiebt, nämlich ob die *Res gestae* nur in Rom geschrieben sein können. Ross kommt in seiner eingehenden Analyse aller, soweit ich sehe, Quellen aus den verschiedenen Genera (Panegyrici, Breviarien, Reden, Chroniken), auf denen der Diskurs um die Deutung Julians basiert, zu dem Schluss: „In comparison to the eastern tradition, by the late 380s there was a substantial deficiency in discourse on Julian within Latin literature" (S. 22), wobei zur Stützung dieser These einmal die im Vergleich zu Constantius weit geringere Aufmerksamkeit herangezogen wird, die Julian im Westen erfahren habe, resultierend daraus, dass Rom und Italien sich ihm nach seiner Erhebung zum Augustus zunächst verschlossen, zum anderen die Texte, die allein schon deshalb, weil sie auf Griechisch geschrieben sind, dem Osten zuzuordnen sind, viel zahlreicher und auch umfangreicher sind (Oribasius, Eunapius, Libanius, Julians *biblidion*, Julians *Epist. ad Athen.* u.a.), wenn auch die Zuordnung zweier Texte, nämlich Mamertinus' Panegyricus auf Julian und Festus' Breviarium, die, obwohl in Latein geschrieben, sich an ein bestimmtes Publikum im Osten wenden („written in Latin but produced in and for an eastern context" S. 20) etwas gesucht erscheint. Ross' Argumentation geht somit in die Richtung, dass Ammian, um es einmal etwas salopp auszudrücken, im Westen so etwas wie eine Marktlücke entdeckt hätte. Die Darstellung und Deutung dieses Julian soll sich gleichzeitig in eine „literary and classicizing generic tradition" (S. XI) einfügen, was nebenbei eine Auseinandersetzung mit dem Genos der *breuiaria* bedingt, und sie stellt insofern einen Sonderfall dar, als der Autor „a member of an 'eyewitness' generation" (S. XI) ist und darüber hinaus „an occasional participant in the events he relates" (S. XI). Ross sieht die klassizierende historiographische Tradition, an die Ammian anknüpfe, vor allem in Sallust (*Bellum Catilinum* ist unlateinisch! S. 27) und Tacitus und erarbeitet und deutet Ammians Julian(bild) weitgehend mit narratologischen Begriffen und Methoden und vor allem, hinsichtlich der klassizierenden Tradition, mit den verschiedenen Formen der Intertextualität (wobei neben Sallust und Tacitus noch ganz wesentlich Vergil hinzukommt), wobei Ross das damit zusammenhängende Problem der Allusivität (Wieweit konnten bestimmte Anspielungen von einem bestimmten Publikum überhaupt verstanden werden?) eingehend erörtert (S. 40) und das

von G. Kelly (*Ammianus Marcellinus: The Allusive Historian*, Cambridge, 2008) übernommene Beispiel (Verg., *Aen.* 12,36; Tac., *Ann.* 1,61,2; Amm. 31,7,16), das auch Kelly schon vorgefunden hat, z.B. bei W. Hartke (*Römische Kinderkaiser*, Berlin, 1951), sozusagen als Vorübung noch weiter ausbaut (S. 40-45). In diesem Sinne kann auch das folgende Kapitel (S. 45-50) verstanden werden, in dem Ross mit beständigem Rekurs auf Intertextualität und orientiert an den von V. E. Pagán (*The Mourning after: Statius* Thebaid *12*, in *AJP* 121, 2000, S. 423-452) erarbeiteten Schemata herausarbeitet, dass Ammian in 20,11,4-5 den „aftermath"-Topos der klassischen Historiographie dazu verwendet, Constantius in einem ungünstigen Licht erscheinen zu lassen, indem er, obwohl er vor Amida gar nicht anwesend war, letzten Endes für die dort erlittene Niederlage verantwortlich ist. Im mit „The Narrator and the Participant. Gallus and Silvanus in Preparation for Julian" überschriebenen zweiten Kapitel (S. 52-95) behandelt Ross die zwei Episoden der *Res gestae* vor der Erhebung Julians zum Cäsar (15,8), in denen Ammian als „participant" in den *Res gestae* erscheint, die Geschichte des Gallus und die Usurpation des Silvanus (15,5). Was die kurze Geschichte des Gallus betrifft, so veranlasst das Problem, dass Gallus aufgrund seiner Ernennung zum Cäsar im Jahre 351 n.Chr. schon im verlorenen Teil der *Res gestae* vorgekommen sein muss, die erste Erwähnung der Constantia (14,1,2) aber so aussieht, als sei es die erste Erwähnung überhaupt, Ross zu einer eingehenden Erörterung der Struktur des erhaltenen Teiles der *Res gestae* und der des Gesamtwerkes; für seine Arbeit kommt er zu dem Ergebnis „Even if this [gemeint ist der unvorhergesehene „Sprung" des Gallus an die Spitze des Reiches] is not a new information, it suggests a new evaluation of the career of the Caesar thus far" (S. 58). Im folgenden versucht Ross den Nachweis, dass das gesamte Buch 14 letztlich auf Gallus hin ausgerichtet sei, auch wenn dieser nur in vier Kapiteln des 14. Buches überhaupt vorkomme (was mir, besonders im Hinblick auf den Romexkurs in 14,6 nicht zutreffend erscheint). Wiederum mittels zahlreicher intertextueller Bezüge (hier seien nur angeführt: Constantia in 14,9,3 nach Vergils Scylla (*Aen.* 3,424f.) und Gallus in 14,1,9 nach Tac. *Ann.* 13,25,1-2) schließt Ross, dass Ammian Gallus als einen gewöhnlichen Tyrannen nach Tacitus' Nero, der der Tyrann par excellence sei, gestaltet habe. Die auch schon von andern (z.B. Blockley) bermerkte „rehabilitation" (S. 75) des Gallus in 14,11 (und an einigen späteren Stellen, z.B. 17,4,4; 21,1,2; 22,14,2) ist nach Ross das geeignetste Mittel, um Constantius herabzusetzen (im Kontrast zu Julian) („The redemption of Gallus is therefore a method for blackening Constantius" S. 76). Sowohl hinsichtlich der Gallus-Geschichte als auch der Silvanus-Episode ist die Ereignisgeschichte in den großen Zügen weitgehend geklärt. Somit konzentriert sich Ross in beiden Fällen vor allem darauf, herauszuarbeiten, welche Funktion das Auftreten Ammians als „participant" und die Voraussetzung eines allwissenden Erzählers („The Omniscient Narrator" S. 80) haben, wobei er speziell im ersten Fall das Eindringen eines auktorialen Ich („an authorial 'I'" S. 78) als Anspruch des Autors versteht, die Wahrheit zu sagen, während es ihm im zweiten Falle außerdem ermögliche, „conflicting depictions of Silvanus" (S. 82) und miteinander konkurrierende Deutungen in seine Geschichte einzubinden. Mit diesen Methoden gelingt es nach Ross Ammian einerseits, die dauernden Ränke und Komplotte am Hof des Constantius darzustellen (was vor Ross längst in der Forschung bekannt war, aber in ihrer Komplexität und Verbundenheit mit den handelnden Personen erst von Ross so deutlich herausgestellt wird) und andererseits zumindest sich selbst, aber auch Ursicinus und sein Gefolge zu entlasten und sich und den Soldaten des Ursicinus eine „staatsrettende" Funktion zuzuschreiben (Die Truppen des Silvanus planen die Invasion Italiens, S. 90) – was meines Wissens nach zuerst von Ross erkannt worden ist. Die größere Präsenz des Ich/Wir in der Silvanus-Episode im Vergleich zur Gallus-Geschichte auch damit zu begründen, dass diese Episode bei einem „eastern,

Latin-speaking audience in Rome" (S. 94) auf größeres Interesse gestoßen sei, halte ich für Spekulation (Amm. 15,5,34, woraus Ross zu entnehmen scheint, dass die Bevölkerung Roms mit der Sache des Silvanus vertraut war, ist einer der von Ammian raffiniert umgestalteten Topoi der antiken Historiographie!). In den Kapiteln 3-5 (S. 97-202), dem Hauptteil des Buches, weil es in diesen Kapiteln um Julian oder eben um das Bild geht, das Ammian von Julian entwirft, behandelt Ross aus den *Res gestae* speziell 15,8 (Erhebung Julians zum Cäsar), 16,12 (Schlacht von Straßburg) (aus 16,12 eigentlich nur 16,12,9-12; 16,12,49-51 und 16,12,69-70 eingehender), 20,4-5 (Erhebung zum Augustus) (auch hier eingehender nur bestimmte Paragraphen, z.B. 20,4,15; 20,5,5; 20,5,10) und 22,12-25,4 (Julians Persienfeldzug) (speziell 24,8,6-25,1,2;23,5,6-14; 23,5,16-23; 24,2,16). In diesen Abschnitten der *Res gestae* zeige Ammian, dass Julian als in politisch-militärischen Belangen vollkommen unerfahrener, Griechisch sprechender und nur philosophisch vorgebildeter junger Mann in die Geschichte eingetreten sei, dass dieser Eintritt verursacht sei durch den Wunsch des Constantius, durch „Adoption" einen Mitstreiter für das Römische Reich zu bekommen, dass aber diese „Adoption" genauso gescheitert sei, wie es schon aus zwei in der römischen Historiographie dargestellten Fällen (Jugurtha bei Sallust, Otho bei Tacitus) zu finden sei, dass bei der Erhebung Julian vollkommen passiv geblieben sei und allein die Soldaten ein qualifiziertes Urteil über den Adoptierten abgegeben hätten und ihn für geeignet befunden hätten und erkannt hätten, dass ein *summum numen* seine Hand im Spiel gehabt habe, während Julian zwar geahnt habe, was auf ihn zukomme, aber „griechisch" geblieben sei. Während schon bei der Erhebung eine Legitimierung durch das Zeremoniell und die Berufung auf das dynastische Prinzip und die „Beteiligung" des *summum numen* erfolge, werde diese in der Folgezeit vor allem durch die militärischen Erfolge, speziell den Sieg über die Alamannen bei Straßburg geleistet, wobei Julian dadurch, dass er abrate, noch am Ankunfstag spät in die Schlacht zu gehen, zeige, dass er in der Theorie schon der gute und umsichtige Feldherr sei, also seit seiner Erhebung zum Cäsar gelernt habe, aber erst durch die Soldaten dazu gebracht werde, noch am selben Tag in die Schlacht zu ziehen, weil diese auch erkannt hätten, dass die Gottheit auf seiner Seite sein werde; die Schlacht selbst werde so dargestellt, dass zumindest zeitweise aus der Perspektive der Soldaten geschildert werde. In der im Anschluss erfolgenden *acclamatio* Julians zum Augustus und der Ablehnung durch Julian zeige sich, dass die Soldaten „are in fact better arbiters than Julian himself: by the conclusion of Strasbourg, Julian possesses all the qualities that enable him to become sole Augustus, except that he does not realize this himself" (S. 155). Insofern ergeben sich daraus auch wie von selbst das Handeln der Soldaten in Paris, wobei in diesem Falle noch die Bedrohung für die Soldaten durch den Befehl des Constantius hinzukomme; bei Julian selbst sei zu diesem Zeitpunkt dann auch die Erkenntnis eingetreten, dass er die göttliche Unterstützung habe. Im Hinblick auf Ammians Darstellung des Persienfeldzuges Julians wählt Ross drei Bereiche aus, die er einer eingehenden Untersuchung unterzieht: 1. die Erzählung in der ersten Person; 2. das häufige Erscheinen von *omina* während des Feldzuges (Ross spricht sogar von „clustering omens together", S. 184); und 3. Julian als Historiker. Zu 1.: Dies ist im wesentlichen ein narratives Mittel und dient zur „focalization" (S. 173) und „to reinforce the structure of the episode as a whole" (S. 173). Zu 2.: Dies gehört in den größeren Rahmen der Divination und damit in das vielbehandelte Problem der Religiosität Ammians. Ross referiert in diesem Zusammenhang die wichtigsten Lehrmeinungen, weist nach, dass Ammian der Ansicht ist „omens must always correctly foretell the future" (S. 184) und schreibt ihnen vor allem eine narrative Funktion zu, nämlich Punkte im Geschehensverlauf hervorzuheben, aber auch eine wichtige inhaltliche, nämlich die Einstellung der Personen der Geschichte zu diesem Komplex darzustellen. Dazu kommt, dass es sich um

eine etruskisch-römische Institution handelt, und aus der falschen Beurteilung konkreter *omina* durch Julian einer der Gründe für das Scheitern Julians in Persien gesehen werden kann. Zu 3.: Ammian lässt Julian nach dem Überqueren des Aboraflusses eine Rede halten (23,5,16-23), in der dieser durch die *exempla*, in denen von römischen Kaisern die Rede ist, die ebenfalls in Persien Krieg geführt haben, bestimmte Phasen der römischen Geschichte interpretieren lässt. Damit stelle sich Julian in die römische Tradition, hebe sich aber gleichzeitig auch von anderen Kaisern ab, indem er nicht allein Ruhm für sich suche, sondern das römische Reich für vorher erlittene Verluste und Niederlagen rächen wolle. Nach Ross werde damit die Romanisierung Julians abgeschlossen (S. 201) und daraus ergebe sich als Folge, dass „[h]is failure in Persia is at least a Roman failure" (S. 202). Bei der Behandlung all dieser Episoden verwendet Ross die in den vorhergehenden Kapiteln entwickelten und erprobten Methoden, zeigt, wie Ammian in die historiographische Tradition einzuordnen ist, wie er sich aber auch in vielem vor allem von der östlichen abhebt, versucht immer wieder den Nachweis, dass in dem nach dem Tod Julians in verschiedenen, nicht nur historiographischen Genera geführten Diskurs durch seine Darstellung einem westlichen Publikum sozusagen ein abschließendes und Endgültigkeit beanspruchendes Bild Julians gegeben wird. In Bezug auf die Episode, in der Ammian Julians Erhebung zum Cäsar erzählt, hebt Ross zweierlei hervor, einmal, dass Ammian ein traditionelles Element der Historiographie, nämlich die Rede, zum ersten Male innerhalb einer detailreichen Erzählung eines Erhebungsvorganges verwende, und dann, dass er ausgehend von intertextuellen Bezügen zu Tacitus und Sallust Ammian den Erhebungsvorgang als gescheiterte Adoption interpretieren lässt, gescheitert insofern, als der Adoptierte nicht die Erwartungen des Adoptierenden erfüllen wird. Hier sei mit aller Vorsicht angemerkt, dass von einer Adoption bei Ammian nicht die Rede ist (auch bei Sallust könnte es sich um *interpretatio Romana* handeln). Dazu kommt, dass auch Ross' weitere Abhandlung (S. 113-125) dieser Episode in eine andere Richtung weist (Legitimierung Julians durch den Erhebungsakt und vorausahnendes Handeln der Soldaten), so dass die Bezüge auf Sallust und Tacitus – die in einem nicht zu unterschätzenden Maße in den *Res gestae* vorhanden sind – an dieser Stelle etwas gesucht und überbetont scheinen. Hinsichtlich Ammians Schilderung der Schlacht von Straßburg betreibt Ross in einer verdeckten Form zunächst nichts anderes als Quellenforschung, wobei richtig gesehen ist, dass man Ammians Text als Auseinandersetzung in Form der *aemulatio* (S. 131) mit einem zeitgenössischen Text sehen kann (muss?). Aber der im wesentlichen auf Amm. 16,12,70 gestützte Schluss, dass dies „an administrative document, written in Latin" (S. 131) gewesen sein müsse, verkennt, wieviel gerade in Schlachten- und Belagerungsschilderungen in griechischer wie römischer Historiographie eine Aneinanderreihung von Topoi ist (Zwei Dissertationen zu diesem Thema [F. Urban, *Belagerungsschilderungen. Untersuchungen zu einem Topos der antiken Geschichtsschreibung*, Göttingen, 1966; N. Bitter, *Kampfschilderungen bei Ammianus Marcellinus*, Bonn, 1976] finden sich nicht in Ross' Literaturverzeichnis.) und dass Amm. 16,12,70 die einzige Stelle in den *Res gestae* ist, an der auf Archive (Plural!) verwiesen wird. Was einen zweiten Punkt an Ammians Darstellung dieser Episode betrifft, nämlich dass die Schlacht mehr als bei anderen aus der Perspektive der Soldaten gesehen sei („The Face of Battle", S. 137), so scheint mir auch hier ein Aspekt, der für einen Abschnitt gilt, überbetont. Für sein letztes Kapitel („Narrating Failure" S. 162-202) gelingt Ross ein überzeugender Nachweis, dass Ammian sowohl in seiner Funktion als *participant* des Persienfeldzuges (und damit natürlich auch als Augenzeuge) als auch in seiner Deutung Julians als Historiker, in dem ersten Falle von einer lexikalischen Ähnlichkeit (Anspielung auf Eutrop. 10,16,1) und im zweiten Falle von einer inhaltlichen Übereinstimmung in den von Julian vorgebrachten *exempla* (Festus *breu.* 15ff.)

ausgehend, im ersten Falle seine Deutung als polemische *aemulatio* („polemic aemulatio" S. 168) verstanden wissen will und im zweiten Falle Julians zu positive Deutung der Vergangenheit durch Auswahl von fast nur für den römischen Staat erfolgreichen Persienunternehmungen durch die vorangestellte Reihe der *omina* und die im Text verstreuten Anspielungen auf die Fehlschläge römischer Feldherrn in Persien unterminiere und kritisiere (S. 200). (Dabei ist allerdings übersehen, dass in einer Rede, die die Soldaten für das Unternehmen begeistern soll, das Beispiel der Crassi oder des Valerian kontraproduktiv gewesen wäre.) Die Beispiele, in denen Ross von intertextuellen Bezügen ausgehend Ammian ein sich vom Studenten der griechischen Philosophie zum vollendeten Römer entwickelnden Julian erschaffen lässt, ließen sich durchaus vermehren, und auch wenn das Thema der Romanisierung Julians durch Ammian nicht neu ist, so ist es sicherlich ein Hauptverdienst von Ross, es so konsequent und immer bezogen auf den Text der *Res gestae* herausgearbeitet zu haben. Ohne dieses Verdienst schmälern zu wollen, glaube ich dennoch, dass Ammians Julian in der Rossschen Fassung weder zu Julian noch zu Ammian das abschließende Urteil sein wird: Was die Intertextualität betrifft, so mag es sein, dass bei den Stellen, die Ross heranzieht, gerade Sallust, Tacitus und die Epitomatoren am wichtigsten sind, aber daneben spielen auch die Epik (und zwar auch die griechische) und Herodian eine wichtige Rolle, und wenn es um den Persienfeldzug (und das Nachspiel unter Jovian) geht, dann sind Livius und Xenophon nicht zu vernachlässigen. Ähnliches gilt für die *exempla*; ich verweise hier auf C. J. Classen, *Greek and Roman in Ammianus Marcellinus' History*, in *Museum Africum* 2, 1972, S. 39-47 (*Überarbeitete und erweiterte deutsche Fallung*, in *Zur Literatur und Gesellschaft der Römer*, Stuttgart, 1998, S. 215-242) bei Ross nicht im Literaturverzeichnis aufgeführt. Daraus aber folgt, dass Ross' These, dass „the city's [damit ist Rom gemeint] inhabitants if not the sole audience, an important and unavoidable one" (S. 204) sind, bei der Annahme, dass Ammian in Rom geschrieben hat, natürlich eine Selbstverständlichkeit ist, aber im Hinblick auf andere Partien der *Res gestae* (z.B. die beiden Romexkurse, aber auch weite Partien der „nachjulianischen" Bücher) geradezu dazu herausfordert zu fragen, ob Ammian dieses Publikum in Rom auch habe provozieren wollen (Will das Ross vielleicht mit „unavoidable" andeuten?). Mir scheint es eher so, als messe Ross diesem Punkt zu viel Gewicht bei, und als sei es Ammian vielmehr darum gegangen, sich in die „classicizing historical tradition" einzureihen (und darin auch *aemulatio* an den Tag zu legen) und die habe er zu seiner Zeit eben eher in der lateinischen Sprache gefunden. Was die Geschichtsschreibung betrifft, so geht Ross von der von T. Woodman (*Rhetoric in Classical Historiography*, London, 1988) übernommenen These aus, dass historische Texte genauso wie poetische, nämlich als in der Darstellung auf Rhetorik basierend zu interpretieren seien (S. X), und im Hinblick auf narratologische Prinzipien scheint er keinen prinzipiellen Unterschied zwischen sogenannten fiktiven Texten und historiographischen Texten anzunehmen (S. 37). Daraus aber ergibt sich, dass Ross an keiner Stelle auf das Problem der Historizität des von Ammian Dargestellten eingeht (Es gibt inzwischen mehrere Abhandlungen, in denen für bestimmte Ereignisse nachgewiesen wird, dass sie nicht so abgelaufen sein können, wie Ammian sie schildert: Ich verweise auf F. Paschoud (*« Se non è vero, è ben trovato » : tradition littéraire et vérité historique chez Ammien Marcellin*, in *Chiron* 19, 1989, S. 37-54; *Valentinien travesti, ou : De la malignité d'Ammien*, in J. den Boeft / D. den Hengst / H. C. Teitler (ed.), Cognitio gestorum: *The Historiographic Art of Ammianus Marcellinus*, Amsterdam, 1992, S. 67-84; u.a. In den von Ross ausführlich behandelten Stellen fordert die Episode von der Erhebung Julians zum Cäsar einschließlich der vorangehenden Erörterung im Consistorium auch ohne Einbeziehung der Reden geradezu dazu heraus, einmal all das aufzuzählen, was so nicht geschehen sein kann.) Die Überprüfung auf

Historizität ist für das Ziel der Rossschen Abhandlung, nämlich zu zeigen, mit welchen Mitteln Ammian sein Julianbild erschaffen und dargestellt hat, auch nicht nötig, ist aber für den Historiker letztlich ein Desiderat, auf das man nicht verzichten möchte. Die Überzeugungskraft von Ross' Thesen mag zu einem großen Teil durch die konsequent auf das Thema gerichtete Auswahl der Texte aus den *Res gestae* gegeben sein, und so mag der Eindruck, die Romanisierung Julians sei das Thema in Ammians *Res gestae*, von Ross zwar keineswegs beabsichtigt gewesen sein, aber dieser Eindruck ergibt sich geradezu auch aus der Stringenz, mit der Ross sein Thema bearbeitet. Das aber müsste nach meiner Meinung geradezu dazu herausfordern, diese „Einseitigkeit" an anderen Partien der *Res gestae* zu überprüfen, aber auch Ross' These, dass Ammian den Römern einen Julian habe nahebringen wollen, der im Laufe seines kurzen Lebens als Cäsar und Augustus immer mehr zum Römer geworden sei, dahingehend zu überprüfen, inwieweit diese These und vor allem Ammians Bild von Julian z.B. mit dem Julianbild zu vereinbaren ist, das jüngst Susanna Elm mit ähnlicher Stringenz der Argumentation und vielleicht auch ähnlicher „Einseitigkeit" erarbeitet hat (S. Elm, *Sons of Hellenism: Fathers of the Church*, Berkeley / Los Angeles / London, 2012), indem sie zeigt, ein wie konsequenter theologischer Denker Julian gewesen sei, wie konsequent sich daraus seine Versuche, dieses Denken in die Praxis umzusetzen, ergeben hätten und dass er so für die christlichen Denker der zweiten Hälfte des vierten Jahrhunderts entscheidend zur Klärung eigener Positionen beigetragen habe, wobei „romanization" in diesem Zusammenhang überhaupt keine Rolle spielt, weil die bei den Betroffenen vorauszusetzende *paideia* zwar im wesentlichen Griechisch geprägt ist und der darüber stattfindende Diskurs wohl auch im Osten des Reiches intensiver geführt wurde, letztlich aber im politischen Bereich erst durch Entscheidungen hervorgerufen und ermöglicht worden ist, die vom Westteil des Reiches ausgegangen sind. Das aber sollte zumindest in zwei Punkten dazu führen, über Ross' Darlegungen hinaus das Problem der Historizität der ammianeischen Darstellung aufzunehmen: 1. Ross versucht den Nachweis, dass Julian in Italien und speziell in Rom im Gegensatz zu Constantius II. nicht gerade auf Gegenliebe gestoßen ist (S. 15-17), wobei in seiner Argumentation die Äußerung des Senates angeführt ist (Amm. 21,10,7) (S. 13). Diese Antwort des Senates ist sicher nicht authentisch, aber man könnte auch an der Historizität zweifeln, und die Reaktion des Senates, wenn sie denn so stattgefunden hat, hat wahrscheinlich nichts mit Julians Einstellung gegenüber Italien und Rom zu tun, sondern ist politischer Kalkül (Noch ist nichts entschieden!). 2. Ross übernimmt von Ammian, dass Julian als in politischen und militärischen Dingen vollkommen unerfahrener griechischer Student zur Cäsarerhebung gekommen sei, was Ammian natürlich von Julian übernommen hat. Könnte das aber nicht bewusste Stilisierung Julians sein? War Julians Mutter Basilina wirklich eine Griechin? Was ist bei Julians „Gefangenschaft" auf dem Macellum wirklich geschehen? Selbst wenn alle Schriften Julians in Griechisch verfasst sind, könnte seine Erziehung nicht zweisprachig gewesen sein? Ammian behauptet von sich, Grieche zu sein, aber es gibt von ihm nur die *Res gestae* auf Latein. Könnte es also so sein, dass Ammian durch seine starke Hervorhebung der „romanization" Julians auf seine eigene Fähigkeit anspielt, zum „Latin" Ammianus (S. 1 „In Search of a Latin Julian") geworden zu sein? Hermann KRAMER.

Amy RUSSELL, *The Politics of Public Space in Republican Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, 23,5 × 15,5 cm, XX-226 p., fig., cartes, 64.99 £, ISBN 978-1-107-04049-6.

Dès la préface (p. IX-XI), Amy Russell définit l'objet de ce livre : « To understand Roman Republican politics, we must understand its space ». La formule n'est ni

expliquée ni justifiée et constitue plutôt un postulat. Une longue introduction (chapitre 1, p. 1-24) pose, dans une première sous-partie, la question de la définition de « public », en relevant l'absence de règle dans les ouvrages d'architecture. L'*atrium Vestae* est invoqué en exemple pour introduire l'ambiguïté de cette notion. En effet, ce mot est étudié dans son sens moderne de « accessible », voire de « privacy ». Le sens juridique latin n'est qu'évoqué, pour être aussitôt écarté, ce qui permet de conclure d'emblée qu'aucun espace à Rome ne peut être considéré comme pleinement privé ou public. Une nouvelle définition est proposée, qui considère que l'espace serait public dans la mesure où l'extravagance y est permise. Une seconde sous-partie évoque les théories de l'espace en développant la notion de l'espace comme acteur agissant. Les dernières pages précisent ce que sera le contenu du livre et indiquent son intention : montrer que le passage à l'Empire (qui ne représente que les ultimes paragraphes du livre) a fondamentalement modifié la nature de l'espace public. Le chapitre 2 (p. 25-42) aborde les concepts romains de *publicus* et *priuatus*. À partir d'un passage de Caton, Russell établit un lien étymologique entre *publicus* et *populus* et en conclut que *ager publicus populi Romani* est un pléonasme (comme chacun sait, il n'y a pas d'*ager publicus* d'autres communautés !). Recourant alors à *Dig.* 18, 1, 6, pr, elle déduit que le sens initial de *publicus* est la propriété publique et par extension l'usage public. Est introduite alors une distinction avec le sacré, élément d'ambiguïté qui conduit à identifier une troisième catégorie d'espace, comme le montreraient deux inscriptions de *Venusia*, mal comprises. Extrapolant ensuite Plaut., *Curc.* 33-38, elle déduit que *publicus* peut signifier « libre d'accès », et peut donc signifier l'absence de contrôle individuel. Glissant au meurtre de Clodius, elle conclut que le tronçon de voie où se trouvaient les tombeaux des *Claudii* n'était pas vraiment public et que l'espace relevait des *Claudii*. Le chapitre 3 (p. 43-76) s'attaque au *forum Romanum*. Un première partie porte sur les boutiques et sur les maisons aristocratiques qui bordaient le forum et témoignaient d'une quête permanente d'appropriation privée, dont la présence de Pompée pendant le procès de Milon serait le témoignage le plus flagrant. Suit un excursus sur l'agora classique, afin d'opposer rapidement les notions d'espace public et de maison en Grèce et à Rome. Russell regrette que l'on n'ait pas d'écho de la perception du forum par les femmes, esclaves ou autres personnes « peu susceptibles de s'identifier à l'image du citoyen telle qu'elle se présentait sur le forum ». Le quatrième chapitre (p. 77-95) s'intéresse aux liens entre espace politique et espace privé sur le forum. Russell évoque la nature des *atria* rachetés par Caton, peut-être *atria* publics comme à Cosa, avant de rappeler que l'existence de ces *atria* publics a justement été largement contestée. Dans cette approche, Russell estime que l'*atrium Vestae* est en quelque sorte privé. Au final, même si ces *atria* ont des fonctions publiques, rien n'empêche de les concevoir principalement comme des espaces privés (p. 87). Les basiliques sont publiques en droit mais comme Varron dit que les plus riches ont des basiliques dans leurs maisons, la basilique doit être comprise comme semi-privée, d'autant qu'elle s'inspire du palais hellénistique. Le chapitre 5 (p. 96-126) concerne l'espace sacré et s'ouvre sur la notion de *luxuria*. Russell affirme qu'il n'y a pas de moyen simple de distinguer espace sacré et non-sacré. L'espace sacré (troisième catégorie, à côté de public et privé) peut être défini en termes de comportement comme l'espace où s'accomplit le rituel religieux. De l'examen de quelques exemples de temples votifs, pas toujours connus sur le terrain, Russell conclut sans hésitation que « [o]nly a few managed to have their names so closely associated with them as to become part of the name of the temple itself, and each of them did so by including the temple in a larger complex ». Le chapitre 6 (p. 127-152) développe le précédent en abordant la question de l'art grec dans l'espace romain, en lien avec l'agrément personnel, mais en relevant que, comme il n'y a pas de véritable distinction entre art grec et art romain, l'analyse porte sur les représentations et

non sur les faits. Il est difficile de se retrouver dans la suite, qui mêle lieux communs sur l'arrivée de l'art grec, sur la *luxuria* et les *manubiae* (sans recours à la bibliographie spécialisée) et affirmations destinées à appuyer les hypothèses interprétatives. Ainsi, Marcellus « avait probablement enclos ses temples dans un portique ou un mur » (p. 137). Il est alors précisé que « [m]y reconstruction of Marcellus' complex is inevitably speculative, and the spatial experience to which his use of art contributed is impossible to recover in detail ». Est invoqué comme argument supplémentaire le temple d'*Hercules Musarum,* malgré les doutes (connus de Russell) sur le rôle exact de Fulvius Nobilior. Les particularités juridiques de la prise d'Ambracie et de la liste triomphale ne sont pas évoquées. En outre, le secteur ne porte pas le nom de Nobilior, ce qui en fait, en réalité, un contre-exemple. Russell revient alors à Metellus pour rappeler que l'exposition du groupe du Granique l'assimilait à un nouvel Alexandre. De ces exemples accumulés sans discussion, Russell conclut que les généraux « font un usage innovant de styles visuels et architecturaux pour réclamer une part d'espace public en faveur de leur famille ». Le confirmeraient les constructions de deux générations de *Luculli,* en supposant pour le premier qu'il aurait associé un portique au temple de *Felicitas,* ce qui n'est pas évident dans le texte de Strabon, et en faisant du contemporain de Cicéron un grand collectionneur de statues, alors que Plutarque parle de bibliothèques. Ces esquisses conduisent au chapitre 7 (p. 153-186), consacré à Pompée et à la « privatisation du Champ de Mars ». Prenant comme fait avéré l'intégration du complexe à la maison de Pompée, supposant que cette maison était d'un luxe extraordinaire (contre Cicéron et Plutarque) et n'était pas distinguée des monuments par les visiteurs, interprétant enfin systématiquement *horti* comme le jardin de Pompée, sans songer au sens de « villa urbaine », Russell répète l'idée d'une privatisation complète de l'espace public. Le démontrerait l'interdiction faite par Pompée à Milon de le voir dans ses *horti,* ce qui témoignerait d'un comportement privé, qu'un lecteur naïf pourrait trouver assez naturel, puisqu'il s'agit de la maison privée de Pompée. La nécessité pour Pompée de rester sur le Champ de Mars est mentionnée, mais sans en tirer de conclusions. La corruption des tribus par des distributions faites dans les jardins de Pompée (Plut., *Pomp.* 44, 4) est confondue avec un congiaire triomphal, dont Russell conclut contre le bon sens qu'il démontrerait le rôle public de la maison de Pompée. Se fondant sur tous ces exemples, généralement surinterprétés, Russell parvient à la conclusion que « [i]n Republican Rome, the legal ownership status of a space was less important than whether anyone could successfully claim individual authority over it, prescribe or prohibit certain forms of behaviour, or decide who would be allowed to enter ». Le principe est développé dans l'affirmation que le théâtre de Pompée, au contraire des théâtres temporaires, permettait un contrôle de l'accès et des circulations. De même, Russell suppose que le mur de scène est de l'époque d'Auguste parce qu'il coupe la perspective visuelle entre le temple de Vénus et la statue de Pompée dans la curie, et ce après avoir reconnu qu'on ne sait presque rien de l'architecture du théâtre. Afin de revenir à la question initiale, elle considère que les statues des portiques donnaient une atmosphère de « privacy », tout en insistant sur la dimension triomphale (bien qu'on ne sache pas d'où proviennent les statues) et en évoquant les peintres qui ont travaillé pour les cours des rois hellénistiques et dont on sait par ailleurs qu'ils représentent en fait la crème du second classique, au IVe siècle ! Revenant à la question public / privé, elle relève qu'en 49 Pompée avait réuni les sénateurs (en fait ses partisans) dans sa maison, parce que le coucher du soleil l'empêchait de le faire dans la curie, sans poser la question du droit d'un promagistrat à réunir le sénat ; le droit est d'ailleurs un des grands absents de cet ouvrage. La conclusion (p. 187-194) reprend le postulat de l'introduction : les concepts modernes de public et privé existaient dans l'Antiquité, mais portaient chacun une variété kaléidoscopique

de nuances et de contradictions. Les espaces publics offraient une énorme variété d'expériences spatiales. « Space could be public and sacred, private and leisurely, private and political, public and erotic – and pratically any other combination you can name ». La variabilité des concepts romains de « public » tiendrait à l'interaction entre le sens de *publicus* comme (1) relevant du peuple ou (2) concernant tout le monde. Le second sens correspondrait à un espace ouvert et incontrôlable. Les constructeurs de monuments triomphaux auraient ainsi créé des espaces publics dans le second sens sans parvenir à le faire dans le premier, ce qui reste à démontrer et est contredit à plusieurs endroits de ce livre. Auguste est évidemment l'aboutissement de cette évolution supposée, puisque le développement du Palatin en palais prive progressivement de sens tout concept de privé et public. Russell semble ignorer la nécessité où s'est trouvé le Prince de rendre publique une partie de sa maison. On ne cherchera pas ici une démarche historique appuyée sur les sources. Bien peu sont citées, rarement avec le texte et certaines semblent citées de seconde main ou simplement surinterprétées. Par exemple, Prop. 2, 32 est considéré comme une comparaison architecturale entre l'ensemble de Pompée et les grands sanctuaires du Latium – comparaison banale en histoire de l'architecture –, alors que le poète reproche à Cynthia de prétexter de pieuses visites à de grands sanctuaires pour aller voir ses amants… Ce n'est pas non plus, techniquement, une approche anthropologique, car le fait religieux n'apparaît que par allusion et la méthode n'est pas anthropologique. D'une manière générale, les faits sont assez secondaires. L'illustration est réduite à sa plus simple expression, et limitée à des reproductions de dessins déjà bien connus et à quelques photos personnelles, l'ensemble n'ayant qu'un rôle d'illustration. La bibliographie est très importante, mais les titres cités ne sont que mentionnés, chapitre par chapitre, à l'exception de quelques réflexions théoriques sur l'espace et sa perception, qui ne sont pas véritablement discutées. On ne sait, à vrai dire, qui a été utilisé et comment, d'autant que l'on croise dans les notes d'excellents ouvrages, qu'on ne peut pas suspecter d'être à l'origine des incohérences de ce livre. Je ne donnerai, pour comparaison, qu'une référence à une réflexion, beaucoup plus pointue, mais méthodologiquement impeccable, sur le terme *publicus* : un article récent sur l'usage de ce mot dans le contexte des *collegia*, que nous devons à N. Tran, *Associations privées et espace public. Les emplois de* publicus *dans l'épigraphie des collèges de l'Occident romain*, in M. Dondin-Payre / N. Tran (ed.), Collegia. *Le phénomène associatif dans l'Occident romain,* Paris, 2012, p. 63-80.

Michel TARPIN.

Maria SALANITRO, *I nuovi frammenti del Satyricon*, Urbino, QuattroVenti, 2013 (Materiali), 21 × 14 cm, 115 p., 15 €, ISBN 978-88-392-0977-1.

Dans ce livre, Maria Salanitro exhume un volume manuscrit du XVII[e] siècle qui est conservé à la Bibliothèque de l'Alcazar de Marseille et, sur la seule base des *excerpta* repris dans ce témoin tardif, voudrait attribuer à Pétrone des (fragments de) poèmes habituellement rattachés à d'autres auteurs (celui, ou ceux, des *Carmina Priapea* ; Sénèque ou le Pseudo-Sénèque ; Apulée ; Maximien ; les simples anonymes de l'*Anthologie latine* ou des *Carmina Epigraphica*). Par ailleurs, Salanitro affirme volontiers que le manuscrit de Marseille conforte tel ou tel choix éditorial (p. 29, 44, 55, 75-76) alors que, de toute évidence, le copiste a reproduit, parfois avec des fautes supplémentaires, des émendations humanistes. L'auteure suggère ainsi d'adopter *quid prodest Martis te uel de nomine dictum … ?* en 129.1 (les poèmes en cause sont désignés ici au moyen de la numérotation de Riese) ; mais ce texte figure dans la réimpression, revue et augmentée, de l'édition de Pétrone procurée par Pierre Pithou (Paris, chez Mamert Patisson, 1587, I, p. 166) et … *nomen de nomine ductum* (Burman, pour *dictum* des mss.) donne

entière satisfaction (voir N. M. Kay, *Epigrams from the Anthologia Latina*, London, 2006, p. 205-207). Par ailleurs, les décisions de Salanitro font parfois violence à la métrique. En 712.7 (*clemente morsu rosea labella uellicent*), *labella* crée un partage des brèves (p. 52-55) ; après avoir hésité entre *lābra* et *labia* (1869), Riese a fini par privilégier la seconde forme (1894), dont S. J. Harrison (in *Hermes* 120, 1992, p. 89-89, part. 85) a rappelé qu'elle appartient à la langue d'Apulée. En 429.9 (*suos modos omnes, dulces imitata tabellas*) et en 458.2 (*semper compositas arte decenter comas*), *suos* au lieu de *inque*, et *decenter* au lieu de *decente*, souffrent d'une amétricité plus criante encore (p. 62-66, 72-73). Parmi les passages qui méritent un nouvel examen, on rencontre d'abord 699.3-4 = Petr. 39.3-4 Ernout : *sit* [dilectus] *torus et lecti genius secretaque †longa†, / quis tenera in nostrum ueneris arbitrium*, où Salanitro (p. 44) opte pour *lingua* (Binet) ; mais la formule n'est guère naturelle. Je préférerais … *secreta loquel(l)a*, qui peut s'appuyer sur Catul. 55.20 (*uerbosa gaudet Venus loquella*) ainsi que sur Lucr. 1.39, 5.230. En 429.3-10 (*nunc mihi narretur tumidis Arethusa capillis, / nunc adstricta comas, nunc resoluta comas, / et modo nocturno pulsans mea limina signo, / intrepidos tenebris ponere docta pedes ; / nunc, collo molles circum diffusa lacertos, / ut flectat niueum semisupina latus / inque modos omnes, dulces imitata tabellas, / transeat et lecto pendeat illa meo*), Salanitro (p. 62-64) rejette, au vers 3, la correction *papillis* (Ruhnken) qui, de fait, se marie mal avec l'alternance des *nunc* dans le pentamètre. Cependant, pour que cette solution s'avère acceptable, il faut supposer que *tumidis* instaure un lien métaphorique, fort plausible par ailleurs, entre une chevelure abondante et des flots gonflés (cf. Verg. *Én.* 1.142) et que le poète a filé la métaphore avec *adstricta* et *resoluta*, qui évoquent respectivement le gel (cf. Ov., *M.* 1.120) et le dégel (cf. Suet., *Dom.* 6.3). Mais la répétition de *comas* demeure oiseuse ; on peut l'éviter en éditant, par exemple, … *resoluta caput.* Pour le reste, la version que Salanitro (p. 62-68) privilégie n'est guère défendable. Il convient sans doute d'adopter, au vers 3, *iam* (Riese) plutôt que *nunc*, de mettre *et modo* (vers 5) en corrélation avec les deux *nunc* du vers 4, et de faire dépendre les vers 7-10, avec *ut flectat* (Burman, suivi par Riese), de *narretur* (vers 3). Aux vers 9-10 (*inque modos omnes, dulces imitata tabellas, / transeat et lecto pendeat illa meo*), Salanitro, jugeant suspect le tour *in* … *transeat*, introduit l'amétrique *suos* et suppose que *modos* désignerait une « mesure » qu'Aréthuse transgresserait de manière répétée, alors que le terme fait référence, en réalité, à des postures sexuelles ; ces « figures » auxquelles la femme se plie successivement rivalisent avec les métamorphoses ovidiennes (*M.* 8.730 : *sunt quibus in plures ius est transire figuras*). De même, l'interprétation que l'auteure préconise pour *lecto pendeat illa meo* (« penda lei sul mio letto ») relève du non-sens ; je choisirais *placito pendeat illa mihi* (« elle reste suspendue à mon caprice »). En 458.1-8 (texte de Riese : *Semper munditias, semper, Basilissa, decores, / semper dispositas arte decente comas. / et comptos semper cultus unguentaque semper, / omnia sollicita compta uidere manu / non amo ; neglectam mihi se quae comit amica / se det: inornata simplicitate ualet. / uincula nec curet capitis discussa soluti / nec decoret faciem ; mel habet illa suum*), Salanitro (p. 72-76) plaide pour *compositas* (Scaliger) au vers 2, pour *cultus* et *compta* au lieu de, respectivement, *uultus* (Burman) au vers 3 et *culta* (Baehrens) au vers 4, pour *neglectim* (Scaliger) et pour *et ornatus* (Pithou-Patisson, I, p. 162 ; Colomesius), au lieu du *ornate* transmis, aux vers 5-6 ; on notera que, contrairement à ce qu'affirme l'auteure, Riese imprimait bel et bien *cultus* et *compta.* Le jeu verbal créé par *compositas* … *comas* … *comptos* … *compta* … *comit* est effectivement bienvenu. Mais on obtient une syntaxe plus acceptable en éditant *comptus* … *cultos* au vers 3 (cf. Lucr. 1.87 : *uirgineos* … *comptus*) et en analysant *ornatus* du vers 6 comme un génitif, ce qui permet que *ualet* se construise, comme *se* … *comit*, avec le relatif *quae.* Enfin, au vers 8, où la tradition livre *et coram*

faciem, l'auteure adopte *nec ceram in facie* (Scaliger). Cette correction pèche sans doute par un excès d'ingéniosité ; *uincula ne cures … / nec cures faciem* est plus économique. Le passage à la deuxième personne, que privilégiait Scaliger au vers 7, est partiellement légitimé par la tradition et rétablit une connexion bienvenue avec l'attaque du poème.

Marc DOMINICY.

Enara SAN JUAN MANSO, *El* Commentum Monacense *a Terencio*, Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, 2015 (Anejos de *Veleia*. Series Minor, 31), 24 × 17 cm, 571 p., 26 €, ISBN 978-84-9082-162-6.

The textual tradition of Terence's comedies is an intimidating conundrum for the modern scholar, with more than 700 manuscripts and extensive horizontal transmission. Perhaps even more complex is the tradition of ancient (= late antique or medieval) scholarship on Terence, which consists above all in an immense corpus of scholia and glosses, still largely unedited and un-studied (for an overview see B. Victor, *History of the Text and Scholia*, in A. Augoustakis / A. Traill (ed.), *A Companion to Terence*, Oxford, 2013, p. 342-362). Most of this material is found as interlinear or marginal notes in Terence manuscripts, including in particular the famous Codex Bembinus (5th century) and a number of Carolingian exemplars. The origin and chronology of these scholia are often unclear: some could have written down in the manuscripts by their copyists, but more likely by one of their readers (as in the case of the Bembinus); some might have been composed *ex impromptu*, but more often they were copied from previous sources. These could be independent commentaries, such as that by Donatus (partly preserved), and/or notes found in earlier Terence manuscript(s), possibly, but not necessarily, the very manuscript from which Terence text was copied from time to time. Given its unfixed textual identity, this exegetical material was naturally prone to abridgement and interpolation, even when it was copied from a single manuscript together with the Terence text. In some cases, the marginal or interlinear notes were (re-)converted into a continuous, independent text (a 'commentary'), which nevertheless was always open to textual decomposition. Because of this textually fluid situation, every manuscript preserving exegetical notes on Terence, especially if anonymous, can be considered as the *codex unicus* of an independent tradition of Terence scholarship, or at least of a new version of it, as the author implies in the introduction of the volume under review (see also J. Zetzel's public lecture *In Rand's Margins: From Fraenkel's Review to a Post-Modern Servius*, APA, January 2004). This textual fluidity explains why most 'editions' of ancient Terence scholarship are collections of emended notes transcribed from individual manuscripts. That is to say, they are not critical editions in today's standard sense, deriving from a collation and 'Lachmannian' assessment of the testimonies, direct or indirect, of a given text, and aiming at the reconstruction of a 'genuine' text, as close as possible as to what the author wrote. The exception that proves the rule is F. Schlee's edition of *Scholia Terentiana* (Leipzig, 1893), which followed a 'traditional' editorial methodology, although fundamentally vitiated. In his edition, Schlee collected, emended and (arbitrarily) sorted into three 'traditions' a selection of notes transmitted in a (more or less) similar form in a number of manuscripts. His declared aim was to identify 'genuine' textual units out of the *mare magnum* of medieval scholia, 'to winnow out their ancient portions, leaving the medieval chaff behind', as E. K. Rand censoriously put it in an influential review (*Early Mediaeval Commentaries on Terence*, in *CPh* 4, 1909, p. 359-389). For this purpose, he selected and collated a number of 'authoritative' manuscripts, which accordingly preserved, although interspersed with 'spurious' material, notes originally belonging to one of these three traditions; these are four annotated MSS

of Terence (D, G, C, E) and a miscellaneous MS now in Munich (Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14420 [M]), which preserves a continuous, anonymous commentary of Carolingian origin (known as '*Commentum Monacense*', but see below). Schlee's edition met with scepticism or (harsh) criticism, and his idiosyncratic, and yet 'traditional' approach remains exceptional in the editorial history of Terence scholarship. Most other editors opted for a safer route, and printed texts from individual manuscripts: these include in particular P. J. Bruns' collection of notes from Halle Marienkirche 65 (H), attached to his Terence edition (Halle, 1811), and the collections of scholia and glosses found in Milan Ambros H.75 inf. (F) put together by A. Mai (*M. Acci Plauti fragmenta inedita. Item ad P. Terentium commentationes et picturae ineditae*, Milan, 1815), in Par. Lat. 12244 by E. Kalinka (*Analecta Latina: I. Scholia ad Terentium*, in *WS* 16, 1894, p. 78-85), in Vatican Lat. 3868 (C) by M. Warren (*Unpublished Scholia from the Vaticanus (C) of Terence*, in *HSPh* 12, 1901, p. 125-136), in Vat. Lat. 3226 (A Bembinus) by J. F. Mountford (*Scholia Bembina*, London, 1934). All these 'editions' print the text as found in one particular manuscript, with only minor emendations; an extreme is Mountford's collection of the *Scholia Bembina*, which is all but a diplomatic edition, apart from some editorial adjustments and additions. A *uia media* between Schlee and Mountford's editorial methodologies is the one followed by F. Schorsch in his recent edition of parts of the commentary preserved in the aforementioned M manuscript (*Das Commentum Monacense zu den Komödien des Terenz*, Tübingen, 2011). Although the *Commentum Monacense* unusually appears as an independent continuous text, Schorsch's approach is similar to the one followed by previous editors of Terence scholia: he uses M as the main source, and does not systemically collate manuscripts that preserve portions of text comparable to the one transmitted in M, in different proportions (for a list see C. Villa, *La "Lectura Terentii"*, Padua, 1984, p. 29-30). In particular, he neglects Terence Par. Lat. 7900A (Pc), which preserves a very similar text to M, to the extent that Villa, followed by B. Munk Olsen (*La réception de la littérature classique au Moyen Âge (IXe-XIIe siècle)*, Copenhagen, 1995, p. 45), considered it as a close relative of M, descending from the same Italian archetype. On the other hand, Schorch does extensively emend the text of M, not only spelling out abbreviations and standardising the orthography, but also correcting supposed 'mistakes' by collation with similar notes as transmitted in other traditions, including in particular Bruns' collection from H; to give just an example, at *Haut.* 382 M gives *tuae pulchritudini formam seruasti*, whereas Schorch prints <*quia*> *fidem seruasti*, reproducing the reading attested in the equivalent note in the *Commentum Brunsianum*. Despite its partiality and flaws, Schorch's edition is thus to be commended for the awareness that M, just like all scholiastic manuscripts, preserves a unique text, which yet is made up of non-unique notes and thus belongs to 'a web of texts' (Zetzel). The reader might wonder by now when this review will actually begin. In fact, it is impossible to assess San Juan Manso's work without contextualising it within the textual and editorial history of ancient Terence scholarship, which I have sketched above. Building on her preliminary studies, San Juan Manso has produced the first complete edition of the *Commentum Monacense*, by which term she strictly refers to the exegetical work transmitted in manuscript M, ff. 79-144r, and no other text. As she emphasises in her 'criterios de edición' (p. 71-72), many of the glosses transmitted in M are also found, in a more or less similar form, in other manuscripts, but the collection of glosses found in M is unique; and it is this collection, this 'obra' that San Juan Manso edits, using M as a *codex singularis*, if not as a proper autograph. That is, she does not consider M as the descendent of an archetype of the *Commentum Monacense*: for her, the *Commentum Monacense* is the text transmitted in the *Codex Monacensis*, and not an earlier, archetypical text, to reconstruct with the aid of M and other

witnesses. An epitome of San Juan Manso's editorial approach is her treatment of the opening text (labelled *'accessus'* by her) which precedes the actual *commentum* on *Andria*; only a few incomplete lines of this text remain in M, and only these are printed in her edition. In contrast, in previous works (including Schorch's edition) the missing parts of this *accessus* are reconstructed by using later manuscripts (especially Vat. Lat. 11455), and the completed text is referred to as *praefatio Monacensis*. San Juan Manso's editorial policy to reproduce a text as close as possible to M is not only apparent at the macro-level; in contrast with Schorch, she preserves medieval spellings (e.g. *An.* 1a *speties*, *An.* 233a *dominę meae*), abbreviations (e.g. *An. Arg.* 1c *s.* for *scilicet*), and in general she prints the readings of M even when they do not make (very) good sense (e.g. *Haut.* 382 *tuae pulchritudini formam seruasti*, see above), or when they are patently 'wrong' (e.g. *An.* 200b *homine* and 235a *operiar*, both in Terence lemmata). Nevertheless, despite her dependence on M, San Juan Manso makes a more extensive use than Schorsch of other manuscript witnesses, in particular of Pc (Par. Lat. 7900A), which she often quotes in her primary apparatus; yet, as she emphatically underlines (p. 72), readings of Pc (and other manuscripts) are supposedly reported only to clarify doubtful readings of M. Whether this criterion is always applied is, however, not clear. In the lemma of *An.* 133a M gives *accurit*, whereas San Juan Manso prints the 'correct' form *accurrit*, (also) found in Pc and indeed in all Terence tradition: is there need to report Pc in the apparatus to clarify M's reading? Moreover, *accurit* is 'wrong', but if the aim of the editor is to print the original text of M, should not the editor preserve 'mistakes' of this kind, especially when they provide 'variant readings' for Terence lemmata? In fact, this is the rationale followed by San Juan Manso when she prints the aforementioned 'wrong' readings *homine* and *operiar*, against the 'correct' readings found in Pc, *omine* and *opperiar*. In contrast, she rejects the reading *illam* (257a) found in M, and prints the reading *ullam* of Pc, also because this is the one found in manuscripts of Terence (just like, however, *omine* and *opperiar*). Uncertainty and contradictions of this kind are probably inevitable in an edition based on what is *de facto* treated as an autograph manuscript: in such an edition all 'mistakes' can be potentially construed as original, and the purpose of a 'traditional' apparatus, such as San Juan Manso's primary apparatus, is less evident. The second apparatus is more helpful, presenting a learned and extensive collection of *loci paralleli*, including, but not restricted to, Donatus, Eugraphius and the *Commentum Brunsianum*; this is one of the several reasons why San Juan Manso's volume improves, and probably supersedes, Schorch's incomplete 'edition'. The book is carefully researched, beautifully produced, and is accompanied by an extensive bibliography and a concise but helpful introduction, also discussing the *uexata quaestio* of the origin of the *Commentum* and its relationship with other similar texts. The policy of distinguishing between lemmata, glosses, proper notes and quotations is also valuable (cf. e.g. *An.* 160c **Doli]** sc. 'illius', nam non sunt uere nuptiae; item 'cum nihil obsint doli' i. `calliditates serui`, i. `ante quam hoc possit scire Dauus`). I found less helpful the admixture of Latin and Spanish in the apparatus, which will make less appealing to the international audience what in any case will be the standard edition of this important piece of ancient scholarship. A final couple of notes. Although the overall argument on the uniqueness of M's text is correct, it is undeniable that most notes are not transmitted by M only, as San Juan Manso's extensive apparatuses helpfully reveal. As already pointed out, the *Commentum Monacense* is unique, but not its individual notes, which could (and at times should) be emended with less hesitation. In fact, despite her declaration of intents, San Juan Manso herself often uses other manuscripts to improve on the text preserved by M, as we have seen (cf. also *An.* 84a *a domum* M: *ad domum* Pc, 113a *pure* M: *puro* Bd, both in the note's text). For this reason, I wonder whether San Juan

Manso's dependence on M should have been less strict at the micro-level; in the end San Juan Manso's edition is not a diplomatic one, nor merely a normalised transcription, and there is no reason why it should be: an editor of a scholiastic text does not need to treat its assembler as an author. Moreover, despite its textual importance, the *Commentum Monacense* preserves only a fraction of ancient notes on Terence's text. If one follows San Juan Manso's reasoning, there will be no easy way to make this material available without a proliferation of editions of individual manuscripts; to avoid this, new forms of editing will perhaps have to be explored, digitally aided, in order to incorporate San Juan Manso's valuable edition into a larger editorial project of the corpus of medieval scholarship on Terence (similar to the one currently undertaken by R. Kaster for his Servius' edition). Meanwhile one must commend the author for her remarkable work, which will be especially valuable to any scholar interested in the reception of Terence in the Middle Ages. Giuseppe PEZZINI.

Ralf VON DEN HOFF / Wilfried STROH / Martin ZIMMERMAN, Divus Augustus. *Der erste römische Kaiser und seine Welt*, München, C. H. Beck, 2014, 24 × 16,5 cm, 341 p., 26,95 €, ISBN 978-3-406-66052-8.

L'année 2014, marquée par le bimillénaire de la mort Auguste, a relancé de plus belle la recherche historique sur le Principat augustéen. Ce *Divus Augustus* se pose comme un exemple paradigmatique d'une vulgarisation scientifique réussie. Cet ouvrage luxueux et richement illustré est structuré par un systématisme rigoureux. Engendré par un triumvirat composé d'un historien (M. Zimmermann), d'un historien de l'art et archéologue (R. von den Hoff) et d'un philologue (W. Stroh), il offre une vue panoramique de l'époque augustéenne et de la trajectoire biographique d'Octavien devenu Auguste. On n'insistera jamais assez sur la nécessaire et salutaire alliance de ces disciplines dont l'heureux concours devrait être consubstantiel à l'*Altertumswissenschaft*. Il est en effet navrant que la sclérose des structures académiques et, plus généralement, les menaces institutionnelles qui pèsent sur l'étude de l'Antiquité entravent le dialogue entre disciplines. L'approche disciplinaire holistique s'impose comme la plus fertile. Disons-le d'emblée, cet ouvrage est surtout utile au grand public ainsi qu'aux étudiants, moins aux chercheurs, sauf en ce qui concerne sa bibliographie analytique. L'ouvrage se structure chronologiquement d'après les étapes marquant l'existence d'Octavien-Auguste (I : Aus Octavius wird Caesar – Die Jahre 63 bis 44 v. Chr. (p. 11-58) ; II : eine blutige Karriere – Die Jahre 44 bis 27 v. Chr. (p. 59-118) ; III : Herrscher von Rom – Die Jahre 27 bis 17 v. Chr. 119 (p. 119-170) ; IV : Herr der Welt – Die Jahre 17 bis 2 v. Chr. (p. 171-214) ; V : Glanz und Elend der Monarchie – Die Jahre 2 v. Chr. bis 14 n. Chr. (p. 215-268) ; VI : Abschied von einem Gott – Ausblick (p. 269-294), partie conclusive avec un intérêt pour les phénomènes de réception). Le matériau de chaque chapitre est traité successivement par les trois auteurs selon leur discipline respective. L'environnement historique, matériel et culturel dans lequel évolue le futur *Princeps* réside donc au cœur du propos, donnant ainsi à l'étude davantage de relief et de perspective que le genre purement biographique, par ailleurs difficile à mettre en œuvre lorsque les sources font défaut. Ce systématisme est maintenu jusque dans la bibliographie en fin d'ouvrage (sélective, classée et brièvement commentée). Il est dommage que les chapitres ne soient pas suivis d'une sorte de *Fazit* écrit conjointement par les trois auteurs, ce qui donne l'impression non d'une réelle collaboration mais d'une juxtaposition des points de vue. En outre, l'on regrette que l'ouvrage reproduise trop directement la vision binaire d'un Octavien *crudelis dux* devenu Auguste *mitis princeps* (particulièrement visible dans les chapitres II et III), jeu d'opposition littéraire et moraliste remontant à Sénèque en passant par Suétone. Loïc BORGIES.

Kathryn WELCH (ed.), *Appian's Roman History: Empire and Civil War. Roman culture in the Age of Civil War*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2015, 24 × 16 cm, xii-403 p., 100 $, ISBN 978-1-910589-00-7.

Le professeur Kathryn Welch, de l'Université de Sydney, est une spécialiste reconnue de la fin de la République romaine. Elle a réuni autour d'elle, pour la publication de ce volume, quinze collègues anglo-saxons, afin de renouveler, au XXI[e] siècle, l'étude d'Appien d'Alexandrie par une approche pluridisciplinaire et multiforme. Le but de cet ouvrage est en effet de mettre en perspective la matière qu'Appien traite et la manière dont il le fait. L'originalité principale de cet historien grec du II[e] siècle de notre ère est sans doute de retracer l'histoire de la fin de la République romaine, non pas de façon linéaire et chronologique, mais ethnographique en regroupant les différentes conquêtes géographiques qui établissent les contours de l'Empire, tel qu'il le connaît à son époque. Naturellement l'étude des sources possibles ou avérées d'Appien occupe plusieurs contributeurs (J. Rich, R. Westall, K. Welch, B. Hopwood, F. Tweedie), ainsi que ses modèles éventuels, Thucydide par exemple (J. J. Price). Plusieurs contributions visent à caractériser la présentation de certains personnages de la fin de la République (Scipion Émilien pour F. Tweedie, Tiberius Gracchus pour M. Stone, M. Livius Drusus pour K. Morrell, et même Hortensia pour B. Hopwood) ou de certains événements (Pharsale pour T. Stevenson). Nous entrons aussi, dans les convictions profondes d'Appien en matière de morale ou de politique (E. Cowan, L. Pitcher), qu'il laisse entrevoir à l'occasion, et en apprenons davantage sur le personnage lui-même (K. Brodersen). Ces contributions, toutes intéressantes, apportent assurément un éclairage qui contribue à la réhabilitation d'un auteur longtemps considéré comme mineur, et cela en dépit de leur caractère un peu disparate, puisqu'on va, dans cet ouvrage, de la réaction de Karl Marx lisant les *Guerres Civiles* (A. G. Bonnell) jusqu'à l'épitaphe mystérieuse d'un sarcophage qui pourrait être celui de l'historien (K. Brodersen), en passant par la présence dans son œuvre de l'érotisme, considéré comme opposé aux valeurs proprement romaines. On peut aussi regretter qu'il n'y ait eu aucune participation de spécialistes francophones tels que É. Famerie (pourtant cité dans la bibliographie des uns ou des autres) ou l'équipe formée par P. Goukowsky, D. Gaillard et P. Torrens à la C.U.F., voire italophones comme C. Carsana, qui œuvrent tous à rendre à Appien la place qu'il mérite. L'ouvrage présente une abondante et précieuse bibliographie, quelques cartes fort utiles, et plusieurs *indices* qui permettront au lecteur de se retrouver dans cette relecture de l'œuvre d'Appien.

Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

Laurence WUIDAR, *L'uomo musicale nell'antico cristianesimo. Storia di una metafora tra Oriente e Occidente*, Bruxelles / Rome, Institut historique belge de Rome (diff. Brepols), 2016, 24 × 16 cm, XXX-132 p., 45 €, ISBN 978-90-74461-84-9.

L'uomo musicale nell'antico cristianesimo is a rich and welcome contribution on early Christian musical conceptions. A considerable number of primary sources on music in early Christianity have been published in fundamental anthologies, and important studies have explored several specific aspects of this vast subject. Nevertheless, the immense potential that this field of research offers for a thorough investigation of mentality between antiquity and the Middle Ages continues to deserve close attention. Within the volume, L. Wuidar tracks the development of early Christian metaphors which described the human being through music. This detailed analysis ultimately offers new perspectives on the symbolic and technical language provided by musical concepts, which permeated the main aspects of past realities. General index and list of

abbreviations precede an introduction and two chapters on the cultural background of the metaphors considered. Eight early Christian authors from the second to the sixth century are then specifically analysed within single chapters divided into two groups, corresponding to Eastern and Western writers. These groups, separated by a brief section, are followed by conclusion, index of names and biblical passages, and bibliography. The introduction ("Preludio," p. IX-XXX) contains three sections concerning, respectively, the significance and peculiarities of metaphors characterised by a theological and musical sense, the cultural premises for the metaphorical transposition of musical instruments into the human being, the primary sources considered in the volume, and the *status quaestionis* on critical studies concerning early Christian music. The first chapter ("L'eredità greca: Platone, Plotino, il corpo-lira e l'armonia delle virtù," p. 1-4) considers which metaphors by Plato and Plotinus are inherited by early Christian authors. The influence of Philo of Alexandria on the metaphor of the human being conceived as a musical instrument is analysed in the third chapter ("L'eredità ebraica: Filone di Alessandria e il profeta musicale suonato da Dio," p. 5-15). The following one ("Clemente di Alessandria: L'uomo quale strumento musicale di pace," p. 19-24) explores how musical instruments listed in Psalm 150 became metaphors for the body of worshippers and Church in the liturgy, and the description of the divine Logos as a living musical instrument. The chapter on Origen ("Origene: "Se sei una cetra, perchè sei sordo?"," p. 25-41) treats a series of musical metaphors applied to the human being in the *Tractatus in Psalmos*. The mystical meaning attributed by Origen to the terminology used in the Psalms is the first to be examined. In particular, "singing" is intended as the contemplative investigation of sacred scriptures and "psalmodising" as the realisation of concrete virtuous actions. This distinction, based on the difference between chant and instrumental music ("psalmodising" implies the usage of the psaltery) remains fundamental in the tradition of commentaries on the Psalms, and is frequently reconsidered in other passages analysed in the volume. L. Wuidar notes the considerable extent to which this musical metaphor employed by Origen is suitable to express his idea of the complementarity between divine contemplation and virtuous action. The structure of psaltery and cithara also reflects spiritual prayer and concrete actions. Indeed, the sound box of the psaltery, located on the upper part of the instrument, symbolised the heavens, while the cithara, with its low sound box, was an image of terrestrial realities. Other metaphors considered are, for instance, the five senses combined in the human body as pipes of an organ producing sounds, hymns and canticles to God, and the body of Christ as a musical instrument. The subject of the final parts of the chapter is the influence of the musical metaphors described by Origen on Athanasius of Alexandria, Didymus the Blind, Basil of Caesarea and John Chrysostom. The pages on Eusebius of Caesarea ("Eusebio di Cesarea: L'uomo-cetra vivente suonata dal Cristo," p. 42-49) deal with the interpretation of the terminology employed in the Psalms and consider the literal and allegorical meaning of "psalm", "canticle" and "canticle of a psalm". A metaphor reported by Eusebius when describing the prophet (his soul receives the message of the spirit like a psaltery and his body expresses this message similarly to a cithara) is inscribed in an analysis of language theories. The conception of Church communities as rational musical instruments played by Christ to the Father is also examined in a perspective of trinitarian musical theology. The chapter on Gregory of Nyssa ("Gregorio di Nissa: Dal microcosmo armonico greco alla trachea-flauto del corpo musicale cristiano," p. 50-71) constitutes the most extended analysis of an early Christian author within this book. It displays, for instance, how Gregory achieves a systematic mystical interpretation of the titles of the Psalms, and examines his significant descriptions of the human being as a microcosm which contains the harmony of the macrocosm (previously considered in

H.-I. Marrou, *Une théologie de la musique chez Grégoire de Nysse*, in J. Fontaine / C. Kannengiesser (ed.), *Épektasis : mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Daniélou*, Paris, 1972, p. 501-508). Gregory – similarly to Philo of Alexandria – describes the parts of the human body as prototypes of the musical instruments. The convergence of Platonic conceptions, Old Testamentary images and Jewish exegeses in his Christian idea of archetypal music, well recognised within the analysis, deserves further specific attention in the future. The chapter focuses also on an important musical metaphor concerning the philosophy of language and describing the body as an instrument played by the intellect which otherwise would remain unexpressed. Musical metaphors are applied, for instance, to body and intellect to explain illness, dreams and the pleasure provoked by audible music, which is connected to cosmic harmony and divine glory. As L. Wuidar resumes, the musical metaphor is employed by Gregory to tackle the most enigmatic aspects of human beings, including aesthetics. After an analysis of the metaphor of silence as divine presence and angelic dance as pre-Adamic condition and victory in Christ, the chapter is concluded with some considerations on the influence of Gregory on the musical conceptions of John Scotus Eriugena. A summary of the evolution of the musical metaphor in view of the elements examined in the first part of the book ("Interludio," p. 72-74) is followed by the chapter on Hilary of Poitiers ("Ilario di Poitiers: Un soffio diffuso anima il salterio," p. 77-88), which opens the series concerning Western early Christian authors. The mystical interpretation of the terminology in the Psalms by Hilary is considered before the investigation of the metaphor which relates the human body to a tuned musical instrument. L. Wuidar compares this aspect with the conception, described by Hilary, of the divine breath which unifies heavenly and terrestrial realities and transmits movement to the body. Other musical metaphors concern, for example, the body of Christ as a psaltery not affected by curvatures and played from above, and the body and soul of a prophet as a cithara and a psaltery respectively. The second Western author analysed by L. Wuidar is Ambrose ("Ambrogio di Milano: I corpi dei martiri quali cetre spezzate," p. 89-98). Some of the significant musical metaphors investigated in this chapter are the plectrum of the Holy Spirit together with cithara, harp and tympanum as images of the agreement between interior and exterior, material and immaterial, spirit and matter, or the cithara of David, composed by animal remains, as an image of the body when freed from sins. The predominance of soul on body is recognised in the metaphor of the musician (the soul) who abandons his instrument (the body), and in the comparison of the corpses of the seven Maccabee brothers to the seven strings of a lyra. The following chapter ("Agostino d'Ippona: Dall'uomo-salterio al timpano della croce," p. 99-107), is especially focused on the expression of inner listening through musical metaphors in Augustine. It examines the recurrent comparison of the soul to the musician and of the body to the psaltery, the mystical interpretation of cithara and psaltery, the symbolic contrast between instrumental music and accompanied voice, and Christ on the cross as a resonating tympanum. The final chapter is devoted to Cassiodorus ("Cassiodoro: Il ritmo della vita e la volontà del Creatore," p. 108-111). It analyses, for instance, the psaltery as a metaphor for the body of Christ which sings a celestial message. The tripartite division of the music of the Psalms into a rational part (voice), an irrational one (instruments), and the union of the two parts, is also considered. With a series of parallels between Cassiodorus and previous authors, L. Wuidar highlights the confluence in Christian theology of Greek theories from medicine, ethics and music. In the conception promoted by Cassiodorus, the human being follows the will of God, and God is permeated with music. Within the conclusion ("Postludio," p. 112-116), the rich material previously examined is retraced to outline some of the significant aspects of the musical metaphor applied to human beings in the

early Christian period. First, musical metaphors apply to human composite nature and allow for the description of the relation between material and immaterial, human being and God. They also define conceptions inscribed in the philosophical theories of language and concerning the communication between divine and humans or the principles of verbal expressions. The necessity for matter to be animated by intelligence in order to establish its harmony with the soul is reflected in the relation between musician and instrument. Similarly, alterations like illness or dreams are expressible through these metaphors. A wider investigation of musical-theological metaphors from Philo of Alexandria to the sixteenth or even seventeenth century is ultimately proposed by L. Wuidar. Overall, the volume provides a composite image of the usage of musical concepts within the early Christian framework. The objective of the analysis outlined in the introduction, namely the selection and comment of a series of texts to follow the development of musical metaphors applied to the human being, is successfully fulfilled. This study constitutes a valid start point for more extended investigations on musical metaphors. Moreover, the usage of these metaphors at different levels in the philosophy of language and the function of music as a means between heavens and earth encourage multidisciplinary research on a wide range of past realities. For instance, the role of music in the semiotics of early Christian architecture – another theological reality placed across the border between divine and perishable matter – is better comprehensible when compared to the results of this book. An early Christian conception of the world firmly based on music emerges when considering the theological usage of musical metaphors together with the function of harmonics in liberal education and mathematical sciences. Finally, the theological value of musical aesthetics illustrated by L. Wuidar complements the recent studies on the soundscape and multisensory aesthetics of early churches. These elements significantly impact not only on patristic studies, musicology, history of philosophy, theology and cultural anthropology, as highlighted in this book, but also, for example, on art history, archaeology, and semiotics. In short, the volume constitutes a valid contribution to the investigation of the past through musical conceptions. Gianluca FOSCHI.

Elizabeth Marie YOUNG, *Translation as Muse: Poetic Translation in Catullus's Rome*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015, 24 × 16 cm, VIII-259 p., 50 $, ISBN 978-0-226-27991-6.

Chiunque si sia cimentato, per diletto o per altra ragione, nella traduzione in versi latini di una poesia greca può sperimentare tanto le difficoltà quanto le potenzialità espressive che una simile operazione comporta. È un esperimento che qualunque filologo classico o storico della letteratura latina dovrebbe fare almeno una volta nella sua carriera. La trasposizione di concetti, immagini, similitudini e altri elementi del testo e del contesto da una lingua ad un'altra, per di più all'interno di uno schema metrico che ha le sue peculiari e spesso rigide esigenze, non solo passa attraverso precomprensioni e sensibilità individuali, ma apre anche piste impreviste e insospettate che vanno spesso al di là delle intenzioni del traduttore-poeta. Basta la scelta di un aggettivo al posto di un altro a evocare *iuncturae* ed espressioni allusive, reminiscenze e nuove creazioni che provocano infinite cascate combinatorie. Il poeta diventa così un autentico ποιητής, un artigiano del verso dalla fisionomia molto diversa da quella romantica a cui siamo abituati, e la traduzione assume i caratteri di una vera e propria euristica poetica che porta a esiti originali e difformi dal modello di partenza. Siamo cioè nell'ambito di quella traduzione artistica o letteraria che caratterizza la letteratura latina fin dalle origini, forse ancor prima dell'*Odusia* di Livio Andronico. Un fatto è certo: gli antichi, ad eccezione di casi particolari che non possono comunque essere considerati propriamente letterari,

non conoscevano la traduzione "letterale" che ha dominato nelle scuole europee dal Medioevo fino ai giorni nostri. E se questo genere traduttorio è riscontrabile nelle traduzioni bibliche dall'ebraico al greco (con la versione dei LXX e in forma ossessiva nella recensione di Aquila) e dal greco al latino (è il caso delle *Veteres Latinae* e della Vulgata, a dispetto delle dichiarazioni teoriche di Girolamo), ciò accade perché si tratta di un testo sacro, prima ancora che letterario, che richiede un'aderenza strettissima al modello, affinché nessun dettaglio testuale, neanche il più piccolo, rischi di andare perduto, essendo veicolo di una rivelazione divina (cfr. Hier. *tract. in psalm.* 82, 42-43: *singula nomina habent singula sacramenta; quot enim uerba tot mysteria*). Ma, al di là di questa speciale circostanza, nell'antichità la traduzione era paradossalmente sempre un tradimento del testo di partenza, anzi la concezione poetica dominante esigeva che il testo, per essere artisticamente tradotto, dovesse essere tradìto: insomma, *Translation as Muse*, come si intitola significativamente il libro di Elizabeth Marie Young. Partendo da queste peculiarità della traduzione artistica nella letteratura latina, la Young prende in esame la questione della traduzione poetica in Catullo e negli ambienti letterari della Roma del suo tempo e fa subito osservare come l'opera del poeta di Verona sia pervasa da diverse modalità traduttorie che sarebbero praticamente irriconoscibili anche al lettore colto di oggi. L'Autrice giustamente biasima la lettura dell'opera catulliana secondo gli schemi di un lirismo romantico – ma quanti sono coloro che leggono ancora così Catullo? – e ribadisce il dato ormai pacifico che quella sensazione di immediatezza e di ingenua naturalezza che si ricava dalla lettura dei carmi non è che il frutto di una sapiente elaborazione formale e dei numerosi filtri letterari messi in opera. Le considerazioni teoriche e metodologiche, alcune davvero intelligenti ed acute, che la Young premette nel capitolo introduttivo vengono poi applicate, nel corso dei successivi capitoli, ad una selezione di carmi del canzoniere catulliano (in particolare 64; 12; 25; 5; 7; 4; 50; 51; 65; 66). Il libro si propone degli obiettivi pretenziosi, come quello di additare nuove vie nella interpretazione di Catullo attraverso tecniche di lettura a trama fitta entro un'ampia cornice concettuale, pur mantenendo un atteggiamento di "eclettismo strategico" (p. 4); nello stesso tempo intende offrire una serie di punti di partenza, suggestioni e chiavi di lettura applicabili non solo a Catullo, ma più in generale alla poesia latina. Tale approccio eclettico è esemplificato nei sei capitoli che compongono il volume, ciascuno dei quali presenta uno o più aspetti della tecnica traduttoria quale si ravvisa in Catullo e nella letteratura dell'età tardo-repubblicana: si tratta beninteso di una tecnica che presuppone un concetto di traduzione dal senso molto lato che va ben al di là della pura trasposizione di *uerba* o di *sententiae*. In altre parole, il modello è così profondamente inculturato nella società romana da perdere i propri connotati originari e da ridursi quasi a un'ossatura atta a essere rivestita di nuovi contenuti; anzi si potrebbe dire che oggetto della trasposizione dalla Grecia a Roma non è tanto il testo, quanto lo stesso alessandrinismo inteso come forma, atteggiamento e sensibilità culturale. In questa prospettiva, la Young esamina nel primo capitolo il lungo carme 64, mentre nel secondo si concentra su ciò che definisce "emporio poetico", ossia gli aspetti di vita materiale e culturale che costituiscono gli strumenti di una traduzione intesa come inculturazione. Entrano nella stessa sfera dei condizionamenti poetici anche le dinamiche demografiche e le istanze sociali che appaiono così vivaci nel I secolo a.C. e che sono oggetto del terzo capitolo. Una traduzione passa però non solo attraverso filtri esterni rappresentati da oggetti, categorie culturali o fattori socio-economici che fanno parte del mondo del poeta, ma soprattutto attraverso sensibilità, precomprensioni ed esperienze intime e personali: su tali filtri personalistici l'Autrice si sofferma nel capitolo 4, con particolare riferimento ai carmi 50 e 65. Un volume dedicato alla traduzione in Catullo non poteva non riservare adeguato spazio ai suoi rapporti con Callimaco, la cui lunga ombra si estende per tutto il

canzoniere, e con Saffo, che ha ispirato il celebre carme 51: e infatti al rapporto con questi due modelli sono dedicati gli ultimi due capitoli. Le considerazioni che la Young offre a livello teorico sono senza dubbio importanti e forniscono spunti di riflessione e di interpretazione degni di considerazione e di approfondimento. Tuttavia gli esiti prodotti da questo tipo di approccio, per quanto suggestivi, non paiono sempre convincenti. Si prenda come solo esempio il carme 4 (*Phaselus ille, quem uidetis, hospites*). Si tratta, come è noto, di un componimento che presenta non poche difficoltà interpretative sul suo significato generale e su diversi particolari: vi si parla di un vero e proprio battello in disarmo o semplicemente di un ex voto? Che cosa ha a che fare Catullo con esso? Perché dalla Bitinia è finito in un lago imprecisato dell'Italia settentrionale? Gli *hospites* menzionati si spiegano solo in riferimento a un modulo espressivo che trova numerosi riscontri nei *CLE* oppure a qualcos'altro? E chi è l'*erus* trasportato dal battello? Sarebbe fuori luogo ricordare qui le numerose ipotesi avanzate, più o meno verisimili. Ora, la Young scorge nel racconto versificato del vascello parlante di origine bitina e nel suo ignoto proprietario italico (ma se sia italico o no il testo non dice) un'allegoria delle tensioni sociali verificatesi all'epoca di Catullo in seguito ai contatti con l'Oriente alessandrino (p. 90), quasi un riflesso dei viaggi, dei saccheggi e degli scambi intellettuali seguiti all'annessione della Bitinia al dominio romano. Il vascello rappresenterebbe allora non solo la Bitinia, ma i suoi stessi abitanti giunti a Roma e ridotti in schiavitù che entravano giocoforza in una tesa dialettica con la società romano-italica: il vascello, garrulo, verboso, frenetico, è paragonato dalla Young al *seruus currens* della commedia; anzi, trattandosi di un *seruus* caratterizzato da una spiccata *garrulitas*, la studiosa americana instaura un ardito parallelo tra il *phaselus* parlante di condizione servile e la definizione varroniana dello schiavo quale *instrumentum uocale* (p. 95). Tale chiave interpretativa è coerentemente applicata anche a *Catalepton* 10 che, come si sa, è la parodia di Catullo 4 e in cui il vascello è sostituito da un mulattiere. L'Autrice suggerisce che il componimento pseudo-virgiliano potrebbe essere stato scritto da e per *élites* urbane che avrebbero frainteso il ruolo giocato da certi provinciali del Nord Italia, segnatamente Catullo e Virgilio, nella codificazione di un canone poetico alessandrinizzante. Come in questo e in altri casi, non siamo sicuri di poter seguire la Young fino a tal punto, ma apprezziamo lo sforzo esegetico di andare oltre il tradizionale approccio storico-critico o estetico-letterario. Al di là delle conclusioni più o meno condivisibili a cui l'Autrice addiviene nell'interpretazione dei testi catulliani esaminati, il libro merita certamente di essere segnalato per la ricchezza di spunti e di suggestioni che offre al lettore. Chiudono il volume un'ampia bibliografia (p. 235-251) e due accurati indici.

Antonio PIRAS.

PUBLICATIONS ADRESSÉES À *LATOMUS*

Nous établissons ici la liste des ouvrages reçus au cours du trimestre écoulé afin d'assurer une information rapide. Tous ceux d'entre eux qui relèvent du domaine de *Latomus* feront ensuite l'objet d'un compte rendu ou d'une notice bibliographique dans la mesure du possible.

Barbara Weiden BOYD, *Ovid's Homer: Authority, Repetition, and Reception*, Oxford, University Press, 2017, 24,5 × 16 cm, XVIII-301 p., 55 £, ISBN 978-0-19-068004-6.

Stefano BRIGUGLIO, Fraternas acies. *Saggio di commento a Stazio,* Tebaide*, 1, 1-389*. Presentazione di Federica BESSONE, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2017 (Millennium, 9), 21 × 15 cm, 455 p., 40 €, ISBN 978-88-6274-803-2.

Bruno BUREAU / Paul-Augustin DEPROOST, *Arator. Histoire apostolique*, Paris, Les Belles Lettres, 2017 (Collection des Universités de France), 19 × 12,5 cm, CXCII-494 p. en parties doubles, fig., 89 €, ISBN 978-2-251-01478-4.

Tiziana CARBONI, *La parola scritta al servizio dell'imperatore e dell'impero*: *l'*ab epistulis *e l'*a libellis *nel II secolo d.C.*, Bonn, R. Habelt, 2017 (Antiquitas. Reihe 1. Abhandlungen zur Alten Geschichte, 70), 22,5 × 16,5 cm, 289 p., fig., 73 €, ISBN 978-3-7749-4078-9.

Mathilde CARRIVE (ed.), *Remployer, recycler, restaurer. Les autres vies des enduits peints*, Rome, École française de Rome, 2017 (Collection de l'École française de Rome, 540), 28 × 21 cm, 134 p., fig., 29 pl., 23 €, ISBN 978-2-7283-1272-6.

Christiane DELCOINCE-LOUETTE / Martine FURNO / Valérie MÉOT-BOURQUIN (ed.), Apta compositio. *Formes du texte latin au Moyen Âge et à la Renaissance*, Genève, Droz, 2017 (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 146), 22,5 × 15,5 cm, 481 p., fig., 85 fr. s., ISBN 978-2-600-05787-5.

Basil DUFALLO (ed.), *Roman Error: Classical Reception and the Problem of Rome's Flaws*, Oxford, University Press, 2018 (Classical Presences), 22,5 × 14 cm, XII-284 p., fig., 65 £, ISBN 978-0-19-880303-4.

Perrine GALAND / Loris PETRIS, *Michel de L'Hospital*. Carmina. *Livre I*. Édité, traduit et commenté par P. G. et L. P., avec la participation de David AMHERDT; – *Livre II*. Édité, traduit et commenté par David AMHERDT, Laure CHAPPUIS SANDOZ, P. G. et L. P., avec la collaboration de Christian GUERRA et Ruth STAWARZ-LUGINBÜHL, Genève, Droz, 2014-2017 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 531; – 580), 24,5 x 17,5 cm, 398 p.; – 376 p., 64,19 € ; – 79,53 €, ISBN 978-2-600-01785-5; – 978-2-600-05830-8.

Klaus M. GIRARDET, *Januar 49 v.Chr.: Caesars Militärputsch. Vorgeschichte, Rechtslage, politische Aspekte*, Bonn, R. Habelt, 2017 (Antiquitas. Reihe 1. Abhandlungen zur Alten Geschichte, 69), 22,5 × 16,5 cm, X-367 p., fig., 79 €, ISBN 978-3-7749-4068-0.

Antonio GONZALES / Maria Teresa SCHETTINO (ed.), *Les sons du pouvoir des autres. Actes du troisième colloque SoPHiA, 27-28 mars 2014, Strasbourg*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2017, 22 × 16 cm, 142 p., 19 €, ISBN 978-2-84867-600-5.

Nicolae GUDEA / Mihail ZAHARIADE, *Moesia Prima. Festungen an der Nordgrenze der Provinz und ihre Truppenkörper*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 2017 (Classical and Byzantine Monographs, 91), 25 × 17,5 cm, 241 p., fig., 50 €, ISBN 978-90-256-1328-0.

Latomus 77, 2018, p. 308-309 – doi: 10.2143/LAT.77.1.3284732

Invigilata Lucernis. Rivista di scienze dell'antichità e del tardoantico. 28. *2016*, Bari, Edipuglia, 2016, 24 × 17 cm, 209 p., 50 €, ISBN 978-88-7228-822-1.

Anthony KALDELLIS, *A Cabinet of Byzantine Curiosities: Strange Tales and Surprising Facts from History's Most Orthodox Empire*, New York, Oxford University Press, 2017, 22 × 14,5 cm, XII-236 p., fig., 18,95 $, ISBN 978-0-19-062594-8.

Elio LO CASCIO, *Die neue Wirtschaftsgeschichte des Römischen Reiches. Paradigmen und Ansätze*, Bonn, R. Habelt, 2017 (Graduiertenkolleg 1878. Beiträge zur Wirtschaftsarchäologie, 1), 19 × 14 cm, 95 p., fig., 15 €, ISBN 978-3-7749-4076-5.

Juan MARTOS / Rosario MORENO SOLDEVILA, *La tradición erótica en la poesía latina tardía*, Nordhausen, Traugott Bautz, 2017 (Studia Classica et Mediaevalia, 17), 23 × 16 cm, 298 p., ISBN 978-3-95948-278-3.

Anne QUEYREL BOTTINEAU / Marie-Rose GUELFUCCI, *Conseillers et ambassadeurs dans l'Antiquité*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2017 (Dialogues d'Histoire Ancienne. Supplément, 17), 22 × 16 cm, 866 p., 49 €, ISBN 978-2-84867-599-2.

Luciana Gabriela SOARES SANTOPRETE / Philippe HOFFMANN (ed.), *Langage des dieux, langage des démons, langage des hommes dans l'Antiquité*, Turnhout, Brepols, 2017 (Recherches sur les rhétoriques religieuses, 26), 23,5 × 15,5 cm, 421 p., 80 €, ISBN 978-2-503-57897-2.

Simon STRAUSS, *Von Mommsen zu Gelzer? Die Konzeption römisch-republikanischer Gesellschaft in „Staatsrecht" und „Nobilität"*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2017 (Historia. Einzelschriften, 248), 24,5 × 17,5 cm, 262 p., 56 €, ISBN 978-3-515-11851-4.

Erich WOYTEK, *Die Ciris im Kontext der augusteischen Dichtung*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2018 (Wiener Studien. Beiheft, 39), 22,5 × 15 cm, 261 p., 45,70 €, ISBN 978-3-7001-8105-7.

Markus ZIMMERMANN, *Romanisation und Repräsentation in Noricum*, Bonn, R. Habelt, 2017 (Antiquitas. Reihe 1. Abhandlungen zur Alten Geschichte, 71), 22,5 × 16,5 cm, XII-465 p., fig., 93 €, ISBN 978-3-7749-4080-2.